JOURNAL

D'UNE

RESIDENCE EN CIRCASSIE.

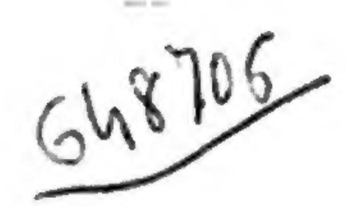
IMPRIMERIE BOUCHARD-HUZARD,
rue de l'Éperon, 7.



Lith. par Bayot d'après un dessin de Mr Bell. Lith. de Coulon et Cie

HADJI-GHUZ-BEG.

(Le Lion de Circassie)



JOURNAL

D'UNE

RÉSIDENCE EN CIRCASSIE

PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838 ET 1839

PAR JAMES STANISLAS BELL

ARMATEUR DU VIXEN

OUVRAGE

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AUGMENTÉ D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE ET DE NOTES TIRÉES D'OUVRAGES RÉCENTS ET NON TRADUITS

PAR LOUIS VIVIEN

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

« Non si debbe mai lasciar seguire un disordine per fuggire una guerra, perchè ella non si fugge, ma si difference a tuo disavvantaggio. » IL PRINCIPE.

TOME PREMIER.



PARIS

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE

ÉDITEUR DES NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES

RUE HAUTEFEUILLE, 23

1841



INTRODUCTION

HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE,

PAR LE TRADUCTEUR.

Je me propose dans cette introduction d'examiner quelles notions géographiques l'Europe possédait sur la Circassie avant le voyage de M. Bell; c'est le meilleur moyen d'apprécier la valeur scientifique de la relation dont la traduction est soumise au public français.

Je ne m'arrêterai ni à ce que les écrivains de l'antiquité nous ont transmis sur la partie orientale du littoral de la mer Noire, ni au petit nombre de renseignements que nous pourrions recueillir dans les auteurs du moyen âge. Quelque intérêt que pût avoir, sous un point de vue purement géographique, la comparaison, soit entre eux, soit avec l'état de choses actuel, des différents passages que nous fourniraient notamment l'ancien Périple de Scylax, le Périple plus moderne d'Arrien, et les textes de Strabon, de Pline, de Procope et de Constantin Porphyrogénète, cette recherche sortirait tout à fait du cadre où nous circonscrit l'objet que nous avons spécialement en vue. Il me suffira de faire remarquer que depuis le commencement du VIe siècle avant J.-C., époque à laquelle remontent les plus anciennes notions qui nous soient parvenues sur la contrée que nous désignons aujourd'hui sous le nom de Circassie, jusqu'à la fin du XVe siècle de notre ère, d'où datent les relations ou les renseignements que nous pouvons regarder comme modernes, c'est-à-dire dans un intervalle de plus de 2000 ans, six ou sept écrivains seulement, tous Grecs à l'exception de Pline, nous ont transmis sur cette contrée des indications quelque peu précises; et en second lieu, que ces indications sont à peu près exclusivement relatives à la côte et à quelques noms de tribus principales. Habitées dès la plus haute

antiquité par des peuples fiers d'une indépendance qui ne se courba jamais sous aucun joug, au moins d'une manière permanente, et dont la piraterie et le pillage furent toujours les occupations habituelles, les âpres vallées de la côte circassienne furent de tout temps l'effroi des étrangers ; et le peu de notions que dans le cours de cette longue période de 2000 ans les Grecs purent se procurer sur les tribus de l'intérieur ne provenaient guère que de rapports indirects, recueillis chez les peuples voisins ou obtenus de la bouche des prisonniers Longtemps encore après le xv[e] siècle il n'en fut pas autrement pour nous. Un fait important ressort néanmoins des relations plus ou moins tronquées et incomplètes que nous ont laissées les anciens : c'est que dès les époques les plus reculées auxquelles elles nous reportent la Circassie était habitée par les mêmes peuples ou les mêmes tribus que de nos jours, et que ces peuples ou ces tribus portaient alors les mêmes noms qu'aujourd'hui. Scylax, Strabon, et d'après eux Pline, placent les *Kerkètes*, Κερκετοι, là même où demeure encore maintenant la principale tribu tcherkesse, les Natoukaïs ou Notwhatchs; et bien que ce nom de Tcherkesse soit aujourd'hui inconnu aux populations auxquelles nous l'appliquons, il est impossible de douter d'après cette concordance, et aussi d'après la persistance du nom chez quelques-uns des peuples voisins, de qui nous le tenons, qu'il ait autrefois appartenu au moins à une tribu puissante, sinon à une confédération de tribus. D'un autre côté, le véritable nom patronymique des Circassiens, celui qu'eux-mêmes se donnent, le nom d'*Adighè*, se trouve aussi, à partir de Strabon. chez tous les écrivains de l'antiquité et du moyen âge, sous les formes légèrement altérées, mais parfaitement reconnaissables, de *Zyghè* ou *Dzyghè*, *Zikkes*, *Zeckhi*, *Zèkhi*, formes auxquelles il nous est aisé de rattacher les noms de *Kéchek*, *Kessek* ou *Kasakh* que les Mingreliens et les Ossètes donnèrent aux Tcherkesses, et dont l'identité avec la dénomination originaire d'Adighè serait impossible à reconnaître sans cette série de transformations intermédiaires qui nous y conduit de proche en proche. Enfin le nom d'*Abkhâses*, *Abâzes* ou *Abâzaks*, qui appartient à un peuple contigu, au sud, aux tribus de

race tcherkesse (1), et comme celles-ci habitant les deux pentes de la chaîne caucasienne, d'un côté jusqu'aux bords de la mer Noire, de l'autre dans les parties les plus élevées du bassin du Kouban, ce nom, dis-je se retrouve chez Arrien, au commencement du IIe siècle de notre ère, et chez tous les écrivains postérieurs, sous la forme d'*Abaski* ou *Abasgi*. D'autres identités de détail pourraient être encore signalées, telles, notamment, que celle des *Saghides* de Procope, qu'il place entre les Abasghis et les Zeckhis (2), avec la tribu abâze de *Chakhe* ou *Sakhi* que nous retrouvons encore dans le même emplacement; mais ce qui précède suffit pour établir jusqu'à l'évidence ce que j'ai avancé, que depuis les plus anciens temps historiques la contrée que nous désignons sous le nom de Circassie, c'est-à-dire toute la partie nord-ouest de l'isthme caucasien, a été occupée par les mêmes populations, et que ces populations ont toujours porté les noms qu'elles portent encore de nos jours.

C'est du grand mouvement imprimé par les croisades au monde occidental qu'après un long intervalle d'obscurité profonde vont maintenant sortir pour l'histoire géographique des pays du Caucase les premières lueurs d'une lumière nouvelle. L'alliance qu'en dépit des excommunications du pape les Génois avaient contractée en 1264 avec l'empereur grec Paléologue, leur avait assuré le monopole du commerce du Levant, qui se faisait presque entièrement alors par le nord de la Perse, la mer Caspienne

(1) Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si les Abâzes et les Tcherkesses sont deux peuples radicalement distincts, ou deux branches anciennement séparées d'un même tronc; cette question ethnologique se représentera plus tard.

(2) Au lieu de *Saghides*, on trouve dans Arrien et dans Pline *Sanighæ* et *Sanichæ;* le rapport frappant du nom de Saghides avec celui de *Chakhi* qui lui correspond dans la nomenclature actuelle des vallées et des tribus de la côte abâze, ne permet pas de douter que le véritable nom, altéré par une transposition d'aspiration, ne soit *Sanighæ*. D'Anville (*Asiæ Minoris Tabula*) a comme nous adopté *Sagidæ*. Arrien dit que les *Sanighæ* sont contigus aux *Zicchi*, dont la rivière Achœus les sépare: aujourd'hui encore la vallée de Chakhe et la rivière du même nom qui la baigne (la Soutcha des cartes russes), forment sur la côte la limite commune des Adighès et des Abâzes.

et la mer Noire. A partir de ce moment, et pendant près de trois siècles, cette dernière mer fut sillonnée par les galères génoises ; et les côtes de la Krimée, ainsi que celles de la Circassie, se couvrirent de comptoirs génois, protégés par autant de forts dont plus d'une ruine subsiste encore, et qui ont laissé de profonds souvenirs dans les traditions des habitants. Cette fréquentation habituelle de la mer Noire par les plus habiles marins de l'époque devait nécessairement en perfectionner la géographie ; aussi vit-on paraître, dans les xive, xve et xvie siècles, plusieurs cartes de cette mer dressées par des pilotes génois, et dont quelques-unes se conservent encore dans les grandes bibliothèques de l'Europe Le comte Potocki en a fait graver une et en a fait connaître cinq autres dans son *Mémoire sur un nouveau périple du Pont-Euxin* (1). Sauf un peu trop d'extension en longitude, la carte que le comte Potocki a fait graver comme spécimen (2) offre, quant à la configuration générale et aux détails du tracé, une représentation assez exacte du périple de la mer Noire. Comme toutes les cartes marines, celle-ci donne uniquement la nomenclature des côtes sans aucun détail d'intérieur. Sur la côte circassienne, la seule dont j'aie à m'occuper ici, outre une suite de noms particuliers pour la plupart italiens de forme et d'origine, et dont l'application aux localités actuelles est assez incertaine, nous trouvons seulement inscrits en grosses lettres, à partir du Kouban au N. et en descendant vers le midi, les trois mots *Zicchia, Avogassia, Mengrellia.* Ainsi donc, s'il nous est permis d'induire de ces cartes génoises que l'on avait acquis, de la fin du xiiie siècle au commencement du xvie, une connaissance plus détaillée de la côte, nous n'en pouvons rien conclure quant aux notions nouvelles que dans cet intervalle de deux ou trois cents ans les Génois avaient pu obtenir sur le pays même et sur les habitants, puisqu'il n'en est resté aucune trace.

(1) Réimprimé par M. Klaproth à la suite de l'édition qu'il a donnée du *Voyage du comte Potocki dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, etc T. II, p 349.

(2) Cette carte, dressée par Fréduce d'Ancône, et qui porte la date de 1497, est tirée de la bibliothèque ducale de Wolfenbuttel. La plus ancienne des six cartes décrites par M. Potocki est de 1318.

Il est bien probable, toutefois, que les étroites relations de commerce qui s'établirent entre les *échelles* génoises (1) et les habitants du pays mirent les Génois à même d'étudier et de connaître mieux qu'on ne l'avait fait avant eux les mœurs et les usages des Tcherkesses et des Abâzes. C'est d'ailleurs ce que nous prouve d'une manière positive la relation d'un Génois nommé Giorgio Interiano, qui nous a été conservée dans le précieux recueil de Ramusio (2); bien que la qualité d'Interiano ne soit pas positivement énoncée dans le préambule mis par l'éditeur en tête de la relation, et où il est seulement qualifié d'*homo frugi*, honnête homme, homme de bien, on ne saurait guère douter que ce ne fussent des raisons de commerce qui l'eussent conduit chez les Zikhes ou Tcherkesses, au milieu desquels il avait évidemment assez vécu pour bien observer leurs coutumes et leur manière de vivre. Les établissements génois dans la mer Noire, sapés dans leur base par la nouvelle direction que les Vénitiens avaient fait prendre au commerce du Levant par la mer Rouge depuis leur alliance avec le sultan d'Égypte en 1346, étaient tombés dans une complète décadence au temps de Giorgio Interiano; mais des relations de la nature de celles que les Génois avaient fondées aux abords des pays caucasiens ne cessent pas ainsi complétement d'un seul coup; et sans avoir la même importance elles dûrent se continuer longtemps dans de moindres proportions. Quoique l'époque précise du voyage d'Interiano ne soit pas indiquée, on est fondé à lui assigner pour limites les années 1550 à 1557. La relation est succincte, mais substantielle et d'une parfaite exactitude; c'est ce qui a été écrit de plus satisfaisant sur les Tcherkesses jusque dans la seconde moitié du dernier siècle. Quoique la relation d'Interiano ait déjà été traduite par

(1) Ce nom d'*échelles*, par lequel les Génois désignaient leurs comptoirs établis le long de la côte, y est resté d'un usage commun parmi les habitants pour désigner les baies et les anses fréquentées le plus habituellement par les navires turks.

(2) G. Interiano, *della vita de Zychi;* dans Ramusio, t. II, 1559 (c'est la première édition), p. 141 et suiv. Quoique le titre général porte la date de 1559, on lit à la fin du volume : *In Venetia, per gli heredi di Luc' Antonio Giunti, l'anno* MCLVIII.

M. Dubois de Montpéreux dans son savant livre sur le Caucase (1), elle offre trop d'intérêt comme point de comparaison avec ce qui a été publié depuis, pour que je puisse me dispenser de la reproduire ici.

« Les *Zychi*, dit le narrateur, ainsi appelés en italien, en grec et en latin, que les Turks et les Tâtars nomment *Tchiarkassi*, et qui se donnent à eux-mêmes le nom d'*Adiga*, habitent depuis le fleuve de la Tana ou Don sur toute la côte asiatique, jusqu'au Bosphore, que l'on nomme aujourd'hui Vospero, Bouche de St-Jean et Bouche de la mer de Zabache ou mer de Tana, autrefois dite Palus Méotide. Ils s'étendent ensuite le long de la mer vers le midi, jusqu'à la baie du Buis (2), dans la direction du Phase, et confinent ici avec l'Avogasie, qui est une partie de la Colchide (3). Toute cette côte, au dedans et au dehors du Palus, peut avoir 500 milles de long. Elle ne s'étend au plus qu'à cinq journées au levant dans l'intérieur des terres. Les Zyghes habitent tout ce pays sans avoir un seul lieu muré; leur plus grand et leur meilleur endroit est une petite vallée dans le centre du pays, nommée Cromuc : elle est mieux située et plus habitée que le reste (4). Ils confinent par terre avec les Scythes ou Tâtars. Leur langue est complétement différente de celle de leurs voisins, et se parle beaucoup du gosier.

« Ils se disent chrétiens et ont des prêtres grecs; mais ils ne baptisent leurs enfants que quand ceux-ci ont plus de huit ans. Les prêtres les aspergent simplement d'eau bénite à leur mode, en y joignant une courte bénédiction. Les nobles n'entrent dans les églises que quand ils ont atteint la soixantaine. Vivant tous

(1) C'était la première fois que cette relation sortait du recueil de Ramusio; par une singulière exception, quand tant d'autres relations bien moins exactes et bien moins intéressantes ont été vingt fois reproduites, celle-ci n'avait jamais été ni traduite de l'original italien ni insérée dans aucune autre collection.

(2) *Cavo di Bussi* ou *Cavo de Buxo*. C'est la baie de Pitzioûnta.

(3) Evidemment Interiano avance trop au sud les limites du territoire tcherkesse aux dépens du pays des Abâzes.

(4) Il est plus que probable que le nom qu'on lit ici est altéré; on lui chercherait vainement une application plausible.

de brigandage, ils s'en font scrupule et croiraient profaner l'église. Mais passé ce temps-là, quand ils cessent de voler et de piller, ils assistent alors aux offices divins, que dans leur jeunesse ils entendaient seulement de la porte de l'église et à cheval.

« Leurs femmes accouchent étendues sur la paille, qui, selon eux, doit être le premier lit de toute créature. Après cela ils portent l'enfant à la rivière, où ils le lavent nonobstant le gel et le froid qui est particulier à ces contrées (1). Ils imposent au nouveau-né le nom de la première personne étrangère qui entre dans la maison après l'accouchement.

« Ils n'ont pas d'écriture à eux. Leurs prêtres officient à leur manière, et font usage de formules et de caractères grecs qu'ils n'entendent pas. Quand ils veulent écrire à quelqu'un, ce qui est rare chez eux, les Juifs en font l'office en se servant de lettres hébraïques ; du reste, leurs messages se font toujours verbalement et par exprès (2).

« Ils se divisent en nobles, en vassaux, en serfs et en esclaves, Les nobles sont très-révérés des autres, et passent leur temps à cheval Ils ne souffrent pas que leurs sujets aient des chevaux ; et si quelqu'un d'eux nourrissait seulement un poulain, ils le lui enlèveraient et lui donneraient en place quelque pièce de bétail, en lui disant : Voilà qui est fait pour toi et non pas un cheval.

« Beaucoup de ces nobles ont des vassaux ; ils vivent indépendants les uns des autres, et ne veulent aucun autre supérieur que Dieu. Ils n'ont ni loi écrite ni personne pour administrer la justice. La force, l'adresse ou des arbitres terminent leurs procès.

« Ces nobles se massacrent les uns les autres. Le parent n'épargne pas le parent, ni le frère son frère ; et dès qu'un frère a

(1) En hiver, bien entendu; car les étés y sont longs et chauds.

(2) On verra dans la relation de M. Bell maint exemple qui prouve que le même usage subsiste toujours; seulement les mullahs ou prêtres turks, ou bien les *juges* du pays, remplissent aujourd'hui, quand ils écrivent, l'office dont les Juifs étaient autrefois chargés.

égorgé l'autre, il ne se fait aucun scrupule d'aller passer la nuit suivante avec la femme du défunt. Car ils se permettent tous d'avoir plusieurs femmes, qu'ils regardent toutes comme légitimes.

« Dès que le fils d'un noble a atteint deux ou trois ans, on confie son éducation à un serviteur, qui le fait monter à cheval et lui enseigne à tirer d'un petit arc en prenant pour but les poules, les oiseaux, les cochons, etc., etc. (1). Puis quand il est plus grand il va à la chasse de ces animaux dans l'intérieur du domaine ; et quand il est homme sa vie n'est qu'une chasse continuelle de bêtes sauvages ou domestiques, et même de créatures humaines.

« La majeure partie de leur pays est marécageuse et couverte de roseaux et de joncs (2) ; ils ont des sentiers et des passages secrets par lesquels ils s'en vont furtivement piller les pauvres paysans, auxquels ils enlèvent leur bétail et leurs enfants pour les vendre. Et comme dans ce pays, surtout dans l'intérieur des terres, on ne fait usage d'aucune monnaie, tous les marchés se font par *boccassins,* ou pièces de toile à faire une chemise (3).

« On mène au Caire la plus grande partie de ces esclaves, où ils passent de la condition la plus basse aux premières places, et deviennent les premiers seigneurs de notre siècle, comme sultans, amiraux, etc.

« Leurs vêtements de dessus se composent d'un manteau de feutre, ouvert pour laisser passer le bras droit ; ils ont en tête une barrette en feutre en forme de pain de sucre ; sous le manteau, ils portent des *terrilicci* (antéri) de soie ou de toile, plissés de la ceinture en bas comme l'ancien jupon romain. Ils mettent des bottes et des bottines très-élégantes l'une sur l'autre, et de

(1) Ce que dit ici Interiano paraît se rapporter à la singulière coutume qu'ont les nobles tcherkesses de confier à des étrangers (*ataliks* ou tuteurs), l'éducation de leurs enfants, coutume que notre Génois ne paraît pas avoir connue. On trouvera dans la relation de M. Bell d'amples détails à ce sujet.

(2) Ceci se rapporte spécialement à la partie nord du pays, à celle qui borde le Kouban.

(3) Il en est encore absolument de même aujourd'hui.

larges pantalons de toile. Ils ont de très-longues moustaches. Ils portent continuellement suspendue à leur côté une petite bourse de cuir brodée par leurs femmes, dans laquelle ils mettent un briquet ; ils ne quittent jamais non plus le rasoir et la pierre à aiguiser, pour pouvoir se raser les uns les autres, ne se laissant qu'une longue mèche de cheveux sur le sommet de la tête, pour qu'on puisse, dans le cas où on la leur couperait, la saisir sans la souiller en y portant des mains ensanglantées et homicides.

« Ils ont chez eux de grandes et pesantes coupes d'or, valant depuis 300 jusqu'à 500 ducats, et d'autres en argent ; ils boivent dans ces coupes en grande cérémonie, au nom de Dieu, des saints, de parents, d'amis morts, faisant commémoration de quelque action distinguée ou d'un fait notable, par de grandes révérences comme dans un sacrifice, et la tête toujours découverte pour montrer plus d'humilité.

« Ils dorment avec leur cotte de mailles sous la tète pour oreiller, et leurs armes près d'eux pour n'être pas surpris à l'improviste ; leurs lits sont faits de peaux remplies de fleurs de roseaux.

« Ils ont pour opinion que personne ne doit être réputé noble dont on ait connaissancequ'il ne l'ait pas toujours été, serait-ce même un roi. Ils veulent que le noble ne sache faire ni compte ni négoce, si ce n'est pour vendre son butin, disant que l'affaire des nobles est de gouverner les peuples, de les défendre, d'aller à la chasse et de s'adonner aux exercices de la guerre.

« Ils louent hautement la libéralité et donnent facilement tout ce qu'ils possèdent, excepté leurs chevaux et leurs armes. Et chaque fois qu'ils mettent un habit neuf ou une chemise de soie cramoisie, ce serait une grande honte pour eux s'ils ne les donnaient pas aussitôt de bon gré au premier qui les leur demande ; aussitôt la prière faite, ils s'en dessaisissent pour revêtir en place la misérable défroque, souvent sale et déchirée, de celui qui s'est adressé à eux (1). C'est pourquoi les nobles sont presque toujours plus mal vêtus que les autres, à l'exception des

(1) Rien absolument n'est changé à cet égard.

bottes, des armes et du cheval, qui ne se donnent jamais et qui sont leur principal luxe. Quelquefois un noble donne tout ce qu'il a pour un cheval, tant on regarde cet animal comme chose précieuse.

« S'ils trouvent de l'or ou de l'argent dans leur butin, ou s'ils en obtiennent d'une autre manière, ils en font faire à l'instant de ces grands vases dont j'ai parlé, ou bien ils l'emploient à en orner leur selle ou leurs armes, ces métaux n'ayant pas cours chez eux. Ceux qui habitent le bord de la mer sont plus avisés au commerce.

« Ils se battent journellement contre les Tâtars qui les entourent de tous côtés. Ils passent même quelquefois le Bosphore sur la glace pour aller piller ceux de la Chersonèse Taurique. Un petit nombre d'entre eux chasse toute une armée de ces derniers, parce qu'ils sont mieux armés, plus agiles et plus braves.

« Les Tâtars supportent mieux toute espèce de privations et de fatigues, et ils battent souvent leurs ennemis quand ils peuvent les attirer dans quelque marais, dans la neige, dans les glaces, ou dans des lieux privés de toute ressource, où leur constance et leur obstination leur donnent la victoire.

« Les Zykhes sont en général beaux et bien faits, et se font admirer parmi les mameluks au Caire. Leurs femmes sont très-apprivoisées avec les étrangers.

« Ils exercent l'hospitalité envers chacun avec grande amitié, et ils appellent *konak* et l'hôte qui reçoit et l'hôte qui est reçu. Quand l'étranger part, ils l'accompagnent jusque chez un autre hôte, et le défendent au péril même de leur vie; et bien qu'ils regardent le pillage comme un gain fait en toute justice, cependant les konaks usent entre eux de la plus grande fidélité, soit dans les maisons, soit au dehors (1).

« Ils vivent en grande partie de poissons *ant'cei* (esturgeons), qu'ils appellent encore aujourd'hui ainsi; et ils boivent de l'eau des rivières de leur pays, qui est très-bonne pour la digestion. Ils mangent toute espèce de chair d'animaux domestiques et

(1) Vingt passages de la relation de M. Bell semblent être le commentaire de celui-ci, qu'ils confirment en tout point.

sauvages. Ils n'ont ni froment ni vin ; ils ont beaucoup de millet et d'autres grains semblables dont ils font du pain et différentes sortes de mets, et ils boivent du *boza* et de l'hydromel. Leurs maisons sont toutes construites en paille, en roseaux et en bois. Ce serait une grande honte pour un prince ou pour un noble de se construire une forteresse ou une maison en pierre. Ils disent que ce serait montrer de la crainte, et avouer qu'on ne sait ni se garder ni se défendre. Ils habitent tous ainsi ces maisons, et dans aucun domaine ni dans tout le pays il n'y a la moindre forteresse habitée. Et comme on trouve çà et là quelques vieilles tours et des murailles antiques, ce sont les paysans qui s'en servent pour leur usage, car les nobles en auraient honte (1).

« Chaque jour on les voit travailler eux-mêmes leurs flèches, même à cheval; elles sont parfaites, et peu de flèches peuvent être comparées aux leurs pour la légèreté, pour l'élégance, pour la trempe des pointes et pour l'effet.

« Les femmes nobles ne s'occupent pas à autre chose qu'à broder des bourses à briquets et des ceintures de cuir très-uni.

« Leurs funérailles sont très-extraordinaires. Après la mort d'un noble, ils construisent dans la campagne une haute estrade en bois, sur laquelle ils placent le corps dans une posture assise, après lui avoir ôté les intestins ; et pendant huit jours les parents, amis et vassaux le visitent et lui présentent des tasses d'argent, des arcs, des éventails, etc. Aux deux côtés de l'estrade sont les deux parents les plus âgés, appuyés sur un bâton ; et sur l'estrade, à gauche, se tient une jeune fille armée d'un éventail recouvert d'un morceau de soie, dont elle se sert pour chasser les mouches, lors même qu'il gèle. En face du mort, est assise, sur une chaise placée à terre, la première des femmes du défunt, qu'elle fixe sans détourner les yeux, mais aussi sans pleurer, car ce serait une honte ; pendant huit jours elle le quitte à peine. Au bout de huit jours, on prend un grand tronc d'arbre qu'on fend en deux, et que l'on creuse pour y placer le corps et les dons ; après quoi on le transporte à l'en-

(1) Encore aujourd'hui on ne trouverait pas une seule habitation en pierre depuis le Kouban jusqu'aux frontières de la Mingrelie.

droit destiné à la sépulture, où la multitude qui suit le cortége élève la tombe en entassant de la terre sur le cercueil. Plus le défunt était puissant, plus il avait d'amis, de vassaux, plus la tombe est grande.

« Après l'ensevelissement, pendant plusieurs jours, à l'heure du dîner, on selle le cheval du défunt, et on donne ordre à un serviteur de le mener par la main à la tombe nouvellement faite, où il doit appeler trois fois le défunt par son nom, pour le convier à dîner de la part de ses parents et de ses amis. Cela fait, le serviteur ramène le cheval, disant que le défunt n'a pas répondu ; après quoi, pensant avoir fait leur devoir, les parents et les amis se mettent à table, où ils boivent et mangent à son honneur (1). »

Giorgio Interiano vient de mettre sous nos yeux une esquisse généralement fidèle, quoique incomplète sur quelques points, de la vie intime des Circassiens ; mais, quant à la géographie de leur pays, il n'y en a pas trace, et, comme je l'ai dit, sauf la connaissance de la côte donnée par les cartes marines du temps, on chercherait vainement ailleurs des renseignements géographiques plus étendus sur l'intérieur. Telle était la connaissance que l'on avait de la Circassie au milieu du XVI[e] siècle.

Il nous faut franchir un intervalle de quatre-vingts ans pour arriver au second voyageur qui ait visité le pays des Tcherkesses, ou qui du moins ait laissé de ses voyages quelque chose par écrit. Ce voyageur est Jean de Luca (ou de Lucques). Quoiqu'il appartînt à l'ordre de Saint-Dominique, ce ne paraît pas avoir été comme religieux que Jean de Luca pénétra en Circassie, mais bien comme chargé, on ne dit pas à quelle occasion ni à quel dessein, d'une mission politique par le roi de Pologne. Ce fut vers 1637 qu'il visita la Krimée, les Nogaïs et les Tcherkesses. Sa relation, très-courte comme celle d'Interiano, a été recueillie par Thévenot, qui l'a insérée dans la première partie

(1) Plusieurs de ces coutumes sont aujourd'hui tombées en désuétude. On trouvera dans la relation de M. Bell d'amples détails sur le cérémonial maintenant suivi à la mort des nobles et des guerriers.

de son recueil (1). On voit que c'est dans cet intervalle de près d'un siècle qui sépare l'époque d'Interiano de celle de Jean de Luca que les Turks commencèrent à étendre en Circassie l'influence de leur culte et de leur langue. « Les Circasses, dit notre ambassadeur dominicain, parlent la langue circassienne et la turque; ils sont mêlés : les uns sont mahométans, les autres du rit grec. Mais il y a plus grand nombre de mahométans; car encore que le prêtre qui est à Terki leur aille quelquefois administrer le sacrement du baptême, il les instruit peu dans les choses de la religion, si bien qu'ils se font Turks tous les jours, et il ne leur reste plus rien de la religion grecque que la coutume de porter des vivres sur les fosses de leurs morts et l'observation de quelques jeûnes. » Jean de Luca donne ensuite de nouveaux détails sur les habitudes d'hospitalité des Tcherkesses et sur leur manière de vivre : « Il n'y a point au monde de plus beau peuple que celui-là, ni qui reçoive mieux les étrangers : ils servent eux-mêmes ceux qu'ils ont logés chez eux pendant trois jours; les garçons et les filles les servent tête nue et leur lavent les pieds, cependant que les femmes prennent le soin de leur faire blanchir leur linge. Pour leurs maisons, elles sont faites de deux rangs de pieux fichés en terre, entre lesquels on entrelace des branches d'arbres; ils remplissent l'entre-deux de mortier et les couvrent de paille. Celles du prince sont bâties de même matière, mais plus grandes et plus hautes. Leurs villages sont dans les forêts les plus épaisses; ils les entourent d'arbres entrelacés les uns avec les autres, afin d'en rendre l'entrée plus difficile à la cavalerie tâtare. Ils sont souvent aux mains avec eux, car il ne se passe guère d'années que les Tâtars ne fassent quelque course en leur pays pour y faire des esclaves, attirés principalement par la beauté de ceux de cette nation. Les Nogaïs y font aussi souvent des courses par cette même raison,

(1) *Relation des Tartares, Percopites et Nogaïs, des Circassiens, Mingreliens et Géorgiens, par* Jean de Luca, *religieux de l'ordre de Saint-Dominique.* Dans Thévenot, *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés*, etc. *Paris*, 1664 et suiv., 2 vol. in-fol. 1re partie. — La relation de J. de Luca a été reproduite dans le *Recueil des voyages au Nord*, t. VII (*Amsterdam*, 1725), p. 89 et suiv.

et l'exercice continuel dans lequel ces ennemis les tiennent les a fort aguerris et rendus les meilleurs hommes de cheval de tous ces quartiers. Ils se servent de leurs flèches devant et derrière, et sont braves le cimeterre à la main ; ils s'arment la tête d'une jaque de mailles qui leur couvre le visage, et pour armes offensives, outre l'arc, ils ont des lances et des javelots. Dans les bois, un Circassien fera tête à vingt Tâtars. Ils ne font point de conscience de se dérober les uns les autres, et le vol y est si ordinaire qu'on ne châtie point ceux qui y sont surpris, ayant même quelque sorte d'estime pour ceux qui le savent faire avec adresse. Les vieillards et les plus considérables du pays ne présentent point à boire aux jeunes gens dans leurs festins, s'ils n'ont fait quelque larcin avec adresse ou quelque meurtre de considération. Le breuvage le plus ordinaire à cette nation est de l'eau qu'on fait bouillir avec du miel et un peu de millet ; ils laissent cette matière ensemble l'espace de dix jours, et la font bouillir après. Cette boisson a la même force d'enivrer que le vin ; mais ces peuples ne sont pas fort sujets à l'ivrognerie (1). Au lieu de verres ils se servent de cornes de buffle sauvage ou d'autres animaux ; ils boivent ordinairement tout debout. Il y a dans le pays des *cudosci*, c'est-à-dire lieux sacrés, où l'on voit qantité de têtes de bélier restées des *curbans* ou sacrifices qui y ont été faits. On voit pendus aux arbres qui sont dans ces lieux des arcs, des flèches, des cimeterres, qui marquent les vœux dont ils se sont acquittés ; et la vénération du lieu est si grande que les plus grands voleurs n'y touchent point (2). La parole que se donnent le mari et la femme, et l'affirmation de quelque témoin, font toute la forme de leurs mariages ; ils ne prennent jamais d'autre femme si la première ne meurt, ou qu'ils n'y soient obligés par quelque raison puissante. Le père qui donne sa fille en mariage en reçoit en reconnaissance quelque présent, et les hommes ne trouvent point de femme s'ils n'ont de quoi faire ces présents.

« Ceux qui doivent accompagner les morts à la sépulture com-

(1) M. Bell a fait la même remarque.

(2) Cf. le journal de M. Bell, ch. XII, t. II.

mencent leurs cris et leurs gémissements auparavant que d'arriver en la maison du défunt ; les parents se fouettent, les femmes se déchirent le visage , cependant que le prêtre chante certaines paroles qu'il sait par cœur sur le corps, l'encense, et met sur la sépulture du *pasta* et du *bozza*, c'est-à-dire à manger et à boire. Ils amassent après de la terre sur la fosse, et l'éminence qui reste marque le lieu de leur sépulture. Ces peuples ne connaissent point d'autre art que celui de la guerre, qui les occupe tous. Les esclaves de cette nation se vendent bien plus chèrement que les autres, à cause de leur beauté et de la réussite qu'ils font ordinairement dans les choses où on les emploie ; car naturellement ils sont fort spirituels. Les chevaux de Circassie sont plus estimés que les chevaux tâtars, à cause qu'ils sont plus vifs. Ils ont deux fleuves considérables, l'un desquels se nomme Psi, qui se rend dans la mer Calcane, et l'autre nommé Sil, qui passe proche de Cabarta (1); il y a encore beaucoup de petits ruisseaux peu renommés, à cause qu'on les passe facilement à gué. »

Tous ces détails sont marqués au coin de la plus parfaite exactitude, et il n'en est pas un que le lecteur ne trouve confirmé par la relation de M. Bell. Mais la partie la plus curieuse de celle de Jean de Luca est ce qu'il dit des Abâzes, chez lesquels Interiano n'avait pas pénétré. « Les Abbassa habitent les montagnes qui tiennent à la Circassie. Ils ont à main droite le rivage de la mer Noire, et au levant la Mengrellie. Ce pays est sous l'obéissance de deux princes : l'un se nomme Puso et l'autre Cara-Bey. Ce pays a 150 milles d'étendue; il n'y a point de villes, mais beaucoup d'habitations sur ces montagnes, qui sont les plus hautes que j'aie jamais vues : elles s'étendent jusque sur le bord de la mer. Ils ont les mêmes façons de faire que les Circassiens, avec cette différence seulement qu'ils mangent la

(1) *Psi* ou *Pchiz* (littéralement l'*Eau*) est encore le nom générique que les Tcherkesses du nord donnent au fleuve que les Nogaïs nomment Kouban ; le *Sil*, d'après la carte de Delisle, est le nom de la partie supérieure du Terek, que vers le bas de son cours il nomme rivière de Kislar.

chair presque toute crue. On fait beaucoup de vin en ce pays. Leur langue est fort différente de celle de leurs voisins. Ils n'ont point de lois écrites et ne connaissent pas même l'usage de l'écriture ; ils sont chrétiens de profession, sans faire aucun exercice de christianisme. J'ai vu beaucoup de croix dans ce pays. Ils sont grands larrons et sujets à mentir. Ils ont deux rivières, Southe-Su et Suba-Su (1). Ce pays y est très-agréable et l'air y est fort sain ; leurs bois leur servent de retraites et de villes, et quand ils ont choisi leur demeure en un lieu ils ne le quittent point. Ils ont pour richesses ou marchandises toutes sortes de peaux, de la cire, du miel et des esclaves, et il leur est ordinaire de vendre leurs sujets aux Turcs en échange d'autres marchandises, car la monnaie n'a point de cours parmi eux. Ils ont un fort beau port ; il y vient tous les ans des vaisseaux du Lazi, de Trébisonde, de Constantinople et de Caffa, qui quelquefois y passent l'hiver. Ce port se nomme Eschisumuni (2). Les marchands qui y viennent ne passent point à leurs habitations ; tout le trafic se fait au port ou dans le vaisseau. Ils prennent même serment l'un de l'autre qu'ils ne se feront aucun mal, ou se donnent des otages. Ils ont guerre avec les Circasses et les Mingrelliens, sont bons hommes de pied et de cheval, savent bien manier les armes à feu, et portent le cimeterre, l'arc et les flèches ; ils s'habillent de même façon que les Circasses, mais ils portent les cheveux autrement qu'eux. Ces nations se laissent croître les moustaches et se rasent le menton ; leurs *papari*, au contraire, se laissent croître toute la barbe. On appelle ainsi ceux qui ont le soin d'ensevelir leurs morts et qui prient Dieu pour leurs âmes. Ils les mettent dans des troncs d'arbres creusés qui leur servent de bière, et les tiennent après attachés en l'air à quatre pieux. Comme ils n'ont point d'autre habitation que les bois, ils ont peu de troupeaux et peu d'étoffes pour se faire des habits ; ils se contentent de leur vin, du miel, de la venaison, et des fruits sauvages de leurs bois. Ils

(1) La Suba-su ou rivière de Suba est très-vraisemblablement la Soubasch, et la Southe-su la Soutcha. (*Voyez* la carte de M. Bell.)

(2) Ou le Vieux Soumouni ; je soupçonne que c'est Soukoûm.

n'ont point de froment, ne se servent point de sel, ne prennent point la peine de pêcher du poisson, quoique leurs côtes soient fort poissonneuses, tant ils sont paresseux : la chasse et la volerie font toute leur application. Ils ont une infinité d'éperviers et de faucons, qu'ils dressent en huit jours; Constantinople, la Perse et la Géorgie s'en fournissent en ce pays-là; et ils sont si bien dressés qu'ils reviennent avec leur proie au bruit qu'on leur fait avec une sonnette. »

Comme je ne veux et ne dois faire entrer dans cette histoire géographique que les pays parcourus par M. Bell, c'est-à-dire la Circassie proprement dite située sur le bassin du Kouban dont le cours l'enveloppe à l'E. et au N., et la zone maritime qui s'étend en longueur depuis les bouches du Kouban jusqu'aux confins de la Mingrelie, et que par conséquent il me faut en exclure les deux Kabarda, qu'on peut nommer la Circassie orientale et qui sont situées sur le bassin du Térek, je n'ai à m'occuper ni de la partie de la relation d'Olearius où il est traité des mœurs et usages des Circassiens Kabardans (1), ni des autres voyageurs du XVII[e] et du XVIII[e] siècle qui se sont occupés en passant de cette partie centrale et orientale de l'isthme caucasien, tels que le Flamand Jean Struys en 1670 et son compatriote Corneille Bruyn en 1701, l'Allemand Jacob Lerche en 1746 et 47 (2), l'anglais Hanway vers 1750 (3), le conseiller d'État russe

(1) *Relation du voyage de Moscovie, Tartarie et de Perse, trad. de l'allemand du sieur* Olearius, par L. R. D. B. *Paris*, 1656, p. 485. Olearius se trouvait dans la Kabarda en même temps que Jean de Luca chez les Tcherkesses maritimes et les Abâzes, en 1638.

(2) Les voyages de Johann-Jacob Lerche le long des bords occidentaux de la mer Caspienne, depuis Astrakhan jusqu'à Rescht (*Nachricht von der zweiten reise nach Persien, von* D. J. J. Lerch, *von* 1745 *bis* 1747), insérés d'abord par Busching dans son *Magazin fur die neue historie und geographie*, t. x, p. 365-476, 1776, se retrouvent dans la vie de Lerche publiée quinze ans plus tard par le même Busching (Joh.-Jac. Lerche, *Russisch Kaiserlichen collegienraths, und doctors der Arzeney wissenschaft, Lebens und reisegeschichte, von ihm selbst beschrieben, und mit anmerkungen und zusatzen herausgegeben von* D. A. Fr. Busching. *Halle*, 1791, in-8, p. 274 et suiv.).

(3) *An historical account of the british trade of the Caspian sea, with*

J. Stahlin en 1772 (1), et enfin le voyage anonyme fait en 1781 par un Allemand, de la ville de Mozdok dans l'intérieur du Caucase (2).

Chardin, en 1671, longea par mer la côte circassienne et abâze, depuis le détroit de Kaffa jusqu'à Isgaour (Iskouria) où il prit terre (3); mais il n'y a aucune notion nouvelle à recueillir chez lui sur les Tcherkesses, dont il parle d'ailleurs en termes très-défavorables; le peu qu'il en dit, il le rapporte uniquement sur la foi des marins avec lesquels il se trouvait, ou sur celle des esclaves tcherkesses.

Il n'y a pas plus à apprendre dans la relation très-vague et très-succincte d'un médecin français, Ferrand, qui prend le titre de médecin du Khan des Tâtars, et qui se rendit en 1702 dans la Kabarda en longeant au nord les bords du Kouban (4). Quoique plus précis et plus circonstancié, la Motraye, qui parcourut en 1712 à peu près le même itinéraire (5), n'ajoute non plus, sauf l'indication de quelques stations en remontant le Kouban, aucune notion nouvelle à celles qu'avaient fournies Interiano et Jean de Luca. On peut donc dire que jusque dans la seconde moitié du XVIIIe siècle on ne sut des Circassiens et de

the author's journal of travels from England through Russia into Persia.. by J. Hanway. *London*, 1764, in-4, 2 v.

(1) *Nachrichten von Tschirkassien oder von den Kabardinischen Landen;* dans le *Magazin* de Busching, t. VI, p. 453-72. 1772, avec une carte de la Kabarda.

(2) *Tagebuch einer Reise die in jahr 1781 von der granzfestung Mozdok nach dem innern Caucasus.* (Dans les *Nordische Beytræge* de Pallas, t. VII, p. 1-127. 1796.) Cette relation fut réimprimée séparément à Saint-Petersbourg, 1797, in-8. Sur mon exemplaire des *Nordische Beytræge*, qui a appartenu à M. Klaproth, une note manuscrite indique comme auteur de ce voyage le capitaine Stæden.

(3) *Voyage de M. le chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, t. I, p. 118-121, édit. de Rouen, 1723, in-12.

(4) Il y a dans le *Recueil des voyages au Nord* deux relations différentes du voyage de Ferrand, l'une au t. IV, p. 516 à 534, l'autre au t. X, p. 450 à 471. Ces deux relations diffèrent assez notablement entre elles.

(5) *Voyage du sieur* A. de la Motraye *en Europe, Asie et Afrique. La Haye*, 1727, 3 v. in-fol. t. II, ch. 3.

leurs voisins les Abâzes que ce qu'en avaient rapporté ces deux anciens voyageurs d'ailleurs fort peu connus, pour ne pas dire complétement oubliés ; de même que les seules notions géographiques sur le bassin du Kouban et la zone montagneuse qui borde la côte orientale de la mer Noire se réduisaient à la carte de Delisle publiée en 1723 (1), lorsque d'Anville donna, en 1760, la *troisième partie de sa Carte d'Europe*, où la Circassie est comprise. Le tracé de la côte, du détroit de Kaffa à la Mingrelie, y est encore très-défectueux, et toute la partie orientale de la mer Noire est, dans son ensemble, portée d'un degré environ trop à l'est ; mais on y voit dessinée pour la première fois d'une manière nettement arrêtée cette étroite et longue zone resserrée entre la mer d'un côté et la chaîne caucasique de l'autre, depuis Anapa au nord jusque vers Soukhoûm Kalèh et la frontière mingrelienne. S'appuyant évidemment sur les indications de la géographie géorgienne, d'Anville partage avec raison cette zone entre le *Zikéti* ou pays des Adighès au N. et l'*Abkazéti* ou pays des Abkhâzes au S., et il donne pour limite commune à ces deux divisions générales la rivière de Soutchiah voisine à l'O. de celle de Hamishler, d'accord en cela avec ce que M. Bell rapporte avoir appris dans le pays (2). Il est évident, à l'inspection de cette partie de la carte de notre illustre géographe, qu'il avait eu à sa disposition des mémoires tout nouveaux et fort exacts relatifs

(1) *Carte des pays voisins de la mer Caspienne, dressée... sur la carte de cette mer, faite par l'ordre du czar, sur les mémoires manuscrits de* Soskam Sabbas, *prince de Géorgie, sur ceux de* MM. Crusius, Zurabek *et* Fabritius, *ambassadeurs à la cour de Perse, et sur les éclaircissements tirés d'un grand nombre de personnes intelligentes du pays..., par* G. Delisle. *Août* 1723. Dans cette carte, d'ailleurs fort intéressante, principalement pour la Géorgie et l'Arménie, la province de Mingrelie n'est guère que la réduction de la carte donnée au commencement du XVII[e] siècle par le missionnaire Archange Lamberti dans sa *Relation de la Colchide* (dans Thévenot, 1[re] partie, et dans le *Recueil des voyages au Nord*, t. VII, p. 136); et le tracé de la côte circassienne, depuis le détroit de Kaffa jusqu'au Rion, ne diffère pas notablement de celui des anciennes cartes génoises dont il a été question précédemment.

(2) *Voy.* chap. XXI, t. II, et dans l'Appendice (n° XIV), le tableau des langues parlées sur la côte.

à la nomenclature de la côte; car on y voit paraître pour la première fois nombre de noms de localités qui se retrouvent tous dans la relation de M. Bell.

Nous touchons à une grande époque dans l'histoire géographique des pays soumis à la domination russe, à l'époque où Catherine II, digne héritière des vastes desseins de Pierre Ier, chargea l'élite des savants de son empire d'en explorer simultanément toutes les parties (1768). Dans la distribution de cette tâche immense, les pays caucasiens échurent en partage à Samuel-George Gmelin et à Guldenstœdt. Gmelin eut à explorer les provinces riveraines de la mer Caspienne au sud-ouest et au sud, le Daghestan, le Chirvan, le Ghilan et le Mazanderan (1); les parties intérieures de l'isthme furent particulièrement attribuées à Guldenstœdt. De 1770 à 1773, c'est-à-dire dans un espace de quatre ans, Guldenstœdt parcourut et étudia dans le plus grand détail, en naturaliste et en ethnologue, le bassin du Térek, toute la Kabarda, le pays des Ossètes et des Dougors, la Géorgie et l'Immirette, c'est-à-dire le massif central de la chaîne caucasique, et les grandes vallées qui s'appuient sur les deux versants principaux pour porter à la mer Céspienne et à la mer Noire la totalité des eaux de l'isthme, par le Térek et le Kouban, le Kour et le Rioni (2). Pour la première fois les pays compris entre la

(1) Le voyage de S.-G. Gmelin, publié en allemand à Saint-Petersbourg, 1783, 4 vol. in-4, n'a jamais été traduit en français, sauf les longs extraits qu'on en trouve dans l'ouvrage inachevé intitulé : *Histoire des découvertes faites par divers savants voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie et de la Perse. Berne*, 1778-81, 4 vol. in-8; réimprimé de 1779 à 1781 en 3 vol. in-4.

(2) Guldenstœdt ne vécut pas assez pour recueillir le fruit de ses travaux; il mourut en 1780, avant d'avoir même entièrement achevé la rédaction de son voyage, qui fut publié par les soins de Pallas. L'ouvrage forme deux volumes in-4; le premier parut en 1787 et le deuxième en 1791. (Dr Joh. Anton. Guldenstœdts *Reisen durch Russland und im Caucasischen Gebürge, auf befehl der russisch-kayserlicheu akademie der Wissenschafften herausgegeben von* P. S. Pallas). Malheureusement de nombreuses fautes défiguraient, dans cette édition originale, le premier volume, où se trouve la description des pays caucasiens; et M. Klaproth, que des circonstances favorables avaient mis à même d'avoir à sa disposition les papiers de Guldenstœdt, déposés à la bibliothèque de

mer Noire et la mer Caspienne furent exactement décrits dans leur ensemble, et au lieu des notions vagues et presque toujours fort défectueuses du petit nombre de voyageurs qui avaient antérieurement traversé cette curieuse région, l'Europe savante posséda enfin des renseignements précis et circonstanciés sur la constitution physique de l'isthme caucasien, sur la conformation géographique de ses diverses parties, sur les peuples différents qui les habitent, sur leurs mœurs, leurs usages, leurs idiomes, leur histoire et leurs traditions.

Malheureusement Guldenstœdt ne visita pas personnellement la partie nord-ouest du Caucase ; il ne vit ni les pays situés sur le bassin du Kouban, entre le cours de ce fleuve et la chaîne caucasienne, ni la zone maritime qui s'étend sur le revers opposé de la chaîne des bouches du Kouban à la Mingrelie. La région qui fait l'objet spécial de notre étude resta donc en dehors des siennes, et le peu qu'il dit des Abâzes, notamment (1), entière-

l'Académie impériale de Saint-Petersbourg, a rendu un véritable service à la géographie et à l'ethnologie en publiant une édition correcte des deux parties réellement importantes du voyage de Guldenstœdt, la relation de la Géorgie et de l'Iméréthi (Guldenstœdts *Reisen nach Georgien und Imerethi... Berlin*, 1815, in-8), et la description des pays du Caucase (Guldenstœdts *Beschreibung des Kaukasischen Lænder; Berlin*, 1834, in-8). Aucune partie des précieux voyages de Guldenstœdt n'a été traduite en français ; mais les résultats généraux s'en trouvent consignés dans différents travaux postérieurs, notamment dans le *Tableau historique et statistiqué de l'empire de Russie à la fin du* XVIII*e siècle*, *par* H. Storch. *Basle*, 1801, 2 vol. in-8, t. 1, p. 206 et suiv., et dans le *Tableau général des pays et des peuples caucasiens* que Malte-Brun inséra en 1810 dans le douzième volume de ses *Annales des voyages*, p. 1-72. Les notions fournies par Guldenstœdt sur la géographie des pays du Caucase servirent de base principale à une carte publiée en Angleterre en 1788 par un nommé Edward, sous le titre de *General Map of the countries comprehended between the Black sea and the Caspian*, avec un mémoire explicatif in-4 offrant la substance des deux volumes du voyageur russe; ce mémoire a été traduit en français, avec la carte qu'il accompagne, et forme, sous le titre de *Description des pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, la première partie d'un volume in-4, publié à Paris en 1798, sous le titre de *Voyages historiques et géographiques dans les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*.

(1) Je désigne toujours par cette appellation générale, pour me conformer à l'usage commun, l'ensemble des tribus qui occupent, au sud des

ment recueilli chez les populations voisines, surtout en Iméréthi et en Mingrelie, n'ajoute absolument rien à ce que Jean de Luca en avait dit cent vingt ans auparavant (1). Guldenstœdt est plus riche sur les Tcherkesses (2), qu'il avait étudiés à loisir dans la Kabarda. Il donne sur leurs mœurs, leurs usages et leur état social, des détails nouveaux, exacts et instructifs; mais il ne faut chercher dans sa relation aucun détail topographique sur la Circassie proprement dite, à l'ouest de la Kabarda, ni, à plus forte raison, sur l'Abâsie.

On aurait pu attendre davantage du docteur Jacob Reineggs, qui, huit ans après Guldenstœdt, parcourut à peu près les mêmes parties du Caucase, et qui de plus visita, différents passages de sa relation l'attestent, les parties occidentales de la Circassie et l'Abâsie, où nous avons eu à regretter que l'académicien russe n'eût pas pénétré. Après une jeunesse des plus agitées, Reineggs (dont le véritable nom était Ehlich) se trouvait établi à Tiflis vers 1780, et y exerçait la médecine; il avait déjà parcouru l'Asie Mineure et l'Arménie, et il ne projetait rien moins que de traverser la Perse et le Tibet pour gagner la Chine, d'où il se proposait de revenir en Europe par l'océan indien en touchant à l'Afrique : mais soit caprice de son imagination aventureuse, soit par suite de circonstances dont le docteur n'a pas jugé à propos de nous instruire, ce fut vers un tout autre but qu'à partir de ce moment se dirigèrent son inquiète activité et son infatigable besoin de voir et d'apprendre. D'après son journal, il paraît avoir quitté Tiflis le 10 juillet 1781 ; et après

Tcherkesses, les deux pentes du Caucase et les bords de la mer jusqu'à la frontière nord-ouest de la Mingrelie. On verra plus loin en quoi cette dénomination ainsi appliquée est défectueuse.

(1) Guldenstœdts *Reisen*, 1, 463. Il faut excepter les vocabulaires, qui permettent ici, pour la première fois, de prendre une idée générale de la langue des Abâzes et de celle des Tcherkesses (à la fin du second volume du voyage original de Guldenstœdt), et de les comparer, soit entre elles, soit avec les autres idiomes caucasiens. Ces vocabulaires, qui ont été fort augmentés et corrigés par M. Klaproth à la suite de son *Voyage au Caucase*, dont il sera question plus loin, avaient déjà été reproduits dans le volume in-4, précédemment cité, *Voyages histor. et géographiques dans les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, p. 63 et suiv.

(2) Guldenst. *Reisen*, 1, 466.

un très-dangereux voyage de vingt-cinq jours il arriva à la forteresse russe de Mozdok, où il fit la connaissance du général Fabrizian. Le général, trouvant en lui un homme intelligent et qui pouvait devenir utile, l'emmena à Saint-Petersbourg. Il y fut bien reçu, mais obligé d'y rester dans le plus grand secret; le professeur Pallas fut la seule personne avec laquelle il put avoir quelques rapports. L'année suivante il fut renvoyé en Géorgie, chargé d'une mission spéciale relative à l'acte de cession par lequel le royaume de Géorgie se soumit au sceptre russe : on sait que cet acte fut signé au fort Georgievskaïa le 24 juillet (vieux style, — répondant au 4 août) 1783. Dans l'intervalle de ces négociations, et après la signature du traité, c'est-à-dire de la fin de 1782 à 1784, Reineggs visita de nouveau et étudia plus attentivement qu'il ne l'avait fait auparavant différentes parties du Caucase. Doué d'une grande aptitude pour l'étude des langues, il se familiarisait en peu de temps avec celle du pays où ses courses le conduisaient. Ce paraît être dans le cours de 1784 qu'il revint à Saint-Petersbourg, où le gouvernement le gratifia d'une pension, et bientôt après l'attacha en qualité de conseiller à l'université impériale, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1793 ; il n'était encore que dans sa quarante-neuvième année.

Il ne paraît pas que Reineggs eût tenu un journal régulier de ses voyages; il avait sans doute jeté en notes séparées les résultats de ses courses et de ses observations. Du moins après sa mort ses papiers se trouvèrent-ils dans un état d'extrême désordre, et ce désordre ne se fait que trop sentir dans la rédaction du voyage tel qu'il fut donné en allemand par Frédéric Schrœder, de 1796 à 1797, sous le titre de Description générale, historique et topographique du Caucase (1). On sent même que dans bien des

(1) Dr Jac. Reineggs *Allgemeine Historisch-topographische Beschreibung des Kaukasus, aus dessen nachgelassenen papieren gesamelt und herausgegeben von* Fried. E. Schrœder. *Gotha und Saint-Petersburgh*, 1796-97, 2 vol. in-8. Le voyage de Reineggs fut traduit en anglais par Ch. Wilkinson en 1807 (*General historical and topographical Description of mount Caucasus... translated from the works of* Dr Reineggs *and* Marshal Bieberstein. *Lond.*, 1807, 2 vol. in-8, avec des planches et une carte). L'ouvrage de Bieberstein, dont le traducteur anglais annonce ici

parties le travail de Reineggs est inachevé, soit qu'il n'eût confié qu'à sa mémoire certains développements qu'il se serait proposé d'ajouter à ses premières notes, soit, comme son éditeur allemand le dit expressément, que ses manuscrits eussent été mutilés après sa mort. Quoi qu'il en soit, ce que Reineggs rapporte des Tcherkesses (1), de leurs traditions historiques, de leur langue, de leur aspect physique, de leurs habitudes de vie, de leurs usages et de leurs croyances religieuses, se lit avec plaisir et profit, même après Guldenstœdt. Il n'est nullement d'accord avec la plupart de ses devanciers, qui tous portent aux nues la beauté des femmes circassiennes. « Je ne sais, dit-il, ce qui peut avoir donné lieu au préjugé reçu généralement en faveur des Circassiennes. Une jambe courte, un petit pied et des cheveux d'un rouge ardent, voilà ce qui constitue une beauté circassienne (2) ! Qu'est-ce que cela près de la physionomie animée et pleine de vivacité de la jeune fille géorgienne ? La taille élancée et le ravissant œil bleu de la Persane sont cent fois plus attrayants que les formes arrondies et fortement prononcées de la pétulante Circassienne (3); et tous ceux qui voient les femmes lesghies sont étonnés de trouver parmi elles le type des belles statues de l'art grec. Les Circassiennes ont assurément quelque chose d'avenant et de particulièrement engageant; elles sont enjouées, lascives, spirituelles et très-loquaces. Jeunes, elles gouvernent leurs maris avec une sorte d'orgueil qui leur sied à merveille; mais en vieillissant elles deviennent d'une humeur querelleuse insupportable, et elles se tiennent tout le jour

avoir fait usage comme complément de celui de Reineggs, avait paru en français à Saint-Petersbourg, sous le titre de *Tableau des provinces situées sur la côte occidentale de la mer Caspienne, entre les fleuves Terek et Kour. Saint-Petersbourg*, 1798, in-4. Aucune partie de l'ouvrage de Reineggs n'a jamais été traduite en français.

(1) *Allgem. Beschr.* 1, 237 et suiv.

(2) Reineggs aura certainement pris ici quelques cas exceptionnels pour la règle générale. Les renseignements postérieurs ne laissent aucun doute à cet égard.

(3) Reineggs veut sûrement parler du développement particulier qui fait de chaque beauté circassienne une véritable Vénus Callipyge; car du reste, un des traits caractéristiques des Circassiens, hommes et femmes, est une taille extrêmement élancée.

étendues sur un sofa recouvert d'un tapis, le seul meuble commode que renferme une misérable hutte construite en branchages ou en treillis, et couverte en terre délayée ou en fumier. »

En rappelant que le pays qui s'étend de la rive gauche du Kouban à la mer Noire était communément désigné sous ce même nom de *Kouban*, Reineggs fait observer que selon toute probabilité cette dénomination dérive des Koumans, qui jadis occupèrent ce pays, et dont le nom de *Porta cumana* a seul conservé le souvenir (1).

Il rapporte que la force des tribus du Kouban (ou Tcherkesses) s'estime d'après le nombre de familles ou celui des *kazans*, c'est-à-dire des chaudrons ou des feux qui composent leurs villages ; un chaudron ou feu se prenant pour une famille. Quand plusieurs familles vont ensemble en quête de pâturages et qu'elles séjournent pendant un certain temps dans un lieu quelconque, l'endroit où elles font cette halte reçoit le nom d'*Aoûl* (2).

Reineggs donne une énumération, d'ailleurs fort incomplète, des tribus tcherkesses campées au S. du Kouban. Les noms propres sont pour la plupart, du reste, si déplorablement corrompus, qu'il est fort difficile d'établir une synonymie certaine avec les notices beaucoup plus complètes et plus exactes que nous possédons aujourd'hui.

Je vais transcrire ici le petit nombre de particularités topographiques que donne Reineggs sur la Circassie proprement dite, à part quelques détails sur le cours inférieur et les bouches du Kouban. « A gauche de l'embouchure de l'*Hypanis* (le Kouban), la côte, jusqu'à Mehorip, est connue parmi les habitants des environs sous le nom d'*Anap*, *Anapa* ou *Anapea* (3) ; ce

(1) M. Klaproth a fait remarquer avec raison (*Voyage au Caucase*, 1, 304) que la *Porta cumana* est une des méprises dont fourmille l'ouvrage de Reineggs, et qu'il n'en est question dans aucun écrivain de l'antiquité. Pline fait seulement mention d'un château nommé *Cumania*, bâti sur un rocher.

(2) Ce nom est emprunté au dialecte turk des Nogaïs. Conf. Klapr. *Voy. au Caucase*, 1, 115.

(3) Dans les cartes génoises des XIVe, XVe et XVIe siècles décrites par le comte Potocki (*Mém. sur un nouveau périple du Pont-Euxin*), on trouve déjà dans cette localité le nom de *Napa*, écrit sur quelques-unes *Mapa*.

nom est aussi celui d'une ville de commerce, populeuse et bien fortifiée, située sur le bord de la mer à quinze verstes de l'*Hypanis*. Cette place a un bon port; elle est habitée par de riches marchands, et appartient au gouvernement d'un pacha qui réside constamment à Tschoutschou-Kalèh (Soudjoùk-Kalèh), place fortifiée, distante de quinze verstes d'Anapa au S.-E. (1). Les Tcherkesses la nomment *Soghetschou-Kalèh*, ou Château-des-Souris; et les Tâtars la désignent par le nom de *Koetschanda*, « va plus loin, » parce qu'ils n'osent pas faire paître leur bétail en deçà d'un certain rayon de la place. Les sujets et les habitants des deux places, de même que tout le Kouban en général, n'obéissent qu'avec une extrême répugnance au pacha et à la Porte.

« Autrefois les bâtiments mouillaient près de Soudjouk-Kalèh; aujourd'hui la baie ressemble à un marécage, et il faut que les grands navires jettent l'ancre à quelques verstes de la côte. Un vieillard d'un esprit observateur m'a dit que depuis cinquante ans la mer Noire s'était retirée de quatre-vingts pieds. Il me fit remarquer sur la côte une pente douce qui était jadis couverte d'eau, et qui maintenant est convertie en pâturage. Néanmoins la hauteur verticale de cet abaissement supposé n'excédait pas 2 pieds 6 pouces.

« A soixante verstes S. de Soudjoùk-Kalèh, sur le bord de la mer et de la rivière appelée *Mehorip*, se trouvent les murailles ruinées d'une ancienne ville du même nom, que les Tâtars prononcent *Poghrip* (2). En 1781 elle était dans un état misérable, et n'avait pour habitants qu'une petite colonie turque; mais comme il fut permis aux Tâtars, après que les Russes se furent mis en possession de la Krimée, ou de rester tranquilles chez eux comme sujets russes, ou d'émigrer là où il leur plairait, quelques familles se retirèrent là. D'autres suivirent bientôt, et la population s'accrut en peu de temps de plusieurs milliers de familles, qui abandonnèrent Taman. Les riches marchands armé-

(1) Il y a sûrement ici une faute d'impression. La distance d'Anapa à Soudjoùk-Kalèh n'est pas de 15, mais de 45 verstes.

(2) Je ne sais si ces noms sont corrompus; mais je ne leur trouve rien d'analogue dans la nomenclature actuelle de la côte. La distance indiquée porte vers la position de Pchat.

niens qui étaient habitués à la vie tâtare les rejoignirent et s'y établirent, et en 1784 cet endroit naguère misérable offrait une place commerçante tres-respectable.

« Tout le territoire qui s'étend de Poghrip à Besonta (Pitzioûnta) est encore nommé *Tcherkess-Topragi*, « pays des Tcherkesses. » Ce pays est coupé par les rivières Sazouk et Oannis (1); ces deux rivières, de même que la Nakéti, appartiennent à la tribu de Chapsik (2), qui fait presque tout le commerce du Kouban par l'intermédiaire de marchands arméniens et géorgiens. Ce commerce consiste en buis, en fourrures, en suif, en beurre, en fromage, en peaux et en soies de porc, en bestiaux et en esclaves, que l'on envoie à Smyrne et à Constantinople. »

« Les montagnes, dit plus loin Reineggs, sont bien loin d'avoir été autant qu'elles auraient dû l'être un objet d'attention. De riches mines d'or et d'argent se présentent sans qu'on les cherche; mais ces peuples ne savent travailler que le fer, ce à quoi ils s'entendent réellement fort bien. »

Après d'assez longs détails sur la constitution géologique des terrains qui bordent au nord la chaîne centrale du Caucase, Reineggs arrive à l'Elbrouz, dont il décrit fort bien le sommet dentelé qu'il compare à la double bosse du chameau. « Jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, dit-il, il est constamment enseveli sous la neige et la glace, et toujours enveloppé de nuages : toutes les fois qu'on le voit se dégager de cette enveloppe de vapeurs, c'est un signe infaillible de pluie, ou, en hiver, d'un froid extrême... Vue à travers une bonne lunette, la dentelure du sommet de l'Elbrouz ressemble à un cratère; cependant on ne trouve, dans ses abords du côté du nord, aucun indice de produits volcaniques. Sa hauteur, d'après des calculs répétés, est de 5,426 pieds (3).

(1) Il est difficile de chercher une synonymie à des noms évidemment corrompus; peut-être le mot Sasouk est il là pour Makupse, et celui d'Oannis pour Toapse.

(2) Les Chapsuks sont aujourd'hui confinés sur la gauche du bas Kouban, entre l'Adughoum et la Cheps.

(3) Le Dr Kupffer, qui a fait en 1829, par ordre de l'empereur de Russie, une expédition scientifique à l'Elbrouz, en compagnie de MM. Lenz, Meyer et Ménétriès, a trouvé la hauteur de ce géant du Caucase de 15,400 pieds.

Reineggs s'étend plus que personne avant lui sur les Abkhaz (c'est ainsi qu'il écrit leur nom, conformément à l'orthographe géorgienne). Je vais traduire ici cette partie intéressante de sa relation (1).

« Besonta (Pitzioûnta) et toute la partie S.-O. des monts Gordiens (2) appartiennent à un peuple ancien, puissant et belliqueux, qui se donne à lui-même le nom d'*Abkhaz* (3), et à son pays celui d'*Avasa* (Abâza).

« Sur la frontière de l'Avasa au N.-O. est la tribu de Chapsik (4); au N.-E. sont les Soanis (*Sanui*, *Macroni*, *Hepta Cometæ* Strab.); au S.-E. la rivière Engouri et la principauté de la Mingrelie; à l'O. la mer Noire, sur laquelle est située la petite place fortifiée d'Anakupha ou Anakopia, qui appartient aux Abkhaz, avec un port près de la rivière Kouri (Iskouria). Le port est petit et peu sûr, et les bâtiments sont obligés de mouiller à quelques verstes en mer; malgré cela, à cause du commerce intérieur, cette ville n'en est pas moins très-opulente.

« A trente verstes au S. se trouve Suppu, qui est également une petite ville fortifiée des Abkhaz, avec un port peu profond et peu sûr. Cette ville est, mais à tort, appelée Kugh; car la localité à laquelle appartient véritablement ce nom est un grand village abkhaz situé sur l'Engouri, vers le S.-E. (5).

« A 60 verstes plus loin au S.-E. est la ville d'Anaklea, avec un château, sur la rive droite de l'Engouri, à sa jonction avec la mer. C'est la résidence du prince abkaz Lewan Serwasitse; et quoiqu'à l'intérieur la forteresse n'ait que 14 toises de long sur 13 de large, elle est cependant entourée de murailles de 18 pieds de haut sur 5 pieds d'épaisseur. La hauteur de la porte est de 7 à 8 pieds, et sa largeur de 4 à 5.

(1) *Allgem. Beschr.*, t. II, p. 4 et suiv.

(2) Reineggs applique ce nom à la partie de la chaîne du Caucase qui se prolonge immédiatement à l'O. de l'Elbrouz.

(3) Ceci est inexact. Ce sont les nations géorgiennes qui leur donnent ce nom d'*Abkhaz*; les Abazas se nomment eux-mêmes *Absnés*.

(4) *Voyez* la remarque précédente à ce sujet, p. xxvii, note 2.

(5) Il s'agit sûrement de Ruki. J'ai déjà dit que l'ouvrage de Reineggs, tel qu'il nous a été donné par un éditeur ignorant, est déplorablement défiguré par une masse incroyable de fautes de toute nature.

« Strabon donne à ces peuples le nom de *Chaldæi*, et Pline celui d'*Armeno-Chalybes*. Les Tcherkesses et d'autres les appellent *Awas* et *Aoudz*. Mais les tribus connues dans le Kouban sous le nom d'Abasek se regardent comme une colonie séparée depuis longtemps du corps de la nation abkhase, dont ils appellent le pays *Grande Avasa*, désignant le leur propre sous la dénomination de *Petite Avasa*. Les Abkhaz eux-mêmes diffèrent d'opinion au sujet de leur origine. Quelques-uns se prétendent descendus des Arméniens ; d'autres, au contraire, disent que leurs ancêtres vinrent d'Égypte. Quoi qu'il en puisse être, les habitants de la petite et de la grande Abasa parlent la même langue, sauf les différences de prononciation, et leurs usages se ressemblent, ainsi que leurs habitudes de vie. Cette langue n'a aucune analogie avec l'arménien ; ce paraît plutôt être un dialecte du tcherkesse.

« Le nombre des Abkhaz est évalué à 7,000 familles (1), et tous se vantent d'avoir été autrefois chrétiens.

« Aussi longtemps que la femme est féconde, il n'est pas permis au mari d'en prendre une autre ; mais si elle atteint sa trentième année sans lui avoir donné d'enfants, ou qu'elle soit cinq ans de suite inféconde, il lui faut céder à une plus jeune les droits du mariage, et se borner aux autres soins domestiques.

« Les Abkhaz sont bien faits, robustes, hardis et belliqueux ; dans leur habillement, ainsi que dans les détails de leur vie ordinaire, ils ont beaucoup de traits communs avec les Tcherkesses. Toutefois, ils sont plus laborieux, et ils ne mènent pas comme ceux-ci une existence nomade. Nombre de jeunes gens vont en Égypte, où ils se vendent comme esclaves à des beys ; et quelquefois ils ont la bonne fortune de devenir beys eux-mêmes.

« Chacun a ses erreurs particulières qu'il appelle sa foi, et en est plus ou moins dominé selon la force de son imagination. Comme leurs dogmes particuliers sont très-nombreux, j'en

(1) On verra, par les tableaux insérés dans l'appendice de ma traduction de M. Bell, combien ce chiffre s'éloigne des évaluations les plus probables (ci-après, t. II, p. 356 à 58).

mentionnerai seulement quelques-uns des plus universels.

« Selon un ancien usage, ils célèbrent l'équinoxe du printemps avec des œufs teints de différentes couleurs, mangeant, buvant et se livrant à la joie. Le même jour et les deux jours suivants ils ont des courses de chevaux et des luttes, et ils se livrent encore à d'autres divertissements. Le quatrième jour ils font un grand feu, autour duquel ils sautent et dansent ; et durant la cérémonie chacun jette dans ce feu une poignée de farine, de vieux blé, de laine, etc. Puis ils se séparent quand ils sont las de l'exercice (1).

« Aucun Abkhaz ne put m'expliquer la signification de cette fête, ni me dire dans quel dessein elle fut instituée. Tout ce dont ils purent m'assurer, c'est que ce jour avait toujours été célébré de cette manière depuis les anciens temps, et qu'en conséquence ils ne manquaient jamais de faire comme on avait fait avant eux.

« Au commencement de mai ils se réunissent dans un bois épais, qu'ils regardent comme sacré, et dont personne n'oserait abattre un arbre, parce qu'ils croiraient faire une insulte au grand Être, que l'on ne peut honorer et adorer nulle part plus solennellement que dans ce bois, et avec plus d'espoir de voir se réaliser les vœux qui lui seront adressés.

« Il y a dans ce bois, à ce que l'on assure généralement, une grande et massive croix de fer, que gardent de pieux ermites. Comment et par qui cette croix fut-elle plantée, c'est ce qu'ils ignorent. Mais les ermites rapportent au sujet de cette croix des choses merveilleuses et des apparitions extraordinaires, qui n'ont aucun rapport avec le christianisme ; et ils savent en tirer bon parti pour attirer les dons et les offrandes du peuple...

« Mais la fête spirituelle la plus importante des Abkhaz tombe au milieu de septembre, et elle est célébrée avec de grandes réjouissances et de grandes démonstrations. Dans une des montagnes du pays se trouve une sombre

(1) On trouvera dans la relation de M. Bell, et dans une des notes que j'ai ajoutées à ma traduction, plusieurs exemples de ces anciennes cérémonies encore en usage sur la côte abâze et circassienne, cérémonies qui portent des traces évidentes des rites du culte chrétien, auxquels se sont mêlés d'autres rites d'une date certainement antérieure.

caverne, que les habitants regardent comme un lieu très-saint, et que les ermites gardent avec un grand soin. C'est l'asile véritable de la liberté : car l'esclave est libre aussitôt qu'il a pu se réfugier dans cette caverne ; et le meurtrier échappe à la vengeance des amis de sa victime quand il a été assez heureux pour l'atteindre, et qu'il réussit à s'y cacher sans avoir été aperçu par les ermites. Les Abkhaz jurent par la caverne, et on peut être certain alors qu'ils tiendront leur promesse.

« Quelques jours avant la fête, les ermites, qui sont dispersés dans le bois ou dans le creux des rochers, se rassemblent et s'approchent de la caverne, qui est appelée *Agginn*, après de grandes dévotions, des prières et des jeûnes. Quand tout le peuple est réuni, un bœuf blanc, qui porte aussi le nom d'*Agginn*, sort tout à coup de la caverne. Le plus âgé et le plus saint des ermites, qui a reçu le titre honorable de *kurawatz*, saisit l'animal et lui fait décrire un cercle, au milieu des acclamations de la multitude, laquelle est entièrement composée d'hommes, car il est interdit aux femmes d'assister à ces fêtes. Le bœuf est alors tué, et divisé entre les assistants. Chacun se croirait des plus malheureux s'il ne recevait pas au moins une parcelle de la chair sanctifiée. Les os sont ensuite soigneusement réunis, puis on les brûle dans une large fosse et on les y enterre (1).

« L'agriculture fournit amplement aux besoins des Abkhaz ; tout leur territoire est très-fertile, particulièrement les vallées et les campagnes ouvertes qu'arrosent la Kodara (Kodor) et la Ghertschis (2). Ils entendent la conduite du bétail et des abeilles, et s'emploient à travailler le fer, dont ils font d'excellent acier avec lequel ils fabriquent des fusils, des sabres et des couteaux. Leurs montagnes doivent contenir de riches mines d'argent ; mais ils ne les exploitent pas, et l'approche en est interdite.

« Les femmes sont regardées comme très-habiles à filer le coton ; et de grandes quantités de coton en fil sont exportées chaque année pour Smyrne et Salonique. »

(1) Cf. Longwood's *A Year among the Circassians*, 1840, t. II, p. 207. Il sera question plus loin du voyage de M. Longwood.

(2) Dans d'Anville le nom de *Kurshis* paraît s'appliquer à l'affluent principal de la rive gauche du Cianis ou rivière de Khopi.

Telle est la relation que Reineggs nous donne de ce peuple encore si peu connu, — si peu connu que même son véritable nom était resté ignoré jusqu'à ces derniers temps de tous ceux, Reineggs compris, qui en avaient parlé. Mais n'anticipons pas sur les lumières nouvelles que nous verrons poindre bientôt.

Je ne dois pas oublier de mentionner en passant, dans cette revue chronologique des voyageurs et des écrivains à qui l'Europe a dû successivement des notions plus exactes et plus détaillées sur la côte circassienne et sur les peuples qui l'habitent, l'auteur d'un livre utile sur le commerce de la mer Noire, M. de Peyssonel. Longtemps consul général de France à Caffa, M. de Peyssonel sut mettre à profit sa position pour se procurer des renseignements exacts sur les populations tâtares de la Krimée et du Don, ainsi que sur la Circassie et la côte des Abâzes; dès l'année 1755 il avait fait parvenir au ministère français un mémoire qu'il fit imprimer trente-deux ans plus tard à la suite de l'ouvrage que je viens de mentionner (1). Bien que ce mémoire ait principalement en vue les renseignements commerciaux (et sous ce rapport on y trouve des indications qui pourraient être utiles encore aujourd'hui), il ne laisse pas de renfermer d'intéressants détails sur les Circassiens et sur leur organisation sociale. Il a surtout droit à notre attention en ce que c'est le premier écrivain français, sauf le médecin Ferrand et la Motraye (lesquels n'avaient donné que de bien vagues renseignements), qui nous ait procuré des notions quelque peu précises sur ces populations reléguées dans un coin du Caucase situé hors des routes suivies par la masse des voyageurs.

Pallas avait été au nombre des académiciens désignés en 1768 pour explorer et mieux faire connaître les différentes parties de

(1) *Mémoire sur l'état civil, politique et militaire de la petite Tartarie, envoyé en 1755 aux ministres du roi par* M. de Peyssonel, t. II, p. 222 à 338 de son *Traité sur le commerce de la mer Noire. Paris*, 1787, in-8, 2 vol. M. de Peyssonel avait donné en 1765 des *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*. In-4. On y trouve une dissertation sur l'ancienne géographie de la Colchide, et une carte à petit point de la côte orientale de la mer Noire (p. 57).

l'immense empire des tzars; mais dans cette première expédition il ne s'était pas avancé au sud plus loin qu'Astrakhan et les vastes steppes qui touchent aux rives septentrionales de la mer Caspienne. Le désir d'ajouter encore aux connaissances qu'avaient données sur les pays caucasiens les savantes explorations de Gmelin et de Guldenstœdt le portèrent, en 1793, à entreprendre un nouveau voyage dans la région qui borde au nord la chaîne du Caucase. Pendant les deux années que dura ce voyage (1793-94), Pallas ne pénétra ni dans le pays des Tcherkesses occidentaux ni dans celui des Abâzes; mais il recueillit dans la Kabarda des notions fort détaillées sur les uns et sur les autres, principalement sur les Tcherkesses. Les détails dans lesquels il entre surpassent en effet de beaucoup ceux que Guldenstœdt avait donnés, et ceux qu'avait déjà recueillis mais non encore publiés Reineggs (1). Voici par quelles remarques Pallas débute au sujet des Tcherkesses et des autres populations caucasiennes habitant au nord de la chaîne : « Guldenstœdt est le premier qui ait eu le mérite de classer, par un rapprochement plus exact des différentes langues parlées dans le Caucase, toutes les castes des petites peuplades, et de réunir tous les noms de celles d'un même idiome; mais son ouvrage est incomplet sur tout ce qui regarde les mœurs et les usages de ces nations. Cet auteur avait probablement confié à sa mémoire le soin de remplir les lacunes que l'on a trouvées dans ses papiers après sa mort (2). Je n'ai donc rien négligé pour recueillir les observations les plus exactes auprès des personnes qui connaissaient bien ces montagnes, entre autres celles de M. le lieutenant-colonel de Steder (3). Je les rapporterai fidèlement sans examiner ce

(1) *Voyages entrepris dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie, dans les années* 1793 *et* 1794, *par M. le professeur* Pallas; *traduits de l'allemand par* Delaboulaye *et* Tonnelier. *Paris*, 1805, in-4, 2 vol. et atlas. Voyez t. 1er, p. 415-57, les *Observations sur les peuplades du Caucase, et principalement sur les Tcherkesses*.

(2) On a vu que c'était à Pallas qu'avait été confié en 1787 le soin de publier les résultats du voyage de Guldenstœdt.

(3) J'ai déjà cité précédemment le lieutenant-colonel Steder, dont Pallas publia les observations en 1796, dans ses *Nordische Beytræge*, t. vii, p. 1, sous le titre de *Tagebuch einer reise die in jahr 1781, von der Granzfestung Mosdok nach dem innern Caucasus*.

qu'elles peuvent avoir de conforme ou d'opposé à celles de Guldenstœdt, pour guider les voyageurs qui visiteront par la suite ces mêmes contrées. »

Pallas est bien loin de déprécier les Tcherkesses comme l'avaient fait avant lui la plupart des voyageurs; il les représente comme des espèces de chevaliers qui observent entre eux, et vis-à-vis de leurs vassaux, un système complet de féodalité, semblable à celui que les chevaliers allemands introduisirent autrefois en Prusse et dans la Livonie. « Si l'on considère, ajoute-t-il, que les princes et la noblesse composent seuls le corps de la nation; que leurs vassaux sont presque tous des esclaves conquis sur d'autres peuples avec lesquels ils étaient en guerre, et qui parlent aujourd'hui la langue de leurs maîtres, dont ils éprouvent un traitement assez doux, on sera tenté de juger avec moins de rigueur la constitution aristocratique de cette brave race de paladins qui ne peut supporter aucun joug, et d'excuser leurs guerres séditieuses avec les khans de la Tauride, puis avec les Russes. Leurs discussions intestines, et le partage du pouvoir entre beaucoup de petits princes indépendants que l'intérêt désunit, rendent heureusement ce peuple de héros moins formidable. Il serait fort à désirer que l'on pût en faire de bons vassaux, et leur inspirer l'amour de l'ordre sans rien diminuer de leur étonnante valeur : on aurait alors, sans contredit, la cavalerie légère la plus intrépide et la plus redoutable qu'on ait jamais vue sur un champ de bataille. »

Pallas connaît le véritable nom patronymique des Tcherkesses, *Adighès*, que personne n'avait cité depuis Interiano; il les représente sous des couleurs plus fidèles que Reineggs. « La nation tcherkesse est généralement très-belle, dit-il; les hommes, et surtout les gens distingués, sont d'une taille haute et svelte, bâtis en Hercules et minces au-dessus des hanches. Ils manient le sabre avec beaucoup d'adresse; ils ont le pied petit, le poignet très-fort et l'air martial des Romains. On reconnaît cependant sur la physionomie de quelques-uns le mélange des traits de leurs mères nogaïses. La beauté des femmes tcherkesses n'est pas toujours sans défaut; mais elles ont la plupart de belles formes, des cheveux bruns, châtains ou noirs, et les traits du

visage réguliers. C'est de toutes les nations non civilisées que j'ai vues celle où j'ai remarqué le plus grand nombre de belles femmes..... D'après l'idée que les Tcherkesses et les Turks se font de la beauté, les femmes doivent avoir la taille mince au-dessus des hanches et le ventre saillant par le bas. » Pallas décrit ensuite avec beaucoup de détail et d'exactitude le costume tant des hommes que des femmes, leurs habitations et leurs armes : il les dépeint dans leurs habitudes, il les suit dans leurs excursions guerrières et les accompagne dans l'intérieur de leurs demeures ; il décrit et leur hospitalité et leurs implacables vengeances, qui se lèguent, pareilles à la vendetta des montagnards de la Corse, de génération en génération ; il nous les montre dans leurs jeux et dans leurs exercices, qui tous ont un caractère guerrier. Procédant ensuite à l'énumération des tribus tcherkesses qui occupent le bassin du Kouban entre ce fleuve et les montagnes, Pallas nomme successivement de l'E. à l'O. les Beslénis (Besnis), les Muchoschs (Makhoschs), les Temirgoïs, les Pscheduchs (Psadougs), les Hattukaïs (1), enfin les deux tribus beaucoup moins importantes de Schani ou Sani et de Chagaki, la première près de l'Adughoûm, un des affluents gauches du bas Kouban, la seconde vers les bords de la mer du côté d'Anapa. Les Chapsuks, aujourd'hui l'une des tribus les plus importantes de la Circassie, n'occupaient pas encore le territoire où ils sont maintenant établis à l'O. du Psadoug. Reineggs nous les a montrés en effet beaucoup plus au S. vers l'Abâza. Pallas termine cette énumération par quelques détails topographiques sur la partie de la côte où se trouvent Anapa et Soudjoûk-Kalèh, les seules localités maritimes qu'il mentionne.

Les détails que donne le savant voyageur sur les Abâzaks qui habitent le long des montagnes Noires (2), sur la partie supé-

(1) Depuis l'époque de Pallas, les Hatukwoïs se sont déplacés ; ils habitent aujourd'hui plus à l'est, entre les Psadougs et les Temirgoïs. (*Voyez* la carte jointe à la relation de M. Bell.)

(2) Pallas désigne sous cette appellation générale la portion du Caucase occidental qui, à partir des sources de la Chagwache, court au nord-ouest pour venir se terminer en mamelons peu élevés dans la plaine d'Anapa.

rieure des affluents gauches du Kouban, entre ces montagnes et les tribus tcherkesses que nous venons d'énumérer avec lui, ces détails ont d'autant plus d'intérêt et d'importance, que jusqu'à présent aucun autre voyageur, sans exception, ne nous en a donné de plus complets et de plus satisfaisants sur cette branche de la nation abâze (1). Pallas y distingue la *petite* et la *grande Abâza*. La petite Abâza, ou *Altikisek* (2), au N.-O. de l'Elbrouz et sur les confins occidentaux de la Kabarda, comprend six castes ou tribus, Schantemir, Klitch, Kescha, Lou, Ribert et Dudaruk. Ces Abâzes ont les mœurs, le costume et la manière de vivre des Tcherkesses. On remarque aussi quelque analogie dans la langue de ces deux peuples. Comme les Tcherkesses, ils s'adonnent à l'agriculture; mais ils vivent davantage du produit de leurs bestiaux. Ils élèvent une race de chevaux très-célèbre, et seraient véritablement riches à leur manière sans les vexations perpétuelles qu'ils éprouvent de la part des princes kabardans, qui les regardent comme leurs tributaires. Leurs villages diffèrent de ceux des Tcherkesses, en ce que les maisons, au lieu d'être construites en carré ou en rond sur un même alignement, et de former une enceinte commune, sont au contraire isolées au milieu d'une petite cour, et entourées d'une forte haie commune pour la sûreté générale. La bâtisse et la distribution intérieure ressemblent du reste à celles des maisons tcherkesses (3).

Les castes ou tribus principales de la grande Abâza sont les *Beschilbaïs*, vers la source de l'Ouroup; les *Barakaïs*, vers les sources de la Laba (4); les *Toubis*, et les *Ouboukhs*, sur les deux pentes de la chaîne, vers le point où la Chagwache y prend sa source; les *Chapsichs* (Chapsuks), plus près de la mer, dans la chaîne des montagnes boisées qui se prolongent à l'O. le long des ruisseaux Antihir et Bugundur, dans plusieurs villages désignés sous le nom commun d'Abats (5); les *Natukhaschs* (Not-

(1) Pallas, I, 417 et suiv.

(2) *Alti-Kessek*, ou les six familles. Sur ce nom de *Kessek*, voyez ci-dessus, p. ij.

(3) Pallas, I, 375.

(4) Les Barakaïs sont aujourd'hui portés plus à l'ouest.

(5) On voit ici que Pallas, qui, comme je l'ai dit, ne visita pas person-

watchs), dans les dernières montagnes Noires qui se terminent au-dessus d'Anapa. Ce sont les plus puissants des Abâzes (1).

Voici maintenant ce que Pallas dit des Abâzes en général : « Les Abâzes, qui s'appellent eux-mêmes *Absnés*, ont tous la face rétrécie, la tête comprimée sur les côtés, le bas du visage court et le nez saillant ; ce qui leur donne un caractère national particulier. La plupart ont aussi les cheveux brun foncé. Cette nation paraît originaire de la partie N.-O. du mont Caucase. Elle était autrefois très-nombreuse et s'étendait fort loin ; mais les Tcherkesses l'ont presque entièrement détruite par des combats continuels, et refoulée dans les montagnes. Leur idiome, absolument étranger, sauf quelques mots tcherkesses, n'a le moindre rapport avec aucune des langues d'Europe ni d'Asie. On le parle, avec quelques modifications, dans le pays au delà des montagnes habitées par d'autres castes abâzes de la grande Abâza, le long de la côte de la mer Noire, et jusqu'à Iskouria (la *Dioscurias* des anciens). Ce peuple paraît avoir été de tout temps enclin à la rapine. C'est probablement le même que Strabon avait en vue en parlant des anciennes pirateries commises dans ces parages. »

Le comte J. Potocki, qui voyageait en 1797 dans les plaines

nellement ces territoires de la Circassie occidentale et de l'Abâza, et qui ne tenait que de seconde main les notions qu'il en donne, n'avait qu'une idée très-confuse de la géographie de ces territoires. Il semblerait, d'après l'ordre d'énumération qu'il suit ici, que les Chapsuks seraient voisins à l'ouest des tribus d'Ouboukh et de Toubi ; tandis que les rivières qu'il nomme nous reportent sur le bas Kouban, à l'E. d'Anapa, dans l'emplacement même que, du reste, les Chapsuks occupent aujourd'hui (*voyez* la carte de M. Bell). Pallas aura sûrement fait confusion entre l'époque où les Chapsuks habitaient plus au S. sur la côte, et celle où ils étaient venus s'établir sur le Kouban. Quant aux *Abats* dont il est ici question, M. Bell donne sur eux de curieux détails (*Journal*, t. 1, ch. 14).

(1) Guldenstœdt, dont Pallas suit ici la nomenclature ethnologique, rangeait comme on voit les Notwhatchs et les Chapsuks dans la race abâze ; mais les détails précis dans lesquels M. Bell est entré à ce sujet ne permettent pas de douter qu'ils ne doivent être comptés parmi les tribus de souche adighé ou tcherkesse. Klaproth avait déjà, d'ailleurs, rectifié l'erreur quant aux Chapsuks.

qu'arrosent, au nord du Caucase, le Térek, la Kouma et le Kouban, et dont l'itinéraire est à peu de chose près celui que Pallas avait suivi trois ans auparavant, n'a, comme ce dernier, vu d'autres Tcherkesses que ceux de la Kabarda, et d'autres Abâzés que ceux de l'Alti-Kessek (1). M. Klaproth, dix ans plus tard (en 1807 et 1808), vient reprendre, étendre et rectifier sur plusieurs points les notions que Guldenstœdt et Pallas avaient données sur les populations tcherkesses et abâzes (2). Son itinéraire dans les pays du Caucase est à peu près celui de Guldenstœdt. Comme celui-ci il explora plus particulièrement, outre certaines parties de la grande Kabarda, l'Osséthi et la Géorgie; mais il ne pénétra pas non plus dans les contrées plus occidentales de l'isthme caucasien, et ne vit personnellement ni la Circassie proprement dite ni l'Abâza. Néanmoins le soin qu'il a pris de réunir et de coordonner, pendant son séjour dans le Caucase central, un grand nombre de renseignements sur les parties de la région caucasienne qu'il n'avait pu visiter, rend son ouvrage précieux pour quiconque veut étudier cette région dans son ensemble. Au total, M. Klaproth est le premier qui ait donné une idée quelque peu complète de la topographie du bassin du Kouban, entre

(1) *Voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, par le comte Jean Potocki; publié sur le manuscrit de l'auteur, par M. Klaproth. *Paris*, 1829, 2 vol. in-8; notamment, t. I, p. 153 et 227. Le voyage du comte Potocki n'occupe qu'une partie du premier volume. Le surplus des deux volumes est occupé par diverses réimpressions : 1o celle du *Voyage* de M. Taitbout de Marigny *dans le pays des Tcherkesses;* 2° de l'*Histoire primitive des peuples de la Russie*, par M. de Potocki; 3o d'un opuscule du même écrivain, intitulé *Mémoire sur un nouveau périple du Pont-Euxin, et sur la plus ancienne histoire des peuples du Taurus, du Caucase et de la Scythie*.

(2) *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, par M. J. Klaproth; *avec une carte de la Géorgie*. *Paris*, 1823, in-8, 2 vol. M. Klaproth avait donné en allemand la première édition de son voyage (*Reise in den Kaukasus*, etc. *Berlin und Hall*, 1812 et 1814, 3 v. in-8). M. Klaproth a publié plus tard, sous le titre de *Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase et des provinces limitrophes, entre la Russie et la Perse* (*Paris*, 1827, in-8), un petit volume qui est en quelque sorte le résumé de son voyage.

le cours de ce fleuve et les montagnes (1). Il fait surtout bien connaître la Kabarda et les tribus qui l'habitent, à l'E. de l'Elbrouz. Le chapitre qu'il consacre aux Tcherkesses (2) (et pour lui les Kabardans sont le type de la race) résume d'une manière méthodique ce qu'en avaient dit ses devanciers, et ajoute à leurs notions quelques détails nouveaux ; c'est un excellent tableau que l'on comparera avec fruit à ce que les voyageurs plus récents nous ont appris sur les mœurs, les usages et les habitudes des Tcherkesses du bas Kouban.

Comme Pallas, M. Klaproth donne une notice succincte des tribus tcherkesses qui habitent au S. du Kouban, et passe ainsi successivement en revue les *Bezléniés* (Besnis), les *Moukhochs*, les *Kemourkwahés* (Temirgois), les *Bjedoukhs* (Psadougs), les *Hattikwahés*, les *Attigoïs* ou *Hattoukaïs*, les *Chapchikhs* (3) (Chapsuks), les *Janas* ou *Janis*, les *Skhégakehs* et les *Adalis*. Dans sa notice sur les Abâzes en général et sur les tribus de cette race qui occupent les deux versants des montagnes Noires, M. Klaproth ne fait guère que répéter, et souvent textuellement, ce qu'en avaient déjà dit Guldenstœdt, et surtout Pallas (4). La seule remarque à laquelle cette partie de l'ouvrage de M. Klaproth puisse donner lieu ici est qu'il rattache les Abazeks à la souche tcherkesse, se fondant sur ce que, dit-il, ils parlent un dialecte corrompu de l'adighè. C'est un point qui appelle l'attention des voyageurs futurs. Par contre, comme Guldenstœdt et Pallas, il range les *Notwhatchs* parmi les Abâzes. J'ajouterai enfin que les seules indications topographiques que donne M. Klaproth sur la côte circassienne et abâze sont la mention d'Anapa, de Soudjoûk-Kalèh et de Soukhoûm-Kalèh, trois des *échelles* ou places de commerce qu'offre cette côte. Parmi les vocabulaires des langues du Caucase que M. Klaproth a placés à la fin de son voyage, on trouve ceux de la langue tcherkesse et de l'abâza (5), beau-

(1) *Voyage*, t. 1, chap. 9.

(2) *Ibid.*, ch. 13.

(3) M. Klaproth ne tombe pas ici dans la méprise de Pallas, qui comptait les Chapsuks au nombre des tribus abâzes.

(4) Klapr., *Voyage au Caucase*, I, 201 et suiv.

(5) *Id.*, II, 377 et 411.

coup plus amples que ceux qu'avait le premier donnés Guldenstœdt (1).

La prise d'Anapa par les Russes en 1807 (2), et les cinq années de possession qui s'ensuivirent, avaient été l'occasion de quelques essais de relations commerciales avec les Tcherkesses. Le gouvernement russe, qui désirait vivement voir ces relations s'étendre et se consolider, favorisa de tout son pouvoir, en 1814, un établissement qu'un Génois nommé Scassi tenta de fonder à Pchat, au S. de Ghélendjik. En 1817, M. Scassi associa à ses projets un Français qui se trouvait alors en Krimée, M. Taitbout de Marigny; ce dernier, qui venait de faire construire à son propre compte une goëlette dont il ne nous dit pas la destination primitive, et qui d'ailleurs avait déjà fait en 1813 un voyage à Anapa, qui lui avait laissé le désir de mieux connaître le pays qu'il n'avait pu alors qu'apercevoir, entra avec empressement dans les vues de M. Scassi, et fut même nommé chef de la nouvelle expédition. M. Taitbout de Marigny en a publié la relation (3), qui forme une centaine de pages in-8°. Partie du port de Kertch en Krimée le 29 avril 1818 (v. s.), la petite expédition mouilla dans la baie de Pchat le 15 mai, après une relâche de onze jours à Ghélendjik. M. de Marigny séjourna huit jours à Pchat, qu'il quitta le 23 pour retourner en Krimée, et où il revint après un mois d'absence, pour quitter définitivement la côte le 16 juillet, après un nouveau séjour de treize jours.

Ainsi M. de Marigny n'a vu par lui-même que deux points de la côte, Ghélindjik et Pchat; cette dernière place est à 7 lieues environ au S.-E. de la première, et à 23 d'Anapa dans la même direction. Ghélindjik et Pchat sont, par conséquent, les seules

(1) A la fin du second volume de son voyage original publié par Pallas.

(2) On trouvera, dans l'appendice du voyage de M. Bell (à la fin du deuxième vol., n. XIII), d'amples détails sur les événements politiques auxquels se rattache cette prise de possession d'Anapa par les Russes.

(3) *Voyage en Circassie fait en* 1818, *par* M. Taitbout de Marigny. *Bruxelles*, 1821, in-8. Un accident de mer ayant détruit la majeure partie de cette édition, le livre était devenu fort rare quand M. Klaproth le fit réimprimer (mais sans les planches), à la suite du *Voyage* du comte J. Potocki *dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, t. 1, p. 249 à 363.

localités sur lesquelles la relation donne des détails précis et circonstanciés, qui pour l'une et l'autre s'étendent à un certain rayon autour de l'établissement ; mais les renseignements déjà précédemment acquis à Anapa par M. de Marigny, et ceux que ce séjour d'un mois sur deux points de la côte lui permit de se procurer, l'ont mis à même de consigner dans sa relation, courte mais pleine de faits, des notions remplies d'intérêt et généralement exactes sur les mœurs, les habitudes et la vie intime des Tcherkesses. Si M. de Marigny n'est pas le premier européen qui ait visité la partie maritime de la Circassie, il est le premier du moins, depuis les anciennes relations d'Interiano et de Jean de Luca, qui ait laissé par écrit quelque chose de positif sur cette côte d'après ses observations personnelles : je ne compte pas Reineggs, dont l'ouvrage nous est parvenu dans un état d'imperfection et de mutilation qui lui enlève en grande partie et son mérite et son utilité. Nous trouvons dans les notes de M. de Marigny des faits et des observations de mœurs qu'il est intéressant de comparer avec les observations analogues faites par les voyageurs russes et par M. Klaproth chez les Tcherkesses de la Kabarda, et qui déjà mettent à même de juger de ce qu'il y a dans ces usages de commun à toute la race, et de ce qu'il peut y avoir de particulier à des tribus depuis longtemps séparées et à peu près sans rapports entre elles (1). Ainsi M. Taitbout nous expose mieux que personne ne l'avait fait avant lui tout ce qui touche à ce singulier système d'éducation tcherkesse, qui confie dès la première enfance chaque enfant mâle aux soins d'un *atalik* ou tuteur, étranger à la famille de l'enfant, à laquelle celui-ci n'est rendu qu'à l'époque de l'adolescence. M. de Marigny fut frappé de l'aspect que présentent les assemblées du peuple dont chaque événement est ici l'occasion : — véritables *mâls*, à la fois politiques et judiciaires, où se discute et se décide toute question d'intérêt particulier aussi bien que celles d'un intérêt général. « Ces discussions, dit notre voyageur, avaient

(1) M. de Marigny a placé à la fin de sa relation un petit vocabulaire de l'idiome des Tcherkesses Noutakhaïtsis, qu'il faut comparer à ceux de Klaproth.

quelque chose de très-curieux pour les yeux d'un Européen accoutumé à voir l'autorité, au sein de vastes édifices, emprunter de l'art un appareil imposant. Ici, un bois est le lieu de l'assemblée; le prince est au milieu d'un cercle d'hommes attentifs à son discours, et qui attendent dans le silence que leur tour vienne pour répondre. Ni l'âge ni le rang n'influent sur ce choix : il est toujours décerné à ceux que des vertus et le don de la parole ont distingués parmi leurs concitoyens (1). »

Entre autres usages conformes à ceux que d'autres voyageurs ont cités comme appartenant aux Tcherkesses de la Kabarda, M. de Marigny mentionne la cérémonie de l'adoption d'un étranger par une famille, cérémonie qui consiste à garder quelques moments dans la bouche le bout du sein d'une femme : elle et son mari deviennent dès lors des *ataliks* qui vous mettent au nombre de leurs enfants légitimes.

M. de Marigny donne, sur les cérémonies religieuses des Tcherkesses et sur le mélange de rites chrétiens et païens qu'offrent évidemment ces cérémonies, des détails beaucoup plus circonstanciés que ce que l'on en savait par le rapport de Jean de Luca et de Reineggs (2). Il décrit parfaitement bien les habitations tcherkesses et les occupations domestiques des hommes et des femmes (3); il fait aussi cette remarque qui n'avait pas échappé non plus à Giorgio Interiano, que les Tcherkesses ne se font aucun scrupule de demander ce qui leur fait plaisir, et qu'il serait ridicule de le leur refuser, attendu qu'on a aussi le droit de leur demander ce qu'ils ont. « Cette communauté de biens, ajoute M. de Marigny, est au point que souvent un pauvre donne ses haillons à un riche pour avoir son habit. J'ai vu un jour un Noghaï revenir chez lui sans souliers, parce qu'un homme qu'il avait rencontré en route, allant à pied et n'en ayant que de mauvais, lui avait demandé les siens. »

Voici l'impression que firent sur M. de Marigny les femmes

(1) *Voyage en Circassie*, p. 301, édit. Klapr. Le même spectacle a inspiré à M. Bell des réflexions analogues (*Journal*, t. II, ch. 31).

(2) Taitbout de Marigny, p. 306 et suiv., édit. Klapr.

(3) *Id.*, p. 313 et 14.

tcherkesses. « Leur teint est, en général, olivâtre; elles ont la tête allongée, et leurs traits sont communément grands ; leurs yeux, la plupart noirs, sont beaux ; aussi en font-elles grand cas, les regardant comme une de leurs plus puissantes armes. Ils sont couronnés de sourcils bien marqués, dont elles ont le soin de diminuer l'épaisseur en les épilant. Leur buste, qui, chez les filles, manque de son principal ornement, à cause de l'étroit corset en cuir cousu sur la peau, qui les comprime dès l'enfance, est extraordinairement mince et flexible, en revanche, beaucoup de femmes ont tout le bas du corps très-gros, ce qui est une beauté chez les Orientaux, et que j'ai trouvé difforme dans quelques-unes. On ne saurait refuser à celles qui sont bien proportionnées de la noblesse dans le port et beaucoup de volupté. Leur costume, d'ailleurs, et particulièrement celui des femmes mariées, semble inviter les plaisirs à ne les abandonner jamais; mais pour les admirer il ne faut encore les voir que dans l'intérieur de leurs maisons, se livrant à toute la mollesse asiatique; car, lorsqu'elles sortent, leur démarche lente et l'air de nonchalance répandu dans tous leurs mouvements choquent les yeux d'un Européen, habitué à la vivacité et à la tournure élégante de nos dames. Ces longs cheveux, même, qu'on aime à voir flotter sur le sein et les épaules d'une beauté tcherkesse, ce voile qu'elles drapent avec l'art que le désir de plaire donne dans tous les pays, cette robe, enfin, qui, après avoir serré la taille, se sépare pour laisser voir des pantalons qui ne manquent pas non plus d'attraits, deviennent d'un embarras ridicule lorsqu'une Tcherkesse quitte son sofa. Elles ont, en général, de l'esprit; leur imagination est vive, susceptible de grandes passions; aimant la gloire et s'enorgueillissant de celle que leurs maris acquièrent dans les combats. »

Cette tentative faite pour établir avec la race belliqueuse de l'Adighé des relations amicales basées sur les échanges commerciaux, contrariée, à ce qu'il paraît, par de sourdes influences, resta sans autre résultat. M. de Marigny, découragé, donna sa démission; mais du moins il sera resté de cette expédition, infructueuse quant au commerce et à la politique, un bon livre que nous sommes heureux de devoir à la plume d'un de nos

compatriotes. Outre la relation de son voyage, M. de Marigny a publié depuis à Odessa une description nautique de la mer Noire dans laquelle il a recueilli et coordonné pour la première fois les notions acquises sur la navigation de cette mer dangereuse (1). M. de Marigny y décrit notamment fort en détail toute la côte abâze et circassienne depuis l'embouchure du Phase ou Rioni jusqu'au détroit de Kertch. M. de Marigny fait observer que les Turks donnent indistinctement à toute la côte du Caucase le nom d'*Abâza*. « Les géographes russes, dit-il, se servent de cette dénomination pour désigner la portion comprise entre Soukhoûm-Kalèh et Pchiata, où habitent quelques castes appelées Abzeks; et ils entendent par côte des Tcherkesses ou des Circassiens celle qui, plus au nord, peuplée par les Noutakhaïtsis (Notwhatchs), se termine au Koubane (2). »

Mais déjà, lors de la publication du *Portulan* de M. de Marigny, la marine française avait doté la navigation de la belle carte levée en 1820 par le capitaine Gauttier (3), la première qui ait offert la configuration exacte de la mer Noire dans son ensemble, et qui en ait déterminé rigoureusement les dimensions par une suite non interrompue d'observations astronomiques. La côte orientale, notamment, depuis le détroit de Kertch jusqu'à l'embouchure du Rioni ou Phasé, outre une correction générale d'environ un degré en longitude dont le fond de la mer Noire était porté trop à l'est, et différentes corrections, parfois fort importantes, dans le détail des latitudes, présente ici, dans son tracé général, un aspect tout différent de celui des anciennes cartes. Entre les deux points extrêmes que je viens d'indiquer, la côte s'étend presque directement et sans

(1) *Portulan de la mer Noire et de la mer d'Azov, ou Description des côtes de ces deux mers, à l'usage des navigateurs. Odessa*, 1830, in-8 et atlas in-4. Les plans particuliers que donne l'atlas sur la côte orientale de la mer Noire sont ceux des baies ou rades de Soukhoûm-Kalèh, de Pchiate (Pchat), de Ghélindjik, de Tumusse ou Soudjoûk-Kalèh, et d'Anapa.

(2) *Portulan de la mer Noire*, p. 46.

(3) *Carte réduite de la mer Noire, assujettie aux observations faites en* 1820 *par* M. Gauttier, *capitaine de vaisseau. Publiée au dépôt général de la marine. Paris*, 1822; une feuille.

découpures ni saillies considérables dans une direction N.-O.-S.-E.; en même temps que le golfe sur lequel sont situés Iskouriah, Soukhoûm-Kalèh et Pitzioûnta, cesse de s'enfoncer profondément dans les terres, le reste de la côte, de Pitzioûnta au détroit de Kertch, cesse aussi de se projeter en un renflement considérable. Seulement cette portion de la carte du capitaine Gauttier, la seule que j'aie à examiner, présente, de Pitzioûnta à Pchat, une singularité frappante : c'est un *déplacement* des noms de la côte, tels que Soutchali, Mamaï, Vardan, etc., qui va quelquefois jusqu'à une valeur d'un demi-degré, sans toutefois affecter le tracé même des contours de la côte. Les relèvements ayant été faits à distance et sans que la gabare du capitaine Gauttier ait atterri sur aucun point, il est évident que le pilote auquel sans doute on s'en rapporta pour appliquer les noms locaux aux points relevés connaissait mal cette portion de la côte moins fréquentée que celle du nord. Mais cette confusion pourrait occasionner plus d'une sorte d'inconvénients, et il importe de la faire disparaître. Je me borne, au reste, à signaler ici ce déplacement dans l'application des noms, sur lequel j'aurai à revenir plus loin (1).

Deux ans après la campagne du capitaine Gauttier sur la côte circassienne, M. Gamba, qui venait d'être nommé consul de France à Tiflis, faisait en mer à peu près la même route, du port de Kaffa en Krimée à Redout-Kalèh près des bouches du Phase (2). M. Gamba n'aborda sur aucun point, sauf à Soukhoûm-Kalèh;

(1) Je ferai également remarquer que le nom *Abases*, inscrit sur toute l'étendue de la côte orientale de la mer Noire, devrait également disparaître, si l'on veut qu'à cet égard la carte indique l'état réel des choses et non une appellation toute conventionnelle. Ce nom d'Abâzes, ou *Abâzas*, doit en réalité être circonscrit entre le cap Ardler et la vallée de Vardan (non, quant à ce dernier point, tel qu'il est maintenant marqué sur la carte, mais dans l'emplacement où la correction le reportera). Au nord de Vardan on devrait inscrire le nom d'*Adighés* ou *Tcherkesses*, et au sud du cap Ardler, jusqu'au quarantième parallèle, celui d'*Azras*.

(2) *Voyage dans la Russie méridionale, et particulièrement dans les provinces situées au delà du Caucase, fait depuis 1820 jusqu'en 1824, par* M. le chevalier Gamba. *Paris*, 1826, in-8, 2 vol. et atlas.

et les notions géographiques sur la côte circassienne qu'il a recueillies de la bouche de différentes personnes et consignées dans les chapitres 2 et 3 de sa relation sont remplies d'erreurs, qui montrent combien cette côte était encore alors imparfaitement connue même de ceux qu'on aurait pu croire le mieux à même de la bien connaître (1); j'aurais donc pu passer son voyage sous silence, si je ne m'étais fait une loi de n'omettre dans cette revue aucun des ouvrages où il est fait mention de la Circassie et du pays des Abâzes, et que l'on pourrait regarder comme sources d'informations. Néanmoins, comme je l'ai dit, M. Gamba toucha en passant à Soukhoûm-Kalèh, sur la côte abâze; et dans le peu de temps qu'il y séjourna il eut occasion d'y faire des remarques qui donnent lieu de regretter qu'un aussi excellent observateur n'ait pas été à même de voir sur cette côte une plus grande étendue de pays. Voici le portrait fort remarquable qu'il fait des habitants de cette partie de l'Abâza « Les Abâzes que nous avons vus à Soukoum-Kalè en assez grand nombre étaient généralement de petite taille; ils avaient le corps maigre, les jambes et les cuisses grêles et arquées. Presque tous avaient les yeux bleus : leur regard dénotait plutôt la crainte que la perfidie; leur aspect était celui de la misère. Leur teint est assez basané; leur nez est pointu et aquilin, sans être long; leur corps, à peine couvert de haillons, est privé de poils; leur barbe est courte et peu touffue; leurs pieds sont excessivement larges, par suite, sans doute, de l'habitude de marcher sans souliers ni sandales : quelques-uns seulement avaient autour des pieds un morceau de peau de chacal ou de loup, attaché avec de l'osier, et qui leur tenait lieu de chaussure.... Les princes portaient le costume circassien. Nous en avons vu plusieurs pendant notre séjour à Soukoum et à Re-

(1) La carte de M. Darmet, qui accompagne le *Voyage de Gamba*, quoique publiée quatre ans après celle du capitaine Gauttier, offre encore dans le tracé de la côte les altérations de configuration que le travail de M. Gauttier avait rectifiées. L'auteur, surtout pour la côte abâze, s'est évidemment servi de matériaux de différente origine qu'il n'a pas su combiner. La position de Pitzioûnta, notamment, y est répétée deux fois sous les noms de Bitchounda et de Pitsunda.

doute-Kalé : ils étaient d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une forte constitution, de bonne mine, et semblaient être d'une autre origine que les Abâzes dont je viens de tracer le portrait. » Je dois aussi mentionner, parmi les renseignements utiles recueillis par M. Gamba sur cette partie du littoral vulgairement appelée côte des Abâzes, le vocabulaire abâze placé à la fin du premier volume de son ouvrage.

Je n'ai pas parlé du voyage fait en 1814 par MM. Engelhardt et Parrot depuis l'île de Taman jusqu'à la vallée du haut Térek en remontant par la rive droite le cours du Kouban (1), parce que ce voyage ne touchait à aucun point qui rentrât dans le cadre où mon sujet se renferme; par la même raison je ne dirai rien non plus ni de celui d'Eichwald en 1826, qui n'arriva, par la Géorgie, l'Iméréthi et la Mingrelie, qu'à la frontière méridionale des Abâzes chez lesquels il ne pénétra pas (2); ni de l'expédition scientifique à l'Elbrouz entreprise en 1829 sous la conduite du Dr Kupffer, assisté de MM. Lenz, Meyer et Menetriès (3). Mais je ne puis garder le même silence sur un voyage d'une tout autre importance, et par l'étendue des pays qu'il embrasse, et par le nombre des sujets qu'il aborde, et par le profond savoir dont l'auteur y a fait preuve comme naturaliste, comme ethnologue, comme antiquaire et comme géographe : je veux parler du *Voyage autour du Caucase* de M. Dubois de Montpéreux (4). M. de Montpéreux s'était proposé de cerner

(1) *Reise in die Krym und in den Kaukasus*, *von* Engelhardt *und* Friedr. Parrot. *Berlin*, 1815, 2 vol. in-8.

(2) *Reise auf dem Caspischen Meere und in den Caucasus, unternommen in den iahren* 1825-26, *von* Ed. Eichwald. *Stuttgart*, 1834-38. In-8, 3 vol.

(3) *Rapport fait à l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg sur le voyage dans les environs du mont Elbrouz dans le Caucase, entrepris par ordre de S. M. l'empereur en 1829, par le* Dr Kupffer. *Saint-Petersbourg*, 1830, in-4. Le Dr Kupffer évalue la hauteur absolue de l'Elbrouz à 16,800 pieds au-dessus de l'Océan. Vichnevski, en 1813 (*Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St-Petersbourg*, t. VII), avait *déterminé* la hauteur la plus élevée des deux cimes à 2,898 toises ou 17,388 pieds, et celle de la cime inférieure à 2,878 toises ou 17,268 pieds.

(4) *Voyage autour du Caucase chez les Tcherkesses et les Abkhases*,

dans la ligne de ses explorations l'ensemble de la région caucasienne, tout en poussant successivement des reconnaissances détaillées dans chacune des grandes vallées adossées à la chaîne qui traverse d'une mer à l'autre, pareille à une muraille gigantesque, toute la largeur de l'isthme; et la manière dont il a exécuté, seul, livré à ses propres forces, sans autre appui qu'un zèle ardent pour la science, cette tâche immense qu'il s'était imposée, lui a mérité à juste titre les suffrages du monde savant (1).

Parti du port de Sevastopol en Krimée le 27 mai 1833, le brigantin que montait M. de Montpéreux se trouva le 1er juin en vue de la plage basse et sablonneuse sur laquelle s'élève Anapa. De ce point, serrant de près les falaises escarpées qui bordent ensuite la côte jusqu'à la baie large et profonde de Soudjoûk-Kalèh, et longeant plus loin les contre-forts pittoresques que l'extrémité de la chaîne du Caucase envoie ici jusqu'aux bords de la mer, le voyageur aborda à Ghélindjik où depuis un an les Russes avaient construit un fort. Après un mois entier passé à Ghélindjik, dont il explora les environs dans le plus grand détail, M. de Montpéreux se remit en mer le 29 juin, et le 2 août suivant il relâchait à Redout-Kalèh, sur la côte mingrelienne, après avoir touché à Gagra, à Bambor et à Pitzioûnta, fait un plus long séjour à Soukhoûm-Kalèh, et aperçu tous les points de cette longue ligne de côtes, dont il suit en géographe les moindres contours, et que ses descriptions vivantes et colorées nous font passer sous les yeux comme un long panorama qui pendant deux mois se déroulerait devant nous (2). « Je n'aurais pu faire ce voyage sous de plus heureux auspices, dit M. Dubois, tant le ciel s'était plu à me favoriser. Je passai en revue presque tous les points de cette longue et superbe

en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée; avec un atlas géographique, pittoresque, archéologique, géologique, etc., *par* Frédéric Dubois de Montpéreux. *Paris*, 1839, 3 vol. in-8. Ces trois volumes, les seuls parus jusqu'à ce jour, ne conduisent l'auteur que jusqu'à Erivan.

(1) La Société de géographie de Paris a décerné son grand prix de 1838 à M. Dubois de Montpéreux.

(2) Dubois de Montpéreux, t. 1, p. 4 à 334.

côte : car le calme de la nuit nous faisait stationner en face de la côte jusque vers les dix heures du matin, qu'une brise légère qui s'élevait pour nous remettre en route nous faisait glisser sans effort à peu de distance du rivage. Non-seulement le capitaine voulait que je visse tout en passant, mais il faisait gouverner sur tous les points qui pouvaient m'intéresser; nous entrions dans les rades et dans les baies dont notre vaisseau longeait (esquissait) le pourtour... Je ne manquais pas d'occupation; dessiner la côte, la décrire, questionner les officiers et le pilote, prendre mes notes et travailler à mon journal, remplissaient fort bien mes journées. »

Sur toute la côte tcherkesse, depuis Djoubghe jusqu'à Mamaï et Ardler, M. de Montpéreux fut frappé du spectacle qu'offrent les embarcations des riverains de la côte, et qui rappelle exactement ce que Strabon en disait il y a dix-huit cents ans. « Toutes les petites anses où débouchent les rivières qui arrosent cette étendue de côte, dit M. Dubois (1), sont le refuge d'un nombre considérable de galères que se construisent eux-mêmes les Tcherkesses, et avec lesquelles ils commettaient jadis de nombreux brigandages. Quand on lit la description que Strabon nous en donne (liv. XI), on s'étonne du peu de changements qui se sont opérés chez ces pirates depuis le temps des Romains. Aujourd'hui comme alors ils ont leurs galères légères que les Grecs appelaient *camara*, et qu'ils appellent eux-mêmes *Kaf* ou *Kouafa*; elles sont seulement un peu plus grandes. Ce sont des barques longues de cinquante pieds, étroites, avec une quille. Du temps de Strabon elles portaient vingt-cinq à trente hommes; aujourd'hui elles sont montées de quarante à cinquante hommes dont les deux tiers rament. N'ayant pas de mâts, et étant très-basses, elles échappent facilement à tous les regards, se glissent le long des côtes, et dès qu'on les poursuit de trop près, elles sont si légères que l'équipage peut les tirer sur le rivage et même les cacher dans les bois. » Voici maintenant un tableau d'un autre genre : c'est la description du panorama dont on jouit de l'un des points de la côte abâze où relâcha M. de

(1) Dubois de Montpéreux, t. I, p. 191.

Montpéreux : « La matinée du 29 juin fut une matinée rare, et telle que les marins assurent en avoir fort peu vu. Levé longtemps avant le soleil, j'étais en contemplation d'un des plus magnifiques tableaux qu'on puisse admirer sur la terre. Placé à deux verstes de l'extrémité du cap Kodor, d'un coup d'œil j'embrassais tout l'ensemble de la chaîne occidentale du Caucase, depuis loin derrière Gagra jusqu'aux plaines de la Mingrelie. Pas un nuage. Sur le ciel le plus pur se dessinaient, comme le bord d'une frange, des milliers de pointes, de pics, de dômes, de tables de toutes formes, de toutes déchirures, rangés sur plusieurs rangs, entassés les uns sur les autres. Pendant que j'étais en admiration devant ce superbe tableau, et que je remerciais l'auteur de toutes choses de ce moment délicieux, le soleil, dans toute son éclatante majesté, se leva comme au jour où il sortit de la main de Dieu, lançant sa lumière dorée par-dessus les cimes les plus méridionales. Et comme par enchantement ce panorama gigantesque semblait s'animer : peu à peu les chaînes multiples se dessinèrent légèrement; des ombres marquèrent ce tableau; les plans se détachèrent comme s'ils entraient dans la vie, comme si le Créateur travaillait à tirer un monde des flancs informes de la matière première. Des cimes, des pointes à l'infini étincelèrent soudain, en présentant leurs flancs recouverts de vastes champs de neige, formant mille dessins différents sur des roches noires affreusement entassées. Il m'a semblé assister au grand jour de la création. La parole est insuffisante pour exprimer tout ce qu'il y a de magique en de tels moments (1). »

L'ouvrage de M. de Montpéreux est à la fois un voyage d'impressions et un voyage d'études. Un long chapitre y est consacré à tracer un tableau de la nation tcherkesse et des Abâzes, de leur histoire, de leurs mœurs et de leurs usages. Aux notions que lui-même avait recueillies dans ses relâches, M. de Montpéreux a joint celles que lui fournissaient ses devanciers, notamment Peyssonnel, Klaproth et Taitbout de Marigny; et il les a habilement fondues dans un résumé général plus exact et plus complet qu'on n'aurait osé l'attendre d'un voyageur qui par

(1) Montpéreux, I, 301.

lui-même a peu vu l'intérieur du pays. M. de Montpéreux s'attache constamment à faire ressortir les nombreuses analogies que les mœurs et les usages des Tcherkesses et des Abâzes offrent avec ceux de la Grèce homérique et des populations demi-civilisées de souche germaine, slavonne et finnoise ; et ces rapprochements répandent sur la narration du savant voyageur un charme extrême pour quiconque s'attache à l'étude philosophique des races humaines et des développements de la civilisation de notre espèce.

M. de Montpéreux, qui ne reconnaît dans le Caucase que quatre groupes de nations distincts et primitifs, les Géorgiens, les Arméniens, les Lesghis et les Tcherkesses, les deux premières appartenant à l'immense famille des peuples indo-germaniques, et les deux autres montrant plus d'affinité avec la race finnoise (1), non compris un cinquième groupe implanté au milieu des autres à une époque postérieure, le groupe formé par les Ossètes, M. de Montpéreux, dis-je, compte dans le groupe des races tcherkesses quatre rameaux qui se touchent de près, dit-il, par les affinités d'une langue commune : les Tcherkesses proprement dits ou Adighé, les Kabardans, les Abadzes au nord du Caucase, et les Abkhases entre le Caucase et la mer. « La langue que parlent ces quatre grandes branches a plus ou moins d'affinité, on y retrouve des racines et des formes communes : toutes se rapprochent plus du finnois que de tout autre système de langue ; mais c'est surtout avec le vogoule et l'ostiake de Sibérie que cette ressemblance est plus marquée. Le kabardien ne diffère que fort peu du tcherkesse proprement dit ; il n'en est pas de même des deux autres dialectes, qui ont beaucoup de ressemblance entre eux, mais qui diffèrent considérablement des deux autres, et même à un point que ce n'est qu'après une profonde étude qu'on peut parvenir à se convaincre qu'ils appartiennent à la même souche (2). »

(1) *Quelques notices sur les races caucasiennes, et principalement sur les Circassiens, par* Fr. Dubois de Montpéreux, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, t. VII, 1837, p. 238. J'expose ici et ne discute pas ces aperçus.

(2) *Voyage autour du Caucase*, I, 102.

M. Dubois compte quinze principales tribus tcherkesses, tant sur la côte, d'Anapa à Gagra, que sur le Kouban, d'Anapa à l'Ouroûp (1). Il y aurait plus d'une observation à faire sur cette énumération; mais c'est une discussion dans laquelle je ne pourrais entrer ici sans excéder les bornes que je dois me prescrire. M. Dubois apprécie bien l'état social des Tcherkesses. « On se représente ordinairement ce peuple comme un ramassis de brigands et d'hommes sauvages sans foi ni loi, dit-il (2) : on se trompe. L'état actuel de la Circassie nous donne une idée de l'ancienne Germanie et de la France sous ses premiers rois. C'est un modèle de l'aristocratie féodale et chevaleresque du moyen âge; c'est l'aristocratie héroïque de la Grèce antique. La constitution est purement féodale : l'esprit de castes y est aussi sévère que naguère en France, en Allemagne. Les princes (*pché*), les anciens nobles (*work*), les affranchis, les serfs, les esclaves (*tcho'hhotl*), forment cinq classes bien tranchées (3) .. Les quatre premières classes diffèrent peu entre elles pour l'habillement et la vie domestique; la plus parfaite égalité même règne parmi eux, tant l'influence du prince et des nobles sur les vassaux est peu sensible. C'est une influence de confiance, de persuasion patriarcale; toute l'autorité est réglée par les anciens usages..... Tous les princes sont égaux entre eux, de même que les nobles. Dans toute cette vaste population qui peut mettre près de 100,000 hommes sous les armes, aucune tête influente ne peut régulariser une coalition, un plan général d'attaque et de défense ; chaque prince, chaque noble, même chaque affranchi est son maître et n'obéit qu'à lui-même. Des milliers d'intérêts divisent donc ce peuple en une multitude de tribus, de familles indépendantes, jalouses les unes des autres, jalouses surtout de leur liberté, et souvent séparées pour toujours par la terrible loi du sang, la loi de la vengeance, qui perpétue pendant des siècles la haine

(1) *Voyage autour du Caucase*, I, p. 104 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 108 et suiv.

(3) M. Dubois se trompe en appliquant aux esclaves (*pchilt*) la dénomination de *tcho'hhotl* ou *thfokwalt*, qui appartient au contraire aux hommes libres. On trouvera dans le Journal de M. Bell d'amples détails à ce sujet.

entre les tribus et les familles. Cet esprit d'indépendance et de défiance se remarque dans leurs mœurs, dans leurs habitations, dans leur législation. »

« Je ne connais rien, ajoute plus loin M. de Montpéreux, qui ressemble mieux à l'économie sociale des Tcherkesses que celle des Lettes de la Courlande, race moitié slavo-vende ou lithuanienne et moitié finnoise, qui a reçu les premiers éléments de sa civilisation des fameux Kours finnois qui maîtrisaient la Baltique dans les x[e], xi[e] et xii[e] siècles (1). »

Au physique, M. Dubois fait des Tcherkesses le portrait suivant : « Le Tcherkesse de la côte est assez grand ; il a la taille élégante et bien prise, et il cherche sans cesse à augmenter ce genre de beauté en se serrant la taille avec une ceinture de peau. Sa démarche est gracieuse et légère. Il a la tête ovale. Comme les mahométans, il se rase les cheveux ; il porte des moustaches et laisse croître sa barbe noire peu épaisse. Ses yeux sont aussi noirs et enfoncés ; son nez, sans être long, est mince et assez bien formé. L'os de sa mâchoire est long et bien prononcé. Les cheveux châtains et la barbe de cette couleur ne sont pas rares non plus (2). »

Il faudrait transcrire toute cette partie de l'ouvrage de M. de Montpéreux si on voulait en tirer tout ce qu'elle renferme d'intéressant et d'instructif ; il me suffit d'en avoir détaché ce que j'y ai rencontré de plus frappant, et ce qui m'a paru appartenir le plus directement aux observations personnelles du voyageur.

M. de Montpéreux compte dans l'Abkhasie (3) actuelle quatre tribus principales, les *Bsoubbés*, de Gagra à Anakopi, les *Abkhases* proprement dits, d'Anakopi à la Kélassour, les *Tsébeldiens*, dans les hautes vallées de la Kodor, et les *Abchaves*, de la Galazga à la Kodor. A ces quatre tribus il faut ajouter celle de *Zamourzakhano*, qui est sous la dépendance du prince de la Mingrelie. Le portrait moral que le voyageur fait de ces

(1) Dubois I, 114, add. 148.

(2) *Id.*, p. 117.

(3) M. de Montpéreux, comme Reineggs, suit ici l'orthographe géorgienne.

peuples les place fort au-dessous des Tcherkesses (1). La partie de son ouvrage où il doit être amené à parler des tribus qu'il désigne sous le nom d'Abadzes, au nord de la chaîne caucasique, ainsi que des habitants des deux Kabarda, n'a pas encore vu le jour.

Dans tous les temps la guerre a partagé avec les paisibles explorations des voyageurs le privilége de mieux faire connaître les parties du globe où elle porte ses fléaux : ainsi en a-t-il été du Caucase depuis que les vues ambitieuses de la Russie se sont dirigées vers cette curieuse région. Les voyages de Gmelin et de Guldenstœdt, ceux de Bieberstein, de Pallas et de Klaproth, les expéditions plus récentes d'Engelhardt, de Ménetriès, de Kupffer et des autres savants allemands ou russes qui depuis vingt-cinq ans ont si puissamment contribué au perfectionnement de la géographie générale du Caucase, n'ont pas été seulement inspirés par une pensée scientifique. Cependant la science n'en a pas moins retiré d'immenses avantages. A Saint-Petersbourg, l'attention vivement dirigée vers ce point important des frontières de l'empire, qui ouvre à la Russie l'accès de l'Asie occidentale, a produit plusieurs ouvrages remarquables où les notions acquises sur les pays caucasiens ont été successivement fondues et résumées. Je citerai notamment celui de Bronevski en 1823 (2), la statistique du Caucase d'Evetski en 1835 (3), et surtout l'ouvrage publié en 1836 sous les auspices du comte Cancrin, ministre des finances (4), outre les belles cartes publiées sur l'ensemble ou sur quelques parties spéciales de la région caucasienne, telles que celle du major Khatov, en 10 feuilles, de 1826. Mais ces ouvrages, écrits dans une langue dont la connaissance est fort peu répandue, ne pouvaient guère contribuer à propager en Europe les renseignements dont ils étaient déposi-

(1) Dubois de Montpéreux, I, 260 et suiv.

(2) *Documents géographiques et historiques les plus nouveaux sur le Caucase, recueillis et complétés par* S. Bronevski. *Moscou*, 1823, in 8, 2 v. (*en russe*).

(3) *Tableau statistique du Caucase, par* Or. Evetski. *Saint-Petersbourg*, 1835, in-8 (*en russe*).

(4) *Description des possessions russes au delà du Caucase, sous les rapports statistique, ethnographique, topographique et financier, rédigée par ordre supérieur. Saint Petersbourg*, 1836, in-8, 4 vol. (*en russe*).

taires : heureusement les dernières campagnes du maréchal Paskévitch au sud du Caucase, en 1828 et 1829, ont été l'occasion d'un livre fort bien fait, celui de M. Félix Fonton (1), à peu près exclusivement rédigé sur les sources russes les plus récentes (2), dont on peut ainsi le regarder comme présentant la substance.

Pour le bassin du Kouban et le littoral de la mer Noire depuis les embouchures de ce fleuve jusqu'à la frontière de la Mingrelie, les seules parties de l'ouvrage de M. Fonton dont j'aie à m'occuper, le tableau physique qu'il donne du pays, et notamment sa nomenclature des rivières, est entièrement conforme à la carte jointe au voyage de M. Bell, sauf quelques erreurs de détail dans les parties méridionales de la côte, où jusqu'à présent pas un Russe n'a pénétré. L'énumération que rapporte M. Fonton, d'après ses autorités russes, des tribus du bassin du Kouban et du littoral de la mer Noire, diffère en plusieurs points de celle de Klaproth, qui lui-même avait résumé les notions de ses devanciers : comme elle n'est pas longue, je vais la transcrire en entier, en la présentant sous la forme de tableau, qui permettra mieux d'en saisir l'ensemble.

M. Fonton rapporte toute la population du bassin du Kouban et du littoral, depuis Taman jusqu'à Gaghra, à deux souches principales, les *Adighé* et les *Abadza* (Abâza).

Les *Adighé* occupent le pays qui s'étend entre le Kouban inférieur et la Laba, et, par delà la grande chaîne, le long du littoral depuis les bouches du Kouban jusqu'à Gaghra (3).

Les *Abadza* (Abâza), émigrés de l'autre versant des montagnes, sont établis au nord de la chaîne, aux sources des deux Laba et de l'Ouroûp, et le long du cours de cette dernière rivière jusqu'au Kouban.

(1) *La Russie dans l'Asie Mineure, ou Campagnes du maréchal Paskévitch en 1828 et 1829; et Tableau du Caucase, envisagé sous le point de vue géographique, historique et politique; par* Fel Fonton. *Paris*, 1840, grand in-8 et atlas in-fol.

(2) Voyez-en l'indication, avant-propos, p. v.

(3) Les Adighé ne s'étendent pas jusqu'à Gagra, mais seulement jusqu'aux petites rivières de Vardan ou de Khissa, à environ 8 lieues ou 32 verstes plus au nord. (*Voy.* ci-après le Journal de M. Bell, t. II, ch. 21, et le tableau n. XIV dans l'Appendice.)

RACES principales.	TRIBUS.
ADIGHÉ OU TCHERKESSES.	**Beslénéï** (*Besni*), au pied des montagnes depuis l'Ouroûp jusqu'au confluent du Khodz et de la Laba.
	Mokoch (*Makhosch*), à partir du confluent du Khodz, entre la Laba et le Fars.
	Temirgoï ou **Timgouï**, au-dessous des Mokhoch, le long de la Laba et du Kouban, jusqu'à l'embouchure de la Chagvacha.
	Bjedukh (*Psadoug*), au-dessous de la Chagvacha, le long du Kouban (1).
	Chapsugh, depuis la frontière occidentale des Bjedukh jusqu'au littoral de la mer Noire; ou bien depuis les rivières Psékab ou Afips jusqu'à la rivières Atakum (Adughoum), qui les sépare des Natugaï (2).
	Natugaï, Netukhoï, ou **Netkhoadje** (*Notwatch*), dans les montagnes, jusqu'aux environs d'Anapa (3).
	Abazeks, dans les gorges du versant septentrional de la chaîne, depuis les sources du Fars et de la Chagvacha jusqu'aux rivières Psékab et Afips, ayant pour voisins au N. les Bjedukh, à l'O. les Chapsugh, au S. les Oubik.

(1) M. Fonton ne connaît pas les Hatukwoï dans l'emplacement qu'ils occupaient lors du séjour de M. Bell dans le pays, entre la Chagvacha et la Pchisz, sur le Kouban.

(2) C'est cette dernière position qui est aujourd'hui la véritable.

(3) Les Notwhatch ou Notouhatch sont aujourd'hui la tribu prédominante des Adighé, et ils ont donné leur nom à une confédération qui occupe tout le littoral, depuis Anapa jusqu'aux confins des Abâza sur la côte. Je ne puis que renvoyer sur cet objet au Journal même de M. Bell.

SUITE DU TABLEAU.

RACES principales.	TRIBUS.
ABADZA (ABAZA)	a. *Sur le versant nord de la chaîne.* **Abatza** proprement dits, ou **Abazintsi**, dits aussi **Tamukoï**, parmi les Nogaï, le long du Kouban et dans l'intérieur de la province du Caucase. **Bachilbaï**, aux sources du grand Zélentchugh ou de l'Ouroûp. **Tam**, aux sources de la Laba. **Kazilbek**, entre les Tam et les Chaghiraï. **Chaghiraï**, aux sources de la petite Laba. **Bag**, aux sources du Khodz. **Barakaï**, aux sources du Gups. b. *Dans le centre même de la chaîne, ou sur le versant méridional vers la mer.* **Oubikh** (*Oubukh*), au pied des montagnes neigeuses, entre les rivières Chakhé ou Daganıza (Soubach) et Sasche (Soutcha). Ils sont limitrophes des Abazeeks et des Chapsugh (1). **Médové**, à l'E. des Oubikh, épars dans les cavernes des rochers, vis-à-vis des sources de l'Ouroûp et de la Laba. **Bzib**, sur le versant méridional des montagnes, au-dessous des Médové. **Vordan** ou **Urdana**, au pied des montagnes au-dessous des Oubikh (2). **Djighètes**, aux environs du cap Ardler.

(1) C'est-à-dire des Notwhatch du littoral. *Voyez* la note 3 de la page précédente.

(2) Il s'agit ici évidemment des habitants de la vallée de Vardan. C'est ainsi que dans Guldenstœdt ceux de la vallée de la Chakhe sont désignés sous le nom de *Sakhi*, nom qui rappelle, ainsi qu'on l'a vu précédemment, la tribu des *Saghides* à laquelle l'ancienne géographie assignait précisément la même position.

Outre ces deux souches principales de la population du bassin du Kouban, M. Fonton y compte encore trois autres populations importantes : les *Karatchaï*, de race tâtare, à l'O. de l'Elbrouz et aux sources du Kouban ; les *Tâtars-Nogaï*, entre la Laba et le Kouban ; et les *Kabardans*, réfugiés dans les vallées des deux Zélentchugh. M. Fonton laisse d'ailleurs en dehors des territoires dont il vient d'énumérer les tribus, ce qu'il appelle la *grande Abkhasie*, ou la partie de la côte comprise entre Gaghra et la frontière de la Mingrelie.

Dans ce qui précède, le lecteur a pu suivre pas à pas, depuis l'antiquité jusqu'à ces derniers temps, la marche graduelle des connaissances acquises en Europe sur les pays et les peuples du Caucase occidental ; les deux derniers ouvrages que je viens d'analyser, ceux de M. Dubois de Montpéreux et Félix Fonton, offrent l'état fidèle des dernières notions acquises jusqu'au commencement de 1836 sur la géographie et l'ethnologie de cette région si longtemps fermée aux explorations directes de la science. En géographie, nous devons aux Russes une connaissance assez exacte de l'hydrographie du bassin du Kouban et de l'orographie de la portion du Caucase comprise entre l'Elbrouz et le nœud d'où sortent la Laba, l'Ouroûp et la Bzib, et aux travaux de notre compatriote M. Gauttier la configuration exacte de la côte ; en ethnologie, nous avons une nomenclature que nous pouvons croire exacte et complète des différentes tribus établies sur les deux versants du Caucase occidental à partir de l'Elbrouz, d'un côté jusqu'au Kouban, de l'autre jusqu'à la mer. Les rapports ou les différences des idiomes parlés par ces tribus les classent en deux groupes principaux, les *Adighé* ou Tcherkesses sur la plus grande partie du bassin du Kouban et sur la moitié septentrionale du littoral de la mer Noire, et les *Abâza* sur les deux pentes des montagnes neigeuses (des sources de la Teberdèh à celles de la Chagvacha), ces Abâza étant regardés comme une branche détachée de la nation abkhase (1),

(1) Fonton, p. 129.

qu'ils séparent des Adighé. Du reste, ces notions résultent plutôt d'*inductions* et de rapports recueillis de seconde main que d'*observations* directes ; aucun voyageur n'a pénétré ni dans les hautes vallées du Caucase occidental, ni dans l'intérieur de la zone maritime resserrée entre la chaîne caucasienne et la côte dans toute sa longueur, depuis la Bzib jusqu'à Anapa : quelques points isolés tels, que Ghélindjik, Pitzioûnta et Soukhoûm-Kalèh, ont seuls été explorés dans un court rayon. Aussi la géographie de toute cette région maritime (sauf le tracé même de la côte) est-elle dans un état d'imperfection extrême ; et un voyageur a pu dire avec raison que cette côte était plus inconnue que celle de la Nouvelle-Hollande (1). Les cartes russes les plus récentes et les plus développées laissent toute cette partie presque entièrement en blanc ; à peine quelques rivières y sont tracées çà et là au hasard, et la côte n'offre qu'un petit nombre de noms, pour la plupart mal appliqués. Quant aux tribus montagnardes (les Abâza) occupant, au S. des Adighé, les deux versants du Caucase, nous sommes loin d'être bien fixés sur leur degré de parenté, soit avec la souche adighé du nord, soit avec les Abkhases du sud. Ces Abkhases nous sont présentés comme étant une branche de la souche tcherkesse, et les Abâza comme une sous-ramification ; mais on n'a pas, à beaucoup près, réuni la quantité d'observations nécessaires, soit sur les idiomes comparés, soit sur les caractères physiques dominants dans chaque groupe, pour être à même de se prononcer sur ces questions ethnologiques en parfaite connaissance de cause.

C'est dans cet état que lors de son arrivée dans le pays M. Bell en trouva la géographie ; je vais dire en peu de mots quelles acquisitions elle doit à son voyage.

C'est en avril 1837 que M. Bell aborda en Circassie, et il ne la quitta qu'en octobre 1839 ; dans cet intervalle de deux ans et demi il a parcouru à plusieurs reprises dans toute sa longueur la zone maritime, de Gaghra à Anapa, et plusieurs fois aussi les plaines basses que les Chapsuk occupent au nord sur la gauche du Kouban inférieur, outre une excursion à travers les mon-

(1) Dubois de Montpéreux, I, 180.

tagnes Noires jusque chez les Abazak. Je n'ai pas à m'occuper des motifs particuliers qui furent l'occasion de ce voyage et de cette longue résidence (1); mais si la politique y eut plus de part que des vues purement scientifiques, le caractère même dont sa mission, quoique non officielle, investissait M. Bell aux yeux des principaux habitants, lui a donné d'immenses facilités d'étude et d'exploration dont la science a retiré d'importants résultats. Pendant deux ans et demi M. Bell a vécu en société intime avec les Adighé : il a eu ainsi sans comparaison plus de facilités qu'aucun autre voyageur avant lui d'étudier leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes, leurs idées, leurs préjugés et leurs croyances, en un mot leur vie publique et leur vie intime dans toutes les circonstances et sous tous les aspects; et sous tous ces rapports, on peut dire qu'il nous a fait connaître les Circassiens comme peu de nations étrangères nous sont connues. Ce ne sont plus ici quelques observations faites en courant sur un petit nombre d'individus isolés, quelques notions recueillies de la bouche de gens souvent fort peu en état de répondre aux questions que le voyageur leur adresse : ce sont des observations faites à loisir et mille fois répétées en quelque sorte sur la société tout entière. Ce que l'on en savait déjà se trouve confirmé, développé ou rectifié; et bien des faits nouveaux nous sont révélés pour la première fois sur la remarquable constitution de la société circassienne, notamment l'existence et l'organisation des *fraternités*, qui en sont un des traits les plus frappants et les plus généraux, et dont on ne trouve la moindre trace chez aucun de ceux qui jusqu'alors avaient écrit sur les Circassiens. La météorologie du pays, ses antiquités, ses traditions, les ressources en tout genre qu'il peut offrir à une exploitation future, etc., etc., ont été pour M. Bell

(1) Sur les circonstances politiques où se trouvait la Circassie à l'époque du voyage de M. Bell, on peut voir : *Souvenirs des dernières expéditions russes contre les Circassiens, précédés d'une esquisse rapide des mœurs de ce peuple. Paris*, 1837, br. in-8 de 84 p. Avant-propos. — Dubois de Montpéreux, *Voy. aut. du Caucase*, t. 1, p. 97 et suiv., 152 et suiv. — F. Fonton, *la Russie dans l'Asie Mineure*, p. 118. Le cours de la relation de M. Bell jette d'ailleurs assez de jour sur l'objet de sa mission.

l'objet d'une attention continue ; mais ce qui donnera surtout à son livre un très-haut prix aux yeux des géographes, ce sont les abondants et riches détails qu'il renferme sur la topographie, notamment sur la partie la plus ignorée jusqu'alors, toute la zone maritime. Ses itinéraires plusieurs fois répétés dans diverses directions fixent enfin la position et nous font connaître les noms (1) de toutes les vallées qui s'ouvrent sur la mer dans toute la longueur de la côte, depuis Gaghra jusqu'au bas Kouban; M. Bell a d'ailleurs un talent particulier de description qui met en quelque sorte sous les yeux du lecteur le relief du terrain et jusqu'à ses moindres ondulations.

Quoique dressée à trop petit point pour qu'on ait pu y faire entrer tous les détails topographiques que fournit le texte (2), la carte que M. Bell a jointe à sa relation n'en frappera pas moins par le nombre et la nouveauté des indications qu'elle présente sur toute l'étendue de la côte tcherkesse, depuis Anapa jusqu'à Gaghra. Pour la première fois, dans cette zone maritime longue de plus de soixante lieues, où, comme je l'ai dit, les cartes russes les plus récentes et les plus détaillées pour le reste des pays caucasiens n'offrent qu'un espace à peu près blanc, nous trouvons une nomenclature circonstanciée et parfaitement exacte de tous les points maritimes, baies, caps et mouillages, et de toutes les vallées qui débouchent sur la mer. J'ai déjà eu lieu de faire remarquer les singulières erreurs qu'elle nous signale dans la carte réduite de la mer Noire du capitaine Gauttier, où quatre noms surtout se trouvent notablement déplacés, Soutchali, Mamaï, Vardan et Soubachi; et j'ai fait observer aussi que ces déplacements n'affectent en rien le tracé même de la côte, le Soutchali du capitaine Gauttier étant seule-

(1) Je dis les noms, car souvent la même vallée en porte plusieurs, un circassien, un russe ou un turk; et cette multiplicité de noms a souvent jeté une grande confusion dans la nomenclature géographique de cette côte.

(2) Je m'occupe d'une carte de la partie occidentale du Caucase où tous ces détails seront marqués, outre ceux que peuvent fournir les voyageurs russes, allemands, français et anglais, qui ont exploré cette région depuis l'époque de Guldenstœdt, ainsi que les meilleures cartes russes.

ment marqué là où aurait dû l'être Soubach, de même que Mamaï est à la place de Waïa, Vardan à celle de Niboû, et Soubachi à celle de Toû.

M. Bell ne s'est pas avancé au S. plus loin que Gaghra; ce n'est donc plus à lui qu'il faut demander des détails nouveaux de topographie entre ce défilé fameux, les Thermopyles du Caucase, et la frontière mingrelienne. Mais à défaut de notions géographiques proprement dites, la partie du Journal de M. Bell qui traite de cette portion méridionale de la côte offre une autre sorte d'intérêt plus puissant encore, par les renseignements nouveaux qu'elle nous donne sur les peuples qui l'habitent. Jusqu'alors, et sans même en excepter l'exacte et savant M. Dubois de Montpéreux, tous les voyageurs avaient appliqué aux tribus occupant la portion de la zone maritime comprise entre les Tcherkesses et la Mingrelie le nom générique d'Abâzes ou Abkhâzes; M. Bell le premier rectifie ce que cet énoncé a d'inexact. Un long séjour dans les vallées qui avoisinent Gaghra l'a mis à même de reconnaître que trois langues complétement différentes, dont il a rapporté des vocabulaires, se parlent dans cette partie du pays : au nord, l'*adighé* ou tcherkesse, dont le domaine ne dépasse pas la petite rivière de Vardan, à dix lieues environ dans le nord de Gaghra; puis, confinant à l'Adighé, la langue *abâza*, qui, sur la côte, n'occupe guère que cinq ou six lieues, de la Vardan à la Hamisch; puis enfin, à partir de la Hamisch où elle confine à l'Abâza, la langue *azra*, qui règne jusqu'aux limites de la Mingrelie et du Souanéthi.

C'est donc dans cet espace d'environ cinq lieues de côtes que doit être resserrée, dans l'état actuel des choses, cette appellation d'*Abâza* que jusqu'à présent on appliquait mal à propos au territoire beaucoup plus étendu occupé par les tribus de langue azra. Cette position est d'ailleurs exactement conforme aux indications des autorités russes résumées par M. Fonton, et d'après lesquelles les Abazaks proprement dits n'occupent sur la pente maritime du Caucase que la grande vallée de Soûtcha (*voy.* ci-dessus, p. lvij). Je dis dans l'état actuel des choses : car cette prédominance même du nom d'Abâza, qui date de l'antiquité, doit certainement indiquer un état de choses anté-

rieur, où les Abâzes avaient, au sud des tribus adighé, une beaucoup plus grande extension qu'aujourd'hui; et il ne serait sûrement pas difficile, en combinant avec les chroniques russes et géorgiennes les fragments des historiens grecs de l'époque byzantine si laborieusement recueillis par Stritter, d'arriver sur ce point à des données historiques suffisamment exactes. On comprend que la nature et les bornes de cette Introduction ne comportent pas les développements auxquels pourrait entraîner cette curieuse question d'ethnologie; je devrai me borner ici à établir un certain nombre de points essentiels, et à signaler quelques doutes aux recherches des savants et à l'attention des futurs voyageurs.

Le premier fait qui me paraît parfaitement établi, au moins dans ses termes les plus généraux, c'est la différence radicale des Adighé et des Azra. Non-seulement leurs langues diffèrent complétement; mais, ce qui est d'un plus grand poids encore dans la question, les caractères physiques établissent entre eux une différence absolue. L'Adighé aux cheveux généralement noirs et aux yeux de la même nuance est évidemment d'une autre race que l'Azra aux yeux bleus et conséquemment aux cheveux blonds (1). Quant aux Abâza proprement dits, aujourd'hui resserrés entre les Azra et les Adighé, ils paraîtraient se rapprocher de ceux-ci plutôt que des premiers, à en juger par le portrait qu'en fait Pallas (2). Le Caucase semble destiné, au surplus, à offrir à l'observateur, dans un espace resserré, le contraste de tous les types primordiaux qui se partagent l'ancien monde; et il est difficile qu'après les chocs, les mélanges et les absorptions sans nombre dont ces hautes vallées de la région caucasienne ont été le théâtre depuis des milliers d'années entre tant de populations diverses, il s'en soit conservé de par-

(1) *Voy.* le portrait que Gamba fait des Abâzes des environs de Soukhoûm-Kalèh (c'est-à-dire des Azra), ci-dessus, p. xlvi.

(2) « Les Abasses, qui s'appellent entre eux Absné, ont tous la face rétrécie, la tête comprimée sur les côtés, le bas du visage court et le nez saillant, ce qui leur donne un caractère national particulier. La plupart ont aussi les cheveux brun foncé. » (Pallas, *Voyage dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie*, I, 424.)

faitement purs, soit quant aux traits, soit quant au langage. C'est donc au caractère dominant que l'observateur doit s'attacher dans l'étude du type physionomique, plus qu'aux différences sporadiques et individuelles. Or, comme je l'ai dit, le caractère physique dominant chez les tribus de langue azra diffère absolument du caractère essentiel de la physionomie tcherkesse, ce qui établit entre les deux populations, quant à leur origine, une ligne de démarcation profonde.

Pour nous être resté si longtemps inconnu, le nom des Azra n'en est d'ailleurs pas moins ancien. Un géographe arabe du milieu du dixième siècle de notre ère, Masoudi, connaît le nom de Khazrân précisément dans la position qu'occupent encore aujourd'hui les Azra, et il ne les confond pas avec les Abâza qu'il appelle Abkhâses, en ajoutant à leur nom précisément la même aspiration qui lui fait changer *Azra* en Kh-*Azran* (1). Mais un fait encore plus décisif, et qui éclaire d'un jour tout nouveau les obscurités de ce problème ethnologique, c'est que le nom véritable du pays que nous appelons Mingrelie, est *Kadzaria*, nom dans lequel il est impossible de méconnaître et notre Azra, et le Khazrân de Masoudi. C'est sous ce nom de Kadzaria que la Mingrelie est indiquée dans le tableau figuré du Caucase occidental qu'un Géorgien instruit traça pour M. Klaproth (2). Il y a plus : ce même nom de *Kadzar* ou *Adjar* appartient aussi aux Lazes, dont les tribus belliqueuses occupent la région montagneuse qui borde au S. l'Iméréthi, et s'étendent vers la mer

(1) Masoudi, *Descript. du Caucase et des pays qui avoisinent la mer Noire et la mer Caspienne;* trad. de l'arabe, dans le *Magasin Asiatique* de Klaproth, t. 1, p. 296 à 300. Cette adjonction de l'aspiration initiale est d'ailleurs très-commune dans les noms des tribus du Caucase; c'est ainsi, entre vingt autres exemples, que les Zykhes ou Adighé sont devenus chez les chroniqueurs russes Azighes, Assoghes et Khassoghes, de même que d'autres peuples du Caucase en ont fait Kessek et Kéchek. On sait, au surplus, combien la prononciation de ces tribus est difficile à saisir pour des oreilles étrangères.

(2) *Voyage* du comte Potocki *aux steppes d'Astrakhan et du Caucase*, t. 1, p. 149; note de M. Klaproth. — M. Dubois de Montpéreux dit aussi (*Voyage autour du Caucase*, II, 27) : « Les Mingreliens de nos jours se donnent le nom de *Kadsariah*. »

Noire jusqu'aux environs de Trébisonde (1). Or les Lazes se disent de race kartvel, c'est-à-dire mingrelienne (2); et ce qui donne un grand poids à cette tradition, c'est que les yeux bleus sont aussi un trait caractéristique de leur physionomie (3), de même que les cheveux blonds sont communs parmi les Mingreliens (4). Masoudi étend d'ailleurs évidemment jusqu'au pays des Lazes l'appellation de Khazrân, puisqu'il dit que le fleuve Kourou (le Kour) prend sa source dans la province de ce nom (5). On sait de plus, par de nombreux témoignages historiques, que les Lazes portèrent autrefois leur domination sur tout le littoral de la mer Noire au nord du Phase (6); et Reineggs, à la fin du dernier siècle, a encore trouvé une de leurs tribus entre l'Ingour et la Kodor.

Il paraît donc résulter évidemment de cet ensemble de données concordantes que les pays qui bordent, au S. de la chaîne caucasienne, le fond le plus oriental de la mer Noire, depuis Trébisonde jusque vers Pitzioûnta, ont été dès les plus anciens temps le domaine d'une seule et même race, dont le nom générique est celui de Khadzar, Adzar ou Azra (7), et dont la physionomie a pour traits caractéristiques des yeux bleus et des cheveux blonds; cette race aurait pour branches principales les Lazes, les Imérétiens, les Mingreliens et les Azra, auxquels l'étude comparée des idiomes rattache les Souanes et les Géor-

(1) Fonton, *La Russie dans l'Asie Mineure*, p. 61, *note*; add. p. 193. — Le tableau figuré des peuplades du Caucase occidental, que j'ai cité tout à l'heure comme ayant été donné par un Géorgien à M. Klaproth, place aussi le nom d'*Adjara* au sud de l'Iméréthi. M. Klaproth dit ailleurs (notes sur Masoudi, *Magas. asiat.* I, 296) que les Turks donnent à la généralité des tribus de la Mingrelie, du Gouria et du pachalik d'Akhaltsikhé le nom de *Kadzaro*.

(2) Fonton, *locis citatis*.

(3) Edm. Spencer, *Travels in the Western Caucasus*, II, 76.

(4) Ferrière Sauvebœuf, *Mémoires historiques, politiques et géographiques*, etc. I, 274.

(5) *Magas. asiat.* I, 300.

(6) Voyez notamment Procopius, *Bell. Goth.* lib. IV, c. 1 et 13.

(7) Rien n'est plus commun dans les noms propres que cette permutation de l'articulation *r*.

giens. Mais, outre les profondes altérations qu'une longue série de siècles écoulés depuis la séparation de ces branches diverses du même tronc a produites dans leurs idiomes, dont la parenté est aujourd'hui à peine reconnaissable, les provinces qu'elles occupent ont été dès la plus haute antiquité exposées aux flots mouvants de tant d'irruptions et de migrations étrangères, qu'il est impossible que ces superpositions et ces mélanges répétés n'aient pas altéré aussi plus ou moins la pureté du type originel. Néanmoins, je le répète, les indications concordantes qui résultent encore aujourd'hui et de la ressemblance générale du type physique, et de l'analogie des idiomes, et de l'identité de l'appellation patronymique, forment un faisceau de probabilités qui ne permet guère de douter que la région S.-O. de l'isthme caucasien n'ait été le partage d'une population blonde à laquelle appartiennent les Azra.

Maintenant, plus d'un doute et plus d'une question se présentent. Quel rapport existe-t-il entre ces Khadzars du bassin du Rioni et des vallées avoisinantes à l'O., à l'E. et au S., et les anciens Khâzares, peuple de race finnoise, qui dominèrent, à partir de la fin du VIIe siècle de notre ère dans les vastes plaines de la Russie méridionale, et firent, dans le cours du VIIIe siècle, de fréquentes irruptions au midi du Caucase? On sait, d'une part, que les Khâzares appartenaient à la souche si prodigieusement ramifiée des peuples blonds, et d'autre part les langues géorgiennes, ainsi que l'azra et même le tcherkesse, renferment une grande quantité de racines finnoises. Les Khadzars du Caucase seraient-ils une branche détachée des Khâzares du Volga et de l'Oural, ou faudrait-il voir, au contraire, dans cette homonymie nationale, un indice de plus tendant à confirmer l'antique séjour de la branche finnoise dans les vallées de la région caucasienne, avant l'époque immémoriale où elle se répandit dans les plaines immenses qui au nord s'ouvraient devant elle (1)? En second lieu, d'où vient que les Tcherkesses donnent aujourd'hui aux Persans ce même nom de Khadjar (2), de même

(1) *Voyez* Malte Brun. *Précis de la géogr. univer.*, VI, 437.
(2) Klaproth, *Voyage au Caucase*, I, 385.

que les anciens Scythes, au rapport de Pline (1), donnaient aux Perses celui de Khorsares, qui semble n'en être qu'une altération? Faut-il entendre ici par Perses les peuples blonds de souche médique, dont un savant moderne a démontré qu'une branche remarquable, les Ossètes, était fixée au centre même de la chaîne caucasienne (2); et, dans ce cas, quel fil nous conduira dans ce dédale d'homonymies entre cette chaîne de peuples blonds qui enveloppe comme d'un vaste réseau le sud, l'ouest et le nord de la mer Caspienne? Je pose ces questions et n'ai pas la prétention de les résoudre. Le monde savant attend encore un travail complet sur l'ethnologie de la région caucasienne, où tous les faits acquis à la science soient clairement exposés et logiquement coordonnés, où les peuples et les tribus établis des deux côtés de la chaîne soient exactement classés par analogies de langue et de type physionomique, où tous les idiomes parlés par ces peuples et ces tribus soient méthodiquement comparés entre eux et avec les autres langues de l'ancien monde, principalement avec la famille des langues finnoises; un travail, enfin, qui résume nettement l'ensemble de nos connaissances actuelles sur la géographie, l'ethnologie et l'histoire traditionnelle de cette curieuse région, sur laquelle convergent comme vers un centre commun les plus anciennes origines d'une partie des populations européennes. Pour moi, qui ne puis ni ne veux m'élever aux hautes questions d'histoire primitive qu'un tel travail amènerait inévitablement, il me suffit d'avoir montré à quelle famille appartiennent les Azra, dont le véritable nom national, révélé pour la première fois par la relation de M. Bell, devra désormais prendre place dans la nomenclature géographique.

Avant de terminer cette introduction peut-être déjà trop étendue, il me reste à dire quelques mots de deux voyageurs, compatriotes de M. Bell, qui ont à la même époque visité la même contrée, M. Edmund Spencer et J.-A. Longworth. M. Spencer, qui parcourut la Circassie en 1836, y précéda même M. Bell,

(1) *Histor. natur.* VI, 17.

(2) Klaproth, *Voyage au Caucase*, II, 427.

qui n'y arriva qu'en avril 1837; M. Longworth, au contraire, n'y rejoignit M. Bell qu'au mois de mai suivant. L'un et l'autre ont publié la relation de leurs voyages (1), et j'en ai tiré, surtout de celui de M. Longworth, quelques faits que j'ai consignés dans les notes de ma traduction. Ces extraits ont du reste été peu nombreux et peu considérables; car l'un et l'autre sont loin d'offrir la masse de renseignements de toute espèce que renferme l'ouvrage de M. Bell. M. Spencer fit dans la même année deux voyages; dans le premier il longea seulement la côte circassienne, du détroit de Khertch à Redout-Kalèh, et dans cet intervalle il ne toucha qu'à trois points seulement, Ghélendjik, Pitzioûnta et Bombori. Lors de son second voyage, il partit de Trébisonde, vint aborder à Pchat, s'avança de là au nord dans le pays, et, après avoir parcouru une partie des districts tcherkesses que couvre le Kouban, il se rapprocha d'Anapa, puis redescendit vers le sud jusqu'à la frontière mingrelienne, pénétra ici plus avant dans l'intérieur des terres, traversa une partie du pays des Souanètes, de l'Iméréthi, de la Mingrelie, du Gouriel et des Lazes, et vint enfin se rembarquer à Trébisonde pour son retour en Angleterre. On voit qu'il était impossible de suivre un itinéraire plus favorable pour des observations neuves et d'abondantes découvertes en tout genre. M. Spencer a vu, si du moins il faut en croire en tout point sa relation, les parties certainement les plus inexplorées du Caucase, celles dont une bonne description géographique et ethnologique jetterait le plus

(1) La relation de M. Spencer a été publiée en deux parties successives, intitulées :

Travels in Circassia, Krim-Tartary, etc., including a steam voyage down the Danube, from Vienna to Constantinople, and round the Black sea; by Edm. Spencer. *London,* 1837, 2 v. in-8.

Travels in the Western Caucasus, including a tour through Imeretia, Mingrelia, Turkey, Moldavia, Gallicia, Silesia and Moravia, in 1836, by the same. *London,* 1838, 2 v. in-8.

La relation de M. Longworth est intitulée : *A Year among the Circassians, by* J.-A. Longworth. *Lond.,* 1840, 2 vol. in-12.

Voici le titre original de la relation de M. Bell : *Journal of a residence in Circassia, during the years 1837-38 and 39; by* J. Stan Bell. *Lond.,* 1840, 2 vol. in-8.

de jour sur ce que les questions soulevées tout à l'heure conservent encore de lacunes et d'obscurité : mais M. Spencer appartient plutôt à la race pullulante des *touristes* qu'à la classe malheureusement si peu nombreuse des voyageurs utiles à la science. Ses observations sont rapides et superficielles ; et à part un bien petit nombre de pages, les quatre volumes qu'il a consacrés au récit de ses excursions ne marqueront guère dans l'histoire scientifique des explorations du Caucase.

Le livre de M. Longworth rentre un peu dans la même classe; mais une qualité qui le distingue, c'est le charme que l'auteur y a su répandre sur tout ce qu'il raconte et sur ce qu'il décrit. Si ses remarques ne sont généralement pas bien profondes, la forme en est toujours attachante; on trouve avec lui plus de plaisir qu'on ne recueille d'instruction, quoique sous ce dernier rapport même la relation de M. Longworth ne soit assurément pas dénuée de tout mérite. Elle a d'ailleurs un avantage particulier : M. Longworth a été pendant près d'une année le compagnon presque constant des courses de M. Bell ; et leurs relations se contrôlant ainsi mutuellement deviennent en quelque sorte garantes l'une de l'autre. Rien, au reste, de plus différent que le caractère, l'esprit et la manière des deux voyageurs. Tandis que M. Bell conserve presque constamment la gravité un peu flegmatique qui convient à tout bon Anglais, et qui de plus était en rapport avec le caractère presque diplomatique du voyageur, M. Longworth se laisse volontiers aller à la fougue d'une imagination moins posée, et dans certains cas le contraste devient tout à fait divertissant. M. Bell voit surtout le côté sérieux des choses; M. Longworth en peint de préférence le côté plaisant. Le premier n'a ni moins de finesse ni moins d'esprit que le second, mais c'est un esprit d'une autre trempe ; ses plaisanteries mêmes ont ce je ne sais quoi de britannique qui porte à la réflexion tout en provoquant le sourire ; celles de M. Longworth ont, si je puis dire, un caractère plus français ; c'est la gaîté franche et ouverte d'un homme qui n'aime pas à prendre les choses trop au sérieux. Pour résumer en quelques mots le caractère propre et distinctif des deux voyageurs, je puis dire que

le livre de M. Longworth a surtout été écrit pour les gens du monde, qui aiment l'instruction sans fatigue et l'étude sans contention d'esprit; tandis que dans l'ouvrage de M. Bell les savants trouveront une riche mine d'observations profondes et de notions positives, tant sur la société circassienne que sur les pays jusqu'alors si imparfaitement explorés où ses courses l'ont conduit.



PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Ceux de mes lecteurs qui ont ouï parler de l'affaire du *Vixen* savent déjà que ma première visite en Circassie avait eu pour objet l'établissement d'échanges commerciaux avec les habitants du pays.

Lors de mon second voyage dans ce pays j'avais le même objet en vue, dans la persuasion où l'on était généralement alors que notre gouvernement exigerait une réparation pour la saisie du *Vixen*, et faciliterait ainsi l'ouverture des relations de commerce; toutefois, j'eus lieu de supposer que l'expédition était entreprise au désir du ministre des affaires étrangères de notre cabinet, dont les intentions avaient été communiquées, par l'intermédiaire du sous-secrétaire d'État, M. Strangways, au secrétaire de légation à Constantinople, M. Urquhart, qui m'en fit part et prit des arrangements avec moi.

Ce qui me détermina à prolonger mon séjour en Circassie, alors que le changement inattendu des vues de notre cabinet ne me laissait plus guère d'espoir de voir utiliser pour mon pays les renseignements politiques que je recueillais chaque jour, ce fut la pensée

que je conservais encore, et dans laquelle me confirmaient de temps à autre les lettres que je recevais de mes compatriotes, de réussir dans l'accomplissement de mon projet primitif, — l'établissement d'un commerce direct entre la Circassie et la Grande Bretagne. Ces diverses circonstances seront notées dans le cours de ma relation; mais une remarque qui n'échappera à personne, c'est que du premier moment jusqu'au dernier on m'a fait concevoir des espérances dont aucune, par différentes causes encore ouvertes à la discussion, ne s'est réalisée.

Mes affaires personnelles me laissaient nécessairement beaucoup de temps inoccupé; et dans un pays aussi peu connu, quoique si intéressant, que l'est encore aujourd'hui la Circassie à beaucoup d'égards, je sentis que je ne pouvais employer mon loisir d'une manière plus agréable pour moi, et peut-être plus profitable pour mon pays, qu'en obtenant une connaissance aussi complète et aussi intime que les circonstances me le permettraient des habitudes, des usages et du caractère général des habitants, ainsi que de leurs institutions civiles et politiques.

J'ai fait part au lecteur des informations que j'ai obtenues sur ces divers objets précisément comme je les ai recueillies, sans chercher à les soumettre à une méthode ou à un arrangement quelconques. La Circassie est un pays absolument dépourvu de toute

espèce de littérature ; les notions que j'aurai à communiquer ont donc eu pour source principale des observations oculaires et auriculaires, et elles ont nécessairement été acquises sans suite et sans liaison. Rameuer ces observations à une forme régulière, et en former, selon les objets auxquels elles se rapportent, une série de tableaux complets, c'eût été m'exposer à mêler aux faits observés les inductions théoriques que j'en aurais pu déduire ; car malgré ma longue résidence dans le pays, malgré l'intimité et la familiarité avec lesquelles j'y ai vécu parmi les habitants, je ne suis nullement certain qu'en essayant de tracer de ce peuple un tableau systématique et lié dans toutes ses parties, je n'eusse pas offert au lecteur quelque chose de moins vrai et de moins exact, quoique plus symétrique, peut-être, que le Journal d'observations et d'expériences de chaque jour que je lui soumets en ce moment tel qu'il a été rëcueilli pour ma correspondance particulière.

Pendant que je poursuivais ces recherches, il aurait fallu un tempérament plus flegmatique que celui dont m'a doué la nature pour ne pas prendre, je ne dirai pas seulement intérêt, mais un intérêt chaleureux et enthousiaste — à l'ëxemple de deux de mes compatriotes qui sont restés quelque temps avec moi, — à la lutte d'un pays si digne d'intérêt contre la guerre injuste et cruelle que lui a faite la Russie, sur-

tout dans les douze années qui viennent de s'écouler.

Lorsque nous avions sous les yeux la désolation de cantons entiers, — les moissons brûlées et les hameaux détruits, — et que nous entendions continuellement parler de familles autrefois heureuses et prospères, maintenant réduites à toutes les misères de l'indigence par la perte de leurs jeunes gens; — quand nous venions à réfléchir que la paix de ce pays qui offre à ses habitants toutes les conditions de bonheur n'avait été ainsi troublée que par l'insatiable ambition et la soif de conquêtes d'un seul homme, l'empereur de Russie, nous ne pouvions contenir notre indignation. Nous primes donc volontiers part aux conseils des habitants du pays, et nous les fîmes profiter des connaissances que nous devions à notre expérience et à nos lectures, en leur conseillant le genre de guerre qui semblait le mieux approprié aux troupes qu'ils pouvaient mettre en campagne, et le plus propre à déjouer la tactique de leur ennemi; et je crois que nous pouvons avec quelque raison faire honneur à ces avis de quelques-uns des exploits héroïques qui avaient déjà signalé la résistance des Circassiens avant l'époque où je quittai leur pays, et qui depuis ont été si admirablement couronnés par la prise de la plupart des forts que les Russes y avaient élevés.

J'espère ne pas avoir besoin de me justifier de cette intervention dans les affaires militaires d'un autre

pays, intervention certainement étrangère aux occupations habituelles d'un négociant anglais. Quelque peu facile qu'il puisse être en ce moment pour le gouvernement britannique d'amener à une solution définitive la question de savoir si la Russie a un droit quelconque sur le territoire circassien, il n'est pas douteux que ce droit n'existe ni en droit ni en fait, et que l'indépendance de la Circassie, non comme source fructueuse de commerce, mais comme barrière aux mouvements de la Russie, ne soit d'une importance vitale pour la Grande-Bretagne.

Ces considérations seules auraient suffi pour me déterminer à aider de tout mon faible pouvoir à repousser l'agression de la Russie, ou tout au moins à en retarder les résultats, et cela tout à fait indépendamment de ma sympathie pour les habitants, qui peu à peu m'avaient inspiré une affection véritable, ainsi qu'une admiration enthousiaste.

Avant de conduire le lecteur au début de mon Journal, je désirerais consigner ici quelques observations préliminaires relatives à l'histoire des tribus du Caucase.

Plus d'un auteur a avancé d'un ton de confiance les notions qu'il avait recueillies sur ce sujet. J'ose espérer que l'on ne me taxera pas de présomption si après de mûres réflexions j'exprime l'opinion que les recherches préliminaires qu'exigerait l'histoire de ce

peuple aussi singulier que digne d'intérêt sont encore à faire.

Que des matériaux considérables pour une histoire des tribus du Caucase en général existent dans les écrits de la Grèce et de Rome, et dans ceux des Turks et des Arabes, c'est ce que je crois fermement; mais ce dont je doute c'est que ces sources aient jusqu'à présent été suffisamment explorées, et que leur valeur comme témoignages historiques ait été examinée au flambeau de la critique.

La vue la plus rapide, néanmoins, jetée sur l'histoire passée et présente de l'isthme caucasien, conduit à conclure que la masse des tribus du Caucase, comparées aux tribus dont elles sont entourées, peut être qualifiée d'aborigène. Leurs idiomes diffèrent essentiellement des langues parlées par les nations indo-germaniques, sémitiques, mongoles et slavonnes, qui tour à tour ont empiété sur leurs frontières. L'état social (au moins dans les parties que j'ai visitées) semble indiquer un développement purement local de lois et d'institutions, qui de temps à autre se sont légèrement nuancées du reflet des institutions de voisins plus avancés. Et si nous ramenons nos regards sur ces grandes irruptions de peuples finnois, teutons et mongols dont en différents temps cette région a été le théâtre, il semble que toutes, pareilles à d'immenses mais passagères inondations, aient balayé de leur flot

rapide le noyau central du Caucase, où se sont égarées tout au plus quelques vagues isolées qui venaient à se détacher de la masse.

La limite septentrionale des conquêtes persane et assyrienne est extrêmement incertaine ; mais le point le plus éloigné que ces conquêtes paraissent avoir atteint de ce côté est le Caucase. La législation de l'empire byzantin atteste suffisamment que ni les Grecs ni les Romains ne subjuguèrent ou ne délogèrent les tribus du Caucase central. Les Arabes étaient engagés dans des incursions dirigées sur les parties orientale et méridionale de cette chaîne gigantesque, quand ils furent arrêtés dans leurs progrès par l'accroissement de la puissance turque. La grande immigration turque longea au sud le pied du Caucase ; celle des Tâtars ou Mongols longea l'autre versant de la chaîne. La substitution d'un rival slavon à l'ascendant turk, auparavant combattu par un rival mongol ou tâtar, n'a jusqu'à présent rien changé à cet état de choses. Les luttes des nations implantées n'ont pas dépassé la limite des plaines ; la chaîne elle-même est encore occupée par les tribus aborigènes.

Quelques traces peu nombreuses d'antiquité que j'ai notées semblent indiquer les portions des annales byzantines, arabes, turques, mongoles et slavonnes où l'on pourrait chercher avec le plus de probabilité de succès des notions sur les tribus du Caucase. On pour-

rait déterrer quelques particularités intéressantes dans les archives de la république de Gênes, et peut-être aussi dans les annales du royaume de Géorgie. C'est un sujet digne d'être suivi (par quelqu'un mieux préparé à la tâche que je ne puis avoir la prétention de l'être), tant comme formant un intéressant chapitre de l'histoire de l'humanité, que comme ayant un rapport direct avec les grandes questions pratiques qui occupent ou devraient occuper en ce moment l'attention du monde civilisé.

Un des grands motifs qui m'ont porté à publier mes observations ayant été le désir d'attirer l'attention sur la situation actuelle et l'avenir des tribus circassiennes, dans un moment où les circonstances contribuent si puissamment à donner à ce sujet un vif intérêt, j'aurais laissé passer une occasion précieuse si j'avais attendu, pour me mettre en droit d'exprimer pleinement mon opinion sur l'histoire de la Circassie, que j'eusse entièrement achevé les investigations nécessaires. Et mettant de côté toute considération personnelle, je ne puis m'empêcher de regarder comme avantageuse au public — c'est-à-dire à la nation — la plus prompte communication possible des renseignements que je possède sur la situation présente de ce pays. Je me suis donc borné à dire ce que j'ai vu, et quelles pensées ont fait naître en moi les objets qui me passaient sous les yeux. Les faits que je rapporte sont, je

crois, exposés avec candeur. Mes opinions me sont personnelles, et peuvent être erronées; mais je me suis efforcé de les distinguer assez de la narration des événements pour qu'elles ne puissent pas l'altérer alors même qu'elles se trouveraient fausses. Les faits que j'ai rapportés me semblent justifier cette opinion que j'ai exprimée tout à l'heure, que les Circassiens sont une race aborigène, et que bien que leur manière de penser puisse avoir été parfois modifiée par le contact de leurs voisins chrétiens et musulmans, c'est au total un peuple qui ne doit qu'à lui-même les développements de sa civilisation.

Lorsque j'ai revu ma relation, qui fut écrite, comme je l'ai dit tout à l'heure, avec toute la liberté et la confiance d'une correspondance privée, durant les loisirs que me laissaient mes affaires personnelles, et sans aucun projet arrêté quant à l'usage que j'en pourrais faire, j'ai jugé que le mieux que j'eusse à faire pour les raisons déjà exposées, — sauf à fondre simplement ensemble, pour donner plus de consistance au récit, les lettres écrites à des personnes différentes, — était de donner les esquisses telles qu'elles ont été originairement ébauchées, dans l'espoir que, bien qu'elles pussent manquer de délicatesse dans la touche, on pourrait du moins leur reconnaitre quelque droit à une autre qualité, celle de la vérité. Quoi qu'il en soit, et sans prétendre établir aucune comparaison

entre l'auteur accompli des *Sketches of Persia* et moi, on me permettra de dire avec lui, en empruntant ses paroles : « Je puis affirmer en toute vérité que les choses sensées et les *non-sens,* — les anecdotes, les fables et les histoires, — en un mot tout ce que renferment ces volumes, à l'exception d'un petit nombre de sages réflexions qui viennent de moi, appartiennent réellement au bon peuple chez lequel le tout a été recueilli (1). » Si mes lecteurs reçoivent, quant au caractère des Circassiens, la même impression que moi-même en ai reçue, j'aurai obtenu le seul succès que je désire et que je sois en droit d'attendre. Quant à la fréquente mention qu'une narration personnelle oblige de faire de soi, j'espère que ces raisons me la feront pardonner.

Je crois le sort de la Turquie intimement lié avec celui de la Circassie. La destruction d'un État musul-

(1) Depuis que j'ai écrit ces lignes, j'ai vu l'annonce d'une publication de mon ami M. Longworth, *A Year among the Circassians* (*Une année chez les Circassiens*). Je saisis avec plaisir cette occasion de revendiquer pour son ouvrage les mêmes titres que j'ai réclamés pour le mien, ceux que peut mériter l'observation directe et personnelle, et de donner mon humble témoignage quant au plaisir et au profit que l'on peut attendre de la lecture de M. Longworth ; car bien que je ne connaisse pas encore sa relation, je pense que l'expérience de près d'une année (durant laquelle nous fûmes intimement associés et de la manière la plus amicale) m'autorise suffisamment à affirmer d'avance que les connaissances classiques dans lesquelles M. Longworth est si éminent, son imagination ardente et son esprit généreux doivent avoir répandu de vives clartés sur cette *terra incognita*, — le monde circassien. Le public aura maintenant sur ce sujet le rapport de deux témoins oculaires.

man en Krimée a mis déjà la Turquie dans un péril imminent; selon toutes les probabilités humaines, la ruine d'un autre État musulman en Circassie précipitera le destin de l'empire turk.

Aucun de ceux qui ont étudié l'histoire de Russie (tout ingrate que soit cette étude), et qui ont observé la tendance générale de la politique russe en Orient, ne peut douter que la résolution de faire de Constantinople la capitale méridionale de l'empire n'ait été prise lors de l'envahissement de la Krimée, et que cette vue n'ait dirigé depuis lors tous les actes du gouvernement moscovite. Tous les doutes à cet égard disparaissent, au surplus, pour celui qui voit de près la Turquie, et qui obtient ainsi une connaissance plus intime du vaste système parfaitement organisé que suit constamment la Russie au moyen de ses agents pour affaiblir et rompre graduellement tous les liens sociaux qui jusqu'ici ont maintenu sur pied l'édifice de la puissance ottomane. Pour servir les projets de la Russie, des rébellions sont excitées dans l'empire turk, son territoire est envahi et des provinces lui sont enlevées, on intervient dans ses réglements de douanes, on accorde une protection spéciale à ses sujets chrétiens, on met obstacle à la navigation du Danube, et l'accès de la mer Noire — sujet digne de la plus sérieuse considération — est fermé aux vaisseaux de guerre des autres pays. A ces fins on amène une séparation d'in-

térêts et de politique entre l'Angleterre et la France, — moyen de hâter, dans les affaires de l'Europe, la crise desirée où on pourra prendre possession de Constantinople sans courir le risque de voir intervenir aucun des États européens entre lesquels on aura semé des germes de dissension et de guerre, et auxquels on aura susoité des dangers encore plus grands et plus imminents; et l'Angleterre pourra bien s'apercevoir, alors qu'il sera trop tard, qu'elle a été une seconde fois jouée dans la convention de Londres de 1840 destinée à fortifier la Turquie, d'une manière plus fatale encore qu'elle ne l'avait été dans le traité de Londres de 1827 pour la *pacification de l'Orient*, — d'où résultèrent la destruction de la flotte turque à la bataille de Navarin, l'invasion, la banqueroute et le démembrement de la Turquie, et finalement l'envahissement de la Circassie!

Quelques remarques pourront être utiles pour expliquer et justifier le système d'orthographe qui a été suivi pour écrire les mots circassiens et les noms propres (1). Diverses tentatives ont été faites dans ces dernières années pour introduire un système uniforme de transcription géographique. L'importance de ces tentatives est comprise de quiconque sent la nécessité d'exprimer en caractères européens (caractères qui in-

(1) Il est à peu près inutile de prévenir que j'ai approprié au lecteur français ce que M. Bell a écrit pour ses compatriotes. (L. V.)

diquent jusqu'à un certain point des sons différents pour chacune des différentes nations européennes) les sons articulés par lesquels des tribus ou dépourvues de l'art d'écrire, ou employant des systèmes d'écriture essentiellement différents des nôtres, désignent les noms locaux. Sans entrer dans l'examen critique des nombreux systèmes qui ont été soumis au public, deux raisons m'ont empêché d'en adopter aucun. D'abord, aucun d'eux ne s'appuie sur une analyse exacte et suffisamment étendue des sons articulés, de manière à pouvoir être d'une application universelle; en second lieu, aucun n'est devenu jusqu'à présent d'un usage un peu général. L'attention des savants s'est dirigée sur ce sujet, et plusieurs efforts honorables ont été faits, voilà tout. A ce point où la question est parvenue, tout ce qu'un homme sans prétention peut faire, c'est de s'attacher dans ses écrits à un système, et de dire au public ce qu'est ce système : c'est ce que j'ai fait. La langue circassienne étant une langue non écrite, d'un côté elle ne m'offrait pas cette difficulté de rendre par une association de caractères des sons habituellement représentés par une autre association; mais, d'un autre côté, je me suis trouvé dans la nécessité de recueillir les sons aux sources purement orales, et par conséquent exposé à toutes les méprises provenant soit du vice de prononciation de celui qui parle, soit des défauts de l'organe auditif chez celui qui écoute, ainsi qu'au manque de

fixité nécessairement existant dans les idiomes non écrits.

Je me suis interdit d'employer la lettre équivoque *c*, qui répond quelquefois à l'*s*, et d'autres fois au *k*; j'ai toujours employé l'une ou l'autre de ces deux dernières lettres, selon la prononciation que le mot devait avoir. Les deux consonnes *kh* exprime un son guttural fortement aspiré; *tch* expriment le son articulé du χ grec. Quant aux voyelles, j'ai employé les cinq principales — *a*, *e*, *i*, *o*, *u* — pour rendre le son qu'elles ont en italien. A l'égard des voyelles *e*, *i* et *u*, néanmoins, qui dans la plupart des langues sont prononcées tantôt avec toute la plénitude du son, et tantôt avec un son étouffé, j'ai exprimé ce dernier son assourdi et voilé par les simples lettres *e*, *i*, *u*, et le son dans toute sa plénitude par les lettres accentuées *é*, *í*, *ū*. A la fin d'un mot *e* indique une demi-syllable dépourvue de tout son-voyelle particulier, *eh* dénote le son plein de la voyelle. Enfin, lorsqu'il se rencontre des diphthongues, il faut y conserver à chacune des deux voyelles le son qui lui appartient, et prononcer, par exemple, *aū* comme si on avait écrit *aou*.

Londres, 17 *août* 1840.



JOURNAL

D'UNE

RÉSIDENCE EN CIRCASSIE.

CHAPITRE Ier.

Journal d'une traversée de Sinope à la côte de Circassie.

En mer, 14 *avril* 1837. — Dès le lendemain de mon arrivée à Constantinople, après la capture du *Vixen*, je pris la résolution de retourner en Circassie, afin d'y compléter les recherches qui avaient été si malencontreusement interrompues (1).

Les préparatifs de l'expédition terminés, et après m'être pourvu d'un ample assortiment de présents, tels que fusils,

(1) Pour ceux qui ne se souviennent pas ou qui ne sont pas au fait de la circonstance à laquelle il est fait allusion ici, il peut être nécessaire de rappeler qu'au mois de novembre 1836 M. Bell se rendit à la côte de Circassie, sur le *Vixen*, avec un chargement de sel, dans l'intention d'ouvrir des relations de commerce avec ce pays, sous la permission tacite ou même avec l'approbation — ainsi que M. Bell avait été conduit à le supposer — du gouvernement anglais. Quand, néanmoins, le gouvernement russe montra plus de fermeté qu'on ne s'y attendait en saisissant et confisquant le navire, et faisant prisonniers tous ceux qui étaient à bord, lord Palmerston laissa à leur sort M. Bell et ses compagnons de captivité, et abandonna tout examen de la question de la saisie, d'une manière — ainsi qu'on peut le voir en se reportant à un article sur ce sujet, dans l'appendice, fin du second volume — qui a imprimé un déshonneur ineffaçable sur lui et les hommes de son parti, non-seulement comme hommes d'État, mais aussi comme Anglais. (*Note communiquée par l'auteur.*)

sabres et télescopes pour les chefs, colliers et bracelets pour leurs femmes, et autres objets pour leurs dépendants, je m'embarquai pour Trébizonde, le 1er avril, sur le bateau à vapeur. Toutefois, l'avis que je reçus durant le voyage, par l'intermédiaire du consul russe, de l'interruption des communications entre ce port et la Circassie, me détermina à débarquer à Sinope. Samsûn et Sinope sont les ports de la côte de l'Asie Mineure les plus fréquentés par les Circassiens. Et pendant qu'à Sinope je m'informais en personne après un navire, j'envoyai à Samsûn mon domestique Luca pour voir ce qu'on y pouvait faire. Luca avait partagé ma captivité, et cependant il s'était joyeusement rembarqué avec moi. Il avait ordre de revenir immédiatement, par terre ou par eau ; mais quelques difficultés, qui provinrent de ce qu'il avait négligé de se pourvoir d'un *tichkerréh* ou passe-port, l'empêchèrent de me rejoindre avant le 8.

Dès qu'on sut qui j'étais, les Circassiens semblèrent me prendre sous leur protection spéciale. La première preuve que j'eus de leurs bonnes dispositions fut la célérité avec laquelle ils se mirent à transporter mon bagage au logement qu'on m'avait assigné et à ranger l'appartement. Néanmoins, pour diverses raisons, j'aimai mieux accepter l'offre obligeante que me fit M. Watson, capitaine du bâtiment anglais *l'Arundel*, de venir à bord de son navire jusqu'au retour de mon domestique. Je regrettai à demi d'avoir pris cette détermination, quand je vis la mortification évidente qu'elle causa aux Circassiens. L'un d'eux, notamment, jeune homme d'une physionomie belle et intelligente, qui, dès le premier moment, avait déclaré qu'il m'accompagnerait dans son pays, s'éleva avec véhémence contre mon dessein d'aller à bord du navire anglais, craignant, disait-il, qu'on ne me traitât pas bien. Cette crainte, ainsi que je le sus plus tard, était occasionnée par une scène d'ivresse dont les matelots (en vrais matelots anglais)

avaient donné le spectacle la seule fois qu'il leur avait été permis de venir à terre.

Je tirai le meilleur parti que je pus du temps que dura la détention de mon domestique, en faisant un arrangement conditionnel pour notre passage avec le patron d'un petit schooner de vingt-cinq tonneaux environ, qui était sur le point de mettre à la voile, et en me procurant à bord de *l'Arundel* une carte marine, un tour de loch, etc., objets qui se trouvent rarement à bord d'un côtier turc. Aussitôt que Luca fut de retour, je conclus le marché définitivement; nous convînmes que l'on partirait le lendemain soir et que je payerais le prix du passage dans l'après-midi. Pendant que je le comptais au capitaine, celui-ci demanda une somme double de celle dont nous étions convenus, sous prétexte qu'à cause de moi il n'avait pas voulu prendre d'autre chargement. Comme je n'avais fait aucune stipulation à cet effet, et que je regardais les 2,000 piastres auxquelles nous nous étions accordés comme une rémunération suffisante, je mis fin à la conférence en rempochant mon argent, et je demandai au bey de Sinope, que j'avais prié d'être témoin du payement, de vouloir bien me procurer un bateau pour me porter à Samsûn. Il me promit sans difficulté de me laisser gratuitement l'usage du sien, et reprocha au capitaine sa conduite avec moi, bien que ne pouvant pas me faire rendre plus ample justice, vu que j'avais omis de ratifier le marché en payant une petite somme à compte, selon l'usage des Turks.

Pendant que l'on apprêtait le bateau qui devait me conduire à Samsûn, je fus à bord de *l'Arundel*, et, à mon retour à terre, je vis avec satisfaction que Luca avait réussi à faire entendre raison au capitaine Khader, le patron du schooner; en cela, il avait été puissamment aidé par Chérif, — vieux marchand turk d'un embonpoint respectable, entretenant d'actives relations de commerce avec la Circassie, — ainsi que par les Circassiens. Plusieurs de ces derniers lui avaient dit

que s'il ne s'arrangeait pas avec moi, au lieu de partir avec lui ils m'accompagneraient à Samsûn. Ce nouveau poids jeté dans la balance amena le capitaine à promettre qu'il s'en tiendrait à ses conditions originaires, pourvu que je voulusse attendre deux jours qu'il eût complété son chargement. Un retard d'une couple de jours était préférable à un voyage à Samsûn et à toutes les tracasseries d'un nouveau marché; en conséquence, je consentis à attendre, et je payai mes arrhes. Je n'eus pas lieu de regretter cet arrangement; car, le dimanche et le lundi, le vent fut mauvais, et bien que le mardi il fût redevenu favorable, il changea de nouveau le mercredi, et il y eut dans la nuit d'assez fortes rafales: le temps se remit une seconde fois le jeudi; mais je crus devoir céder, par politique, aux instances de Chérif et du capitaine Khader, et attendre pour partir que le vendredi fût venu (c'est le dimanche des musulmans), afin que des prières pour un heureux voyage pussent être offertes dans la mosquée. Il était donc huit heures et demie, ce matin, quand nous avons mis à la voile.

La matinée a été calme et belle, et au moment où notre petit schooner (surmonté d'une flamme circassienne que j'avais eue du capitaine d'un bâtiment récemment arrivé) passait sous la large poupe de *l'Arundel*, le capitaine Watson nous fit saluer d'une décharge de ses pièces, et fit hisser le pavillon de beaupré pour nous souhaiter un heureux voyage, et en signe du vif intérêt que tout le monde à bord prenait à mon entreprise. Nous ne restâmes pas en arrière de politesse, et nous répondîmes aux honneurs qu'on nous faisait, au moyen d'une petite caronade rouillée, assez bien chargée pour éveiller au-dessus de nous les échos de la montagne.

Cette montagne, d'environ 300 pieds d'élévation, forme l'extrémité d'une péninsule à la partie la plus resserrée de laquelle Sinope est bâtie. Les vieilles et magnifiques mu-

railles de la ville sont d'une grande hauteur, flanquées de tours aussi fort élevées, et s'étendant de la baie du sud-est à celle du nord-ouest, et le long des deux rivages. Les murs renferment la partie turque de la ville, qui se trouve ainsi entièrement séparée des quartiers habités par les Grecs et les Arméniens. Du côté de la terre, il y a une double enceinte de murailles, et autrefois un fossé profond en augmentait encore la sécurité. Errer autour de cette enceinte, en m'abandonnant aux pensées que les environs sont bien faits pour inspirer, avait été mon plus grand amusement; car, bien que des inscriptions turques, placées en nombre d'endroits, indiquent quels sont les maîtres actuels du pays, on y rencontre aussi des inscriptions grecques et latines, de nombreux fragments de bas-reliefs d'une fort belle exécution, des frises, des chapiteaux, des entablements, des colonnes de marbre cannelées, etc., qui portent en eux mêmes le cachet de leur âge et de leur origine, de même qu'ils attestent les révolutions dont cette terre a été le théâtre. Au-dessus d'une porte de la partie nord de l'enceinte, j'ai remarqué une longue inscription grecque très-distincte, quoique la hauteur où elle se trouve m'ait empêché de la lire et de la copier; et sur une portion de colonne dont le chapiteau était renversé, et qui a été creusée à l'effet d'en faire un mortier, je vis inscrit : « *Divo Antonino divi Antonini*, etc. (1) » Un antiquaire trouverait cette ville digne d'examen; c'est, au surplus, une place confusément et mal bâtie, qui n'a d'intéressant que ses murailles antiques et sa situation pittoresque.

Le pays adjacent offre une ligne d'élévations continues, dont la hauteur s'accroît à mesure qu'elles s'éloignent de la

(1) Cette inscription, ou une toute semblable, avait déjà été vue en 1818 par M. le colonel Rottiers; mais la portion de colonne de marbre sur laquelle elle fut lue par ce dernier formait alors le soutien d'un avant-toit. (*Itinéraire de Tiflis à Constantinople; Bruxelles*, 1829, in-8°, p. 284.) (*Trad.*)

côte, et qui présentent à l'œil une infinie variété de formes, — nombre d'entre elles étant de figure conique, et probablement volcaniques comme le sont celles qui occupent la majeure partie de la côte vers l'ouest, direction dans laquelle je suis certain que les courses d'un géologue seraient richement récompensées (1). Une excursion au sud de Sinope me conduisit un jour au milieu de quelques agréables collines, entrecoupées de chemins bordés d'arbrisseaux toujours verts d'une végétation luxuriante, au pied desquels s'abritaient des violettes dont les suaves exhalaisons parfumaient l'air, et où se montraient çà et là nombre de métairies de bonne apparence, accompagnées de vignobles et de vergers, et où les labours, ainsi que d'autres opérations agricoles, s'exécutaient alors activement sur tous les points.

Le principal commerce de Sinope consiste en exportations de bois de chêne, que fournissent en abondance les hauteurs avoisinantes, et qui est dirigé sur les chantiers impériaux de Constantinople, où on l'emploie à la construction des vaisseaux. Sinope construit aussi un petit nombre de bâtiments; sa baie est devenue depuis peu une station où les bateaux à vapeur de Trébizonde viennent régulièrement s'approvisionner de charbon. Depuis que les Turks et les Persans ont surmonté leurs appréhensions, le nombre de ceux qui vont et viennent constamment sur ces bateaux à vapeur est très-considérable, généralement de soixante à cent par chaque voyage; et il est aisé de conjecturer combien d'utiles chan-

(1) Le vœu qu'exprime ici M. Bell pour l'exploration géologique de cette région de l'Asie Mineure était déjà, à cette époque, amplement exaucé par les observations de notre compatriote M. Texier, chargé par le gouvernement français d'une exploration scientifique de l'Asie Mineure, exploration complétement exécutée de 1834 à 1836, et qui a produit une riche moisson de matériaux géographiques, historiques et géologiques, dont le monde savant attend la publication avec une légitime impatience. M. Texier poursuit aujourd'hui, en Perse, le cours fructueux de ses voyages et de ses observations. (*Trad.*)

gements, tant au physique qu'au moral, doivent résulter, avant qu'un long temps s'écoule, d'un contact si fréquent entre les membres de communautés jusqu'ici tenues dans un complet isolement, autant par les obstacles physiques que par les préjugés religieux. Il arrive fréquemment que les *steamers* maintenant employés sont dans l'impossibilité de prendre tout le chargement offert, et un bateau de plus grandes dimensions est sur le point d'être ajouté au service de la ligne. Pourquoi les capitalistes anglais ont-ils négligé une ouverture si profitable?

Nos passagers circassiens sont au nombre de cinq; ils sont arrivés à bord avec une assez grande quantité de bagages, — des marchandises, je présume; leur premier soin a été d'examiner leurs armes et leurs munitions, me rappelant par là ce qui m'avait été dit de la possibilité qu'il y avait que je me trouvasse enveloppé dans *des affaires politiques*, — pour employer l'expression d'un ami de Constantinople, — avant d'avoir atteint la côte circassienne.

Le vent a été aujourd'hui E.-S.-E. jusqu'à deux heures après midi, où nous nous trouvions à la hauteur de Gherzeh (1); il s'est alors mis tout à coup au S.-S.-E., et une bonne brise, qui se maintient depuis ce moment, nous a permis de prendre notre course directe vers Pchat.

Samedi 15. — La brise d'hier au soir a continué toute la nuit dernière et jusqu'à quatre heures de cette après-midi; elle est alors tombée, mais nous devons avoir déjà couru environ 80 milles en ligne droite, ce qui est un début passable. Le capitaine Khader est un homme communicatif et de bonne humeur, qui cause et plaisante avec tout ce qui l'entoure. Lui et moi faisons table commune, — c'est-à-dire que deux fois par jour on nous prépare une étuvée de viande salée aux œufs et aux oignons, dont je me régale d'abord, après quoi je lui passe

(1) Petit village (l'ancienne *Carusa*) situé sur la baie, à cinq ou six lieues vers le sud de Sinope. (*Trad.*)

le reste. Chacun de nous a alors une petite tasse de café sans sucre et une pipe, le tout sur le pont. Nos autres repas, dans le courant de la journée, sont tout à fait irréguliers, selon l'envie ou le besoin, et se composent de pain, d'ail, d'olives et de *capsicum*. Heureusement que j'ai une petite provision de figues, de pommes et de noix dont je m'étais pourvu, et que je substitue à l'ordinaire du capitaine Khader. Comme dans ses précédents voyages, le pauvre Luca mange à peine; lui et moi on nous a placés à l'avant, l'arrière étant réservé au capitaine et à l'équipage, — ou plutôt à leurs pacotilles et à leurs provisions, car jusqu'à présent ils ont dormi sur le tillac, — et le reste étant occupé par les autres passagers. On m'a fourni un tapis, des nattes et une courte-pointe. Luca se sert de ma couverture et de ma housse; ma selle et ma valise remplissent les fonctions d'oreillers. Je rapporte tout cela pour l'utilité des voyageurs futurs. J'espère que nous n'aurons pas de pluie avant de toucher la terre; car, autrement, notre établissement ne serait pas des plus secs.

Un des Circassiens paraît prendre grand plaisir, — plaisir partagé par son ami Hassan, jeune homme à l'œil d'aigle, — à jouer d'un instrument très-simple, une espèce de hautbois. C'est un bâton d'environ deux pieds de longueur, évidé à l'intérieur, et inférieurement percé de trois ouvertures; la partie supérieure n'a pas d'anche, mais le musicien, fermant à demi avec les lèvres et la langue l'ouverture de l'instrument et soufflant dans l'autre moitié, produit un petit nombre de notes très-douces, dont quelques-unes sont accompagnées par l'exécuteur d'un son vocal inarticulé. L'une de ses mélodies favorites a huit notes, non compris les notes de fioritures, et les trois dernières se jouent à l'octave au-dessous des autres. Hassan l'accompagne de la voix, et bat la mesure de chaque note de manière à former un second accompagnement. Quelques airs sont plus longs que celui que je viens de mentionner; en général ces airs sont plaintifs, bien que quelques-uns soient

animés. Si je n'avais pas su qui nous les jouait, et qu'on m'eût demandé d'où ils provenaient, j'aurais probablement répondu que c'étaient de vieux *lilts* écossais. Je viens d'apprendre que ce musicien champêtre est un pâtre circassien qui a été en Turquie chercher de l'emploi, et qui, n'ayant pas réussi, a obtenu son passage par charité pour retourner chez lui. Il a l'air d'un de ces gens « qui aiment à vivre au soleil ; » mais ses traits expriment la bonté, et il a de belles dents.

La brise s'est assoupie pendant une heure environ, comme pour me donner le temps d'écrire ce journal ; puis elle a fraîchi du même point de l'horizon qu'auparavant.

Dimanche 16, cinq heures et demie du matin.—Un ravissant lever de soleil ; mais le calme qui l'accompagne, avec un léger souffle dont la direction change à chaque instant, nous dispose aussi peu à admirer la scène que le serait l'équipage d'un *gin-boat* du Cornouailles placé, dans des circonstances analogues, au milieu du canal Saint-Georges. Ce dont nous avons maintenant besoin, c'est une brise ferme qui nous mette à même d'arriver avant la nuit en vue de la côte, et de prendre ainsi nos mesures pour passer entre les croiseurs russes. Le vent est presque entièrement tombé ce matin vers les une heure, et depuis lors il est resté très-faible.

Notre bâtiment n'a pas de girouette ; mais quand Khader veut voir comment il faut brasser les vergues, il dirige au-dessus du plat-bord sa longue pipe, qui lui sort rarement des mains, et la fumée répond parfaitement à ce qu'il veut savoir. Qui a dit que les Turks sont d'humeur morose ? Notre capitaine prouve le contraire ; sa bonne humeur a toujours été la même, soit pendant les deux dernières nuits où nous étions, passagers et matelots, assis pêle-mêle sur le tillac par un beau clair de lune, jouissant d'une brise favorable, soit maintenant que le calme nous abat et nous désole. Un jeune garçon à mine de bohémien, avec de longs cheveux mal peignés qui lui retombent sur le cou, et qui est en ce

moment au gouvernail, — car, à la différence des Russes, tous sont parfaitement en état de tenir la barre du navire, — est, en outre, la vraie personnification de la malice et du bonheur. Khader me demande fréquemment si je désire manger, et me dit de demander ce que je veux avoir, attendu que tout ce qu'il a est à ma disposition. Tout ce qu'il me demande en retour est que je parle favorablement de lui chez les Circassiens, quand nous serons à terre. Il désirait même que je lui promisse de dire que le bâtiment était à moi ; mais je m'y suis refusé, naturellement, lui promettant toutefois de dire comme il m'avait bien traité. Telle est déjà l'attitude que nous autres Anglais nous pouvons prendre, si nous voulons, parmi les Turks et les Circassiens. Le vent est enfin devenu favorable; nous avons maintenant une légère brise du N.-N.-O. qui se soutient, de sorte que nous pouvons reprendre notre marche.

Deux heures après midi. — La brise favorable est bientôt tombée, et pendant environ deux heures nous avons été presque endormis sur les eaux, ou plutôt, devrais-je dire, le schooner seulement; car, quant à nous, nous faisions de notre mieux pour aller de l'avant. Nous avons à bord un mollah qui fait, pour son commerce, son premier voyage en Circassie; il a écrit un verset du Koran, qu'il a fait attacher au haut des agrès, et on a suspendu à l'arrière un Koran appartenant à un Turk qui a les dehors d'un fort bon homme. Ces moyens sont regardés comme efficaces pour se procurer un bon vent, et, en cela, notre expérience ne prouve pas le contraire, car une brise de deux nœuds à l'heure vient de s'élever de nouveau du N.-N.-O. Le temps est magnifique et promet de se maintenir.

Les Circassiens et quelques-uns des matelots sont très-réguliers dans leurs prières de chaque jour; ils ne le sont pas moins dans leurs ablutions. Mes provisions, ainsi qu'on l'a vu, sont loin d'être somptueuses, mais elles me sont servies

beaucoup plus proprement qu'il n'est ordinaire, à ce que je soupçonne, sur les bâtiments de même classe qui naviguent sur nos côtes. Khader a une carte turque de la mer Noire, qui, au total, paraît assez bien dessinée, sauf que les caps et les baies sont un peu trop prononcés. Il manœuvre son navire, outre cela, en homme qui en a l'habitude ; de sorte que réellement j'éprouve un degré de sécurité tel que je n'en ai jamais ressenti au milieu de l'équipage novice de l'*Ajax* russe.

Lundi 17, *cinq heures de l'après-midi.* — Nous n'avons guère avancé pendant la plus grande partie de la journée d'hier, non plus que pendant la nuit passée, car toute la nuit nous avons gouverné N.-N.-O., par suite d'un léger vent d'E. accompagné d'un peu de brouillard. Il nous a fallu nous maintenir dans cette direction jusque vers les six heures ce matin, où la brise a changé et s'est remise au S. tirant sur E., direction qu'il a conservée tout le jour, nous permettant de reprendre notre marche sans trop de déviation, à raison de cinq nœuds à l'heure.

Une hirondelle a passé près de nous il y a un moment ; c'est un bon présage. Mais je viens d'être interrompu dans mon journal par les gens du pont, qui ont annoncé entendre le bruit du canon. Ils sont montés voir ce que c'était, mais ils ne se sont nullement montrés disposés à virer de bord ; cependant ils s'occupent à tenir les bonnettes prêtes en cas de nécessité. On a compté douze coups. Il est possible que la victime soit quelque pauvre barque comme la nôtre : combien de temps encore une telle iniquité sera-t-elle permise !

Ces marins turks ont un usage dont on est frappé : c'est de se réunir régulièrement sur le tillac après le coucher du soleil, et là un d'entre eux — le contre-maître — prononce à voix haute une courte prière pour demander au ciel un bon vent et la sûreté du navire ; et au moment où la prière finit tous s'écrient ensemble : *Amen !*

Le vieux Khader est endurci au métier, car voilà vingt-

cinq ans qu'il fait le commerce avec la Circassie, hiver et été, et en dépit du blocus russe. A l'époque même où les Russes versaient leurs larmes de crocodile pour son pays à Unkiar Skelessi, son navire fut capturé par leur croisière sur la côte de Circassie; mais lui, son équipage et les passagers, y compris une Circassienne, au nombre de neuf personnes, s'échappèrent dans une petite chaloupe pareille à celle que nous tenons en ce moment en poupe, et parvinrent à regagner en quatre jours la côte, près de Samsùn.

Mardi 18. — Toute la nuit dernière je me suis tenu éveillé, épiant ce qui se faisait sur le pont, attendu que je désirais fort ne pas perdre l'occasion de prendre terre; mais malheureusement aucune ne s'est présentée, car il nous a fallu gouverner au sud durant la plus grande partie de la nuit, et nous faisions environ un nœud à l'heure dans cette direction : c'est dans cet état que je trouvais les choses chaque fois que je montais sur le pont. A trois heures, tout l'équipage dormait, sauf un homme qui chantait pour se tenir éveillé, la crainte d'être surpris par les bâtiments russes n'ayant pas suffi pour cela; mais comme j'avais conçu l'idée, d'après ce que j'avais observé à Ghélendjik, que les douze coups de canon dont le retentissement était venu jusqu'à nous pouvaient bien être les saluts de deux navires à leur entrée dans ce port et la réponse de l'amiral, j'éveillai le capitaine et lui fis part de cette supposition : il en reconnut la probabilité; et si notre conjecture est fondée, ceci confirme ce que Khader me disait dernièrement d'un courant de cette côte dirigé au nord; car si nous étions à la hauteur de Ghélendjik, nous serions d'environ 35 milles plus au nord que n'indique mon estime, et le vent du S.-E. que nous avons eu rend cette grande différence d'autant plus probable. Les Russes nous ont ainsi rendu un bon service!

Ce matin vers la pointe du jour nous avons gouverné au N.-E. tirant au N., et le soleil levant nous a montré le sommet de

deux éminences, mais à une telle distance que personne ne paraissait les reconnaître avec certitude : les uns disaient que c'étaient les hauteurs au-dessus de Pchat ; les autres, que c'étaient les montagnes qui dominent la côte du côté d'Anapa. La vue de ces deux sommets ne nous en a pas moins réjouis. Cette impression, toutefois, n'a été que de courte durée, car le vent s'est bientôt mis plus à l'E., soufflant avec une telle force et soulevant une telle mer, que Khader a perdu patience et a fait tourner l'avant du navire vers Sinope. Je me suis fortement élevé contre cette manœuvre, et enfin il a suivi mon avis et s'est maintenu S. 1/4 S.-O. ; il a persévéré dans cette direction jusqu'à deux heures de l'après-midi, où le vent et la mer, continuant d'augmenter, il a déclaré qu'il ne la garderait pas plus longtemps avec ce vent venant de la côte. Il est certain qu'il s'annonçait d'une manière inquiétante ; de sorte qu'en désespoir de cause j'ai cédé et me suis retiré dans ma cabine pour essayer de calmer un mal de tête que j'attribuais en partie au manque de nourriture convenable, attendu que l'état de la mer avait empêché le cuisinier de vaquer à son office, et que j'avais fait l'expérience de l'ordinaire des matelots, du pain et de l'ail. Ce que j'éprouvais en ce moment n'était nullement enviable ; je me sentais forcé de voir les choses en noir, et je me voyais déjà revenu à Sinope, déçu dans mes espérances et tous mes plans déconcertés. Ces tristes idées, toutefois, se dissipèrent au bout d'une couple d'heures, le vent étant tombé et étant devenu plus favorable, si bien que nous reprîmes notre route et que nous nous y maintînmes toute la nuit. Vers les huit heures j'allai me reposer, dans l'intention d'être sur pied toute la nuit et de veiller à ce que la vigie fût soigneusement maintenue, craignant que chez les autres, ainsi que chez moi, l'appréhension des croiseurs ne se relâchât par l'habitude ; mais, en cette occasion, je fus grandement en faute, car je dormis profondément, bercé par des rêves agréables, jusqu'à trois

heures et quart. Étant alors allé sur le pont, j'y trouvai tous les marins à leur poste, et deux des Circassiens au leur, c'est-à-dire en vigie, à cause des Russes, dont Khader semble se mettre fort peu en peine, pensant principalement à la manœuvre de ses voiles.

Mercredi 19. — Poursuivant notre marche, ainsi que je l'ai dit, le lever du soleil nous montra plusieurs sommets de montagnes coniques, que les Circassiens s'accordèrent à regarder comme étant celles de Pchat ; et le souvenir que j'en avais gardé me fit penser qu'ils ne se trompaient pas. On se mit aussitôt à fuuer les bonnettes; et avec le vent à bâbord nous courions rapidement sur la côte, tous pleins de joie et d'espoir, quand le vent, toujours inconstant, venant à se tourner vers les Russes de Ghélendjik, nous a forcés de rentrer d'abord une voile, puis une autre, et, finalement, de nous éloigner vers le sud. Cette route a été continuée jusqu'à midi, heure où le vent, comme Khader l'avait prédit, a tourné S.-E. 1/4 S.; et en ce moment, une heure et demie, il vente si frais, que nous courons de nouveau sur Pchat, à raison de cinq ou six nœuds. Khader est de joyeuse humeur et plaisante tout ce qui l'entoure. Entre autres plaisanteries, il dit à un vieux Circassien à face refrognée, qui demeure près d'Anapa, — personnage qui paraît être le propriétaire de la plus grande partie de la cargaison, et qui a eu le mal de mer, — qu'il était bien aise de le revoir sur le pont, attendu que quand il était si souvent endormi et qu'il oubliait de dire ses prières, on avait de mauvais vents. J'ai dit à Khader qu'en Angleterre on ne croyait pas que les Turks pussent plaisanter, mais que j'étais heureux d'en voir un aussi joyeux qu'il l'était. — Oui, oui, a-t-il répondu; j'ai une vieille femme et un fils, et toutes les fois que je puis gagner un peu d'argent pour eux, je suis disposé à rire et à être heureux tout le jour durant.

Cinq heures après midi. — Le vent est tombé de nouveau,

et je crains que, jointe au courant, la mer, qui est forte, ne nous emporte trop loin dans le nord ; pourtant il se peut que nous ayons une meilleure chance, attendu que le mollah (qui, par parenthèse, n'est pas un mollah, mais un dévot musulman, un Géorgien, nommé Ismaël) a pensé à un expédient pour *relever le vent* : c'est de faire, une petite soucoupe à la main, une quête de paras parmi ses coreligionnaires, pour acheter des petits cierges qui seront placés dans la mosquée d'un saint derviche de Sinab ; les paras provenant de cette quête ont été enveloppés dans un morceau de vieux linge et attachés au gouvernail. Je ne veux rien insinuer d'irrespectueux ; cet homme a une honnête figure, et je ne doute nullement que l'argent sera fidèlement employé.

Ce soir vers les huit heures nous avons eu un peu de brouillard, mais il s'est bientôt dissipé et nous a laissé une légère brise du sud. Lorsque la voilure a été disposée en conséquence, que la prière du soir a été dite, qu'une vigie a été posée au gaillard d'avant, et le reste de l'équipage et des passagers réuni à l'arrière, — Khader et moi sur notre petit divan, — le timonier a proposé de nous conter une histoire pour faire passer le temps. Pendant qu'il était agenouillé, selon la coutume générale, la barre du gouvernail sous le bras et une pipe à la main, de manière à ce que l'autre bras restât libre, la lune versant en plein sa lumière sur ses traits doux et expressifs, ainsi que sur les figures de son auditoire, — Turks et Circassiens alternativement, — notamment sur le visage bronzé, et en ce moment impassible, du vieux Khader, majestueusement assis en arrière, sa corpulente personne vêtue de rouge et de bleu, les pieds enfoncés dans ses pantoufles jaunes et la tête couverte d'un ample turban orange, — je pensais que notre tillac n'aurait pas fait un mauvais tableau.

« Il y avait autrefois, commença le timonier, un sultan qui était arrivé à l'âge de cent ans ; il possédait un grand pouvoir et de grandes richesses, et pourtant il était malheureux. Un

certain derviche vint le trouver et lui dit : Sultan, tu possèdes un grand pouvoir et de grandes richesses, et tu as atteint une bonne vieillesse, et pourtant tu es malheureux. Tu n'es pas disposé à m'en dire la cause, mais moi je puis la deviner ; et si tu veux suivre mon conseil, cette cause n'existera plus. Le sultan y consentit..., etc., etc. » Le conteur parlait seulement depuis une demi-heure, quand un changement de vent vint l'interrompre. On courut à la voilure, puis le conte fut repris. Mais le vent ne tarda pas à nous abandonner, et Hassan, un des plus vifs de nos Circassiens, jeune homme aux dehors robustes, et qui sans doute, si près de chez lui, avait autre chose à penser qu'aux sultans et aux derviches, s'écria tout à coup qu'il fallait prendre les rames, et en saisissant une lui-même donna vigoureusement l'exemple. Nous avons néanmoins une mauvaise perspective pour la nuit.

Jeudi 20. — Je suis resté sur le pont jusqu'à trois heures du matin, continuellement livré au supplice de Tantale, par l'espoir toujours déçu qu'une bouffée de vent nous porterait d'un coup à la côte ; car tous les quarts d'heure ou à peu près une brise fraîche se levait, nous poussait à un ou deux milles, et tombait de nouveau : alors nous prenions nos rames, que nous abandonnions aussitôt qu'une autre brise s'élevait d'un point opposé, pour mourir bientôt à son tour. Nous avons eu ainsi des alternatives sans nombre de vents du S.-E. et du N.-O., dans l'intervalle desquelles nous allions à la rame ; j'ai enfin perdu patience, et je suis allé reposer une couple d'heures. Jusqu'à dix heures du matin les choses n'ont guère mieux été ; mais vers cette heure une bonne brise s'est levée entre le S.-E. et le S.-S.-E., et nous a permis de courir rapidement vers la terre. Nous nous sommes maintenus ainsi jusque vers les deux heures, et nous avions été fort désappointés de n'avoir pu apercevoir de la journée aucun des points très-élevés des environs de Pchat, d'où, selon notre

calcul, nous n'aurions pas dû être fort éloignés, quand, par une heureuse ou malheureuse chance, c'est ce que la suite va nous apprendre, j'ai affirmé que je voyais terre à l'avant. Les uns ont confirmé, les autres ont contesté cette annonce; par suite de quoi un matelot a monté au grand mât, et de là a vu plus que nous ne demandions : un grand bâtiment entre nous et la terre. Khader a été immédiatement éveillé, et notre navire a fait une évolution vers la pleine mer. Pendant quelque temps, tous les yeux ont été anxieusement tournés vers l'arrière, pour voir si nous étions poursuivis : rien ne l'annonce, néanmoins, car déjà le bâtiment a disparu sous l'horizon; notre épouvantail, de l'assentiment général, doit donc être ou un navire marchand ou un vaisseau de guerre, où la surveillance est fort négligemment exercée. Les Circassiens ont si peu de crainte et un si grand désir d'arriver à terre, que déjà ils ont proposé de revenir sur nos pas, et que je viens d'être appelé au conseil. Je me suis élevé contre la proposition, tant parce qu'il serait fort ridicule à nous d'aller nous assurer si le navire que nous avons vu est un bâtiment marchand ou un vaisseau de guerre avec une vigie négligente, que parce que nous nous trouvons, à en juger par les hauteurs que nous avons vues, — car les vapeurs qui les enveloppaient viennent de se dissiper, — entre Pchat et Ghélendjik, et conséquemment trop loin au nord pour gagner, sans de grandes difficultés, le premier de ces deux endroits. J'ai donc conseillé de nous tenir aussi près du sud que possible pendant cinq ou six heures, et d'essayer alors de gagner notre port.

Notre plus grand malheur depuis quatre jours, après les mauvais vents, a été que les hauteurs sont restées presque constamment enveloppées de nuages, de sorte que nous n'avons pu corriger nos estimes, qu'il est difficile de faire ici exactement tant qu'on ne saura pas quelque chose de plus certain sur la rapidité du courant qui porte au nord, et sur

son étendue (1). Par un temps clair, qu'on dit être le plus fréquent, les montagnes élevées sont des guides infaillibles.

Vendredi 21. — Hier nous avons eu pendant une partie de la soirée une pleine lune superbe, dont pas un nuage

(1) J'ai consulté le ***Portulan de la mer Noire***, publié à Odessa en 1830 par M. Taitbout de Marigny, dans l'espoir d'y trouver des notions précises sur les courants dont M. Bell signale ici les inconvénients; j'en extrairai le passage suivant, le seul qui se rapporte à ce sujet :

« Ce n'est qu'à une assez petite distance des côtes que les courants peuvent faire commettre des erreurs considérables. Celui qui doit son origine au Don, après sa sortie de la mer d'Azov, s'avance au S.-O., le long de la côte méridionale de Crimée, jusqu'à une certaine distance du cap Khersonèse. Ceux du Dnièpre et du Dniestre, qui se portent au midi, se joignent à lui ainsi qu'aux eaux du Danube, et courent en masse vers le canal de Constantinople, qui n'en reçoit qu'une partie. Le remous rejette l'autre sur la côte d'Asie, qu'elle longe à l'E., et qui suit ensuite, vers le N., la Mingrélie et la Circassie. Cette marche généralement observée des courants de la mer Noire, cède parfois, dans certaines parties, à l'impulsion des vents ou à quelques particularités locales. » (Taitbout de Marigny, ***Portulan de la mer Noire et de la mer d'Azov***, p. 13.)

Plus loin (p. 45), le ***Portulan*** décrit ainsi l'ensemble de la côte circassienne : « Les contre-forts du Caucase, baignés par la mer Noire, forment une côte qui, dans la direction du S.-E. au N.-O., s'étend jusqu'à Anapa. On la connaît généralement mal, malgré la facilité qu'aurait un bâtiment de guerre à l'aborder sur tous ses points. Elle est presque partout accore et garnie de hautes falaises, qui, par leurs formes généralement cintriques, ainsi que par leur couleur, rougeâtre depuis Soukhoum-Kalé jusqu'au cap Itokopaskhe, et blanche depuis ce cap jusqu'à Anapa, se font remarquer à une distance considérable, et rendent facile la reconnaissance des mouillages. Les tempêtes du large sont rares sur cette côte, qui en est défendue par ses hautes montagnes; les vents du N. et de l'E., au contraire, se précipitent avec furie de leurs sommets, et font reconnaître toute la justesse du surnom, donné par les anciens au Caucase, de ***lit de Borée***. Chaque soir, dans ces parages, le navigateur est sûr de trouver des brises de terre qui soufflent toute la nuit, et qui ne cessent souvent que vers dix heures du matin pour faire place à celles du large. Il y trouve aussi, comme je l'ai déjà dit, un courant parfois assez violent, qui se dirige vers le détroit de Kertche. » (***Traduct.***)

n'obscurcissait l'éclat. La mer sommeillait presque aux rayons de l'astre, en même temps que notre bâtiment obéissait à l'impulsion d'une légère brise.

Pendant quelque temps le calme de cette scène me tint dans le ravissement; sur notre pont même on n'entendait aucun bruit, par suite de l'appréhension qu'une éclipse que j'avais annoncée inspirait à mes compagnons de voyage, éclipse à laquelle il semblait qu'ils ne pussent penser sans terreur, quoique je leur eusse expliqué la nature du phénomène. — C'est la volonté de Dieu, telle était leur unique réponse à mes représentations.

Enfin je songeai à descendre prendre une heure de repos, attendu que j'avais décidé que je passerais la plus grande partie de la nuit sur le pont à veiller de nouveau à ce qu'on ne perdît aucune occasion de gagner terre.

Des nuages succédèrent à l'éclipse; mais ils amenèrent peu de vent, et ce peu fut très-variable, de sorte que nous nous déterminâmes à ramer toute la nuit, en nous relevant de demi-heure en demi-heure. Je pris les rames quand vint mon tour, et le matin sembla vouloir nous apporter quelque soulagement, un vent favorable ayant commencé à s'élever : les premières clartés de l'aube nous permirent de voir les montagnes, dont quelques-unes n'étaient qu'à une quarantaine de milles devant nous. La joie qu'occasionna cette découverte fut courte; car, peu après, le contre-maître étant monté au grand mât, annonça qu'il voyait une voile au vent, et tandis que nous braquions nos lunettes dans la direction indiquée, une seconde voile fut signalée, toutes deux longeant la côte devant le vent et courant au sud.

Chacun de nous alors se mit en action; on fit agir quatre rames de plus, huit en tout, et on porta les bonnettes. Au moment où nous approchions de terre, les bâtiments se rapprochèrent de nous; notre course et la leur formant alors un angle aigu, bientôt nous pûmes nous assurer que c'étaient

deux bâtiments de guerre russes. Le plus proche paraissait être un cutter trois mâts de six canons, et l'autre, beaucoup plus grand, un brick de guerre.

Quand le plus petit fut à 5 ou 6 milles de nous, Khader fit abandonner en dérive le canot que durant le voyage nous avions remorqué à l'arrière. Bientôt nous vîmes un canot à voile se détacher du cutter pour capturer les personnes que les Russes supposèrent vouloir s'échapper ; cette ruse eut pour effet de rendre moins active la poursuite de l'ennemi ainsi divisée. Dans cette crise, j'insistai avec force pour qu'on jetât à la mer tout ce qui n'était pas d'usage immédiat, et qu'on défonçât la seule barrique d'eau qui nous restât ; mais les Turks n'entendirent nullement sacrifier la moindre partie de leurs propriétés, de sorte que les seuls objets qu'ils jetèrent par-dessus le bord furent l'affût de notre pièce (la petite caronade rouillée était descendue, et on ne put l'avoir) et mon pavillon circassien. Le cutter commença son feu dès qu'il nous crut à portée ; les premiers coups n'arrivèrent pas jusqu'à nous, et ne servirent qu'à stimuler l'activité des rameurs. L'expérience que j'avais de l'habileté maritime des Russes me permit d'espérer qu'il nous restait chance d'échapper : je ne me trompais pas. Deux fois, avant que le cutter ne nous eût approchés, il perdit du chemin par la nécessité où il se trouva de changer sa marche, le commandant s'étant efforcé de gouverner droit sur nous, au lieu d'aller de l'avant et de venir se placer entre nous et la partie de la côte que nous cherchions à atteindre. Quatre ou cinq fois, alors qu'il courait bord à bord et non loin de nous, ses boulets nous dépassant de beaucoup, le cutter perdit du chemin en changeant sa marche, soit dans l'intention de se rapprocher de nous davantage, soit afin que sa bordée portât mieux, les pièces de l'avant paraissant (à leur détonation) être de moindre dimension. Les Turks furent alors au désespoir, et parlaient de carguer les voiles en signe de soumission. Notre Turk à

l'air bénévole, l'homme au Koran, répondit, quand on le pressa de se joindre aux rameurs, qu'il ne lui restait plus de forces; mais les Circassiens étaient disposés à profiter de la gaucherie de ceux qui les poursuivaient. Khamti, le vieux Circassien à figure refrognée des environs d'Anapa, leva son poignard sur Khader quand celui-ci parla de se rendre. Ismaël, le dévot mollah, avait proposé la veille, au moment où on aperçut le même navire pour la première fois, de charger nos armes (et en même temps il en avait donné l'exemple), et de mourir en nous battant plutôt que de nous laisser prendre : cette résolution, nous l'adoptâmes maintenant. Tous les Circassiens placèrent leur poignard à la ceinture pour tenir les matelots à leur devoir; cette démonstration obligea deux jeunes Turks qui s'étaient mis à pleurer à hisser de nouveau les voiles que dans leur désespoir ils avaient descendues, et dans leur précipitation ils en embarrassèrent une dans les agrès (c'était une bonnette), confusion à laquelle le temps ne nous permit pas de remédier pendant notre course.

La lenteur des Russes dans leur feu fut aussi remarquable que la nonchalance de leurs manœuvres; néanmoins quelques-uns de leurs coups furent assez bien visés : j'entendis un boulet passer entre nos mâts; un autre traversa une de nos voiles d'avant, et plusieurs vinrent frapper l'eau très-près de nous.

Au total, la distance où nous étions encore de la côte, et la supériorité de la voilure de nos adversaires, semblaient ne nous laisser guère d'espoir, nonobstant la maladresse des Russes et l'ardeur des Circassiens. J'étais descendu pour quelques minutes, afin de tenir ma provision un peu forte de poudre prête à être jetée à la mer, et de prendre sur moi, pour être à même de la détruire, une lettre qu'il n'eût pas été prudent d'avoir en ma possession au moment où j'aurais été fait prisonnier. Pendant que j'étais ainsi occupé, le hasard m'ayant fait regarder par l'écoutille, je rencontrai le regard perçant

d'Achmadjan, ce Circassien qui à Sinope avait déclaré la résolution où il était de m'accompagner. Quoique de petite taille et passablement fluet (excepté des épaules), il s'était montré un héros parfait par sa force, son courage, son adresse à gouverner les matelots, et son ardeur que rien ne pouvait abattre. Depuis deux heures j'avais été à la même rame que lui (toutes nos grandes rames étaient maniées par deux rameurs), et je n'avais pu apercevoir chez lui le moindre indice de diminution de vigueur. Au moment où son bel œil noir rencontra le mien (tous ses traits sont réellement beaux et délicats), il me cria : « Ah, capitan! » avec une expression suppliante à laquelle il m'eût été impossible de résister lors même que j'eusse pu avoir l'idée de l'abandonner ; si bien que je retournai immédiatement à sa rame, et que je m'efforçai de l'aider à exciter les autres en me joignant au chant dont ils accompagnaient le mouvement cadencé des rames, ou bien à l'acclamation de *madge! madge!* équivalant au mot français *courage!* par laquelle ils répondaient à chaque décharge. Le cutter était finalement arrivé à portée de mousquet; en ce moment, Hassan, notre Circassien à charpente de fer, saisit sa carabine et la déchargea deux fois coup sur coup sur le bâtiment ennemi : l'un de ces deux coups, nous dit-il, n'avait pas été perdu. Il tira ensuite son poignard, et le brandissant au-dessus de sa tête, proféra quelques paroles de défi. Son ami le joueur de flûte, le pâtre circassien, prit les choses plus froidement; néanmoins il se joignait au chant des rameurs, et il rama lui-même avec une vigueur soutenue, bien qu'avec une déplorable maladresse.

Enfin nous arrivâmes si près de la côte que nous pûmes voir les habitants descendre précipitamment des hauteurs et se répandre des deux côtés le long de la plage, vers le point que nous cherchions à atteindre. A cette vue, nos Circassiens, qui n'avaient cessé d'entonner en chœur leur beau chant de rameurs *Arira-ri-ra*, poussèrent un cri perçant, auquel leurs

compatriotes répondirent de la côte par une acclamation non moins aiguë. En un moment, une barque littéralement encombrée d'hommes armés fut bord à bord avec nous. Nous leur demandâmes de monter à bord et de nous aider à ramer; mais ils aimèrent mieux ramer en demi cercle autour de nous, comme pour montrer au cutter que nous étions sous leur protection. Les Russes parurent penser qu'il n'y avait pas à plaisanter avec ce renfort de vingt-quatre à vingt cinq hommes, car le cutter commença immédiatement à s'éloigner, en même temps que l'équipage se vengeait de son désappointement par quelques coups tirés à l'aventure, et qui soulevèrent l'eau çà et là autour de nous.

Sur ces entrefaites le brick était arrivé au largue, où il s'arrêta aussi, en même temps qu'il nous envoyait un boulet; mais cette démonstration fut reçue de notre côté avec une grande indifférence, la côte étant devenue pour nous d'un bien plus grand intérêt.

Une masse épaisse d'hommes en armes y était alors rassemblée. Quand nous arrivâmes assez près, trois jeunes gens dépouillèrent leurs vêtements et nagèrent vers nous pour porter notre câble à terre; à mi-chemin de leur retour, ils furent joints par un quatrième, qui venait leur prêter assistance. Une grande barque, que j'avais vu mettre à la mer au nord du point où nous étions, nous rejoignit en ce moment pour nous aider à débarquer nos marchandises si le feu avait continué; mais les Russes, nous voyant en force, gagnèrent la mer.



CHAPITRE II.

Première semaine en Circassie.

Sùbech, 24 avril 1837. — Hassan fut des premiers à terre, et il ne fallait rien moins que sa robuste charpente pour soutenir les vigoureuses accolades de ses compatriotes, qui le poussaient, et le tiraient, et l'embrassaient de la façon la plus extrordinaire. Durant cette première explosion de joie, je me tins à part à l'avant du navire; l'arrière était tourné à la côte. Par mon ordre, Luca avait tenu d'avance mon bagage prêt à être promptement débarqué si les événements l'eussent rendu nécessaire. Durant la chasse, il avait aidé à ramer autant que le lui avaient permis ses forces, qui n'étaient pas grandes; et la crainte qu'il avait de tomber une seconde fois entre les mains des Russes n'avait peut-être pas peu ajouté à sa vigueur. Aussitôt que l'occasion s'en offrit, il informa de ce que j'étais quelques-uns des principaux habitants qui se trouvaient là. Un ou deux d'entre eux vinrent immédiatement à moi et m'invitèrent à descendre à terre, en laissant mes effets à leur garde; je consentis sans peine à cet arrangement. Un champ entouré d'une sorte de retranchement me fut désigné comme un lieu très-convenable; on y transporta aussitôt tout ce qui m'appartenait, et on ne me dit pas un seul mot du coût du transport.

Un incident qui eut lieu dans ce premier moment où je mettais le pied en Circassie me convainquit que les habitants, bien qu'ils aient généralement adopté la croyance religieuse des Turks, ne s'en refusent pas moins à suivre dans toute son absurde rigueur leur doctrine de la fatalité. Je m'aperçus d'une certaine hésitation, ou du moins de quelque délai, dans les arrangements qui suivirent notre descente, et je fus ravi d'apprendre que cette hésitation provenait de certains règle-

ments de quarantaine établis là, en vertu desquels, même dans les circonstances où nous étions, il ne nous était pas permis de communiquer avec les gens du pays jusqu'à ce que notre capitaine eût juré sur le Koran que la peste n'était pas dans le port d'où nous venions; nonobstant cette assurance, toutes les marchandises débarquées furent portées immédiatement (au moyen de perches où on les avait suspendues) à un bâtiment élevé à part à cet effet, et là passées aux fumigations : c'était la crainte de la peste qui dictait ces précautions, et qui avait porté les hommes armés venus en bateau à notre secours à rester dans leur propre embarcation, au lieu de monter à bord de notre navire et de nous aider à ramer vers la côte. Pour la même raison, il me fallut attendre assez longtemps dans la partie du terrain qui m'avait été désignée, avant qu'un logement pût m'être assigné, et la maison qui fut enfin choisie m'offrit une nouvelle preuve de leur esprit de précaution. Cette maison est destinée à recevoir les amis de la famille à laquelle elle appartient, et dont tous les membres, à l'exception d'un fils, étaient allés, selon l'usage du pays, prendre part aux lamentations de la maison d'un parent où la mort avait frappé.

Le nom de cette famille est Arslangaer. Bien qu'elle ne soit pas riche, elle est très-respectée, et mon hôte actuel, jeune homme de vingt-huit ans environ, est fort attentif et de manières très-douces; il me quitte à peine un moment, et couche ici pour la plus grande sûreté de mes effets. On nous apporte nos repas de la maison que la famille occupe, et il ne mange jamais que je n'aie fini. Ces gens-là paraissent entendre l'hospitalité d'une manière très-libérale. Avant-hier soir, Hassan, mon compagnon de voyage, vint me faire visite et passa la nuit ici. Hier au soir nous eûmes un autre visiteur, que j'avais pris pour un frère de mon hôte, mais que j'ai su ce matin lui être complétement inconnu, bien qu'il l'ait hébergé et nourri. Le soir de mon arrivée, mon hôte, qui est un

rigide musulman, me demanda si je buvais du vin ou de l'eau-de-vie. Ayant refusé l'un et l'autre, je remarquai qu'il renvoya une pièce de cotonnade qu'il avait apportée de la demeure de ses parents, dans l'intention, sans doute, de l'échanger contre la liqueur que j'aurais préférée.

Cette partie du pays a un bel aspect de région montagneuse, et d'Anapa à Sûkûm-Kaleh la côte, m'a t-on dit, offre les mêmes traits : une ligne continue de hauteurs boisées et de petites vallées s'ouvrant çà et là. En cet endroit, la montagne s'étend jusqu'à la mer en gradins superposés, semblables à autant de murailles sans brèches; mais ailleurs les montagnes prennent une forme conique, ou pour mieux dire affectent une grande variété de formes : la plupart d'entre elles sont revêtues jusqu'à leur sommet de forêts principalement composées de chênes; et en ce moment les arbres se couvrent de leurs premières feuilles. Autant que j'en puis juger par un examen très-rapide et très-superficiel, le fonds des montagnes est une ardoise argileuse friable, et les détritus ont rempli le creux des nombreuses ravines d'un sol profond et excellent, ce dont, au reste, la grande quantité de chênes est un indice suffisant. L'étroite vallée du Sûbech, — la rivière sur les bords de laquelle je réside en ce moment, — semble particulièrement riche, et est très-bien cultivée; les arbres y sont très-nombreux, et les plus grands sont tous festonnés d'énormes vignes, dont beaucoup d'habitants, m'a-t-on dit, tirent d'excellent vin et de très-bonne eau-de-vie. Des collines basses bordent la vallée, revêtue, là où la charrue n'a pas ouvert le sol, de nombreux arbres fruitiers et d'un beau tapis de verdure et de fleurs sauvages. On n'y voit pas de maisons; les habitations se trouvent groupées plus haut dans les parties moins apparentes des ravins boisés, ce qui, probablement, est la conséquence de l'état de guerre qui dure depuis si longtemps sur cette côte. A mi-chemin d'une de ces collines, à un mille et demi environ du rivage, se trouve

la petite maison que j'occupe. Du plateau verdoyant qui s'étend au devant de la maison, je jouis d'une vue délicieuse : les collines à droite et à gauche; dans l'intervalle, une partie de la vallée et le delta du Sûbech ; au delà, la mer. La maison elle-même, comme toutes celles de ces environs, a un toit en chaume reposant sur des murs formés par de forts poteaux, dont les intervalles sont remplis par des claies recouvertes, à l'intérieur et à l'extérieur, d'argile enduite d'un badigeon blanc, ou plutôt vert pâle. Le plancher, qui est aussi d'argile, est soigneusement balayé et lavé plusieurs fois chaque jour. A un bout de la chambre (la maison ne consiste qu'en une chambre, avec une écurie attenante) est l'âtre, — creux circulaire ménagé dans le plancher, au-dessus duquel est placé un tuyau demi-circulaire de 4 à 5 pieds de diamètre à la base, par lequel la fumée s'échappe. D'un côté de cet âtre est un petit divan élevé au-dessus du plancher et garni de coussins, qu'on a disposé pour moi : le feu est constamment alimenté de grosses bûches de chêne, ce qui, pour le moment, est fort agréable, ce mois-ci étant celui des pluies, et depuis deux jours l'eau n'ayant pas cessé de tomber à torrents, avec un vent violent et très-froid ; ceci explique comment j'écris tant en ce moment.

Un des domestiques est un Russe fait prisonnier sur un des nombreux vaisseaux qui sont tombés entre les mains des Circassiens; il entre dans ma chambre, dont la porte reste constamment ouverte pour que le jour y pénètre du dehors, aussi librement que les autres, et se joint non moins librement à la conversation; il parle avec beaucoup d'éloge des Circassiens, et de cette famille en particulier, et dit qu'il ne manque à son bonheur que de pouvoir se procurer un peu d'argent pour avoir une femme.

Lundi 24. — La famille est revenue, et déjà on peut s'apercevoir d'un changement dans nos repas, bien qu'auparavant il n'y eût rien à en dire; ceci provient des petits soins

plus attentifs des femmes, soins que je cours le risque de trouver bientôt importuns, si je n'ai pas fréquemment recours au cheval qu'on tient toujours prêt pour la promenade. De nouvelles provisions de *pasta* (1) et de viande (cuite à l'étuvée ou rôtie), —de pasta et de lait de chèvre, — de pasta et de pain de maïs, avec du miel, m'arrivent coup sur coup jusqu'à satiété. J'ai eu, de plus, la visite d'une des filles, très-gentille personne de seize ans environ, m'a-t-on dit, avec un grand vase plein de noisettes et de noix : malheureusement je ne me trouvais pas là. Nous devons espérer que cette visite était tout à fait désintéressée; car la franchise m'oblige de dire que la veille j'en avais reçu une de la fille d'un noble des environs, qui est en visite ici (très-jolie personne, dont la tête et la poitrine étaient ornées d'une profusion de galons et d'autres ornements d'argent), laquelle m'avait aussi apporté un vase de noisettes et de noix, et à qui j'offris une paire de ciseaux. Ces deux jeunes filles désirent vivement aller à Stambûl pousser leur fortune, — ce que nous appelons être vendues comme esclaves, et, l'esprit tout rempli du tableau d'Allan, ce qui nous inspire une horreur mêlée de compassion.

Le père de cette famille, — un très-bon vieillard, — me rejoignit hier au soir, après le coucher du soleil, là-bas dans la vallée, où j'avais perdu mon chemin au milieu d'un labyrinthe de collines et de sentiers, et me ramena au logis. Un moment après il entra dans ma chambre, s'assit près de moi et me dit : Vous êtes mon fils, et cette maison n'est plus la mienne, mais la vôtre. Il a dit vrai, ajouta le fils; car dès le premier moment où j'ai vu Yakûb-Bey, j'ai senti pour lui tout l'attachement d'un frère. Je demandai si les Circassiens et les autres montagnards sont maintenant unis entre eux, et s'ils s'envoient réciproquement des renforts quand ils en ont besoin. A cet égard le jeune homme me répondit qu'ils

(1) Potage épais de farine de millet.

sont comme frères et vont partout où la nécessité les appelle; en preuve de quoi il me dit qu'il était arrivé tout récemment des rives de Kûban, où il était allé servir contre les Russes. Il rapporte que les Russes ont dernièrement tenté d'établir une colonie agricole près d'Anapa, sous une forte protection militaire, et que les Circassiens ont réussi à enlever une partie du bétail et des instruments appartenant à cette colonie.

Mercredi 26.—Ma chambre paraît être maintenant devenue de temps à autre le rendez-vous favori des jeunes femmes de la famille de mon hôte et de leurs visiteurs, qu'y attirent ma boîte à musique et d'autres curiosités ou friandises. L'un ou l'autre des deux chefs de famille les accompagne généralement. Selon la coutume du pays, cette famille a chez elle deux jeunes gens en pension pour leur éducation. L'un de ces deux jeunes gens, le fils d'un noble, est arrivé hier, et l'autre, qui a environ neuf ans, doit sous peu retourner chez lui, son éducation étant apparemment achevée; c'est un garçon modeste et serviable, excellent cavalier, et qu'on dit être un des meilleurs tireurs de la vallée.

Par suite de l'absence de Hassan-Bey,—un des personnages les plus influents de ce district et que les Anglais connaissent déjà,—les gens d'ici paraissent fort en peine de ce qu'ils doivent faire à mon égard. Ma présence ici, et les motifs, favorables pour le pays, de mon arrivée, étant maintenant généralement connus, j'ai chaque jour un nombreux concours de visites, durant lesquelles deux ou trois des plus âgés se retirent généralement sur le plateau pour se concerter à mon sujet, tandis que les autres profitent de l'occasion pour me consulter sur toutes sortes de cas chirurgicaux et médicaux,—chaque Anglais étant supposé tout savoir; entre autres, un de mes compagnons de traversée, Khamti, est venu me consulter sur une blessure d'arme à feu, dans laquelle il croit qu'un fragment de sa cotte ou chemise de mailles est resté. Le résultat des consultations des anciens est

qu'ils ont pris des arrangements entre eux pour m'envoyer à leurs frais dans le nord, — où ils ont su que je désirais aller, — soit par terre, soit par eau. Achmadjan s'est volontairement offert à laisser ses marchandises ici aux soins de quelque ami, et à m'accompagner partout où j'irais, durant tout le temps que je pourrais rester dans le pays. L'aîné et le troisième fils de mon hôte expriment le même désir.

Pendant le cours de ces négociations, j'envoie s'informer si les deux chefs les plus proches, Assan de Khissa et Achmet de Vardan, sont encore absents de chez eux : le messager que j'avais envoyé chez ce dernier a rencontré en chemin un de ses gens qui venait m'apporter les félicitations de son maître sur mon arrivée, et m'exprimer de sa part le désir de me voir. Meysùrbi, un des anciens de Khissa, m'a envoyé un message semblable; finalement j'ai reçu une lettre d'Achmet, signée de lui et de trois autres, par laquelle il me félicite de mon arrivée, s'excusant de ne pas venir me voir sur les affaires qui le retiennent, et me priant de me rendre près de lui. J'étais sur le point d'accepter cette invitation; mais un groupe nombreux de gens venus ici avec le messager ont eu en sa présence un long débat à ce sujet, débat à la suite duquel Achmadjan, qui parle bien turk, m'a fait part de l'opinion unanime à laquelle ils s'étaient arrêtés, qu'il était beaucoup plus convenable que ce fût Achmet qui vînt me trouver.

Cette décision m'a contrarié, en ce qu'elle entraîne une nouvelle perte de temps; néanmoins il m'a paru d'autant plus nécessaire de m'y confirmer, qu'elle renferme une question d'étiquette nationale et qu'elle a été prise en présence du messager, car ma position future dans le pays dépendra nécessairement en grande partie des premières impressions. En conséquence, j'ai écrit à Achmet un billet par lequel je le remerciais de sa politesse, ajoutant que je serais fâché de lui être incommode, mais que j'étais aussi fort occupé à écrire

pour l'Angleterre des lettres que devait remporter le bâtiment sur lequel j'étais venu ; que ces lettres me tiendraient encore un jour ou deux, et que j'espérais que d'ici là il pourrait venir me voir. Ainsi les choses restent en attente. Je crois devoir donner ces détails, comme propres à faire juger des usages des habitants et de leur disposition à l'égard des Anglais.

Dans une promenade que j'ai faite ce matin sur une des éminences, j'ai vu une grande quantité de coudriers, de ronces, de rosiers sauvages, d'aubépines en fleur qui embaumaient l'air, et des couches épaisses de fougères ; rien, en un mot, ne m'a paru différer essentiellement de la végétation qui revêt nos propres montagnes, sauf la luxuriance de celle que l'on rencontre ici. On dit que le climat est également à l'abri des chaleurs et des froids extrêmes. Les chiens de ferme paraissent de la même race que ceux de nos montagnes et ne sont pas d'humeur plus commode ; mais leurs maîtres ne leur ressemblent pas à cet égard, car un paysan de l'une de ces demeures rustiques, où je m'étais arrêté pour demander mon chemin, en a fait avec moi la plus grande partie pour me reconduire. J'ai eu raison de faire une bonne promenade, car à mon retour on venait de tuer un chevreau, qui a aidé à me composer un véritable déjeuner de montagnard, déjeuner dont je vais donner le détail comme échantillon de l'abondance qui règne ici, car la famille où je suis passe, ainsi que je l'ai dit, pour ne jouir que d'une modeste aisance.

On a d'abord servi des gâteaux et du lait, puis, sur un plateau de bois à quatre pieds, une abondante ration de *pasta* épaisse, au milieu de laquelle était enfoncé un vase en bois rempli d'une sauce composée de lait, d'huile de noix et de *capsicum*, et autour de la *pasta*, sur le plateau (car ici il n'y a pas de plat), étaient disposées des pièces de chevreau bouilli, dont un des fils m'a servi les morceaux les plus délicats ; ensuite est venu un large bol de sirop de raisin coupé d'eau,

qui m'a été présenté comme un spécifique pour la digestion du gras. A ce premier bol en a succédé un second rempli de lait, dans lequel on avait mélangé de la *pasta;* et j'avais déjà plus que suffisamment déjeuné, quand on a servi un grand vase d'excellent bouillon de chevreau aux fèves et autres légumes, dont il m'a encore fallu goûter. Un Turk étranger et mon domestique ont déjeuné après moi, et après eux le chef de la famille, qui, avant de commencer, a passé deux forts morceaux de chevreau à son serf russe; ensuite les fils ont emporté ce qui restait pour déjeuner chez eux.

Vardan, jeudi 27. — J'en étais là, hier, de mon journal, quand on m'annonça Meysûrbi de Khissa, homme âgé d'apparence très-respectable; et lorsque je lui eus été présenté il me dit que si cela me convenait il enverrait des chevaux, le lendemain matin, pour nous transporter jusqu'au village qu'il habite, moi, mon domestique et mon bagage, offre dont je l'ai remercié et que je n'ai acceptée que conditionnellement, selon que mon messager trouverait ou ne trouverait pas Achmet chez lui. Mais le vieux Meysûrbi avait à peine tourné les talons, qu'on m'a annoncé un autre habitant du pays, le même qui l'été dernier accompagna dans son voyage notre compatriote M. S. (1). Ses manières franches et pleines de bonne humeur, ainsi que ses traits réellement beaux et fort agréables, me prévinrent tout d'abord en sa faveur. Il venait, accompagné d'une nombreuse suite, me demander de l'accompagner chez lui; et bien qu'avant de me déplacer j'eusse souhaité terminer les lettres que j'avais intention d'envoyer au bâtiment turk, cette prompte attention me porta à accepter son offre, d'autant plus qu'il me promit d'en faire prévenir Meysûrbi et de m'amener Ali Achmet, prince de Sûtcha, ainsi que d'autres chefs influents de la-côte. En mettant à contribution tous les chevaux de

(1) Il s'agit sans doute ici de M. Spencer. (*Trad.*)

son escorte, il a trouvé moyen d'assurer le transport de la totalité de mon bagage, qui ne laisse pas d'être volumineux et lourd. Nous avons eu d'abord à traverser à gué la rivière de Sùbech, laquelle est si rapide et était tellement enflée par les dernières pluies qu'il a fallu quelque attention pour amener sans accident les chevaux chargés à l'autre rive. Nous avons pris alors le long de la grève que suit le reste de notre route, — environ seize milles. Notre chemin, quoique coupé de profondes flaques d'eau, était certainement préférable à celui que nous eussions eu par l'intérieur du pays, car nous avons continuellement longé des collines d'assez médiocre élévation, mais si escarpées et de formes tellement diverses, qu'une route au milieu de ce terrain montueux eût nécessairement été longue et difficile. Meysùrbi et les gens de sa suite nous rejoignirent sur la plage. De temps à autre, une échappée de vue entre les monticules qui bordent la côte nous laissait apercevoir quelques jolies petites vallées, dont les encaissements sont cultivés presque jusqu'au sommet. Khissa, notamment, me parut un petit paradis, et quand Meysùrbi me fit ses adieux pour s'y rendre, je ne pus me défendre de lui porter envie. La grande profondeur d'excellent sol que montre la coupe des monticules voisins de la plage atteste la fertilité du pays environnant.

Quand nous n'avons plus été qu'à quelques milles de Vardan, Achmet a pris les devants pour préparer ma réception ; et à notre entrée dans sa vallée, qui ne le cède pas en beauté aux autres, un de ses principaux dépendants s'est retourné vers moi et m'a souhaité la bienvenue sur son territoire.

La vallée de Vardan est bordée de collines basses en partie boisées et très-cultivées et elle est fermée du côté de l'E. par des montagnes assez élevées, couvertes d'épaisses forêts, et dont la plus haute est encore maintenant couronnée de neige. Aujourd'hui, à midi, le thermomètre s'est tenu à 58 degrés (1).

(1) 14°,44 centigrades. (*Trad.*)

La *maison des hôtes* m'a de nouveau été assignée, et il y a eu entre mon hôte et moi un lien de confraternité; ensuite un copieux souper chaud a été servi. Les murs d'argile de la maison que j'occupe sont encore frais, et je pense que c'est sa construction qui a empêché mon noble amphitryon de se rendre près de moi plus tôt.

Ma chambre a une trentaine de pieds de long sur 12 de large; elle ressemble, du reste, à celle que j'occupais à Sùbech, sauf que le toit paraît être à l'épreuve de l'eau, qu'elle est plus soignée, qu'elle a une petite fenêtre sans vitres qu'on peut fermer au moyen d'un volet, et que le divan s'étend dans toute la largeur d'un des côtés, en contact immédiat avec le foyer. Au-dessus du divan les murailles sont tapissées de nattes d'un beau travail, et une suite de chevilles de bois assez rapprochées s'étend tout autour de la chambre pour y suspendre les armes des visiteurs. Le divan est garni d'une des plus belles nattes et de coussins de soie de couleur foncée, et le lit qu'on m'y a fait la nuit dernière était excellent, car j'avais un bon matelas bordé en velours, des oreillers également en velours, une couverture de soie piquée, et, ce qui valait encore mieux que tout le reste, des draps très-blancs et très-propres. Le reste de l'ameublement se compose d'un banc placé au bas bout de la chambre pour les jeunes gens et les personnes d'un rang inférieur, tandis que des nattes et des coussins sont rangés le long du mur qui fait face à la porte, à l'âtre et à la fenêtre, pour les gens plus âgés et les *personnes de qualité*.

J'ai été agréablement surpris ce matin de voir sortir d'un petit coffre un beau service de thé (dont deux cuillers en vermeil formaient une des deux parties le plus en évidence), et d'être convié à prendre ma part d'un excellent thé, que la libéralité de notre hôte a fait circuler avec assez d'activité pour que sa provision de sucre ait été bientôt épuisée; par bonheur, je pouvais la renouveler. Ce service de thé a été trouvé à

bord d'un navire russe capturé par les Circassiens. Achmet est riche; sa maison ne se compose pas de moins de cinquante-deux personnes. Il avait la principale part dans l'affrétement du *Lord Charles Spencer*, et son goût pour les spéculations ne paraît pas s'être affaibli.

Vendredi 28. — J'ai été interrompu hier dans mon journal par un flux de visiteurs. Hassan-Bey (le frère de Hafiz-Pacha) arriva de bonne heure dans l'après-midi avec une suite nombreuse, et dans le cours de la journée nous eûmes la visite de beaucoup d'autres chefs venus de divers points du pays. Le parc et la maison que j'occupe étaient complétement encombrés, et il n'y avait pas dans celle-ci une seule cheville qui n'eût son trophée d'armes. A l'exception de Hassan-Bey qui portait un arc, chaque homme (je pourrais dire chaque enfant) avait un fusil : les meilleurs, m'a-t-on dit, viennent d'un district nommé Karatchaï, vers la source du Kûban. La poudre se fabrique dans le pays; le nitre s'extrait d'une plante que l'on cultive à cet effet.

Il semble que la guerre soit prévue ici de même que dans le nord (1). On dit que les Russes ont réuni une force de 15,000 hommes à Sûkûm Kaleh, où le baron Rosen doit venir de Tiflis en prendre le commandement. On s'attend à ce qu'ils essayent une descente à Mamaï, à une dizaine de milles, dans le sud, de l'endroit où je suis, et où se voient les ruines d'un fort génois. Mamaï offre un excellent mouillage pour les grands bâtiments.

Le seul résultat qu'appréhendent les Circassiens d'une descente sur ce point est la construction d'un fort; ils disent que le pays est tellement difficile, que 100,000 Russes qui tenteraient d'y pénétrer de force ne les effrayeraient pas.

(1) Le lecteur comprendra aisément que cette expression, qui se reproduit assez fréquemment dans la narration, désigne exclusivement le nord de cette partie de la Circassie, c'est-à-dire le pays adjacent au Kûban. (*Trad.*)

On m'a donné à entendre que dans toute la région nord-ouest du Caucase l'union des tribus est complète. Une réunion permanente de délégués est assemblée au voisinage du Kûban. La politique de la Russie confirme les anciens membres de la ligue dans leur hostilité, et en amène de nouveaux dans ses rangs. Hassan-Bey déclare que son seul désir est de voir, avant de mourir, le pouvoir de la Russie détruit. Cette haine lui est inspirée par de puissants motifs personnels. Il y a quelque temps, il tomba entre les mains des Russes, et ils le forcèrent, lui chef opulent et indépendant, de servir deux ans dans leurs rangs comme simple soldat. Hassan ajoute que des centaines de princes et de nobles du Daghestan, tombés comme prisonniers entre les mains des Russes, avaient eu le même sort. Abdûllah-Bey, du Daghestan, qui a récemment traversé ce pays pour se rendre à Constantinople, est attendu bientôt, à son retour, avec une députation de ses concitoyens, à l'effet de se concerter avec les Circassiens contre les Russes. Les Azras, au voisinage de Sûkûm-Kaleh (les *mirnié* ou amis des Russes), ont été irrités de la demande d'un contingent de recrues, et eux aussi ont fait des ouvertures pour une alliance avec les Circassiens. Un des principaux chefs des environs de Sûkûm occupe, ainsi qu'un de ses fils, un rang nominal dans l'armée russe; néanmoins il vient d'envoyer un autre de ses fils dans cette partie du pays, afin de se soustraire à l'atteinte de l'influence moscovite, et de se mettre sous la protection de Hassan-Bey, l'ennemi le plus invétéré des Russes. Ce jeune homme a amené avec lui quinze serfs et un beau cheval de bataille géorgien pour les offrir en cadeau à Hassan-Bey; il est venu me trouver, avec un message du bey, accompagné d'un autre serf; et tel est ici le caractère primitif des mœurs, que je viens de voir le maître et l'esclave mangeant à la même table.

A mon arrivée, nos visiteurs ont manifesté la satisfaction la plus vive, regardant cette circonstance comme une nou-

velle preuve que les Anglais prennent réellement intérêt à leurs affaires et sont disposés à faire quelque chose pour eux.

Après que nous eûmes agité les questions politiques, nous nous rendîmes tous au parc pour voir l'allure du coursier géorgien et pour essayer mes télescopes. On se pourvut de nattes pour ceux qui désiraient dire leurs prières. Nous avons eu aussi une course de chevaux, où le prix a été remporté par un des fils de mon hôte, doux et bel enfant d'une douzaine d'années. Ce jeune homme et moi nous sommes devenus grands amis, et cependant je n'ai pu le déterminer à s'asseoir près de moi sur le divan, même en l'absence de la compagnie, tant est habituel le respect pour l'âge et les étrangers! J'ai été très-frappé du nombre d'hommes de bonne mine qui se trouvaient réunis là ; leurs traits caractéristiques sont une haute stature, une poitrine largement développée, de robustes épaules, la taille mince, le pied petit, les yeux vifs et perçants. C'est ici que l'on peut dire avec justice : « L'homme est le plus beau produit du pays. » Ce que j'ai été à même de faire d'observations ne me permet pas encore de beaucoup parler des femmes.

Après le coucher du soleil et les prières, on nous a servi quelques viandes et de la *pasta*. Au moment où la conversation devenait languissante et où nous commencions à nous assoupir autour des cendres d'un grand feu de bois, mon attention a été réveillée par quelque chose comme de la musique, partant de l'extrémité de la longue pièce où nous étions réunis, et qui se trouvait dans l'ombre. C'était le chant d'un enfant de quatre ans environ, accompagné de celui de l'homme qui le tenait entre ses genoux. J'ignorais ce qu'étaient les paroles de la chanson, mais elle ne tarda pas à produire sur tous les membres de notre nombreuse réunion l'effet qu'elle avait eu sur moi, et à y exciter de grands éclats de rire. A ce chant a succédé un quatuor de voix d'hommes d'un caractère singulier, mais vif : c'était parfois

une sorte de fugue ; mais, au total, je n'ai jamais rien entendu qui ressemblât à cela, surtout à la basse, qui, de temps à autre, faisait l'accompagnement. Ce morceau aurait de la valeur en Angleterre, mais simplement comme curiosité musicale ; car cela ressemblait seulement aux tons plaintifs d'une musique d'enfant, bien que la chanson célébrât des hauts faits d'hommes, — une bataille dernièrement soutenue contre les Russes.

Quand le chant fut achevé, un personnage grand, grêle, à l'air évaporé (le beau-frère de notre hôte), qui n'avait pas quitté le coin du feu où il semblait à moitié endormi, en commença un beaucoup plus long et plus extraordinaire ; il chanta d'une voix de fausset un récitatif très-rapide, et de moment en moment trois ou quatre autres personnes, assises par derrière et dans l'ombre, jetaient quelques notes de ténor et de basse d'un bel effet, semblables aux tons élevés et graves d'un orgue ; ce long récitatif célébrait les charmes d'une beauté extraordinaire de la famille Zazi-Okù, et racontait les nombreux prétendants qu'elle avait refusés. Ce chant est en grande vogue, quoique l'héroïne soit maintenant mariée.

Ainsi se passa notre soirée jusque vers six heures et demie, qu'on servit un copieux souper avec du vin à foison (ou de l'eau-de-vie pour ceux qui la préféraient par *scrupule religieux*). Vers les minuit, on apporta et on étendit sur le plancher des nattes, et le reste du coucher pour Hassan-Bey et huit ou dix autres chefs, qui insistèrent pour que je gardasse à moi seul la totalité du divan. Aucun titre n'est usité ici dans la conversation ; même les inférieurs interpellent leurs chefs par ce que nous nommons leur nom de baptême, et, comme je l'ai montré, mangent aussi parfois avec leurs fils. Cependant jamais les lois d'un parfait respect ne sont enfreintes. Invariablement, quand un chef, ou même un petit propriétaire, entre dans une chambre, chacun fait un mouvement comme pour se lever. Si l'arrivant est âgé, on se lève

tout à fait, et on reste debout jusqu'à ce qu'il ait pris place.

J'ai omis de faire mention d'une marque d'honneur remarquable dont j'ai été l'objet hier au soir de la part de notre hôte : après les prières, lui et quelques témoins (entre autres mon drogman) se rendirent à un des hangars extérieurs de la maison, où Achmet sacrifia un bouvillon de sa propre main comme ratification de l'engagement de fraternité contracté entre nous; et on m'a dit que maintenant je suis regardé comme faisant à tous égards partie de sa famille, et que, comme tel, tous les siens sont tenus d'avoir pour moi estime et protection. Et je vois que j'ai acquis une belle collection de frères, ajoutés à ceux que j'ai laissés en Angleterre; car, sur cinq, trois sont venus me voir ici, et ce sont des hommes bien faits et fort agréables, qui tous parlent couramment le turk. L'un d'eüx m'a consulté au sujet de son visage, qu'il s'était frotté de neige ayant très-chaud, et où lui sont venues quelques pustules; j'espère que ma prescription inoffensive sera suivie de guérison : sa constitution est, du reste, très-robuste. Ici comme à Sûbech, je vois que si je voulais je pourrais acquérir immédiatement une très-nombreuse clientèle comme médecin et comme chirurgien.

J'ai entendu le rossignol ce soir pour la première fois; son chant, harmonieux et calme, forme un agréable contraste avec les cris sauvages des chacals de la forêt voisine.

Samedi 29. — Le moment d'agir est arrivé, et il me faut terminer ce long chapitre de mon voyage, chapitre un peu diffus, je le crains, avec l'espoir qu'on excusera les imperfections qu'on y pourra trouver, en considération des inconvénients et des dérangements perpétuels au milieu desquels il a été écrit.

Hier, Hassan-Bey et sa nombreuse suite sont partis pour leur résidence actuelle, située à environ quatre heures de marche (pour un cavalier) au sud de l'endroit où nous sommes, après être préalablement convenus que ce matin,

si le temps était meilleur (il a beaucoup plu hier, et il pleut encore à verse en ce moment), j'irais lui rendre visite, qu'il me mettrait en rapport avec Beislam, Alibi et d'autres chefs du sud, et qu'il me prendrait pour aller voir, à Sùtcha, le vieux Ali-Achmet-Bey, qui est malade. Il m'a promis aussi de me donner, sur l'expédition projetée des Russes, tous les renseignements qu'il serait en son pouvoir de se procurer, et il m'a exprimé l'espoir que ma présence en ce moment encouragerait ses concitoyens dans les préparatifs qu'ils faisaient pour la repousser.

Dans la soirée, un très grand jeune homme fortement bâti, dont la physionomie a une expression fine et pénétrante, est arrivé seul, est entré dans ma chambre et s'est assis si modestement (sur le signe que je lui en ai fait), que j'ai supposé, dans mes idées européennes, que ce pouvait être quelque personne de rang inférieur; mais j'ai su bientôt que c'était Ali de Jùbghe, un des frères Zazi-Okù (de la noble tribu Karzek), qui a si bien reçu et si bien traité M. S***, et qu'il avait été accompagné jusqu'à Sùbech par cinq autres personnages influents venus avec lui en députation vers moi des provinces du nord, où l'on a su mon arrivée, qui y a causé la plus grande satisfaction et le plus grand encouragement. Ali m'a annoncé que l'on avait immédiatement dépêché des courriers pour en instruire les parties plus éloignées du pays. Cette démarche était nécessaire, parce que, dans ces districts moins renseignés, le bruit s'était répandu, lors de l'arrivée du *Vixen*, qu'un grand bâtiment anglais était en vue de la côte, avec un chargement de canons, de poudre, etc., et qu'ils avaient vu dans la nouvelle ultérieure de sa capture une preuve que les Russes ne craignaient même pas les Anglais. Un grand découragement en était résulté. Ce découragement, me dit-il, était déjà en grande partie dissipé par la nouvelle de mon arrivée, et il ajouta que ma présence dans le nord « ferait d'eux des lions. »

Pour ces diverses raisons, il me pria de m'y rendre aussitôt que possible, car les Russes étaient entrés en campagne, et les Circassiens avaient déjà eu avec eux trois engagements acharnés, dans deux desquels ils avaient eu le dessus. Ses compagnons étaient restés à Sûbech et l'avaient envoyé en avant pour me voir et s'informer de mes projets, attendu, avaient-ils dit, qu'ils ne voulaient pas abuser de l'hospitalité d'Achmet. Peut-être y avait-il d'autres motifs. J'aurais voulu me mettre immédiatement en route avec eux pour le nord, mais ils n'avaient pas de chevaux, étant venus par mer; et, quoique cette voie eût été aussi pour moi la plus facile, on m'a fait observer qu'un voyage par terre serait d'un meilleur effet pour exciter les populations.

Hassan et Achmet ont tous les deux promis de me fournir des chevaux et une escorte; mais ils me pressent autant de rester ici pour encourager le peuple, qu'Ali et ses amis de me rendre dans le nord. Hassan et Achmet allèguent que si un autre Anglais devait arriver sous peu, le mieux serait que l'un allât dans le nord, et que l'autre restât ici. Mais M. L*** (1) n'était pas encore arrivé quand Ali est parti, et dans le nord la guerre est commencée, tandis qu'ici elle n'est qu'en expectative. Je me suis donc déterminé à quitter Vardan sous peu de jours.

J'ai offert à Ali un beau sabre anglais pour l'activité qu'il a mise à voyager nuit et jour, et comme preuve de mon arrivée pour ses amis, quelques-uns en doutant encore. Il est retourné à Sûbech avec un habitant de cette vallée, pour s'informer si ses amis se proposent de venir ici, ou s'ils se contenteront de la promesse que je leur fais de partir pour le nord d'ici à peu de jours. En attendant il me faut finir mes lettres, afin de les envoyer à Jûbghe par cette députation;

(1) M. Longworth, qui a séjourné un an en Circassie de compagnie avec M. Bell, et qui vient aussi de publier à Londres la relation de son voyage. (*Trad.*)

elles pourront partir de Jûbghe par une autre députation, qui de là se rend à Constantinople, où elle va informer Daûd-Bey de la situation actuelle des affaires du pays, et qui n'attend pour partir que de connaître avec certitude la nature de ma mission.

Ali était dernièrement prisonnier des Russes, qui désiraient lui donner un rang élevé dans leur armée et faire de lui un intermédiaire de corruption près de ses concitoyens · A cet effet, ils l'ont renvoyé chez lui bien muni d'argent, et ils l'ont fait surveiller par un espion pour voir quelle serait sa conduite. Il a fait prendre et mettre à mort leur émissaire, et quand pour le punir ils ont attaqué son *échelle* avec neuf bâtiments et des forces de terre considérables, lui et ses frères, aidés des habitants du voisinage, ont fait usage de deux canons et de poudre que dans ce dessein ils avaient apportés de Trébizonde, et ils les ont repoussés de leur côte, après leur avoir fait éprouver une grande perte. Dernièrement aussi, se trouvant près du Kûban presque seul, il y fut enveloppé par une vingtaine de Russes, contre lesquels il soutint le combat quelque temps, après avoir reçu sept blessures; néanmoins, par un grand hasard, il réussit à s'échapper et même à emmener prisonnier un sous officier, qu'il garde encore. Achmet dit qu'il est regardé parmi eux comme un homme très-extraordinaire, et, à la vérité, ses formes herculéennes lui vaudraient partout la même réputation.

J'ai été interrompu tout à l'heure par un dîner très-substantiel, dont je puis signaler un incident comme tout à fait caractéristique. Une coupe de vin qu'on m'avait présentée a été, sur mon refus, passée à un vieux serf en guenilles qui se trouvait là, et à qui deux des personnes qui étaient à table ont donné en même temps de ce qui était servi devant eux; après quoi une seconde mesure de vin lui a été versée. Le plus jeune fils de notre hôte aide à servir tous ceux qui mangent dans la *maison des hôtes*, tant les chefs que leurs

inférieurs. Les serfs, m'a-t-on dit, ne peuvent être vendus sans leur propre consentement, et si leur maître les maltraite ils ont le privilége de le quitter et d'en choisir un autre; ils regardent comme un avantage d'être vendus aux Turks, surtout à ceux de Constantinople, que dans ce pays, cela va sans dire, on regarde comme la grande cité. De là le vif désir qu'ils ont tous, notamment les femmes, d'y être envoyés pour tenter la fortune.

Ces détails sont sans fin, et il me faut en remettre la suite à une autre occasion, de peur que le messager ne revienne chercher mes lettres; mais il pleut très-fort, et je crains que les gués ne soient devenus impraticables. Ma santé est excellente, au milieu de tout le mauvais temps que nous avons eu depuis peu et du manque d'exercice auquel je me suis ainsi vu condamné. Quand les circonstances extérieures se seront améliorées, j'ai l'espoir d'acquérir une constitution circassienne, car je suis déjà presque à l'épreuve des intempéries.

Dimanche 30. — Cette journée a commencé sous de beaux auspices; et comme le mois pluvieux est maintenant à sa fin, j'ai l'espoir qu'il en sera de même de la pluie. Hier au soir une personne est arrivée des environs de Sûkûm et a confirmé ce qu'on nous avait déjà dit de l'irritation que la demande de recrues faite par les Russes a jetée parmi les Azras. Le messager est revenu tard de Sûbech la nuit dernière, et nous a dit qu'il avait failli être emporté par cette rivière. La députation passe cette journée ici, puis elle retournera à Jûbghe; il faut donc fermer et expédier ma lettre. Oh! la médecine! Je viens d'avoir la visite de la belle-sœur de mon hôte, qui m'a consulté sur des douleurs de dos, etc., et elle avait amené avec elle une autre femme malade, pour la faire participer au bénéfice supposé de mes avis.

Dimanche au soir. — Quoique ayant un grand désir de quitter cet endroit-ci aujourd'hui, et faisant pour cela tout ce qui dépend de moi, afin d'être exact au rendez-vous que j'ai

pris avec les chefs du sud et de me diriger ensuite vers Sûdjûk-Kaleh, je vois qu'il est impossible que je parte avant demain, attendu qu'Achmet me dit que quand la pluie a commencé hier il a envoyé tous les chevaux à la montagne pour les y faire paître, et qu'il ne peut les faire revenir plus tôt : cela peut être ; mais son caractère me semble maintenant un peu bizarre, et je ne puis me défendre de penser qu'il me retient, ou dans l'intention de reculer mon départ pour le nord, ou pour se ménager le temps de tirer de moi quelques articles parmi mes présents, sur lesquels il a jeté son dévolu. Il me semble que s'il donne avec une libéralité irréfléchie, il attend des autres qu'ils donnent de même ; j'ai eu quelques petites preuves de l'un et de l'autre. Je l'ai vu donner d'un seul coup à son frère, sur la demande de celui-ci, son sabre et un bel habillement complet qu'il avait sur lui ; et chaque matin — outre maints petits objets parmi mon assortiment de présents, peu desquels je lui ai refusés — il me demande une portion de ma provision de sucre, provision qui n'est pas illimitée, puis il la distribue à la ronde avec le thé parmi ses hôtes et les gens de sa suite, avec autant de profusion que si nous en avions tout un magasin dans les environs. Il paraît avoir l'attachement de ceux qui dépendent de lui, en même temps qu'il vit avec eux sur un pied de grande familiarité, et il personnifie complétement les idées que je m'étais faites d'un vaillant chef de partisans. Ses chefs et lui ont la réputation d'une intrépidité à toute épreuve. Une fois qu'il me faisait goûter d'un vin blanc passable, je lui demandai ce qu'il pouvait valoir : il répondit qu'il n'en savait rien ; — que lorsque dans une maison le vin était fini, on envoyait chez un voisin en chercher d'autre.



CHAPITRE III.

Courte visite aux chefs du sud. Retour vers le nord.

Sutcha, *mardi* 2 *mai*. — On regardera peut-être mon récit comme trop rempli de détails minutieux. Mon motif pour ne rien omettre, même de ce qui peut paraître peu important, est que je soupçonne que lorsque je serai plus habitué aux usages de ce pays, et que mon attention sera occupée d'objets plus importants, bien de ces petits traits qui servent à mieux faire connaître le caractère des natifs échapperont à mon attention. J'ai donc résolu de ne rien omettre. Ceux qui réellement désireront connaître ce peuple ne me reprocheront pas le parti que j'ai pris.

Hier matin, après avoir déjeuné de bonne heure, je partis à cheval pour Sùtcha, en compagnie d'Achmet, de son fils et de quelques-uns de ses gens. Comme précédemment, notre route longeait la plage. Durant la première heure de marche, on rencontra, entre la mer et les hauteurs, une étroite étendue de terrain ondulé, riche et cultivé; plus loin, les rochers se rapprochent de la mer. En tournant un petit promontoire, la magnifique baie de Mamaï se déroule à la vue. Elle paraissait revêtue d'arbres jusqu'à la plage, que dominent à quelque distance des collines boisées de formes variées, derrière lesquelles s'élève une ligne de montagnes en pics et couvertes de neige, partie de la grande chaîne s'étendant vers Gaghra, où elle se termine. Dans l'état actuel du pays, je ne pouvais regarder sans une vive satisfaction cette vaste barrière posée contre l'invasion.

On m'avait parlé maintes fois de la baie de Mamaï comme d'un excellent et sûr mouillage pour les grands bâtiments; il ne me parut pourtant pas qu'ils puissent y rester longtemps avec sécurité, attendu que l'angle est beaucoup trop obtus. La

baie fait face au sud-ouest. Toutefois, il m'a été assuré depuis que l'ancrage y est si bon, et que les vents de mer y soufflent avec si peu de force (ce qui provient de l'élévation des collines qui dominent la côte à peu de distance), que de grands bâtiments y peuvent séjourner sans aucun danger. C'est par cette raison que les Circassiens appréhendaient sur cette partie de la côte une attaque semblable à celle qui a été dirigée contre le territoire de Beslam d'Ardler, et dont je vais parler dans un moment.

Après avoir dépassé le promontoire que j'ai mentionné, je trouvai la grève presque couverte de gros fragments d'une pierre friable d'apparence variée, détachés de l'éminence suspendue au-dessus de nous, éminence dont le front était couronné d'arbres magnifiques, quoique la mer en eût miné la base. Les couches ainsi mises à nu étaient nombreuses et se présentaient sous un angle légèrement incliné; au-dessus, le sol paraissait riche et profond. Nous arrivâmes ensuite à la Terampse, la rivière la plus considérable, après la Sùbech, de toutes celles que j'ai vues sur cette côte. Elle paraissait trop profonde pour que nous pussions la passer à gué près de son embouchure; c'est pourquoi nous quittâmes la plage, et suivant un sentier à travers la forêt sur les rives de la rivière, nous arrivâmes bientôt en vue d'un magnifique paysage, — une riche vallée (bien que de peu d'étendue) au milieu de laquelle s'élève à une assez grande hauteur une colline de forme conique, nombre de collines adjacentes affectant cette forme ou d'autres encore plus remarquables, toutes revêtues de forêts magnifiques, et une rangée de pics neigeux resplendissant aux limites d'un horizon éloigné. L'ensemble de cette vallée, avec sa rivière et ses hauteurs, forme un de ces chefs-d'œuvre de la nature que le pinceau même peut rarement représenter. Les habitants étaient activement occupés à labourer le sol — loam noirâtre et profond — avec des charrues dont le soc plat et façonné en fer de

lance ne fait qu'égratigner la terre ; les mancherons, en outre, sont presque perpendiculaires, et conséquemment si courts, que l'action du laboureur se réduit à bien peu de chose.

En revenant au rivage nous trouvâmes une berge escarpée de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds d'élévation, laquelle, à l'exception de quelques couches de pierre, paraissait n'être qu'une masse de terre végétale, dont un immense bloc avait été miné par la mer et s'était éboulé sur la grève avec tous les arbres qui le couronnaient, formant ainsi une saillie, qui, pour la tourner, nous obligea d'entrer dans l'eau. C'était principalement une argile tenace et bleuâtre, où se développait une nouvelle végétation arborescente. Au delà de ces débris je vis quelques blocs de maçonnerie sur la plage, et levant les yeux, j'aperçus au milieu du feuillage des vestiges d'une longue muraille en maçonnerie massive. On me dit que c'étaient les restes d'un fort génois, et que sur quelques-unes des pierres il y avait des inscriptions ; je me propose de les examiner à mon retour du nord.

A la côte escarpée succéda un terrain ondulé couvert d'arbres gigantesques, sauf sur un point où je fus conduit et où l'on s'attendait, me dit-on, que les Russes effectueraient leur descente ; c'était un petit plateau herbeux, à l'extrémité de l'étroite vallée de Psikha ou Mamaï. Le long de la partie antérieure de ce plateau, et au haut d'un des points les plus élevés de la côte, vers le sud-est, les Circassiens ont construit sept ou huit parapets d'un travail grossier, mais qui ne seront pas sans utilité : quelques-uns de ces ouvrages se composent d'une double rangée de forts poteaux enfoncés en terre et solidement liés ensemble, l'intervalle étant rempli de pierres et de terre, et sur le tout de grands arbres ayant été disposés de manière à protéger la tête des tirailleurs, en même temps que plus bas on a ménagé un espace suffisant pour leurs fusils. Les autres sont de simples fossés dans lesquels

devront se tenir les combattants, avec une grosse poutre placée sur le bord extérieur pour les mieux protéger, poutre dans toute la longueur de laquelle on a pratiqué des entailles pour les fusils.

En quittant Mamaï, nous reprîmes la côte; mais bientôt nous tournâmes à gauche et nous entrâmes dans un bois composé de hêtres magnifiques. Le sentier qui traversait ce bois, se dirigeant vers l'est, était plein de si profonds bourbiers et suivait souvent des ravins si raboteux, barrés par des arbres tombés, qu'il me fut aisé de voir que mon cheval circassien ne devait pas être habitué aux aises d'une route à barrière. Une demi-heure de marche dans ces détestables chemins nous suffit pour atteindre un petit hameau entouré d'un fort retranchement et situé sur la pente d'une jolie colline verdoyante : c'est là qu'Hassan-Bey réside en ce moment, pendant que ses chevaux se refont à Khissa. Il me reçut avec une grande cordialité. La *maison des hôtes*, quoique pareille aux autres pour l'arrangement, est petite, incommode et grossièrement construite; mais Hassan-Bey et notre hôte m'avaient disposé un divan très-confortable, où je n'étais assis que depuis quelques instants quand on servit un copieux repas chaud, avec abondance de vin et d'eau-de-vie.

Une grande vallée située du côté de l'est ayant été mentionnée durant le repas, je manifestai le désir de la voir. Quand nous fûmes levés de table, Hassan me conduisit au sommet d'une éminence peu éloignée, d'où la vue s'étend sur un magnifique panorama. Au nord-ouest s'élevaient de vertes collines parées de hameaux, puis la forêt de hêtres gigantesques, et, par une échappée, une portion de la mer, qu'en ce moment le soleil couchant transformait en une riche nappe d'or; au sud-est s'étend la vallée de Sûtcha, avec son torrent aux rives boisées, ses pâtures luxuriantes, ses vignobles, ses vergers et ses hameaux enserrés de col-

lines d'apparence tout aussi fertile, au-dessus desquelles s'en élèvent d'autres couvertes de bois plus serrés, et que dominent comme dernière enceinte les masses vigoureusement accidentées de la chaîne centrale, avec leur étincelant manteau de neige. Une éminence en cône, immédiatement au delà de la Sûtcha, me fut désignée comme marquant la limite du territoire des Adighes ou Circassiens (1); et on me montra au nord-est une autre éminence au voisinage de laquelle on a depuis peu trouvé du fer. On me dit aussi que de l'autre côté de la Sûtcha il y avait une source froide fortement imprégnée de soufre. L'éclaircissement d'une partie des arbres qui couvraient la vallée me parut en avoir amélioré l'état, en permettant d'étendre la culture et la pâture autant que pouvait le nécessiter l'entretien des nombreux hameaux qu'elle renferme et qui l'entourent; mais on me dit que nombre d'habitants du district (on en estimait la totalité à 5,000) l'abandonnaient et se portaient vers Mamaï, en considération de la plus grande abondance de bois, tant il règne de profusion dans la consommation qu'on en fait et tant est grande la difficulté des transports dans ces localités.

J'ai eu une assez longue conversation avec Hassan-Bey (qui paraît mieux renseigné que toutes les personnes que j'ai vues jusqu'ici) sur la situation et l'avenir de son pays, qu'il convient manquer d'une bonne administration : il prétend que dans les premiers temps au moins le chef du gouvernement devrait être un Anglais, ou en tout cas un étranger,

(1) Un fait qui montre la stabilité de la géographie des tribus de cette côte, c'est que dans Arrien (*Peripl. Pont. Eux.*), l'*Acheus* (rivière de Sûtcha) est aussi la limite qui sépare les Zikhes ou Tcherkesses, au nord, d'une autre tribu plus méridionale, les Sanighes, que d'autres auteurs nomment Saghides, et qui, sous ce dernier nom, répondent à la tribu actuelle des Sakhis, occupant encore les mêmes localités. (*Voyez* Arian's *Voyage round the Euxine Sea*, *translated*, etc., p. 77; — Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, I, 200. (*Traduct.*)

qui pût déployer quelque sévérité, afin d'amener les habitants — surtout ceux du sud — à des habitudes plus régulières. Je convins avec lui qu'il avait en grande partie raison; mais je lui exprimai l'espoir qu'ils trouveraient les moyens d'améliorer et de fortifier eux-mêmes leur gouvernement.

J'ai été très-contrarié de trouver là, au mieux avec tous, un Arménien de Tiflis d'une physionomie tout à fait sinistre, de sorte que tous mes efforts pour le tenir à l'écart de nos conversations étaient souvent déjoués par son indiscrétion et leur facilité. Sur ce que lui-même en dit, il a réalisé dans le cours de peu d'années, grâce à la générosité des gens au milieu desquels il habite, une somme d'environ 2,000 liv. sterling, — et cela de la manière suivante, qui est assez extraordinaire : Tous les trois ou quatre mois, il va chez les Russes ou à Constantinople (où les Russes sont presque également souverains), et achète une pacotille de marchandises, qu'il distribue ici parmi ses amis. Après avoir laissé passer un certain temps, il va voir chacun de ceux qu'il a ainsi gratifiés, et leur demande un présent en retour, lequel présent, dit-il, a toujours beaucoup plus de valeur que ce qu'il a donné. Dernièrement il s'est mis, de compagnie avec un musulman, à acheter de jeunes femmes pour Constantinople, et il en a maintenant huit qui attendent son départ; ce départ, s'il dépend de moi, n'aura pas lieu de si tôt. J'ai eu avec Hassan-Bey un long entretien sur la folie de permettre à cet homme, dans la situation présente des affaires, de passer et repasser ainsi sur le territoire russe ou turk, où, sans doute, quelqu'un qui se livre à un métier tel que le sien fait aussi trafic des renseignements qu'il acquiert sur l'état de la Circassie, et obtient par là permission de violer les lois sanitaires des Russes. Hassan a promis de le retenir quant à présent; mais je crains que l'astuce de l'Arménien ne l'emporte sur la défiance que je me suis efforcé de jeter parmi ses confiants amis.

La maison de la famille est ici à une très-courte distance de

celle qui est destinée aux hôtes; — il n'y a entre elles qu'une légère séparation en claies. Jusqu'à présent, je n'ai pu apercevoir les dames qu'imparfaitement et à la dérobée; pourtant on m'en a envoyé un échantillon dans la fille de Hassan, enfant de quatre ans pleine de vivacité, très-joliment parée d'un turban de mousseline orange, d'un pantalon et d'une veste à amples manches blanches, élégamment festonnées en fils de soie et d'or.

Hassan m'a dit que sa famille était originaire de Turquie, et qu'il n'a pas la prétention d'être rangé parmi les chefs natifs, quoique sa fortune puisse soutenir la comparaison avec celle de la plupart d'entre eux. J'ai eu quelques preuves qu'elle est assez considérable : hier au soir on nous a servi le thé avec de beau sucre dans un service de porcelaine dorée, — l'eau contenue dans une belle urne en bronze. Un excellent et copieux souper à la turque vint ensuite, et fut orné de beaux couteaux à manche d'ivoire, de fourchettes pareilles, et de massifs flambeaux d'argent plaqué, aussi bien que d'un vin blanc du cru très-passable, et d'eau-de-vie, également native, encore meilleure, l'un et l'autre distribués à profusion aux nombreux convives. Et en retour de quelques présents que je leur ai faits à lui et à sa dame, il m'a forcé d'accepter (car, réellement, pensant à l'Arménien, je ne me sentais nullement disposé à accepter quelque chose) une boite à poudre et une giberne à cartouches suspendues à dix chaînes massives, et enchâssées d'ornements d'argent doré, me priant en même temps de retourner passer autant de temps qu'il me plairait chez lui, à sa maison de Khissa, que je trouverai, m'assure-t-il, plus commode que celle où il loge en ce moment; celle-ci, véritablement, s'accorde mal avec tout ce que je viens de mentionner, car c'est une très-modeste cabane à murs en claies et couverte en chaume. Il m'a, en outre, fait voir une selle recouverte en cuir de Russie avec des ornements en argent doré, ainsi qu'une bride

non moins élégamment ornée, formant un des *quinze* harnachements pareils qu'il va offrir, avec un égal nombre de chevaux, au chef Azra, dont le fils lui a amené le coursier géorgien et les quinze serfs.

Hadji, jeudi 4 mai. — Avant-hier matin de bonne heure, pendant que nous étions à déjeuner, le vieux Ali-Achmet, le prince de Sûtcha, que j'ai mentionné ci-dessus, arriva au rendez-vous pour me voir : c'eût été une impolitesse à lui, nonobstant son rang, d'interrompre mon déjeuner, de sorte que le sien lui fut servi *al fresco*, sur l'herbe d'une petite butte. Après les compliments ordinaires, je lui fis part de l'objet de mon arrivée actuelle dans le pays, ce qu'il apprit avec grande satisfaction; puis je lui exprimai l'espoir où j'étais que l'Angleterre pourrait bientôt intervenir en leur faveur, attendu qu'une guerre aussi prolongée pesait très-durement sur eux. Il me dit (Hassan-Bey avait déjà fait la même remarque) que l'Angleterre et les autres puissances de l'Europe étaient intervenues en faveur de la Grèce (la Russie, il ne faut pas l'oublier, ayant été l'instigatrice), bien que ce pays n'eût pas combattu pour sa liberté le quart du temps qu'avait combattu la Circassie. — Les Russes, ajouta-t-il, ne peuvent conquérir ce pays. Au moyen de leurs vaisseaux et de leurs canons ils peuvent s'emparer de quelques points de plus sur notre côte; mais, en accordant qu'ils pussent se rendre maîtres de la côte entière, cela ne changerait en rien notre résolution de résister jusqu'à la fin : s'ils s'emparent de ces hauteurs, nous nous retirerons vers ces montagnes neigeuses (le vieux chef me désignait l'est du doigt), et nous les y combattrons. Je lui donnai autant d'espoir que je pus que l'Angleterre sentirait la justice de leurs droits, l'exhortant à soutenir jusque-là le courage de ses compatriotes; puis je le priai d'excuser la précipitation de ma présente visite dans cette partie du pays, attendu que ma princi-

pale mission m'appelait sur le siége actuel de la guerre, dans le nord.

Des prescriptions me furent ensuite demandées pour le vieux chef, et je les lui donnai du mieux que me le permettaient mes connaissances médicales; mais je crains que mes instructions ne soient pas suivies, attendu qu'elles consistent principalement en restrictions sur le boire et le manger, dont l'excès me parut être la cause de son malaise. En lui faisant mes adieux, je lui offris (à la suggestion de Hassan), à cause de son esprit public, un fusil de chasse anglais à deux coups, présent dont, m'a-t-on dit, il fut très-satisfait. Ce chef est celui qui est mentionné (dans le *Portfolio*) comme ayant reçu des Russes l'offre d'une somme d'argent considérable s'il voulait permettre qu'une armée passât sans être inquiétée le long de la côte. Il prit l'argent, le distribua parmi ses voisins, puis, réunissant un corps de Circassiens, il repoussa les Russes et en fit un grand carnage.

Après cette entrevue, je partis de Sùtcha pour retourner à Vardan, escorté par Hassan et Achmet, et par leurs fils et dépendants; quand nous débouchâmes sur la plage nous formions une cavalcade animée et de belle apparence. Par intervalles, quelques-uns de la troupe (les chefs aussi bien que les autres) partaient en avant et luttaient à la course; et s'il arrivait que l'un des cavaliers perdît son bonnet, ce bonnet devenait aussitôt pour quelqu'un de ceux qui le suivaient le point de mire d'un coup de pistolet ou d'un coup de fusil. J'admirai particulièrement la promptitude avec laquelle le plus jeune fils d'Achmet saisit son fusil qu'il portait en sautoir, l'arma et le tira sur le bonnet tombé de l'un des coureurs qui ne le devançait que d'une très-petite distance, tous deux étant en ce moment lancés en plein galop. Hassan-Bey éleva son bonnet sur la pointe de son sabre, comme but de tir pour quelqu'un de ceux qui étaient à cheval derrière lui. En un mot, l'usage de leurs armes à feu, en route, est presque in-

cessant, et semble prouver que là, du moins, la poudre n'est pas rare.

J'appris que l'année dernière, peu de temps avant l'arrivée de M. S*** (1), les Circassiens, partagés en trois corps d'environ cent cinquante hommes chaque, attaquèrent et prirent d'assaut le fort de Gaghra, dont la garnison fut tuée ou faite prisonnière. Comme ils revenaient après cet exploit, emportant dans leurs barques leurs morts et leurs blessés, quelques bâtiments russes, avec des troupes à bord, s'approchèrent pour attaquer l'*échelle* de Beislam Bey à Ardler. Mais les Circassiens, retranchés derrière des fortifications pareilles à celles que j'ai décrites à Mamaï, les repoussèrent sans perdre un seul homme, tandis que, tués et blessés, les Russes en perdirent environ soixante-dix.

Nous nous reposâmes de nouveau un peu à Mamaï, et de nouveau nous éprouvâmes l'allure du coursier géorgien, que Hassan-Bey paraît avoir constamment avec lui, bien que ne le montant pas. Il dit qu'il se propose de l'envoyer à Constantinople en présent à Daûd-Bey, qui paraît être universellement connu de nom et de réputation parmi les hommes et même les enfants de ce pays. Là aussi nous eûmes une inspection d'épées, et quelques-unes de celles que je vis me parurent de véritables *tolèdes*, notamment celle d'Achmet, qui a tout à fait l'éclat de l'argent, et sur laquelle est gravé un *cavaliero* espagnol avec la devise *Ad majorem gloriam Dei*. Une autre a aussi un cavalier espagnol avec une dédicace à Dieu (quelles réflexions ces blasphèmes suggèrent!) et l'inscription *Anno* 1664. L'âge de l'arme était d'ailleurs attesté par son état; car, comme la plume de Burns (2), elle était « usée jusqu'à la racine. »

Hier matin j'aurais voulu quitter Vardan de bonne heure,

(1) Sans doute M. Spencer. *Voyez* notre Introduction. (*Traduct.*)

(2) Le poëte populaire de l'Écosse. (*Traduct.*)

mais Achmet paraissait si peu disposé à me fournir les moyens de me mettre en route, que je m'estimai heureux quand, vers midi, je vis arriver Hasech, un des envoyés du nord (qui s'étaient décidés à attendre pour me prendre avec eux), et mon énergique ami Achmadjan. Je pus alors partir. Nous avons atteint cette charmante vallée une heure environ avant le coucher du soleil, et nous y avons trouvé Kehri-Kû Chamuz, un autre des envoyés, qui était parti de Vardan pour venir à ma rencontre, mais qu'une indisposition avait obligé de s'arrêter là. C'est un vieillard grand, maigre et bien fait, qui a une barbe blanche comme la neige, un front développé, des yeux bruns vifs et perçants, et une expression de physionomie animée, bien que quelque peu sarcastique. Son costume se compose de l'*anteri* et du pantalon de coton blanc, d'un surtout brun foncé bordé d'un galon d'argent, et d'un bonnet de laine de mouton noir. J'apprends que c'est un des membres les plus influents de la noble et puissante tribu Tchûpako. Il me pria de lui donner une ordonnance, ce que je fis, et je reçus immédiatement d'autres demandes du même genre de la part de notre hôte, de sa femme et d'un ami; mais leur seule maladie semblait être celle dont on ne guérit pas : la vieillesse. L'un d'eux me consulta sur une dent qui remuait!

La vallée de Hadji a un mille de longueur environ; elle est de forme oblongue, s'étend du sud au nord, et se termine de ce dernier côté par plusieurs collines élevées, s'allongeant en cône et boisées au sommet. A mesure que j'en approchais, après avoir passé une certaine étendue de terres très-bien labourées (qui même avaient reçu un labour croisé, et avaient ensuite été houées et râtelées), — être entré sur une prairie entourée de bons enclos, ornée d'un grand nombre de superbes noyers, et traversée par le cours limpide du rapide Hadji, et vu à ma gauche un bois de beaux arbres servant de support aux vignes les plus luxuriantes, — je ne pus me défendre de penser qu'à la base de ces collines j'allais trouver la

majestueuse habitation du propriétaire fortuné de cette heureuse vallée. Continuant d'avancer, je découvris au pied des hauteurs un petit enclos verdoyant entouré d'une défense intérieure, et ayant d'un côté trois chaumières très-propres, dont les unes étaient d'argile, et quelques appentis. Tout ce que j'ai vu me persuade de plus en plus que le propriétaire, quelque éloigné qu'il puisse être de celui de Holkham, est dans ces quartiers un des premiers adeptes de l'économie rurale. Peu de temps après notre arrivée, les dames envoyèrent à la maison de nos hôtes une mesure de noisettes, de noix, de châtaignes et de raisins, pour nous amuser jusqu'à l'heure du souper, — qui s'est trouvé un fort bon souper, et des plus substantiels.

Sûbech, jeudi soir. — Nous avons quitté Hadji ce matin de bonne heure, après un excellent déjeuner, et nous avons été escortés jusque hors la vallée par notre bon vieil hôte et une vingtaine de ses voisins. En arrivant ici, j'y ai trouvé Khader et son navire, tous deux commodément casés, le premier dans une hutte en claies serrées construite exprès pour lui et son équipage, et le schooner étayé à sec sur la plage. Khader trouve que les canonniers russes visent mieux que je ne leur en faisais honneur, attendu qu'ils ont touché son navire six fois, — deux fois dans les voiles, deux fois dans les agrès, et deux coups ont effleuré l'arrière. Le vieux Khader, pour lui rendre justice, se tint courageusement à son gouvernail pendant la chasse, et les gens de son équipage — surtout Osman, le contre-maître et le chapelain — finirent par se comporter très-bien.

Achamich-Hadji-Ali, un vieillard de très-bonne mine, est arrivé du sud, il y a un moment, pour me rendre ses devoirs. Les serviteurs, selon l'usage, ont couru le débarrasser de ses armes. Quand il est entré je me suis levé et je lui ai donné la main, puis lui faisant signe de s'asseoir sur le divan, vis-à-vis du feu, je lui ai donné l'exemple en m'asseyant moi-même.

D'aprés l'absence de broderies d'argent sur sa veste, j'avais pensé que peut-être il n'appartenait pas à la noblesse, et que c'était là la cause de l'espèce d'embarras avec lequel il avait accepté mon offre; ou bien que, comme étranger, l'usage me donnait droit de m'asseoir le premier. Mais en cela j'ai commis une infraction aux bonnes manières; car, bien que je sois ici un étranger de plus grande marque que le vieillard, et quoique rangé dans l'opinion du peuple au-dessus de leurs premiers nobles, il ne suffisait pas que je lui montrasse un siége : j'aurais dû rester debout jusqu'à ce qu'il l'eût accepté, marque de déférence qu'ici l'on donne toujours aux vieillards, quel que soit leur rang. Cette leçon m'a été donnée par Zazi-Okû-Ali, que j'ai prié de m'instruire de ceux des usages du pays que j'ignore encore. Il m'a fourni l'occasion de lui faire cette demande en s'excusant de l'infériorité des usages circassiens, comparés à ceux de l'Angleterre (1)!

Mon domestique vient de m'informer que les chefs du nord ayant appris les particularités de la conduite d'Achmet, qu'ils regardent comme ayant manqué d'égards et d'attention, sont furieux contre lui; qu'ils se proposent de lui envoyer faire des reproches et de lui demander restitution des présents que je puis lui avoir faits, attendu qu'ils craignent beaucoup, si je rapporte sa conduite à Daûd-Bey, que les Anglais ne changent d'opinion sur la généralité des Circassiens. Ils disent que déjà auparavant c'était un homme de mauvaise réputation, et qu'il est bien malheureux que je sois tombé entre ses mains. J'ai envoyé dissiper la crainte qu'ils témoignaient que les Anglais ne condamnassent la masse pour les fautes d'un seul, et j'ai tâché de prévenir

(1) Ceux qui ont voyagé en Orient apprécieront la valeur de tout ce qui a rapport à la connaissance des usages,—chose dont l'ignorance sera toujours extrêmement nuisible à l'influence d'un voyageur, quelque instruit et bien préparé qu'il puisse être d'ailleurs.

toute explosion ultérieure de leur colère amicale. Achmet m'a grandement abusé et grandement nui; mais il me faut prendre mon temps pour montrer l'opinion que j'ai de sa conduite, et mieux pénétrer, d'ici-là, les motifs par lesquels il a été mû, aussi bien que ceux qui font agir ceux entre les mains de qui je suis maintenant.

A notre arrivée ici la mer était trop forte pour nous permettre de profiter immédiatement de la barque qui a apporté les envoyés, d'autant plus qu'elle doit remporter quatorze personnes, outre les effets. Après être restés sur la côte une heure environ pour voir si le vent voudrait s'abattre, il fut décidé que nous irions attendre la nuit dans le hameau où les envoyés ont logé depuis leur arrivée ici. Nous partîmes à pied, les chevaux que nous avions eus à Hadji ayant été renvoyés; et je ne pus m'empêcher d'admirer l'activité du vieux Kheri-Kù, qui, malade comme il l'est encore, s'est mis à la poursuite d'un cheval qui paissait dans le champ que nous traversions, dans l'intention de me l'amener. Il va sans dire que je l'ai prévenu. Notre chemin remonte une vallée étroite immédiatement au nord de celle où j'ai demeuré précédemment. Cette vallée a si peu de largeur, que, de la hauteur où le hameau est perché, il semble qu'en une demi-douzaine d'élans je pourrais sauter du pied d'une colline à l'autre. Dans cet intervalle resserré qu'elles laissent entre elles un ruisseau limpide roule en bouillonnant à travers de vertes pâtures jusqu'à la mer, dont les hauteurs intermédiaires ne permettent d'apercevoir qu'une étroite échappée.

Vendredi 5. — Je crains que nous ne soyons retenus ici par l'indisposition du vieux Chamuz, qui a gagné la fièvre et le mal de tête dans un appentis ouvert sur la côte, où il s'était endormi les habits mouillés; et tel est son peu d'expérience de la maladie, que je ne puis obtenir de lui qu'il prenne des précautions, et qu'il m'a été impossible de l'empêcher de sortir, couvert seulement de ses vêtements de co-

ton, durant les vents frais et la pluie d'orage que nous avons eu ce matin. Il a pris mes médicaments, mais il ne se fie pas à eux seuls; car il a tiré de sa poche un petit paquet de morceaux de papier sur lesquels sont écrits des textes du Koran, et rapprochant ensemble quelques débris du feu, il a mis dessus une couple de ses petits papiers, a ramené sa couverture au-dessus de sa tête, et s'est ainsi donné une fumigation dévote.

Mesgahu, samedi 6. — Je n'avais pas achevé le paragraphe précédent, sur la crainte que j'avais d'être retenu par la maladie de Chamuz, qu'on appela pour s'embarquer; et avant que j'eusse eu le temps de lui manifester ma crainte sur l'imprudence qu'il y avait à lui de se mettre à la mer sur une barque ouverte, dans son état de santé et par un pareil temps, il était déjà parti le premier de tous.

Nous nous sommes embarqués vers les midi. Le vent venait du sud tirant à l'est, et il débouchait en telles bourrasques des étroites vallées devant lesquelles nous passions, que nous étions obligés de nous priver tout à fait de notre grande voile et de veiller attentivement sur l'autre. Il est vrai qu'il n'y avait pas grand danger de chavirer, car, en addition à notre troupe de quatorze personnes, nous avions les marchandises d'un des passagers de Sinope, qu'Ali connaissait, et qu'obligeamment il avait pris avec lui. Mais il y avait grand risque si la mer avait continué de grossir, vu qu'intérieurement notre plat-bord était à environ neuf pouces de l'eau. Nous serrions la côte, afin de pouvoir l'atteindre si quelque accident arrivait.

Durant une course de deux heures (sur le pied de quatre milles à l'heure environ), nous avons passé devant des hauteurs se terminant abruptement au rivage; ces hauteurs sont très-boisées et partiellement cultivées. Vers les deux heures après midi, nous avons approché de ce que de loin nous avions pris pour un cap bas et prolongé, mais qui s'est trouvé n'être qu'une portion de la côte entre les hauteurs et la

mer, et qui, dans le cours du temps, a pu être amenée à son niveau actuel par le large et impétueux Vaïa, dont la rapidité était indiquée par l'élévation et l'escarpement des collines qui ferment le haut de sa vallée du côté de l'est. Avant d'arriver là, il nous a fallu mettre à terre quatre de nos gens pour alléger la barque, qui commençait à faire eau. Nous avons eu aussi quelques pluies violentes, après quoi le ciel s'est éclairci; et le vent se mettant plus au sud, j'ai pris un extrême plaisir à contempler la côte : car bien que même avec le vent le plus favorable il nous fallût presque constamment ramer, les rameurs n'excitaient pas de compassion, attendu que cet exercice semblait plutôt un amusement qu'un travail pour ces nerveux Circassiens pleins d'ardeur et d'énergie, qui chantaient presque sans interruption (leur capitaine Ali donne l'exemple) une grande variété de leurs belles chansons de rameurs. Toutefois, ce mouvement mesuré des rames était fréquemment interrompu par des accès de travail enthousiaste, au milieu de cris et d'éclats de rire qui auraient pu les faire prendre pour des fous.

Vaïa dépassé, les hauteurs deviennent moins boisées et en apparence moins fertiles (bien que toujours aussi bien cultivées pour le moins); ce nouvel aspect dure pendant les douze ou quatorze milles qui suivent. A quatre heures et demie nous passâmes devant une rivière appelée Ache, et un peu après cinq heures devant une autre rivière du nom de Makupse (ce sont, l'une et l'autre, de faibles courants d'eau, spécialement la dernière). A six heures et demie on donna l'ordre de courir à terre et d'entrer dans la bouche d'un troisième ruisseau appelé Chepse. Mais avec le ressac qui en ce moment se brisait sur la plage, et notre chargement encore lourd, ce n'était pas chose médiocrement difficile ; aussi fallut-il toute l'activité de notre noble capitaine et sa voix de Stentor pour en venir à bout. Un de nos jeunes garçons (tous s'étaient mis à demi nus pour la manœuvre) sauta leste-

ment à la mer dès que nous approchâmes des brisants, et nageant entre eux put y diriger l'éprave du navire quand il en fut à proximité. Bref, tout le monde gagna heureusement terre, excepté moi, qu'un des hommes de l'équipage avait pris sur ses épaules, par une distinction honorifique, avant que nous fussions assez près de la côte pour qu'il pût maintenir solidement son équilibre; par suite de quoi il broncha sous moi, et il me fallut gagner terre de mon mieux dans mes grosses bottes. Et il n'y avait pas là un bon feu d'hôtellerie où on pût se sécher. Par suite de cet état de guerre de la côte, les habitations sont toutes à quelque distance de la mer. Toutefois, comme à la vérité cela a lieu partout où abordent les bâtiments turks, on nous a donné deux bons hangars en bois pour servir d'abri immédiat aux passagers et aux marchandises. Nous en avons pris possession, — nous autres du gaillard d'arrière et nos effets occupant l'un, et les rameurs avec les ustensiles de cuisine s'étant installés dans l'autre. Deux immenses feux alimentés avec le bois que rejette la mer (lequel abonde le long de toute la côte) ont bientôt flambé entre nous; et sur l'un deux a été suspendue l'énorme chaudronnée de *pasta*. Cette *pasta* (sans un seul grain de sel pour l'assaisonner), un morceau de fromage blanc durci, et une véritable soupe maigre au maïs et aux haricots, composent notre souper, souper simple, mais auquel on fait honneur de grand cœur. Si vous avez de meilleurs plats ce soir à Londres, pensais-je en moi-même, peut-être ai-je le meilleur appétit !

Je vois avec peine qu'outre Chamuz, un autre chef âgé — Navrûz, oncle d'Ali, et un des envoyés que je n'ai pas encore vu s'embarquer — a aussi été pris par la fièvre, ce qui provient de la même cause. Nous sommes aux termes de la saison pluvieuse, et de ce que j'ai ouï dire je conclus que tant que dure cette saison la fièvre est très-répandue.

Notre coucher fut une affaire très-simple. Les chefs malades s'étendirent à terre auprès du feu, le plus souffrant des deux sur la natte du marchand et Chamuz enveloppé

dans son manteau de feutre. Mes remontrances à ce sujet et sur d'autres points (comme par exemple quand il s'était mis à la mer pour aider à amener le bâtiment à la côte) ne servent à rien : — Je suis un soldat, me répond le vieux chef, et un soldat encore jeune, quoique ma barbe soit blanche. C'est en effet, dit-on, un guerrier des plus braves et des plus actifs, — toujours des premiers partout où les Russes se présentent. J'ai appris ici avec regret qu'Alibé de Semez, l'un des chefs qui dans la guerre sur le Kûban se sont le plus distingués par le courage et la conduite, et auquel était destiné un de mes plus beaux présents, a été tué récemment. Au moment où il tomba, son fils, jeune homme de quatorze ans, qui avait combattu à ses côtés, mit pied à terre pour emporter le corps de son père; mais les sabres des cavaliers russes l'eurent bientôt étendu à côté de celui-ci. On dit que sa perte est douloureusement sentie dans tout le nord.

Ce matin à la pointe du jour nous avons quitté nos couches de terre et de bois, et après avoir mangé un peu de pasta froide et quelques œufs durs (apportés par un habitant du voisinage, qui s'était aperçu cette nuit aux feux allumés sur la plage qu'il y avait là des étrangers), nous avons remis notre barque à la mer et nous sommes partis de Chepse vers les six heures et demie. En un peu plus d'une heure nous sommes arrivés vis-à-vis d'une grande baie et d'une large vallée appelée Toapse (1). Les environs sont, dit-on, populeux et riches. A partir de Makupse, les hauteurs sont devenues de nouveau boisées et fertiles. Nous trouvâmes dans

(1) M. Dubois (*Voy. autour du Caucase*, I,198) identifie la Touabsé ou Thapsé avec la baie de Mamaï. Il y a ici évidemment une confusion dont l'éclaircissement exigerait une discussion qui trouvera sa place ailleurs. De même, la rivière d'*Ache* qui vient d'être nommée me semble rappeler l'*Achaïa* d'Arrien et de Ptolémée (Παλαια Αχαια, *Achaïa antiqua*, Αχαια Κωμη, *Vicus Achaïa*), que M. Dubois croit retrouver plus au nord à Pchat; les distances du Périple et des localités actuelles coïncident aussi bien que les noms, tandis que Pchat se refuse à cette double coïncidence. (*Trad.*)

la baie de Toapse un des trois navires qu'Hassan-Bey emploie à son commerce avec Constantinople; il n'était arrivé que depuis peu, et nous vîmes les Circassiens à terre, activement occupés à enlever le chargement qu'on emportait sur des chariots.

A l'ouest de Toapse est un promontoire d'environ un demi-mille, nommé Aguadche; ce sera certainement une mine d'études précieuse pour le géologue qui viendra le visiter. Ses couches forment toutes sortes d'angles, et quelques-unes sont verticales. Les rochers avancés forment un bassin dans lequel est contenue une petite éminence; tandis qu'à la base du promontoire qui regarde le nord sont quelques rochers, le côté des couches tourné vers la mer (au lieu d'avoir leurs bords au sud comme tous les autres). De loin, l'un deux a l'apparence d'un clayonnage bien fait. Cette partie de la côte est fréquentée, dit-on, à certaines époques de l'année, par des millions de poissons. Lorsque nos rameurs la longèrent, ils entonnèrent une chanson animée adressée au *roi des poissons*, chanson à laquelle Ali et les autres se joignirent. Là aussi s'abrite, dit-on, dans les grottes des rochers, un animal qu'on nomme *l'ours de mer* : d'après la description, ce ne paraît pas être le veau marin; mais je ne puis découvrir ce que ce peut être réellement.

Dans les forêts qui couvrent la plus grande partie des hauteurs que l'œil embrasse, le chêne paraît dominer; pourtant on dit que le noyer abonde dans ces environs. Quant au buis, — dont la côte du sud peut, dit-on, fournir des quantités presque illimitées de la plus belle qualité, — la région où il est produit se termine près de Vaïa.

Vers les neuf heures et demie, nous avons passé devant une autre petite anse appelée Nibû, et une heure après, cinq d'entre nous, le vieux Chamuz entre autres, sont descendus à terre à l'effet d'alléger la barque. Nous avons d'abord longé la grève, puis nous avons coupé par les hauteurs et les bois (presque tous beaux chênes), où les sentiers sont devenus si

roides et la boue si profonde, que ce n'a pas été pour nous une mince satisfaction de rencontrer Khamti (un des passagers de Sinope), qui nous a prêté des chevaux. A midi, nous étions revenus en vue de la mer, où nous avons trouvé notre barque embossée dans cette petite crique, et notre marchand se désespérant devant ses marchandises que la mer avait endommagées, et qu'il était en train d'étendre sur la grève pour les sécher.

Jûbghe, lundi 8. — Nous avons passé samedi à Mesgahu une joyeuse vie : notre intention n'était pas d'y rester, attendu que les villages sont éloignés de la côte; mais la mer est devenue de plus en plus dangereuse. Ali, qui est plein de vie et d'activité, est parti, presque immédiatement après que nous avons été à terre, pour aller à la recherche des habitations du pays et nous rapporter des provisions, et lorsqu'au bout d'un certain temps il est revenu, il était accompagné d'une troupe d'hommes et d'enfants, avec une chèvre, du lait, du miel, etc., qui nous ont fourni un repas excellent et des plus abondants. Pendant qu'on l'apprêtait, nos marins, qui sont aussi experts à manier la hache que pas un Kentuckyen, avaient élevé deux baraques en bois, qu'ils ont couvertes avec nos voiles. Les deux chefs malades ont occupé une de ces deux baraques, et nous autres bien portants l'autre. Deux immenses feux flambaient entre nous et tempéraient le froid piquant de la brise du soir; un troisième, le feu de cuisine, avec des couches d'herbes et de fougère, complétait tout l'établissement temporaire de nos hardis marins.

Avant souper, toutefois, deux incidents se sont présentés, qui semblent tous les deux mériter mention, quoique n'étant pas précisément d'égale importance. — Le premier est de m'être rasé la tête à l'effet de me faire paraître moins étranger à la manière d'être du pays, et cela sur la demande de deux des chefs et par les mains de l'un d'eux, — barbier fort expert; le second est la mention accidentelle faite par

Ali, qu'une quantité considérable de fer avait été trouvée de l'autre côté d'une colline qui borde la petite crique sur laquelle nous sommes campés, comme disent les Américains. Quoique la brune approchât, je m'y rendis immédiatement pour examiner la gangue, dont je trouvai d'abondants échantillons près de la surface d'un sol noirâtre et peu compacte; les échantillons me parurent très-pesants et riches en métal. Cette couche ferrugineuse est déposée dans un bassin qui me parut être de pierre sableuse, rougeâtre. De la direction convergente des rochers, là où ils paraissent sur les côtés opposées de la couche, j'infère qu'ils se trouvent sous le minerai, et que ce dépôt repose sur la pierre sableuse.

Après notre souper, — que nous dégustâmes au milieu d'une grande foule de serviteurs et de spectateurs, — je commençais à me demander comment nous emploierions le restant de la soirée, quand je vis avec plaisir un cercle se former, préliminaire de quelque divertissement : d'abord ce fut un claquement de mains en mesure, ensuite quelques notes peu élevées, qui se changèrent graduellement en un air animé, auquel se joignirent la plupart de ceux qui formaient le cercle; puis enfin un de nos domestiques — garçon à mine étrange, affublé d'une longue redingote à l'irlandaise toute déchirée — prit courage, s'élança dans l'espace ouvert près des feux, et se mit à danser. La voix des chanteurs de plus en plus élevée, et les claquements de mains de plus en plus forts, le tout mêlé d'acclamations et de cris, l'excitèrent bientôt à des exploits d'agilité et de vigueur dont Tam O'Shanter lui-même eût été content : bon nombre de ses pas étaient tolérables; mais ce qu'il fit de plus fort fut de se dresser sur la pointe même des orteils et de se mettre à tourner sur lui-même avec une extrême rapidité. A la fin d'une de ces pirouettes, le danseur tomba à plat ventre sur l'herbe, et avec une étrange voix de ventriloque il se mit à gémir et à se plaindre comme s'il se fût à moitié tué. Je n'essayerai

pas de décrire la scène de bouffonnerie qui suivit, parce que je ne doute pas que ses impromptus, que je ne comprenais pas et qui excitaient des éclats de rire dans tout le cercle, n'en fussent la meilleure part. Au surplus, ses imitations du chat, du chien, etc., étaient parfaites dans leur genre; et il usa du privilége ordinaire des bouffons, en s'approchant des baraques et en apostrophant les nobles d'une façon qui excita une grande gaieté, gaieté qu'il accrut encore en donnant à Ali, dont il est le serf, deux ou trois bons coups de bâton sur les épaules. Mon herculéen ami les reçut en guise de plaisanterie, comme ils étaient donnés par l'acteur. Je me suis amusé durant notre traversée à faire grimacer ce singulier garçon pour exciter

« Dans ses yeux le démon du rire, »

un des plus extraordinaires que j'aie jamais vus.

Quand la scène fut terminée, je fis à celui qui avait donné la chèvre un petit présent, qu'il n'attendait pas. Lui et sa troupe de voisins repartirent alors pour leurs demeures respectives, portant des torches de bois de pin, dont la clarté produisait un bel effet scénique dans les sentiers de la forêt, et qui formaient un final tout à fait en harmonie avec notre drame. Nous nous étendîmes alors côte à côte sur nos couches de fougère, puis les parties essentielles du corps à demi abritées par nos baraques contre la rosée de la nuit, et les pieds en avant vers les feux qu'on avait ravivés, nous jouîmes d'un repos court, mais profond.

Les étoiles brillaient encore hier matin, quand les cris par lesquels Ali appelait ses matelots nous firent quitter à tous nos lits de bruyère. Chamuz, qui avait fait ses ablutions à un petit ruisseau et dit ses prières du matin sur la grève, était du nombre des premiers prêts. La barque fut mise à flot et chargée, et nous étions en route avant le lever du soleil, lequel nous amena une jolie brise du sud; en une heure,

nous atteignions une anse commode et une charmante vallée nommée Tû, où il y a, dit-on, un bon abri et un bon mouillage tout près de terre pour de grands bâtiments, et dont les environs sont riches et très-populeux (1). Une heure plus tard, nous étions devant l'anse et la vallée de Neghipsikoua (2), et une demi-heure après nous passâmes un grand rocher, au nord-ouest dequel est une baie appelée Klûf, d'une beauté remarquable, où l'abri des vents du sud et de l'est, du moins près de la côte, nous parut excellent.

De ce point, la côte tend beaucoup plus à l'ouest ; conséquemment notre vent du sud vint à porter plus directement à la côte, et avec des bourrasques si fortes et si variables, que, malgré mon impatience d'avancer, je fus bien content quand Ali se décida à prendre terre, attendu que la manière dont je l'avais vu manœuvrer me donnait une plus haute opinion de son courage que de son habileté. Nous débarquâmes à huit heures sur une partie de la côte assez découverte, et le vent ne s'abattant pas, Ali envoya en quête de chevaux, attendu que nous n'étions plus qu'à une dizaine de milles de chez lui. On se fut bientôt procuré des montures pour lui, les vieux chefs malades, moi-même et mon domestique ; et après un déjeuner rustique, qui nous fut apporté par l'habitant de la plus proche cabane, nous partîmes vers midi.

Pendant deux ou trois milles nous côtoyâmes la grève, puis, quand le passage nous fut intercepté par de grands rochers qui se trouvent à la base d'une ligne d'escarpements, nous nous détournâmes vers les hauteurs. Je vis avec surprise que même dans le bois de chênes nains par lequel nous pas-

(1) M. Dubois de Montpéreux rapporte que non loin de l'aoule de Tû se voient, sur une montagne près de la mer, les ruines assez considérables d'une ancienne forteresse. (*Voyage autour du Caucase*, I, 194.) (*Traduct.*)

(2) La Nighèpsoukou de M. Dubois. (*Trad.*)

sâmes, et où évidemment le sol était maigre et peu productif, il y avait des haies ou des fossés, non-seulement le long du chemin, mais aussi ailleurs, indices de l'entière division des propriétés. Ali prit alors les devants pour aller faire à son hameau les préparatifs nécessaires pour notre réception.

Du sommet des escarpements dont je viens de parler, je vis les couches s'étendre, de la montagne sur laquelle j'étais, assez loin vers la côte du sud au-dessous de l'eau transparente, à cette courbe que décrit le rivage. Dans cette direction, ainsi que vers le large du Pont-Euxin, la vue était magnifique; pas une voile russe ne s'apercevait en mer. Voilà maintenant dix-sept jours que je suis sur cette côte et que j'en ai longé une portion considérable; et durant tout ce temps, quoique j'aie continuellement cherché du regard les navires russes et que je n'aie cessé de m'enquérir après eux, il ne m'est arrivé qu'une seule fois d'en voir : c'étaient deux voiles qu'on présuma être russes, mais qui étaient à trop grande distance de terre pour qu'on pût les reconnaître. Rien dans le temps ni dans le vent ne les a empêchées d'aller où il leur a plu. Le blocus, dans le fait, paraît n'être qu'une simple plaisanterie, sauf quand un navire est accidentellement tombé dans la croisière, ou que les Russes se sont aventurés, furtivement et à la faveur de la nuit, à venir brûler ceux qu'ils ont pu trouver non gardés sur la grève, comme ils l'ont essayé dernièrement, à Tû, sur deux bâtiments. Il m'a été dit maintes fois que cent cinquante navires sont constamment employés dans le commerce qui se fait entre ce pays et la Turquie, en dépit du blocus.

Arrivés à l'extrémité de ces hauteurs escarpées, nous nous trouvâmes en vue d'une spacieuse baie sableuse, où débouche un courant d'eau et où s'ouvre une large vallée appelés l'un et l'autre Chapsikoua (1). Le navire de Hassan-Bey était à

(1) La Chapsoukhou de M. Dubois de Montpéreux. (*Trad.*)

l'ancre dans cette baie, ayant quitté Toapse quand le vent s'était accru; et sur la grève était un bâtiment qui m'avait été proposé, à Sinope, comme meilleur voilier que celui où j'avais pris mon passage. Il était tombé au milieu des croiseurs russes, et ayant été forcé de courir à terre par une grosse mer, il avait éprouvé des avaries, par suite desquelles le sel qui était à bord avait été perdu.

Notre chemin longeait la côte, qui était pleine de rochers; cependant le cheval jeune et vigoureux que je montais paraissait accoutumé à poser le pied au milieu des difficultés de ce sol rocailleux, aussi bien que dans les étroits sentiers qui longeaient le bord de quelques-uns des escarpements où nous avions passé, et qui auraient pu me donner des vertiges sans l'adresse que montrait ma monture, adresse qui pouvait tout à fait se comparer à celle des chèvres. Le long des collines basses devant lesquelles nous passions alors je reconnus un sol noirâtre et peu compacte pareil à celui qui contenait le minerai de fer de Mesgahu, et il ne me fallut pas une longue recherche pour y découvrir le même minéral, qui paraissait également riche. Ce sol est ici d'une étendue considérable.

Après avoir chevauché deux ou trois milles le long de la grève, nous arrivâmes à une autre baie spacieuse et sableuse comme la précédente ; je fus heureux d'apprendre que c'était la baie de Jûbghe, celle que j'avais voulu atteindre dans le *Vixen*. En y entrant, nous fûmes reçus par un des jeunes frères Zazi-Okû, qui mit pied à terre pour nous souhaiter la bienvenue. De chaque côté de la baie sont des hauteurs; et immédiatement derrière la grève commence un beau bois de grands et majestueux chênes, où nous rencontrâmes Ali qui revenait pour nous escorter. Au delà de ce bois une vallée spacieuse et verdoyante nous apparut, traversée par une rivière assez large où deux navires turks étaient ancrés en sûreté, tandis que les capitaines et les deux équipages fumaient, assis sur la berge. C'est là que fut le théâtre principal

de la dernière bataille, dont les arbres du bois m'avaient aussi, sur mon passage, offert plus d'un mémento.

A un mille environ, en remontant la vallée, nous tournâmes un peu à droite, et là, au pied d'une colline basse et boisée, nous trouvâmes les nombreuses habitations de la famille Zazi-Okû, situées dans l'enceinte d'un parc spacieux et bien enclos, à l'entrée duquel nous fûmes salués par deux décharges de canon. La *maison des hôtes* est ici supérieure à toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent, et j'y fus reçu par le frère aîné, Mehmet, avec la plus grande cordialité et maintes phrases de civilité bien tournées, parmi lesquelles était celle-ci : « A partir de ce moment on doit nous regarder comme ayant eu le même père et la même mère ; » — à quoi j'adhérai, avec quelque restriction mentale. En même temps, Mehmet me pria de vouloir bien changer d'habits avec lui, pour me mieux transformer en Circassien ; de sorte qu'il emprisonna ses épaules musculeuses dans mon étroit surtout, et que moi je me prélasse à l'aise dans une ample tunique de drap brun bordée d'un galon d'argent autour des pans, des manches, et des poches à cartouches sur le devant.

J'ai été dans le bois pour voir les vestiges (outre les balles qu'on m'a apportées) de la bataille qui y a été livrée dernièrement, vestiges dont il offre un grand nombre en marques de balles et en branches brisées. Le général russe essaya d'abord de parlementer, vantant le pouvoir de la Russie et les terribles conséquences que la résistance pourrait avoir, à quoi Mehmet ne répondit que par le défi de descendre à terre et de combattre. Les bâtiments canonnèrent pendant quelque temps ; et quatre bataillons, formant environ 3,000 hommes, furent mis à terre dans un coin de la baie, sous l'abri de leur feu. La soudaineté de l'attaque n'avait pas donné le temps aux Circassiens de réunir des forces un peu considérables ; mais le voisinage immédiat fournit un millier de guerriers, qui restèrent en groupes derrière les abris que leur offraient

les flancs de la vallée, jusqu'à ce que l'infanterie russe commençât à avancer à travers les bois. Un engagement très-meurtrier s'ensuivit alors, et se termina, comme je l'ai déjà dit, par la défaite des Russes, qui furent repoussés sans avoir pu avancer plus d'à moitié chemin du hameau, dont la destruction était sans doute l'objet qu'ils se proposaient en débarquant. Cette famille perdit, en cette occasion, environ vingt-cinq de ses membres.

Dans cette espèce de métairie, il n'y a pas moins de trente Polonais et de sept Russes, déserteurs et prisonniers. Au nombre des derniers est le sous-officier pris par Ali ; celui-là porte maintenant aux jambes une chaîne pesante, attendu qu'à deux reprises il a voulu s'évader. Les prisonniers russes sont échangés de temps à autre contre des Circassiens qui se trouvent dans le même cas ; mais je suis charmé d'apprendre qu'on ne donne pas en échange ceux qui ont déserté, Russes ou Polonais. Ils sont ou gardés comme domestiques de ferme, ou vendus, s'ils le préfèrent, à des marchands turks, l'esclavage étant, en Turquie, moins pénible qu'ici, et un prompt affranchissement (c'est-à-dire au bout de cinq ou six ans) plus probable. Un des Polonais, jeune homme qui a déserté de Ghilendjik, après avoir tourné quelque temps autour de la maison des hôtes, s'est enfin hasardé à y entrer, quand il a été certain que je me trouvais seul avec mon domestique (qui parle polonais), pour voir quelles nouvelles ou quelle consolation je pourrais lui donner au sujet de son pays. Je le satisfis autant qu'il fut en mon pouvoir, et pendant qu'il m'écoutait les larmes lui roulaient sur les joues.

De l'autre côté du bois, ainsi qu'en quelques localités analogues sur d'autres points de la côte, j'ai remarqué des croix de bois qu'on y a dressées ; elles sont de différentes formes, la partie transversale étant en quelques cas sur le haut de la partie verticale, et d'autres fois un peu plus bas : les unes et les autres sont plus ou moins sculptées. Selon ce

que m'en a dit cette famille, le culte de ces croix était autrefois très-répandu et attirait un très-grand nombre de dévots; mais depuis quelque temps il est devenu rare et partiel, attendu que bien des gens désapprouvent cette pratique et la tournent en ridicule. Qui pourrait dire jusqu'à quel point cette guerre russe a contribué ici à faire tomber dans le mépris la religion de la croix?

Chamuz a exprimé le regret d'avoir omis de me montrer, sur la côte du sud, les places où on a trouvé du charbon; mais il promet de me conduire à d'autres endroits dans le nord, où il devient en usage comme combustible.

Ici comme dans le sud j'ai eu une succession non interrompue de visiteurs, parmi lesquels le plus intéressant, tant à cause de son apparence musculeuse et de sa mine, où il y a quelque chose du lion, que de sa réputation d'intrépidité et d'audace, est le vieux Hadji Guz Beg de Chapsuk, qui vient de me quitter tout à l'heure, et qui a laissé sur mon imagination une impression profonde de l'effroi dont sa colère pouvait frapper un antagoniste ordinaire; il a quitté hier le voisinage du Kûban, et a traversé les montagnes qui nous en séparent sans presque donner à son cheval le temps de respirer, afin de voir l'Anglais et d'ouïr ses nouvelles. Lui et le seul domestique qui l'accompagne nous rapportèrent que quatre bataillons russes, avec canon, etc., avaient déjà traversé le Kûban, et qu'il y avait eu quelques engagements, mais sans grand résultat, les Circassiens n'étant pas réunis en force. Les nombreuses troupes qu'ils avaient rencontrées se dirigeant au nord annonçaient, cependant, qu'une bataille serait bientôt livrée.

Toutes les personnes que j'ai vues ici expriment la même détermination que les gens du sud, — résister jusqu'à la dernière extrémité, et défendre montagne à montagne; néanmoins il y a chez eux désir évident que les puissances européennes (surtout l'Angleterre) interviennent en leur fa-

veur, ou que du moins les moyens de continuer la guerre leur soient fournis, — du canon et de la poudre, ou du soufre seul.

Leur plus grande crainte paraît être que les Russes, au moyen de leur marine, ne se mettent en possession des positions les plus accessibles de la côte, particulièrement de la baie de Semez, où était l'ancien fort de Sûdjûk-Kaleh. J'ai trouvé reproduit ici le même raisonnement que dans le sud; ils disent que ce pays fut toujours libre, et que puisque la Grèce, après une si courte lutte, a été affranchie par l'intervention européenne, ils méritent beaucoup plus une aide de cette sorte, eux qui combattent depuis plus d'un siècle pour le maintien de leur indépendance.

La manière dont les Russes font la guerre dans le nord du pays m'a été représentée comme de la dernière barbarie : des détachements entrent dans les villages durant la nuit, et non-seulement enlèvent les femmes, les enfants et le bétail, mais mutilent le corps de ceux des hommes qui sont tués en leur résistant. On a vu jusqu'à une trentaine de femmes et d'enfants ainsi enlevés en une nuit d'un village situé à l'est, sur le Kûban; et comme, par suite, les habitants de ce district étaient en grande détresse, immédiatement après avoir reçu cette nouvelle on a expédié d'ici, pour soutenir leur courage, une lettre annonçant mon arrivée. Ce sentiment est, dit-on, partagé par tout le monde, même par les femmes et les enfants, et ma tâche principale, comme elle est aussi la plus pénible, est et doit être de les empêcher de mettre trop d'espoir en une action immédiate de l'Angleterre, — dans l'ignorance où je suis de la politique qui pourra y être adoptée, — et de leur persuader de compter avant tout sur eux-mêmes.



CHAPITRE IV.

Voyage de Pchat à Semez.

Pchat, *jeudi* 11 *mai* 1837. — Hier matin, après un bon déjeuner, je quittai Jûbghe (1); à notre départ, nous reçûmes le salut des deux canons, et les quatre bons frères, avec leurs familles et leurs visiteurs, au nombre de quarante personnes environ, m'accompagnèrent jusqu'à la plage, où un bateau avait été préparé pour me transporter ici. Hûsseïn et les deux plus jeunes frères Zazi-Okû (qui tous deux ont déjà été blessés dans la campagne sur le Kûban) s'y embarquèrent avec moi; Chamuz, qui me laissa son excellent domestique, préféra faire le trajet à cheval. A dix heures nous quittâmes la baie de Jûbghe. Les bâtiments ne pourraient y rester longtemps à l'ancre avec sécurité; mais Ali dit que si la guerre était finie il ne tarderait pas à ouvrir dans la rivière un canal, qui, peut-être, serait praticable pour les navires au-dessous de quatre-vingts ou cent tonneaux. A une heure et demie (nous filions quatre ou cinq nœuds), nous sommes arrivés à une petite rivière débouchant dans une anse et arrosant une agréable vallée appelée Tschopsine. Dans la baie était une grande barque occupée à prendre un chargement de provisions pour un canton du sud où la culture a été interrompue l'an dernier par suite de la peste qui y avait été apportée; et en entrant dans la rivière, afin de

(1) Jûbghe est le *Djouvga* ou *Djouhoubou* de M. Dubois de Montpéreux (*Voyage autour du Caucase*, I, 188), qui croit y reconnaître la *Lazica vetus* d'Arrien, et qui la retrouve sur les portulans du moyen âge sous les noms d'*Alba Zega* et d'*Alba Zicchia*. Ziche est aujourd'hui le nom d'un aoule ou village situé un peu au-dessus (ou vers le nord) de la vallée de Jûbghe. (*Trad.*)

changer quelques-uns de nos rameurs, nous y trouvâmes un navire turk qui venait d'arriver de Trébisonde. Cette rivière parait encore profonde à quelque distance de son embouchure, et il me parut qu'un bâtiment de cent à cent cinquante tonneaux y trouverait assez d'eau, pourvu qu'on en rendit la barre praticable; car maintenant elle ne l'est pas (1).

A deux heures nous repartîmes, après avoir fait l'acquisition de deux jeunes gens pleins d'ardeur, qui ramèrent et chantèrent tout le reste du jour avec une énergie qui ne faiblit pas un instant. L'un d'eux paraissait être aussi un bel esprit de profession, et le bouffon de Mesgahu se retrouvant au nombre des rameurs, je m'amusai beaucoup à voir ses efforts continus pour attirer l'attention par ses bons mots et ses plaisanteries, et l'indifférence stoïque avec laquelle l'autre les écoutait. Mais tous se joignirent de bon cœur au chant qu'on avait entonné. De temps à autre il s'exécutait alternativement à trois parties, et la plupart des voix étant pleines et sonores, l'effet, sur cette mer calme d'été et par un temps superbe, était vraiment délicieux. Le paysage ne contribuait pas peu à l'effet. A notre droite étaient des falaises à pic de cinquante à cent pieds d'élévation, du sommet desquelles s'élevaient en pente douce, jusqu'à une certaine distance, de belles prairies, des champs de blé et des plantations de bois, avec des villages semés çà et là; tandis que derrière nous, vers le sud-est, toute la côte jusqu'à Gaghra, avec ses montagnes, ses promontoires, ses criques et ses baies, se déployait à nos regards. Il va sans dire que vers Gaghra les montagnes seules étaient visibles à cette dis-

(1) Ni cette petite baie de Tschopsine, ni la rivière qui y débouche, et qui paraît être une des plus remarquables de la côte, ne sont mentionnées par les voyageurs antérieurs à M. Bell. C'est avec grande raison que M. Dubois de Montpéreux dit de cette côte qu'*elle est plus inconnue que celle de la Nouvelle-Hollande*. (*Trad.*)

tance. Elles semblaient s'étendre jusqu'à la mer, et elles offraient une éblouissante parure de neige, que souvent, m'a-t-on dit, elles gardent toute l'année. A quatre heures nous atteignîmes une petite vallée appelée Beschi. Le cap du même nom qui la borne à l'ouest a une saillie considérable, et forme avec Yildûk, au nord-ouest (c'est aussi un cap considérable), les deux têtes avancées de la vaste baie graveleuse de Pchat, où je débarquai à cinq heures, terminant ainsi mon voyage côtier. Le trait le plus remarquable de cette côte est que dans toute l'étendue de ce que j'ai vu ici de la plage règne une grève, qui forme, sauf un petit nombre de points de peu d'étendue où les rochers l'embarrassent, un grand chemin passable pour les chevaux et les piétons. Cette espèce de route naturelle serait en général difficilement praticable pour les voitures, mais elle n'en doit pas moins être fort utile aux habitants (surtout en hiver), à cause de la nature montueuse et difficile de tout le pays adjacent. Le second trait, selon l'ordre d'importance, est que la totalité des escarpements (dont aucun n'est très-élevé) qui bordent la plus grande partie de la baie, consiste généralement en rochers à couches minces, des masses pierreuses un peu considérables ne se montrant nulle part, excepté au voisinage de Vardan. Le bord de la plupart de ces couches est dirigé vers la mer, et le rocher fait généralement un angle très-aigu avec l'horizon. Depuis Klûf, dans la direction du sud-est, les couches s'inclinent généralement au nord-ouest, tandis qu'au nord-ouest de cette baie, d'où la côte tend plus à l'ouest, les couches s'inclinent généralement à l'est. Mais çà et là on voit beaucoup d'autres inclinaisons; et près de Pchat, à l'extrémité de la colline, je vis un endroit où les couches sont concentriques. Il est à espérer que quelque géologue anglais expérimenté parcourra bientôt cette côte, qu'il trouvera, je n'en doute pas, d'un haut intérêt. On peut noter un troisième trait de cette portion de la côte, comme d'un intérêt plus général :

à savoir, que bien qu'elle offre un grand nombre de baies, il n'en est aucune qui par sa forme et sa profondeur puisse abriter des vents du sud et de l'ouest. Pchat est une des meilleures, quoique très-ouverte. Toutefois, le long de la côte, le mouillage est en général excellent, et on dit que les vents de mer y soufflent rarement avec violence.

Au débarquement, un des Zazi-Okû partit immédiatement pour me procurer un moyen de transport, attendu que le village qu'habite Indar-Okû, le chef d'ici, est à une distance de quatre ou cinq milles de la mer. Une croix de bois est plantée sur la lisière d'un petit bois près de la côte. Le jeune chef ne put rien me procurer de mieux qu'une grande charrette à bœufs, qui servit à transporter mon bagage et à me faire traverser à moi-même le lit peu profond, mais rapide, du Pchat. En chemin, il aperçut deux chevaux qui étaient à paître ; il ne fut pas long à en attraper un, à l'accoutrer et à me l'amener. Notre route, comme je l'ai déjà dit, remonte pendant quatre ou cinq milles la vallée du Pchat, qui n'est en ce moment qu'un petit cours d'eau limpide, mais qui fait, à ce qu'il semble, de grands ravages en hiver, car il a entraîné ou couvert de pierres le sol de la plus grande partie de la vallée, et, en un endroit, son lit de pierres me parut avoir un demi-mille de large. La lune et les étoiles brillaient depuis quelque temps lorsque nous atteignîmes le village où j'écris en ce moment ; j'y trouvai une *maison des hôtes* neuve et très-propre, avec un joli enclos, et son divan garni d'une belle natte, d'un tapis de Turquie et de coussins de soie. Bientôt après on servit un souper chaud, où assista un fils du chef, et j'allai me coucher de bonne heure, pour compenser la nuit précédente que j'avais en partie passée à écrire.

Vendredi 12. — Hier matin, avant mon second déjeuner, Chamuz entra ; et après m'avoir souhaité le bonjour il me dit qu'il était arrivé dans la nuit, mais que trouvant la porte fermée et tout tranquille il n'avait pas voulu me déranger,

attendu que j'avais besoin de repos, et qu'en conséquence il avait été se loger ailleurs. Après déjeuner, mon hôte, Indar Okû, dont « cent hivers ont blanchi la barbe » (par parenthèse, il ne porte que des moustaches) (1), m'a rendu visite. Je lui ai dit que j'étais heureux de faire directement connaissance avec lui, attendu que je le connaissais déjà, tant par ce que j'avais lu de lui que par ce que j'en avais ouï dire : il répondit qu'il croyait qu'on avait dit de lui et du bien et du mal, mais que du moins il était toujours heureux de voir et de traiter de son mieux (comme il faisait pour moi) ceux qui venaient chez lui ; ajoutant que quand j'étais allé dans le sud, c'était trop loin pour qu'il essayât de me suivre, mais que lorsqu'il avait su que je venais vers sa demeure la joie l'avait empêché de dormir de toute la nuit, dans l'espoir que lui avait donné mon arrivée, et qu'il n'avait non plus pas eu de repos qu'il ne fût venu me voir. — Nous sommes trop pauvres, continua le vieux chef, pour récompenser dignement les Anglais de penser à nous dans notre détresse ; mais Dieu les récompensera, et c'est ce que je lui demande tous les jours dans mes prières. Je suis maintenant vieux et bien infirme, et mon seul désir est de voir avant de mourir mon pays libre et en paix. Je lui dis que les meilleurs spécifiques pour la vieillesse étaient le repos et l'absence du souci, et qu'il devait s'efforcer de croire que la cause de son pays était maintenant sur le point de prospérer. — Comment puis-je reposer, répliqua-t-il, quand mon cœur est en proie à l'anxiété au sujet de mon pays? Il me demanda alors (ce qui se fait toujours) la permission de se retirer. Je rapporte cet entretien d'autant plus volontiers, que je ne sais sur quels fondements l'idée paraît s'être répandue que ce chef est ami de la Russie, ce dont je ne vois pas de preuves ; et ses concitoyens,

(1) Les observations que j'ai faites plus tard me font croire que c'était autrefois la mode circassienne, surtout chez les adorateurs de la croix.

que j'ai interrogés sur lui, disent tous que dans le temps il était très-partisan des tentatives commerciales de la Russie (il montre toujours une grande estime pour M. de Marigny), mais qu'il a changé de manière de voir, et qu'il a pris part à la guerre contre les Russes sur le Kùban. De plus, il a en ce moment un navire turk à l'ancre dans sa rivière, en contravention aux lois russes ; son *échelle* a été dernièrement attaquée, en vue d'en détruire un ou deux autres qui s'y trouvaient aussi à l'époque où il y a eu quelques hostilités, et il a envoyé un de ses fils vers moi à Jùbghe. Son village est assis, en tout cas, assez loin de la portée du canon de ses *amis*, au pied de quelques hauteurs qui offriraient un bon refuge en cas de visite hostile.

Les environs sont ici moins riches que ceux de Jùbghe, et beaucoup moins aussi que le voisinage de Mamaï et de Sùtcha ; néanmoins il n'est nullement pauvre, et la culture, tant dans la vallée que sur nombre de collines où elle s'étend jusqu'aux trois quarts de leur hauteur, est très-considérable. Comme il y a très-peu d'exportations, c'est une preuve que le pays est bien peuplé. Il paraît que l'on trouve quelque difficulté à se procurer des chevaux, même dans ce riche établissement ; mais cette difficulté, purement accidentelle, provient de ce qu'on en a envoyé plusieurs avec deux des fils des chefs, qui sont allés dans l'intérieur afin de changer d'air, l'un des deux étant malade ; de ce que d'autres ont accompagné celui qui est allé à Jùbghe, et finalement de ce que bon nombre a été offert en présent, en même temps que beaucoup d'autres objets de prix, aux membres d'une famille dont une jeune et belle fille vient d'être récemment donnée en mariage à un autre des fils d'Indar-Okù.

Dans toute la Circassie, m'a-t-on dit, il existe des fraternités et de nombreuses associations de ce genre. Leur principal trait caractéristique, c'est que ceux qui en font partie sont tenus mutuellement de se protéger les uns les autres, et

de contribuer aux amendes que peuvent encourir ceux qui se rendent coupables de meurtres ou d'autres crimes; mais cette responsabilité mutuelle n'a lieu qu'une fois, ou deux au plus : si le crime se répète, la société prend sur elle le châtiment de l'individu, et quelquefois ce châtiment va jusqu'à la mort. L'association tout entière est tenue aussi de venir en aide à ceux de ses membres qui peuvent tomber dans la détresse. Dans leurs voyages, ils entrent dans les maisons les uns des autres aussi librement que s'ils étaient réellement frères. Un *frère* ne peut épouser la fille d'un de ces coassociés, et l'association veille spécialement à ce qu'aucun frère ne se déshonore par un mariage au-dessous de son rang dans le pays, quel qu'il soit; car il y a des fraternités de nobles de différentes classes, ainsi que d'hommes libres, fraternités où sont *aussi compris leurs serfs*. Chaque fraternité a son nom distinctif.

La famille d'Indar-Okû professe le culte de la croix, et les détails relatifs à ce culte que mon domestique a reçus ici d'un esclave russe sont très-différents de ceux que j'avais eus précédemment, et qui probablement avaient pris la teinte des opinions de Mehmet, de qui je les tenais. Le Russe dit que le culte a lieu chaque *dimanche* de deux mois l'un ; et que si nous restons jusqu'à dimanche prochain, nous pourrons voir le vieux Indar-Okû et sa famille descendre avec beaucoup d'autres jusqu'à la croix de la baie pour l'adorer. Les cérémonies, m'a-t-on dit, sont celles-ci : la congrégation se met à genoux à une petite distance en avant de la croix, et chacun dit ses prières ; après quoi deux vieillards s'approchent de la croix, tenant à la main du pain ou de la *pasta*, et une liqueur fermentée qu'on nomme *chuat* ou *bosé*. *Ils appellent la bénédiction du Ciel sur ce pain et cette liqueur*, puis ils les distribuent parmi les assistants. Si je trouve une occasion favorable, je tâcherai d'obtenir par la suite des informations plus précises.

Luca pousse de continuelles exclamations d'étonnement sur le grand nombre de Russes et de Polonais qu'il rencontre partout. Il y a trois ou quatre Russes dans cet établissement.

Tout à l'heure mon attention a été attirée par un beau cheval bai clair que j'avais vu attaché à un arbre ; je suis descendu pour l'examiner et m'informer de sa valeur. C'est un cheval de six ans. Il m'a été offert pour 500 piastres (environ 120 fr.); et si ce genre de commerce a ici quelque analogie avec le maquignonnage anglais, il va sans dire que je pourrais avoir le cheval pour beaucoup moins qu'on ne m'en a demandé.

Kwakwûz, 13 mai. — Hier je quittai Pchat, après une seconde visite que me rendit le chef, Indar-Okû, qui, tout vieux qu'il est, n'a pas encore perdu une dent. Un de ses principaux dépendants, son petit-fils, et un autre, m'accompagnèrent, tous à pied; et nous n'étions pas encore bien loin quand nous fûmes rejoints par un Polonais; je fus très-satisfait de le voir monté et armé comme les autres, et plus encore d'apprendre qu'il était libre, et que son cheval lui appartenait en propre, ainsi que ses armes. D'après ce qu'il me dit, il est très-aisé ici à un Polonais d'obtenir la liberté, et c'est par ignorance que les autres ne l'obtiennent pas. Il me dit qu'il avait une maison à lui, et qu'il est généreusement rémunéré comme médecin, ayant acquis quelques connaissances médicales à Varsovie.

Mais son récit de la manière dont il échappa à la servitude militaire des Russes est ce qu'il y a de plus extraordinaire. Il dit que la condition dans laquelle il se trouvait comme soldat russe le réduisait complétement au désespoir ; qu'en conséquence il obtint une entrevue du général à Anapa, et lui dit que quoi qu'il pût arriver il ne resterait pas à l'armée, mais que si le général voulait lui donner un passe-port pour la quitter il lui remettrait une somme d'argent qu'il avait.

Le marché fut conclu, il vint ici, et il est déjà retourné au

voisinage d'Anapa, où il a pris part à un engagement contre les Russes.

Notre route à partir de Pchat remonte pendant trois heures les larges canaux que s'est creusés la rivière du même nom; nous gravîmes ensuite l'étroit vallon d'un petit ruisseau qui vient de l'ouest se jeter dans la rivière de Pchat, puis, ayant quitté ce ruisseau, notre chemin devint très-tortueux et très-difficile, au milieu des bois et des hauteurs de la montée, et en quelques endroits parmi de profonds bourbiers. La fertilité du sol semblait augmenter à mesure que nous avancions; mais aucun des arbres, qui sont principalement de bois dur, n'était d'une taille considérable. Le long du val de Pchat, et plus loin sur notre route, les montagnes avoisinantes montraient une grande partie de leurs pentes éclaircies, ou en train de l'être, pour la culture; et quand nous nous approchions des endroits cultivés assez pour les mieux voir, nous les trouvions tous enclos de bonnes défenses clayonnées. La volaille abonde autour des chaumières; on voit aussi des canards sauvages dans les parties des rivières les plus isolées. En trois heures et demie à peu près nous atteignîmes le point culminant du défilé (peu élevé, mais âpre et difficile) qui sépare le val de la Pchat de celui de la Sûtchûk, qui descend à Ghélendjik; et arrivé à cette dernière vallée je la trouvai unie, modérément large, produisant abondance de riches herbages, et enclose de montagnes magnifiquement revêtues de chênes et des autres arbres qui s'y associent d'habitude.

Arrivés là nous nous reposâmes, et laissant à nos montures la liberté d'aller paître, nous fîmes nous-mêmes une légère collation. Sur ces entrefaites nous fûmes rejoints par un chef dont la famille, qu'on dit très-ancienne, passe pour avoir habité primitivement le district de Semez (ou Sûdjûk). Avec lui vint une autre personne qui parle bien turk; leur dessein à tous les deux était de se joindre à nous et de revenir avec

nous. Le nombre de personnes que j'ai rencontrées jusqu'à présent qui savent parler le turk est considérable ; beaucoup aussi savent le lire et l'écrire.

Tout le long du chemin j'ai vu abondance de poiriers et de pommiers sauvages, dont on dit les fruits excellents ; et chaque souffle de brise nous apporte maintenant les émanations de l'aubépine et du chèvrefeuille. Nous traversâmes la Sùtchùk, qui court du S.-E. au N.-O., et nous la suivîmes pendant une heure et demie environ ; mais nous fûmes alors obligés de la quitter, attendu qu'elle va se jeter dans la baie de Ghélendjik, qui pour le présent est entre les mains des Russes. La route par cette baie doit avoir été habituelle avant qu'ils n'en fussent en possession ; car à partir de là le reste de notre chemin fut très-difficile. Nous remontâmes quelque temps le cours d'un ruisseau qui tombe au nord dans la Sùtchùk, et je trouvai sur ses rives un agréable hameau, au milieu de riches plantations et d'une abondance de bétail et de volaille telle, que le mendiant de Campbell aurait pu s'y arrêter, et se dire, appuyé sur les haies épaisses qui entourent chaque habitation : Oh! qu'une maison comme celle-ci me sourirait! — Et cependant cette maison qui paraît si riante et si paisible n'est pour un cavalier qu'à une heure de chemin de la forteresse de l'ennemi!

Immédiatement après ce point notre chemin tourna brusquement à gauche, et la répartition que l'on fit de notre bagage entre les chevaux montra qu'il allait devenir plus difficile : c'est de fait ce qui arriva ; car pour les bourbiers, les embarras de bois et de broussailles, et la rapidité des montées, j'ai rarement vu un chemin qu'on pût comparer à celui-là. De son point culminant l'œil embrassait un emsemble magnifique de montagnes, de bois, de prairies et d'eau. Sur nombre de points, je remarquai, à la lisière des bois, de petits espaces herbeux offrant la réunion d'un certain nombre de tombes recouvertes d'une pierre. A la tête et au pied de cha-

cune de ces pierres on avait planté des morceaux de bois sculptés, parmi lesquels étaient presque invariablement une croix et un petit poteau noueux pour y attacher la bride des chevaux des visiteurs; on me dit qu'il était habituel d'y faire des prières. Après être descendus de l'éminence que je viens de mentionner, moi et ceux qui avaient pris l'avance nous mîmes nos chevaux à paître dans une grande prairie, et nous attendîmes que le bagage nous eût rejoints; nous remontâmes alors à cheval, et après un mille environ de chemin nous arrivâmes parmi quelques autres bois composés de beaucoup plus grands arbres, au milieu desquels on apercevait de nombreux villages. Sur notre demande, on nous répondit, au premier de ces villages, que nous ne pourrions trouver à nous y loger (il paraît y avoir en ce moment beaucoup de voyageurs en route); mais notre seconde demande fut plus heureuse, et nous fûmes tous reçus à la fois, sauf les deux personnes qui nous avaient rejoints sur le Sûtchûk, et qui avaient trouvé à se caser dans le voisinage. Les habitants de ce hameau ne sont que de petits propriétaires (non nobles); et cependant, quoique paraissant pauvres en ameublement, et encore plus en habits (quelques-uns des enfants sont à demi nus, d'autres nus tout à fait), leur *maison des hôtes* est mieux construite que celles du sud, et bien que leurs plats ne soient pas aussi recherchés que quelques-uns de ceux qui ont été servis devant moi chez les chefs, ils sont copieux, non moins substantiels, et servis avec la même propreté et la même étiquette.

Il y a dans cette vallée beaucoup de bois d'une magnifique venue, et le sol en paraît partout d'une richesse peu commune; les hameaux aussi sont nombreux, quoiqu'une montagne élevée soit à l'ouest la seule barrière qui les sépare de la garnison russe de Ghélendjik. La paix de cette vallée a néanmoins été quelque peu troublée récemment, les Russes du voisinage, soit qu'ils y aient été forcés par la négligence

de leurs commissaires des vivres, ou que simplement ils y aient été poussés par l'amour du mal, ayant pour la première fois cette saison tenté à quatre reprises de venir clandestinement marauder parmi le bétail de ce district. La dernière de ces tentatives a eu lieu il y a seulement quinze jours, et les Russes ont été vigoureusement repoussés, quoique quatre fois aussi nombreux que les Circassiens, lesquels ne se composaient que des guerriers (c'est-à-dire de tout homme en état de porter les armes) de ce village et du village voisin, le tout montant à une cinquantaine d'hommes. Il fallut envoyer du canon de Ghélendjik pour que les soldats pussent effectuer leur retraite. Il n'est pas probable que les Circassiens soient désormais repris à l'improviste, attendu qu'ils ont maintenant des sentinelles constamment postées sur les hauteurs avoisinantes pour épier les mouvements de la garnison. Chamuz me disait la nuit dernière que dans le cours de cette année il a perdu deux frères combattant contre les Russes; mais cette perte ne le chagrine pas, dit-il, parce qu'ils sont morts glorieusement et comme il espère encore mourir aussi. En tout, dit-il, il a perdu trente-deux parents dans cette guerre. C'est un vieux soldat expérimenté, qui a combattu contre les Français au siége d'Ismaïl en Égypte, où il fut grièvement blessé, et qui se trouvait à bord d'un vaisseau de guerre turk quand l'amiral Duckworth força le passage des Dardanelles. Il dit que son parent Indar-Okû était dans son temps un guerrier très-brave et très-intrépide. — Mais les chevaux sont prêts, et il faut me lever.

Aduwhaû, dimanche 14. — Nous ne sommes partis hier que vers midi, à l'effet, je présume, de laisser reposer les chevaux qui appartiennent aux chefs qui nous accompagnent et que l'on n'a pas changés dans le voyage. Pendant trois heures environ notre route traversa des forêts de superbes chênes et de hêtres, où l'on a ménagé çà et là des endroits ouverts et des enclos pour la culture. Cette partie du pays

offre de grandes ondulations; et nous rencontrâmes dans un endroit une pente tellement roide, que pour la gravir on y a pratiqué, de même que sur celles d'hier, une sorte de montée pour les chevaux. Nous avions à gauche les montagnes élevées situées immédiatement de l'E. de Ghélendjik, et qui sont en partie cultivées jusqu'à la moitié et plus de leur hauteur; à notre droite étaient d'autres montagnes de moindre élévation. Dans cette partie de notre marche nous passâmes deux petits cours d'eau, — d'abord le Mazep, ensuite le Chabzi, qui tous deux tombent dans le Kûban. Nous nous arrêtâmes dans une ouverture de la forêt, près du dernier de ces deux cours d'eau, pour les prières et la collation; comme hier, celle-ci se composait simplement de la provision de guerre habituelle des Circassiens, provision qu'ils portent devant eux dans une espèce d'outre suspendue à l'arçon de la selle : c'est un mélange de farine (de millet, je crois) et de miel, que l'on nomme *gomtl*. Ce mélange arrive à un état de légère fermentation, et peut se garder longtemps; il leur donne, disent-ils, de la force et du courage. Notre boisson était de l'eau, servie dans une feuille de *burdock;* et de cette même feuille Chamuz se fit un tapis pour ses prières, et les chevaux un excellent repas.

Nous atteignîmes de là une passe assez difficile, dont le fort de Nicolaevski sur l'Abûn n'est, me dit-on, qu'à une distance d'environ quatre milles à droite, et celui de Doba à une distance égale sur la gauche. Sur une étroite plateforme on me montra les traces du canon avec lequel l'armée de Williamineff était passée du Kûban à Ghélendjik; et le front d'une éminence boisée sur notre gauche me fut désigné comme la position que les Circassiens avaient choisie et où ils s'étaient réunis pour attaquer les Russes, attaque, me dit-on, qui fut très-efficace. Un petit vieillard actif, qui nous accompagnait à pied pour ramener ses chevaux et qu'on me dépeignit comme un brave et infatigable guerrier, fut blessé

dans cette rencontre, où un autre de notre compagnie perdit un frère. Nous rencontrâmes près de cet endroit deux hommes qui revenaient du nord. Ils nous rapportèrent qu'un engagement venait d'avoir lieu près d'Anapa; l'un d'eux, qui avait la tête entourée de bandages, et dont les traits remarquablement beaux avaient une expression fort agréable, y avait été blessé. On s'attendait, nous dirent-ils, à une action générale pour ce jour-là. Ils nous apprirent aussi la mort d'un autre parent de Chamuz, par suite de blessures reçues dans une affaire récente : nouvelle victime ajoutée à l'hécatombe que les Russes semblent devoir faire de toute la parenté mâle de ce vieux guerrier.

Nous entrâmes ensuite dans la vallée la plus belle, la plus riche et la plus étendue que j'eusse encore vue. Nous y chevauchâmes pendant deux heures environ sans apercevoir ni bestiaux ni habitants, ceux-ci s'étant tous retirés dans les montagnes avoisinantes; car l'armée russe a commis ici plus de dévastations que sur aucun autre point de sa marche, et on s'attend presque chaque jour, dit-on, à une nouvelle expédition dévastatrice. Néanmoins la vallée a été excessivement populeuse, et nous en voyons partout la preuve dans les haies arrachées et les maisons en ruines ou réduites en cendres par les soi-disant protecteurs de ce pays. C'est par cette route que Williamineff et son armée, après leur tentative de l'été dernier pour prendre et garder Sùjùk-Kaleh, sont revenus de Doba au Kùban; et comme leur artillerie (sans laquelle ils ne peuvent presque rien dans ce pays) pouvait jouer ici mieux qu'ailleurs, c'est dans cette charmante vallée qu'ils ont fait le plus de ravages. J'avais peine à m'imaginer, en contemplant les beautés ravissantes de ces lieux, que la guerre eût pu y apporter ses fureurs. Les Russes restèrent ici vingt-quatre jours, et durant ce temps les combats furent presque incessants. Les Circassiens estiment encore à 20,000 hommes la force de l'armée de Williamineff; mais

un vieux Turk dont j'occupe ici la maison, homme sage et d'un bon jugement, dit qu'il y avait 10,000 fantassins et 5,000 hommes de cavalerie.

Quelques jours avant l'arrivée du *Vixen*, Williamineff, voyant son armée presque désorganisée par des combats répétés, et ses soldats tellement découragés que nombre d'entre eux avait jeté les armes, s'était décidé à repasser le Kûban, et déjà son artillerie avait effectué le passage (probablement pour la sauver quoi qu'il pût advenir des hommes). Le reste de l'armée aurait inévitablement été détruit avant d'avoir pu passer à son tour; car les Circassiens étaient grandement en force, si le général russe ne se fût sauvé par une *ruse*. Il leur dit que la guerre était terminée, son gouvernement étant convaincu que les Anglais étaient décidés à intervenir, et que l'empereur lui avait envoyé une lettre par laquelle il lui prescrivait de cesser les hostilités. Les Circassiens laissant voir quelques doutes, il attesta par un serment solennel la vérité de ce qu'il leur avait dit, et offrit de montrer la lettre qu'il avait reçue. Le serment fut fait en présence du grand juge et des autres anciens, et il fut permis à l'armée de repasser le Kûban. Cette année, le renouvellement des hostilités a donné aux Circassiens la mesure de l'honneur russe, et j'espère que cette expérience ne sera pas perdue pour eux.

Quittant le chemin qui conduit à Doba nous tournâmes à droite, et nous regagnâmes les hauteurs boisées; là je retrouvai des maisons et des enclos qui n'avaient nullement souffert, et les travaux de l'agriculture en cours d'exécution comme dans les autres endroits situés au pourtour de la vallée, ce qui prouve que les Russes n'osent pas s'aventurer au delà des parties unies et découvertes, et qu'on ne les y craint pas. Mon autorité turque, qui était présent aux engagements, dit que quand les Russes avancèrent, 4,000 Circassiens se réunirent et les attaquèrent; que ces Circassiens, qui jusqu'à un

certain point sont tous des volontaires, apportant leurs provisions avec eux, ayant supposé que les Russes avaient accompli ce qu'ils avaient en vue en atteignant Ghélindjik et Doba et en y restant si longtemps, s'étaient dispersés pour retourner chez eux ; que quand les Russes partirent de Doba pour le Kûban, un millier de Circassiens seulement se rassemblèrent pour s'opposer à leur marche ; mais que si le surplus du nombre originaire avait été là pas un Russe n'aurait atteint le Kûban, dans l'état de démoralisation et de désordre où ils étaient, et tant était grand le nombre d'armes détruites et abandonnées pendant leur marche.

Ce hameau n'est guère qu'à une demi-heure de marche pour un cavalier de la partie de la vallée que les Russes traversèrent ; il se compose d'une douzaine de maisons assises au pied des hauteurs de l'est, et plusieurs marchands turks y résident. L'un d'eux nous reçut et nous logea, moi, mon domestique et celui de Chamuz, dont le service est beaucoup plus pour moi que pour son maître. Le reste de notre troupe alla chercher gîte ailleurs. Notre nourriture est excellente et à profusion, car trois familles y contribuent ; et chaque repas est une sorte de pique-nique, où quelques plats se trouvent parfois doublés, ce qui n'empêche pas qu'il me faut goûter de tous, pour ne pas offenser ceux qui les fournissent. La *pasta* est ici bien meilleure que dans le sud, tant pour la qualité que pour la préparation ; mais pour moi le plat le plus remarquable a été un mélange de beurre et de miel qui se mange avec de la pâtisserie enveloppant du lait caillé, le beurre étant le meilleur à tous égards que j'aie encore rencontré depuis mon départ d'Angleterre, et valant même celui que produit la généralité de nos fermiers. Quand le commerce sera libre, cet article doit devenir un objet d'exportations considérables pour Constantinople, où s'importent actuellement d'immenses quantités de mauvais beurre russe. Les pâturages sont excellents durant la plus grande partie de l'an-

née. L'énergie de Chamuz augmente à mesure qu'il avance vers le nord. Il dit qu'il est maintenant tout à fait bien ; et le temps étant orageux avec des torrents de pluie, il me dit que je ne suis plus maintenant parmi les *barbares du sud* (1), que je puis reposer tranquillement et me regarder comme chez moi, — c'est-à-dire que nous approchons de sa maison et de son district natal.

Luca vient de conclure pour moi, à ma satisfaction, un échange de sa montre contre celle du général Williamineff. — Voici comment cette dernière tomba entre les mains des Circassiens. Le fourgon qui portait son bagage ayant été attaqué, et une partie de ce qu'il contenait détruite, celui qui en avait la charge craignant la vengeance de son maître, se cacha avec la montre de celui-ci et quelque argent qui lui avait été donné à garder. Cet incident fait naître deux réflexions évidentes : — d'abord, que les soldats russes pensent qu'il y a plus de merci à attendre de leurs ennemis que de leurs officiers ; ensuite, que dans la marche de Williamineff il n'a pu y avoir beaucoup d'ordre.

Hier au soir le soleil se coucha sous de mauvais auspices, et durant toute la nuit il a plu à verse et fait un vent furieux. Cette maison est la plus mal couverte de toutes celles que j'aie encore vues (c'est un Turk qui en est le propriétaire), et je me suis réveillé dans la nuit avec la pluie et l'argile me tombant sur la tête. Bientôt après, un Circassien, qui était entré dans la chambre je ne sais comment, vint me couvrir d'un manteau de feutre. Telles sont les attentions incessantes que je trouve chez ces gens-là.

Semez, près Sûdjûk-Kalèh, dimanche soir. — Aujourd'hui à midi nous avons quitté Aduwhaû pour nous rendre ici. En atteignant le sommet de la montagne, nous nous sommes trou-

(1) Cette expression injuste, et certains incidents antérieurs, furent les premiers indices de jalousie que j'observai entre les Circassiens du nord et ceux du sud, — sentiment qui par la suite devint plus ostensible.

vés exposés à un vent violent du sud-est dont rien ne rompait la force; mais quant à moi je me suis à peine aperçu de cet inconvénient, tant j'ai trouvé de plaisir à contempler la vue magnifique qui s'était ouverte au-dessous de nous :—au loin la mer Noire se déployant à l'horizon, et plus près de nous la jolie baie de Sùdjùk, avec sa vallée et les hauteurs qui l'enveloppent; mais ce qui fixait l'attention des Circassiens était un navire à l'ancre dans la partie orientale de la baie, et un débat s'éleva parmi eux sur la question de savoir si c'était un vaisseau de guerre russe ou un bâtiment marchand. Ses agrès me firent pencher pour cette dernière opinion ; alors un des Circassiens s'écria qu'ils tenteraient de s'en emparer. La descente vers la baie est excessivement rapide. Nous traversâmes un bois pour pénétrer au centre de la vallée. Autour de ce bois, nous vîmes de grands enclos dont les haies étaient en partie détruites, ainsi que des parties de terrain qui avaient été cultivées, mais qui sont maintenant incultes, l'invasion de l'année dernière ayant porté la plupart des habitants à aller chercher une habitation plus sûre parmi les hauteurs avoisinantes. Dans les profondeurs du bois, néanmoins, on aperçoit çà et là une ou deux riches prairies, avec une maison et quelques bestiaux. Toutes les maisons plus exposées ont été brûlées l'an dernier par les Russes, qui alors en détruisirent une que Chamuz avait bâtie à la mode de Constantinople, le forçant ainsi d'aller chercher comme les autres un site plus élevé et de plus humbles habitations. Arrivés au fond de la baie nous nous aperçûmes qu'il avait disparu, et j'appris qu'il était allé s'occuper des préparatifs d'attaque contre le navire; mais j'ai su depuis que le bâtiment s'est trouvé être un vaisseau de guerre.

La seule affaire qui ait eu lieu jusqu'ici près d'Anapa a été une attaque dirigée par un parti peu nombreux de Circassiens contre le bétail des colons militaires. Les colons ont pris la fuite, et un corps de cavalerie a fait, pour tâcher de prendre une re-

vanche, une sortie que les Circassiens ont repoussée ; mais ils ont été repoussés à leur tour par un corps d'infanterie soutenu par du canon. A l'époque où je me trouvai ici avec *le Vixen*, un chef me dit qu'il désirait aller à Anapa voir un Turk, de ses amis particuliers, qui y était retenu par les Russes ; mais il crut devoir me prévenir de son intention pour que j'en informasse Daûd-Bey (1), de crainte que celui-ci ne le regardât comme un traître. Par suite de sa visite, il paraît que ce Turk (qui se trouve être un Arménien, quoique sujet turk) sortit de la forteresse ainsi qu'un Grec (je ne sais comment), avec quelques marchandises ; mais les autres Circassiens refusèrent d'acheter les marchandises (quoique le sel en constituât une partie), comme étant des marchandises russes, et depuis lors ils les ont retenues ainsi que leurs propriétaires. On vient de me consulter tout à l'heure pour savoir si je conseillerais de les relâcher. J'ai refusé d'intervenir, mais je leur ai dit que dans mon opinion ils avaient tout à fait raison de regarder comme suspectes toute personne et toute chose qui viendraient des quartiers russes, et qu'ils feraient toujours bien de retenir ces gens-là, et de veiller à ce qu'ils n'aient pas de correspondance.

Mardi 16. — Semez est assis dans un vallon assez ouvert, à peu de distance de la vallée ; mais il est adossé à des hauteurs boisées, qui, ainsi que je l'ai vu dans une promenade

(1) Daûd-Bey (Daûd est la forme turque du nom de David) est le nom par lequel les Circassiens désignent M. Urquhart, ci-devant secrétaire de lord Posonby, ambassadeur d'Angleterre près de la Porte. M. Urquhart, qui visita en 1831 une partie de la Turquie d'Europe, a publié sur ce pays un ouvrage substantiel, plutôt politique et administratif que géographique, dont il a été donné une traduction française sous le titre de *la Turquie, ses ressources, son administration municipale, son commerce*, etc.; *Paris*, Arthus Bertrand, 1836, in-8. M. Urquhart a fait depuis (en 1834), pour une mission dont nous ignorons la nature précise, un voyage en Circassie, voyage dont il n'a rien été publié.
(*Trad.*)

que j'y ai faite (seul et armé seulement d'un fouet), offrent des défilés assez compliqués pour servir de refuge. La *maison des hôtes* est la mieux construite et la mieux couverte de toutes celles que j'ai occupées jusqu'à présent, et elle est à demi entourée d'arbres et d'arbustes, parmi lesquels il y a un grand nombre de rosiers sauvages. Le divan est en soie, avec un appui piqué en fil d'or ; la nuit je repose ma tête sur un coussin de soie cramoisie, et j'ai une couverture en soie rayée. Nos tables sont nombreuses et les plats excellents. La seule chose dont je souffre est d'être autant retenu à la maison (les jambes croisées sur le divan pour recevoir les visiteurs) à côté d'énormes feux allumés matin et soir, quoique la température, à cinq heures du matin, soit de 55 à 60° (1). Nous avons ici de très-bon savon que l'on fait chez soi ; les cendres des feux fournissent l'alcali dont on le tire. Comme mistress Kehri-Kû est occupée aujourd'hui à laver mes effets, elle me prie de lui permettre d'ajourner l'échange de ma tunique jusqu'à ce que la lessive soit achevée.

Les chefs et leurs suivants passent généralement ici une partie de leurs journées à tirer au blanc ; un bouclier placé de l'autre côté du vallon sert de but. J'ai donné un petit prix pour être disputé au tir, et c'est un des chefs qui l'a gagné. Enfants et hommes, tous sont des tireurs déterminés. J'ai revu aujourd'hui quelques-uns des amis que je me suis précédemment faits ; et je puis assurer qu'au milieu de tant de physionomies étrangères, le plaisir de voir un visage que l'on connaît même légèrement n'est pas une médiocre satisfaction. Entre autres est venu Mehmet-Effendi (2), qui m'a embrassé deux fois, et qui semblait réellement éprouver ce qu'il disait, qu'il n'avait pas de mots pour exprimer la joie

(1) De 13 à 15° et demi, au thermomètre centigrade, ou de 10 à 12° environ au thermomètre Réaumur. (*Traduct.*)

(2) *Effendi* est un terme de civilité turque qui répond à notre *monsieur*, et encore mieux au *gentleman* anglais. (*Traduct.*)

que lui causait mon retour et le bonheur que j'avais eu d'échapper aux Russes. Il dit en plaisantant, comme me l'ont déjà dit plusieurs autres dans le sud, que ce qu'ils pourraient faire de mieux serait de me retenir ici comme garantie de l'assistance de l'Angleterre. Les quatre bataillons russes que j'ai mentionnés ont traversé le Kûban avec du canon à l'effet d'avitailler la garnison d'un de leurs forts récemment élevé sur l'Abûn. Au nombre de ces visiteurs est une personne qui a eu le pied gauche traversé d'une balle dans un engagement avec eux.

Mercredi 17.—Thermomètre, cinq heures du matin, 55°. Un autre de mes anciens amis, personne d'une physionomie très-noble, qui est *atalik* ou tuteur du fils aîné de Chamuz, vient de me montrer quelques anciennes monnaies de cuivre trouvées à Tchopsïn, où on a aussi trouvé beaucoup d'autres pièces d'argent, ainsi que des épées, des arcs, des flèches, etc., dans les anciens cimetières. Il promet de me montrer sa collection, et je tâcherai d'obtenir quelques pièces ; mais, hélas! la plupart des pièces d'argent ont été fondues (1).

Voici quelle a été ce matin une partie de la salutation de Chamuz : Vous autres Anglais vous avez inventé les machines à vapeur, les bateaux à vapeur, des machines infernales pour faire sauter les navires, et bien d'autres choses merveilleuses ; mais je ne puis vous faire compliment de vos pantalons, qui sont beaucoup trop serrés. — C'est ce dont je me suis aperçu à mes dépens en m'asseyant sur son divan. J'ai déjà ouï dire, mais j'avais à cet égard quelque peine à ajouter pleinement foi à ce qu'on me disait, que les Circassiens ont consacré leur drapeau national comme *Sandjak-chérif* (l'étendard sacré des Turks); mais j'ai maintenant à n'en pas

(1) M. Taitbout de Marigny (*Voyage dans le pays des Tcherkesses*, édit. Klapr., p. 339) entre aussi dans quelques détails sur les antiquités trouvées sur cette côte. *Voyez* à ce sujet Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, I, 183. (*Traduct.*)

douter l'assurance du fait. Jusqu'ici, pour plus de sécurité, le drapeau a été gardé dans le village de Mehmet-Effendi (qui est ici grand juge), et il m'a dit que la préférence dont il avait été l'objet par ce choix n'a pas causé peu de jalousie, plusieurs chefs alléguant qu'ils auraient dû en avoir la garde à tour de rôle pour attirer sur leurs maisons la bénédiction du Ciel.

Une lettre de Constantinople vient d'arriver, et le juge ayant été appelé toute ma pleine chambrée de visiteurs est allée sur la pelouse en entendre lecture. Elle est d'un de leurs concitoyens qui avait dû venir avec moi ; il leur recommande de prendre courage et de ne pas céder un pouce de terrain aux Russes, vu que l'on pouvait s'attendre sous peu à l'assistance de l'Angleterre, et qu'alors nécessairement l'affaire se terminerait d'une manière favorable pour eux. Quelqu'un aussi vient d'arriver de l'intérieur; il dit que le canton d'où les Russes ont enlevé les trente femmes et enfants avait été par suite grandement découragé, la situation de ce district étant très-exposée ; mais que la nouvelle de mon arrivée avait tellement relevé le courage des habitants, qu'ils avaient fait une excursion en représailles et qu'ils étaient revenus tout récemment avec vingt-cinq femmes et enfants, plus un homme, qu'ils avaient enlevés sur la rive nord du Kûban, sans qu'un seul d'entre eux eût été même blessé. Telle est la civilisation que la Russie propage dans cette partie du monde! J'espère être à même de donner ci-après un échantillon de son éloquence militaire, en rapportant une lettre que Williamineff écrivit l'hiver dernier aux Circassiens. C'est réellement un document curieux, où il est dit que la Russie n'a jamais fait la guerre qu'elle n'ait été victorieuse; qu'elle a conquis la France, et qu'après avoir tué ses fils elle avait emmené ses filles en captivité; que la Turquie et la Perse réduites à l'impuissance sont aujourd'hui prosternées à ses pieds; que l'Angleterre n'ose pas intervenir ici attendu que ses habitants

dépendent de la Russie pour leur pain de chaque jour ; qu'en un mot il n'y a que deux puissances : — Dieu au ciel et l'Empereur sur la terre ; et que si la voûte du ciel s'écroulait, elle pourrait être soutenue par les millions de baïonnettes russes. J'espère ne pas avoir gâté l'effet de l'original. Je désire partir pour le Kûban et l'intérieur, afin de poursuivre mes informations relatives au commerce et à l'état du pays ; mais on me demande de reculer mon départ d'un jour ou deux encore, un nombreux corps de chefs étant attendu ici, quatre ou cinq messagers leur ayant été expédiés pour leur donner avis de mon arrivée. On me dit que quand ces chefs seront ici une escorte convenable me sera donnée. Le sentiment de vénération des gens que j'ai vus pour M. Urquhart (Daûd-Bey) et les Anglais surpasse tout ce que j'aurais pu imaginer. Ils désirent tous non pas seulement l'amitié et l'aide de l'Angleterre, mais encore de la voir adopter le pays pour une de ses dépendances.

Un Circassien et deux Arméniens sont venus implorer mon intercession en faveur des marchands d'Anapa. J'ai refusé d'intervenir autrement que pour recommander qu'en attendant leurs marchandises soient placées en sûreté, ce qu'effectivement on doit faire.



CHAPITRE V.

Un congrès circassien.

Semez, près de Sûdjûk-Kalèh, 8 *mai* 1837. — La personne blessée à Abûn, et qui descend d'une ancienne famille grecque, est, à ce qu'il paraît, experte en ouvrages de sellerie, et son adresse en ce genre a été utile à mon hôte; ce qui m'a plus intéressé, c'est que j'ai découvert que c'est un des meilleurs musiciens du voisinage : j'ai fait cette découverte en l'entendant jouer d'une espèce de petit violon, garni de deux cordes en crin, et dont il tirait un parti que l'instrument ne semblait guère promettre. La tête de l'instrument est posée à terre comme celle d'un violoncelle; l'exécutant est lui-même assis sur le sol (car ici il n'y a pas de chaises), et pendant qu'il joue il fait tourner l'instrument sur lui-même en divers sens, pour aider à ses variations. Le doigté ne diffère pas du nôtre; et avec de si chétifs moyens il a éveillé en moi un vif intérêt, surtout par un air mélodieux, quoique bruyant, qui m'a paru ressembler beaucoup à une de nos marches militaires; mais je n'ai jamais entendu un *pibroch* qui en approchât. Il a joué ensuite un air plaintif et quelque peu monotone, qu'accompagnait la voix. C'était l'éloge d'Ali-Bi (récemment tué les armes à la main). Le vieux Chamuz, qui était assis près du musicien, le dos à la muraille, joignait sa voix à celle de l'exécutant, et bientôt de grosses larmes ont roulé le long de ses joues basanées. C'est chez eux un article de foi de ne pas pleurer la perte de ceux qui sont tombés en combattant pour leur pays; mais en certains cas la nature l'emporte.

Le plus jeune fils de mon hôte, enfant d'une dizaine d'années, a passé la nuit d'hier à surveiller les chevaux sur la montagne; ce doit être comme objet d'éducation, car il pa-

rait y avoir ici un nombreux domestique. Il a déjà été à la guerre, aussi bien que son frère qui a quatorze ans, et dont l'*atalik* dit que chaque fois que les Russes se sont mis en campagne ce garçon-là n'a pu ni manger ni dormir qu'il ne lui ait été permis d'aller se joindre à ses compatriotes pour les combattre. Les deux frères sont ici avec leurs *ataliks* ou tuteurs, et il ne paraît pas y avoir (comme quelques personnes me l'ont dit) aucun empêchement à ce qu'ils entrent librement dans la maison de leur père ; seulement ils ne s'asseyent jamais en sa présence, et ne mangent devant lui que le dos tourné et la tête dans un angle de la chambre. Parfois un des convives de la table passe à l'un ou à l'autre un peu de galette ou de pâtisserie, qu'ils mangent toujours ainsi que je viens de le dire ; et si dans ce moment-là l'enfant à qui l'on donne ainsi quelque chose tient en main la torche d'éclisse de pin, l'autre la lui prend et le remplace pour que son frère puisse aller manger dans son coin. Cette coutume paraît tirer son origine de cette maxime que ni le maître de la maison ni aucun de ceux qui y appartiennent ne doivent manger en présence d'étrangers ; généralement, en leur présence le premier reste debout.

Au voisinage immédiat de Semez la religion paraît être le pur musulmanisme, quoique peu de personnes soient régulières dans leurs prières ; il n'y a guère dans ce cas-là que les pères de famille et les gens âgés. Toutefois, c'est seulement pour la religion des Turks que ce peuple actif et positif a quelque respect : quant aux Turks eux-mêmes ils semblent les mépriser, et après la manière dont la Circassie a été traitée par le gouvernement turk on ne saurait être surpris de ce sentiment. Le vieux Chamuz, qui doit connaître les Turks, en fait un sujet de plaisanteries perpétuelles ; par exemple, il disait l'autre jour : Le Turk étend sa longue pipe (la pipe circassienne est fort petite et très-portative), puis il regarde la mer et les nuages dans l'espoir que le ciel pourra l'aider, au lieu de

s'aider lui-même. Le concubinage n'est pas permis ici, mais un homme a droit d'avoir plus d'une femme, s'il peut les payer. La prostitution et les crimes contre nature sont choses inconnues. Je suis charmé de recevoir ici de nouveaux témoignages en faveur du patriotisme de la famille de Pchat; le fils aîné, surtout, a pris une part active à la guerre, et ici on le regarde comme un des guerriers les plus braves et les plus habiles du pays. La dame dont cette famille a fait acquisition à si grands frais pour Kaspolet, le troisième fils, m'a été dépeinte comme d'une beauté supérieure, et elle a été vivement recherchée, m'a-t-on dit, par de nombreux compétiteurs.

Semez, 20 mai, 4 heures et demie du matin. — Je trouve que cette heure est le meilleur moment pour écrire, attendu que pendant le reste de la journée je suis constamment exposé aux interruptions. A cette heure même je n'ai qu'un instant de tranquillité assez court; car presque toutes les nuits il y a d'autres visiteurs à coucher ici (quelquefois cinq ou six, — dont les nattes couvrent la plus grande partie du plancher), et généralement ils se lèvent presque aussitôt que le jour pointe. Mehmet-Effendi est pour le moment mon seul compagnon de chambrée, et heureusement Sa Révérence aime le somme léger du matin.

J'ai eu ici jusqu'à hier matin une autre ancienne connaissance : c'est le beau vieillard qui, l'an dernier, m'embrassa à ma descente du *Vixen*. Il m'a apporté un grand pain et quelques galettes (en guise de compliment pour moi, je présume, quoiqu'il semble que ce n'en soit pas un pour mon hôte), et nous a invités à lui rendre visite demain. Je réponds que sa table est bonne; car il n'a nulle prétention à la taille élancée qui caractérise ses concitoyens. J'ai eu aussi la visite de trois envoyés de Sûp et des gens de leur suite (Sûp est le district d'où les femmes et les enfants ont été enlevés), qui viennent demander mon avis sur ce qu'ils ont à faire dans les circonstances pénibles où ils se trouvent. Il a été décidé qu'ils atten-

draient jusqu'à lundi, et qu'ils me rejoindraient à Adughûm, où il doit y avoir une assemblée générale de chefs pour me recevoir, entendre mes nouvelles, et se concerter sur les opérations futures.

Hier les Circassiens ont eu une fausse alarme, et moi un amer désappointement. Après avoir dîné de bonne heure je descendais à cheval vers la baie, accompagné d'un garçon vif et agile ; et comme nous longions lentement la plage (où, par parenthèse, les chevaux boivent l'eau salée d'aussi bon cœur que j'en aie jamais vu boire de l'eau tout à fait fraîche), j'aperçus en mer, à mon grand étonnement, l'enseigne bien connue d'un bateau à vapeur. Je montrai du doigt au jeune homme la légère colonne de fumée ; mais il persista à soutenir que c'était un nuage, jusqu'à ce que, parvenu sur un terrain plus élevé, il put se convaincre de sa méprise en découvrant la coque du vaisseau, qui devenait rapidement de plus en plus distincte. Excepté à l'époque de l'expédition du comte Worenzov, jamais un bateau à vapeur n'avait été vu sur cette côte. Je restai donc fortement convaincu de la probabilité que celui-ci arrivât de Constantinople, m'amenant les associés qui m'avaient été promis et leurs nouvelles, ou peut-être même d'Angleterre avec des lettres ; mais je ne dis rien, de peur de donner lieu à de fausses espérances.

Le jeune homme et moi nous partîmes immédiatement au grand galop, pour aller faire part de la nouvelle à Chamuz. Cet incident produisit sur mon jeune compagnon une excitation telle qu'il tira son sabre et son pistolet pour me montrer comment il s'en servait en bataille ; car bien qu'encore imberbe, il a déjà expédié ses cinq Russes. A mi-chemin de notre retour je lui fis prendre les devants, et moi je revins sur mes pas jusqu'au rivage, où, à ma grande mortification, je ne vis plus le steamer. J'appris d'un homme que je rencontrai que le bateau à vapeur était entré à Ghélindjik, — m'occasionnant ainsi une double contrariété, d'abord par le dés-

appointement que j'éprouvais au sujet de mes amis, puis en me donnant lieu de craindre que l'empereur n'eût ajouté un bâtiment de cette classe à l'escadre du blocus. Ce récit peut paraître futile; mais un marin délivré d'une île déserte y retrouverait les sensations d'espoir et de crainte dont il y aurait été agité; et mon espoir ainsi que mes craintes ont pour objet une nation abandonnée! Comme je revenais, je trouvai sur une hauteur un corps de Circassiens, et Chamuz avec eux, prêts à surveiller les mouvements de l'ennemi. Voulant faire servir mon temps à quelque chose, je descendis au côté occidental de la baie pour y voir l'ancien fort turk (appelé Sùdjùk-Kalèh). C'est une construction carrée d'environ 200 mètres, entourée de murs et d'un fossé, avec des bastions aux angles, et à l'intérieur quelques rangées de bâtiments, qui tous paraissent être depuis longtemps en ruine. Près de là est le meilleur mouillage dans les vents d'ouest (1).

Les Russes, m'a-t-on dit, ont fait dans ces derniers temps de grands efforts pour la paix. Il y a entre les lignes ennemies un arbre où ils sont dans l'habitude de déposer le soir toutes les communications qu'ils désirent faire aux Circassiens. Ceux-ci y ont trouvé tout récemment une lettre disant : « Pourquoi espérez-vous recevoir quelque assistance de l'Angleterre? L'Angleterre est trop faible pour vous en donner aucune. Si vous désirez la paix adressez-vous aux Russes et ne vous fiez pas aux mensonges des Anglais de Constantinople, qui vous ont envoyé un drapeau pour vous faire tourner la tête. » Les Circassiens leur envoyèrent une réponse méprisante et brûlèrent leur lettre, à ma grande mortification; car c'eût été un bon morceau pour la publicité. On m'a promis de me communiquer toutes les lettres qui arriveraient à l'avenir; mais probablement cet expédient est épuisé, et la

(1) M. Dubois donne d'intéressants détails sur Sùdjùk-Kalèh et les localités environnantes. — *Voyage autour du Caucase*, I, 7 et suiv. (*Trad.*)

guerre est maintenant le seul auquel on aura recours. Pour s'y préparer, il a été rédigé une circulaire qu'on doit lire lundi à la réunion des chefs, et qui sera envoyée, après avoir été approuvée par eux, à tous ceux qui n'auront pu s'y trouver, afin d'inciter à un grand effort pour repousser l'invasion dont on est menacé, et de recommander par-dessus toutes choses que personne, marchand ou autre, venant du territoire russe, ne soit reçu dans leurs districts, attendu que, sans nul doute, ce sont tous espions, et qu'on doit les traiter comme tels. On m'a dit hier qu'une personne était venue du nord dans l'intention de s'adresser en particulier à Mehmet-Effendi, et d'obtenir de lui qu'il voie si je voudrais intervenir près de ses concitoyens pour les engager à permettre le rappel d'un Circassien expatrié depuis quelques années et dont les effets ont été vendus, parce qu'il avait reçu chez lui un officier de génie russe d'Anapa. Il se montre repentant et dit qu'il voudrait rester ici, serait-ce même comme prisonnier, pourvu que sa vie fût sauve, ce qui pourrait se faire, dit-il, maintenant qu'un Anglais est ici. Il a promis de communiquer une importante nouvelle, attendu que là où il est on sait qu'un messager est arrivé d'Angleterre à Constantinople afin de traiter pour les Circassiens. J'ai refusé d'intervenir, et j'ai conseillé de le refuser lui et ses nouvelles, les circonstances où l'on se trouve prescrivant de se garder surtout des espions, et cet homme pouvant bien en être un.

Les Russes ont détruit l'an dernier environ 40,000 kilog. de grains dans le voisinage. En conséquence, j'ai conseillé aux Circassiens dont les habitations sont rapprochées de s'entendre ensemble, et de disposer dans la montagne des endroits où ils puissent déposer leurs grains en sûreté et le surveiller.

Mehmet-Effendi, en traduisant les lettres que j'ai écrites pour ceux des chefs qui pourraient ne pas être présents lundi, a trouvé — quant à la nécessité pour ceux qui habi-

tent des cantons éloignés d'aider vigoureusement à la défense des provinces frontières, et cela dans l'intérêt même de leur propre sûreté — a trouvé, dis-je, mes expressions trop simples, et en conséquence il les a ainsi relevées : Si le rôti est exposé à brûler, leur a-t-il dit, la broche (il va sans dire qu'ici les broches sont en bois) est nécessairement en danger. Figure magnifique ! La chaîne des montagnes centrales est notre broche ; le Chapsûk et le Notouatch (les provinces belligérantes) notre rôti ; et la ligne russe du Kûban le feu. Et c'est ce feu qu'il faut éloigner ; car notre rôti et notre broche sont aussi immuables que Newton lui-même.

Près d'Abûn il y a une mine, m'a-t-on dit, où des pierres précieuses couleur d'or ont été trouvées. Les canons du fort empêchent quant à présent d'en approcher.

L'histoire de la captivité de Hassan-Bey est assez curieuse. Un de ses frères, colonel au service de la Turquie, avait obtenu un passe-port russe pour venir en Circassie (par Anapa) voir Hassan ; mais ayant trouvé à Sinope un bâtiment qui se rendait directement à la côte orientale, il y prit passage. Pendant qu'il était chez son frère, quelques bâtiments de guerre russes parurent sur la côte, et le colonel résolut d'aller à bord de l'un d'eux, comme une bonne occasion pour son retour à Constantinople. Hassan lui fit des remontrances, le colonel persista, et le premier lui dit alors qu'il l'accompagnerait à bord. Les Russes les emmenèrent tous les deux à Anapa, où le colonel fut détenu six mois, et à qui on ne permit de retourner à Constantinople qu'après de sévères admonestations ; tandis que le pauvre Hassan, que sans doute on regarda comme de bonne prise, fut placé dans les rangs comme simple soldat, et envoyé à Viborg y déplorer sa sotte confiance.

Semez, dimanche 21. — Ce matin, pendant que j'étais occupé des préparatifs de mon départ pour le congrès, j'ai reçu la joyeuse nouvelle qu'un Anglais et son drogman étaient arrivés à Pchat, et qu'ils se disposaient à se rendre immédia-

tement au nord pour me rejoindre. Cette nouvelle nous a mis tous en bonne humeur. Bientôt après sont venus les deux marchands d'Anapa; après m'avoir baisé la main et l'avoir portée à leur front (le mode de salutation le plus respectueux connu ici), ils m'ont exposé leur triste situation et m'ont prié de leur accorder mon aide, déclarant en même temps qu'ils pouvaient produire ici nombre de garants respectables de leur honneur et de leur caractère. J'ai répondu qu'ils avaient été durement traités (car ils avaient obtenu la permission de sortir du fort), mais qu'il leur fallait prendre patience pendant quelque temps jusqu'à ce que l'affaire fût judiciairement arrangée, le commerce auquel ils s'étaient livrés étant contraire aux intérêts du pays. Tout en causant nous nous étions mis à table, l'heure du dîner ayant été avancée, et ces deux hommes (un Arménien et un Grec) étaient placés à la seconde table (il y en avait un troisième et un quatrième) avec un Circassien musulman.

J'ai reçu la visite d'un juge âgé de quatre-vingts ans, et qui cependant est armé pour l'action comme les autres. Avant de quitter cette vallée, je puis essayer d'en tracer une esquisse. Les hauteurs environnantes ne montrent pas cette luxuriance exubérante de végétation que j'ai vue sur d'autres montagnes de ce pays; néanmoins quelques parties sont couvertes de bois d'une assez belle venue, d'excellents pâturages et de beaux champs de grains : le centre de la grande vallée surtout, et de la plupart de celles qui s'y embranchent, est d'une extrême fertilité. La plus grande longueur de la première (dont la direction est du N. au S.) est d'environ 9 milles, et sa plus grande largeur de 3. Mais de tout cet espace d'excellent terrain, je ne pense pas que plus d'un cinquième soit maintenant occupé et cultivé, la dernière incursion des Russes, et celle à laquelle on s'attend encore, ayant porté les habitants à se réfugier dans les montagnes. Dans une partie de la vallée couverte d'arbustes on m'a montré

la place où un général russe a été tué l'an dernier de la main d'Indar-Okû Noghaï.

Aghsmûg, lundi 22. — Notre marche d'hier, quoiqu'elle n'ait été que de quatre à cinq heures, nous a offert des scènes d'une grande beauté et d'un extrême intérêt. Nous traversâmes la vallée diagonalement en nous dirigeant au nord, puis nous gravîmes une des montagnes qui en forment l'enceinte, et d'où la vue de la vallée, de ses hauteurs, de la baie et du promontoire élevé d'Atschimscha était ravissante. Comme nous arrivions près du sommet herbeux de cette montagne, nous passâmes près d'un nombreux troupeau de bœufs qui paissaient là ; en cet endroit, le fils de mon vieil hôte et notre Gréco-Tcherkesse au pied blessé (qu'il n'y avait pas eu moyen de persuader de rester chez lui pour soigner sa blessure) entonnèrent, pour charmer la longueur du chemin, une de leurs chansons de voyage, laquelle se chantait en parties alternées, comme celles des rameurs, une partie étant une sorte de récitatif bruyant, et l'autre une sorte de fugue. Je crains que mon ignorance des termes ne donne pas une juste idée d'une musique que j'ai trouvée nouvelle, romantique et éminemment agréable. Après avoir passé la montagne nous arrivâmes en vue d'une petite vallée encaissée entre des hauteurs couvertes de bois, de l'une desquelles nous descendîmes par un sentier très-étroit complétement ombragé de grands arbres. Cette vallée nous parut bien cultivée, et les haies clayonnées (qui sont ici hors de l'atteinte des ravages des Russes) étaient solidement faites et semblaient servir d'ornement en même temps que de défense. Nous nous reposâmes sur une berge d'excellent pâturage, au milieu de nombreux troupeaux de chèvres et de brebis (la plus grande partie de celles-ci sont noires), jusqu'à ce que le reste de notre troupe nous eût rejoints ; car j'ai oublié de dire qu'elle s'était considérablement grossie par l'adjonction de différents chefs et de leur suite.

A partir de la vallée nous montâmes par un pays boisé, offrant çà et là quelques hameaux et des champs de grains d'une végétation magnifique; ici, comme à Sùdjùk, quelques-uns ont certainement six pieds de haut, et sont maintenant en pleine floraison. Vint ensuite une succession de descentes et de montées qui n'a rien de remarquable, sauf, à la vérité, en ce qui touche la culture; elle est si générale, le bord des champs est tenu si propre et les haies en si bon état, que j'aurais pu me croire (si le reste l'eût permis) dans une des parties les mieux cultivées du comté d'York. Cinq femmes voilées étaient en train de sarcler soigneusement un carré de lin. Nous traversâmes ce riche et beau paysage, dont les yeux noirs et étincelants des jeunes femmes dont on voyait poindre la tête autour des cabanes, et qui se retiraient vivement chaque fois que je me retournais de leur côté, ne faisaient pas un des moindres charmes; et gravissant par un beau bois de chênes, de hêtres, etc., nous arrivâmes au front découvert de la montagne, du sommet de laquelle une vue magnifique se déploya devant nous dans la direction du nord. Immédiatement au-dessous de nous étaient des collines toutes très-cultivées, et dont l'élévation allait en décroissant jusqu'à ce qu'elles se perdissent dans la surface comparativement unie d'une vaste plaine qui n'avait d'autre limite que l'horizon. Là, me dit-on, était le Kûban. Tandis que je m'efforçais de le découvrir, et de mettre quelque suite dans les pensées qui venaient tumultueusement m'assaillir en me trouvant ainsi en vue du pays des ennemis d'un peuple bon et qui paraît heureux, — de ces plaines que le canon russe a sillonnées, et des montagnes qui ont enfin arrêté ses progrès, — mon attention fut détournée par l'approche sur notre gauche d'une troupe d'hommes à cheval que j'avais vus de loin caracoler autour d'un sommet des environs. Dès qu'ils ne furent plus qu'à quelques pas ils mirent tous pied à terre et s'avancèrent à pied pour me saluer en baisant ma main et en la portant à

leur front. Celui d'entre eux que je remarquai le plus était un homme d'âge moyen et d'une expression de physionomie très-agréable, le premier que j'eusse vu couvert d'une cotte de mailles, avec des pièces d'acier poli derrière les bras. Mehmet-Effendi eut soin de m'informer immédiatement que cet homme était un prêtre, car il m'avait déjà dit auparavant que les mollahs de Circassie non-seulement exhortaient le peuple à prendre les armes, mais qu'eux-mêmes lui en donnaient l'exemple, ajoutant que je pouvais m'en informer aux habitants de son district, qui tous m'attesteraient qu'on ne l'avait jamais vu absent d'un champ de bataille, à la différence, me fit-il observer, des mollahs de Turquie, qui prêchent aux autres le martyre, mais qui ne s'y exposent pas. Après avoir échangé les salutations habituelles, nous nous remîmes en marche tous ensemble, formant alors une troupe de quarante à cinquante personnes. Nous descendîmes une pente de peu d'étendue, puis nous nous retrouvâmes au milieu d'arbres et de champs, et bientôt après en vue d'un village et de ses cultures, très-agréablement placé au pied de deux collines. Dès que notre avant-garde arriva à ses premiers enclos, nos gens tirèrent un ou deux coups de pistolet. Les habitants y répondirent de la même façon, et d'autres décharges se succédèrent rapidement, au milieu des acclamations des hommes et du mouvement rapide des chevaux ; de sorte que si j'avais été moins au fait des usages du pays, j'aurais pu supposer qu'une escarmouche avait lieu. Heureusement pour mes nerfs (il faut qu'ici ceux des dames soient bons) je savais que les coups de fusil et de pistolet étaient la preuve que nous étions arrivés à nos quartiers pour la nuit, c'est-à-dire à la résidence de mon bel et vieux ami Tchûrûgh, qui est un grand marchand, et de plus un brave guerrier. Les chefs et le reste de notre troupe mirent pied à terre à l'entrée de l'avant-cour ; mais on voulut que j'avançasse jusqu'à la porte de la maison des hôtes. Là mon robuste et souriant

amphitryon me reçut avec grande cordialité, et me conduisit dans une pièce petite mais bien meublée ; car outre la riche étoffe de son principal divan, un tapis de Turquie de couleurs éclatantes forme tenture dans toute la largeur de ce côté du mur.

J'ai déjà parlé de l'abondance de bon chêne qu'offre ce pays. Les autres articles principaux pour l'Angleterre sont la cire, le suif, le miel, les peaux de bœufs, de chevaux, de chèvres et de daims, les peaux de lièvres, etc. Les seules fourrures que j'aie vues jusqu'à présent sont le renard, et, je crois, le *fitch*, très-belle fourrure en grande estime à Constantinople pour les pelisses. Les plus grands commerçants du côté de l'Orient sont les Arméniens. Ils tirent aussi quelques articles même de ces provinces, mais généralement on les regarde avec soupçon ; et ce ne serait pas chose très-difficile, avec les arrangements convenables, d'aller sur leurs brisées. La laine n'est pas en très-grande abondance dans ces environs ; je crois qu'il y en a davantage en avançant dans le pays. J'ai trouvé le minerai de fer abondant, et on doit m'en montrer davantage quand la guerre sera terminée ; on m'a aussi promis de m'indiquer les endroits où on peut trouver du plomb, de l'argent et des pierres précieuses. Je m'attends à trouver tous les articles d'exportation beaucoup plus abondants et à bien meilleur compte dans les provinces de l'est, où on a moins de rapports commerciaux avec la Turquie. Les articles de première nécessité à envoyer ici sont le fer en barre et diverses cotonnades anglaises.

Mardi 23 *mai* 1837. — Je me proposais de placer ici le détail de notre souper aussi varié que copieux d'hier au soir ; mais j'ai vu depuis de plus grandes merveilles en ce genre, et j'aime mieux raconter notre divertissement phrénologique.

Mon domestique a pour la science un goût très-prononcé ; et m'ayant persuadé dans le sud d'essayer mon habileté sur

un ou deux individus, la renommée nous en a suivis depuis lors dans nos courses, et je suis obligé de satisfaire de temps à autre quelque amateur curieux de connaître ses qualités natives. Seulement, hier au soir mes minces connaissances ne furent pas obligées de tâtonner dans les ténèbres, attendu que Sa Révérence Mehmet-Effendi, qui aime quelque peu à rire et qui désirait s'amuser aux dépens de notre hôte, ainsi que d'un autre homme âgé qui habite ce village, me donna d'avance quelques renseignements secrets sur leur caractère à tous les deux, à savoir, que le premier a voué un culte au beau sexe, et que le second emploie une partie de son temps à faire de très-jolis ouvrages d'argent. Il me demanda alors tout haut d'essayer mon habileté sur ces deux sujets; et notre joyeux hôte, après quelques façons, s'approcha de moi, ses beaux traits animés d'une expression si radieuse qu'ils me paraissaient encore suffisants pour toucher le cœur de dames beaucoup plus jeunes que lui, et il se plaça complaisamment sur une natte à ma portée. Son beau turban fut enlevé (le bonnet de peau de mouton, qui est la coiffure ordinaire du pays, s'harmoniserait mal avec ses traits aussi bien qu'avec sa dévotion au sexe); et après avoir parcouru une énumération sommaire de ses propriétés cérébrales, j'exposai celles qui le distinguaient essentiellement avec toute la surprise que je pus contrefaire, ce qui provoqua à ses dépens de longs éclats de rire auxquels il se joignit de bon cœur. Quant à l'autre, tout ce que j'ai à dire de lui c'est qu'il répara très-proprement une partie de ma boîte à musique qui avait été brisée dans la maison d'une famille du sud, et que je ne m'attendais guère à voir raccommoder en Circassie.

Le souper d'hier au soir a été, comme je l'ai dit, complétement éclipsé par notre dîner ou plutôt par nos dîners d'aujourd'hui; car, outre Tchùrùgh, il paraît qu'un jeune homme nommé Hatùgh-Usùk, associé de celui-ci pour leur commerce et qui demeure aussi dans ce village avec sa famille et sa femme

(c'est lui qui a apporté de Constantinople le sandjak-chérif), avait décidé que nous goûterions de sa cuisine aussi bien que de celle de Tchûrûgh, et en conséquence il nous a fallu faire honneur à deux diners, — et quels diners! — à un intervalle d'une demi-heure seulement. J'ai essayé pendant quelque temps de compter les tables, mais j'ai dû bientôt y renoncer; et mon domestique m'a dit après que je n'en avais vu qu'une portion, beaucoup de plats ayant été tenus en arrière quand on s'était aperçu que notre appétit ne suffisait pas à manger de tout. Il avait vu la totalité des deux lignes de bataille déployée sur l'herbe, et il m'a affirmé que l'un des deux dîners se composait de quarante-deux plats et l'autre de quarante-cinq. Je suis surpris que notre hôtesse n'ait pas eu l'idée de s'assurer d'avance de dispositions de l'autre. J'ai cru remarquer un sourire de satisfaction échangé entre ceux qui nous servaient, quand ils nous ont vus à la fin tout à fait battus, et choisissant pour la forme quelques morceaux dans leurs meilleurs plats, auxquels notre appétit ne nous permettait pas de faire plus d'honneur. La majorité de nos mets se composait de pâtisserie à la viande, et de lait caillé ou de miel pressés et contournés en toutes sortes de formes.

Adûghûm (1), *jeudi* 25. — Hier, peu de temps après la fin très-désirée de notre second dîner, je montai, comme la veille, le cheval de bataille blanc de Mehmet-Effendi, bien que l'animal ne soit pas tout à fait guéri d'un coup de feu qu'il a reçu, et nous partîmes pour Adûghûm au milieu d'une autre

(1) M. Longworth, dont il va être question tout à l'heure, fait remarquer que ce nom d'*Adûghûm* (qu'il écrit mal *Adhencum*) n'est pas, à proprement dire, le nom du village, mais bien celui du torrent, affluent du Kûban, sur lequel il est situé. C'est un usage universel dans ces cantons que les cours d'eau secondaires donnent à la fois leur nom et à la vallée qu'ils traversent, et aux habitations qui bordent leurs rives. — Longworth, *A year among the Circassians*, t. I, p. 78. (*Traduct.*)

décharge générale d'armes à feu, et accompagnés de nos deux hôtes, du fils de l'un d'eux, et de leurs principaux dépendants. Pendant que nous descendions le vallon populeux et bien cultivé, plusieurs des propriétaires vinrent à cheval se joindre à nous, et j'en vis d'autres se préparer en toute hâte à nous suivre; si bien que lorsque nous débouchâmes dans une belle vallée, dont le sol agréablement ondulé est couvert de magnifiques prairies, notre compagnie — composée de cavaliers presque tous bien montés et tous bien armés (à l'exception de moi seul), tantôt nous rapprochant et nous serrant pour passer un défilé ou un gué, tantôt nous répandant sur une plaine fleurie et y simulant des courses ou des évolutions, — offrait un coup d'œil à la fois brillant et varié. Notre marche d'hier fut presque directement au nord ou un peu inclinée à l'est, et d'environ six heures. On me montra sur notre gauche l'endroit où fut livrée une des nombreuses et sanglantes batailles de l'an dernier. Du moins celle-ci dut être meurtrière pour les Circassiens, la nature ouverte du pays permettant aux Russes d'employer efficacement leur artillerie. Ce qui prouve, d'ailleurs, qu'ils ont dû beaucoup souffrir, c'est qu'ils renoncèrent au dessein qu'ils paraissaient avoir eu d'abord de se porter sur Anapa, induction encore fortifiée par les circonstances que j'ai mentionnées précédemment du passage du Kùban qu'ils laissèrent effectuer à Williamineff après qu'il se fut parjuré en affirmant que la guerre était finie.

Nous marchâmes pendant environ quatre heures dans cette vallée ou succession de vallées, que bordent des deux côtés des collines peu élevées, notamment au nord-ouest. Les pâturages étaient partout très-riches, et l'herbe, en nombre d'endroits, était émaillée avec profusion de grandes fleurs bleues et jaunes, en même temps que des arbres gigantesques encore debout çà et là montraient quelles magnifiques forêts ont dû jadis couvrir ce sol. Beaucoup de champs étaient bien

enclos, et promettaient une bonne moisson; car les Circassiens n'ont pas désespéré de sauver même cette partie ouverte de leur pays, bien qu'ils ne doutent nullement qu'elle soit destinée à être attaquée de nouveau cette année. La route fut presque constamment excellente; et çà et là je vis des traces du passage de l'ennemi dans des débris de maisons brûlées, dans des feux de bivouac, etc. Pendant notre marche, on vint nous apporter l'avis qu'un autre détachement considérable d'infanterie russe (avec moins de cavalerie que l'an dernier, la cavalerie s'étant trouvée presque inutile contre les Circassiens) avait passé le Kûban et se dirigeait sur les forts de l'Abûn; et quand nous nous arrêtâmes à l'ombre d'un grand arbre pour laisser souffler nos chevaux, le mollah en cotte de mailles vint me faire ses adieux, attendu, me dit-il, que l'ennemi avait pénétré dans son voisinage, et qu'il était nécessaire qu'il s'y rendît en toute hâte pour veiller à la sûreté de sa famille et de ses effets. — Il se peut, ajouta-t-il, que je succombe dans les batailles qui se préparent, et que je ne vous revoie jamais en ce monde; mais j'espère que Dieu vous accordera longue vie et bonheur en récompense des efforts que vous faites pour mon pays. Je répondis aussi convenablement qu'il me fut possible, car son langage était grave et (comme les circonstances) propre à faire impression; puis je lui fis présent d'une boîte de poudre d'amorce anglaise, pour qu'il la distribuât parmi ses voisins. On me montra, vers le nord de ces vallées, une hauteur rocheuse où se voient, me dit-on, les ruines d'un ancien château (génois, ainsi qu'on les désigne toujours), et plus à l'ouest les restes d'un autre.

Au sortir des vallées nous débouchâmes sur une plaine unie d'une apparence moins riche que le terrain que nous quittions, et où paissaient cependant de nombreux troupeaux de bœufs et de chevaux. Au delà, dans la direction du nord, la vue était bornée par ce qui me parut être une forêt; mais

les bords en étaient ouverts, et on apercevait des deux côtés un grand nombre de maisons et de champs bien enclos.

Nous n'avions pas encore été bien loin, que nous nous détournâmes pour gagner les vastes enclos du riche propriétaire dont j'occupe en ce moment la maison des hôtes. Peu avant nous avions passé devant l'habitation de Mensûr-Bey, que tous proclament leur meilleur chef dans une bataille, et qui a eu en quelque sorte une vie protégée par un charme, car il est couvert de blessures; et ensuite devant celle de Hatukwoï, autrefois, et j'espère pouvoir dire encore, le chef de Ghélendjik. Le champ où nous étions fut immédiatement rempli d'hommes et de chevaux, car c'est ici où était assigné le lieu de réunion du congrès des députés; mais il paraît qu'un grand nombre l'a quitté tout récemment, sur la nouvelle de l'invasion que les Russes venaient de faire à l'est. Notre traite d'hier a été d'environ cinq heures.

Jeudi 25.—L'arrivée d'un autre Anglais à Pchat étant généralement connue depuis quelques jours, la nombreuse réunion qui se trouve ici éprouve une grande impatience de ne pas le voir arriver aussitôt qu'on s'y attendait, et il m'a fallu faire de mon mieux pour occuper leur attention autant que possible à débattre et à décider les points que je pensais devoir être le moins affectés par les nouvelles qu'il pourrait apporter. Enfin les ressources m'ayant manqué, et le bruit de quelques propos désagréables étant arrivé jusqu'à moi, j'ai expédié un second messager pour hâter son arrivée. J'ai eu occasion de remarquer, ici comme ailleurs, l'attention constante que l'on met à régler ses démonstrations d'égards sur la gradation des rangs, — les plus élevés en nom et en dignité ayant chacun leurs places assignées aux repas et aux débats. Luca, après deux ou trois invitations, a été voir la famille de notre hôte, avec des présents pour deux jolies petites filles qu'il a. J'ai donné à un de nos convives, qui se trouvait indisposé, quelques pilules à prendre; mais il avait si peu idée de quelque chose de ce genre,

qu'il les a mâchées et a déclaré que c'était très-mauvais.

Vendredi 26. — Hier vers midi, au moment où nous allions nous mettre à dîner, on vint me prévenir, au milieu d'un grand tumulte, que l'autre Anglais approchait ; des décharges de pistolets s'ensuivirent, et, étant sorti de la maison, je vis une nombreuse cavalcade qui entrait dans notre champ, avec mon compatriote M. L*** (1), et au milieu de la troupe un brillant étendard circassien. Après notre dîner nous nous communiquâmes mutuellement nos nouvelles ; et après être convenus de ce qu'il y avait de mieux à faire dans toutes les circonstances, nous acceptâmes l'invitation de nous rendre devant le congrès, assemblé en ce moment sur la pelouse. Des nattes et des coussins furent disposés pour nous sur l'herbe, la nouvelle bannière nationale se déploya au-dessus de nous, et tout autour se pressait une masse épaisse de guerriers circassiens, depuis les barbes grises jusqu'aux jeunes gens et aux enfants : tous les arbres environnants en étaient aussi chargés. La délibération allait commencer quand un cri partit des derniers rangs, et aussitôt ceux qui se trouvaient dans le cercle immédiatement derrière les plus rapprochés du centre (ceux-ci se composant entièrement des vieillards et des personnes du premier rang) s'assirent aussi. Ceux qui étaient derrière, au troisième rang, se tinrent sur leurs genoux, de sorte qu'un nombre assez considérable d'assistants put voir aussi bien qu'entendre, bien que la plupart de ceux qui se trouvaient là dussent encore se contenter d'entendre seulement. L'assemblée commença alors par exprimer l'impatience où elle était d'apprendre si M. L*** avait apporté quelques nouvelles de Constantinople. Celles qu'il

(1) Le compatriote que M. Bell ne nomme pas ici est M. Longworth. M. Longworth a aussi publié tout récemment, sous le titre de *A year among the Circassians* (*Une année chez les Circassiens*), *London*, 1840, 2 vol. in-12, la relation de son voyage et du séjour d'un an qu'il a fait dans le pays, de compagnie avec M. Bell. J'ai sous les yeux la rela-

avait leur furent communiquées ; puis les chefs, s'adressant à l'assemblée, exhortèrent tous ceux qui s'y trouvaient à bien s'entendre pour opposer à l'ennemi, dans la campagne qui allait s'ouvrir, une défense vigoureuse et bien combinée. Mensùr prononça une allocution laconique et pleine d'énergie dont l'objet principal était de montrer comment les Turks les avaient trahis et abandonnés, et de faire voir combien il était nécessaire que les Anglais vinssent promptement à leur aide, si réellement leur intention était de les appuyer, attendu que leur provision de poudre était tout à fait insuffisante pour une défense prolongée. D'autres parlèrent aussi, et le résultat du débat fut, de la part des Circassiens, une expression de vive satisfaction de ce qu'ils avaient entendu, et de la résolution où ils étaient de faire tous leurs efforts pour mettre en campagne autant d'hommes qu'ils pourraient, ainsi que de faire tout ce qui serait en eux pour entraver les opérations des Russes. Nous entrâmes alors dans la maison, et les Circassiens se rendirent sur un autre point de la prairie, où s'ouvrit de nouveau un débat long et animé sur les voies et moyens de la campagne, et sur les lettres qu'ils avaient reçues de Séfir-Bey (1). Ces lettres apportaient une confirmation très-opportune de la teneur générale de nos communications, et elles contenaient des instructions de Séfir-Bey (sur les instances, disait-on, de l'ambassadeur anglais) relatives à une ambassade à envoyer au général russe, à l'effet de proposer la paix sous l'engagement mutuel de ne pas commettre de déprédations sur les territoires respectifs des deux peuples, l'Angleterre se rendant garante de la fidélité des Circassiens. Cette affaire fut arrangée, et trois personnes furent choisies, en conséquence,

tion de M. Longworth, complément nécessaire de celle de notre auteur ; et je me propose d'en extraire et de consigner en note tout ce qui sera de nature à ajouter à nos connaissances sur le peuple ou sur le pays, de manière à fondre en quelque sorte les deux relations en une. (*Trad.*)

(1) Envoyé circassien à Constantinople. (*Trad.*)

comme envoyés : l'une d'elles était le jeune marchand d'Aghsmûg, qui déjà précédemment a plusieurs fois rempli le même office, et qui cette fois encore s'en charge volontiers, quoique les Russes aient eu la barbarie de tirer sur lui comme il se retirait, lors de sa dernière mission! Les Circassiens croient que sa vie est protégée par un charme, parce qu'il leur a apporté leur sandjak-chérif. Dans ces lettres, Séfir-Bey recommande à ses compatriotes de nous bien recevoir, et de se relâcher en notre faveur (j'ignore sur quel point) de leurs usages nationaux (1).

L'affaire la plus importante du jour ainsi réglée, j'appris qu'on avait décidé que je devais changer de logement, celui que j'occupais paraissant, quoique fort bon, ne pas être regardé comme convenable. Nous pliâmes donc bagage, moi et M. L***, et nous nous rendîmes dans une nouvelle maison, la mieux garnie, sans aucune comparaison, de toutes celles que j'aie encore occupées.

Notre hôte est Kalabat-Okû Hatukwoï, chef héréditaire de Ghélendjík, dont j'achèterais volontiers pour une bonne somme les droits qu'il a sur cette place maintenant occupée par les Russes, tant je suis convaincu que l'Angleterre agira comme le lui prescrivent si clairement et l'humanité et son propre intérêt. Ce chef est un des hommes que j'ai vus dans ce pays dont la physionomie exprime le plus le désir de s'élever ; et je ne doute pas, d'après ce que je vois de ses arrangements intérieurs, que lorsque cette guerre qui absorbe toutes les pensées sera enfin terminée il ne soit des premiers à montrer l'exemple des *comforts* et de l'élégance qui peuvent être introduits ici dans l'économie domestique.

(1) Mon intention n'est pas de m'étendre sur la partie de la relation de M. Bell qui touche au côté politique de sa mission plus qu'à la géographie du pays et aux mœurs du peuple qu'il a visité; mais, à cet égard, on lira avec intérêt le tableau spirituel et animé que trace M. Longworth de la scène qui vient d'être sommairement racontée. — *A year am. the Circ.*, t. I, p. 90 à 185. (*Trad.*)

Dès huit heures ce matin les chevaux d'environ quatre-vingt-dix visiteurs étaient rangés le long des côtés du vaste champ attenant à notre maison, spectacle annonçant que nous pouvions nous attendre à une journée occupée ; — et elle l'a été en effet, mais principalement pour les chefs, qui avaient à prendre les arrangements nécessaires pour la campagne qui approche. La seule part essentielle que nous y ayons eue a été la réception de Hatùk-Okû Séliman (de la noble confraternité d'*Yédig*), chef important de la province d'Abazak, qui est venu offrir les services de ses voisins pour aider à la guerre. Nous lui avons fait un présent, et nous avons fortement insisté avec lui sur la nécessité qu'il y a de faire cette année un puissant effort ; et pour le bien pénétrer des avantages d'une action combinée, nous lui avons parlé du faisceau romain, ce qui a paru produire en effet de l'impression sur lui : car, de même que chez les autres Asiatiques (et on peut les mettre du nombre) la métaphore est chez eux d'un grand usage.

Pendant toute la soirée d'hier, et ce matin encore, on n'a pas cessé d'entendre le canon ; et le prince Basti-Kù Pchemaff (descendant des premiers colons de Sûdjùk), qui me paraît avoir plus de valeur que d'empire sur lui-même, bien qu'il soit au nombre des plus polis, est devenu tout à fait impatient, et dit que c'est une honte à eux de ne pas aller sur le théâtre de l'action. Nous avons répliqué que personne n'était tenu de s'opposer à cause de nous à sa volonté, et que nous n'attendions que le retour des envoyés pour nous y rendre aussi.

Tout à l'heure mon domestique géorgien Luca est venu nous annoncer avec un extrême empressement l'arrivée de deux Polonais qui venaient de s'échapper d'Abûn. Nous avons demandé à les voir, et ils nous ont été amenés encore tout échauffés de leur course, leurs redingotes grises jetées sur leurs épaules, et ayant aux jambes de grandes bottes

russes. L'un d'eux, dont la physionomie semblait dénoter une certaine anxiété, pouvait s'exprimer en allemand; et l'ayant questionné dans cette langue, pendant que Luca parlait russe avec l'autre, nous avons trouvé que leurs récits s'accordaient en substance : — à savoir, que le corps en ce moment à Abûn (indépendamment de celui qui est arrivé par mer à Ghélendjik) se compose de 8,000 hommes, avec 24 pièces de canon, et que cette année il s'y trouve une beaucoup plus grande proportion d'infanterie que l'an dernier. On les a appelés pour dîner, ce qui a interrompu notre conversation; et sur l'espoir que nous avons exprimé qu'ils seraient bien traités, un des chefs a répondu qu'ils n'avaient jamais eu qu'à se louer des Polonais; qu'ils les admettaient à leur table, ne leur donnaient à faire que peu d'ouvrage, et ne les vendaient pas sans leur propre consentement aux Turks qui trafiquent sur la côte.

Le pays environnant est presque plat; pourtant il s'y trouve nombre de bouquets de chênes et d'autres bois, qui doivent favoriser le genre de guerre des Circassiens. Les plus hautes montagnes sont distantes d'une dizaine de milles. L'Adughûm n'est en ce moment qu'un faible courant d'eau; et là où l'eau y a une certaine profondeur, de même que dans la plupart des autres rivières du pays, même dans les montagnes et par ce temps sec, j'ai remarqué qu'une assez grande quantité de limon y est tenue en suspension, au point qu'on ne peut voir le fond; ce qui prouve jusqu'à un certain point la richesse générale du sol.

Chepsughû, 28 mai. — Vendredi après midi nous montâmes à cheval, et après une marche d'environ quatre heures nous gagnâmes Chepsughû, dont la position est fort belle. Pendant la première demi-heure la route suit une montée douce parmi des bois, des champs de grains et des hameaux; le reste du chemin coupe de petites collines bien boisées de chênes et assez bien cultivées, au milieu desquelles

s'offrent aux regards un grand nombre de hameaux assis dans des situations charmantes, surtout quand on arrive aux bords sinueux du Cheps, jolie rivière sur laquelle Chepsughû est situé. Pendant notre chemin dans les collines deux vieillards de notre nombreuse escorte reçurent l'un et l'autre la première nouvelle de la mort d'un de leurs fils, tous deux récemment tués dans une escarmouche avec les Russes. Cette nouvelle nous fit faire une halte sur un monticule ; et nos Circassiens, levant les mains vers le ciel, firent une courte prière pour les deux défunts. Je cherchai, sans pouvoir y réussir, à reconnaître à l'expression de physionomie des vieillards de notre troupe quels étaient ceux que ce coup venait de frapper ; ce qui confirma ce que l'on m'a souvent dit, que les Circassiens, loin de pleurer ceux qui succombent dans la guerre russe, leur envient plutôt leur martyre. Sur le côté de la route qui fait face à cette maison est une tombe fraîchement faite, entourée d'une forte barrière en bois, et où le chef de la famille où nous logeons maintenant a été enterré dernièrement ; en conséquence, avant d'entrer dans la maison des hôtes, notre troupe forma sur la pelouse un cercle devant la porte, et récita de nouveau une prière pour le mort, — son fils aîné, très-gracieux jeune homme de quatorze ans, se tenant près du seuil : — après quoi plusieurs des chefs présents l'embrassèrent affectueusement. Plus je vois ces gens-là, plus je les admire et les aime. Je ne dirai rien du beau paysage environnant, dans l'espoir que l'esquisse que j'en ai crayonnée en donnera une idée quelque peu plus complète que des mots ne pourraient le faire. Mardi soir le canon s'est fait entendre assez longtemps ; mais depuis lors on ne l'a plus entendu, et nous avons su qu'après quelques engagements sur la route (j'ignore jusqu'à quel point ils ont été sérieux ; seulement on vient de me montrer le ruban et les médailles d'un soldat russe qui y a été tué), les Russes sont arrivés à Ghélendjik, et y ont rejoint le corps de

troupes amené d'Odessa par mer. Cette jonction est une chose fâcheuse; mais je ne suis pas quant à présent à même de savoir jusqu'à quel point il était au pouvoir des Circassiens de l'empêcher.

29 *mai.*—Aujourd'hui les envoyés sont revenus avec une lettre insolente du commandant russe Williamineff. Un des points remarquables de la lettre du général Williamineff, c'est qu'il cherche à y présenter les Circassiens comme étant toujours sujets de la Sublime Porte et comme rebelles à son autorité, non à celle de la Russie (1). Je soupçonne que le général et le ministre seront aussi peu d'accord à ce sujet, que le furent les amiraux et le ministre dans la question de la saisie du *Vixen.*

J'ai appris ce matin un fait digne d'attention, qu'apprécieront pleinement, je n'en doute pas, ceux qui désirent voir les Russes arrêtés dans leurs progrès : c'est que les Kabardans (la principale souche circassienne) qui depuis longtemps reconnaissaient jusqu'à un certain point leur autorité, et qui, du moins dans ces derniers temps, ont fourni des recrues à leurs armées, viennent tout récemment de s'y refuser, parce qu'ils ont su que des Anglais étaient ici et que l'Angleterre est sur le point d'intervenir pour l'indépendance de la Circassie. Luca me dit que Mensûr-Bey était en larmes aujourd'hui à la nouvelle de la mort d'un guerrier qui valait, disait-il, trente hommes ordinaires. Lui et neuf autres ont attaqué un corps de cent cinquante Cosaques, au milieu desquels il s'est précipité seul le sabre à la main; et il est tombé après en avoir tué seulement trois.

Durant les longs débats auxquels les lettres ont donné lieu aujourd'hui dans le congrès, les gens de la suite des chefs s'amusaient (comme je l'ai déjà remarqué en d'autres

(1) M. Longworth rapporte cette lettre du général russe, ainsi que la réponse des Circassiens. —T. I, p. 158 et suiv. (*Trad.*)

occasions) à ce qu'ils nomment *lancer la pierre*, sous un soleil ardent. La pierre pesait environ cinq *okes* (14 livres), et ils la lançaient, sans prendre d'élan, jusqu'à cinquante pieds : et cependant ce violent exercice ne paraissait pas en faire suer un seul. J'ai fait la même remarque quand des hommes à pied avaient à suivre le pas de nos chevaux dans les chemins les plus difficiles des montagnes. Quant à moi, l'exercice d'écrire suffit pour me mettre en nage; et la foule de curieux intercepte l'air qui pourrait m'arriver par l'ouverture d'un pied en carré qui sert de fenêtre à ma chambre. Si je vais écrire à l'ombre, les choses n'en sont guère améliorées. Un cercle de curieux se forme immédiatement « entre le vent et Ma Seigneurie ; » et je n'ai pas plutôt obtenu qu'une troupe se retire, en lui permettant un coup d'œil, qu'une autre prend sa place. Pourtant le congrès touche à sa fin, et j'espère avoir quelque répit, du moins pour une semaine, une autre réunion encore plus nombreuse devant avoir lieu dans huit jours.



CHAPITRE VI.

Le congrès se sépare. — Séjour dans les vallées supérieures d'Abûn et de Pchat.

ANKHUR, *vendredi* 31 *mai.* — Lundi dans l'après-midi nous quittâmes la pittoresque et belle vallée de la Cheps; et après avoir franchi la montagne par son côté oriental, qui est assez élevé et couvert d'une belle forêt, nous arrivâmes à la vallée encore plus belle et plus riche de la Chébiz. Elle paraît occupée et cultivée dans toute son étendue. Nous la traversâmes, ainsi que les hauteurs boisées qui la bornent vers l'est, dans une direction N.-E., et nous nous arrêtâmes un moment à un village (ou plutôt à un hameau, comme tous les autres) sur la petite rivière Chepsughù, pendant que nos chefs allaient rendre leurs devoirs à la famille d'un autre chef mort tout récemment par suite de blessures reçues il y a quelques jours dans un engagement contre les Russes, où plusieurs des gens de sa suite furent grièvement blessés. Nous fîmes ensuite une seconde halte à un autre hameau, où l'on nous servit quelques rafraîchissements sur l'herbe. Dans ce dernier endroit une noce allait être célébrée, et nombre de gens des deux sexes étaient réunis; après notre départ j'appris qu'il avait été question de faire exécuter par les femmes une danse devant nous. Je regrettai fort qu'on eût jugé ce divertissement peu en rapport avec la gravité de notre mission et la dignité du rang qu'on nous assignait :

« Heureux qui peut passer sa vie..... etc. »

Le passage d'une autre colline boisée nous a conduits dans la vallée du Waff, ruisseau encore plus faible que les deux précédents. Quoique notre arrivée y fût tout à fait inattendue, notre nombreuse caravane fut cordialement re-

çue par un certain Djambolet (qu'on me dit être un guerrier très-brave et très-actif), dont le hameau, assis à mi-côte de la colline formant l'enceinte orientale de la vallée, annonçait la richesse de son propriétaire par la construction soignée de ses bâtiments et les vastes enclos renfermant les pâtures et les terrains cultivés. Notre souper se composa d'un grand nombre de tables, quoique près de la moitié de ce qu'on avait préparé eût été envoyée à quelques maisons du voisinage pour Chamuz et les autres, qui s'y étaient logés pour leur plus grande aise et la nôtre. Nous avons eu ce matin la nouvelle d'une autre sortie faite par la garnison d'Anapa, mais sans résultat notable.

Hier, après avoir dîné de bonne heure et copieusement, nous sommes partis, accompagnés de notre hôte, pour Ankhur où nous nous trouvons maintenant; et après avoir gravi une colline haute et bien boisée, nous avons vu se déployer devant nous la magnifique plaine du Kûban, s'étendant au nord et à l'est jusqu'aux dernières limites de l'horizon, et se terminant à l'ouest par des hauteurs s'élevant graduellement. Mais des objets d'un intérêt plus immédiat sont là devant nous : — je veux parler de la vallée de l'Abûn avec ses deux forts russes construits depuis peu. Cette vallée a été bien choisie comme intersection des deux pays ennemis; car bien que du côté de l'ouest elle se termine au défilé quelque peu difficile où, comme je l'ai déjà dit, les Circassiens ont opposé l'an dernier une forte résistance à leurs envahisseurs, la vallée s'étend rapidement et considérablement au nord. Au commencement de cette expansion est le premier fort, d'une douzaine de canons, sous la protection desquels un petit nombre de bestiaux étaient à paître. Des deux côtés, ce fort est dominé par des hauteurs d'où il me paraîtrait possible de le détruire en très-peu de temps. Vers l'ouest tirant au nord, et à la distance d'environ 5 milles de ce premier fort (appelé Nicolaefski), s'élève celui d'Abûn, sur la longue pente douce

de la hauteur que nous descendions. Autant que j'ai pu voir, l'emplacement de celui-ci paraît bien choisi, et n'est commandé par aucune hauteur à portée de canon. Ce m'a paru être un carré régulier d'environ cent toises de côtés (1), entouré d'un parapet bas en terre et d'un fossé, à l'intérieur duquel s'élèvent quelques solides baraques en bois et d'autres constructions. Il est, dit-on, défendu par vingt pièces de canon et 2,000 hommes, dont la moitié Polonais.

La vallée de l'Abûn est maintenant dépourvue d'habitants; mais les ruines d'enclos et de maisons montrent que la population y a été nombreuse. La perte de son agriculture doit avoir été grande pour le pays, car je n'ai vu nulle part une telle puissance de végétation. En beaucoup d'endroits les plantes de la famille des graminées arrivaient jusqu'à mi-hauteur des sangles de nos selles, et même en quelques-uns encore plus haut.

L'Abûn est après l'Adughûm le cours d'eau le plus considérable que nous ayons passé. Après l'avoir traversé à gué nous fîmes une légère courbe vers la forteresse, et là, sans beaucoup penser aux canons, je désirais m'arrêter à examiner le fort au moyen d'une lunette; mais les Circassiens me prièrent d'aller pour cela un peu plus loin, attendu que si nous nous arrêtions là les Russes nous enverraient certainement quelques boulets. Néanmoins je vis encore plus près du fort quelques Circassiens, qu'on me dit être occupés à cueillir de l'herbe dans la vallée. Je ne fis pas résistance, comme on peut bien le supposer; et nous éloignant un peu, nous gagnâmes un endroit élevé où nous trouvâmes un feu, de l'eau et quelques hommes, qui sont constamment postés là pour surveiller la garnison du fort. Là nous mîmes pied à terre et

(1) M. Longworth le représente comme un carré long de 300 yards (ou demi-toises) sur un côté et de 100 yards de l'autre.— T. I, p. 191.
(*Trad.*)

nous examinâmes l'ennemi tout à notre aise. Un peu plus loin nous trouvâmes un monticule d'environ 80 pieds d'élévation et qui me parut être artificiel, probablement la tombe de quelque ancien chef puissant ; un peu plus loin encore nous arrivâmes à un village dont les habitants n'avaient pas quitté leurs demeures, quoiqu'à si peu de distance du fort et du théâtre récent de l'invasion. Là nous mîmes de nouveau pied à terre pour les prières de midi, pendant lesquelles nous autres *ghiaours* nous nous attachâmes aux deux déserteurs polonais, qui répondirent volontiers à toutes nos questions au sujet des Russes et de leurs forts.

Le reste de nos six heures de marche se fit à travers une forêt entremêlée de pâtures, de champs en culture et de hameaux ; mais cette forêt a peu de grands arbres. Elle est principalement composée de jeunes plants, ou de rejets fournis par les racines des anciennes souches, — car les cent années de guerre que les Russes ont apportée ici semblent avoir rendu aux domaines de la nature de vastes portions de cette plaine qui furent jadis cultivées. A Ankhur (c'est la première fois que j'ai été témoin d'un pareil fait) on montra quelque hésitation à nous recevoir. Quand on en vint aux explications, il se trouva que lors de la dernière invasion notre hôte avait envoyé dans les montagnes, pour plus de sécurité, ses lits, etc., et que notre arrivée n'ayant pas été prévue il craignait de ne pas pouvoir nous recevoir convenablement. Cette conduite semblait avoir quelque raison ; néanmoins le fils de Chamuz, Noghaï, donna devant moi à ses jeunes traits toute l'expression de mépris dont ils étaient susceptibles, — tant sont ici intimes et élevées les notions des devoirs de l'hospitalité ! Nous ne manquâmes pas de nourriture, cependant ; le mouton est très-gras et fort bon.

Nous venons de recevoir avis que de nouvelles troupes ont passé le Kûban, et que l'armée de Ghélendjik s'est avancée sur Pchat. On suppose, en conséquence, que les premières

sont destinées à faire une diversion pour empêcher les gens de ce district d'aller au secours de leurs compatriotes de la côte; ce qui n'a pas empêché qu'Hatukwoï et quelques autres soient partis à cet effet.

Pendant notre séjour à Chepseghù, nous apprîmes qu'un conseil avait été tenu pour lever une souscription destinée à un achat de chevaux pour nous et nos domestiques; nous insistâmes alors pour qu'on nous laissât les payer nous-mêmes, ce que nous obtînmes après un débat amical. Nous avons chargé Mensûr, avec un ou deux autres connaisseurs, de veiller à ce que nous eussions de bonnes montures, et par suite, M. L*** et moi nous avons eu, lui le cheval le plus vigoureux, et moi le plus beau et le plus léger que j'aie jamais vus; L'un coûte 7 guinées et l'autre 9. Le mien est gris sombre; c'était le cheval favori du prince de Semez, qui est aussi fier qu'il est pauvre, et qui maintenant fait des difficultés pour en accepter le prix. J'espère qu'il cédera sur ce point, sans quoi il me faudrait renvoyer le cheval, et je serais fâché de le perdre. Il est sans aucun défaut, — un peu ombrageux, seulement, — et il est aussi vif et aussi obéissant qu'il est doux. Nous avons loué pour avoir soin de nos chevaux un domestique qui est de naissance noble; mais il n'a plus ni propriétés ni parents, et il lui faut accepter du service. — Le soin des chevaux, au surplus, est regardé comme beaucoup moins dégradant que toute autre fonction servile.

Cette après-midi nous sommes allés, M. L*** et moi, visiter deux champs de bataille. L'un de ces deux combats a eu lieu l'an dernier et dura plusieurs jours; l'autre ne remonte qu'à une dizaine de jours. C'est une plaine ouverte et unie, que bordent au nord et à l'est des bois et des collines basses. La très-grande supériorité de leur cavalerie doit donner aux Circassiens un grand avantage sur un terrain de cette nature, mais je ne sais si cet avantage n'est pas balancé par l'effet que l'artillerie doit y produire; et ce fait seul qu'ils

ont disputé un terrain de ce genre pendant plusieurs jours suffirait pour montrer leur courage extraordinaire.

Nous avons rencontré en chemin un chef couvert d'une armure de mailles : ce chef, d'un extérieur des plus belliqueux, a mis pied à terre avec sa suite pour nous saluer (il sera question de lui plus bas), et bientôt nous avons été rejoints par un jeune homme que j'avais déjà remarqué comme se distinguant, même parmi ses compatriotes, par son agilité et sa vigueur. On nous a raconté que dernièrement il avait pris un drapeau russe et cinq soldats.-- Qu'avez-vous fait d'eux? lui demandâmes-nous; — je les ai vendus, certainement! Un des grands mobiles qui pousse ici à aller se battre, c'est qu'un homme brave et actif peut garnir sa ferme de travailleurs, ou se faire un petit capital par la vente de ses prisonniers. Le prix sur le marché n'en est cependant à présent que de 3 à 5 liv. ster. (de 75 à 125 fr.), ce qui peut montrer que la marchandise est très-offerte. Ce jeune homme nous a rendus témoins, outre son adresse parfaite à manier son cheval, et son habileté à tirer à la course et en plein galop sur un bonnet placé à terre, un autre exploit que je n'avais pas encore vu : c'est de sauter à bas de son cheval, et presque au même instant d'armer son fusil et de dégainer son sabre. Si les soldats russes qui sont ici ne valent pas mieux que ceux que j'ai vus à Sébastopol et ailleurs, ils doivent nécessairement n'être que des enfants vis-à-vis de la généralité des Circassiens.

A notre retour, nous avons su que le chef que nous avions rencontré était Tchùrùgh-Okù Tùgùz, et qu'il nous attendait pour nous rendre ses devoirs. Il a été dans l'intérieur, et il nous donna beaucoup de nouvelles inattendues et fort bonnes. Il y a rencontré quelques-uns des chefs de plusieurs provinces de l'est, que jusqu'ici la Russie a occupées et empêchées d'agir; et ils lui ont dit qu'ils avaient refusé de fournir au général russe mille hommes de cavalerie, après avoir appris que l'Angleterre se disposait à intervenir en faveur de la Circas-

sie ; et que si M. L*** ou moi nous voulions y aller ou seulement y envoyer quelques-uns de nos habits, ou toute autre chose, pour prouver que des Anglais étaient ici, cela suffirait pour soulever le pays tout entier contre les Russes. Mais la partie la plus extraordinaire de ces nouvelles, c'est que ces chefs avaient reçu une lettre des Noghaïs (de l'autre côté du Kûban), disant qu'une réquisition analogue de cavalerie, trente hommes par village, avait été faite chez eux ; qu'ils étaient aussi déterminés à s'y refuser, sur la nouvelle de l'intervention anglaise, et qu'ils désiraient entrer en coopération avec les Circassiens. Je ne sais si j'ai dit qu'à Pchat, chez Indar-Okû je rencontrai un homme de Khazan qui me dit être envoyé en Circassie par ses concitoyens pour s'assurer si ce qu'on leur avait dit des dispositions de l'Angleterre à aider à l'établissement de l'indépendance circassienne était vrai. Il ajouta qu'il avait attendu vingt mois pour voir quelque preuve sur laquelle on pût faire fonds ; et que si une preuve de ce genre était donnée, il n'avait aucun doute que la totalité de ses compatriotes ne prît les armes contre les Russes ! On voit quelle immense conflagration de tout l'édifice russe peut être produite, si l'étincelle de la liberté est suffisamment entretenue ici !

Cette après-midi on m'a fait voir un fusil fait ici, dont le calibre est tel que deux de mes doigts peuvent entrer ensemble dans le canon, lequel est très-long et très-fort. Ce fusil doit être d'un puissant effet. Le canon et même la mousqueterie ayant été entendus d'ici toute la journée, nos chevaux et nos domestiques sont bivouaqués autour d'un grand feu au bout de la maison, prêts à partir s'il le faut ; et on nous a recommandé de ne pas nous éloigner beaucoup de notre hameau sans être escortés, attendu que l'on suppose que les Russes ont offert une récompense pour notre capture.

Haut Abûn, lundi 5 juin. — Nous demeurâmes trois jours chez notre hôte d'Ankhur ; nous nous rendîmes alors au ha-

meau de trois frères situé un peu plus loin vers l'ouest, dans une partie plus riche de la plaine, dont les groupes de magnifiques chênes, les prairies verdoyantes et les belles moissons de blé faisaient revivre l'Angleterre à nos regards. M. L*** s'est fréquemment écrié : Voilà qui ressemble à l'Angleterre ! Le climat aussi paraît avoir de grands rapports. Les abondantes rosées de la nuit répandent chaque matin pendant quelques heures, par leur évaporation, une délicieuse fraîcheur dans l'air. Cette famille paraît être riche, à en juger par ses nombreux troupeaux de gros bétail et de chevaux. Durant les trois jours que nous avons passés ici, le canon s'est encore fait entendre; mais les habitants semblaient à peine y prendre garde, au milieu de leurs occupations d'un intérêt plus immédiat, à savoir, les délibérations sur les lettres de Séfîr-Bey, sur les réponses qu'il y fallait faire, et sur la réception d'une députation du nord de l'Abazak, venue pour offrir l'assistance de cette partie du pays, et pour concerter les opérations avec les gens du Chapsuk et du Notouatch. Les chefs de ces deux districts, qui sont ici, ont désiré qu'un certain apparat fût mis à une entrevue avec nous; des nattes et des coussins ont été, en conséquence, disposés pour nous sous un arbre de l'enclos extérieur, — la bannière nationale a été sortie et plantée près de nous, et on a alors annoncé aux Abazaks, qui attendaient dans un autre enclos boisé, que nous étions prêts à les recevoir. Au moment où ils approchaient, l'assemblée qui faisait cercle autour de nous s'est séparée de manière à laisser un espace libre, par lequel nous avons vu s'avancer Mehmet-Effendi, tenant par la main un autre jeune juge (un des envoyés) d'une physionomie très-agréable et très-intelligente; et, derrière eux, huit ou dix des vieux chefs et de leurs dépendants. Ils nous ont été présentés avec les formalités voulues, et après les poignées de mains ils se sont assis sur l'herbe; nos nouvelles leur ont alors été communiquées, et nous les avons fait suivre de quelques

observations assez énergiques sur les conséquences fatales auxquelles devaient nécessairement s'attendre les provinces intérieures elles-mêmes, si elles ne prenaient immédiatement des mesures plus efficaces pour venir à l'aide des provinces frontières durant la présente campagne. Le chef de ces dernières provinces nous avait demandé de parler ainsi, et notre allocution a paru produire l'effet désiré, car une partie de la députation est restée pour prendre une part immédiate aux hostilités, pendant que les autres retournent chez eux pour en ramener des forces.

Un de ces chefs, homme d'une vigueur et d'une activité remarquables, qui n'était pas arrivé à temps pour être présent à l'entrevue publique, en a eu une privée, où les mêmes observations lui ont été faites; il y a répondu en plaisantant qu'il fallait nous retenir dans le pays jusqu'à ce que nous nous fussions assurés par nous-mêmes que la coopération des gens des trois provinces était complète et efficace. Entre autres choses, on a agité la question de savoir si je devais me rendre dans l'intérieur avec quelques-uns de ces Abazaks (M. L*** ayant résolu de se diriger vers l'armée russe); mais nos amis d'ici paraissant ne pas goûter un tel arrangement quant à présent, je suis convenu avec eux de différer la visite.

Toutes les questions dont le congrès avait à s'occuper étant enfin réglées, nous sommes tous partis dimanche matin, après un repas fait de bonne heure, pour regagner Pchat. Notre route remonte la vallée de l'Ankhur, qui offre d'agréables tableaux et où il y a assez de culture. Après avoir fait halte sur les bords de la rivière pour les prières de midi, nous nous sommes éloignés de ses rives et nous avons commencé à gravir sur notre droite une montagne assez haute et assez escarpée, couverte de bois magnifiques à travers lesquels nous nous sommes péniblement frayé notre route pendant quelque temps, charmés, au surplus, de nous trouver garantis d'un

soleil ardent. Lorsque enfin nous avons recommencé à descendre, nous avons eu, à travers les arbres, la perspective d'une très-belle vallée, dont le fond agréablement ondulé était couvert des plus riches pâturages, de champs cultivés et de bois, et qu'encaissaient des hauteurs revêtues de forêts imposantes..Sur la demande que j'ai faite du nom de cette vallée enchanteresse, on m'a appris que c'était une autre portion de celle de l'Abûn, dont j'ai déjà mentionné l'extrême fertilité, mais que je supposais alors se terminer près de Ghélendjik; je vois maintenant qu'elle s'étend assez loin à l'est au delà de Pchat. Nous la descendîmes pendant quelque temps en tournant à l'ouest, et nous fîmes halte pour la journée à un hameau situé à cinq six ou milles de Nicolaefski. J'essayai de tracer une esquisse de ce hameau et du paysage environnant; mais j'étais si pressé par le temps et tellement incommodé par la chaleur et les curieux, que je crains de ne donner, par mon dessin, qu'une bien faible idée de la beauté du lieu. Deux bâtiments en avant de notre maison des hôtes, que je vis fréquentés par plusieurs enfants, éveillèrent ma curiosité; je fus agréablement surpris d'apprendre que l'un d'eux était une école et l'autre une mosquée. Les enfants apprennent ici à lire et à écrire le turk. J'ai su que beaucoup d'établissements d'éducation pareils à celui-ci existent dans le pays (1).

Aujourd'hui, après un repas matinal, nous avons quitté de bonne heure le dernier hameau mentionné, et en trois ou quatre heures nous avons atteint celui où nous sommes maintenant. Tout ce chemin remonte la vallée de l'Abûn, qui paraît s'étendre encore autant au delà du point où nous

(1) Nous apprenons par la relation de M. Longworth (t. I, p. 195) que le village dont il est ici question porte le nom d'*Abûn-Baschi*, ou Sources de l'Abûn. M. L*** se livre à cette occasion à d'intéressantes considérations sur le mahométisme du Caucase, qui pourront être mises à profit dans la suite de cet ouvrage. (*Trad.*)

nous trouvons. L'Abâu décrit dans son cours quatre ou cinq grandes courbes, outre une infinité de moindres sinuosités : c'est une des rivières les plus larges, les plus rapides et les plus limpides que j'aie traversées dans cette excursion. Les montagnes qui bordent sa vallée varient singulièrement de forme et d'élévation, et sont couvertes de superbes forêts entremêlées çà et là de pâturages d'un beau vert, en même temps que sa surface perpétuellement ondulée offre à chaque détour des alternatives de bois magnifiques, de prairies luxuriantes, de champs cultivés et de nombreux hameaux. Au total, parmi le grand nombre de charmantes vallées de ce pays, je n'en ai pas vu qui m'aient plu davantage, — sauf toujours celle de Térampse, près de Mamaï.

Mercredi 7 *juin*. — Nous sommes ici dans le hameau d'un homme âgé et d'apparence respectable, qui n'est pas noble, mais que l'on dit fort à son aise, bien que je fusse porté, à en juger par notre table, à supposer qu'à cet égard il est au-dessous des personnes que nous avons visitées jusqu'ici, notre régime étant plus simple, ce dont au reste je suis fort aise. Nous présumons, au surplus, que notre séjour ici est seulement temporaire, jusqu'à ce que les chefs aient fait pour nous quelque autre arrangement. Ils sont tous partis pour Pchat lundi, peu après notre arrivée, après un débat animé sur la campagne actuelle, débat dans lequel M. L*** a insisté pour qu'il lui fût permis de les accompagner, et de prendre part à toute entreprise qui pourrait être décidée. Mais ils s'y sont refusés résolument, alléguant, d'abord, que tant que les choses n'auront pas été complétement arrangées, et pendant qu'un grand nombre de gens de l'intérieur à qui notre mission n'a pas été expliquée arrivent sans cesse, il pourrait être dangereux pour nous de nous trouver sur un champ de bataille, attendu que si, dans la hâte et la confusion dont leurs premières opérations seront difficilement exemptes, il nous arrivait de nous trouver séparés de ceux de qui nous sommes connus, on pourrait tirer

sur nous ou nous tailler en pièces comme ennemis. Dans leur manière irrégulière de faire la guerre, chaque chef, à la tête de ses dépendants, attaquant l'ennemi selon qu'il en trouve des occasions favorables, il est probable que cet avis peut être juste. Nous souhaitons beaucoup donner un coup d'œil à ce qui se passe à Pchat; mais il nous faut contenir notre curiosité pour un ou deux jours au moins, époque où quelques-uns des chefs ont promis de revenir nous mettre au fait des événements, et s'entendre pour les dispositions ultérieures.

Je suis fâché de dire que nous avions appris en chemin que les Russes avaient réussi à gagner Pchat sans éprouver beaucoup de pertes, ce qui provient principalement, je crois, du manque de poudre parmi les populations de ces environs. On nous a dit aussi qu'un météore miraculeux était apparu au ciel au-dessus d'eux, et qu'après avoir formé un demi-cercle il avait fait explosion. Heureusement les Circassiens y ont vu un présage de la destruction de leurs envahisseurs. Il est probable que c'était une fusée tirée par Williamineff pour annoncer au commandant de Ghélendjik son arrivée à Pchat; mais nous gardâmes cette explication pour nous. On vient de nous dire que le hadji Ghuz Beg, que j'ai rencontré à Jùbghe en mission pour appeler ses concitoyens aux armes, avait tout récemment accompli *seul* un exploit des plus audacieux à l'autre extrémité de cette vallée. Il avait remarqué l'endroit où les soldats de Nicolaefski mettaient le bétail de la garnison à paître sous la protection des batteries; guettant son occasion, il s'élança sur le poste (au moment où leurs armes étaient en faisceau, je présume), réussit à en tuer deux, et ramena un prisonnier, outre neuf mousquets qu'il rapporta!

Hier nous avons eu la visite de Sultan Khùrghùn-Ghéri, qui est parent du grand sultan. Il demeure dans ces environs, et il parle avec beaucoup de découragement des affaires de ce pays; mais il m'a paru que cette manière de voir les choses en noir devait en grande partie s'attribuer à sa constitution

flegmatique. Il nous a montré, j'ignore par quel motif, un passe-port russe au moyen duquel il était venu ici de Constantinople il y a deux ans en passant par Anapa.

Dans la soirée, pendant que nos gens et quelques-uns des habitants de ce hameau étaient assis sur notre pelouse, nous avons vu paraître deux de leurs violons à deux cordes, et parmi les huit ou dix hommes présents quatre en jouaient fort bien. Il paraît que les maisons destinées aux visiteurs étrangers sont pour la plupart fournies d'un violon. Le sujet et quelques idées de deux des chansons m'ont paru très-poétiques. L'une était une mélodie plaintive composée en mémoire d'un jeune homme qui s'était marié l'an dernier, et qui fut tué le jour même de ses noces dans une incursion russe contre laquelle il avait aussitôt marché. L'autre a été composée on peut dire en consolation de Tchorat-Okû Hamuz, un vieux tokav très-brave, le principal orateur dans la discussion de lundi, et qui est allé à Pchat avec les autres contre les Russes. L'an dernier, dans une affaire très-sanglante avec eux, il perdit *quatre frères, quatre fils,* et fut lui-même très-grièvement blessé. Il est tout à fait boiteux d'une jambe. — La seule musique que j'aie jamais entendue qui puisse se comparer à celle de ces chansons est la psalmodie du service de l'Église.

La température des derniers jours a été tout à fait froide pendant la nuit, et le matin ainsi que le soir le feu a été décidément une douceur.

Poussés par le désir d'étendre notre vue par delà les montagnes qui s'étendent en avant de notre demeure ici (et qui nous interceptent la vue de Pchat), M. L*** et moi nous nous sommes procuré quelqu'un pour nous accompagner aujourd'hui jusqu'au sommet de l'une d'elles, haute d'environ 12 à 1400 pieds. Presque à cette hauteur nous avons trouvé un chemin, qui est évidemment très-fréquenté tant par les chevaux que par les bestiaux; et nous avons remarqué un nom-

breux troupeau de ceux-ci paissant sur une montagne adjacente. Le pâturage, même à cette hauteur, était excellent, aussi riche même qu'aucun que j'aie encore vu ; et de la montagne sur laquelle nous étions, nous voyions se prolonger à une distance considérable au sud-est la surface ondulée d'un haut plateau, donnant une herbe aussi fine à des troupeaux de gros et de menu bétail, qu'un fermier du Cheviot pourrait la souhaiter.

La vue dont nous jouissions de ce sommet faisait plus que récompenser la peine que nous avions eue à l'atteindre. Devant nous, à une distance de 12 à 15 milles, se déployait une vaste étendue de la mer Noire ; à droite on apercevait la vallée de l'Heyderbèh ; derrière, celle de Ghélendjik, et la ligne de montagnes élevées qui les séparent. Je vis pour la première fois une petite vallée sans sinuosités (appelée Mézip), qui envoie un ruisseau à la mer un peu à l'est de Ghélendjik. A angle droit avec cette vallée s'étend celle de la Sûtchûk, que l'on voyait tout entière du point où nous nous trouvions ; depuis notre précédent passage ces deux vallées ont acquis un nouvel intérêt, par suite de cette circonstance que dans l'intervalle l'armée russe les a traversées pour se rendre à Pchat. Nous avions espéré voir aussi de là cette dernière vallée (celle de Pchat), au moins en partie ; mais elle nous était cachée par les hauteurs intermédiaires.

La pente de cette montagne et de toutes les hauteurs adjacentes est revêtue d'épaisses forêts. Celle à travers laquelle nous avions passé se composait principalement de hêtres d'une hauteur et d'un diamètre considérables. Dans chaque hameau (de même, à la vérité, que par tout le pays) on voit des jardins bien enclos et plantés en choux, en oignons, en fèves d'Espagne et autres espèces de fèves, en chanvre, en lin, en tabac et en *herbe à salpêtre*. Nous avons maintenant des pluies de temps à autre. Le soleil de midi n'est guère plus chaud qu'il ne l'est en Angleterre à cette époque de l'année

quand les nuages ne l'interceptent pas; et au total, je ne vois pas jusqu'à présent — sauf un plus beau temps — une grande différence entre ce climat et le nôtre. La végétation paraît de même offrir peu de nouveauté, comme le prouvera, je le crains, la collection de plantes que j'ai faite. Parmi les oiseaux, je reconnais pareillement tous ceux qui chez nous sont les plus communs, tels que le merle, la grive, le chardonneret, l'alouette et le moineau. On entend quelquefois le rossignol. Les pigeons ramiers sont nombreux, et paraissent en belle condition. Mais quant à cela il me faut le croire de confiance; car bien que les Circassiens n'aient pas, comme les Turks, de préjugé superstitieux qui les empêche de tuer les pigeons (ce dont je me suis assuré aujourd'hui en m'en informant), cependant il paraît y avoir chez eux une loi qui interdise de les tuer dans cette saison où ils sont occupés de leurs petits. On voit en abondance des piverts huppés et autres; mais je n'ai pas encore pu apercevoir un seul faisan, non plus qu'une caille ou une perdrix. On m'a dit que les faisans et les cailles sont nombreux dans la plaine du Kûban. A Sùdjùk et ailleurs, j'ai vu une espèce remarquablement belle de canard sauvage, dont je tâcherai d'envoyer un échantillon en Angleterre. Les aigles se voient fréquemment et toute la tribu des éperviers foisonne, l'absence de la petite chasse au fusil lui laissant abondance de proie. Par la même cause, les lièvres sont abondants partout; et, comme on peut bien s'y attendre, les renards ne manquent pas. Il y a des sangliers et des daims dans les grandes forêts, quoique le fusil les empêche de multiplier.

Mais la république des fourmis a amusé autant qu'aucune autre mes nombreuses heures de loisir. Ici, entre nombre d'autres, il y en a une espèce d'environ un demi-pouce de longueur. Leur butte, faite de paille et d'argile, n'a pas moins d'un pied de haut, et de nombreuses approches y sont ménagées à travers l'herbe, complétement débarrassées de tout em-

pêchement, et aussi bien égalisées que pas une grande route du pays, particulièrement la principale, beaucoup plus large que les autres, et que deux fois j'ai suivie dans une longueur de plus de vingt pieds, se terminant à de petits bouquets d'herbes et de plantes, où probablement la nourriture se trouvait en abondance.

J'écris en ce moment dans la maison de l'atalik de Sultan Khùrghùn-Ghéri, et à très-peu de distance de celle qu'occupe ce dernier, ce qui doit lui être commode ; car il a pris l'habitude de venir tous les jours au hameau où nous sommes passer près de nous son temps inoccupé, qui forme, par parenthèse, une portion passable de ses journées. C'est un homme qui ne se met guère en peine des affaires d'État, ou même des affaires militaires du pays ; et cette dernière circonstance, jointe au passe-port russe, le fait soupçonner par ses concitoyens, à ce que nous avons su ce matin, d'inclinations peu patriotiques. Néanmoins, tout faible de jugement qu'il paraît être, je ne pense pas que s'il avait formé quelques *desseins* il nous eût montré sans nécessité le passe-port, à nous moins qu'à personne au monde. Les soupçons que l'on a conçus contre lui, de même que quelques autres faits, semblent seulement prouver l'extrême susceptibilité avec laquelle ces gens-là veillent à la sécurité de leur indépendance. Nous avons été transportés ici hier par ordre du conseil des chefs assemblés à Pchat, sur ce qu'ils avaient appris (ce n'est pas de nous) que la manière dont nous étions traités dans nos derniers quartiers (à une demi-heure d'ici pour un cavalier) n'était pas satisfaisante, du moins dans l'opinion de ceux de qui venait l'avis.

Hadji-Oghlù Mehmet, le chef abazak dont j'ai déjà parlé, est venu nous voir hier en arrivant de Pchat, d'où il se rend dans sa province, promettant d'en ramener sous peu un corps de ses concitoyens. Nous lui avons fait quelques présents, pour leur prouver que les Anglais d'ici sont dans la cause

de leur pays. Autant que nous avons pu l'apprendre, les Circassiens ont seulement un petit corps d'observation au front de l'armée russe, et c'est peut-être tout ce qu'ils peuvent faire à présent, l'armée se trouvant dans une vallée ouverte où son artillerie peut être employée avec effet. Pourtant il paraît que l'impatience circassienne cherche de temps à autre à se soulager par quelque effort désespéré. Ceux qui arrivent de Pchat nous racontaient hier au soir que Tschûrûk-Okû Tûghûz et Djambolet (deux de leurs guerriers les plus braves) étaient tombés par surprise, le sabre à la main, sur un corps de 500 Russes; et alors que leurs compatriotes au désespoir les regardaient déjà comme morts, ils sont revenus sans une blessure, après avoir fait *mordre la poussière* à bon nombre de leurs ennemis. Pourtant je crois apercevoir chez quelques Circassiens une disposition croissante à attendre ce que vont faire pour eux l'Angleterre et les six autres puissances, — car ici comme en Turquie les puissances de la chrétienté, de même que ses champions du vieux temps, sont toujours portées au nombre de *sept;* et il semble être arrivé un rapport, nous ne savons d'où, annonçant que des gouvernements autres que l'Angleterre sont intervenus en leur faveur. Cette confiance, principalement causée par les communications de Séfir-Bey, est une chose fâcheuse, et nous nous sommes efforcés, comme nous nous efforcerons encore, d'empêcher qu'elle n'aille au delà d'un motif d'encouragement; toutefois, on ne peut s'étonner qu'elle domine ici, où depuis dix ans deux provinces de peu d'étendue tiennent en échec les forces et les ruses du plus vaste, du plus despotique et du moins scrupuleux des empires européens, possédant en outre toute la science militaire à laquelle l'Europe est arrivée dans les temps modernes. Sous un autre rapport aussi la lutte est des plus inégales : car ce sont les chefs et la fleur de la population de ces provinces qui chaque année vont au combat et qui tombent chaque année sous

le fer ou les balles russes, au lieu que pendant six ans encore la Russie peut envoyer ici, de son « million de baïonnettes, » des milliers de ces Polonais dont elle désire voir diminuer le nombre, ou de ses soldats natifs, esclaves qu'elle ne regarde que comme autant de machines à se battre. Ce pays n'a eu non plus jusqu'à présent ni le temps ni l'occasion de former un système national, car on n'y avait pas même l'idée d'une telle chose jusqu'à ce que cette idée fut en quelque sorte créée, il y a trois ans, par Daûd-Bey (1) durant sa chevaleresque visite de trois jours; et bien qu'elle ait été universellement adoptée avec enthousiasme, les exigences de la guerre ont été dans ces derniers temps trop graves pour permettre qu'un mécanisme gouvernemental fût imaginé, ou du moins mis en activité effective. Il ne faut pas non plus perdre de vue qu'une cinquantaine d'années seulement se sont écoulées depuis l'extinction de querelles et de guerres intestines pareilles à celles des clans de l'Irlande et de l'Écosse, et que quelques-uns des procès ou des compositions résultés de ces désordres se sont prolongés (comme s'ils eussent été portés devant la chancellerie d'Angleterre) jusqu'à une époque encore très-récente. Le prince Pchémaff obtint il n'y a pas bien longtemps le payement de 200 têtes de bétail comme liquidation d'une amende pour le meurtre de son arrière-grand-père. Les fraternités ou sociétés dont j'ai parlé semblent avoir grandement contribué dans ces derniers temps à introduire le système des amendes maintenant dominant, au lieu de celui de *sang pour sang*. Je ne doute pas que l'expérience qu'ont chèrement achetée les Circassiens, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ne produise promptement de bons résultats, si l'opportunité en est donnée.

Cette après-midi nous avons été appelés à un conseil tenu au sujet d'une ou deux personnes de l'intérieur prises pen-

(1) M. Urquhart. (*Trad.*)

dant qu'elles tentaient de communiquer avec la forteresse d'Anapa. Neuf documents ont été trouvés sur un des prisonniers, trois écrits en turk et six en russe. J'ignore encore quel en était le contenu; mais j'ai fait mettre les prisonniers sous bonne garde jusqu'à ce que le principal juge et quelques autres chefs soient assemblés, et qu'on se soit procuré quelqu'un qui sache lire le russe. On sait qu'en passant les prisonniers étaient allés à Ghélendjik. Aujourd'hui, vent du S.-E.; temps pluvieux et froid.

Nous avons reçu avis que ce matin 300 Circassiens — quoique manquant de poudre pour la plupart — se sont approchés du fort de Nicolaefski pour défier la garnison de sortir et de combattre; mais les Russes ont refusé le défi et ont fait jouer leurs batteries sur ceux qui le leur envoyaient.

Ce matin le *sultan* (ainsi qu'on le nomme) Khùrghûn-Ghéri nous a amusés par le récit des merveilleux faits d'armes de son père, qui fut « le premier dans mille combats, » sans avoir jamais reçu une blessure. Ses exploits équestres ne furent pas moins remarquables; mais ceux-ci finirent par lui être fatals, car il mourut d'une chute, — non *de* cheval, — mais *avec* son cheval. Le temps écoulé depuis que ces exploits ont eu lieu semble, comme de coutume, les avoir amplifiés: c'est pourquoi je ne dirai rien de la largeur de la rivière qu'il franchit d'un saut, ni du nombre d'adversaires qu'à lui seul il mit en fuite. Ses armes favorites étaient son sabre et une masse en fer pour briser les casques; et comme d'autres que son fils rapportent que c'était un guerrier d'une bravoure et d'une force remarquables, ce fut avec grand plaisir que j'acceptai l'offre de sa masse, et cela avec d'autant moins d'hésitation, que la valeur de sa race ne semble pas avoir survécu à la chute où il périt. J'ai commencé une collection, que je me propose de compléter, de toutes les armes particulières de ce peuple extraordinaire, collection que je ferai de mon mieux pour transporter sans encombre en Angleterre.

Haut Pchat, mardi 13. — Dimanche soir, accompagnés du sultan et d'autres personnes, nous partîmes du haut Abûn pour venir ici ; le haut Pchat est éloigné de trois heures de marche de cheval du camp russe de Pchat. C'est un petit vallon retiré, et qui paraît avoir été bien choisi comme place de retraite pour quelques marchandises que M. L*** a apportées avec lui sur le dernier bâtiment arrivé à Pchat. Le matin de notre départ fut brumeux (le temps était brumeux et froid depuis un ou deux jours) ; et comme le sentier qu'on nous avait fait prendre passait presque sur le sommet d'une des plus hautes montagnes du voisinage, pendant quelque temps, au milieu des vapeurs qui nous enveloppaient, nous ne vîmes plus rien de ce bas monde que l'étroite rangée de rochers le long de laquelle nous avancions. En commençant à descendre, néanmoins, nous nous dégageâmes du nuage qui *coiffait* le sommet de la montagne, et une magnifique perspective de hauteurs boisées, au delà desquelles s'étendait la mer, se déroula au-dessous de nous (1). Mais peut-être me suis-je déjà assez arrêté sur les traits de cette partie du pays.

Nous fîmes halte à la première vallée que nous rencontrâmes, pour dire les prières et prendre un déjeuner chaud. Là, pour la première fois, on me montra la plante dont on fait ici une succédanée du salpêtre. Elle est cultivée à cet effet dans le jardin du hameau. Nous y trouvâmes aussi un grand mortier qui sert à faire de la poudre à canon, mortier dont le pilon est mis en mouvement avec le pied, au moyen d'une longue branche d'arbre pliante qui fait levier.

(1) « Différent du côté que nous avions gravi, dit M. Longworth dans son récit de la même marche, celui qui regarde la mer se compose d'une succession de plates-formes hardies dont les flancs sont couverts de forêts, mais dont la surface supérieure bien dégagée offre au bétail d'excellentes pâtures. » *A year among the Circassians*, t. I, p. 250.
(*Trad.*)

A notre passage par la vallée de Sûtchûk et par le défilé qui la termine, nous vîmes de nombreuses traces de la marche des Russes, dans les abris de branches, dans les supports disposés pour soutenir les marmites du camp, et dans les chemins pour l'artillerie pratiqués par leurs pionniers. Un endroit semblait indiquer qu'ils y avaient dormi en ordre de bataille; et ils ont certainement rendu au pays un service temporaire en améliorant le chemin du défilé. Cette marche leur a, dit-on, coûté 500 hommes, quoiqu'un très-petit nombre de Circassiens fussent réunis derrière eux, et que le pays avoisinant ne soit pas très-populeux.

Dimanche soir on s'aperçut que nous ne pourrions arriver ici; et un débat s'était élevé sur la possibilité d'attendre sans manger jusqu'au lendemain matin, et sur la nécessité où nous allions être de choisir au pied des collines environnantes, avant le coucher du soleil, un endroit convenable pour y passer la nuit, quand notre domestique turk (un marchand de Semez qui était venu avec moi et que nous avons pris à gages) s'est souvenu d'un hameau où il a des amis, dans un vallon peu éloigné d'ici. Il nous y a conduits, et nous y avons été bien logés et encore mieux traités. Le jardin de ce hameau était en excellent ordre, et leur chanvre est le plus beau des nombreuses et bonnes plantations que j'en ai vues jusqu'ici.

L'affaire qui appelait M. L*** au hameau où nous sommes maintenant était d'examiner la conduite d'un *hadji* de Constantinople à qui il avait confié la disposition de quelques marchandises mises à bord comme objets d'essai par un de ses amis de Constantinople; la mienne était de faire un peu d'exercice et de voir le camp russe. Sur notre chemin, hier matin, nous trouvâmes Haûd-Okû Mansûr, le vieux Kebri-Kû Chamuz, et quelques autres chefs du nord, réunis sous un arbre dans un champ, à une heure de Pchat environ; ils étaient stationnés là depuis quelques jours, épiant l'ennemi,

et dormant la nuit sans autre abri que celui sous lequel nous les trouvâmes.

Immédiatement après notre arrivée ici un conseil y a été tenu, et le premier sujet mis en discussion a été l'affaire des personnes suspectes. Depuis qu'on a reçu avis du chef principal que les lettres trouvées sur eux étaient d'une nature criminelle, attendu qu'elles faisaient connaître que des communications avaient eu lieu entre une princesse de l'Abazak tombée entre les mains des Russes et devenue la femme d'un de leurs généraux, et quelques habitants de son canton natal qui avaient prêté l'oreille à ses conseils de corruption, il a été décidé que les prisonniers méritaient d'être fusillés incontinent. Quelques-uns des chefs présents ont donc été désignés pour aller dans le nord voir à ce que la sentence fût exécutée. L'objet discuté ensuite a été la conduite du hadji, qui a été trouvée tellement équivoque, que M. L*** a exprimé le désir de lui voir ôter d'entre les mains les marchandises apportées de Constantinople, et de les voir consigner à quelqu'un digne de confiance. Hùssein, un marchand de Semez qui était venu avec nous, a été désigné comme la personne convenable ; et comme les chefs ont déclaré qu'ils seraient responsables de sa probité, et qu'ils se sont montrés charmés d'être ainsi mis à même d'empêcher que des étrangers ne souffrissent le moindre préjudice dans leurs propriétés (chose que jusqu'ici, disent-ils, on n'a jamais vue dans la partie du pays qu'ils habitent), le transfert a été effectivement accepté. On nous a alors demandé où nous désirions aller, et sur notre réponse que le désir de M. L*** était de prendre part à la guerre et le mien de me rendre dans l'intérieur, où je pensais que mes services pourraient être le plus utiles, on nous a répondu que le séjour de M. L*** dans ces environs ne serait pas convenable en ce moment, attendu qu'il a été décidé qu'aucune opération en grand ne serait entreprise contre les Russes quant à présent, et qu'on se bornerait à surveiller

leurs mouvements. Quant à ma proposition, les chefs nous firent observer que comme ils s'étaient arrangés pour se rendre sous peu dans l'intérieur, où un congrès devait être tenu avec les Abazaks, à l'effet de combiner les opérations sur une grande échelle pour le moment où l'on pouvait penser que l'armée russe se remettrait en mouvement, le mieux que nous pussions faire M. L*** et moi était de venir aussi à ce congrès, pour aider à enflammer et à encourager le peuple autant que possible. C'est donc ce parti que nous avons finalement agréé ; et nous sommes convenus que quand nos affaires ici seraient terminées nous retournerions à Semez, et que nous attendrions dans la maison de Chamuz que les chefs fussent prêts à partir avec nous pour le voyage projeté.

Durant cette discussion deux incidents remarquables se sont présentés. Nous avons vu une litière portée par quatre hommes et escortée d'un grand nombre d'autres, venir vers nous en remontant la vallée. En apprenant qu'elle contenait un homme blessé ce matin par un parti de fourrageurs russes, nous sommes allés à sa rencontre et nous avons trouvé un jeune homme couché sans connaissance sur la litière, l'aine effroyablement lacérée d'un coup de canon. Je n'avais avec moi que quelques bandages que j'avais apportés pour eux et que j'offris pour le pansement ; mais cela fut jugé inutile, et ceux qui l'entouraient semblaient regarder tout comme fini pour le blessé. Cette victime de la guerre est la première que j'aie vue ici, mais je crains bien que ce ne soit pas la dernière.

L'autre incident a été l'arrivée sur le lieu de notre débat du vieux Indar-Okû Mehmet, monté sur un jeune et vigoureux cheval. Il en est descendu avec tant d'agilité, et sa démarche était si légère pendant qu'il s'avançait vers nous, étroitement serré à la ceinture, et toutes ses armes sur lui, que pendant un moment je ne reconnaissais en lui que la ressemblance de ses traits avec ceux de mon vieil ami, ne croyant pas possible que ce fût là le centenaire Indar-Okû. Selon

l'usage, les chefs se sont tous levés à son approche ; mais les anciens se sont retirés et sont allés à un autre endroit terminer ce dont ils étaient en train de parler (l'affaire des traîtres), et au total la réception qu'ils lui ont faite m'a convaincu que la méfiance dont ce chef et sa famille sont devenus l'objet à cause de leurs relations précédentes avec MM. Scassi et de Marigny est un sentiment profondément enraciné et très-général. On m'a dit que Scassi avait dernièrement tenté de nouer une correspondance avec la famille pour les engager à se soumettre à la Russie; mais je n'ai pas entendu articuler un seul fait bien établi à son discrédit. Sa réputation paraît avoir été sacrifiée sur de simples soupçons, ou sur les faussetés débitées par d'anciens ennemis.

Plusieurs des chefs nous ont accompagnés ici hier; le repas étant à nos dépens (attendu que les gens d'ici sont assez pauvres) et préparé par nos domestiques, nous avons rempli le rôle d'amphitryons circassiens, en nous retirant à une autre maison pendant que nos visiteurs étaient à table.

Mensûr ayant dit que plusieurs des personnes présentes n'avaient pas de poudre pour marcher contre les Russes, j'ai donné la moitié du peu que je me trouvais en avoir sur moi pour qu'ils se la partageassent entre eux, et il a été aussitôt assiégé d'un essaim de demandeurs. A propos d'essaims : le hasard m'en a fait apercevoir un qui entourait une ruche; et m'en étant rapproché, j'ai découvert le rucher, grand espace ovale entouré d'une claie solide, et ne contenant pas moins de soixante-dix-sept ruches, toutes occupées, tandis qu'on est en train d'en préparer beaucoup d'autres pour de nouveaux essaims. Ces ruches sont en osier couvert d'argile durcie au soleil. On m'a dit que le miel s'enlève sans détruire les abeilles.

Les chefs du nord nous ont tous quittés, à l'exception d'un petit nombre des plus influents qui forment notre escorte, pour aller se préparer à leur voyage dans l'intérieur.

Ce matin nous sommes descendus à Pchat pour voir le camp russe. La chaleur était excessive ; et comme le seul chemin que nous pussions prendre suivait, dans les neuf dixièmes de son étendue, le large lit du Pchat composé de pierres dont la blancheur éblouissait les yeux, je puis dire que la vue de l'ennemi était assez chèrement achetée. Nous sommes allés à cet effet jusqu'au poste ordinaire de la garde circassienne, éminence située vis-à-vis du camp et beaucoup en deçà de la portée du canon. Une ancienne tombe telle qu'on en voit encore d'autres dans cette partie du pays, composée de cinq énormes pierres plates, quatre de champ et la cinquième posée sur les autres, nous a formé un abri partiel, en même temps qu'elle nous a servi à établir notre télescope (1). Nous ne nous en sommes pas beaucoup servis comme abri, de peur que notre caractère national n'en souffrît ; et pendant que peut-être nous nous honorions quelque peu dans l'opinion de nos compagnons par cette légère démonstration de courage, quelle fut ma surprise de voir un Circassien à plus de

(1) Ces tombes ont environ cinq pieds de haut, et la pierre qui les couvre peut avoir neuf pieds de long sur six de large. Dans la pierre formant le devant de la tombe est une ouverture circulaire assez large pour que la tête d'un enfant puisse y passer. La tradition se tait sur leur origine *. (*Note de l'auteur.*)

* M. de Marigny eut occasion, pendant son séjour à Pchat, de faire fouiller une de ces tombes, à environ deux pieds sous terre, et au niveau de la plaine. On trouva d'abord une longue et forte épée *placée en croix* avec le fer d'une pique; plus profondément en terre, on rencontra un vase, ou plutôt un vieux pot d'argile posé sens dessus dessous. Dans ce vase étaient des cendres parmi lesquelles on trouva quelques boutons de cuivre, ainsi que des ustensiles défigurés par la rouille et qui se rompirent en les touchant. (Taitbout de Marigny, *Voyage dans le pays des Tcherkesses*, édit. Klapr., p. 343.)

M. Dubois de Montpéreux, qui dans son voyage s'est beaucoup occupé d'archéologie, aura sans doute porté son attention sur cette intéressante question des sépultures anciennes de la région caucasienne; mais la partie de son ouvrage où ce sujet sera abordé n'est pas encore publiée. Je ne



Lith. par Tirpenne et Bayot d'après un dessin de M. Bell — *Lith. de Coulon et Cie*

ANCIENNE TOMBE DANS LA [illegible]

moitié chemin en avance de nous, et s'approchant du camp encore davantage! Il continua d'avancer jusqu'à une distance qui me parut être à portée de mousquet; alors il fit faire demi-tour à son cheval et se promena posément devant le front d'un plateau où j'avais compté sept pièces de canon. C'était Tchûrûk-Okû Tûghûz, monté sur son beau petit cheval de bataille blanc. J'ai parlé d'un exploit que lui et Djambolet ont exécuté sur les Russes. C'est un homme de haute stature, d'une vigueur de formes remarquable, plein de vie, d'animation et d'activité; et tandis qu'il se promenait ainsi lentement, objet si apparent au milieu d'une plaine ouverte, je pensais à notre Cœur-de-Lion défiant les Sarrasins. Cependant je désirais voir la scène se terminer, car l'intérêt qu'elle excitait avait quelque chose de trop pénible, d'autant plus que Tûghûz (le Loup) et moi sommes devenus très-bons amis.

Pendant qu'il examinait ainsi le camp il fut rejoint par un autre Circassien montant aussi un cheval blanc, et j'éprouvai une vive satisfaction lorsque, avant de quitter la colline, je les vis enfin revenir de leur exploit sans que les Russes leur en eussent fait payer cher la hardiesse. Ces derniers paraissaient être, pendant ce temps-là, occupés à dîner (en ordre de bataille), et il est possible que ce soit là la raison qui les ait empêchés de tirer sur les deux audacieux aventuriers. Une frégate, trois bricks et un lougre étaient mouillés dans la

puis que renvoyer à une communication faite par lui il y a plus de trois ans à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sur différents points d'archéologie et de géographie ancienne des pays caucasiens, communication qui a été insérée par extrait dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. VIII de la 2e série, 1837, p. 69 et suiv.; mais on n'y trouvera rien de précis sur le sujet dont il est ici question. Au surplus, les intéressantes découvertes de ces deux fouilles de M. de Marigny me paraissent devoir suffire pour mettre à même de fixer, sinon *la date*, du moins *l'époque* à laquelle on peut faire remonter l'érection de ces tombes antiques. Il sera question plus loin (ch. XI) d'une autre fouille qui n'amena aucune découverte. (*Trad.*)

baie, et des chaloupes paraissaient être activement occupées entre eux et la plage. On dit que le fort que les Russes se disposent à élever doit être sur la pente de la colline à l'ouest, de manière à interdire aux navires l'approche de la bouche de la rivière. Ce pays n'est pas le mien, et pourtant j'éprouvai un serrement de cœur douloureux (quelle ne doit pas avoir été la sensation du vieux Indar-Okû !) en m'apercevant que la forêt sacrée, près du rivage où était dressée la croix, avait été entièrement abattue par les barbares, à l'exception de deux ou trois arbres vénérables, dont les jours peuvent maintenant aussi se compter.



CHAPITRE VII.

Séjour à Semez.

Zénu, vendredi 16. — Nous sommes arrivés hier au soir dans cette charmante et riche petite vallée, et nous serions repartis ce matin pour Semez, n'était-ce que quelques-uns de nos chevaux en ont autrement décidé. Comme ici on ne craint par les voleurs, on les a laissés paître toute la nuit sans les surveiller ni les attacher par les jambes, attendu que l'enclos où ils étaient avait été jugé suffisant. Il ne l'a pourtant pas été, et deux des meilleurs chevaux, — ceux de M. L*** et de Tchûrûk, manquaient ce matin. On en avait d'abord conçu quelque alarme; mais elle n'a pas été de longue durée, le cheval de Tchûrûk ayant été retrouvé non loin de là, et une personne qui est arrivée ici nous ayant rapporté qu'elle avait vu l'autre sur une montagne, à environ 5 milles d'ici, où il était en train de paître avec un troupeau d'autres chevaux. On nous l'a ramené ce matin, et l'homme qui l'a rendu dit que tous les gens du pays étaient sur pied et s'empressaient d'aider à retrouver ce qui appartenait à l'*Anglais!*

Il y a ici un prisonnier russe, homme à l'air fin et rusé, qu'on dit être un excellent artisan. Il paraît n'être soumis à aucune contrainte, quoique, dit-on, il ait fréquemment tenté de s'échapper; mais la différence de culture intellectuelle entre lui et les Circassiens est très-apparente, et ce qui est chez eux liberté de parole est dégénéré chez lui en une familiarité qui lui occasionnera plus d'un désagrément si jamais il retourne à son esclavage natal.

Cette vallée (ou plutôt ce vallon) n'a pas 2 milles de long; mais son herbage, par l'épaisseur et la richesse, égale les meilleurs que j'aie vus. Un rocher en saillie de couleur

blanche et en petites couches le ferme du côté du nord. Vers le milieu environ de la vallée, notre hôte (atalik de l'un des fils d'Indar-Okû, qui a fait dire qu'on nous fournît tout ce dont nous pourrions avoir besoin) nous fit remarquer un monticule que couronne un grand arbre; cette butte, nous dit-il, servit autrefois d'emplacement à une église chrétienne, et il y avait une croix sur une des pierres. Ces pierres, néanmoins, étaient tellement enterrées dans une herbe élevée, qu'on apercevait seulement çà et là un angle montrant qu'elles avaient été taillées.

Pendant notre chemin d'hier nous allâmes voir la famille de Pchat à l'endroit où elle fait maintenant sa résidence, depuis que l'invasion russe l'a chassée de sa vallée. Cette résidence est située au milieu d'une forêt de chênes, entre deux éminences dont les ruisseaux de Tabeh et de Sùmez (qui prennent le nom de Pchat après qu'ils se sont réunis) font une sorte de péninsule. Nous étions guidés par Tchûrûk, gendre d'Indar-Okû; arrivés dans un enclos herbeux, on nous pria de nous y arrêter et d'attendre. Un moment après, le vieux chef, ses fils et nombre de gens de leur suite, sortirent d'un bouquet d'arbres et s'avancèrent vers nous. Mainte excuse nous fut faite de ce qu'on nous recevait dehors; mais il n'en pouvait être autrement, attendu qu'ils n'avaient pas encore de maison de terminée, et qu'eux, leurs femmes et leurs familles étaient tous pour le moment campés en plein air. Des nattes et des coussins furent apportés et étendus sur l'herbe, et peu après une collation chaude nous fut servie. Pendant ce temps, la conversation s'était engagée d'une manière assez active, principalement avec Noghaï, le fils aîné, qui a, dit-on, ses soixante-cinq ans; mais sa vivacité, ses formes athlétiques et sa démarche lui donnent toute l'apparence d'un homme de quinze ans plus jeune.

Il nous parla avec beaucoup de chaleur des injustes soupçons dont ils étaient l'objet, parce qu'ils avaient autrefois fait

du commerce avec la Russie. Il ajouta qu'ils vivaient maintenant en quelque sorte sous le tranchant du sabre, quoique ayant toujours supporté leur part de la guerre ; et il nous dit que leur père avait aussi, dans ces derniers temps, manifesté à plusieurs reprises le désir d'aller se battre, mais qu'ils l'en avaient empêché à cause de son âge. Il nous dit quelle satisfaction il avait éprouvée en apprenant que les chefs étaient intervenus pour la protection des marchandises des négociants anglais, précédent, nous fit-il observer, qui pourrait servir à introduire à d'autres égards plus de régularité dans les affaires commerciales. Et cela était d'autant plus nécessaire, ajouta-t-il, que les rapports qui existaient précédemment entre les chefs et leurs dépendants, et qui avaient permis aux premiers d'exercer un certain degré de contrôle, étaient en grande partie tombés en désuétude durant la dernière guerre, de sorte que les derniers allaient à présent là où il leur plaisait sans consulter leurs supérieurs. Il nous dit que de cette manière la famille du prince Pchémaff (qui demeurait dans ces environs) avait depuis peu perdu plus de mille vassaux. Nous avons promis de demander au prochain congrès que justice fût faite à cette famille ; et nous nous proposons de prémunir le peuple en général contre cette erreur d'être trop crédule en fait de trahison, ce qui a fait tant de mal aux Polonais pendant la dernière lutte qu'ils ont soutenue pour leur indépendance. Indar-Okù s'est montré très-reconnaissant de notre promesse, et il nous a dit, entre autres expressions : Après Dieu, les Anglais !

Je crois à propos de dire quelque chose des faits qui se rapportent aux difficultés que M. L*** a eues avec le hadji au sujet des marchandises qu'il avait apportées avec lui. Ce hadji, étant bien au fait du commerce de ce pays, avait été chargé par le négociant de Constantinople d'acheter les marchandises, et par la même raison M. L*** lui avait laissé le soin d'en disposer ici. Entre autres preuves, néanmoins,

qu'il donna bientôt de ses mauvaises intentions, fut l'achat de deux esclaves avec une partie des marchandises, une jeune fille et un jeune garçon, — et cela contrairement aux ordres exprès qu'il avait reçus. Par les lois turques, aucun chrétien ne peut revendiquer un droit sur des esclaves musulmans, et le projet du hadji semble avoir été de tout s'approprier. Quand la résolution de tout lui ôter des mains lui fut communiquée, il commença par supplier humblement qu'on n'en fît rien; puis ensuite il parut animé de pensées de vengeance. Voici ce qui en est advenu. Ce soir j'étais seul dans la maison des hôtes (M. L*** ayant préféré dormir *al fresco*) quand Georgi, son domestique grec, entra précipitamment, saisit ses pistolets et son sabre suspendus à la muraille, et les passa à sa ceinture avec une telle hâte et une telle agitation que je ne doutai pas que les Russes ne fussent sur nous. Pendant ce temps-là je ne pouvais tirer de lui, dans son mauvais franco-italien, que quelques paroles sans suite où je distinguais le mot *femina*. La curiosité succédant à la crainte, je sortis pour aller aux informations, et je trouvai tout le monde, le hadji, Hûssein, les femmes (dans leurs vêtements de nuit), etc., etc., livré à une grande agitation et à une violente altercation au sujet de la jeune esclave, qui venait de s'échapper et de gagner les montagnes. Le fils de notre hôte était aussi absent; et la véritable question paraissait être de savoir si l'évasion devait être regardée comme une simple affaire d'amour, ou bien comme le résultat des craintes que le hadji était généralement supposé avoir inspirées à la jeune fille en lui disant qu'elle allait tomber dans les mains des *ghiaours*. Une partie de la nuit se passa en menaces contre le hadji et en recherches après les deux fugitifs, recherches et menaces sans plus de résultat les unes que les autres. Le lendemain matin, dans son vif désir d'échapper au déshonneur qui rejaillirait sur lui si des étrangers avaient perdu quelque chose sous son toit, notre hôte nous offrit, si

son fils s'était exposé au blâme d'enlever la jeune esclave dans le dessein de l'épouser, de nous donner une de ses filles en place de celle que nous aurions perdue! ajoutant que s'il s'était rendu coupable d'une plus grande inconvenance, il payerait immédiatement pour lui l'amende ordinaire, 600 piastres. La jeune fille a depuis été ramenée (j'ignore comment); elle n'était pas vierge quand on l'avait achetée, et on décida qu'on la renverrait à sa famille, à qui on ferait rendre le prix d'achat. Cette affaire est importante, surtout en ce qu'elle a donné lieu à la manifestation de l'intérêt que tous prenaient à ce que la communauté ne fût pas déshonorée aux yeux des étrangers par une violation quelconque de leur propriété.

Semez, mercredi 21. — Je suis revenu à mes précédents quartiers lundi dernier, et M. L*** doit rester ici avec moi jusqu'à ce que les chefs soient prêts à se rendre avec nous au congrès projeté de l'Abazak, toute opération considérable contre les Russes devant être ajournée jusqu'à ce qu'on ait pu mûrir cet effort combiné. Notre hôte, Kehri-Kû Chamuz, est absent, — et cela pour les affaires publiques, je n'en doute pas; mais sa femme veille à ce qu'on fournisse abondamment à tous nos besoins : néanmoins, pareille à l'ange gardien ou à la source cachée au cœur de la montagne, celle qui veille ainsi sur nous demeure invisible. Je ne sache pas avoir vu jusqu'à présent le bas de sa robe. Cette réserve est généralement observée par les femmes des chefs, qui, comme Chamuz, ont été longtemps en Turquie; il n'y a d'exception de leur part que pour les membres de la même fraternité.

Il n'est pas nécessaire de décrire en détail notre voyage ici, attendu que déjà précédemment j'ai parcouru à peu près le même terrain. Cette fois, néanmoins, n'étant pas très-pressés et n'ayant qu'un léger bagage, nous mîmes à profit les connaissances locales de Hatukwoï, chef de Ghélendjik, pour approcher plus que je n'avais fait la première fois des deux

forts près desquels passait notre route (1), et pour examiner un défilé qui se trouve vers le commencement de la ligne de marche que les Russes ont dernièrement suivie, vu qu'il est probable qu'ils tenteront de revenir par le même chemin, et que nous désirions voir si l'on pourrait aviser aux moyens de leur susciter quelques difficultés.

Ce défilé est situé à la tête de la petite vallée de Mézip, immédiatement à l'est de Ghélendjik; la Sûtchûk l'arrose dans sa course vers la mer. Si les Russes s'étaient confinés au défilé, leur marche aurait pu être rendue très-difficile (2); mais nous vîmes qu'ils avaient prévu cela, et qu'en conséquence ils avaient commencé leurs opérations par amener de Ghélendjik une force auxiliaire, afin de couvrir les hauteurs avoisinantes de nuées de tirailleurs, manière de se battre dont, faute d'habitude, les Circassiens des environs ne sont

(1) M. Longworth fait à ce sujet une remarque assez singulière, et ajoute des réflexions qui ne sont pas sans intérêt. — « Je m'aperçus, dit-il, que les châteaux russes étaient regardés par les Circassiens comme la curiosité principale de leur pays; et chose assez bizarre, ils les montraient aux étrangers comme s'ils en eussent été fiers. Tout bien considéré, au surplus, ils ont peut-être raison. Que sont ces châteaux, après tout, autre chose que des monuments de la faiblesse des Russes, qui, au lieu de commander le pays, y sont comme investis; — autre chose que des prisons pour leurs propres soldats, — prisons d'où les malheureux qu'on y enferme s'échappent toutes les fois qu'ils le peuvent pour venir trouver les montagnards, lesquels s'enrichissent ainsi chaque année d'une augmentation dans le nombre de leurs serfs? La possession de ces serfs constitue leur principale richesse. On peut avoir pour rien autant de terre qu'on en veut; les bras seuls manquent pour la cultiver, et ces bras, les habitants du voisinage des châteaux n'ont qu'à en prendre possession dans la personne des déserteurs. Nombre de *dely canns* étaient constamment cachés dans les environs, épiant tous les soldats qui sortiraient, pour les accueillir et recevoir leurs armes; et nous en avons souvent rencontré conduisant chez eux leurs nouvelles acquisitions, nigauds roides et au nez aplati, en uniforme russe. » (Longw., I, 298.) (*Trad.*)

(2) Les Circassiens avaient construit immédiatement à l'ouverture du défilé un très-fort parapet.

pas encore suffisamment au fait, leurs idées, comme celles des anciens Persans, n'allant guère au delà d'une charge de cavalerie sur un terrain uni. En cela, peut-être, ils sont sans rivaux. Nous leur avons souvent fait la leçon sur la nécessité de répondre par une guerre de buissons à la manière de guerroyer des Russes dans les montagnes, d'éviter les batailles rangées dans les plaines comme la cause principale des pertes qu'ils éprouvent, et de rendre les défilés encore plus forts par des défenses artificielles. Je doute fort, néanmoins, que rien d'efficace à cet égard soit fait durant la campagne actuelle; et fasse le Ciel que cette campagne soit la dernière que permette l'Angleterre !

Comme M. L*** n'avait jamais vu Ghélendjik, et que nous désirions connaître la nature de ses fortifications, nous priâmes les chefs de nous trouver un logement pour la nuit dans le voisinage. Ils y réussirent avec quelque peine (à cause de la nécessité de nous assurer une réception *convenable*), dans le hameau d'un vieillard très-doux et très-affable, sur la pente N.-E. des hauteurs de Ghélendjik. Pourtant sa maison des hôtes n'était pas achevée ni son ameublement complétement transporté à ce nouvel établissement (sur une montagne de l'autre côté de laquelle était une forteresse ennemie!) et il fallut nous contenter des choses telles qu'elles étaient : — une maison en bois dont les interstices n'étaient pas encore clayonnés, et pour matelas de l'herbe fraîche. Toutefois nos tables furent nombreuses et parfaitement garnies. Nous nous avançâmes sur le faîte des hauteurs jusqu'à environ trois milles du fort, et je le trouvai plus régulièrement fortifié (du côté de la terre seulement) que je ne m'y attendais d'après ce que j'en avais vu de la baie. Les remparts ne sont qu'en terre, mais les angles en sont assez nombreux pour rendre très-difficile *pendant le jour* une approche des Circassiens, à qui le canon manque. Sous la protection des batteries un nombreux troupeau de gros bétail était à paître, et on voyait

aussi quelques meules de foin : deux choses sur lesquelles nous nous aperçûmes, à ce qui se passa pendant que nous étions là, que les Circassiens formaient des desseins. Deux cents d'entre eux, à ce que j'ai appris, se sont réunis à cet effet.

Lundi matin nous avons de nouveau gravi les hauteurs et suivi à cheval la ligne de leurs sommets (dont j'eus de nouveau à admirer les riches herbages), dans l'intention d'aller voir le fort appelé Doba, ou Alexandrinsky, placé vis-à-vis de l'entrée de la baie de Semez ou Sûdjûk-Kalèh, mais non de manière à la commander et à empêcher les bâtiments d'entrer. Le fort est petit et entouré de murs de terre ; mais il a aussi assez de bastions pour que la capture en soit pour les Circassiens une entreprise périlleuse. J'aurais dû faire remarquer qu'ils ne sont pas positivement sans canons, car on nous a rapporté qu'ils avaient pris une douzaine de pièces ; mais ils n'ont pas assez de poudre pour en faire usage.

Hier, nous sommes allés, avec les autres habitants mâles de ce hameau, à un enterrement sur le chemin d'Anapa ; mais toute la partie de la cérémonie dont nous fûmes témoins et à laquelle nous prîmes part fut la consommation d'une grande quantité de vivres par une douzaine de personnes, assises sur l'herbe sous les arbres d'une petite colline. La troupe la plus nombreuse se composait de femmes, dont la tête et les épaules (comme chez les Turks) étaient enveloppées d'un voile blanc ; au surplus, elles étaient à distance trop respectueuse pour que nous pussions bien distinguer ni leur personne ni ce qu'elles faisaient. Durant le festin, deux ou trois hommes allaient *à cheval* d'un endroit à un autre pour veiller à ce que les convives fussent tous convenablement servis. Au nombre de nos *tables* (1) était une excellente *selle* de

(1) La *table* circassienne équivaut à notre *plat*, chaque petite table (ou cuve à pieds) étant enlevée dès que ce qu'elle porte est consommé.

mouton, morceau toujours réservé par les Circassiens à ceux qu'ils veulent honorer. Le mouton paraît être généralement de l'espèce à queue plate, et cette large excroissance de graisse est excessivement délicate. Personne d'étranger à la famille n'est invité à ces festins funéraires; mais le jour ayant été fait connaître, tous les voisins (et même les étrangers que le hasard amène là) y vont, étant bien entendu qu'en retour de ce qu'on leur offre ils prieront pour l'âme du défunt. J'espère qu'ils n'attendent pas cela de nous. Des courses de chevaux et des tirs au blanc font généralement partie de la cérémonie ou sont un résultat de la réunion, surtout aux funérailles d'un chef. Au lieu, néanmoins, d'attendre cette récréation, nous remontâmes à cheval et nous reprîmes le chemin d'Anapa. Nous n'eûmes que le temps d'en approcher à une dizaine de milles; de cette distance, postés comme nous l'étions au sommet d'une montagne, nous jouîmes d'une belle vue et pûmes nous former une idée passable des localités : toutefois la forteresse elle-même nous était cachée par une petite éminence qui s'élevait entre elle et nous. Je fus quelque peu désappointé en voyant combien le pays compris entre la vallée d'Anapa et la vallée de Semez offre peu de ressources défensives. Les hauteurs formant le côté oriental de cette dernière s'étendent jusqu'à la vallée d'Anapa, mais en perdant graduellement de leur élévation; à l'ouest, tout l'espace vers la mer est couvert de collines, quelques-unes assez hautes et assez boisées pour que l'abord en soit très-difficile, mais s'abaissant aussi graduellement jusqu'au point où elles se terminent devant Anapa. Entre ces deux rangées de collines s'étend un groupe de monticules plus bas et d'accès comparativement facile, n'offrant qu'une faible barrière; et je ne puis m'empêcher d'être étonné que, durant ces dix années de guerre, et avec les avantages que la science et la supériorité de moyens donnent aux Russes, ils n'aient pas réussi à se mettre en possession de tout le pays compris entre la mer et

la ligne d'Anapa à Ghélendjik. Ce paraît être à peine l'ouvrage d'une campagne ; et que ce n'ait pas encore été fait en dit autant que des volumes sur la résistance déterminée des Circassiens, — le désir, en tous cas, n'en ayant pas manqué du côté des Russes, non plus que des tentatives répétées. Certaines personnes pourront penser, et peut-être avec raison, que ce défaut de réussite permet grandement de mettre en doute la puissance de leurs moyens.

De la hauteur que nous avons visitée, le prince Pchémaff, qui nous accompagnait, nous montra la place sacrée (ainsi qu'ils la regardent avec justice) où Daûd-Bey a eu, il y a juste trois ans, son entrevue avec les chefs des environs, et leur inspira le premier l'idée de s'unir comme nation aux autres habitants des provinces de la montagne, sous un seul gouvernement et un même étendard.

Mercredi 28. — Depuis huit jours M. L*** et moi nous avons été occupés à écrire en Angleterre ; et ce travail nécessaire étant à peu près terminé (car c'est un travail, pour moi du moins, par la chaleur qu'il fait), nous avons résolu, si quelques autres affaires indispensables peuvent être réglées d'ici à deux ou trois jours, de presser la réunion de tous ceux qui ont promis de nous accompagner à l'Abazak, et de nous y rendre pour y tenir le congrès. Quelques personnes, notre hôte entre autres, paraissent opposées à ce que nous fassions ce voyage, tandis que d'autres sont décidément en sa faveur ; mais à moins que les premiers ne déduisent de meilleures raisons qu'il n'en ont donné quant à présent à l'appui de leur opinion, nous ne nous y arrêterons pas.

Écrire n'a cependant pas été notre unique occupation, car nous avons eu de fréquentes visites, lesquelles ont toujours entraîné de longues conversations. Au nombre de ces visites a été celle du juge de Chapsuk, qui nous a apporté la nouvelle d'un engagement qui a eu lieu près de Pchat, les gens de Jûbghe et de Tchopsïn s'étant réunis et ayant attaqué un

corps de fourrageurs russes, qu'ils ont forcés de faire retraite jusqu'au camp, eux et leurs canons, sans avoir effectué leur expédition. Dimanche dernier nous fûmes informés qu'un corps de troupes russes avait été transporté à Toapse par deux vaisseaux de ligne et un bateau à vapeur, dans l'intention d'y brûler deux navires turks. Les Russes étaient arrivés jusqu'aux navires, quand un petit nombre de Circassiens qui se trouvaient là attaquèrent les soldats avec une telle furie, qu'ils les forcèrent de s'enfuir jusqu'à leurs vaisseaux sans avoir mis le feu aux deux navires, et même laissant derrière eux, dans leur précipitation, un des canons qu'ils avaient mis à terre. Nombre de Circassiens furent tués par le feu des vaisseaux ; mais ils se réunirent bientôt sur la côte en forces si imposantes, que les Russes remirent à la voile sans rien tenter de plus. Dans cette affaire, dit-on, ces derniers ont perdu 200 hommes, *en partie par le feu de leurs propres vaisseaux*.

Deux hommes de Sûtcha nous ont apporté la nouvelle plus importante qu'une nombreuse escadre russe (on parle de plus de trente voiles) a paru dans les eaux de Vardan et de Khissa ; que le vent étant devenu défavorable pour débarquer là, les vaisseaux étaient descendus vers Ardler et y avaient mis à terre des forces très-considérables ; mais que tandis que les troupes étaient encore en désordre sur la plage, cinquante-cinq Circassiens, principalement les nobles et propriétaires du voisinage immédiat, étaient tombés le sabre à la main au milieu des *Moscovs* (c'est ainsi qu'on les nomme toujours ici) et en avaient fait un tel ravage, que les vaisseaux qui étaient au largue avaient commencé à tirer sur amis et ennemis indistinctement, par suite de quoi quarante Circassiens avaient été tués, et parmi ceux-là, je l'ai appris avec peine, Beislam-Bey d'Ardler et ses deux frères. Beislam-Bey était un chef de qui j'avais toujours entendu parler avec beaucoup de respect.

Ces hommes rapportent aussi que l'armée russe de Sûkûm-Kaléh n'a pu pénétrer au delà de Gaghra ; que toute la côte

au nord de ce point a été puissamment fortifiée de la manière que j'ai précédemment décrite; qu'environ 10,000 Circassiens, venus en partie des montagnes de l'intérieur, s'étaient réunis et avaient consenti à rester sur la côte à la requête des habitants de cette partie du pays et sur leur promesse de les fournir de provisions; que les Géorgiens et les Azras du voisinage de Sûkûm-Kaléh, qui forment une portion considérable de la garnison de cette forteresse, avaient fait dire secrètement aux Circassiens qu'ils avaient été contraints de se joindre à l'expédition contre leur volonté, et sur la promesse qu'on ne leur demanderait pas de se battre, seulement, leur avait-on dit, pour donner à cette expédition une apparence imposante, et que s'ils étaient forcés de marcher contre les Circassiens ils tireraient en l'air!

Indar-Okû a envoyé s'informer si on ne pourrait pas lui assigner un endroit ici aux environs pour y établir sa famille, attendu qu'il désire s'éloigner du voisinage des Russes. Cette démarche est certainement sage, et j'espère qu'elle contribuera à rendre à ce chef la confiance de ses concitoyens.

Hier sur notre chemin nous avons éprouvé une grande mortification à Adûwkaû, en apprenant qu'un voisin de notre hôte y avait dernièrement trouvé en labourant la terre un vase renfermant quelques médailles ou pièces de monnaie, et un livre dans un étui en cuivre. Sur notre demande de ce qu'étaient devenus ces objets, nous sûmes que tout s'était perdu, à l'exception de trois fragments de l'étui en cuivre, que j'obtins en échange d'un rasoir, voulant montrer par là que nous désirions acheter les objets de ce genre. Ces fragments portent quelques anciens caractères arabes, et le livre, nous dit-on, n'était pas en turk. Nous avons acheté le peu de médailles que nous avons encore pu rencontrer, et nous avons répandu autant que nous l'avons pu la connaissance du désir que nous avons d'en avoir d'autres.

Il paraîtrait que nous pourrions si nous voulions passer ici

près d'un grand nombre de ces bonnes gens pour de fidèles musulmans. Un jeune garçon nous a été envoyé l'autre jour pour nous demander d'écrire quelques versets du Koran pour sa sœur malade, afin qu'on les fît infuser dans de l'eau qu'on lui ferait boire pour la guérir. J'offris au lieu de cela quelques médicaments, mais l'enfant refusa comme n'étant pas ce qu'on l'avait envoyé chercher. Cette méprise quant à notre religion provient peut-être de ce qu'ils savent que des relations d'amitié existent depuis longtemps entre les Anglais et les Turks; car, dans l'est, les unions de peuple à peuple sont en général religieuses et non politiques.

Cette semaine nous avons été laissés presque complétement seuls, attendu que notre hôte est absent, et que le prince Pchémaff qui demeure ici est allé, ainsi que toute la partie mâle de l'établissement, à un mariage qui s'est célébré non loin d'ici. Le rang des mariés n'a pas été jugé suffisant pour que nous pussions accepter l'invitation d'y assister; mais nous y avons envoyé un représentant dans mon fidèle Géorgien Luca, qui a porté un petit présent à la mariée : présent que néanmoins il a détourné de sa destination en le consacrant à une demoiselle plus jolie qui lui montrait de l'attachement. Comme amusements ils avaient des chansons, des danses (où les deux sexes prennent part), des courses de chevaux, des exercices au tir et des exercices au bâton. Luca dit qu'il a fait la conquête de sa beauté par son adresse et sa valeur dans ses derniers exercices; tandis que moi je soutiens qu'il l'a due aux chaînes de giberne en argent, au sabre à fourreau de cuivre et au pistolet à deux coups que je lui avais prêtés à cette occasion : à quoi il réplique qu'ici les demoiselles préfèrent universellement le courage à la richesse (préférence dont il a vu et ouï raconter de nombreuses preuves), et que les chansons qu'ils écoutaient avec le plus de plaisir étaient celles qui célébraient la valeur. Quoi qu'il en puisse être, le père de la jeune personne est

venu ici samedi dernier chercher Luca (qui, par parenthèse, est assez beau garçon), pour le conduire chez lui voir sa fille. Ils ont dîné ensemble, seuls à la même table, et elle lui a de nouveau exprimé son dévouement, et la disposition où elle était de l'accompagner à Constantinople. Il est revenu ici tout à fait extasié de la conquête qu'il a faite, et d'avoir trouvé ici une bien plus grande liberté de manières qu'il n'en existe chez les Turks, parmi lesquels depuis six ans il a passé une bonne partie de sa vie.

Un habitant des environs nous a apporté deux fois un plat de mûres blanches, que j'ai eu grand plaisir à voir, comme devant être une autre source de richesse future pour ce pays, dans l'élève des vers à soie; car cela montre que le mûrier blanc est natif du pays, et beaucoup de parties montueuses de la côte ne pourraient pas être occupées d'une manière plus profitable que par sa culture. J'ai été voir l'arbre, qui est de très-grande taille, et j'ai donné des instructions sur la manière de déposer la semence en terre. Dans cette partie du pays il n'y a qu'un petit nombre de ces arbres, et pas de vers à soie. A Pchat, à Toapse, et sur d'autres points de la côte en tirant au sud, on a déjà, cependant, obtenu de la soie. Aujourd'hui on nous a apporté un large vase de petites fraises sauvages, dont le parfum était exquis.

Nos nombreux visiteurs et leur suite font continuellement ici une telle consommation de provisions, que nous nous sommes basardés à ordonner d'acheter quelques moutons pour notre compte, et que nous avons vu avec plaisir deux ou trois de ces visiteurs (un valeureux khan et le juge d'Adûghûm) donner l'exemple d'amener avec eux chacun un agneau, pour contribuer à la consommation générale.

La peste précédemment, et depuis la guerre, ont évidemment dépeuplé et appauvri beaucoup ces provinces. La première a coûté en très-peu de temps à notre hôte Chamuz quarante cinq de ses dépendants. Ce fléau est maintenant

passé, ainsi que je l'ai déjà dit, et il est heureux qu'il ne se soit pas prolongé assez pour se joindre à l'autre, qui semble menacer ce pays de famine s'il dure encore une saison.

La température à midi a depuis quelque temps été fréquemment de 80° Fahr. (1), à l'ombre et à l'exposition du nord ; elle baisse de 10 à 12° (un peu plus de 5° Réaumur) pendant la nuit.

Les deux jeunes fils de notre hôte sont revenus aujourd'hui du nord. L'aîné a fait avec cent cinquante autres une incursion sur le territoire russe, où ils ont pris vingt-huit chevaux et deux bœufs, et d'où ils sont revenus sans qu'aucun d'eux eût été blessé, ayant trouvé les forts aux environs desquels ces animaux ont été enlevés presque dépourvus de soldats. Cette découverte a enfanté l'idée d'opérations sur une plus grande échelle contre les forts eux-mêmes.

Le fils de Chamuz (ou plutôt son neveu, qu'il a adopté à la mort de son frère), qui fut tué pendant la dernière campagne dans sa quinzième année, avait déjà douze blessures, reçues en différents engagements !

Mehmet-Effendi disait en plaisantant, il y a quelques jours, que si jamais les Circassiens cédaient à la Russie, ils lui offriraient 40,000 cavaliers pour ravager la Turquie, et se venger ainsi de la manière dont elle les a traités ; — Sélim, prince de Djanat (major dans la cavalerie turque), vient de répéter précisément la même plaisanterie. Des sentiments plus profonds que ne le sont généralement des plaisanteries en prennent quelquefois la forme. Ce bey a dit à M. L*** qu'il peut épouser sa sœur si cela lui plaît, attendu qu'il n'a pas de préjugés. S'il faut en juger d'après les traits du frère, la sœur doit être jolie.

Jeudi 29. — Depuis que j'ai écrit ce qui précède, nous avons appris qu'un congrès s'était déjà tenu dans la partie

(1) 26°,67 centig., 21° 3/10 Réaum. (*Trad.*)

nord de l'Abazak, et que ceux qui s'y étaient trouvés réunis avaient juré, sur le Koran de soutenir les habitants de ces provinces et d'agir avec eux dans la guerre contre les Russes. Nous n'avons pu encore découvrir par quel motif on ne nous a pas appelés à assister à ce congrès. Peut-être est-ce la crainte qu'ont nos amis d'ici de nous perdre, — nous les insignes de leur autorité.

L'expédition que j'avais prévue sur le bétail de la garnison de Ghélendjik a été heureusement exécutée. Vingt-six têtes en ont été ramenées, et beaucoup d'autres ont été tués. Il y a eu de nouveaux combats dans le sud, mais les détails n'en sont pas encore arrivés. Les trois beaux-frères de notre hôte viennent d'être tués dans un engagement! la communication de cette nouvelle à notre hôtesse (femme d'une très-grande énergie) a produit une explosion de douleur des plus déchirantes.

Un renfort de troupes est arrivé à Yékaterinodar; probablement pour renouveler les garnisons des forts laissés sans défense dont j'ai parlé plus haut. Néanmoins cette arrivée de troupes, jointe à la circonstance de l'établissement d'un autre fort dernièrement élevé sur le Kûban vers Anapa, et à l'attente où l'on est de voir l'armée de Pchat marcher à quelque autre entreprise, depuis qu'elle y a construit un fort, met les chefs d'ici fort en peine de deviner de quel point partira la prochaine attaque. Telle est probablement la cause du délai qu'ils ont apporté (délai qui nous a été préjudiciable) à l'exécution de certaines mesures que nous leur avions recommandées, et de la nécessité desquelles ils paraissaient convaincus. Au nombre de ces mesures est le maintien constant d'une petite armée en campagne, pour harasser les fourrageurs russes et épier les moments d'attaque favorables, dans le cas où les Russes quitteraient leur position actuelle avant que la grande réunion projetée des Circassiens puisse s'effectuer. La difficulté de réunir et de transporter une quantité suffisante de

provisions est le principal obstacle qui s'oppose au rassemblement de forces considérables maintenues en corps permanent.

Les Circassiens se montrent généralement aussi déterminés que jamais à résister, et à périr avec leurs familles plutôt que de consentir à une paix déshonorante avec la Russie; néanmoins les efforts que celle-ci continue de faire pour les subjuguer leur donnent évidemment de l'inquiétude. Nous leur avons exprimé la croyance où nous sommes que c'est la crainte de l'intervention anglaise qui a poussé la Russie aux expédients désespérés auxquels elle a maintenant recours; et plus nous les passons en revue, plus se fortifie notre conviction que cette supposition est bien fondée. J'espère que ses craintes le sont également. Quel autre motif que la crainte a pu porter la Russie à précipiter d'une manière si peu judicieuse sa réquisition de recrues des Circassiens orientaux du Kùban, les Kabardans et les Noghaïs, et à s'exposer au danger où l'a mise le refus qu'elle en a reçu? Quel autre motif qu'une telle crainte a pu la porter à composer la moitié de son armée d'invasion dans le sud de Géorgiens et d'Azras, les premiers qui ont tenté si récemment de secouer le joug, et les seconds sur la tête desquels il n'est pas encore fixé?

Je ne crois pouvoir mieux terminer les longues excursions de ce chapitre qu'en transcrivant ici la traduction que j'ai faite hier d'une chanson circassienne que j'ai entendu chanter, et dans laquelle j'ai cru apercevoir quelques idées éminemment poétiques. L'air en est extrêmement mélancolique, et le prince de Djanat, frère du héros défunt, pendant qu'il y joignait sa voix, penchait la tête sur sa poitrine et essuyait ses larmes. Il faut expliquer que le héros de la chanson est appelé le *dernier de sa race,* parce que Sélim était alors absent depuis si longtemps (il était en Turquie) sans qu'on eût eu de ses nouvelles, que l'on doutait qu'il fût encore en vie.

ÉLOGE FUNÈBRE DU PRINCE PCHÛGÛI.

Il n'avait pas encore atteint les années de la puberté, et déjà son courage était mûr.

Il est mort non pour défendre le village où il était né, mais pour déployer sa valeur. Il entendit la musique du chef moscovite aux cheveux roux, et brandissant son sabre il s'élança au milieu des ennemis. Il était le dernier de sa race, et son héritage a passé dans des mains étrangères.

Les cheveux de sa sœur étaient noirs et brillants comme la soie noire de Leipsick; mais, dans sa douleur, elle les a arrachés de sa tête, parce que le chef de sa maison est tombé.

Il se précipita contre le coursier du chef aux cheveux roux. Le général s'échappa ; mais le coursier qu'il montait, de la noble race de Tram, et la housse du coursier, sont restés au pouvoir de Pchûgûï.

Le matin il était sorti de sa maison pour une affaire de paix, et le soir on le rapporta enveloppé de son linceul. « Dieu soit loué, » s'écria sa mère, « de ce que tu es tombé au champ d'honneur, et non à la poursuite du pillage! »

Deux fois pendant la bataille il changea de coursier, — mais son cœur ne changea pas. C'est ainsi que Pchûgûï tomba. Quand les femmes du village pour lequel Pchûgûï avait combattu le virent étendu sans vie devant elles, elles déchirèrent leurs vêtements et crièrent : « Nous avons perdu le prince notre libérateur! » Son sabre les avait sauvées de la captivité.

L'âme de Pchûgûï s'est envolée; mais son corps et ses armes ne sont point tombés aux mains de l'ennemi.

Quand il découvrait son fusil meurtrier, la terreur s'emparait des Moscovites, tant ils tombaient en grand nombre sous ses décharges rapides.

Le soleil éclaira en plein ses vêtements écarlates, et comme le soleil il frappa tous les yeux au milieu du champ de bataille.

Son cheval noir volait à travers la mêlée, prompt comme l'oiseau de proie, et la manche de Pchûgûï était rougie du sang qui ruisselait de son sabre.

En rendant le dernier souffle il dit : « Menez mon fidèle coursier à « ma bien-aimée, la fille de mon hôte ; en le voyant, elle croira voir en« core son Pchûgûï. »

Ses amis l'ont pleuré; mais leurs larmes étaient des gouttes d'eau, et les larmes de sa sœur étaient des larmes de sang.

Jeune il est tombé martyr au milieu du champ de bataille!

CHAPITRE VIII.

Continuation du séjour à Semez. — Coup d'œil sur la constitution de la société circassienne.

Semez, près de Sûdjûk-Kalèh, 1er *juillet* 1837. — Hadji Ismaël, le juge d'Adûghûm, a passé ici une couple de jours, et nous avons eu avec lui quelques conversations assez intéressantes ; car son esprit, sans être profond, ne manque ni d'activité ni de désir d'apprendre. *Selon lui* (1), c'est seulement depuis une soixantaine d'années que quelque chose comme un système général d'observances religieuses et d'ordre social aurait été introduit dans ce pays. Avant cette époque, des dissensions et des guerres intestines le déchiraient incessamment, et le seul semblant de religion consistait en quelques cérémonies insignifiantes accomplies devant les croix. En parlant de leur système religieux actuel, il se référait à quatre livres sur l'autorité desquels il est fondé : 1° la Bible, c'est-à-dire, autant que j'ai pu en juger, une portion de l'Ancien Testament ; 2° les Psaumes de David ; 3° les Évangélistes ; 4° le Koran. Mais il soutenait que la révélation de Mahomet, reçue de Dieu même immédiatement, avait droit à plus de respect que celle du Christ, reçue par l'intermédiaire de l'archange Michel. Ne se trouvant pas combattu dans cette position (le prosélytisme n'est pas notre mission), et comme nous convenions même que le Koran se recommande par les préceptes moraux qui y sont répandus, — et que Mahomet avait introduit une religion préférable à la misérable corruption du christianisme qui dominait dans son pays, — il s'enhardit, à ce qu'il me parut, à tenter d'en en-

(1) On verra plus loin qu'un témoin également digne de foi parle des temps passés avec autant de regret que celui-ci de dépréciation. Je ne puis que rapporter impartialement leurs témoignages.

lever une autre : à savoir, que les connaissances contenues dans le Koran sont suffisantes, et qu'aucun autre livre n'est nécessaire. Ce terrain, cependant, étant moins dangereux à discuter dans une conversation de cette nature, nous l'y attaquâmes, nous le contraignîmes d'en déloger, et même d'exprimer éventuellement le désir de posséder de plus amples connaissances; sur quoi M. L***, comme pour saisir cette ouverture à la conviction, lui fit présent d'une histoire de Turquie écrite en turk.

Hadji Ismaël nous cita de nouveaux exemples de l'égalité à laquelle visent ici les ordres inférieurs, conformément aux principes du Koran, et il nous dit qu'ils y avaient élevé leurs amendes au niveau de celles des nobles : deux cents têtes de bœufs pour homicide, vingt-quatre pour séduction, et ainsi du reste. Je regrette cependant d'apprendre que ces guerriers circassiens ne sont pas encore arrivés à une juste appréciation de la valeur du beau sexe; car l'amende imposée pour le meurtre d'une femme, amende destinée à protéger des êtres sans défense, et qui par conséquent devrait être plus forte que celle du meurtre d'un homme, n'a été fixée qu'à la moitié de celle-ci! Sur ce point, appelant à notre aide le souvenir de tout ce que vaut une Anglaise comme épouse, comme mère et comme fille, nous attaquâmes vigoureusement les Circassiens (plusieurs étaient présents) dans leurs positions hétérodoxes; et si nous ne fûmes pas victorieux dans nos efforts pour les convaincre de l'erreur où ils sont en dépréciant l'esprit et les fonctions de la femme, j'aime à croire que du moins nous méritions de l'être.

J'ai recueilli quelques nouvelles notions sur les autres règlements des confraternités. Ainsi, j'ai appris qu'à la mort de l'un des membres, sa femme appartenant à la confraternité entière comme ayant été achetée par un de ceux qui en faisaient partie, elle est donnée en mariage gratuitement à un autre membre, sous la condition qu'il élèvera ses enfants si

elle en a ; si la femme est trop vieille pour se remarier, la société est tenue de pourvoir à son entretien. Dans le cas où elle obtiendrait la permission de se marier dans une autre confraternité, il faut qu'elle se sépare de ses enfants, qui doivent rester dans celle de leur père.

Hadji Ismaël, apprenant que nous avions quelques affaires à discuter avec les chefs de son voisinage, nous a offert d'écrire tout ce que nous souhaiterions, ou d'en faire part de vive voix à ceux qui chaque vendredi se réunissent à sa mosquée en assez grand nombre, dit-il, pour les prières. Nous préférons la tenue d'un autre congrès aussitôt qu'on pourra le constituer.

Le jeune homme que j'ai vu blessé à Pchat est mort depuis. Chamuz vient d'affranchir un du petit nombre de serfs qui lui restent, ainsi que toute sa famille. De tels actes de bienveillance ont souvent lieu, *pour l'âme,* selon l'expression usitée ici. Cet homme est celui dont j'ai été satisfait pendant le voyage du sud ici. Chamuz avait aussi affranchi son père, maintenant défunt, pour le récompenser d'une longue suite de fidèles services. L'esclavage, selon notre acception du mot, n'existe pas ici ; et ce n'est nullement le terme dont il faudrait user en parlant de la condition des Circassiens de la dernière classe. Quand un individu de cette classe est transféré d'un de ceux qui occupent la terre à un autre, une certaine quantité de bétail ou de marchandises, qui à présent équivaut à une valeur de 15 à 20 livres st., lui est comptée comme prix de ses services ; mais ces sortes de transferts ne peuvent avoir lieu sans le consentement du serviteur, et il reçoit pour ses services le logement, l'entretien, l'habillement, et quelque bonne-main annuelle. Quand il désire se marier, son maître doit lui fournir le prix de celle qu'il aime. A l'égard des enfants, les garçons continuent de servir le maître, et quand les filles se marient, l'argent donné comme prix d'achat par le mari se partage entre le maître et le père. Si le maître

frappe ou maltraite autrement son serviteur, celui-ci a le droit d'exiger qu'on le vende à un autre. Il peut aussi acheter sa liberté, dont le prix actuel est d'environ trente bœufs. Les amendes auxquelles peuvent l'exposer ses méfaits doivent être acquittées par le maître; de cette manière notre hôte a payé dernièrement deux cents bœufs pour un homicide commis par un de ses serfs, et il a maintenant à payer soixante bœufs à cause de ce même homme, qui s'est enfui en Russie avec la femme d'un autre.

Ces hommes cultivent la terre, prennent soin des chevaux et du bétail, et servent dans la maison des hôtes; mais le surplus des fonctions serviles — comme couper du bois et tirer de l'eau — est généralement assigné aux prisonniers russes. Le serf circassien ne peut être *forcé* par son maître d'aller à la guerre; et en voyage, il est regardé plus *comme il faut* de prendre un homme libre à son service.

J'ai déjà parlé du bas prix des Russes : quand un échange de prisonniers a lieu, celui qui a un parent à racheter se procure un esclave russe pour le donner en échange. La tenure de la terre semble être ici sur un pied remarquable par son caractère primitif, personne, chez ce peuple simple, ne paraissant avoir conçu l'idée d'appeler sienne une étendue de terre plus grande qu'il n'en peut occuper utilement; et, de fait, on ne regarde comme à soi que le terrain que l'on a enclos pour une culture immédiate. Les pâturages sont communs entre les habitants du même voisinage, et sont rarement enclos; et quiconque trouve un terrain inoccupé peut s'y établir et l'enclore immédiatement. En fait, le sol est regardé comme propriété nationale, et l'occupation comme le seul titre momentané qu'un individu puisse avoir à une portion quelconque du territoire. Il n'y a à faire de payement d'aucune sorte à aucun supérieur. Le seul cas dans lequel j'ai ouï parler de payement fait est celui où un homme riche fournit à

un plus pauvre les moyens de cultiver le sol, le produit étant alors également partagé entre eux.

L'opinion publique et l'usage établi paraissent être la loi suprême en ce pays; et au total je ne puis qu'admirer l'ordre qui en résulte. Il se commet des violences, à la vérité, et quelques-unes d'une nature grave; mais elles résultent principalement de querelles ou de leurs conséquences, et on peut dire qu'elles sont rares; tandis que la moralité, la bonne harmonie, la tranquillité et le savoir-vivre qui caractérisent le peuple dans la généralité de ses relations sont tels que très-peu de pays avec des codes écrits et tout le mécanisme compliqué qui généralement est jugé nécessaire pour la distribution de la justice, peuvent se vanter de les posséder au même degré. Si le type des bonnes manières n'est pas ici très-élevé, il est tel du moins que tous s'efforcent d'y atteindre et que le plus grand nombre y parvient; les extrêmes de la somptuosité et de la misère, des recherches raffinées et de l'avilissement, sont également inconnus.

L'orge, l'avoine et le seigle, que l'on a semés en automne, ont pu depuis dix jours être livrés à la faucille, surtout l'orge; et la moisson en est enfin commencée. Le froment, — dont je n'ai vu qu'un seul champ, — le maïs et le millet, n'ont été semés qu'au printemps, et je pense qu'il faut encore au moins un mois avant que les deux derniers soient mûrs.

Quelles que soient la juridiction et l'autorité qu'ait pu posséder autrefois la très-ancienne famille de Basti-Kù Pchémaff, le prince de ce district, je ne vois pas que rien de pareil soit arrivé jusqu'à lui, sauf la place principale à table ou sur le divan. Aux conseils, lui et les autres personnes de rang, à moins qu'elles-mêmes ne soient âgées, cèdent toujours le pas à leurs anciens et à ceux qui sont en état de soutenir les débats publics.

Mercredi 5. — Dimanche dans l'après-midi nous avons parcouru à cheval la plaine d'Anapa, dans le dessein d'en

prendre une idée générale, et d'y rencontrer quelques chefs avec lesquels nous devions nous occuper le lendemain des affaires publiques. Nous avons logé chez Sûbasch, riche propriétaire de la classe des *thfokötl* ou moyenne classe, et ancien atalik de Tûgûz. C'est un beau vieillard de soixante-dix ans, mais encore plein de feu, et à qui l'on ne donnerait pas, quand il a ceint ses armes et qu'il est en selle, plus de cinquante à cinquante-cinq ans. Tous ses fils ont péri à la guerre, et l'an dernier il a vu ses moissons détruites et son bétail enlevé par ses *voisins* les Russes; et cependant il reste dans la même situation, c'est-à-dire dans l'enceinte d'un petit bouquet de bois de la vallée, en avant duquel s'étendent quelques terrains marécageux pour retarder les visites ennemies.

Lundi, après un dîner d'une dizaine de tables, voyant que quelque malentendu avait eu lieu au sujet de la rencontre, nous nous décidâmes à consacrer la journée à une visite aux Russes; Sûbasch, qui connaît bien leurs alentours, se chargea de nous servir de guide. Une marche d'environ deux heures nous conduisit à un cours d'eau sur les bords duquel nous mîmes pied à terre pour les prières. Au bout d'une autre heure nous nous trouvâmes au milieu d'un terrain accidenté, parsemé d'arbres et de bouquets de bois, où on nous avertit d'avancer lentement, pendant que l'un des sept serviteurs qui nous accompagnaient prendrait les devants et irait battre les buissons afin de s'assurer qu'il n'y avait pas de Russes en embuscade, comme ils font souvent pour tirer sur ceux qui s'aventurent trop loin. Cette battue achevée sans qu'on eût fait lever de gibier, nous atteignîmes la partie la plus élevée d'un terrain en pente, et notre vue put s'étendre sur l'ensemble de cet établissement, la plus ancienne des conquêtes et des acquisitions russes en Circassie. Anapa était à un mille environ du point où à notre gauche venaient se terminer quelques collines basses, et à cinq milles à peu près de celui où nous nous trouvions, et de là on l'aurait pris pour une protubérance

noirâtre s'élevant au bord de la mer ; un petit navire était à l'ancre dans une crique de la côte un peu plus au nord. A notre droite, et à environ trois milles et demi d'Anapa, sur le plateau d'une petite éminence, on nous fit remarquer quelques rangées de maisons et de moulins à vent, entourés d'un rempart en terre. C'est ce que les Circassiens appelaient la nouvelle colonie agricole. Deux milles plus loin, et tirant encore plus à droite, nous vîmes sur la partie culminante d'une éminence une redoute à murs de terre.

Pendant que nous examinions ces objets intéressants, je fus surpris, comme déjà je l'avais été à Pchat, de voir qu'un des nôtres (montant aussi un cheval blanc, et par cela même plus en vue) s'était avancé à demi-portée de canon de la redoute, et continuait de s'en approcher d'un pas encore ralenti. Sur ce, dix personnes de notre troupe, y compris M. L***, avancèrent l'une après l'autre vers le fort, laissant quatre d'entre nous sur l'éminence, deux Circassiens, moi et un domestique. Je voyais avec peine qu'on s'exposât ainsi à un danger inutile, et quand il restait si peu de temps pour examiner Anapa de plus près (car l'après-midi était déjà fort avancée), négligeant ainsi d'une manière qui me paraissait peu judicieuse l'objet principal de notre excursion.

Laissant donc un des Circassiens de mon escorte sur l'éminence, pour informer le reste de notre troupe de la direction que j'avais prise, je demandai à l'autre de me guider à travers le taillis dans la vallée que nous avions à gauche, jusqu'aux hauteurs qui dominent Anapa. Je trouvai le taillis entièrement composé de jeunes chênes, dont les branches étaient tellement entrelacées que parfois nos chevaux en étaient enveloppés et avaient quelque peine à se frayer passage. L'effet moral de cet obstacle n'était pas affaibli, on peut bien le supposer, par l'idée qui venait de temps à autre s'offrir à moi que nous pourrions bien voir se réaliser la scène décrite dans la *Dame du Lac,* par l'apparition subite, du sein des broussailles, d'une

troupe de « guerriers armés pour le combat. » Mais pendant que mon imagination évoquait ainsi un danger supposé, mes craintes furent soudainement rappelées vers M. L*** et sa troupe par le bruit de trois coups de canon, dont la fumée s'éleva en colonnes tournoyantes au-dessus de l'éminence boisée que nous avions derrière nous, et augmenta encore notre inquiétude en nous empêchant de voir si quelqu'un de nos amis avait été atteint. Mon premier mouvement fut de tourner bride et d'aller m'en assurer ; mais, mesurant des yeux le chemin que nous avions fait, je vis que nous avions déjà parcouru une portion considérable de la vallée, et que dans le temps que nous aurions mis à retourner nos amis auraient pu être refoulés au nord à travers la vallée, et que nous trois nous pourrions bien tomber entre les mains de l'ennemi. Je me décidai donc à continuer d'avancer vers les hauteurs, dans l'espoir que ceux au sujet desquels j'étais le plus inquiet, M. L***, le plus jeune fils de Chamuz (un charmant enfant) et notre vieil hôte Sûbasch, n'auraient pas été atteints, et qu'ils profiteraient de l'avertissement pour ne pas s'exposer à de nouveaux coups.

Au milieu de ce conflit d'idées et de sensations, dont Luca augmentait encore les désagréments en s'écriant de temps à autre en français : « Que dirons-nous à Kehri-Kû si son petit-fils est tué? » — (ce fils, cependant, son père l'envoie à la guerre comme les autres) — nous atteignîmes enfin, après de grandes fatigues, la pente de l'éminence, d'où nous pouvions mieux voir Anapa, ainsi que les récents établissements coloniaux et la redoute qui s'avancent davantage dans les terres. Mais l'intérêt de la scène était fini pour nous. Nous tournâmes donc la hauteur, comptant trouver le chemin plus praticable au revers; et pleins d'anxiété pour nos amis, nous descendîmes la colline et retraversâmes la vallée par un détour.

Nous n'avions plus guère devant nous que deux heures de soleil, et nous avions une course de cinq heures à faire avant

d'atteindre Semez. L'excursion aux hauteurs d'Anapa avait pris beaucoup plus de temps que je ne m'y étais attendu; il nous paraissait fort probable que durant notre séparation nos amis avaient quitté le terrain, soit par le chemin que nous avions suivi en venant, soit par quelque autre; et, finalement, il nous paraissait téméraire de nous exposer à nous trois à nous jeter dans les patrouilles russes, alors que leur attention avait été éveillée, et dans l'ignorance où nous étions de ce qui s'était passé durant notre longue absence. Ces raisons me déterminèrent à retourner vers nos quartiers; seulement je laissai là le Circassien, qui demeurait au voisinage, pour dire à nos amis ce que nous étions devenus, et nous partîmes moi et Luca, disposés à faire de notre mieux pour retrouver notre chemin jusqu'au hameau de Sûbasch. Nous y arrivâmes enfin après quelques déviations, et nos inquiétudes s'accrurent en apprenant que personne de notre troupe n'était revenu. Restait encore l'espoir qu'ils eussent pris un chemin plus direct pour retourner à Semez, et que Sûbasch s'y fût aussi rendu.

Nous nous remîmes donc en route, avec un homme à pied que j'avais pris pour nous accompagner et nous servir de guide, et vers les dix heures du soir nous atteignîmes Semez; à notre grand effroi, on n'y avait entendu parler de personne. Je n'avais pas encore décidé en moi même quel parti prendre, quand, me retournant pour voir qui venait d'entrer, je reconnus Noghaï qui suspendait tranquillement son fusil au mur; peu de minutes après tous les autres arrivèrent, y compris le vieux Sûbasch. A la pénible anxiété et au silence des six dernières heures succéda alors l'extrême opposé du bruit et de la joie, et les acteurs de l'aventure se mirent à en raconter les circonstances tous à la fois en trois langues différentes.

Le groupe s'était tellement approché du fort que les Russes lui avaient envoyé successivement trois boulets pour l'éloigner.

Bientôt, sur le haut de l'éminence où est construit le petit fort circulaire ils virent paraître deux cavaliers. Le premier boulet était passé tout près de M. L***, qui se trouvait alors précisément à l'opposite des deux cavaliers et séparé du reste de ses amis. Il prit ces deux hommes pour Pchémaff et un autre, et galopa à leur rencontre. Heureusement il se trouvait entre eux un petit marécage que son cheval hésita à franchir, ce qui lui donna le temps de s'apercevoir de son erreur. Les Russes, de leur côté, reprirent au galop le chemin de la colonie, et presque aussitôt un corps d'environ 300 soldats fit une sortie rapide, pour repousser les sept hommes qu'ils avaient ainsi trouvés en reconnaissance, et que sans doute ils crurent être l'avant-garde d'un corps plus nombreux. La garnison de la redoute, au moment de l'alerte, était occupée à couper de l'herbe, mais assez en deçà de la portée de ses batteries. Osman, un des nôtres, captura une bonne capote militaire appartenant à un des soldats. Après avoir ainsi satisfait leur curiosité, fait du butin et donné à l'ennemi une fausse alarme, nos amis avaient repris le plus court chemin de Semez (1).

Le pays qui s'étend vers Anapa offre tous les indices d'une haute fertilité et d'un état d'ancienne culture. En quelques places, une telle quantité de graminées sauvages croît au milieu d'une herbe épaisse, qu'à peu de distance on croirait voir des champs de blé encore en culture. Dans un endroit assez étendu mon cheval eut quelque peine à se frayer un passage à travers des herbes à fleur jaune de 9 à 10 pieds de haut, et dont le cheval mangeait avec avidité. La grande étendue de terrain entièrement dégagée d'arbres prouvait ce qu'on m'avait dit, que la population de cette vallée avait autrefois été très-considérable ; en même temps que sur d'autres points de

(1) M. Longworth (t. II , p. 72 et suiv.) raconte aussi , avec de légères variations , cette aventure dont j'ai abrégé quelques détails oiseux. (*Trad.*)

vastes taillis de chênes montrent aussi que la nature tend à reprendre possession de ce territoire contesté.

Les nouvelles d'aujourd'hui sont qu'un corps nombreux de Circassiens a traversé le Kûban à Adughûm, et que depuis lors on a entendu fréquemment le canon et la mousqueterie.

Hier, pour nous rendre à une invitation reçue depuis six jours, nous avons assisté au mariage, ou plutôt à la fête des fiançailles du fils d'un riche marchand du voisinage. Le hameau qu'il habite est au centre de la vallée; mais je présume qu'un festin en plein air serait susceptible d'attirer beaucoup plus de convives que les provisions ne le comporteraient, et que c'est par cette raison que la fête en question s'est tenue dans un étroit vallon, près de notre résidence. Nous partîmes, ainsi que les dames (mais non réunis), entre neuf et dix heures, et déjà nous trouvâmes une très-nombreuse réunion, et un large cercle de danseurs des deux sexes en exercice. Seulement je suis fâché de dire que dans cet amusement, autant que je l'ai vu jusqu'ici, les Circassiens ne déploient ni élégance ni invention. Le cercle était composé d'hommes et de jeunes filles alternativement; chaque homme plaçait ses bras sous ceux des deux jeunes filles entre lesquelles il se trouvait, et entrelaçait ses doigts avec les leurs. Le maître des cérémonies, — un long bâton plat à la main pour maintenir l'ordre, — les musiciens et d'autres individus, quelques-uns mêlant leur voix en guise d'accompagnement de basse à la musique instrumentale, étaient placés au milieu du cercle; les instruments étaient la flûte à trois doigts et le violon à deux cordes que j'ai décrits précédemment. Quant à la danse, elle consistait simplement en un balancement du corps en avant et en arrière (le cercle entier tournant lentement en même temps), comme préparation à un élan que de temps en temps on se donnait sur la pointe des pieds. Quelquefois une portion seulement du cercle s'élançait ainsi, communiquant aux autres une sorte de mou-

vement ondulatoire; d'autres fois tous les danseurs se dressaient simultanément. De temps à autre, lorsque quelque danseuse plus délicate se sentait trop fatiguée de la presse, de la chaleur et de la poussière, elle se retirait vers le groupe de femmes qui se tenaient là auprès, et d'autres étaient amenées par leurs mères pour remplir les vides; et, sans nul doute, dans le choix de ces remplacements, une bonne dose de prudence et de *prévoyance* maternelles était mise en usage, comme je crus m'en apercevoir. Cette figure fut dansée durant tout le temps que nous restâmes là, et elle aurait continué jusqu'au coucher du soleil, car elle semblait avoir autant d'attraits pour l'imagination des jeunes Circassiens que le *quadrille* le plus séduisant sur une imagination anglaise. Mais il faut que même à ce paisible passe-temps quelque chose de belliqueux se mêle pour stimuler l'imagination circassienne. Ainsi des coups de pistolet étaient tirés de moment en moment au-dessus du cercle des danseurs, qui, en outre, était incessamment menacé d'être enfoncé par un groupe de cavaliers (quelques-uns des chefs prirent part à ceci, mais non à la danse), que repoussait un corps de jeunes gens à pied, criant pour effrayer les chevaux et les frappant avec des branches d'arbres. Pourtant rien de tout cela ne paraissait produire le moindre effet sur les nerfs de ces dames, jeunes ou vieilles; et même un incident beaucoup plus alarmant dont je vais parler, incident qui n'est nullement rare, je le crains, ne provoqua aucun de ces bruyants symptômes de frayeur que de légères causes arrachent souvent aux femmes de l'Occident.

Pendant que d'une éminence M. L*** et moi nous contemplions les danseurs, nous vîmes, au milieu d'un petit groupe d'assistants, une longue perche blanche s'élever et retomber rapidement sur la tête de ceux qui en faisaient partie, avec une telle force que l'homme frappé fut du coup étendu à terre. Ceux des jeunes gens qui étaient dans le cercle de la danse

s'interrompirent pour se précipiter vers le groupe et entourer l'agresseur; alors une violente et bruyante altercation s'ensuivit. Pendant ce temps les femmes se retirèrent, et nous descendîmes pour voir le blessé, grand jeune homme qu'on avait conduit sous un arbre, où il saigna abondamment à la tête. Le coup, heureusement, avait porté sur le côté, que protége la laine de leurs bonnets de peau de mouton; sans quoi le crâne aurait été inévitablement fracturé, à moins que les crânes circassiens ne soient plus durs que les nôtres. Le jeune homme n'articulait pas un mot de plainte. Au milieu du feu croisé d'explications que nous donnaient les autres, la seule chose que nous pûmes saisir fut que c'était un parent de Tchûrûk-Okû Thûghûz, qui avait vu tuer devant lui par un de ses serfs un parent de l'agresseur actuel; celui-ci était d'autant plus à blâmer, que le patron de la fête avait, selon l'usage, proclamé en la commençant que tous les assistants ajourneraient leurs querelles s'il se trouvait qu'ils en eussent entre eux. En conséquence, nous manifestâmes avec force combien nous étions choqués de la conduite de l'assaillant, et nous annonçâmes notre résolution de quitter la place s'il n'était pas expulsé. Mais il eut la discrétion de ne pas attendre qu'on le renvoyât. Aussitôt après les femmes furent ramenées de quelques maisons adjacentes où elles s'étaient retirées, et les amusements reprirent sans autre interruption, à moins que l'on ne qualifie ainsi un copieux dîner. Le tableau qu'il nous offrit ne fut pas pour nous le moins intéressant, car là se trouvaient présents de trois à quatre cents personnes, partagées, selon leur condition ou leur fantaisie, en une douzaine de groupes séparés, que trois ou quatre hommes à cheval et autant à pied, allant et venant rapidement avec des tables, des assiettes, etc., à la main, étaient activement occupés à servir. Les femmes dînèrent entre elles dans les maisons, et leurs fréquentes allées et venues entre ces maisons, d'un pas lent et majestueux, étaient pour moi la partie la

plus gracieuse de leurs exercices de la journée. Les courses de chevaux et le tir au blanc furent d'autres amusements de la fête. Nous nous retirâmes peu de temps après le repas, ayant préalablement envoyé un cadeau à la fiancée. Un autre repas sera donné quand le mariage aura lieu.

Des informations ultérieures sur la cause de l'attaque dont nous avions été témoins nous apprirent que le jeune homme qui en avait été la victime (il est depuis venu ici et ne paraît plus se ressentir du coup) assistait, avec trente ou quarante autres membres de deux fraternités, à l'exécution d'un homme qui s'était montré voleur incorrigible; et que le parent de cet homme s'était cru obligé de venger la mort, parce que le jugement et la sentence n'avaient pas été entourés des formalités ordinaires, les chefs ou présidents des sociétés n'y ayant pas assisté. Les formes prescrites sont que chaque homme doit être jugé (comme je le montrerai ci-après) par les anciens des deux fraternités intéressées, et puni par sa propre société; que de moindres amendes doivent être infligées pour le premier et le second vol, et une amende de deux cents bœufs ou la mort pour le troisième; et que si la mort est infligée par d'autres que la propre fraternité du coupable, deux cents bœufs seront payés, par ceux qui auront pris part au jugement illégal, à la fraternité et à la famille de l'homme exécuté. Le jeune homme était généralement blâmé de s'être présenté à la fête avant que la querelle qui devait nécessairement provenir des procédés irréguliers de sa fraternité eût été réglée par une composition, attendu qu'il pouvait s'attendre à ce que quelqu'un du parti opposé y serait aussi présent.

Le canon s'est longtemps fait entendre dans la direction du sud.

Un riche marchand arménien, qui est ici aujourd'hui, est atalik de l'un des fils de Mansûr, ce qui prouve jusqu'à un certain point l'esprit libéral des musulmans de ces quartiers. J'ai cependant entendu reprocher cette circonstance à Man-

sûr, mais ce reproche semblait inspiré par l'esprit de parti.

Nous venons d'acheter une médaille d'or qu'on nous avait montrée à la fête d'hier. Une description de cette pièce et de quelques autres que nous avons recueillies dans le Notouhatch est réservée pour l'Appendice.

On vient aussi de nous montrer de belles peaux de chèvres tannées et préparées ici.

Il ne peut y avoir de plus grande preuve de la pénurie à laquelle les habitants de cette province ont été réduits par la guerre, que la demande que l'on nous a faite de venir à l'aide de la femme et de la famille de Séfir-Bey. L'esprit de cette femme commençait à éprouver de l'anxiété au sujet de la longue absence de son mari ; mais on dit que notre présence lui a jusqu'à un certain point redonné de l'espoir. Elle et son mari sont atteints de la même maladie, une munificence et une profusion royales. Le présent qu'elle a reçu de nous (ce présent est peu de chose) la fera, dit-on, regarder comme fort honorée.

J'ai encore une assez bonne provision de thé, ce qui nous met à même de régaler nos visiteurs d'une boisson qu'ils paraissent beaucoup aimer ; mais ma provision de sucre étant presque épuisée, nous avons envoyé acheter un peu de miel, et on nous l'a apporté aujourd'hui dans une peau de chèvre, le vaisseau le plus communément employé pour toutes choses. Mon thé a poussé nos Circassiens à exhiber le leur : à savoir, une herbe qui croît à l'état sauvage dans cette vallée, et ailleurs très-abondamment, et dont on use comme succédanée soit du thé, soit du tabac ! Cette herbe leur fut indiquée il y a une dizaine d'années par un hadji de Boukhara. On en fait une infusion passable, que nous boirons et dont nous serons charmés quand mon thé chinois sera épuisé. J'ai conservé des spécimens de la plante.

Jeudi 6. — On a enfin commencé la moisson de l'orge, ce que je les pressais de faire depuis plus de huit jours ; maintenant la grande sécheresse en fera perdre beaucoup, outre le

sacrifice du temps. Leurs faucilles ressemblent aux nôtres ; mais celles que j'ai vues sont déplorablement usées. Aujourd'hui à midi, et quelques heures encore après, le thermomètre, à l'ombre, s'est tenu à 82 degrés (1) ; à dix heures du matin il était à 68 degrés (20° centigr., 16° Réaum.).

Outre des myriades de mouches communes, nous en avons ici une autre de même taille et de même forme (plus légère en couleur), mais avec une disposition différente ; car elle se pose sur la peau bien plus doucement que l'autre, de sorte que la piqûre de son aiguillon acéré, là où elle s'est d'abord posée, est la première sensation qui avertisse de sa présence.

Le prince Pchémaff me paraît fort à plaindre en ce moment. Sa famille est à Constantinople ; il n'a pas assez de tête pour les affaires publiques ; il n'y a pas encore de guerre, sauf des escarmouches accidentelles avec les fourrageurs de l'armée de Pchat ; et son rang ne lui permet pas de s'associer aux incursions sur le territoire russe ou contre le bétail des garnisons des forts voisins. Inspecter nos effets et nos occupations lui a procuré quelque amusement pour un temps ; mais je crains que cet amusement-là ne soit usé, car de temps à autre il a recours à son violon (dont il joue fort mal) pour alléger « le fardeau de son existence. » Si la paix se rétablissait soudainement dans ce pays, la principale *occupation* de ce prince, ainsi que de nombre d'autres de rang inférieur et de caractère semblable, leur serait enlevée, et à moins qu'un commerce actif ne succédât et ne les conduisît à s'adonner à l'agriculture sur une plus grande échelle, ils seraient condamnés à périr d'ennui ; car on doit se souvenir qu'il n'y a ici ni villes ni villages où les gens oisifs puissent se réunir pour s'aider les uns les autres à tuer leur plus grand ennemi, — le temps. Heureux le pays dont les enfants ont chaque jour une part suffisante de devoirs actifs à remplir !

(1) 27°,78 centigr. ; 22° 2/10 Réaum. (*Trad.*)

Samedi 8. — Dans une des escarmouches de Pchat, un petit-fils et deux serfs d'Indar-Okù ont été blessés. Le premier, qui est encore très-jeune, fut entouré, et n'échappa qu'avec deux blessures. Des déserteurs russes nous arrivent presque chaque jour, et ils rapportent qu'on attend les flottes anglaise et française ; et cela à la grande satisfaction des soldats russes, que cette longue guerre fatigue et qui désirent la voir finir n'importe comment.

Nous avons eu ici aujourd'hui un jeune aveugle qui nous a joué de la flûte circassienne, et qui semblait (*furore dulci plenus*) furieusement inspiré par l'esprit de la musique, dieu ou démon ; car il roulait ses prunelles privées de lumière, agitait parfois un bras d'une manière étrange pour maintenir en mesure les chanteurs qui l'accompagnaient, et faisait presque peine à voir, tant les veines et les muscles de son cou et de sa figure étaient tendus et en mouvement. Il nous a paru être parfaitement maître de son instrument.

Lundi 10. — Un Arménien qui se trouvait dernièrement à Anapa dit qu'il a été décidé d'établir 15,000 colons au voisinage de cette forteresse. L'empereur doit les fournir de bestiaux et d'ustensiles pour commencer, les dédommager des pertes que pourront leur occasionner les incursions des Circassiens, et entrer de moitié dans leurs profits. 2000 hommes forment en ce moment, dit-on, la garnison d'Anapa et de ses dépendances. On a de nouveau demandé des recrues aux gens du Psadûg, qui ont de nouveau envoyé dire aux Abazaks que leur intention était de résister à cette demande, et qu'ils désiraient savoir s'ils les soutiendraient dans leur résistance et les recevraient s'ils étaient forcés de fuir. Les Abazaks ont répondu affirmativement, et s'y sont engagés par serment.

Nous avons eu aujourd'hui la visite d'un soldat russe établi dans ces environs, et avec lequel nous avons causé quelque temps. Il nous a raconté qu'ayant été fait prisonnier il

s'était attaché à ce pays et s'était décidé à s'y établir. Dans ce dessein il obtint la permission de retourner en Russie. Pour une raison que j'ignore, il y fut jeté en prison, y resta détenu quatorze mois, reçut deux cents coups de knout, puis fut enrôlé de nouveau et renvoyé à Anapa. Là il mit son plan à exécution. Il décida vingt-cinq hommes à déserter avec lui. Lui, sa femme et cinq des hommes descendirent du haut des murailles au moyen d'une corde pendant la nuit; mais les autres furent découverts et arrêtés. Il nous fit l'effrayant tableau bien connu de la vie d'un soldat russe, et nous dit que ses anciens camarades étaient universellement fatigués de cette longue guerre.

Le thermomètre, à quatre heures ce matin, s'est maintenu à 55 degrés (1); à midi, et jusqu'à deux heures, il atteint généralement de 15 à 20 degrés de plus. Mais jusqu'à présent j'ai toujours vu la chaleur du jour tempérée par une brise soufflant d'un point ou d'un autre. Depuis quelque temps les vents du sud dominent.

Parmi les nombreux déserteurs qui chaque jour nous arrivent du camp ou des forts russes, c'est toujours une opinion dominante que la Russie s'attend à la guerre avec l'Angleterre et la France. Plusieurs (*magna si licet componere parvis*) ont aussi mentionné mon nom; une bonne récompense est, dit-on, promise à qui nous livrera aux Russes. Mais on nous a aussi mis à même d'épargner cette dépense à la Russie; car le gouverneur d'Anapa nous a fait dire qu'il serait heureux de nous recevoir dans la forteresse. Il s'est de plus amusé à mes dépens, en témoignant de l'étonnement de ce que mon frère ne m'a pas fait passer quelques chargements d'armes et de munitions pour l'usage de mes amis les Circassiens.

Cette communication nous est arrivée par l'intermédiaire de messagers qui avaient été envoyés à cet officier (sans que nous en fussions instruits) avec une copie de la réponse de

(1) 12°,78 centigr.; 10° 2/10 Réaum. (*Trad.*)

Williamineff au message des Circassiens, et de la réplique de ceux-ci. Il a paru désapprouver la lettre de Williamineff, et a promis aux envoyés de communiquer la correspondance à son gouvernement. Il a ajouté une merveilleuse histoire au sujet du sultan, qui aurait abdiqué en faveur de son fils et serait venu à Odessa pour y avoir une entrevue avec l'empereur et demander la restitution de la Krimée, menaçant d'une guerre implacable en cas de refus. Ce conte de l'abdication du sultan nous est encore arrivé ici par un autre canal. Tels sont les misérables ruses qu'imaginent les Russes à l'effet — à ce qu'il me paraît — d'amuser les Circassiens, et de gagner ainsi du temps pour construire des forts et lever de nouvelles troupes pour leur destruction.

En concentrant parfois leurs forces pour le châtiment sévère d'une tribu ; en menaçant les unes et caressant les autres de promesses de paix, d'amitié et d'autres avantages, les Russes ont certainement réussi à réaliser sur une étendue considérable le principe *divide ut impera*. C'est par de tels moyens qu'il leur a été permis de punir les Karatchaï (près de la source du Kûban), et qu'ils ont lié les chefs du Psadûg, et les provinces plus à l'est, par des traités d'amitié mutuelle, en même temps qu'ils dévastent le territoire de leurs voisins immédiats du Chapsuk et du Notouhatch. Ce traité, et les obligations qu'il leur impose, ont jusqu'ici été allégués par ces chefs comme la cause qui les empêche d'aider les habitants des deux dernières provinces ; et ils font valoir de plus la nature ouverte et sans défense de la partie du pays qu'ils occupent comme une nouvelle raison pour eux de ne pas s'exposer à la furie des Russes, dans l'incertitude où ils sont d'être soutenus par les Abazaks.

Tels sont les éléments que nous nous efforçons de combiner en un mouvement général, efforts dans lesquels j'apporterai encore plus de hardiesse quand nos nouvelles d'Angleterre nous auront appris si nous marchons ou non sur un terrain solide.

Le Psadûg s'étend du Cheps (la forteresse d'Yékatérino-dar est située vis-à-vis du confluent du Cheps et du Kûban) au Pchich, entre le Kûban et la frontière de l'Abazak, formant ainsi un carré. Le chef principal du district est le prince Atchaïgug-Okû-Pchûgûï, qui peut mettre sur pied, dit-on, de 5 à 6,000 hommes, et qui n'a permis aux Russes ni de construire des forts ni d'introduire des troupes dans les limites de son territoire. Entre le Pchich et le Buyuk Laba (ou grand Laba), au confluent duquel (avec le Kûban) la forteresse d'Ustlabinskaïa fait face, sont les provinces de Hatukwoï, de Temigûï, de Makhoch, etc., qui sont entrées avec le Psadûg dans la même ligne d'amitié mutuelle. A l'est du Laba s'étend une grande plaine dépourvue de bois propre à brûler, et conséquemment inhabitée, sauf par les daims, les renards, etc. C'est à ces provinces, ainsi qu'au Besni, qui est au S.-E., que des troupes ont été dernièrement demandées par les Russes; mais les chefs, qui ont beaucoup plus de pouvoir que ceux de Notouhatch et de Chapsuk, se sont jusqu'à présent invariablement refusés à cette demande, et, de plus, ils saisissent toutes les occasions d'encourager ces deux dernières provinces dans leur résistance, et de leur communiquer, sur les intentions et les mouvements des Russes, tous les renseignements qu'ils peuvent se procurer.

Mardi 11. — Nous avons eu ici aujourd'hui un jugement dans une affaire de vol. L'assemblée se composait du juge du district (avec un grand livre de loi turk), de notre vénérable hôte, et d'une douzaine d'autres anciens ou assesseurs. Le nombre de ceux-ci varie selon l'importance de la cause; mais le minimum est de six par chaque fraternité intéressée au procès. Le délit dont il s'agissait était le vol d'une hache; mais comme c'était la seconde fois que l'accusé était en faute, le châtiment devait nécessairement être plus sévère. Conséquemment, on était d'abord tombé d'accord sur une amende de vingt-quatre bœufs; mais prenant en considération la pau-

vreté du voleur, l'amende, après un long débat, a été réduite à quinze bœufs.

Pour ces jugements on cite des témoins, qui sont d'abord examinés sur leur croyance religieuse ; si ce sont des musulmans, on leur fait jurer sur le Koran de dire la vérité. Mais leur témoignage, néanmoins, n'a de poids qu'en proportion du degré de crédibilité qu'on leur connaît ; celui d'une personne de mauvaise réputation est regardé comme inadmissible. L'accusé est soumis aussi à un examen, et il lui est permis de se défendre et de discuter les témoignages. Les débats, comme on peut le supposer (le caractère des témoins devenant parfois matière à discussion), sont souvent d'une longueur ennuyeuse et occupent plusieurs jours consécutifs, parfois même des semaines entières ; et durant tout ce temps, si la cause est assez importante pour que l'on y vienne de loin, le plaignant et le défendeur doivent respectivement fournir à l'entretien de leurs assesseurs et de leurs témoins. La partie gagnante a aussi à faire au juge un payement qui varie de 2 à 4 pour 100. Ce sont là tous les frais auxquels les deux parties peuvent être assujetties. C'est aux fraternités qu'est imposée l'obligation de faire exécuter la sentence du tribunal, et chaque fraternité doit aider la famille de ses membres, dans de certaines proportions déterminées, à solder les amendes imposées pour homicide ou pour tout autre crime ou délit. Du temps (et souvent beaucoup) est accordé au coupable ou à sa famille pour le payement de la portion de l'amende portée contre lui ; mais dans les causes telles que l'homicide, la mort, ou quelque autre peine rigoureuse, est infligée dans le cas où le payement se prolongerait trop.

Tout individu (y compris les serfs) fait partie d'une fraternité ou d'une autre ; car, dès sa naissance, il est regardé comme appartenant à celle dont son père est membre.

Il arrive fréquemment que les serfs sont affranchis, et ils peuvent alors entrer dans une fraternité, en jurant de se

conformer à ses règlements et de payer leur portion de ses amendes. Chaque fraternité est présidée par ses anciens, sans aucune élection : la blancheur de la barbe, jointe à une bonne réputation, est le seul titre au respect et à la prééminence, tant dans les conseils qu'ailleurs; sous les autres rapports, une entière égalité règne parmi les membres de chaque fraternité, et, quelque nombreuses qu'elles soient, les familles qui en font partie ne peuvent se marier entre elles, — de tels mariages étant regardés comme incestueux.

Les amendes, ainsi que je l'ai dit plus haut, sont mitigées si le coupable est pauvre, sauf dans les cas d'injures aux personnes : dans ceux-là, l'amende prononcée doit toujours se payer. Le nombre des membres d'une fraternité n'est pas fixé; — il varie depuis quinze et vingt jusqu'à deux et trois mille. De petites fraternités se réunissent souvent en une plus grande; mais quoiqu'une fraternité paye toujours (proportionnellement) les amendes pour homicides commis par ses membres, il est ordinaire, quand le même individu s'est rendu coupable de deux ou trois meurtres, de le punir de mort ou de le vendre comme esclave : ces châtiments sont aussi infligés en d'autres cas de criminalité invétérée; la sentence de mort est alors exécutée en jetant le condamné, les bras liés, ou à la mer ou dans une rivière. Correspondre avec les Russes dans une pensée de trahison envers ses compatriotes est un crime par excellence, qui est puni d'esclavage ou de mort, outre la confiscation de tout ce que le coupable possède, et la vente comme esclaves de tous les membres de sa famille, — le produit de la vente étant partagé entre ceux qui découvrent le crime ou aident à son châtiment. Les amendes pour crimes civils sont levées sur les membres de la fraternité de la partie délinquante, et partagées entre ceux de la fraternité de la partie offensée; celle-ci, ou, dans les cas de meurtre, ses parents les plus proches, reçoivent seulement (de même que le délinquant la paye) une part de l'amende un peu plus forte que les autres membres de la fra-

ternité. Un homme condamné à mort par sa propre fraternité a la faculté, s'il le peut, de s'enfuir chez un membre d'une autre fraternité et de s'en faire un *konak;* et le konak, avec la société dont il fait partie, est tenu de le protéger ou de payer pour lui. Le commun du peuple a depuis peu élevé, comme je l'ai dit, ses amendes pour homicide au niveau de celles des nobles : — deux cents bœufs. L'amende pour l'homicide d'un prince était ici jusqu'à ces derniers temps, ainsi qu'elle est encore dans les cantons de l'est, environ dix fois plus forte, et celle d'un *khan* ou *sultan* paraît rester indéfinie quant au montant.

Ces fraternités sont, dit-on, très-anciennes; et il paraît étrange qu'un trait si singulier de la société circassienne n'ait été mentionné, autant que je sache, par aucun écrivain qui ait traité de ce pays; elles constituent essentiellement le gouvernement de la Circassie, et toute amélioration qu'on y voudra introduire devra s'enter sur elles, profondément enracinées comme elles le sont dans les affections et les habitudes du peuple.

Un étranger qui obtient pour konak un habitant du pays non-seulement a droit de réclamer de lui protection et hospitalité (laquelle est aussi inviolable chez les Circassiens que chez les Arabes), mais toute la fraternité de son hôte est également responsable de sa sûreté et de son bien-être, et tous les membres se regardent comme tenus de venger les insultes ou les injures dont il pourrait être l'objet. S'il arrive à se faire très-estimer d'une famille, on lui fait recevoir dans la bouche le souffle de la mère, et alors il est regardé comme un des fils de celle-ci.

Notre hôte Kehri-Kû (ou plutôt Chamuz, car le surnom est rarement usité) a vu non-seulement sa maison bâtie à la turque, mais encore une grande partie de ses grains, brûlés par les Russes l'an dernier; c'est pourquoi il nous a laissé acheter un peu de grains et quelques autres provisions pour la consommation de la maison des hôtes. Nous avons aussi

acheté quelques moutons; mais, sur ce point, il s'est récrié; et, comme les siens ont été envoyés, pour les mettre en sûreté, dans je ne sais quel canton des montagnes, à quelque distance d'ici, il lui faut en emprunter de ses voisins quand nos visiteurs ne nous en apportent pas. C'est ainsi que nous l'avons rencontré ce soir, assez loin dans le haut de la vallée, avec un agneau, destiné à notre souper, placé devant lui sur son cheval, — un homme dont l'influence dans ces deux provinces n'est surpassée par celle de qui que ce soit!

A notre retour, il nous a fait quelques reproches sur nos longues promenades à M. L*** et à moi. Ici, de même qu'ailleurs, j'ai eu peine à faire apprécier aux Circassiens l'utilité de l'exercice; car eux-mêmes n'en prennent jamais que dans un but déterminé : nos promenades journalières ne leur semblent bonnes qu'à user les souliers et à fatiguer les chevaux. L'irrégularité de leurs heures de repas nous paraît une autre hérésie dans leur économie domestique. Nous avons deux repas principaux, et *quelquefois* deux autres subsidiaires. Des deux premiers, nous en avons eu à toutes les heures; l'un de neuf heures du matin à quatre heures de l'après-midi, l'autre de sept heures à onze heures du soir, et ceci n'est nullement particulier à cette maison.

Je crois que les gens d'ici sont étonnés de notre extravagance en nous voyant manger tous les jours de la viande de boucherie; car la grande majorité des habitants, riches ou pauvres, se contentent de végétaux et de lait, sauf quand ils ont des visites. Nous en avons essayé pendant deux ou trois jours en l'absence de notre hôte et quand nous n'avions pas de visites; mais nos estomacs anglais se sont révoltés : nous avons fait acheter un peu de mouton, et cet indice de nos habitudes a suffi depuis lors.

Le prince Pchémaff, l'autre habitant de ce hameau, nous favorise généralement de sa compagnie à nos repas de viande de boucherie (il tient moins à partager les autres), et nous

avons ainsi de nombreuses occasions d'apprendre l'histoire de sa famille et de recueillir l'opinion d'un homme de son rang sur les révolutions et la condition présente de la société circassienne ; sa famille est généralement reconnue comme très-ancienne, et on regarde son fondateur comme ayant occupé le premier non-seulement cette partie du pays, mais aussi une portion considérable de la côte vers le sud, où ils exerçaient une suprématie incontestée : la suprématie nominale du prince s'étend encore jusqu'à Tchopsïn, — c'est-à dire à environ 70 milles. Il est le supérieur nominal d'Indar-Okû, lequel n'est pas *pchè*, c'est-à-dire prince ; mais il ne lui reste que les marques extérieures de respect que l'on accorde encore à son rang : de tout le pouvoir de ses ancêtres, pas l'ombre ne subsiste. Son opinion, on peut aisément l'imaginer, n'est pas favorable aux changements qui ont lieu ; néanmoins il prend une ample part aux hostilités contre les Russes.



CHAPITRE IX.

Continuation de notre séjour à Semez. — Diplomatie. — Fenaison et moisson. — Géologie. — Guerre des frontières.

Semez, mercredi 19 *juillet* 1837. — Samedi dernier, nous sommes allés par invitation en visite chez Tchûrûk-Okû Tûghûz : nous avions dû partir la veille ; mais notre départ fut retardé par le festin funéraire d'un de nos voisins, où on nous avait instamment priés de nous rendre, attendu qu'on y attendait des personnes avec lesquelles on jugeait utile que nous nous entendissions au sujet des mesures que nous désirons voir adopter. Après avoir assisté au festin et à un long débat qui s'ensuivit, nous nous mîmes en route vers les deux heures de l'après-midi, accompagnés du prince Basti-Kû Ali-bî, noble âgé de ces environs, et d'une dizaine d'autres personnes.

Notre route traversait directement les hauteurs qui forment, du côté de l'est, l'encaissement de cette vallée ; nous trouvâmes leur descente orientale très-rapide et couverte de groupes rapprochés d'arbres forestiers. Après en être sortis, nous atteignîmes une vallée élevée et sinueuse, à travers laquelle court le petit ruisseau d'Haberdah, dont les rives étaient bordées de champs d'une très-riche végétation, entremêlés de groupes de très-grands arbres. Nous reconnaissions de fréquents indices d'enclos partiels, aujourd'hui abattus ; mais on voyait peu de céréales et un très-petit nombre d'habitations. Les hauteurs de chaque côté étaient revêtues de belles forêts, et leurs saillies, là où le rocher était dépouillé par le cours d'eau, révélaient la présence de la pierre à chaux, dont une masse considérable offrait les apparences de la craie. L'Haberdah va se jeter dans la Nébedjèh, qui elle-même se réunit à l'Adughûm par la droite, et qui forme avec

celle-ci la limite commune du Chapsuk et du Notouhatch. A peine entrés dans la vallée de la Nébedjèh, nous découvrîmes de nombreux hameaux à moins d'une portée de fusil les uns des autres, entremêlés de riches champs de blé et de beaux foins (bien enclos et avec des barrières aux chemins de traverse), qui continuaient jusqu'au point où la vallée se termine en une grande plaine oblongue appelée Tedjaghuz, dont la presque totalité est consacrée au pâturage, tandis que les collines basses qui l'entourent, et qui vont en diminuant d'élévation à mesure qu'elles se rapprochent de la plaine du Kûban, sont couvertes de hameaux, de champs de blé et de bois. On était alors en pleine fenaison, et de nombreux groupes étaient activement à l'œuvre. La moisson avait aussi commencé sur quelques points.

Sur une de ces collines, vers la partie nord de la plaine, nous aperçûmes le hameau où est venu habiter l'an dernier notre vaillant hôte (*in perspectu*), après l'incendie de son village dans la vallée de Semez.

Le soleil était couché avant que nous eussions atteint l'extrémité de la plaine, où vint nous recevoir Hatukwoï, un parent de notre hôte; alors eut lieu, comme de coutume, la scène animée des coups de pistolet et des exercices équestres. Les premiers se renouvelèrent à notre entrée dans le hameau de Tûghûz, où une nombreuse réunion nous attendait; et le souper ayant été servi *al fresco* sous un dais rustique de branches d'arbres et de verdure, nous nous retirâmes pour la nuit dans une des très-humbles chaumières occupées momentanément par la famille. La matinée du lendemain se passa en grande partie sous notre dais, en conférences politiques avec les personnes notables réunies là; puis, à l'heure du dîner, on nous aligna sur l'herbe un front de trente-six tables, qui, par le soleil brûlant qu'il faisait, ressemblaient plus à une conspiration contre notre *comfort* qu'à des préparatifs destinés à y contribuer. Accablé de chaleur, las de parler et de manger,

j'étais rentré pour un moment dans notre cabane, où je trouvais comparativement un instant de calme et d'ombre, quand on me rappela pour aller reprendre ma place dans la tente ; et presque aussitôt je vis sortir des maisons de la famille de notre hôte, et s'avancer vers nous en franchissant un petit ruisseau, un groupe de gens entourant le beau cheval blanc de Tûghûz. Une excellente cotte de mailles fut déposée devant moi par une des personnes du groupe, et un sabre, dont le fourreau était brodé de galon d'argent, fut donné à mon domestique. Le cheval blanc était destiné à M. L***. Ces présentations furent accompagnées d'une courte allocution, dans laquelle Tûghûz exprimait le regret de manquer des moyens de nous offrir des choses plus en rapport avec nos mérites, et l'espoir que nous serions satisfaits de ce qu'il pouvait donner. Nous répondîmes à une telle générosité en termes convenables, et nous ajoutâmes qu'ayant accepté ses présents comme témoignages de son attachement et de son respect, nous devions le prier de nous permettre de rendre le cheval, ajoutant que nous regarderions la cotte de mailles comme nous étant donnée en commun. Cette restriction nous parut d'autant plus nécessaire, que ce brave chef est constamment gêné par suite de son excessive munificence ; car, bien qu'il reçoive fréquemment de grands présents des riches parents qu'il a dans l'intérieur, il les distribue (ainsi qu'il fit d'un cadeau que nous lui offrîmes) presque aussitôt qu'il les a reçus. Il arrive de là qu'un homme qui avait naguère trente chevaux et quatre cottes de mailles a maintenant à peine un cheval autre que son cheval blanc, et pour toute cotte de mailles celle dont je viens de parler; mais il est sur le point de partir pour une visite à ses parents, et il faut espérer qu'il en reviendra plus riche et plus sage.

Après cette cérémonie, nous sommes allés dans un bois voisin voir un chêne célèbre par ses dimensions et son antiquité : il faut huit hommes, les bras étendus, pour en embrasser la circonférence à la hauteur des bras au-dessus du sol, et il a de 60

à 70 pieds de haut; cependant il est encore vert et florissant. Le prince de Djanat, qui était présent, nous dit que ses ancêtres avaient eu des possessions dans les environs depuis le temps des *Génois*, et que la tradition, parmi eux, était que le chêne avait toujours été le même. *Crescit occulto..*, pensai-je.

En revenant de cette promenade, je remarquai un grand champ d'orge complétement mûre, que trois jeunes garçons étaient occupés à couper pendant qu'une douzaine de jeunes gens s'amusaient tout près de là à jouer au cheval fondu, à la corde, et à d'autres jeux de leur âge. D'après cet exemple et d'autres semblables, les travaux de la moisson seraient regardés, je présume, comme dégradants pour les guerriers.

Nous allions être les hôtes du juge et prêtre Hadji-Ismaël: on nous conduisit, en conséquence, dans un petit clos entouré de claies, au milieu duquel s'élève une chaumière fort propre, dont les murs sont en terre; cette chaumière sert de mosquée. On nous laissa le choix ou d'aller occuper une chambre dans le hameau du juge, à deux pas de là, ou de nous contenter d'une construction rustique que l'on avait disposée pour nous dans l'angle de l'enclos. L'aspect frais et pittoresque de la dernière nous fit tout d'abord opter pour elle. Le derrière et la couverture en étaient faits de branches non effeuillées solidement entrelacées, avec quelques longues plantes mêlées dans la toiture pour la rendre plus impénétrable à la rosée, en même temps que le sol, servant de plancher, était jonché d'une couche moelleuse et odorante d'herbe fraîche et de plantes aromatiques, qui abondent partout, recouverte de nattes, de matelas et de coussins. A demi couchés sur ces coussins, nous promenions nos regards, du haut de ce terrain en pente au penchant duquel est située la mosquée, sur le riant paysage que formaient devant nous la plaine, les collines et les montagnes; pendant ce temps le soleil était descendu à l'horizon, et tout à coup nous fûmes agréablement surpris d'entendre partir en

phrases cadencées, de l'arbre qui était au-dessus de nous, l'appel ordinaire que le muezzïn fait entendre de la galerie du minaret. M'approchant de l'arbre, je vis qu'une échelle y avait été assujettie, et qu'une espèce de galerie en baguettes entrelacées avait été fixée entre les branches.

Après un souper substantiel nous nous étendîmes sous le dais feuillu, en compagnie de cinq ou six guerriers ; et comme je dors peu depuis quelque temps, je fus tout à fait à même, durant cette belle nuit qu'éclairait la lumière de la lune, de graver dans ma mémoire la scène intéressante que j'avais sous les yeux.

Le lendemain nous eûmes entre autres visites celle de Hadji Guz Beg, brave guerrier d'une soixantaine d'années que j'avais connu à Pchat, et dont les exploits audacieux ont fait une telle impression sur les Russes, que les femmes de leur frontière se servent de son nom pour effrayer les enfants turbulents. Les généraux russes lui ont à diverses reprises offert tout ce qu'il demanderait s'il voulait entrer à leur service, ou même s'entendre avec eux; et l'empereur a, dit-on, offert une somme considérable pour avoir son portrait. Mais Guz Beg traite toutes leurs offres avec le mépris qu'elles méritent, et il se montre infatigable à imaginer et à exécuter contre eux des mesures hostiles. Il arrive d'une excursion de l'autre côté du Kûban avec deux cent cinquante compagnons; mais ils ont encore trouvé les eaux si profondes par suite de la fonte des neiges des montagnes, qu'ils ont été obligés de laisser leur poudre et leurs armes à feu de ce côté-ci de la rivière, de peur de les gâter pendant qu'ils la traverseraient à la nage. Leurs sabres étaient ainsi restés leurs seules armes, et elles leur ont suffi pour battre les environs des forts russes, et obliger de s'y réfugier les soldats occupés à faire les foins : et cela avec une telle précipitation, qu'ils ont laissé derrière eux une partie de leurs faux, dont deux cents ont été rapportées en triomphe par les Circassiens. Le hadji est

un vieillard très-robuste et d'une charpente des plus vigoureuses. Ses traits, quand ils sont calmes, ont une certaine rudesse ; mais c'est ce qui arrive rarement, la gaîté étant leur expression dominante. Dans une ou deux occasions, néanmoins, j'ai cru voir dans son petit œil gris, perçant et mobile, le feu caché de l'impatience. Il n'y a pas longtemps qu'un de ses fils l'accompagnait dans une bataille ; et comme le jeune homme paraissait reculer au feu des Russes, Guz Beg l'apostropha vivement, et, tirant son sabre (un large et beau damas), il le fit avancer des premiers. Le fils fut tué ; mais ces circonstances ne firent pas envisager sa mort au père autrement qu'il n'est ordinaire ici, —comme un événement prédestiné. Il m'a permis de faire une esquisse de sa personne, après m'avoir d'abord fait promettre que toutes ses armes seraient introduites dans le portrait ; et je crois pouvoir assurer que ce portrait est ressemblant.

De Tedjaghuz nous sommes revenus à la vallée d'Anapa, où une assemblée nombreuse devait avoir lieu pour un jugement dans un cas de meurtre, nos amis ayant regardé comme essentiel que nous vissions quelques-uns des notables qu'on y attend. Notre route suivit d'abord les riches vallées ouvertes que j'ai décrites dans mon trajet à Adughûm, puis nous entrâmes dans une autre vallée plus étroite, mais également riche, se terminant à des collines déboisées modérément élevées, dont la descente nous ramena au village hospitalier du vieux Sûbasch dans la vallée d'Anapa.

Sur notre chemin j'éprouvai de nouveau la contrariété de voir si peu avancée la moisson de l'immense quantité de grains mûrs le long desquels nous passions. Dans un champ je vis une vieille femme seule à l'ouvrage, et dans un autre trois vieillards. Il n'en était pas ainsi, néanmoins, de la fenaison ; car, en traversant la petite vallée, nous vîmes sur la pente d'un coteau une nombreuse réunion d'hommes et de femmes, et notre escorte, sachant quelle était la nature de cette réu-

nion, fit halte immédiatement et envoya une ambassade au coteau. Nous nous assîmes, en attendant, sur le bord d'un ruisseau, et presque aussitôt nous vîmes descendre et passer devant nous un corps nombreux d'hommes la faux sur l'épaule. Une troupe de jeunes filles les suivaient d'un petit air réservé, avec leurs robes flottantes et leurs ornements d'argent sur la tête et sur la poitrine; puis finalement venaient quelques hommes portant le *bozè* et les galettes, objets de la halte. Les moissonneurs se rendirent sur un champ voisin, d'où nous les entendîmes entonner à pleins poumons un de leurs airs nationaux si animés; et en passant nous les trouvâmes battant la mesure avec le manche de leurs faux, pendant que les jeunes filles étaient groupées sous un arbre au milieu du champ, leur présence entretenant sans doute l'activité des moissonneurs. Pendant notre défilé, beaucoup de nos cavaliers tirèrent des coups de pistolet et de fusil en honneur de l'occasion, — le commencement de la fenaison dans cette vallée.

En arrivant au hameau de Sùbasch, notre actif septuagénaire, nous le trouvâmes sur sa pelouse, livrant bataille avec une grande branche d'arbre aux quatre premiers de notre troupe; et il nous parut en avoir tout l'honneur. Mais l'hôtelière la plus leste d'Angleterre ne peut avoir pour le service de ses voyageurs plus d'activité et d'attentions que n'en montre gratuitement le vieux Sùbasch, et il a sur elle cet avantage que l'invitation pressante qu'il nous fit de prolonger notre visite, — « attendu, Dieu merci, que j'ai abondamment de quoi vous traiter, » — ne saurait être regardée que comme totalement désintéressée.

Après avoir vu les notables, nous sommes revenus ici par le défilé qui de cette vallée communique à celle d'Anapa; défilé que nous avons trouvé tortueux, très-boisé, et tel qu'une armée ennemie ne pourrait le traverser aisément. Nous y avons passé une nuit, dans le pittoresque hameau

d'un homme très-riche, à la fois cultivateur et marchand, que l'on nomme Kéral, ou le Roi.

Samedi 22. — J'ai déjà dit que les trois beaux-frères de Chamuz avaient été tués à une affaire dans le sud ; leur sœur vient de l'apprendre pour la première fois, et l'expression de sa douleur est telle que ses cris peuvent s'entendre d'ici, — à 100 toises de sa maison. On dit que depuis huit jours elle pressentait de mauvaises nouvelles, mais qu'elle craignait seulement pour sa fille, mariée au frère du pacha de Trébisonde. De tels pressentiments sont-ils purement accidentels ?

Le nombre des nobles tués dans le conflit actuel de la côte du sud est, dit-on, immense ; — les combats sont incessants, et le peuple, non content d'avoir fait jurer à leurs princes, sur le Koran, qu'ils ne feraient pas la paix avec les Russes, a pris en ôtage quelques-uns de leurs enfants comme gages de leur fidélité.

L'océan de conjectures sur lequel nous sommes ballottés depuis si longtemps a été fortement agité ces deux derniers jours par des bouffées de nouvelles aussi contradictoires que monstrueuses. Un bâtiment turk de Constantinople est arrivé à Khissa, et on dit que son équipage a rapporté que les escadres anglaise, française et égyptienne sont entrées dans la mer Noire et ont cinglé vers Odessa. On dit aussi que l'armée russe de Pchat manque de provisions et de munitions, et que Williamineff a été pris à Ghélendjik, dangereusement malade ou mort. Nous avons entendu dire ensuite que vingt vaisseaux de guerre et deux bateaux à vapeur, — tous portant le pavillon rouge, — ont paru sur la côte près de Pchat. (Hurrah ! s'est écrié mon impétueux compatriote, c'est la flotte anglaise !) Nous avions ordonné que nos chevaux fussent tenus prêts pour le lendemain au point du jour. Après ceci nous avons eu un rapport rectifié au sujet de la flotte alliée : à savoir, qu'elle avait pour point de rendez-vous Sinope, qui, disait-on, était pleine de soldats turks prêts à

s'embarquer ; —que d'autres étaient en marche de Sivas, et que le sultan avait dit à l'Anglais Elchin Bey (lord Posonby) que les navires pourraient les attendre, attendu qu'il y avait en Circassie deux Anglais qui entretenaient le feu et l'énergie des habitants du pays; finalement on a dit qu'Ibrahim-Pacha marchait sur la Géorgie pour attaquer les Russes! La flotte de Sinope a fini par se réduire à deux ou trois navires que l'on suppose être les bâtiments de guerre qui ont été vus ; et la démonstration navale de Pchat s'est fondue en un trois-ponts portant sept pavillons rouges, qu'on dit avoir vu et qui a tiré quarante coups comme salut. Les nouvelles militaires de ce dernier endroit pourraient bien être une ruse des Russes. Ces échantillons des *dernières nouvelles* peuvent servir à montrer qu'il n'est pas ici besoin de gazettes pour tenir en éveil l'intérêt du public en mettant en jeu ses espérances et ses craintes.

Chamuz nous a fait ce soir un récit comique d'une attaque sur Sùkûm Kaléh à laquelle il prit part, et de la position où lui et ses compatriotes se trouvèrent, quand, après être arrivés à portée du canon de la forteresse en roulant devant eux de grands paniers circulaires remplis de terre, ils s'aperçurent, à leur grand effroi, que ces remparts mobiles ne les protégeaient pas contre les boulets! En dernier résultat, néanmoins, ils escaladèrent les remparts et prirent la forteresse. La conversation étant tombée ensuite sur l'usage de voler des enfants et sur l'admiration qu'excitait l'adresse qu'on y déploie, nous pensâmes devoir montrer sous quel jour ces sortes d'exploits sont vus du reste du monde presque entier; sur quoi Chamuz nous expliqua qu'il parlait de choses passées, qu'on ne doit pas plus leur reprocher qu'on ne doit reprocher aux Turks les désordres d'administration auxquels on a remédié. Pourtant il convint que des captifs étaient encore parfois enlevés de celles des provinces qui se sont soumises aux Russes.

Le thermomètre, hier à midi, s'est maintenu à 78°, aujourd'hui à 79, et à minuit à 64 (1).

Dimanche 23. — Nos connaissances, comme nos provisions, sont supposées être aussi variées qu'inépuisables. Une fille fort jolie du prince de Djanat est très-malade d'une inflammation au visage; et son père a envoyé aujourd'hui un messager nous demander notre avis, et de plus, entre autres choses, cinquante drachmes de sucre, outre des plumes et diverses couleurs destinées à écrire un charme pour sa guérison. Heureusement qu'il était en mon pouvoir de lui donner tout ce qu'il demandait, et de lui envoyer de plus des médicaments et un peu de thé.

Thermomètre aujourd'hui 80° (2); vent d'est comme d'ordinaire.

Lundi 24. — Outre notre Géorgien, notre Grec, notre Turk, deux Circassiens pris à gages et nombre de serviteurs casuels, il y a ici, en particulier, trois hommes de l'établissement de notre hôte dont les services paraissent être consacrés en ce moment à la maison des hôtes; et jamais en aucun pays je n'ai trouvé de service (mâle) plus irréprochable quant aux qualités essentielles, — l'honnêteté, la propreté, la régularité, le respect et les attentions. Dans la plupart des autres grands établissements que j'ai visités, j'ai trouvé les domestiques de première classe tels généralement qu'on les eût arrêtés à son service presque à la première vue.

Cette journée a été la plus chaude que nous ayons encore eue. A midi, à l'ombre et à l'exposition du nord, le thermomètre s'est maintenu à 87° et demi, et au soleil à 115 degrés (3). Je n'ai cependant pas trouvé la chaleur accablante, attendu que chaque jour nous avons généralement une jolie brise de l'est, à laquelle succède immédiatement aussi une brise de

(1) 20° 4/10, 20° 0/10 et 14° 2/10 Réaumur. (*Trad.*)

(2) 26° 67 centigr., 21° 3/10 Réaumur. (*Trad.*)

(3) 23° 7/10 et 37° Réaumur. (*Trad.*)

l'ouest qui se lève presque immédiatement après le coucher du soleil. Le thermomètre est en ce moment, minuit, à 69°.

Mardi 25. — Je venais de discuter avec M. L*** l'utilité de déterminer les chefs à établir une communication télégraphique d'ici à Pchat, à l'effet de nous avertir — au moyen d'un feu ou de plusieurs feux sur les hauteurs — si les Russes quittaient Pchat, et de nous indiquer la route qu'ils prendraient, quand on nous a informés qu'on était convenu d'une méthode de communication au moyen de la mousqueterie. Voici maintenant environ sept semaines que les Russes sont à Pchat, et cela nous intrigue passablement de voir que leur intention est d'y rester aussi longtemps que faire se pourra ; car le fort à murs de terre qu'ils ont élevé est, quant aux dimensions, peu considérable, et ils n'ont construit ni baraques ni autres bâtiments. L'idée de M. L*** est que l'attente où ils sont de voir arriver la flotte anglaise les a forcés de changer leurs plans ; — la mienne est qu'ils attendent que les grains et les foins soient rentrés pour être à même de les détruire plus aisément. Nos amis les Circassiens, de leur côté, ne paraissent nullement s'embarrasser l'esprit de conjectures, heureux qu'ils sont de pouvoir achever sans être inquiétés les magnifiques moissons de l'année. J'ai appris avec plaisir que nombre d'entre eux ont adopté le plan d'envoyer leurs grains dans les montagnes où ils pourraient être cachés.

Après de nombreux efforts pour persuader aux chefs d'entretenir en campagne une armée permanente, nous nous trouvâmes forcés de céder à leur manière d'envisager la chose, à savoir, qu'il ne fallait pas l'essayer avant que la moisson n'eût été mise en sûreté, attendu que la destruction des provisions a été telle, — par une grande sécheresse il y a trois ans, et depuis par les ravages des Russes, — que le peuple ne voudrait pas écouter quant à présent un appel de contributions. Cette inaction nous a été excessivement pénible ; et elle le devient plus encore par le défaut de nouvelles dignes

de foi sur ce qui se passe en Europe ; mais il paraît impossible de l'éviter.

Thermomètre, à midi, 84° (1).

Mercredi 26. — Vent N.-O.; thermomètre, midi, 80° (2).

Samedi 29. — Durant le temps où nous étions à Adughûm et au voisinage, j'ai remarqué que l'Arménien et le Grec dont j'ai parlé précédemment à propos de leurs marchandises saisies étaient très-assidus aux conseils qui s'y tenaient. Je supposais qu'ils cherchaient seulement à presser la restitution de leurs propriétés, restitution pour laquelle j'avais moi-même promis de les appuyer dès que quelques affaires plus importantes seraient arrangées. Dans cet état de choses, nous ne pensions pas que ces deux hommes pussent songer à faire venir d'Anapa la portion de leurs marchandises qui y était restée. Il paraît, néanmoins, qu'ils ont calculé différemment la présence de deux Anglais leur inspirant apparemment plus de sécurité; ce qui est certain, c'est qu'ils ont activement sollicité la permission de faire sortir de la forteresse le reste de leurs marchandises. Après de longs débats entre les membres de sept ou huit sociétés, cette permission leur a été enfin accordée, et, soit alors, soit lors d'une réunion subséquente, on a désigné quelques Circassiens de bonne réputation pour les accompagner et veiller à ce qu'ils n'aient pas avec les Russes de communications suspectes. Nous n'apprîmes tout cela que mercredi dernier, et le lendemain nous reçûmes avis qu'un corps de Circassiens s'était réuni au voisinage d'Anapa dans l'intention de saisir ces marchandises, pensant que la permission de les faire sortir n'aurait pas dû être accordée. Ces nouvelles nous ont excessivement contrariés, comme prouvant le manque d'unité d'opinion, ou, ce que nous craignions encore plus, l'absence de respect

(1) 28,89 centigr.; environ 23° Réaumur. (*Trad.*)

(2) 26,67 centigr., 21° 3/10 Réaumur. (*Trad.*)

suffisant pour les décisions des chefs et anciens, dont il nous paraît si désirable d'établir, et même, s'il est possible, d'accroître la suprématie. Nous décidâmes donc que l'un de nous se rendrait immédiatement près du juge de ce district, Mehmet-Effendi (qui a autorisé la présente saisie, et qui, peut-être, y a participé), pour lui annoncer le mécontentement que nous avait causé la nouvelle que nous avions reçue, et la nécessité où nous serions de quitter cette partie du pays si elle se trouvait vraie, et que les chefs fussent hors d'état de maintenir leur décision, convaincus comme nous devrions l'être alors qu'il n'y existait pas de sécurité pour des étrangers. M. L*** se chargea de la mission, et, le lendemain matin, un des domestiques qui l'avaient accompagné vint me demander de l'aller rejoindre immédiatement. Une marche à cheval de deux ou trois heures, dans la direction de la côte maritime et d'Anapa, me conduisit à un lac pittoresque appelé Abrar, d'environ deux milles de long sur un mille de large, et entouré de collines boisées d'une assez grande élévation. Dans un hameau situé sur le penchant de l'une d'elles je trouvai M. L***, qui y demeurait chez Ali-Bi. Celui-ci me reçut très-affectueusement et me dit que c'était lui qui m'avait fait envoyer chercher, dans le désir qu'il avait d'avoir notre visite, qu'il aurait sollicitée plus tôt s'il eût été prêt à nous recevoir. Il s'excusa de l'état où se trouvait sa maison des hôtes, sur ce que l'année précédente les Russes avaient tout brûlé chez lui. Il nous dit néanmoins que si nous voulions rester chez lui jusqu'au printemps il serait heureux d'avoir notre compagnie, et qu'il pourrait suffire à nous tuer un mouton tous les jours. C'est un vieillard grand, osseux, à l'air doux et assez simple, avec une barbe blanche, qui, nous dit-il, était noire quand cette guerre avec les Russes commença : voulant sans doute nous donner à entendre qu'elle avait blanchi prématurément. Quant à l'affaire des marchands, elle a tourné de façon à ce que leurs marchandises n'ont pas été pillées;

seulement le cheval de l'Arménien lui a été enlevé par quelques individus, au moment même où il sortait de la forteresse.

Notre vieil ami Sûbasch est du nombre de ceux qu'on nous a dit être impliqués dans l'affaire, ce qui nous a vivement contrariés; aussi lui avons-nous envoyé notre Turk lui dire que s'il avait eu part à l'affaire il fallait qu'il se justifiât ou qu'il renonçât à notre amitié. Nous chargeâmes en outre Osman de se rendre aux hameaux de Hadji-Ismaël, de Mensûr et des chefs du Chapsuk, tant pour leur faire connaître notre manière de voir en cette affaire, que pour leur rappeler qu'étant presque arrivés à l'époque où il a été dit que la rentrée des moissons permettrait aux chefs de s'occuper avec plus d'ardeur et de chances de succès des mesures que nous leur avions proposées, nous les priionsde vouloir bien fixer un jour pour le grand congrès qui devrait être tenu au sujet de ces mesures, et de garder Osman près d'eux jusqu'à ce qu'ils pussent nous faire dire par lui de quel jour ils seraient convenus.

Il est à remarquer, en faveur de ces provinces, que bien que les chefs héréditaires aient en grande partie perdu le pouvoir que possédaient leurs ancêtres, et que par suite le peuple ne se trouve plus gouverné que par ceux qui ont acquis de l'influence sur l'opinion publique, je n'ai jamais vu cette influence accordée à quelqu'un qui ne la méritât pas, soit par la supériorité d'expérience et de sagesse, soit par son énergie, soit par un caractère intègre. Tous ces hommes influents sont en outre avancés en âge; la fortune semble réellement avoir perdu ici la considération qui l'accompagne d'habitude. Une chose que l'on doit aussi remarquer, c'est que bien qu'ici l'exécution des sentences juridiques soit lente, il n'y a pas d'exemple que je sache de rien qui ressemble au brigandage proprement dit, nonobstant les privations auxquelles tant de gens ont été réduits par cette longue guerre. Le vol est fréquent, mais quand on le découvre il est, comme je l'ai fait voir, rigoureusement puni; et c'est seulement dans une par-

tie plus éloignée du pays, et quand il est exécuté avec adresse, qu'il trouve chez les Circassiens -- ou plutôt qu'il y trouvait autrefois—la même tolérance que chez nos Highlanders il y a moins d'un siècle. Les marchands arméniens et turks, accompagnés seulement du petit nombre de gens attachés à leur service, traversent le pays dans toutes les directions avec de grandes quantités de marchandises, sans jamais éprouver ni vols ni violences.

Sur le côté nord du chemin conduisant au lac Abrar les montagnes sont arides, et la surface en est blanchie par des pierres et des arêtes calcaires, tandis que celles qui regardent le sud ont un sol riche et profond et sont revêtues jusqu'à leur sommet d'arbres et d'herbages magnifiques. Ces montagnes plus fertiles semblaient se prolonger tout au long de la côte. A travers l'étroite vallée du lac — courant presque directement nord-sud — des couches minces de la même pierre, alternant avec des couches de schistes; et quelques-unes de ces couches (comme sur les hauteurs de Semez) sont presque verticales.

Je vais hasarder ici, quoique avec grande défiance, un résumé succinct des observations géologiques que j'ai faites en route. Dans ce voisinage sont des rochers de l'ordre *super-médial* (avec quelques indices du *supérieur*), ayant des couches de coquilles et de calcaire grossier, du *sandstone*, des lits de marne et de chaux dans un état de décomposition, du schiste calcaire, et du *shale* argilacé et bitumineux. Au nord, près d'Adughûm et de Vastoghaï, il y a quelques sources salées. Au sud j'ai trouvé une craie dure; mais jusqu'à présent je n'ai vu dans cette direction ni silex ni gros sable. On trouve du silex, m'a-t-on dit, près d'Adughûm. Une pierre calcaire légèrement colorée, contenant çà et là des veines de marcassite calcaire, est, je crois, la pierre prédominante dans toute la ligne de montagnes comprise entre la vallée d'Anapa et celle de Pchat. Derrière Ghélindjik, et au sud de Pchat, il

y a des couches de minerai de fer, accompagnées de pierre calcaire, de *sandstone*, de *shale* argilacé et de schiste calcaire. Au nord-est de Pchat est une montagne qui renferme de très grandes cavernes ou excavations, et que les Circassiens nomment *la montagne de plomb*; mais aucune fouille n'y a été faite depuis l'époque à laquelle remontent les plus anciennes traditions du pays. J'espère la visiter bientôt, ainsi que quelques sources chaudes et sulfureuses situées à trois journées de Semez vers l'est.

Sur la côte, un peu au sud de Jûbghe, deux séries de couches forment un angle obtus, l'une inclinant au nord-ouest et l'autre au sud-est. Celle-ci a en général une inclinaison de 30 à 40 degrés; mais on rencontre tous les angles et tous les mouvements d'ondulation, même les plus brusques, comme à Aguadche, où une couche mince et verticale de *sandstone* offrait à quelque distance l'apparence d'un clayonnage gigantesque. Un peu plus au nord, à Mesghahu, est une couche de riche minerai de fer déposé dans un bassin de *sandstone*. Vers Sûbesch paraît commencer l'ordre intermédiaire de roches, ce que j'y ai vu des montagnes étant composé d'ardoise argileuse dans un haut état de désagrégation, et des indices non équivoques de charbon de terre se montrant à Sûkûkh, un peu au nord de Sûbesch. A Mamaï je trouvai la plage encombrée de gros blocs de pierre calcaire et de *sandstone* rougeâtre (1). On m'a dit qu'à quarante-cinq milles dans le sud de Mamaï, le porphyre et les roches primitives ou inférieures de la chaîne centrale se présentent, venant à Gaghra se terminer à la côte, et qu'ils y sont couronnés de neige presque toute l'année.

Aujourd'hui la température est redevenue fraîche et agréa-

(1) On m'a dit depuis que les Russes du fort de Sûtcha (à environ 2 milles au S. de Mamaï) y avaient découvert du charbon de terre qu'ils employaient comme combustible.

ble, le vent s'étant mis au nord. Thermomètre à midi, 73° (1).

Cette après-midi est arrivé le vieux Sûbasch, avec la promptitude de l'innocence et de l'amitié. Nous l'avons reçu d'abord un peu froidement, le supposant mêlé à l'attaque dont l'Arménien a été l'objet; mais il nous a prouvé son alibi. Cette imputation, nous dit-il, l'avait fort affecté. Tout compensé, je n'ai pas encore vu dans ce pays personne qu'on puisse lui comparer. J'ai fréquemment remarqué la force de son esprit dans ce calme inaltérable qu'il conservait également à la réception de bonnes ou de mauvaises nouvelles, qui transportaient ou abattaient son entourage; sa bravoure et sa générosité sont également admirables.

Le thermomètre aujourd'hui (à minuit), se maintient à 58° (2)

Lundi 31. — Hier on nous a invités à descendre à la vallée pour assister au commencement de la coupe des foins de notre hôte et du prince : le premier afferme à *moitié* les terres de celui-ci, Chamuz ayant été obligé d'enlever tout ce qui garnissait la ferme de son domaine près d'Anapa, ustensiles et bestiaux. Nous y avons trouvé une soixantaine d'hommes réunis, et activement occupés de la fauchaison, tout en chantant une chanson animée, qu'ils ont interrompue à notre arrivée pour pousser toutes sortes de cris sauvages, afin d'effrayer nos chevaux et de nous fournir l'occasion de montrer notre adresse à les gouverner. Quelques-uns d'entre eux se sont alors précipités sur le pauvre Luca, et le forçant de descendre de cheval l'ont emmené en triomphe comme prisonnier pour que l'on payât sa rançon. Nous sommes convenus de donner un mouton pour lui, selon l'usage en de tels cas, et bientôt après on a en effet amené un beau mouton gras, pour contribuer, avec une certaine quantité de miel que nous avions précédemment donnée pour faire le bozé, au festin du jour.

(1) 22° 78 centigr., 18° 2/90 Réaum. (*Trad.*)
(2) 14° 44 centigr., 11 1/2 Réaum. (*Trad.*)

Ce repas est tout ce que l'on donne pour l'ouvrage de la journée, et c'est ce moyen qu'emploie pour se procurer des bras quiconque a trop de foins à faire pour que ses propres serviteurs y puissent suffire. Les faux n'avaient guère que la moitié de la longueur des nôtres. Il se fit une grande quantité d'ouvrage, mais à mes yeux d'une manière fort imparfaite; car au lieu de commencer d'un côté du très-large front que présentait le champ, et d'avancer régulièrement jusqu'au point opposé, les faucheurs allaient en groupes par le terrain, attaquant à leur fantaisie les masses d'herbe les plus épaisses, comme si c'eussent été autant de corps d'armées russes, et les abattant ainsi d'une manière très-expéditive, avec de grands cris et des chansons bruyantes, mais sans toucher aux angles. Deux ou trois seulement se servaient d'un outil qui ressemblait quelque peu à une grande faux anglaise; les autres semblaient plutôt enlever les mauvaises herbes que couper du foin. La plus grande partie de l'herbe est ici forte et grossière; et en nombre d'endroits elle a été entièrement supplantée par d'autres plantes herbacées, particulièrement par une herbe à longue tige (huit à dix pieds de haut, avec une légère fleur bleue, — une espèce de chicorée), que les chevaux aiment beaucoup. L'herbe est laissée sur le champ à mesure qu'elle tombe; le lendemain j'en ai vu une partie en meules.

Dans la soirée le Grec de M. L*** arriva de Pchat, et rapporta que depuis six jours les Russes étaient partis pour Tchopsïn, où il y avait eu quelques engagements et beaucoup d'hommes tués et blessés des deux côtés. Il faut donc que le télégraphe circassien se soit endormi, ou qu'on nous ait tenu cachées les nouvelles qu'il avait apportées, de peur d'exciter de nouveau notre impatience. En apprenant ces nouvelles, nous dîmes à Chamuz que nous ne pouvions consentir à rester plus longtemps inactifs, et qu'à moins qu'Osman ne nous rapportât l'avis qu'un jour avait été fixé pour un congrès, nous nous rendrions au voisinage de l'une ou de l'autre

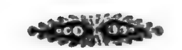
des armées russes, pour voir ce qu'il pouvait y avoir à faire avec les habitants du pays environnant. Notre hôte répondit de manière à montrer qu'il était honteux de l'inactivité de ses compatriotes dans cette partie du pays, et nous dit qu'il serait prêt à nous accompagner, ses affaires étant sur le point de finir.

Ce soir on dit aussi que les Russes ont été obligés de renvoyer les Géorgiens et les Azras, parce que ceux-ci tiraient en l'air ; et qu'ils n'ont pas élevé de fort, les attaques des Circassiens ne leur ayant pas laissé de répit.

Mercredi 2 août. — Osman est revenu aujourd'hui de sa mission vers les chefs du Chapsuk, mais le résultat n'en est pas satisfaisant. La plupart des chefs étaient éloignés de chez eux, et occupés d'un jugement où il s'agissait d'un délit paisible de l'amende de deux cents bœufs ; et ceux qu'il avait vus, au lieu de fixer un jour pour un congrès, lui avaient dit que dans une huitaine de jours ils espéraient que quelque chose serait décidé à cet égard. Comme un tel message ne semblait pas promettre grand'chose de bon, nous arrêtâmes entre nous que le temps était arrivé de tenter un effort extraordinaire pour tirer les habitants de ces provinces de la léthargie où paraissent les avoir plongés la sombre situation de leurs affaires nationales et la dépendance où ils sont de l'appui étranger. Nous adressâmes donc aux chefs des deux provinces une lettre où nous leur disions que jusqu'à ce moment nous avions toujours nourri l'espoir de réussir dans notre projet de les décider à mettre à exécution les conseils que leur avait donnés trois ans auparavant le meilleur ami de leur patrie, Daûd Bey, d'unir leurs forces et d'en augmenter l'effet en les plaçant sous la conduite d'un gouvernement régulier, d'une forme ou d'une autre ; mais que l'époque de la moisson, que l'on nous avait demandé d'attendre, étant arrivée sans paraître avoir produit aucun changement dans leurs dispositions, nous acquérions maintenant la conviction qu'ils n'étaient nullement

disposés à la réalisation de ces mesures, et qu'ils préféraient laisser la cause de leur pays au cours des événements ; qu'en conséquence il était devenu de notre devoir de ne pas perdre plus de temps dans l'inactivité, et de nous rendre vers quelque autre partie du pays pour hâter l'accomplissement de ce qui nous y avait amenés.

Luca est parti avec cette lettre. — Ses instructions sont de la communiquer aux juges principaux du Notouhatch et du Chapsuk, et de leur demander d'en faire connaître le contenu aux chefs. Il est chargé aussi de demander à Tûghûz et à quelques autres de nous accompagner lors de notre départ, lequel est fixé d'aujourd'hui en huit.



CHAPITRE X.

Complot russe. — Un autre congrès. — Le Kûban. — Retour à Semez. — Nouveau congrès. — Un envoyé dans l'embarras.

Semez, mardi 8 *août* 1837. — Jeudi dernier, pendant notre promenade journalière le long de la baie, nous vîmes un petit trois-mâts russe qui était à l'ancre, ce qui nous obligea de gagner plus expéditivement que d'habitude l'endroit où nous nous baignions, de peur qu'on ne tirât sur nous. Dans la soirée nous apprîmes avec surprise que le trois-mâts avait envoyé une chaloupe à terre, et qu'au moyen d'un interprète il avait fait savoir à quelques Circassiens qui se trouvaient sur la plage que depuis plus de cinq mois l'équipage n'avait à manger que du pain noir, et que si on pouvait lui procurer quelques moutons, des œufs et du beurre, on en serait bien payé. Les Circassiens répondirent qu'ils ne pouvaient leur donner de provisions avant d'en avoir eu la permission des deux Anglais, mais que s'ils voulaient venir à terre le lendemain, ils ne doutaient pas qu'ils ne pussent leur obtenir ce dont ils avaient besoin. Sur ces entrefaites nous apprîmes que les Circassiens faisaient des dispositions pour s'emparer du bâtiment et de son équipage, et qu'ils n'avaient mis nos noms en avant que pour gagner du temps.

Nous craignîmes que le sang ne coulât inutilement, et cela dans une affaire qui n'aurait eu rien d'honorable pour nos amis. Nous nous disposions donc à descendre à la baie vendredi matin, afin de détourner les Circassiens de la tentative, quand nous fûmes retenus par l'arrivée d'Ali-Bi, qui venait, par suite de notre circulaire, s'efforcer de nous déterminer à rester jusqu'à ce que lui et quelques autres eussent essayé de réunir un congrès, et que les mesures que nous recommandions, et qu'il qualifia de salutaires, fussent mises à exécution.

Cette visite venait de finir, quand quelques coups de canon vinrent jeter l'alarme dans le hameau; aussitôt tout le monde monta à cheval et partit. Notre hôte, un autre vieillard et un boiteux, furent les seuls qui restèrent, et ils me dissuadèrent de suivre les autres. Ceux-ci revinrent bientôt et rapportèrent que l'attaque du bâtiment russe avait eu lieu, mais qu'elle avait échoué par la précipitation de quelques Circassiens placés en embuscade, qui s'étaient montrés et avaient fait feu trop tôt. Ils se consolaient cependant de leur désappointement par la persuasion où ils étaient d'avoir tué ou blessé tous les Russes de la chaloupe à l'exception d'un seul, attendu qu'après leur feu lui seul s'était remontré au-dessus des plats-bords, regagnant à force de rames le navire qui avait déjà levé l'ancre, et qui se rapprochait de la côte pour protéger son embarcation en tirant sur les Circassiens.

Nous reçûmes ces nouvelles avec assez d'humeur; nous voyions par là qu'un résultat déshonorant et peut-être fatal était dû à ce que nous n'étions pas intervenus. Mais depuis nous avons eu lieu de croire que les Russes méritaient peu notre sympathie; car bien qu'ils eussent été ainsi cruellement attirés par l'appât du mouton, puis renvoyés à leur pain noir, la conviction de notre hôte est que les marques que M. L*** et moi nous trouvâmes ensuite sur la baie (une grande planche qu'on y avait dressée, et plus haut sur un monticule quelques perches et quelques tas de broussailles) y avaient été mises à cause d'eux, et qu'ils étaient en communication avec quelqu'un de la côte qu'ils avaient trouvé moyen de corrompre. Nous inférâmes de là que le manque de provisions n'était qu'un prétexte pour établir des relations avec les gens de la côte, dans quelque dessein ultérieur; et, sous un point de vue personnel, il est assez remarquable pour nous que ces marques fussent à l'entrée du chemin par lequel les Russes pouvaient le plus aisément, et sans rencontrer personne, venir de la baie à la maison où nous sommes. Par suite de cette

découverte, une sentinelle a été placée le soir aux abords de la baie pour tâcher de découvrir le traître.

Chamuz, parlant des réformes récentes introduites en Turquie, exprimait la crainte qu'elles ne fussent venues trop tard; et il s'informait si l'ancien usage turk de mettre à mort les plus jeunes fils de la famille impériale existait dans quelque autre État de l'Europe! Il dit que comme cet usage est contraire aux préceptes de toutes les religions, les désastres de la Turquie pourraient bien lui être attribués en partie. C'est un échantillon favorable de l'intelligence circassienne.

Peu de temps après l'arrivée de M. L***, nous offrîmes en commun aux Circassiens, pour en faire des balles, environ 1400 liv. de plomb qu'il avait apportées sur son bâtiment; n'en ayant plus entendu parler nous commencions à craindre que ce plomb ne fût tombé en de mauvaises mains. Nous venons d'apprendre le contraire. Un tiers environ a été envoyé à Ardler (que les Circassiens nomment Arduwatch) pour être distribué parmi les guerriers du sud; et le reste a été partagé avec une impartialité scrupuleuse entre les habitants de ces deux provinces. Deux *okas* et demi sont tombés en partage à ce district; et ceux qui ont de plus grands mousquets obtiennent une portion d'extra.

J'ai été mortifié d'apprendre qu'il est douteux que les provinces qui se sont entendues pour refuser des recrues aux Russes persistent maintenant dans ce refus. On dit que le Besni a cédé, et on craint que d'autres ne suivent le même exemple. D'un autre côté, les Abazaks ont annoncé aux habitants de ces provinces que leur territoire sera pillé et leurs enfants enlevés s'ils obéissent à la demande des Russes. Ce changement peut s'attribuer en grande partie, je crois, à ce que les espérances qu'avait suscitées notre arrivée ne se sont encore en aucune façon réalisées.

Notre lettre aux chefs a eu bientôt produit son effet. La visite de Mehmet-Effendi et celle d'Ali-Bi en ont été les

premiers fruits, et depuis d'autres sont venus nous prier de différer notre départ, et nous promettre que des efforts seraient faits pour réunir un congrès respectable et mettre à exécution les mesures proposées par nous. L'adoption de ces mesures étant à nos yeux ce que sans comparaison on peut faire de plus important quant à présent, nous avons consenti à prolonger notre séjour et à attendre le résultat des efforts promis.

Thermomètre à midi 86° 1/2 (1).

Jeudi 10 *août*. — Aujourd'hui un des déserteurs russes d'Anapa nous a été amené. C'était un des colons agricoles d'Anapa ; et d'après ce qu'il nous en a dit, cette colonie s'est trouvée n'être qu'une déception impériale. Environ 2,000 paysans avaient été attirés à la colonie par de magnifiques promesses de terres, de femmes, de maisons, d'ustensiles et de bétail, qu'on devait leur donner ; et tel était le tableau qu'avaient fait du nouvel établissement les agents et les avis publics, que nombre d'esclaves s'étaient enfuis des domaines de leurs maîtres pour cet El Dorado moscovite, où ils allaient être les associés de leur empereur, dont la main paternelle devait les conduire en peu de temps à l'opulence. Mais, hélas, bien autres ont été les résultats ! Les femmes n'arrivaient pas, sauf un très-petit nombre ; le bétail était enlevé, et eux-mêmes tenus en continuelle alarme par les maraudeurs. Sur les 2,000 on en prit 1,600 pour en faire des soldats (sous le prétexte qu'ils avaient déserté les domaines de leurs maîtres), et ceux des autres qui ne sont pas mariés, craignant un pareil sort, s'échappent toutes les fois que l'occasion s'en offre ; — et où ? — en Circassie ! Et tout cela dans l'espace d'une année ! Quel terrible et instructif aperçu cet épisode nous donne du monde russe !

(1) 30° 28 centigr.; 24 2/10 Réaum. (*Trad.*)

Osman, qui a été du côté de Pchat, nous a rapporté que Williamineff a envoyé dire aux Zazi-Okûs qu'il n'a pas intention d'attaquer Jûbghe (*cette année*, aurait-il dû ajouter) et que ses ordres sont de revenir sur ses pas dès qu'il aura construit un fort à Tchopsïn. J'ai regardé cela comme une bonne occasion de montrer aux Circassiens quelle a été leur erreur capitale, et en conséquence je leur ai dit que soit qu'en ce cas le général dît vrai, soit qu'il les abusât, cela montre qu'il connaît leur faible dominant, — une séparation d'intérêts, — et que son désir est d'en profiter. Si Williamineff ne va pas à Jûbghe, ce doit être, je pense, la présence ou l'absence de notre flotte dans la mer Noire qui lui fait désirer de ne pas être trop éloigné de la garnison de Ghélendjik et de sa ligne de retraite près des forts de l'Abûn.

Depuis mercredi dernier le thermomètre s'est tenu de 82 à 84 degrés à midi. Cette journée a été la plus chaude, le thermomètre s'étant élevé à 96° à l'ombre et au nord, et à 124° au soleil (1). Le ciel a été clair, et, comme de coutume, le vent de l'est est fort.

Vendredi 11. — A huit heures du matin le thermomètre à l'ombre s'est maintenu à 70° 1/2, et à midi à 81°.

Avis nous est venu que les Russes d'Anapa s'étaient vengés des incursions des Circassiens par une sortie au point du jour avec deux pièces de canon. Ils ont brûlé ou détruit les propriétés de douze ou quinze familles de leur voisinage immédiat, et emmené environ cinq cents têtes de bétail. Mais un petit nombre de Circassiens s'étant réunis soudainement, Ali-Bî à leur tête, ils les ont attaqués pendant leur retraite; et bien qu'ils n'aient pu sauver le bétail, ils ont tué cinq ou six soldats, sans avoir eu un seul blessé.

Samedi 12. — Thermomètre, à huit heures du matin, 64°; à midi, 77°. Le vent depuis deux jours souffle très-fort de l'est,

(1) 35° 56 et 51° centigr.; 28 4/10 et 41° Réaum. (*Trad.*)

avec un ciel sans nuages, ce qui nous paraît étrange, à nous autres Anglais.

Les nouvelles d'aujourd'hui sont de Tchopsïn. L'infatigable Guz Beg, avec une troupe d'hommes du Chapsuk, a attaqué les fourrageurs russes, en a tué et blessé beaucoup, a fait un grand nombre de prisonniers, et a pris beaucoup d'armes. Au nombre des prisonniers était un officier russe, qui rapporte que depuis le commencement de la campagne l'armée russe a perdu, par désertion, mort ou maladie (outre les tués), environ un millier d'hommes. La désertion augmente (onze sont arrivés ensemble), et la dyssenterie fait de grands ravages. Cette maladie doit s'attribuer, je pense, à la nature de leurs provisions, et en partie aussi aux récentes fluctuations de la température, ainsi qu'à leur manque d'abris, attendu que rien ne paraît devoir l'occasionner dans la localité qu'ils occupent.

On a vu arriver parmi les navires russes en station à Tchopsïn un petit bâtiment turk venant de la haute mer; et bientôt après, non-seulement ceux-là, mais aussi ceux de Pchat et de Ghélendjik, toute l'escadre, enfin, sauf un bateau à vapeur, ont mis à la voile pendant la nuit et ne se sont pas remontrés depuis. Nous nous flattons que ce mouvement a été occasionné par les démonstrations de l'Angleterre.

Lundi 14. — Un fort vent d'est, probablement accru par la grande chaleur, a duré toute la journée d'hier jusqu'au soir; et sa violence paraît s'être encore accrue pendant la nuit, car j'ai remarqué nombre de branches d'arbres arrachées, des meules de foin renversées, etc.

Quelques Turks de Trébisonde disent que le consul russe de cette ville a acheté il y a quelque temps un petit bâtiment pareil à celui qu'on a vu arriver l'autre jour dans les eaux de Tchopsïn, ce qui confirme encore notre supposition que ce bâtiment était expédié par lui.

La réunion du congrès proposé paraît ne pas avoir été

chose facile; quelque chose s'est cependant fait à la fin, et nous partons aujourd'hui pour nous y rendre. Chamuz est convenu — après nous avoir demandé d'abord si nous désirions qu'il nous dît la simple vérité — que ses concitoyens sont dans un grand état de découragement; et que bien qu'ils soient résolus à mourir plutôt que de se rendre, leur plus grande consolation a été cependant de nous voir rester si longtemps ici, cela leur prouvant la conviction où nous sommes que l'Angleterre ne les abandonnera pas.

Tchûkhûps, mardi 22. — Il y a eu hier huit jours, M. L*** se rendit aux hauteurs qui dominent Ghéleudjik, à l'effet de s'assurer de l'état de la baie avant notre départ pour le congrès. Il y trouva seulement un petit navire, ce qui nous a conduits à supposer que le reste de l'escadre était allé chercher à Sevastopol une plus grande sécurité contre la flotte anglaise.

Mardi nous nous mîmes en route pour le rendez-vous assigné pour le congrès; et ayant rencontré en chemin un homme qu'on envoyait nous prévenir qu'il était reculé de deux ou trois jours, afin d'attendre le retour de quelques personnes qui avaient été envoyées dans l'Abazak, nous continuâmes à plus petites journées et fîmes plus de stations sur la route. La première fut à une dizaine de milles d'Anapa, où nous apprîmes de nouvelles particularités au sujet de la dernière incursion russe, qui paraît avoir été aussi destructive que soudaine et rapide.

Passant le jour suivant à environ 6 milles d'Anapa, nous en eûmes une vue parfaite du haut d'une éminence, et nous aperçûmes huit navires, dont deux grands et les autres plus petits, à l'ancre sous l'abri de ses batteries. Nous franchîmes ensuite quelques hauteurs couvertes de taillis de chênes, et nous arrivâmes à une autre grande vallée encaissée de tous côtés par des collines semblables aux précédentes, basses, arrondies et revêtues de bois, mais avec une ouverture au nord-

ouest, laissant apercevoir les eaux d'un grand lac appelé en turk Ak-Deniz ou la mer Blanche, au delà duquel se montraient les hauteurs de l'île de Taman. On nous dit que les Russes avaient dernièrement construit dans cette direction une forteresse appelée Jamatia. Cette vallée, nommée Hokhoï, ne paraît pas être cultivée (elle a été ravagée l'an dernier par les Russes); seulement un nombre infini de meules de foin montraient qu'on avait fauché l'herbe dans toute l'étendue de la plaine, et on nous dit qu'elle était habitée par les Circassiens, jusqu'aux abords mêmes de la forteresse russe. Nous nous dirigeâmes vers son extrémité orientale, et nous nous arrêtâmes à une maison autour de laquelle j'en comptai une soixantaine d'autres. On fit quelques difficultés pour nous y recevoir (le maître de la meilleure maison ne s'y trouvant pas), et nous avions envoyé plus loin chercher d'autres quartiers quand un homme accourut vers nous en nous appelant à hauts cris. Pendant qu'il nous ramenait sur nos pas je vis l'hôtesse hospitalière qui courait çà et là, portant des coussins, etc., à la maison des hôtes. J'en conclus qu'ayant su qui nous étions elle avait craint le mécontentement de son mari si elle ne nous recevait pas.

Le lendemain, ayant franchi les hauteurs boisées qui couvrent la plaine au nord, nous traversâmes, en nous dirigeant au nord-est, une autre grande vallée appelée Vastoghaï, limitée par des collines basses. Une très-riche culture se montrait dans cette vallée, qu'embellissent en outre plusieurs majestueux groupes d'arbres, notamment sur les bords d'un petit cours d'eau du même nom, qui, entre autres hameaux où nous passâmes, en baigne un qui a appartenu à Séfir-Bey, mais qui est maintenant tout en ruines, comme les Russes l'ont laissé. Remontant au sud-est le cours du ruisseau, nous atteignîmes le pied des hautes collines boisées qui forment à l'orient la limite commune de la vallée d'Anapa et d'une autre qui s'étend

au nord-ouest (1), et nous arrivâmes à un hameau situé dans une situation très-pittoresque, où la triste veuve de Séfir-Bey a trouvé avec ses deux filles nourriture et abri chez un généreux vieillard appartenant à la classe moyenne. Il est âgé de soixante-dix ans, mais grâce à sa vivacité il paraît de quinze ans plus jeune; et ses formes courtes et ramassées, ainsi que son air de santé, promettent que longtemps encore il sera en état (si cela lui est permis) de poursuivre chez les Russes le cours de ses incursions, auxquelles il paraîtrait devoir en grande partie son aisance. Depuis cinquante ans, il passe le Kûban, dont il n'est éloigné que de 20 milles, chaque année et presque chaque mois! Il était un des trente Circassiens qui dernièrement s'emparèrent de cent cinq chevaux russes, et j'en ai vu deux de six que plus récemment il a enlevés *seul* à cinq paysans russes. Ses exploits n'ont pourtant pas le pillage pour objet unique. Il marche en campagne régulière contre les Russes accompagné de ses cinq fils (il en a perdu un sixième il y a peu de temps dans une expédition au delà du Kûban); et l'autre jour il obligea l'aîné à *s'exercer* en attaquant seul deux Cosaques placés à un avant-poste. Le jeune homme en tua un et fit l'autre prisonnier. Pas plus tard que l'an dernier, Zepch (c'est le nom du père) était engagé dans une affaire avec les Russes, près d'Anapa, où Ali-Bí d'Ozerek fut fait prisonnier, et emmené par un parti de vingt hommes. Le vieux Zepch les suivit seul, se cacha, épia son opportunité, et profitant d'un moment où trois hommes de l'escorte étaient séparés des autres avec leur prisonnier, il se rua sur eux le sabre à la main, les tua ou les blessa tous, fit monter derrière lui Ali-Bí, qui avait reçu sept blessures et partit au grand galop! J'ai entendu raconter ce fait d'armes extraordinaire par nombre de personnes.

(1) La première est nommée Hokhoï-Sûk, *ou la Petite*, et l'autre, qui s'étend jusqu'au Kûban, Hokhoï-Skho, ou *la Grande*.



[illegible] d'après nature [illegible] M. Bell — Lith. de Coulon et Cie

[illegible]CHIR[illegible]EN OKÛ [illegible]GHUZ: HAD[illegible] OKU MEHMET:

[illegible]OREEZAY OKÛ ZEPCH.

Vendredi soir je fis avec lui une promenade à cheval, pour aller voir l'emplacement d'une ancienne forteresse renommée. Elle était située au sommet de l'une des collines les plus hautes et les plus escarpées, et il me paraît probable que les Génois ont choisi cette situation (car notre hôte attribuait le fort aux *Génois*, c'est-à-dire aux Francs) comme commandant une route qui traverse les hauteurs, et qui, des plaines du Kùban, conduit à Sùgùldjak et à Ghélendjik, — les meilleurs mouillages de cette partie de la côte. Vers la partie supérieure de la colline on me montra deux lignes protubérantes, qu'on me désigna comme ayant été des murailles avec des portes; et au sommet, où une excellente source existait, dit-on, il n'y a pas longtemps, je trouvai un espace assez grand entouré d'une sorte de parapet. Mais de quoi ce parapet était il fait, c'est ce dont je ne pus m'assurer; car la surface tout entière en était tellement couverte d'arbres et de broussailles, que ce fut à grand'peine que je pus y arriver sur un ou deux points. Zepch affirma, néanmoins, que du temps de son père il y avait là un bon enclos en pierre, dans l'intérieur duquel ils avaient coutume de mettre leur bétail et leurs chevaux en sûreté; car la portion non boisée des collines est garnie d'un très-riche pâturage. On raconte une merveilleuse histoire de la prise du château par je ne sais quel redoutable champion, qui y entra seul l'épée à la main, après que ses *canons* eurent fait une brèche aux murailles. Mais qu'était-il, et d'où venait-il? c'est ce qu'on ignorait. La tradition me parut trop vague pour m'y arrêter; aussi m'informai-je de préférence de ce qu'on avait trouvé sur la colline. On me cita comme objets qu'on y avait fréquemment trouvés, des épées d'une grande longueur et des médailles d'or, — exactement semblables, me dit-on, à une que j'ai eue à Semez, sauf qu'elles étaient plus grandes; mais on en avait disposé depuis longtemps, et mon seul espoir est dans la promesse que m'a faite Zepch de garder pour nous autres Anglais toutes les médailles que l'on pourrait trouver dorénavant.

Les Russes ont tenté dernièrement de s'ouvrir un passage par ces hauteurs en venant d'Anapa ; ils en avaient gravi la pente occidentale quand ils furent repoussés avec une assez grande perte par Zepch et quelques-uns de ses voisins.

Samedi 19, je fus appelé au congrès depuis si longtemps promis, et il me fallut m'y rendre seul, M. L*** se trouvant malheureusement retenu par une indisposition. Le congrès se tenait à un hameau éloigné d'environ 2 milles de celui où nous résidions ; cent dix personnes à peu près s'y étaient rendues. Jusqu'à l'heure du dîner elles délibérèrent entre elles. Après un repas substantiel pour l'assemblée entière, on reprit les affaires et on m'envoya l'invitation de me rendre à la réunion. Je trouvai tout le monde assemblé autour d'un arbre, sous le large abri duquel on avait étendu un grand cercle de paille (car il avait beaucoup plu), comme siége pour les *membres*. Un manteau de feutre avait été étendu pour moi, et sur l'invitation qu'on m'adressa de prendre la parole, je dis que nombre de ceux que je voyais présents avaient déjà été informés des mesures que nous avions jugé devoir être prises par eux dans la situation actuelle du pays ; mais qu'ayant trouvé de si grandes difficultés à faire mettre à exécution quelques-unes de ces mesures, et un temps si long s'étant écoulé, nous avions résolu de ne pas insister davantage à présent, et de limiter notre intervention dans leurs affaires à la pressante recommandation d'employer les moyens les plus efficaces pour mettre en campagne une force imposante, qu'ils approvisionneraient pour un mois, et qui serait répartie de la manière qu'ils jugeraient la plus convenable, tant pour surveiller la forteresse et prévenir les excursions désastreuses des Russes, telles que celle qui avait eu lieu récemment près d'Anapa, que pour harasser l'armée de Williamineff et restreindre son pouvoir de nuire. J'ajoutai que d'après leur inaction prolongée nous craignions grandement que le découragement ne se fût répandu parmi

eux, et je récapitulai les raisons qui devaient les prémunir contre un tel sentiment, ainsi que les motifs d'espoir qui leur étaient survenus depuis peu par les diverses nouvelles arrivées de différents points, nouvelles qui concordaient en cela que toutes tendaient à prouver que quelque chose se faisait pour eux en Europe.

Chamuz et Mensûr furent les principaux de ceux qui me répondirent. — Notre séjour prolongé parmi eux, dirent-ils, leur avait été infiniment utile en soutenant chez eux l'espoir que l'Angleterre ne les abandonnerait pas; et l'encouragement qui en était résulté leur était plus avantageux que s'ils avaient reçu une force auxiliaire de 2 à 3,000 hommes, ou toute une cargaison de munitions. Quiconque nous avait dit que le découragement s'était emparé d'eux (Mensûr appuya sur ce chef avec une énergie particulière) les avait indignement calomniés. La moisson, chose de grande importance, n'était pas encore rentrée; quand elle le serait ils nous montreraient si leur courage était abattu, et s'il le fallait 15,000 hommes pourraient être réunis en quelques heures. Ils me conjurèrent ensuite de ne pas quitter maintenant cette partie du pays, ou du moins d'y rester encore quelque temps, attendu qu'avant peu les lettres qu'eux et nous attendions arriveraient, et que nous saurions alors quel espoir ils avaient du dehors (1); que si nous éprouvions quelque ennui à rester trop longtemps dans le même endroit, chaque maison nous était ouverte, et que tous seraient charmés de faire de leur mieux pour nous recevoir. Ils ajoutèrent beaucoup d'autres civilités, dont je les remerciai, et je répondis que l'opinion que nous avions exprimée quant au

(1) On verra plus tard que le but de ces rusés diplomates était de gagner le temps de prendre des informations, par leur correspondance avec Séfir-Bey, sur la source d'un libelle qui avait été écrit contre nous, au nom du bey, par un misérable appelé Michael, alors à son service, et maintenant consul russe à Sinope.

découragement que nous avions cru reconnaître chez eux provenait de ce que nous n'avions vu aucun préparatif pour entrer en campagne ; que l'ennui que nous pouvions avoir éprouvé n'avait pu venir que de la même cause, attendu que nous étions chez un hôte qui ne nous laissait rien à désirer ; et que puisqu'ils paraissaient regarder notre présence comme si utile, et qu'ils promettaient de prendre prochainement des mesures plus actives, nous ferions ce qu'ils demandaient et resterions encore chez eux.

Ayant manifesté le désir de voir le Kûban, nous partîmes dans cette direction, le 20, avec une nombreuse escorte ; et traversant la fertile vallée du Vastoghaï, nous arrivâmes à quelques collines couvertes d'une végétation non moins riche, qui la bordent au nord. Ces hauteurs étaient en dernier lieu cultivées par les trois cents serfs de Séfir-Bey ; auparavant, elles avaient fait partie du territoire occupé par ces 10,000 Noghaïs que la Russie força de rentrer en deçà de ses frontières en enlevant dans une excursion un très-grand nombre de leurs femmes et de leurs enfants, et en refusant de les rendre, sauf à cette condition. Je présume que ce sont ces enfants des steppes qui ont dépouillé ce district de ses arbres ; car nous n'y vîmes que de jeunes plants de chênes qui pouvaient être âgés de dix ans au plus. Çà et là, néanmoins, il y avait de riches récoltes de millet, que les Circassiens étaient en train de couper, et qu'ils chargeaient à mesure sur des chariots, pour les transporter dans des endroits plus sûrs vers le sud. Cette après-midi-là, nous nous arrêtâmes à un hameau situé sur la pente des hauteurs boisées qui forment la limite méridionale de la vallée du Kûban. Le Kûban n'était plus qu'à une demi-heure de marche de distance ; nous pouvions en reconnaître le cours à la ligne que décrivaient dans la campagne les arbres magnifiques qui le bordent, et dont les intervalles nous laissaient çà et là apercevoir les eaux du fleuve. Au delà nous voyions s'élever les

hauteurs du territoire russe, sur lesquelles nous reviendrons bientôt. Nous étions logés chez quatre frères, parents de Chamuz, et que l'on dit fort riches en troupeaux de gros et de menu bétail. Nous étions à peine assis dans leur maison des hôtes, qu'une personne apporta et posa devant moi une masse ferrugineuse d'argile durcie et de coquilles de mer dans un état de parfaite conservation. Comme nous étions M. L*** et moi en quête de fossiles, nous demandâmes avec empressement en quel endroit on avait trouvé ceux-là, et nous nous y rendîmes aussitôt. C'est une colline oblongue, dont la surface est une terre noirâtre et peu compacte, dans laquelle les fossiles en question se trouvent en grande quantité. On nous parla de quelques hauteurs situées vers l'est comme en fournissant encore davantage. Nous rapportâmes quelques-uns des meilleurs spécimens.

Le 21 nous fîmes une traite d'environ trois heures dans la direction de l'est, le long des mêmes hauteurs revêtues de jeunes bois de chênes, jusqu'à ce hameau de Tchûkhûp, qu'habite Arslan (le lion) Ghéri, parent de Mensûr, et qu'on dit ne pas lui céder en bravoure. En chemin nous nous détournâmes sur la gauche pour voir le Kûban, et, à ce que j'espérais, goûter de son eau; mais, arrivés au sommet d'une des plus hautes collines avoisinantes, nous apprîmes que nous chercherions en vain à la voir de plus près, attendu que les abords de la rivière sont défendus jusqu'à une distance considérable par de profonds marécages, que nous pouvions trop bien voir pour songer à y pénétrer. Ces marécages étaient bordés de riches récoltes de millet, qu'un grand nombre d'hommes étaient activement occupés à couper; la surface des collines semblait devenir plus généralement cultivée à mesure que nous avancions. Mais de l'autre côté de la rivière rien de ce genre ne s'apercevait, même avec la longue vue, sauf quelques meules de foin à une grande distance, au sommet d'une colline. De ce côté, et dans une lon-

gueur de 12 à 15 milles, le terrain s'élève en une ligne faîtière de 3 à 400 pieds d'élévation, sur la partie occidentale de laquelle se voyaient quelques moulins à vent, et non loin de là, tout à fait au sommet, un fort russe. A l'est de cette ligne d'élévations se montrait une plaine parfaitement unie, dont les nuances variées annonçaient quelque culture.

Le plaisir de cette excursion fut gâté par un accident arrivé à mon Géorgien, qui tomba de cheval et se cassa le bras. Dès que nous fûmes de retour à notre logement nous envoyâmes chercher un chirurgien (dont les habits en guenilles donnaient une mince idée du produit de sa clientèle). Mehmet-Effendi, qui se mêle aussi de chirurgie, se mit à l'œuvre avec un autre, et ils eurent bientôt façonné avec leurs couteaux deux étuis de bois pour le bras, que nous assujettîmes convenablement au moyen d'un long bandage serré, enduit d'un mélange de farine, de blancs d'œufs et de sel.

Notre hôte étant regardé comme très-riche, je puis faire le relevé de son établissement, comme spécimen de ce qui vaut ici cette considération. Il a au delà de soixante-dix serfs, deux ou trois mille moutons, cent bœufs et vaches laitières, et de trois à quatre cents juments d'élève. Mais il semble difficilement possible que quelqu'un devienne réellement très-riche, tant que l'on ne regardera pas comme une honte que chacun demande tout ce qu'il veut, et que c'en sera une de refuser ce que l'on demande. De cette façon nous mîmes notre hôte en perte; car un des chefs de notre cortége lui demanda, *et en obtint*, cent moutons, et un autre soixante, — mais non pour nous. Depuis longtemps nous achetons nous-mêmes nos moutons à Semez, regardant notre consommation journalière comme une trop lourde taxe pour une seule personne.

Semez, 25. — Le 22, ayant refusé l'offre que l'on nous faisait d'une excursion chez différentes personnes des environs, voulant montrer que nous n'étions pas venus dans un but d'amusement, nous reprîmes le chemin du hameau de

notre ami Sùbasch, dans la vallée d'Anapa (ou Hokhoï-Sùk); nous fîmes un petit détour pour voir une pierre remarquable. C'était un fragment de marbre sculpté d'environ huit pieds de haut sur douze à quatorze pouces de large et six ou huit d'épaisseur. La sculpture court dans toute la longueur sur cinq lignes, l'une desquelles est une ample et très-gracieuse guirlande. Le marbre est placé dans une position verticale, comme une pierre tumulaire, et tout autour sont nombre de tombes marquées par des pierres communes. Il serait difficile de décider d'où il a été apporté; mais ce qui paraît le plus probable, c'est qu'il décorait autrefois quelque édifice des *Aspourgianoi*, qui demeuraient à droite de la bouche méridionale du Kùban, ou des colons grecs de Phanagoria.

Le 23 nous étions de retour à Semez, et toutes les riantes visions que nous nous étions faites depuis peu furent dissipées par l'arrivée du Grec de M. L***, qui venait du sud, où il avait vu un Turk arrivé par le dernier navire venu de Constantinople, et qui lui avait dit qu'aucun bâtiment de guerre anglais ne se trouvait dans la mer Noire; que les Anglais étaient venus jusqu'aux Dardanelles, où le sultan leur avait dit qu'il était inutile qu'ils allassent plus loin, attendu que les différends entre l'Angleterre et la Russie seraient arrangés autrement! Ceci peut servir tout à la fois et de preuve du grand intérêt que la capture du *Vixen* a excité dans l'Est, et d'échantillon du supplice de Tantale auquel nous sommes soumis chaque jour, et qui ferait presque penser que les âmes de toute une génération de gazetiers anglais ont transmigré par ici. Pour ajouter à notre contrariété, on dit que des lettres pour nous sont arrivées par le navire dont il vient d'être question; il y a de cela près de trois semaines, et cependant nous n'entendons pas parler de l'homme que l'on dit en avoir été chargé, quoique nous ayons envoyé deux fois à sa recherche. Il a paru étrange qu'aucun de nous n'ait encore reçu une lettre depuis notre arrivée dans ce pays; et les lenteurs de

celui qui maintenant a celles-là en garde ajoutent au mystère.

Géorgi a assisté l'autre jour à un repas de mariage, entre Pchat et Ghélendjik ; la plupart de ceux qui s'y trouvaient se rendirent à une ancienne croix, et l'embrassèrent après avoir ôté leurs bonnets. On dit qu'un petit nombre d'habitants seulement sont encore musulmans circoncis. Je suis porté à le croire, d'après la faible proportion de ceux à qui je vois dire leurs prières.

Semez, mercredi 30 *août*. — Avant-hier, le prince Atchaï-gag-Okû du Psadûg est arrivé ici, accompagné de la plupart des hommes marquants de ces deux provinces ; et quand ils sont partis hier, après un entretien intéressant et assez long, il semblait qu'ils eussent emporté avec eux tout ce que nous avions de forces, car M. L*** et moi nous nous trouvâmes indisposés.

Il y a environ trois semaines que sur la recommandation de notre hôte nous envoyâmes à ce prince un message amical et quelques présents, en considération des importants services que depuis quelques années il a rendus à ces deux provinces. Ayant su, il y a peu de jours, qu'il était arrivé a Adughùm, nous lui envoyâmes immédiatement Sélim-Bey et un de nos domestiques, pour lui exprimer le plaisir que nous aurions à le voir, soit ici soit ailleurs, avant son retour chez lui. Le bey nous rapporta la réponse qu'il viendrait ici ; et en effet, avant-hier au moment où nous terminions notre dîner, ceux qui dînaient après nous furent brusquement interrompus, et leurs tables enlevées au milieu des cris continus — Le prince ! le prince ! Nous trouvâmes en lui un homme d'une belle physionomie et de stature moyenne, à l'air doux et très-intelligent ; il a dépassé depuis douze ou quinze ans le méridien de la vie. Ses manières montrent plus de savoir-vivre que nous n'en avions encore vu dans ce pays, et semblent prouver qu'il est né pour commander. Tout le monde, chefs et inférieurs, lui témoignait infiniment plus de respect que nous n'en avons

vu rendre à qui que ce soit. Le prince de Djanat, dont la naissance est d'une haute distinction (il tient à la famille du sultan) semblait même être le seul qui se sentit la liberté de s'asseoir en sa présence. Il paraît, en venant ici, avoir eu un triple objet : 1° encourager les habitants de ces provinces à persévérer dans leurs hostilités; 2° s'entendre sur la réponse que lui et ses compatriotes doivent faire à un *sultan* et à un noble circassien au service de la Russie, qui ont été envoyés en mission dans les provinces orientales du Kûban, pour obtenir, en retour de mainte belle promesse et de belles paroles de la part de l'empereur, une adresse pour lui lors de sa visite attendue à la frontière russe; et 3° de nous voir et de s'entretenir avec nous. Toutefois, le côté politique de sa visite n'est pas ouvertement avoué de peur de se mettre en brouille avec ses voisins les Russes; et il ne s'est entrevu avec nous qu'à part et en particulier.

Nous croyons voir dans la seconde de ces raisons, au sujet de laquelle nous avons reçu une lettre des provinces de Hatukwoï (1), une preuve de l'appréhension où est la Russie que l'Europe n'intervienne en faveur de ce pays, ce qu'elle voudrait bien détourner en produisant un document tel que celui dont il est parlé. Et à l'appui de cette supposition, le prince nous rapporta qu'on dit en Russie qu'un congrès de souverains va se tenir en Europe. Aussi le conjurâmes-nous avec force — par l'espérance qu'il peut avoir de délivrer encore sa province de la position précaire où elle est réduite — de décider ses compatriotes à refuser à tout risque à la Russie le document que ses émissaires cherchent à obtenir d'eux, attendu que cette pièce les mettrait irrévocablement en son pouvoir. Nous nous disposons à écrire une lettre dans le même sens aux chefs de Hatukwoï.

Depuis que le prince nous a quittés, nous avons appris qu'il

(1) *Voyez* l'Appendice, n° III.

a puissamment secondé nos efforts pour tirer de l'inaction les gens de cette partie du pays, et qu'un congrès extraordinaire des chefs de ces deux provinces et de ceux de l'Abazak, à l'effet de concerter les opérations militaires sur une grande échelle, va se réunir sous peu. Nous partons demain pour Adughûm afin d'y être présents.

Le prince Pchûgûï nous a rapporté que dernièrement se trouvait dans son voisinage un homme de cette vallée qu'il a su depuis avoir servi d'espion aux Russes et s'être entendu avec eux pour amener notre capture, au moyen du bâtiment dont j'ai parlé plus haut (comme ayant eu l'équipage de sa chaloupe attaqué) et d'autres qui devaient le suivre; que ces navires devaient commencer leurs opérations en entrant en pourparler avec les habitants pour des provisions, et qu'il avait placé des marques sur la baie pour indiquer aux navires le lieu d'atterrissement offrant l'accès le plus facile à notre habitation!

A son départ le lendemain matin le prince changea de surtout avec moi, en me disant que le sien était l'ouvrage de sa femme. Il est orné d'une profusion de galons d'argent. Nous lui offrîmes un beau fusil de chasse à deux coups et un arc, à la grande satisfaction de tous les autres chefs présents, qui paraissaient charmés qu'on les aidât à reconnaître les services qu'ils ont reçus de lui.

Adughûm, 4 septembre.—Jeudi dernier nous nous mîmes en route pour nous rendre ici, et nous eûmes de nouveau occasion de traverser l'Adughûm et d'admirer la beauté de ses rives, regrettant de ne pas avoir de ligne pour prendre quelques-unes des très-grosses truites qui y abondent, et que les Circassiens ne savent se procurer qu'au fusil.

Une grande partie de la récolte du millet est faite; pourtant il faudra encore une dizaine ou une quinzaine de jours pour la terminer complétement.

Le congrès s'est tenu hier dans un beau bois tout près d'ici.

La presque totalité des personnes influentes de ces deux provinces y assistait ; mais la nature des délibérations fut changée, et la délibération même abrégée, par ce qu'on apprit qu'un bâtiment était arrivé à Chepseghû avec deux Anglais, de la poudre, des balles, etc., ce qui a été confirmé par des rapports venus de divers points. Le résultat du débat fut que Chamuz et un de nos domestiques iraient immédiatement en quête de ces deux Anglais voir s'ils apportaient des nouvelles ou des lettres, et les inviter eux et les chefs du sud à un autre congrès qui se tiendrait d'aujourd'hui en huit.

Je ne dois pas omettre la scène de clôture du congrès, attendu qu'elle est caractéristique de ces sortes d'occasions, bien que jusqu'à présent je n'en eusse pas encore été témoin. Le conclave était encore constitué et formait un carré long, quand un homme montant un cheval que je crus reconnaître pour celui de M. L*** parut à une de ses extrémités, et se mit à parler, ou plutôt à crier de toute la force d'une puissante paire de poumons, et cela avec autant d'action que de volubilité, et du plus admirable sérieux. Nous ne pouvions concevoir la cause de l'emportement de cet homme. Il semblait nous adresser quelquefois la parole, ce qui me fit penser qu'il réclamait le cheval comme lui ayant été dérobé. D'un autre côté, je voyais parfois se dessiner sur les traits de quelques-uns de ses compatriotes un sourire qui me fit croire que ce pourrait bien être un fou dont ils s'amusaient, comme font les musulmans. Et puis, la rapidité remarquable de son débit lui donnait aussi l'apparence d'un improvisateur se livrant à ses exercices pour notre amusement. Toutes ces suppositions portaient néanmoins bien loin du but, car je sus, à la fin de sa longue allocution, que c'était une effusion préméditée de piété, de patriotisme et de gratitude : ce que m'auraient appris les *amen* dont l'auditoire accompagnait son discours de temps à autre, s'il m'était arrivé de les remarquer.

Des discours de ce genre se prononcent à la clôture de tout

congrès où ont été agitées des affaires d'intérêt général. On choisit un *orateur* dont la voix soit élevée et la parole facile ; les anciens le mettent au fait des sujets dont il faut pénétrer l'esprit des assistants, et il y mêle une invocation pour appeler les bénédictions d'en haut sur le padichâh, l'assurance pour ceux qui succomberont les armes à la main d'être comptés au nombre des martyrs, etc., etc. En cette occasion, les sujets extraordinaires étaient une exhortation à chacun de surveiller diligemment la conduite de ses voisins, et à la généralité du peuple « de se montrer hospitalier et affectueux pour ces étrangers venus de si loin, et qui s'étaient soumis à des privations auxquelles ils n'étaient pas habitués, pour le seul bien de la Circassie. »

Semez, vendredi 6. — Mardi, ayant fait prévenir le prince Pchûgûï que nous allions repartir, il alla nous attendre, accompagné d'un immense cortége de chefs avec leur suite, dans un champ situé près du chemin, où nous nous assîmes à part sur l'herbe fauée, lui, le prince de Djanat et nous, et où nous eûmes une longue conversation exposés en plein aux rayons du soleil de midi.

Le prince s'efforça de nous démontrer que la nécessité seule le mettait dans les termes où il était avec les Russes, son pays étant de peu d'étendue et entièrement ouvert, et les villages si grands (quelques-uns de quatre cents maisons) qu'on pouvait y faire beaucoup plus de mal en peu de temps que dans la partie du pays où nous étions ; que de plus il ne savait pas encore avec certitude jusqu'à quel point il pouvait compter sur l'appui des Abazaks, attendu qu'ils n'avaient pas encore généralement prêté le serment qu'ils avaient promis de prêter à cet effet. Il exprima aussi le désir empressé de nous voir lui rendre une visite dans sa province aussitôt que cela nous serait possible, nous assurant que nous y trouverions la réception la plus chaleureuse, et que de notre présence résulterait beaucoup de bien. Nous promîmes de faire cette visite

aussitôt que possible et de pousser les Abazaks à conclure la convention désirée avec lui et ses voisins. J'espère qu'il n'aura pas souffert de ses rapports avec nous, car ses efforts antérieurs pour servir son pays ont déjà amené sur lui sept fois le fléau des hostilités russes. Son hameau est directement à l'opposite de la forteresse d'Yekaterinodar.

Jeudi 12. — Chamuz est revenu il y a huit jours sans avoir accompli sa mission; il a rencontré en chemin un frère de Zazi-Okû Mehmet, qui avait été dans le sud et vu ce dernier qui arrivait de Constantinople avec l'Anglais (il paraît qu'il n'y en a qu'un, avec un Français, un interprète, je présume), la poudre, les balles, etc. Notre vieil hôte avait été tellement charmé d'entendre cette confirmation d'une si agréable nouvelle, qu'il était revenu en toute hâte nous l'apporter lui-même; et la joie le rendant expansif, il confessa pleinement son attachement pour nous, attachement qui surpassait, nous dit-il, celui qu'il porte à ses propres enfants.

Comme il n'y avait alors nulle raison de douter de la nouvelle en question, M. L***, avec Ali-Bi pour escorte, partit samedi dernier pour aller trouver notre compatriote partout où il pourrait être; et moi je reste ici — un peu contre ma volonté, — pour calmer l'inquiétude que donnerait aux gens d'ici notre départ simultané en ce moment.

19. — Les Circassiens avaient depuis quelque temps deux envoyés à Constantinople; l'un des deux y est mort de la peste, et l'autre, arrivé récemment, est ici, où il est venu de 30 ou 40 milles pour me consulter sur ce qu'il doit dire à une grande réunion qui a été convoquée pour l'entendre sous la foi du serment. Le pauvre diable ne paraît riche ni en invention ni en fond, ayant été expulsé de chez Séfir-Bey, à ce que m'a dit Luca, pour s'être pris de querelle avec l'autre envoyé, et s'étant ainsi trouvé mal placé pour apprendre ce qui se passait. C'est ce que sa fierté ne lui permettra pas

d'avouer ; aussi est-il mis à la torture par ceux qui le pressent ici de questions, lui qui n'a rien à dire. Il se préparait à partir pour sa tâche bien à contre-cœur ; car je lui conseillais de ne rien dire qui ne fût vrai, et de ne pas imiter les mensonges de ses prédécesseurs. Je ne lui ai pas fait de présents pour parler bien de nous, comme on m'en avait jeté quelques insinuations; seulement, quand il m'a de nouveau pressé de lui suggérer quelque chose, je lui ai dit qu'il pourrait répondre que depuis la capture du navire anglais les principales négociations avaient été portées entre Londres et Saint-Petersbourg, et conséquemment hors de sa sphère d'observation ; que du reste il pouvait attester que dans ces derniers temps les Anglais avaient joui à Constantinople d'un respect croissant, et que la meilleure harmonie régnait toujours entre eux et les Turks. Ces conseils l'ont un peu rassuré.



CHAPITRE XI.

Une veillée des morts circassienne. — Arrivée d'un autre Anglais. — L'empereur à Ghélendjik. — L'armée russe repasse le Kûban. — Espions découverts et punis. — Situation des provinces de l'est. — Recherches d'antiquité. — Fête de Merem. — Géologie.

Semez, 25 *septembre* 1837. — Kérim Ghéri, très-vaillant *vork* (ou noble) de cette vallée, a traversé le Kûban il y a quelques jours avec une petite troupe; ses hommes passèrent le fleuve à la nage, en remorquant après eux une barque contenant leurs armes. Ils n'étaient pas depuis longtemps à terre lorsqu'ils furent entourés par une embuscade russe, qui fit sur eux un feu vif et nourri; ils se firent jour, néanmoins, à travers les Russes et repassèrent la rivière. Ils étaient en chemin pour revenir chez eux, quand on s'aperçut que Kérim était dangereusement blessé d'une balle dans le corps, dont il n'avait pas dit un mot. Il mourut à Adughùm (moins de moitié chemin de chez lui) et y fut enterré. Il était très-estimé, et un grand nombre de personnes de tout le pays environnant — d'ici entre autres — ont été à son hameau prendre part à la *veillée* ou lamentation sur sa mort.

Je saisirai cette occasion de tracer un aperçu des cérémonies en usage en ces sortes d'occasions. Lorsque, comme dans ce cas, le corps n'est pas là, on place un coussin sur une natte contre un des côtés d'une chambre; puis, sur ce coussin et tout autour, on dispose les habits du défunt, et immédiatement au-dessus on suspend ses armes à la muraille. La chambre est remplie de femmes, les parentes et amies de la famille, toutes assises; la veuve se tient debout à la porte. De chaque côté du coussin sont placées les filles ou quelques jeunes parentes. Les hommes sont réunis sur la pelouse devant la porte; l'un d'eux s'en approche en proférant un cri

plaintif, auquel répondent les femmes à l'intérieur; celles-ci se lèvent pendant que l'homme entre doucement les mains sur ses yeux, et qu'il s'agenouille devant le coussin, en y appuyant le front. Les jeunes filles placées de chaque côté l'aident à se relever, et il se retire. Les autres viennent après lui, un à un, jusqu'à ce qu'ils aient tous accompli cette cérémonie; seulement les vieillards, au lieu de proférer le cri de lamentation, prononcent généralement quelque courte sentence de consolation ou d'exhortation à la patience, telle que « C'est la volonté de Dieu. » Cette réunion d'hommes et de femmes dure trois jours; puis les femmes de la famille et ses proches parents doivent ensuite se tenir là quinze jours pour recevoir ceux qui viennent prendre part au deuil, et les habits ainsi que les autres souvenirs du défunt restent comme nous les avons décrits jusqu'au grand repas des funérailles, qui se donne ou six mois après la mort, ou à l'anniversaire. Les plus pauvres même ne se dispensent jamais de ce festin commémoratif; mais les riches donnent d'autres repas à des intervalles de huit jours, de quinze jours et de quarante jours après la mort. Si les habits du défunt n'étaient pas bons à sa mort, on en fait de neufs, et les parents contribuent pour divers articles, tels que souliers, gourdes en cuir (pour la route), etc., que l'on met avec le reste sur la natte, et qui plus tard se distribuent au prêtre du voisinage et à ceux qui ont assisté aux cérémonies. La famille ne peut rien garder que les armes que le défunt portait et le cheval qu'il montait, et que par respect pour la mémoire du défunt on tient six mois à l'écurie, où il est bien nourri. Quand quelqu'un est mort chez lui de mort naturelle, son corps est immédiatement lavé, puis on l'enveloppe dans un drap neuf de coton blanc ou de lin, et on l'enterre dans les trois ou quatre *heures*, ses voisins immédiats assistant à la première partie de la lamentation. S'il a été tué dans une bataille (c'est-à-dire une bataille *bonâ fide*, non dans une simple excursion pour le bu-

tin, — car on établit à cet égard une ligne de distinction bien tranchée), il est enterré dans les habits dans lesquels il a été tué, et sans être lavé, parce qu'on suppose qu'en cet état il sera reçu d'emblée au paradis, comme étant mort pour la défense de son pays; mais s'il survit quelques jours à sa blessure, il est présumé avoir de nouveau péché (peut-être en regrettant sa blessure, ou en s'en montrant impatient), et en conséquence il doit être lavé et habillé pour son voyage éternel. Les mêmes cérémonies ont lieu à la mort des femmes et des enfants; seulement les réunions sont moins nombreuses.

Au commencement de ce mois les raisins sauvages étaient mûrs (à grains petits, rouges, et d'un parfum agréable), et pour la plupart mangés par les oiseaux. Je ne doute pas que le raisin ne pût être ici cultivé avec avantage. J'ai aussi trouvé un plant de houblon sauvage, qu'on dit être abondant ailleurs; l'amertume en semble forte et bonne.

Le titre turk de *bey* est donné à très-peu de personnes, et seulement à celles de famille princière (*pché*) ou qui tiennent à la famille du sultan; au lieu qu'on ne parle des *vorks* ou nobles que par leurs noms individuels seulement. En s'adressant même aux princes on emploie rarement leurs titres.

26. — Nous avons eu notre tempête équinoxiale, et assez forte. Elle a commencé il y a dix jours par deux jours de pluie battante et de 12 à 14° de diminution de température à midi, c'est-à-dire de 80 ou 82° à 68; depuis lors le thermomètre a été constamment en baisse, sauf depuis trois jours qu'il se maintient à 63° (1). Il y a eu de la pluie à peu près de deux jours l'un, ce qui a complétement imbibé le sol brûlé et gercé, et étendu au-dessous de nous un beau tapis vert digne du printemps. Les hauteurs de l'autre côté de la vallée paraissent aussi se trouver quelque peu mieux de ce changement de temps; et elles en avaient grand besoin, car elles étaient

(1) 17,22 centigr., 13 8/10 Réaum. (*Trad.*)

tellement brûlées par la longue sécheresse, que leurs dos pierreux se montraient à nu et leur donnaient assez bien l'apparence d'autant d'énormes chiens galeux.

J'ai ajouté à notre établissement un domestique polonais, et je suis très-satisfait de l'acquisition, car c'est un jeune homme actif, propre et prévenant. Il y a cinq ans qu'il a déserté de chez les Russes ; il parle couramment le circassien, et il est maintenant occupé à apprendre le français. Il est très-en faveur parmi les habitants avec lesquels il a souvent pris les armes. Son maître l'a affranchi, et il l'aurait envoyé à Constantinople sans la crainte qu'il ne fût vendu par les Turks. Stanislas (c'est le nom de notre Polonais) dit qu'après la révolution les Russes ont envoyé hors de la Pologne 32,000 enfants de dix à douze ans, et Luca dit avoir vu arriver en Géorgie à peu près pareil nombre de jeunes Polonais. Excellent moyen de répandre au loin les semences du patriotisme !

Notre vent d'équinoxe a soufflé de l'ouest ; un de ces derniers jours il soufflait avec une telle force que dix transports russes ont échoué à la côte, quatre près d'Anapa, cinq plus au nord, et un près de Pchat. Quelques-uns de ces navires ont été pillés par les Circassiens ; les soldats des forts ont pu protéger les autres. Un homme de Vastoghaï, qui vient d'arriver avec la femme de Séfir-Bey pour nous rendre visite, assure que la tempête d'il y a deux jours était la plus forte qu'on eût jamais éprouvée dans ces quartiers, des hommes avec leurs chevaux ayant été renversés, des maisons jetées à bas, tout le blé en meules enlevé et dispersé, etc., etc.

Le 20, l'armée russe est revenue de Tchopsïn à Ghélendjik. Elle a franchi cet intervalle en cinq jours, et presque sans opposition, les Circassiens ayant perdu patience à les attendre. Un déserteur russe de Doba qui vient de passer ici rapporte que Williamineff se dispose à revenir par l'Abûn, pour traverser le Kùban et aller à la rencontre de l'empereur, et qu'il prend avec lui 7 à 8,000 hommes. Son armée (d'après le

rapport de cet homme et d'autres personnes) était originairement de 12,000 hommes, dont 1,000 environ ont été tués par les Circassiens, et de 1,000 à 1,200 blessés. Sur ces derniers, il se peut qu'une moitié soit en état de reprendre le service. Environ 250 hommes sont laissés à Pchat, et 500 à Tchopsïn; quatorze pièces de canon ont été placées dans le premier de ces deux forts, et vingt dans le second, qui est beaucoup plus grand que l'autre. Tous ces canons (outre quelques bombes), sont d'un très-gros calibre. Il a régné beaucoup de maladies dans l'armée, quoique peu de malades aient succombé. Cet homme, de même que les autres, représente les soldats comme très-mécontents; beaucoup, dit-il, préfèrent la mort à leur traitement ordinaire, qu'ils ont su être pire que celui des chiens en Europe.

28.—Enfin j'ai eu le plaisir de recevoir des lettres d'Angleterre; mais ce plaisir est gâté par ce que j'ai appris de la décision désastreuse prise par notre gouvernement au sujet de la capture du *Vixen*. Si cette décision est communiquée aux Circassiens de ce voisinage, il faut que ce soit avec précaution, afin de prévenir le découragement qu'en ce moment de crise de telles nouvelles peuvent produire.

L'Angleterre a ainsi, jusqu'à un certain point, ratifié le traité d'Andrinople, par lequel la Russie s'arrogeait un droit *sur la totalité* de la Circassie, au mépris des engagements solennels et réitérés qu'elle avait pris antérieurement vis-à-vis de l'Angleterre, de la France, etc., de ne faire aucune adjonction à son territoire, ni chercher aucun avantage qui lui fût exclusif. Il faut mettre en question, je le crains, la puissance de l'Angleterre, et plus encore l'existence de cet esprit d'honneur national qui autrefois régnait dans ses conseils. Une fatalité semble s'attacher à toute opposition au génie de la Russie, fatalité qui fait tourner à son avantage jusqu'aux délibérations des nos « puissants, graves et révérends lords. »

Chamuz est revenu après une absence d'une quinzaine,

et il ajoute à mon abattement en m'apprenant qu'une partie de son temps a été employée en efforts inutiles pour lever des forces en état d'attaquer les Russes. Les Russes, outre cela, ont établi une foire sur le bord du Kûban près de l'Abûn, dans le Chapsuk, et en ont confié la charge à un noble circassien renégat, qui est passé à leur service, et qui, par des présents, des cajoleries et l'appât de bons marchés, fait tout son possible pour entraîner les gens de cette province ; nombre d'entre eux ont prêté l'oreille à ses séductions, et passent la rivière pour aller trafiquer à cette foire. Des émissaires russes se sont, dit-on, montrés dans cette province, s'efforçant aussi de détacher les habitants de la cause nationale. Hûsseïn, marchand respectable de ce voisinage, vient de revenir de l'Abazak, et m'apprend que quelques habitants, ayant enlevé dix-huit têtes de bétail sur le territoire russe et leur faisant traverser le Psadûg, ont été obligés par les autres de rendre ces bestiaux, les habitants du Psadûg ne voulant pas violer leurs engagements avec la Russie. Cet incident ne peut pas être considéré comme preuve d'un esprit de temporisation chez les Abazaks qui, dit notre hôte, ne réfléchissent pas ; seulement c'est un curieux exemple de l'étrange division d'intérêts que la Russie est parvenue à introduire dans ces provinces frontières. Mais une nouvelle encore plus mauvaise est le rapport que nous a fait Hûsseïn d'avoir rencontré sur son chemin quatre hommes de Tchopsïn, avec quatre déserteurs russes ou polonais qu'ils menaient à Yekaterinodar pour les vendre aux Russes. Hûsseïn leur fit des représentations, mais en vain ; ils répondirent qu'ils avaient besoin d'argent. J'en ai immédiatement informé Chamuz, et je lui ai dit qu'à moins que des mesures ne fussent immédiatement prises pour le châtiment d'un crime si fatal aux intérêts du pays, il me faudrait regarder la cause circassienne comme désespérée, et agir en conséquence. Il répond qu'aussitôt l'arrivée de l'autre Anglais un grand congrès va être tenu,

et qu'alors on déterminera quelque chose à l'égard du châtiment de ces traîtres. Il y a du côté de Tchopsïn quelques mauvais sujets.

30. — Avis étant arrivé qu'un émissaire du général russe occupant Yekaterinodar s'est montré au nord d'ici près du Kùban, où il s'est enquis d'une manière toute particulière de nos noms, etc., notre actif vieil hôte a aussitôt envoyé dans ces quartiers-là s'informer de ce qui en est.

Après la dernière prise d'Anapa par les Russes, et la cession forcée que la Turquie leur a faite de cette place et de Sùdjùk-Kalèh, les Circassiens et les Turks bâtirent près des ruines de Sùdjùk-Kalèh une petite ville où se trouvaient toutes sortes de boutiques, au nombre de deux cent cinquante. L'artillerie des vaisseaux russes détruisit le tout il y a environ cinq ans.

Quelques particularités m'ont été rapportées touchant l'origine d'Anapa. Après la conquête de la Krimée par les Russes, nombre de ses habitants s'enfuirent vers cette partie de la Circassie, et par leur avis le père de Séfir-Bey se détermina à bâtir un fort sur ses terres. La localité d'Anapa fut choisie à cet effet, et des ouvriers furent amenés de Turquie pour travailler aux constructions. Mais les voisins du bey s'opposèrent violemment à son projet, qui ne fut pas mis à exécution sans effusion de sang.

Séfir-Bey commença sa carrière sous de mauvais auspices. Il était jeune quand son père mourut, et son oncle, sous prétexte que son défunt frère s'était marié au-dessous de son rang, et que l'ancien sang des Zahn-Okù était en danger de voir altérer sa pureté, vendit le jeune bey comme son serf pour cent mesures de grain seulement. Mais peu après les anciens suivants de son père le libérèrent et réussirent à le réintégrer dans les honneurs et les possessions de ses ancêtres ; et on dit que bien que personne ne serve aujourd'hui sa famille, ses serfs et ses adhérents reviendront tous à leur allégeance aus-

sitôt qu'il reviendra vivre au milieu d'eux. Sa mère appartenait à la seconde classe des *vorks* ou nobles, c'est-à-dire à la classe de ceux qui sont anoblis par le prince, acte qui s'accomplit ainsi : le prince, en présence de témoins, présente à l'individu un cheval, un sabre, deux bœufs, quelquefois un petit nombre de serfs, et en même temps le déclare *vork*. Cette classe n'est pas nombreuse, et le rang qu'elle confère ne se transmet pas de père en fils.

La femme de Séfir-Bey, comme je l'ai dit, nous honora d'une visite l'autre jour, et resta une nuit à la maison de la famille. Le lendemain matin elle me fit dire qu'elle serait venue me voir à la maison des hôtes si elle ne m'avait su très-occupé de mes lettres. Je ne reçus ce message qu'après son départ, ce qui ne me permit pas d'y répondre. On m'a dit qu'elle est très-reconnaissante de quelques couvertures que nous lui avons offertes, attendu que les nuits deviennent froides et qu'elle a à peine de quoi se couvrir elle et ses filles. Rien n'est maintenant plus précieux dans ce pays que des objets d'habillement, excepté peut-être de la poudre et du plomb.

La princesse est d'une famille noghaïe très-éminente et de rang princier ; je présume que les Noghaïs auront été empêchés par les Russes de faire quelque chose pour elle. On peut se souvenir que j'ai parlé plus haut de 10,000 Noghaïs qui avaient autrefois passé le Kûban et s'étaient établis dans le Hokhoï au voisinage de Séfir-Bey, mais que les Russes forcèrent de revenir en s'emparant de leurs femmes et de leurs enfants. Chamuz dit qu'anciennement les Noghaïs possédant toute cette partie N.-O. du pays, les Circassiens occupaient les districts contigus au S. et à l'E. (1).

L'atalik du fils de Séfir-Bey (lequel est âgé d'environ douze ans) accompagnait ici la *hanum* ou princesse, et par choix a passé la nuit sur une sorte d'échafaudage élevé entre deux arbres sur le devant de notre maison, endroit qui pendant les

(1) L'Elbrûz est nommé ici Noghaï-Hûskha, montagne des Noghaïs.

chaleurs était une station favorite pour beaucoup de gens de la maison, tant le jour que la nuit. Son cheval, qu'il avait attaché presque à la lettre sous ses yeux, n'était plus là le lendemain et ne put se retrouver ; de sorte qu'il lui fallut s'en retourner à pied. On supposa qu'il avait été volé, le vol des chevaux étant le délit le plus commun en ce pays. J'ignore jusqu'à quel point cette conjecture était fondée, mais depuis on a retrouvé le cheval. Ceci me fait souvenir de parler de ce qui est en usage dans les cas de vols de ce genre. Celui chez qui est logé le visiteur à qui le cheval a été volé est tenu d'en payer la valeur, si on l'exige. Si le voleur est découvert il est forcé de faire restitution, est condamné à une amende montant à 600 piastres, qui reviennent à l'hôte si celui-ci a payé le cheval. Si le voleur est pris sur le cheval, ses armes et tout ce qu'il a sur l'animal appartiennent à celui qui s'est emparé de lui. Cette responsabilité de l'hôte s'étend à tous les genres d'effets ; mais il ne paraît pas qu'elle soit toujours invoquée : 600 piastres est le montant général de l'amende, n'importe quelle soit la valeur de l'objet volé.

Un atalik est non-seulement chargé de nourrir et d'habiller gratuitement son élève et de faire de même son éducation, mais il lui donne en outre un cheval et des armes ; en un mot, il semble qu'il se substitue à tous égards au père véritable, et qu'il soit plus respecté que celui-ci même. C'est ce dont j'ai eu quelques preuves dans la conduite du fils cadet de cette famille, jeune homme d'un caractère passablement impétueux. L'atalik compte pour sa récompense sur le butin que son fils nourricier peut faire sur l'ennemi, et sur la gratitude de son élève et de la famille quand le temps de tutelle est terminé. Il est de six à huit ans. Il va sans dire que le choix que fait le père d'un atalik pour son fils est une chose fort importante. Je n'ai ouï parler d'aucun reproche qu'on aurait eu à faire à des ataliks ; pourtant un noble d'Adughûm qui avait perdu sa voix aux conseils et s'adressait à moi pour que

je la lui fisse rendre, attribuait son malheur à la pauvreté de l'atalik chez lequel il avait été placé, pauvreté qui ne lui avait pas permis d'être convenablement vêtu. Il arrive quelquefois, mais non communément, que des filles sont aussi placées de cette manière pour leur éducation.

Vendredi, 6 octobre. — Mardi dernier nous avons eu de fortes bourrasques soufflant du N.-O.; ce jour-là et le jour suivant il y eut un grand abaissement de température, le thermomètre se tenant le matin de bonne heure à 37°, au lieu de 57 à 59 (1), où il était dans les derniers jours de septembre, et à midi à 48 ou 49°, au lieu de 61 à 64 (2). Aujourd'hui nous avons eu 54° le matin et 61 à midi. Depuis mon arrivée au mois d'avril, le seul coup de vent dangereux qu'on ait éprouvé sur la côte a été celui du 24 septembre.

Mardi soir M. L*** est revenu, ramenant avec lui notre compatriote récemment arrivé, dont les dehors me font espérer de trouver en lui une acquisition agréable. Il paraît voyager pour son plaisir et par amour pour les aventures; car l'intérêt qu'il porte à la cause du pays ne saurait jusqu'à présent être aussi vif que celui que M. L*** et moi nous éprouvons, — bien que naturellement cet intérêt doive être réel, sans quoi il ne se serait pas exposé au danger de le visiter, ayant, lui aussi, été rencontré par *quatre* bâtiments russes qui lui ont donné la chasse. J'espère que nous trouverons quelque soulagement dans son ardeur plus fraîche. La manière dont il fut reçu dans le sud, à Agûïa, ou il débarqua (3), ne fut nullement encourageante; car les gens

(1) 2° 2/10 Réaum., au lieu de 11 à 12°. (*Trad.*)

(2) De 7 à 8° Réaum., au lieu de 13 à 14 environ. (*Trad.*)

(3) Ne serait-ce pas l'*Achaïa Vetus* de la carte du major Rennel *? (*Note de l'auteur.*)

* Cette question de géographie comparée a déjà été soulevée dans une de nos notes du ch. III (ci-dessus, p. 62), et nous a paru susceptible d'une autre solution; néanmoins nous ne pouvons nous prononcer positivement avant un examen plus approfondi auquel ni le temps ni l'espace ne nous permettent de nous livrer ici, mais qui trouvera place ailleurs. (*Trad.*)

du voisinage ne purent comprendre l'objet de sa visite, tel qu'il le leur expliquait, et persistaient obstinément, en dépit d'une lettre d'introduction qu'il avait eue d'un Turk respectable, à soutenir que ce devait être ou un ambassadeur anglais ou un espion russe. Ils furent même jusqu'à annoncer la résolution où ils étaient de le retenir jusqu'à ce qu'on eût écrit à son sujet à Constantinople. On ne put leur persuader non plus que la poudre et le plomb que ce gentleman avait apportés avec lui, dans l'intention d'en faire des cadeaux aux personnes de qui il pourrait recevoir des civilités, n'étaient pas envoyés par lui comme présents des gouvernements anglais ou turk. M. L***, à son arrivée, le trouvant dans un tel embarras, il fut convenu que le mieux que pouvait faire notre compatriote était de prendre le caractère d'ambassadeur qu'on lui attribuait ainsi par force, caractère auquel la nouvelle de la mort du roi qu'il apportait avec lui servit en quelque sorte à lui aplanir la voie. Une adresse fut en conséquence rédigée en turk à l'effet d'annoncer cette nouvelle véritablement triste (pour les Circassiens), et de les informer de l'inévitable ajournement que subirait l'examen de leur cause en Angleterre, par suite de la suspension temporaire et de la réorganisation du gouvernement, et en même temps les assurant de l'intérêt toujours aussi vif que leur portait Daûd-Bey, de qui ils pouvaient compter entendre parler en temps opportun. Un congrès de 7 à 800 personnes se réunit; notre compatriote y parut sous le costume des archers Royal-Edinburgh, et l'adresse ayant été lue, elle parut causer une satisfaction générale. On n'apporta plus aucun empêchement à ce que M. *** poursuivît son chemin, et il reçut des chefs du voisinage quelques invitations pressantes d'aller leur rendre visite, invitations qu'une indisposition temporaire, le désir qu'il avait de s'avancer au nord, et le sentiment de ce qu'il se devait après sa première réception plus qu'équivoque, le portèrent

néanmoins à refuser. Quant à sa poudre et à son plomb, il fut jugé inopportun de combattre plus longtemps la conviction où étaient les habitants que ces objets avaient été envoyés pour être distribués entre eux. On laissa donc le congrès agir comme il l'entendit à cet égard, et la portion qu'il alloua à cette province a été tout ce que M. *** en a rapporté avec lui (1).

Samedi 7. — Deux déserteurs russes et un prisonnier

(1) M. Longwood raconte dans sa relation (*A Year among the Circassians*, II, 150 et suiv.), l'excursion au sud que M. Bell vient de mentionner. Comme elle fournit quelques indications géographiques, nous allons la transcrire, mais en élaguant tout ce qui ne tient pas à la connaissance directe du pays.

M. L. prévient d'abord que son intention n'est pas de s'étendre minutieusement sur sa course, mais seulement d'en rapporter les principaux incidents. Parti de Semez le 8 septembre, comme il a été dit à la fin du chapitre précédent, il arriva le soir du premier jour, après une marche fatigante par des défilés profondément encaissés où il perdit son chemin, à un hameau considérable qui se trouva être celui où, comme on l'a vu, il avait laissé ses marchandises. « Nos chevaux, continue M. L., étaient trop fatigués pour marcher le lendemain, qu'on perdit à en trouver d'autres à louer. Le matin suivant nous reprîmes notre voyage, et nous suivîmes jusqu'à Pchat la route récemment construite par les Russes; de là il nous fallut quatre heures pour atteindre Tchopsïn, distance où les Russes, à en juger par les traces de leurs campements, avaient employé précisément le même nombre de jours. Cependant, par comparaison, la route était facile, suivant presque continuellement des vallées spacieuses et ouvertes, et présentant un point seulement où une armée pouvait être aisément arrêtée dans sa marche, ce dont, au reste, les habitants n'avaient pas manqué de profiter, ainsi qu'on en pouvait juger à l'état des arbres brisés et hachés.... De Tchopsïn nous continuâmes de suivre la route qui conduit à Djouga ou Jûbghe (si on peut appeler route un sentier difficile et embarrassé au milieu de rochers et de forêts), qui en est éloignée d'environ 16 milles au sud. A un endroit près de Djouga, couronnant une éminence boisée dans un espace d'environ un quart de mille, s'élève un double rempart composé d'immenses pierres plates et droites, où la nature a imité l'art assez bien pour donner aux habitants la croyance que c'est ce qu'ils nomment un *geneviz*, c'est-à-dire les restes d'un ancien

enlevé à Williamineff sont passés ici, et nous avons su par eux que l'empereur et son fils, en se rendant à Tiflis, ont touché à Ghélendjik, où ils sont arrivés sur un bateau à vapeur et où ils ne sont restés que deux jours. Ils y étaient mardi dernier durant la bourrasque. Ils en sont partis pour Redût-Kaléh, d'où ils se sont dirigés sur Tiflis. Je présume qu'ils reviendront par Vladi-Kaukas, et bien escortés.

Pendant la relâche de l'empereur le feu prit à Ghélendjik.

château génois. Mais en l'examinant de plus près, ce prétendu château se trouva n'être que les parties saillantes d'une stratification de schiste. Nous descendîmes enfin, par une vallée disposée en terrasses superposées et s'ouvrant sur la mer, jusqu'aux bords d'une jolie crique boisée qu'une langue de terre sépare de Djouga, et d'où la côte au nord est entièrement visible jusqu'à Pchat.

« Avançant au milieu des cailloux de la plage, nous tournâmes la pointe et atteignîmes la baie de Djouga. J'appréciai d'un seul coup d'œil les avantages qui concourent à la rendre inexpugnable, et qui lui tiennent lieu de fortifications régulières. Le bouquet d'arbres majestueux, ou *kodosh*, consacré aux rites de l'ancien culte des habitants, et déployant ses lignes sur le front tout entier de la baie, présente un rideau pour le moins aussi impénétrable que celui d'un fort russe.....

« Nous reprîmes, le lendemain matin, un voyage qu'il nous fallut encore trois jours pour terminer, et dont la plus grande partie ne se trouva rien moins qu'agréable. La route était restreinte à un étroit sentier sur la plage, entre les rochers et la mer.... De temps à autre, pourtant, nous rencontrions une ouverture dans cette muraille de rochers, servant d'issue à quelque torrent, et permettant d'apercevoir en passant le paysage féerique qui se déployait à l'intérieur. Chaque fois, aussi, que la délicieuse source d'eau fraîche surgissait à travers le rocher, la fontaine et la tasse, toutes grossières qu'elles fussent, indiquaient que l'islamisme (corrompu, il est vrai, par les rites païens) avait étendu sa domination sur la terre de notre pèlerinage.

« Nous passâmes pendant notre marche deux baies très-considérables, Chapsûk (Chapsekoûa) et Taopsa, où les Russes ont depuis élevé des forts. La première est à un mille et demi à peine de Djouga, et, en conséquence de la plus grande facilité qu'elle présentait pour une attaque, elle a été occupée de préférence à cette place. Taopsa est à environ 5 milles plus au sud....

Aussitôt qu'il fut éteint, Williamineff et son armée quittèrent la place, à l'effet, dit-on, de repasser le Kûban, conformément aux ordres de l'empereur. On les dit en ce moment à Abûn.

***Vendredi* 13. — On a reçu avis que l'armée russe a quitté Abûn et repassé le Kûban. Il est à espérer, et je crois qu'on peut en partie s'y attendre, qu'elle ne sera pas à même de ré-**

« A mesure que nous approchions d'Ouwya (Agûïa), la mer cessait d'être repoussée par les rochers, et les hauteurs, se retirant graduellement, laissaient entre elles et la plage une large et riante bordure de terrains en prairies, où s'élevaient çà et là des groupes d'arbres fruitiers, portant, outre leur propre charge de prunes, de pêches ou de châtaignes, de riches grappes de vignes sauvages. Cette vigne, quoique petite, a une saveur douce et agréable, et les Abasiens en font du vin. Celui que je bus était aigre et faible; mais il m'a été dit que plus loin, au sud, on peut en avoir de très-bon. Dans le Natu-Koitch (Notouhatch) et les plaines du Kûban, la vigne est presque improductive, et la même remarque peut s'appliquer à tous les autres arbres à fruit. Mais le sol, en compensation, est de la qualité la plus riche; au lieu que dans l'Abasie il est pierreux, et, comparativement, stérile. Je ne rencontrai nulle part les nombreux troupeaux de moutons et de gros bétail que j'étais accoutumé à voir dans le nord, et non-seulement le bétail, mais les hommes eux-mêmes et les chevaux semblaient être d'une race rabougrie et inférieure. »

C'est à l'endroit que notre voyageur nomme Ouwya, et qui porte plus correctement sur la carte de M. Bell le nom d'Agûïa, que la petite caravane rencontra l'Anglais au-devant duquel l'impatience avait poussé M. Longwood. M. Bell a rapporté succinctement les principaux incidents de cette rencontre et de ce qui s'ensuivit; nous ne nous arrêterons donc pas sur cette partie du récit que nous nous sommes proposé d'extraire, comme offrant un complément naturel de notre texte. Sous le point de vue géographique, le retour de M. Longwood, par le même chemin suivi en venant, ne donne lieu non plus à aucune remarque nouvelle. Nous nous arrêterons cependant pour terminer sur un incident dont M. L. fut témoin à Djouga, parce qu'il fournit un curieux spécimen du culte populaire de cette partie du pays.

« Le quatrième jour après notre arrivée, dit M. L., nous aperçûmes un grand concours de gens des deux sexes dans le bois sacré

parer la perte des approvisionnements détruits dans l'incendie de Ghélendjik, de manière à pouvoir tenter une autre incursion avant l'hiver ; et je regarde comme impossible que l'hiver venu on puisse reprendre les hostilités sur une échelle un peu étendue, à cause de la nature des chemins, impraticables pour l'artillerie. Telles étant les probabilités quant à la guerre, nous redoublons d'efforts pour purger le pays d'espions et de traîtres. Déjà on a découvert et châtié rigoureu-

qui borde le fond de la baie. Les sons des instruments et les cris de joie qui, pendant tout le jour, partirent des antiques abris des bois, excitaient fortement notre curiosité, d'autant plus que nous n'avions pas reçu l'invitation d'y assister, et que nous ne voulions pas être indiscrets. Mais l'interprète de Nadir-Bey (c'était le nom qu'avait pris l'Anglais nouveau venu), qui ne se mettait pas en peine de tels scrupules, surtout quand il avait flairé quelque occasion de plaisir ou de régal, était un des spectateurs de la fête, et un spectateur nullement oisif. Nous sûmes par lui quelle raison avait empêché de nous inviter. Le peuple était réuni pour la célébration d'une fête païenne, et, comme les stricts musulmans n'assistaient jamais à ces sortes de fêtes, on avait présumé *à fortiori* que nous refuserions aussi de l'autoriser par notre présence. Nous nous amusâmes fort de la description que le hadji nous fit des cérémonies. L'image en bois de la déité *Séosérès*, qui consistait en un poteau traversé vers le haut par un bâton formant croix, avait été plantée au centre du bois ; puis les garçons et les filles s'étaient mis à danser autour. Le plus âgé des patriarches présents, officiant comme prêtre, s'était ensuite avancé et avait prononcé des actions de grâces pour le succès de la moisson. Puis des offrandes sous forme de pain, de miel et de fromages triangulaires, et, finalement, une large tasse de *bozé*, avaient été dûment présentées à l'idole ; et comme elle ne se montrait pas disposée à y faire honneur, on les avait distribuées entre ses adorateurs. Pour couronner le tout, un taureau fut amené au pied de la divinité de bois, et offert en sacrifice, en lui coupant la gorge avec un *cama*. Puis la victime fut emportée, rôtie et partagée entre la multitude, dont, par le fait, cette partie de la cérémonie semblait avoir été l'objet principal ; et, jusqu'à ce que l'islamisme puisse fournir un prétexte aussi satisfaisant pour des réunions de ce genre et le festin qui s'ensuit, il ne paraît guère probable que les joyeux rites de l'ancien paganisme soient de si tôt abandonnés. » (*Traduct.*)

sement huit ou dix de ces misérables. De leur côté, les gens du Chapsuk ont mis fin au projet russe d'une foire sur le Kûban, près d'Abûn.

Les provinces situées sur le Kûban à l'est du Chapsuk, c'est-à-dire Psadûg, Hatukwoï, Temigûï, etc., sont en ce moment dans une passe pénible, — résultat naturel de leur situation exposée et de leur politique de temporisation. Leurs chefs furent dernièrement invités à passer sur le territoire russe, sous prétexte d'une conférence ou pour quelque autre motif apparent du même genre, et alors on leur dit qu'il leur fallait attendre l'empereur pour lui exprimer leur allégeance. Ils s'y refusèrent, attendu qu'ils n'avaient jamais été sujets russes, mais qu'ils avaient seulement échangé avec la Russie l'engagement de ne pas se faire la guerre de part et d'autre et de ne pas violer leurs frontières respectives, ajoutant qu'il n'a jamais été promis aux troupes russes d'occuper ces provinces ni d'y avoir pied. A leurs remontrances et à la demande qu'ils faisaient qu'il leur fût permis de retourner chez eux, la seule réponse du commandant de la forteresse d'Yekaterinodar fut qu'il avait ordre de les retenir. Il fut alors question de les faire avancer plus loin dans l'intérieur, et ils commencèrent à craindre qu'on n'eût l'intention de les traiter comme on avait traité quelques années auparavant les chefs de la Kabarda, qui avaient été pareillement invités à entrer sur le territoire russe, où depuis lors on les a gardés comme otages de la tranquillité de leurs provinces! Les chefs en question eurent donc recours à une ruse. Trois d'entre eux s'évadèrent et excitèrent le peuple à faire grand bruit de la crainte où ils étaient d'être attaqués par les Abazaks, parce que leurs chefs étaient allés en Russie à la rencontre de l'empereur. Sur ce, les chefs renouvelèrent leurs remontrances contre la détention où on les retenait; mais la seule réponse que leur fit de nouveau le commandant fut qu'il devait agir conformément à ses ordres.

Il se pourrait que l'on supposât en Angleterre que comme deux provinces circassiennes seulement sont actuellement en guerre déclarée contre la Russie, quelques-unes des autres, notamment celles de la frontière à l'est du Chapsuk, peuvent être en quelque sorte soumises et possédées par cette puissance. Il n'en est rien. La totalité de la Circassie est en ce moment libre et indépendante de la Russie, et en situation d'établir tel gouvernement qu'il lui plaira et de conclure des traités avec telle puissance qu'elle e jugera convenable. Il n'y a pas de gouverneur russe établi dans le territoire circassien ; jamais la Russie n'a même tenté d'y promulguer un ukase ou un édit. Sauf la route militaire de la Géorgie par Vladi-Kaukas, route hérissée de forts, et pour la protection de laquelle la Russie paye une redevance annuelle aux tribus voisines, aucune portion de la Circassie ne peut être traversée par un Russe, et sur cette route même une nombreuse escorte de soldats et de canons est indispensable. Le Notouhatch et le Chapsuk sont les deux provinces qui quant à présent poussent la guerre, partiellement aidées par la puissante province d'Abazak ; mais la seule différence entre elles et les autres provinces frontières, c'est que celles-ci ont jugé convenable de conclure avec la Russie des conventions par lesquelles on s'engage de part et d'autre à ne pas s'inquiéter. En un mot, la Russie ne possède pas un pied du sol de la Circassie, à l'exception du terrain dont elle s'est emparée par la force, où elle a élevé des citadelles, et où elle continue de se maintenir en vertu de ses canons, aucun de ses sujets n'osant s'aventurer au delà du rayon que protégent leurs batteries, sauf dans des intentions hostiles. Qu'on la mette au défi de prouver la loyauté d'un seul de ces établissements, et alors on verra exposées au grand jour l'effronterie et la fausseté avec lesquelles elle cherche à abuser l'Europe quant à sa possession de ce pays.

Lundi 23. — Mes compatriotes s'étant engagés à prendre

part à la première entreprise régulière contre les Russes, tandis que moi j'ai jugé convenable d'agir autrement, je craignais de perdre dans l'estime des Circassiens (quoique leurs anciens m'aient suggéré la convenance de ne pas adopter un caractère belligérant), et je ne suis pas fâché de voir grandir pour moi en compensation une réputation d'une autre nature que m'avait déjà faite en partie ma pratique quasi-médicale, jointe à mon zèle pour la recherche des fossiles, des plantes, etc., mais qui est arrivée à maturité par suite de la prédiction que j'avais faite de l'éclipse de lune du 13, prédiction dont l'avis fut transmis dans différentes directions, avec une exhortation aux habitants de ne pas regarder cette éclipse comme un présage défavorable, ce qu'autrement ils n'auraient certainement pas manqué de faire, conformément à une croyance générale chez les musulmans. Bien que j'aie dit à Chamuz et à d'autres que cette connaissance des phénomènes futurs s'acquiert par le calcul, comme néanmoins cela passe leur compréhension ils ont trouvé plus conséquent à leurs idées de m'investir de pouvoirs surnaturels. Cette opinion qu'on s'est faite de moi a porté ses premiers fruits dans l'incident suivant. Au milieu d'une forêt qui occupe le centre de cette vallée est une très-grande enceinte formée d'énormes pierres, et que l'on croit être la tombe de quelque puissant chef d'autrefois, d'autant plus que les pierres passent pour ne pas être de cette partie du pays. Il y a quelques mois qu'ayant fait une excursion jusqu'à cette tombe j'exprimai un grand désir de la voir ouverte. Mais tout manquait, les outils, les bras et la bonne volonté; et on nous conta en outre l'histoire merveilleuse d'une précédente tentative faite sur une petite échelle, — tentative dont on reconnaissait les traces, — pendant laquelle les hommes employés à cet ouvrage furent épouvantés par d'étranges et terribles bruits, et par ce qui arriva à l'un d'entre eux dont la tête fut tournée sens devant derrière sur ses épaules. Bref on supposa que ce lieu

était hanté par un *djin* ou revenant, qui attaquait ceux qui osaient violer sa retraite. Nous renonçâmes donc à l'entreprise, et il se peut que nous n'y eussions plus pensé si les Circassiens, enhardis sans doute par le résultat de ma prédiction de l'éclipse, n'étaient venus d'eux-mêmes m'informer qu'ils s'étaient réunis un certain nombre pour faire une seconde tentative sur la tombe, pourvu que je promisse d'être présent. Je le leur promis ; et le lendemain une troupe de 30 à 40 hommes se réunirent. Je n'avais pas eu le temps de descendre que déjà deux messagers étaient venus presser mon arrivée. Le tableau qui s'offrit à moi aurait fait un bon sujet pour le pinceau. Un vent assez fort qui agitait la forêt au-dessus de nous, et qui gémissait parmi les arbres à demi dépouillés, ajoutait au *terrible* de la scène. Les ouvriers travaillaient dans le silence de l'attente, que partageaient les spectateurs, et ceux-ci, pressés sur les bords de l'excavation et suivant d'un regard anxieux chaque mouvement des travailleurs, ne levaient les yeux de temps à autre que pour les porter sur les miens, chaque fois qu'un os, ou une grosse pierre, ou un fragment de marbre, ou quelque trace de construction, semblait annoncer qu'on approchait de la retraite redoutée du djin, ou de l'endroit où était déposé le trésor espéré Un groupe de fumeurs se tenait à part, près d'un grand feu allumé au milieu des broussailles et des troncs d'arbres tombés; et non loin de là, attachés aux branches, nos chevaux hennissaient d'impatience. On me consulta sur la place où il fallait tenter l'ouverture, et on me demanda aussi si je pensais qu'on pût s'attendre à trouver un trésor. Sur ce dernier point, je ne donnai pas un espoir que je n'avais pas moi-même; mais je leur dis que peut-être on pourrait découvrir quelques anciennes armes. Je présume, toutefois, que mon expérience de magicien ne leur paraissait pas bien grande quant à la découverte des trésors; car en dépit de mes pronostics peu encourageants ils travaillèrent trois jours entiers,

et s'enhardirent assez contre le danger, par suite de mes assurances et de leur propre expérience, pour travailler le troisième jour sans que je fusse là. L'enceinte fut creusée jusqu'à la base des constructions qui la formaient; mais toute la récompense que ce travail nous valut fut un nid d'écureuils de terre (excessivement gras), un serpent, quelques ossements, et des fragments de vase de poterie rouge. J'ai conservé la peau des premiers dans ma collection d'animaux circassiens, principalement d'oiseaux.

Lundi 23. — A cette époque, et durant une quinzaine environ, on célèbre une très-ancienne fête appelée *Merem*. Des troupes de jeunes gens vont de maison en maison, et passent la nuit à danser, à chanter, à se régaler de *bozé*, etc. Une partie de la cérémonie consiste à agiter en l'air des galettes dans lesquelles on fait entrer du fromage, pendant que tous les assistants profèrent à grands cris une invocation à Merem, lui demandant de leur envoyer toujours santé, abondance et bonheur. Cette fête est tombée en désuétude dans le nord du Notouhatch, sauf dans ces environs; mais elle est encore en vigueur dans le sud et l'est. Les Circassiens d'ici disent qu'elle fut instituée, au temps où le christianisme était dominant dans le pays, en l'honneur de la mère de Jésus.

Un homme du Chapsuk qui revient du Psadûg, d'où on lui avait demandé de rapporter les nouvelles, nous apprend que les chefs qu'on avait attirés en deçà des lignes russes ont été relâchés. Ils étaient au nombre d'environ 150, et on les a gardés près d'un mois pour les faire trouver au passage de l'empereur. Williamineff, à son arrivée à Yekaterinodar, employa tous les arguments pour les réconcilier avec le tour qu'on leur avait joué; mais ce fut en vain. La fermeté des princes obligea de les relâcher.

On vient de m'apporter deux échantillons de roches extraits d'une colline près de l'Adughûm, et qui sont évidemment volcaniques. Ils ressemblent à de la pierre ponce.

CHAPITRE XII.

Visites chez les *tokavs*. — Source salée. — Source de poix. — Surabondance de fêtes circassiennes. — Plaine du Kûban. — Nouvelles russes. — Renégats circassiens. — Ostentation circassienne. — Poésie et chants circassiens. — Fêtes des funérailles.

Vallée de Psébebsi, mercredi 1er novembre 1837. — Nous sommes ici au hameau de Haûd-Okû Mensûr, — de la noble et influente fraternité de Tchûpako, — le premier chef de guerre de cette province. Tandis que j'écris, tout le monde est à tirer au blanc avec des armes à feu. Nous avons quitté Semez samedi dernier, et le premier soir nous fîmes halte à la maison d'un digne *tokav* (1), à quelques milles d'Anapa. En addition à notre nombreuse troupe (nous étions neuf, y compris les domestiques) et à notre escorte, deux charrettes chargées de femmes arrivèrent dans la même soirée; néanmoins tout le monde parut être le bienvenu, et le grenier fut à notre disposition pour la provende de tous nos chevaux. En traversant la vallée, nous nous approchâmes à portée de canon du fort russe extérieur, et nous vîmes des piquets circassiens qui en étaient beaucoup plus rapprochés; mais les seules nouveautés que je remarquai durant cette course furent quelques faisans que nous fîmes lever, et de nombreuses marques de sangliers qui sillonnaient le sol. Ces derniers animaux sont, dit-on, en très-grand nombre dans les forêts avoisinantes.

Le second soir nous nous arrêtâmes à un groupe de hameaux appelé Khopessa, situé sur le front d'une éminence d'où la vue embrasse la totalité des établissements russes des

(1) Terme tatare équivalant au mot circassien *thfokouafl*, et plus euphonique.

environs d'Anapa, et s'étend au delà sur la mer et jusqu'aux lointaines montagnes de la Krimée.

Lundi, nous n'étions pas partis depuis longtemps pour la vallée d'où j'écris en ce moment quand une vive canonnade se fit entendre sur nos derrières. Quelques Circassiens qui arrivèrent peu après nous informèrent qu'il y avait eu un engagement amené par une sortie qu'avaient faite les Russes pour aller couper du bois dans une forêt située précisément au-dessous de l'endroit où nous logions. Attaqués par cent cinquante Circassiens, ils avaient été obligés de renoncer à leur dessein.

J'ai rencontré ici un curieux exemple de la crédulité des gens de ce pays à l'égard des facultés inventives des Européens. M'informant comment avaient été produites quelques masses vitrifiées que j'avais trouvées sur le sol, on me répondit que « c'était une substance avec laquelle les Russes avaient brûlé l'année précédente une cabane qui existait là. » Cette vitrification avait probablement été occasionnée par l'alcali d'une plante qui faisait partie du chaume de la couverture.

Nous logeâmes lundi soir chez Aretin, Arménien qui réside sur un point très-pittoresque de la partie supérieure de cette vallée. Aretin est l'atalik du fils de Mensûr. Nous vîmes là pour la première fois un second étage, ou plutôt un poulailler, auquel on arrivait par une montée en bois. Les chambres de toutes les autres maisons que nous avions vues jusqu'alors sont au rez-de-chaussée.

Mensûr nous fit une réception cordiale, et nous exprima le regret que l'état de son pied ne lui eût pas permis de nous voir fréquemment. Un des objets de notre visite était de tâcher de le guérir, et le cas ne paraît pas désespéré, quoique la blessure remonte à vingt ans; car évidemment il avait été mal soigné. Il a eu le pied gelé, et a perdu par suite tous les doigts et l'avant pied. Malgré cette situation, son esprit, étranger au

repos, n'était occupé que des moyens de pousser la guerre avec vigueur durant l'hiver, aussitôt que son pied lui permettra de se remettre en selle. Aidés de son expérience et de son excellent jugement, nous fûmes bientôt fixés sur les opérations auxquelles nous pourrions coopérer avec le plus d'avantage pour le pays. Au nombre de ces opérations est la prestation d'un serment (dont il sera question ci-après), et un voyage dans les parties nord de l'Abazak, voyage dont Mensûr nous promet d'être, s'il est possible.

Il n'y a pas une femme dans le hameau de ce chef. La sienne est morte. L'an dernier la peste lui fit perdre de quarante à cinquante serfs, et deux femmes qu'il a achetées cette année sont aussi mortes. Pourtant, loin de s'abandonner au désespoir, et quoiqu'il ait la soixantaine, il a résolu de se remarier, et à cet effet il nous a priés de lui changer contre un arc le pistolet anglais que nous lui avions donné, l'arc étant un ingrédient indispensable parmi les articles qui se donnent généralement pour prix d'une femme.

Sûmaï, samedi 4. — Mercredi dans l'après-midi nous nous mîmes en route avec une nombreuse escorte pour la seconde vallée à l'est de Psebebsi (1). Cette vallée porte le nom d'Ouaps. Nous fûmes hospitalièrement reçus au hameau de quatre frères tokavs, dont les nombreuses cabanes sont assises sur un cours d'eau dans une situation des plus pittoresques, au milieu de collines entièrement boisées. Le lendemain, en nous rendant ici, on nous conduisit au hameau d'un autre riche tokav, dans la vallée qui s'étend immédiatement à l'est de celle de Mensûr, où nous fûmes de nouveau traités avec une profusion dont notre hôte avait précédem-

(1) *Bebsi* est le nom propre, car *psé* signifie eau et rivière en tcherkesse (*voyez* dans Klaproth, *Voyage au Caucase*, t. II, le vocabulaire tcherkesse). Aussi cette particule *psé* se reproduit-elle, sur toute l'étendue de la côte circassienne, dans la composition d'un grand nombre de noms de lieux. (*Traduct.*)

ment donné une preuve plus décidée en hébergeant à son hameau environ cent trente individus du voisinage réunis à l'effet de s'engager par un serment mutuel à ne pas entretenir de relations avec les Russes, à découvrir et à punir les espions, et à faire tout leur possible pour supprimer le vol dans leur voisinage.

Apprenant qu'il existait une source salée près de cette maison, nous nous en procurâmes de l'eau, et nous trouvâmes que 75 onces de cette eau donnaient une once de très-bon sel. Mais l'eau d'un ruisseau qui passe auprès semble s'infiltrer dans la source; et je ne doute pas que si cette dernière était convenablement entourée et qu'on y fît les excavations nécessaires, la saumure ne se trouvât beaucoup plus forte et très-abondante. On dit qu'une source de poix minérale existe dans ces environs, et qu'on s'en sert pour enduire les roues des charrettes et à d'autres usages. Le dépôt de sel dans cette partie du pays doit être considérable, car, outre cette source, il nous en a été cité nombre d'autres.

Nous avons trouvé notre hôte ici à la veille de partir pour Tchopsïn avec quatre moutons, du millet, du miel, etc., pour sa part de contribution à un festin funéraire d'un parent tué lors de la dernière invasion.

Une petite caisse de poudre a été par inadvertance donnée à un noble et à un tokav pour qu'ils se la partageassent; le premier a poliment refusé sa part, et plus tard il a dit à mon domestique qu'il en avait agi ainsi parce que partager un présent avec un tokav était incompatible avec la dignité de son rang.

Je viens d'apprendre quelques nouvelles particularités au sujet des fraternités; et ces informations, aussi bien que d'autres de la même sorte, doivent se prendre à mesure que je les recueille, attendu qu'il pourrait me devenir nuisible, en excitant des soupçons, de me mettre trop systématiquement à réunir et à consigner ce qui se rapporte aux usages

du pays. Un tel mode de procéder pourrait d'ailleurs avoir l'inconvénient de provoquer des réponses auxquelles on donnerait la couleur nécessitée par l'occasion. Il me faut donc continuer de m'abandonner au courant de la conversation.

Si un homme est tué dans une querelle (cause de la plupart des meurtres) par un membre de sa propre fraternité, on calcule à combien se serait montée la part de sa famille dans le cas où le meurtre aurait appartenu à une autre fraternité, laquelle aurait été obligée en conséquence de payer deux cents bœufs ; et il n'y a à payer que cette part à la famille. Dans quelques fraternités, si un membre en tue un autre accidentellement, on ne paye que la moitié de la part ci-dessus mentionnée; dans d'autres il n'y a rien à payer. Les duels sont traités comme meurtres, à moins que la permission de se battre n'ait été obtenue des fraternités des deux parties.

Chamuz est resté derrière nous à Semez pour veiller à la construction d'une écurie destinée à recevoir nos nombreux chevaux durant l'hiver; et il nous aurait déjà rejoints, nous a-t-on dit, s'il n'avait été obligé d'aller à Pchat rendre une visite de condoléance à la famille d'Indar-Okû, par suite de la mort d'un fils de Noghaï (un très-aimable jeune homme), tué d'un coup de feu dans une affaire avec les Russes. On parait mettre un grand apparat dans ces sortes de visites.

Dans une chanson que nous avons entendue ici sur la charmante sœur des Zazi-Okûs, un de ses amants délaissés, parmi les nombreux reproches qu'il lui adresse, la compare, pour l'emportement et la susceptibilité, à la poudre à canon anglaise. Je serais charmé de faire une nombreuse collection de chansons circassiennes, attendu que de tels documents servent souvent mieux qu'aucun autre à faire connaître l'état d'une société telle que celle-ci. Mais je trouve de grandes difficultés à obtenir des chanteurs la patience nécessaire pour que j'en puisse faire la traduction. Le fragment suivant est tout ce qu'en cette occasion j'ai pu recueillir :

« Jetez-vous sans hésiter au milieu de la bataille, le sabre à la main. Celui qui à la guerre enlève du butin est un héros.

« Celui qui succombe en combattant devient un martyr; celui qui n'est pas tué entend retentir ses louanges.

« Ils ont attaché leurs brides ensemble, et formant un carré ils ont combattu ainsi. Le noir cheval de guerre de Khûz-Ali, quoique chancelant de fatigue, emporta son maître du milieu des ennemis.

« Achmet, le chef de la fraternité de Zûch, a rapporté la tête d'un vaillant capitaine. Osman, le frère d'Achmet, a poussé son coursier contre le coursier d'un ennemi, et le Moscov est tombé sous son sabre.... » etc., etc.

Notre hôte d'hier et celui d'aujourd'hui sont tous les deux tokavs, et notre traite de demain nous conduira au hameau d'un troisième. Pendant que nous parcourons comme nous le faisons maintenant cette partie du pays, à l'effet d'exciter les habitants à tenir un nombreux congrès où des mesures pourront être prises contre la trahison et le trafic avec les Russes, et où l'on arrivera aux moyens de laver le caractère national du reproche d'amour du pillage qu'on lui impute, les chefs paraissent se proposer de nous faire rester pour un temps entièrement parmi les tokavs, afin de prévenir la jalousie qu'ils pourraient ressentir si nous continuions de visiter seulement les nobles.

Psébebsi supérieur, mardi 7 novembre. — Nous sommes ici dans une partie encore plus pittoresque de cette vallée, — un amphithéâtre de montagnes rocheuses bien boisées, quelques-unes coniques et les autres de formes diverses, séparées par quelques fertiles prairies à travers lesquelles serpentent sur un lit caillouteux les eaux limpides et riches en poisson de la Psébebsi. Les hameaux sont nombreux, et les habitants tout à la fois prévenants et curieux. Chez les tokavs, nous ne trouvons pas de différence sensible avec la manière dont nous étions précédemment, soit dans nos tables, soit dans le traitement général, sauf que le coucher n'est pas aussi beau

quant aux étoffes ni généralement aussi propre que chez leurs supérieurs : encore, même sous ces rapports, y a-t-il au total peu à se plaindre. A l'exception de Mensûr, il n'y a pas de noble dans ces environs, non plus que d'ici à Adughûm. Les Zahns (famille de Séfir Bey) commandaient jusqu'à ces derniers temps dans cette partie du pays, et leur suprématie s'étendait d'Anapa à Adughûm.

Le temps est toujours beau et doux. Nous avons eu des gelées blanches pendant quelques matinées; mais cela a disparu, et à midi le soleil est d'une chaleur accablante quand l'ardeur n'en est pas tempérée par une brise de l'est assez forte, qui règne toute la journée sur cette côte.

Notre compatriote nouvellement arrivé (Nadir Bey, comme on le nomme maintenant ici) a été hier voir le pied de notre malade Mensûr, et l'a trouvé faisant vers la guérison des progrès admirables. Aussi Mensûr lui-même était-il plein d'ardeur, et prêt à donner en récompense tout ce qu'il possède, offrant à mon domestique, qui accompagnait le bey, le meilleur de ses chevaux, etc., offres, cela va sans dire, qui ont été refusées. Il parla du prince Pchûgûi en termes hautement laudatifs, et dit que lors de sa dernière visite il avait promis de lui donner une femme et une esclave. Mensûr envoya son gendre prendre des renseignements sur le premier de ces deux présents; mais le rapport ne fut pas assez favorable pour le porter à accepter l'offre. Il préfère, en conséquence, choisir et payer une femme douée de plus de charmes. La beauté paraît être en général la première considération, et les qualités de femme d'intérieur seulement la seconde. Je ne présume pas qu'elles en possèdent beaucoup d'autres.

Adughûm, samedi 11 *novembre*. — Notre traite de mercredi n'excéda pas une heure de marche, mais elle fut extrêmement agréable. A mesure que l'on remonte la vallée de Pséhebsi, les collines boisées et de formes fantastiques qui se rapprochent et encaissent profondément la petite rivière don-

nent à la scène un caractère plus intéressant; s'écartant de nouveau, elles forment plus loin une très-jolie vallée appelée Chesh, où nous trouvâmes chez quelques frères de la classe des tokavs un logement propre et commode et une bonne réception; leur maison des hôtes est enclose avec une grande recherche et très-bien construite. Les collines environnantes paraissent être principalement un conglomérat de coquilles de mer et de sable, formant une pierre passablement dure. A partir de Chesh, nous franchîmes la colline diagonalement de manière à arriver à 4 ou 5 milles de la plaine du Kùban; et à cette distance nous traversâmes plusieurs petites vallées, parmi lesquelles je reconnus seulement les noms de la Psiff et de la Godowhaï comme tributaires du Kùban. La seule vallée qui me frappa comme remarquable par sa fertilité, son étendue et sa beauté, fut celle de la Godowhaï. Je dois signaler notre première halte à Sufu pour deux raisons. L'une, c'est que notre hôte donna le premier exemple que j'aie rencontré dans ce pays d'une répugnance positive à nous recevoir. En apprenant cela, M. L***, Ali-Bey et moi nous remontâmes immédiatement à cheval, en déclarant que nous étions décidés à bivouaquer plutôt sur les hauteurs que d'occuper une maison contre la volonté du propriétaire. Ce mouvement rappela à lui notre bourru d'hôte, et lui fit envisager avec effroi le déshonneur qui retomberait sur lui si des étrangers étaient repoussés de sa porte. Il se jeta vivement devant le cheval de l'un de nous et nous retint tous avec insistance, pendant que ses gens se donnaient un grand mouvement pour mettre la maison en ordre. Dans le cours de la soirée, il nous fut expliqué que la mauvaise volonté de notre vieux tokav, qui est très-riche, avait une double cause : d'abord, qu'il n'avait été prévenu que peu d'heures avant notre arrivée, au lieu de l'être un ou deux jours d'avance, comme l'avaient été les vorks, disait-il; — ensuite, qu'il avait voyagé quelque temps en notre compagnie et était venu plusieurs

fois nous voir à Semez, sans avoir reçu aucun présent! Il parut, néanmoins, véritablement honteux de l'extrémité à laquelle sa mauvaise humeur l'avait poussé, — et il tâcha d'en effacer l'impression par la bonne chère et l'empressement.

La seconde raison qui me fit remarquer cet endroit, c'est qu'on nous y montra la source de poix minérale que j'ai précédemment mentionnée, et qui est tout proche. Cette poix a la couleur du pétrole ; mais il est possible que ce soit de la naphte colorée par l'action de l'air, comme je crus le voir en agitant la source. J'en fis apporter à notre maison, et j'allumai une mèche que j'en avais imbibée, ce qui parut être nouveau pour ceux qui se trouvaient là, car notre hôte saisit la mèche et l'emporta chez lui en courant pour la montrer brûlant à sa femme. Un conglomérat de coquilles de mer fut la seule pierre que je trouvai près de cette source. Il existe, dit-on, d'autres sources du même genre dans cette partie du pays.

Adughûm, 13. — Le hameau où nous sommes est, dans ce riche et populeux district, le troisième où nous ayons été reçus et cordialement traités sans qu'on eût été prévenu de notre arrivée ; et comme, nous et nos domestiques, nous formons une troupe de neuf personnes, ainsi que je l'ai dit, outre une nombreuse escorte — dont une partie mange toujours avec nous, — les préparatifs de nos repas ne doivent pas être pour eux une petite affaire. Hier au soir, quand tout le monde nous eut quittés, le tokav chez qui nous logeons vint nous trouver. — Mon père était très-estimé, nous dit-il ; il eut toujours de l'influence et était fort écouté dans les conseils ; mais moi je ne jouis que de peu de considération politique, et je ne puis espérer d'imiter mon père que dans son hospitalité. Je serais désolé de fermer la porte qu'il tint toujours ouverte, car lorsque je reçois des étrangers, il me semble être revenu au temps de mon père. J'espère donc que vous mettrez à l'épreuve mon amitié pour vous en ve-

nant loger chez moi chaque fois que vous reviendrez dans ces environs.

Adughûm, 14. — Aujourd'hui mes deux compatriotes ont poussé une reconnaissance jusqu'au fort d'Abûn, distant de deux ou trois heures de marche à cheval ; moi qui l'ai déjà vu, j'ai préféré explorer le pays qui s'étend vers le Kûban. Je suis en ce moment dans une assez grande inquiétude au sujet de mes compagnons et de leur escorte, car en revenant de ma course j'ai entendu à cinq reprises différentes le bruit du canon.

Mes amis viennent de revenir tous sains et saufs ; ainsi donc je puis poursuivre ma propre histoire. La leur aurait pu devenir assez triste, car ils ont suivi un assez long chemin à portée des canons du fort, et deux boulets leur sont passés de près au-dessus de la tête (1).

A quelque distance de ce hameau l'épaisse forêt qui l'entoure se termine. A cette forêt succédèrent de simples bouquets d'arbres, entremêlés de hameaux et de champs cultivés d'une riche apparence. En une heure et demie de marche à cheval, nous laissâmes tout cela derrière nous ; et après avoir passé, sur un pont de fascines que les Russes ont construit l'an dernier, une rivière appelée la Nougatchi, qu'on dit se former des eaux réunies de l'Adughûm, de l'Abûn et de la Cheps, nous arrivâmes à l'entrée d'une plaine parfaitement unie parsemée seulement de quelques rares bouquets d'arbres, le reste formant une vaste prairie verdoyante, limitée au loin par une ceinture continue d'arbres indiquant le cours du Kûban. Toute cette plaine est habitable, et le sol en paraît d'une extrême richesse, car les chardons et d'autres plantes annuelles s'élevaient de beaucoup au-dessus de la tête de nos cavaliers. Les parties boisées n'offrent pas d'arbres aussi

(1) M. Longworth donne au récit de cette excursion la couleur plaisante qu'il a su répandre sur un grand nombre de ses aventures en Circassie (t. II, p. 244). (*Traduct.*)

grands qu'on pourrait l'attendre de la profondeur de ce sol d'alluvion ; d'après cette circonstance, je serais porté à penser que les Noghaïs, que l'on dit avoir possédé cette partie du pays antérieurement aux Circassiens, doivent en avoir abattu la forêt, et que c'est seulement depuis peu de temps qu'il lui a été permis de reprendre son empire. Les innombrables traces qui sillonnaient le sol révélaient la présence d'une multitude de sangliers, seuls habitants actuels, avec les daims et d'autres animaux sauvages, de cette portion d'une plaine qui par sa fécondité paraîtrait cependant susceptible de nourrir à l'aise et abondamment plusieurs millions d'êtres humains.

Adughûm, 17. — Pendant que nous nous trouvions au hameau arménien, mardi dernier, on vint m'informer qu'il y avait là un homme qui avait amené avec lui deux chevaux chargés de sel provenant de la foire établie par les Russes vis-à-vis du Chapsuk, et qui s'est rouverte, je le dis à regret. Il va sans dire que je fis connaître à cet homme notre manière de voir à cet égard ; et dans la soirée, quand mes compatriotes furent de retour, un voisin vint nous dire que si nous voulions en donner l'ordre, le sel serait immédiatement saisi et confisqué. C'est ce que nous refusâmes de faire ; seulement nous envoyâmes chercher Mehmet-Effendi, à qui nous demandâmes que s'il était possible le délinquant fût immédiatement puni. Il s'y montra disposé, mais il demanda le temps d'y réfléchir ; et le lendemain matin il nous dit que s'étant consulté avec les anciens de notre escorte, ils avaient pensé qu'il serait prématuré et d'un mauvais effet de se montrer ainsi rigoureux à l'égard d'un seul des nombreux individus du Chapsuk qui sont également coupables ; et que mieux valait attendre l'effet général des mesures qu'un des principaux objets de notre visite dans cette province était de déterminer les habitants à prendre pour prévenir tout commerce de ce genre. Il nous fallut donc, bien qu'un peu à contre-cœur, acquiescer à cet ajournement.

Le lendemain nous devions nous réunir à un nombreux parti, pour aller chasser le daim et le sanglier dans la partie inhabitée de la plaine; mais la matinée fut pluvieuse, et, de plus, on nous prévint que nous pourrions bien faire rencontre de quelques renégats circassiens. Ces Circassiens sont des nobles du Chapsuk de haute condition, un desquels a eu sa maison brûlée et ses biens confisqués, et a lui-même été banni du pays comme ayant reçu et hébergé un officier russe d'Anapa. Ses amis dirent que ce n'était pas un traître, et que c'était de sa part simple erreur de jugement d'avoir ainsi reconnu les attentions qu'il avait précédemment reçues de l'officier; et les membres de sa fraternité furent tellement irrités de son châtiment, que tous ont quitté le pays et ont été s'établir dans une île du Kûban. Quelques altercations s'étant élevées depuis entre eux et leurs voisins de ce côté de la rivière, une rencontre eut lieu le jour même dans la plaine,— où les premiers venaient parfois chasser. — Un des nobles y fut blessé, fait prisonnier, et subséquemment poignardé; et trois autres aussi y furent tués. Il serait certainement à désirer qu'une réconciliation intervînt entre les membres de cette fraternité et leurs concitoyens; mais en dehors de cela le mieux est qu'ils soient ennemis mortels, afin que les premiers ne puissent agir comme négociateurs pour les Russes.

Mardi dans l'après-midi nous fûmes au hameau d'un *beau Nash* (1) de Circassie, Kalabat-Okù Katukwoï, qui, pour la tenue de sa maison des hôtes et l'ordonnance de ses tables, est certainement sans rival dans ce pays; en cette occasion, où il recevait pour la première fois notre compatriote récemment arrivé, il sembla surpasser encore ce que nous en connaissions déjà. Cependant notre plus grand plaisir fut la société du lion de Circassie, Hadji Ghuz Beg, que nous avions rencontré en chemin accompagné d'un seul domestique, conduisant

(1) *Merveilleux* longtemps célèbre à Londres (*Trad.*)

en laisse un cheval de rechange. Nous mîmes tous pied à terre pour répondre à cette courtoisie du vieux guerrier, avec qui nous passâmes toute l'après-midi et la matinée du jour suivant, temps qui fut consacré à la récréation qu'il paraît le plus aimer. Dans la soirée il nous amena un Ossian circassien, — un vieux ménestrel aveugle, qui a composé, et chante en s'accompagnant lui-même sur le violon, la plupart des chants guerriers maintenant en vogue. Il nous donna de longs échantillons d'un grand nombre de ces chants; mon plus grand plaisir pendant qu'il nous les exécutait était d'observer la profonde attention de Ghuz Beg. Ghuz Beg aime la musique avec passion ; et ayant fait lui-même dans plusieurs chansons tantôt la première, tantôt la seconde partie, il nous dit que puisque lui, un hadji, avait chanté, il ne pouvait y avoir de honte à nous de chanter aussi. Il insista donc pour que nous lui donnions quelques spécimens de notre musique nationale, ce que nous fîmes de notre mieux ; et peu à peu Guz Beg et le reste de l'auditoire se sentirent tellement transportés, que plusieurs coups de pistolet furent tirés dans la cheminée. Comme pour compléter ce tableau d'enthousiasme général, une troupe de jeunes filles curieuses se réunit autour de la maison, et quelques têtes se montrèrent timidement à la fenêtre de la chambre où nous étions réunis.

Une des chansons du vieux ménestrel paraissait être une énumération de tous les devoirs imposés aux Circassiens dans la crise actuelle; d'autres étaient satiriques, et provoquaient de vifs éclats de gaîté. Nous payâmes au vieux poëte un tribut de louanges pour le service qu'il rend à ses concitoyens en excitant leur patriotisme, et nous ajoutâmes à ces éloges une preuve plus substantielle de notre admiration. De son côté, il promit de faire de notre bienveillance pour son pays le thème d'une chanson, et nous nous quittâmes ainsi mutuellement satisfaits. Voici un échantillon de la poésie du vieillard :

CHANSON DE GUERRE.

« Quand le général russe arriva à la forteresse de Chad, on convoqua un conseil.

« Le conseil fut transporté à Ferzadi. Ils passèrent la Lûbiz, teignant les eaux de leur sang, puis ils élevèrent le fort d'Abûn.

« Le général aux cheveux blonds est arrivé; que mérite-t-il? — Une grande bataille, répondirent les Circassiens.

« Kazi-Okû Pchémaff, ton cœur était comme le mont Saberkouesch; mais tu es tombé, la tête séparée du corps, sur le champ de bataille, et la porte du paradis t'a été ouverte, et tu y es entré aussitôt.

« Son pied guidait dans la bataille son cheval impétueux; quand il fut tombé ils le couvrirent de sa cotte de mailles.

« Tchûghi Dovlat Mirza, brave avant les années, est tombé martyr sur le champ de bataille.

« Les vêtements de Hadsoûaff-Okû Sûbesch étaient jaunes; et semblable au blaho (1), il cherchait à atteindre le Moscov de son dard.

« Les gens du Chapsuk contemplaient la bataille du penchant de la montagne; mais les gens du Natoubatch se ruèrent sabre en main au milieu du combat, et y furent tués.

« La nuit, Djambolet faisait la garde, et le jour son coursier rapide parcourait le champ de bataille comme une flamme destructive.

« A cheval, Haûd-Okû Mensûr était tout bravoure; dans le conseil il était tout sagesse.

« On dira de toi, Indar-Okû Noghaï, que quoique avancé en âge ton aspect et tes faits d'armes sont ceux d'un jeune homme brave et vigoureux.

« Kûst Tegûmi Dzad, on dira de toi que quoique tes traits soient ceux de la vieillesse, tu as mérité toute une année d'éloges.

« Kalabat-Okû Hatukwoï, fier de lui-même et de son coursier, tira son sabre et entra dans la bataille. Son frère Kûschmûd tira son sabre, et le poitrail de son coursier roux lui eut bientôt frayé passage au milieu des rangs.

« La jeunesse circassienne s'élance au combat, car la jeunesse brave aime toujours la guerre.

« Si vous tombez vous devenez martyrs, et si vous survivez vous en avez à demi la gloire! »

(1) Serpent.

De bonne heure dans la matinée du jeudi, le hadji, qui occupait la seconde maison des hôtes, vint nous trouver à la nôtre; et pendant un excellent déjeuner notre hôte infatigable fit circuler si rapidement une liqueur appelée *chûen* (une sorte de bière de mélasse, mais moins agréable au goût et beaucoup plus forte), que le hadji, bien qu'il se tînt sur la réserve, s'échauffa peu à peu et devint bientôt aussi disposé qu'un enfant à jouer et à plaisanter. Ce n'était pas chose peu amusante que de voir en cet état le fléau de la frontière russe, dont la tête est mise à prix; — un homme que les soldats russes s'imaginent être un puissant prince habitant une forteresse et ayant de nombreux soldats à sa solde, — un homme dont le nom est dans la bouche des mères russes un épouvantail pour leurs enfants. Ses seuls remparts et sa seule force sont le renom que lui ont acquis ses hauts faits.

Nous partîmes de bonne heure, devant nous trouver à une nombreuse réunion convoquée à l'occasion d'un repas de funérailles à quelques milles de là, pour y délibérer avec les chefs au sujet du serment national (ainsi qu'on peut bien l'appeler) qu'il s'agit de faire prêter dans le Chapsuk. Mais nous avions à peine passé le premier enclos, que le cri de guerre et quelques coups de pistolet nous firent revenir sur nos pas pour défendre notre bagage et notre arrière-garde, objets d'une attaque simulée de la part du hadji et d'une nombreuse troupe à pied. Cette attaque repoussée au milieu des éclats de rire et des cris de joie, et notre avant-garde ayant pénétré dans un petit bois, il nous fallut de même courir à sa défense contre une embuscade qu'on y avait placée pour nous attendre. Ces sortes de divertissements ne sont pas rares, et c'est du moins une excellente école pour les chevaux.

L'assemblée funéraire était très-considérable; elle se tenait sur la pente d'une colline, où nous étions exposés à un vent d'est froid et humide. Assis sur des nattes sous un ar-

bre dépouillé, un petit feu qui brûlait à nos pieds nous aida à supporter l'ennui et la fatigue d'une longue attente, pénitence qui semble, là comme ailleurs, être l'inévitable accompagnement d'un dîner où les convives sont en grand nombre. Dans ces occasions funéraires, cependant, cet inconvénient est moins excusable, car les viandes sont toujours froides et presque toujours les mêmes.

Dans l'intervalle, néanmoins, il y eut quelques courses de chevaux et un tir à l'arc au centre de l'espace assez vaste où nous étions réunis; puis notre attention ayant été attirée d'un autre côté par le bruit d'un coup de pistolet, nous vîmes cinq ou six cavaliers s'éloigner au grand galop d'une place où un homme assis sur la terre était entouré de plusieurs personnes, et vers laquelle d'autres cavaliers se dirigeaient rapidement de divers points. Un moment après nous aperçûmes au haut de la colline un homme que l'on soutenait et qui paraissait blessé. Nous étant informés de ce que tout cela signifiait, nous apprîmes que les hommes qui venaient de se quereller appartenaient à la même fraternité, et que l'un d'eux, après avoir vendu à l'autre un prisonnier ou déserteur russe, l'avait immédiatement remmené, et (on le supposait) l'avait une seconde fois vendu aux Russes. Tel étant le cas, au lieu de plaindre cet homme, nous regrettâmes qu'il n'eût été que légèrement blessé au pied; et depuis, nous avons sollicité Mehmet-Effendi de faire de ce traître un exemple immédiat, et de faire châtier cette vente des prisonniers avec la même rigueur que l'espionnage. Il dit que ce doit être un des principaux sujets à discuter dans le congrès qui va s'ouvrir. Autant que je sache, c'est un crime nouveau, et qui jusqu'à présent ne paraît pas avoir été compris dans les prévisions de leurs lois, en dehors desquelles il semble y avoir ici une répugnance salutaire à agir.

Après le repas on fit la proclamation d'habitude au sujet du prochain congrès; ce congrès doit se tenir sur la frontière

orientale du Chapsuk, et les différentes fraternités sont requises d'y envoyer des représentants. Les cérémonies se terminèrent par de nouvelles courses de chevaux et de nouveaux exercices à l'arc. Dans ceux-ci, le but ne fut pas touché tout d'abord; mais il m'eût paru bien plus surprenant qu'il l'eût été, car la chose doit être d'une extrême difficulté. Le but est de très-petites dimensions, et fixé au haut d'un mât fort élevé formé de plusieurs grandes perches liées ensemble. Deux cavaliers, l'un devant l'autre, lancent leurs chevaux de toute leur vitesse à une assez petite distance du mât; et dans le temps qu'il met à en approcher, chacun des deux compétiteurs tend son arc, s'incline sur la gauche de son cheval (la perche étant à droite), vise par-dessous son bras gauche élevé, et dans cette position fait voler la flèche. Plusieurs fois le trait s'éleva perpendiculairement et passa très-près du but.



CHAPITRE XIII.

Éducation des femmes. — Leurs visites. — Agréments du Ramazan quand il tombe vers le solstice d'hiver.

Bokhundûr (Chapsuk), 19 novembre 1837. — Nous voici enfin en route pour le congrès dont il est depuis si longtemps question. Hier nous avons parcouru une vingtaine de milles, à travers la riche et belle plaine unie de l'Abûn, à environ quatre milles au nord de la forteresse, — si des baraques de bois entourées d'un rempart de terre, avec du canon, méritent le nom de forteresse. Le soir, au milieu d'une averse, nous arrivâmes au plus misérable logement que nous ayons encore occupé depuis que nous sommes dans le nord ; et nous le trouvâmes d'autant moins supportable, que nous avions été gâtés par la manière dont nous avait traités notre dernier hôte d'Adughûm, Ali Bí, — qu'on dit l'homme le plus riche de la province et posséder pour une valeur de 150,000 francs de propriétés, non compris les terres, qui n'entrent jamais dans le calcul. L'excuse alléguée pour tout ce qui manque ici est le voisinage du passage habituel des Russes ; et cette excuse semble valable.

Kûtchûk, beau jeune Turk au service de Nadir Bey, ayant fait part à Luca de son grand désir d'être mis à même d'épouser une jeune Circassienne dont il est amoureux, et qui parle et écrit fort bien le turk, j'ai appris avec plaisir par la même occasion qu'un grand nombre de jeunes filles reçoivent cette éducation, et fréquentent à cet effet les écoles des mosquées en même temps que les garçons.

Un nouvel acte d'agression a été commis par les gens du Psadûg, qui ont enlevé un ou deux mille moutons de la frontière de l'Abazak. Cette conduite est si opposée à ce que le

prince nous avait dit de la disposition générale des habitants de cette province, — qu'il nous représentait comme redoutant les Abazaks — que nous sommes en peine d'en deviner la cause, et tentés de conjecturer que cet acte de pillage peut avoir été commis par des gens que les Russes auraient excités, afin d'empêcher l'alliance dont ils peuvent avoir ouï parler comme sur le point de se conclure entre les deux provinces. Mais il faut attendre de nouvelles informations avant de nous émouvoir de cette affaire.

Ankhur, 20. — Depuis quelques jours nous partageons l'extrême anxiété que la réunion d'un congrès cause à Mehmet-Effendi, privés que nous sommes en ce moment de l'assistance de deux personnages des plus indispensables, Chamuz et Mensûr, — en l'absence desquels on paraît peu disposé à se réunir. Pourtant nous nous sommes assuré la coopération d'un tokav âgé nommé Chiplag-Okû Nassû, le Démosthène de cette province (plus brave, sinon aussi éloquent, que ce grand prototype), et celle de quelques autres individus influents. Les choses ainsi en train, le juge a repris courage et dédaigne maintenant l'aide de Chamuz, à qui il a envoyé un message plein de reproches. La conduite de ce dernier, en s'absentant ainsi en une occasion si importante, paraît fort étrange, pour ne pas dire plus; et comme je ne puis mettre en doute sa fidélité aux intérêts de son pays, la seule solution admissible que je puisse imaginer, est que peut-être il sera resté en arrière pour aider ses parents les Indar Okûs à trouver un établissement dans la vallée de Semez. Peut-être aussi craint-il de compromettre de nouveau son influence personnelle, et ne veut-il pas s'exposer à échouer une seconde fois comme dans sa dernière tentative pour lever une force qui permît d'attaquer les Russes pendant leur retraite. Il est donc probable qu'il arrivera dès que la réunion du congrès ne sera plus douteuse.

Ce matin, l'épais et froid brouillard qui a duré jusqu'au milieu du jour (ce qui est fréquemment arrivé depuis quelque temps, comme prélude des fortes gelées que nous allons avoir) nous dérobait la vue du paysage et concentrait mon attention sur mes pieds engourdis par le froid. Les chemins étaient fangeux, — la forêt qui longeait la majeure partie de notre chemin répandait sur nous l'humidité dont elle était surchargée, — un vent d'est nous soufflait au visage, — et on peut croire d'après tout cela que nous avons été charmés que notre traite d'aujourd'hui n'excédât pas l'heure de marche qui nous a amenés à la maison d'un tokav âgé, où nous avons été cordialement reçus. Notre hôte s'est excusé de ne pas être à même de nous traiter comme nous le méritions, et il nous a manifesté le plaisir qu'il aurait à pouvoir nous garder tout un mois.

Nous avons reçu ici l'intéressant avis que les Russes ont engagé deux personnes soit à nous enlever, soit à nous tuer nous ou nos chevaux, soit enfin à nous faire quelque grave outrage, promettant pour cela une récompense considérable, sur laquelle ils ont donné 2,000 piastres d'arrhes. En conséquence on nous a fortement conseillé de nous tenir toujours sur nos gardes, et de ne pas nous écarter de notre escorte.

22. — Nous avons été honorés ici de la visite des quatre filles de notre hôte. Toutes les quatre étaient fiancées; mais les Russes ont tout récemment tué le futur de la plus jeune.

Il semble y avoir une étrange contradiction entre la conduite modeste et réservée que les jeunes filles de ce pays observent généralement en public, et la liberté avec laquelle les hommes de la connaissance d'une famille peuvent les caresser et être caressés par elles : seulement un baiser serait regardé comme une grave infraction aux convenances.

Chiplag-Okû, au moment où il nous fut présenté, nous parla ainsi : — Quelques personnes pourront vous dire que les espions et les contrebandiers vont perdre le pays; mais ne

les croyez pas, car nous sommes aussi déterminés que jamais à résister, et nous pouvons, s'il est nécessaire, continuer la guerre encore aussi longtemps qu'elle a déjà duré. D'autres pourront vous reprocher une différence de croyance : n'y prenez pas garde, car nous connaissons l'amitié que votre pays a toujours montrée pour la Turquie et les Circassiens. Nous regarderons donc toujours les Anglais comme des frères.

Khabl, 22. — Hier une autre courte traite d'une heure et demie nous amena à ce petit village ou réunion de hameaux. Ici novembre règne maintenant dans toute sa tristesse native. Les forêts de chênes qui revêtent les ondulations du pays environnant sont à demi voilées, comme le ciel, de vapeurs continues; un vent piquant qui nous vient de Russie glace l'air, et des gouttes de pluie viennent de temps à autre mouiller le sol. Et tandis que les éléments se réunissent ainsi pour nous décourager, le flot des affaires humaines suit également un cours contraire; car des bruits de trahison se répandent contre quelques-uns de ceux que nous rangions au nombre des meilleurs amis de leur pays, et l'espoir qu'un congrès s'assemble pour aviser à des mesures propres à arrêter la contagion s'affaiblit de plus en plus, les principaux chefs et les plus influents n'ayant pas encore paru. La seule chose qui puisse encore maintenir en nous un certain degré d'excitation est le danger, si mince soit-il, que nous courons ici, où nous ne sommes qu'à une couple d'heures pour un cavalier de cette partie du Kûban où se trouve l'île habitée par la fraternité d'Abbat, dont j'ai parlé plus haut comme ayant précédemment abandonné cette province, et à laquelle se sont réunis depuis nombre de mauvais sujets, qui de temps à autre commettent des déprédations sur les habitants des environs. On suppose que ces gens-là ont commission des Russes contre nous spécialement. Il y a cinq nuits seulement qu'un certain nombre d'entre eux passa devant cette maison avec un trou-

peau de bœufs qu'ils avaient enlevé. Une demande en restitution a été faite, accompagnée de menaces de vengeance ; mais comme on s'attend à ce que les Russes peuvent les pousser à tenter quelque chose sur nous, on nous conseille de nous tenir prêts à faire à nos visiteurs une réception convenable.

Haut Khabl, lundi 27.—L'abattement d'esprit sous lequel j'ai écrit il y a quelques jours doit s'attribuer sans doute aux approches de l'indisposition qui m'a retenu trois jours à notre dernière halte avec la fièvre ; — et si quelque chose m'étonne c'est que nous n'en ayons pas été attaqués plus tôt, eu égard à l'extrême humidité du sol sur lequel nous couchons. Hier j'ai suivi mes compatriotes jusqu'ici ; c'est une traite d'environ une heure et demie presque directement au sud. Nous sommes arrivés là à quelques hameaux très-pittoresques situés à l'extrémité d'un embranchement de la plaine et au commencement de la région montagneuse, à travers laquelle existe une longue gorge d'un passage difficile, formée en partie par la rivière de Khabl, et qui conduit à Jûbghe sur la côte.

Sur le chemin, je remarquai les vestiges de ce qui me parut avoir été un retranchement très-considérable ; ceux qui m'accompagnaient me dirent que là se trouvait autrefois une forteresse.

Je fus charmé d'apprendre à mon arrivée ici que pendant ma reclusion forcée les choses avaient pris un tour beaucoup plus favorable. Zepch, un des anciens qui nous accompagnent, est parti vendredi pour le Notouhatch, afin d'en ramener, s'il est possible, Mensûr et tous les hommes influents de cette province ; d'autres se sont rendus dans l'Abazak et dans d'autres parties du pays, en vue du même objet, — à savoir, la réunion ici d'un congrès nombreux et influent, afin qu'on puisse sévir contre les espions et recevoir le serment de tous ceux qui ne l'ont pas encore prêté. Les habitants de ce district sont mal disposés quant au serment, et des mesures de vigueur doivent être adoptées contre eux s'il est nécessaire, pour pré-

venir les effets de leur mauvais exemple. Les vieillards de ces environs (notre hôte, entre autres, très-riche marchand et brave guerrier âgé de près de 100 ans) sont tous enflammés de projets belliqueux, et nous pressent de passer l'hiver ici pour coopérer à leur exécution.

Au moment où nous quittâmes le district de Khabl, une scène tragique parut être sur le point d'éclater. Chaban Ghéri, noble très-brave, très-actif et d'un très-bel extérieur, était venu nous y rejoindre et s'était ainsi rencontré avec un fils de Chamuz, que son père nous avait envoyé, ainsi qu'avec un serviteur de la famille, maintenant compris dans la suite de Nadir Bey. En apercevant Chaban, ces deux derniers avaient immédiatement saisi leurs fusils; mais les autres personnes de notre escorte les empêchèrent de tirer, et les obligèrent en outre à promettre de ne pas recourir à des mesures violentes, sachant que le sujet de querelle existant entre les deux familles (1) formerait avant peu un sujet de discussion et d'arrangement. Voici quelle était la nature de cette querelle. Il y a vingt ans environ, Chaban épousa la sœur de Chamuz; et celui-ci, avec sa libéralité accoutumée, se dispensa d'exiger les présents qui se font d'habitude en de semblables occasions. Après avoir vécu avec son mari à peu près cinq ans et lui avoir donné plusieurs enfants, la femme demanda la permission d'aller voir sa famille. C'est un usage très-commun, et il arrive fréquemment qu'à son retour la femme rapporte avec elle des présents d'une aussi grande valeur que ceux qui ont été faits à sa famille lors du mariage. Mais cette fois rien ne revint, pas même la femme; et depuis elle est toujours restée chez son frère, à Semez, où, je crois, elle est devenue dévote. Chaban demanda à plusieurs reprises qu'on lui rendît sa femme, et l'autre la renvoya deux fois de

(1) Cette querelle, selon toute probabilité, est le motif qui portait Chamuz à se tenir absent.

chez lui; mais elle revint toujours, et finalement son frère lui permit de rester. Ce dernier dit cependant à Chahan qu'il était encore prêt à la lui renvoyer, pourvu qu'elle fût reçue dans sa maison et qu'il vécût avec elle maritalement.— Non, répondit Chahan; elle m'a quitté et s'est tenue éloignée sans motif. Depuis j'ai pris une autre femme. Pourtant renvoyez-la-moi, et elle aura sa maison à part avec un établissement convenable à son rang. Les choses étant restées dans cette situation, et Chahan, il y a quatre ans, ayant rencontré dans ces environs un serviteur de Chamuz, il lui enleva son cheval et ses armes et les garda, pour se dédommager en partie de la perte de sa femme.

Il ne manque pas d'autorités compétentes pour régler les disputes de cette nature et beaucoup d'autres analogues, disputes qui tiennent en état d'inimitié nombre de familles et, qui pis est, de fraternités, et sont pour le pays, dans les circonstances actuelles, une grande cause de faiblesse. Mais il semble que les atermoiements soient le péché dominant des Circassiens.

Ce hameau est dans une situation charmante, sur un monticule boisé dont d'autres hameaux occupent la pente, et d'où la vue s'étend sur de riches prairies au milieu desquelles serpente la rivière (la Khabl), dont le nom, comme ceux des autres cours d'eau de ce pays, forme la seule désignation du canton environnant. De hautes collines revêtues de chênes ferment la vallée directement au sud, et paraissent ne laisser dans cette direction qu'un passage difficile et embarrassé.

La maison des hôtes n'est pas ici, comme d'habitude, à l'extrémité du hameau; elle est située au milieu même de l'enclos attenant à la maison de notre hôte, dont plusieurs beaux chênes parent la pelouse. Ce serait, je pense, un heureux sujet d'esquisse pour un habile dessinateur. Au centre il placerait une petite pièce de campagne, l'orgueil de notre hôte, montée sur un affût lourd et massif qui semble avoir

été destiné à un canon six fois plus gros que celui-ci; puis différents groupes de guerriers assis ou debout sur la pelouse livrés à des discussions inquiètes et parfois très-vives (car pendant que nous étions là des coups ont été échangés et des armes tirées du fourreau, — démonstrations dont le seul résultat, néanmoins, a été comme de coutume un nez aplati) sur les mesures importantes dont l'exécution se prépare; puis des vaches et des buffles broutant l'herbe dans des paniers circulaires fixés sur le sol; des chevaux, sellés ou non sellés, attachés à tous les arbres; des dindons et autres oiseaux de basse-cour courant çà et là d'un air effrayé dans leur domaine envahi; des chiens de garde errant avec des grondements menaçants au pourtour de l'enclos; enfin, entre les maisons de la famille qui bordent l'enceinte, des femmes allant et venant pour leurs occupations de ménage, et formant, avec leurs voiles blancs flottant au vent, un gracieux contraste avec les esclaves russes nonchalamment occupés à couper du bois et à porter de l'eau. Une haie morte composée de branches d'arbres fendues et entrelacées forme l'enceinte du clos, à demi enterré au sein des bois, entre lesquels on aperçoit au sud le sommet bleuâtre des montagnes.

Parmi les esclaves mentionnés, il y en a six dans cet établissement — quatre Russes et deux Grecs — qui ont échoué sur la côte et y ont été pris durant la rafale du commencement d'octobre. Ils arrivaient de Sévastopol avec des marchandises, et ils disent que le *Vixen* n'est pas encore vendu, ceux qui l'ont pris en demandant environ 6000 livres sterling! L'empereur devrait en faire acquisition pour le musée impérial.

Parmi les mesures dont j'ai parlé, il en est une qui a pour objet de mettre fin à l'usage, que les Circassiens ont reçu de leurs ancêtres, de se voler entre eux en guise d'école de dextérité pour les temps de guerre. Depuis longtemps nous nous élevons contre ce qui reste de cet ancien usage, que nous

leur représentons comme une barrière élevée sur le chemin de leur prospérité nationale. Il est presque tombé en désuétude dans le nord du Notouhatch et dans l'ouest de cette province, où le serment maintenant en discussion a été prêté il y a trois ans; et si nous pouvons maintenant obtenir du Chapsuk qu'il suive cet exemple et renonce à cette pernicieuse habitude, notre séjour dans le pays n'aura pas été inutile, lors même qu'il n'en résulterait pas d'autre bien. Car alors, comme le disent les habitants eux-mêmes, l'union de ces deux provinces deviendrait ainsi plus intime que jamais, et peut-être le bon exemple pourrait-il aussi gagner le nord de l'Abazak. Il a déjà pris pied dans le sud.

Notre hôte ici est burlesquement amoureux de son canon (du calibre de trois), et déplore la fin de sa provision de poudre maintenant épuisée, le regardant comme la plus sûre défense de cette vallée. Lui-même convient qu'il en rêve constamment.

Il dit avoir trouvé une fois dans le lit de la Khabl une masse de plomb natif qu'il mit au feu pour la fondre; mais il n'a pu en trouver d'autre. Il suppose que cette masse avait été entraînée des hauteurs par le courant.

Dans quelques-unes de ces hauteurs il existe des cavernes dont l'ouverture est extrêmement petite; notre bon vieil hôte nous a raconté gravement que dans les anciens temps on disait que les habitants de ces cavernes étaient des *divs* ou pigmées, qui allaient à cheval sur des lièvres, portaient des cottes de mailles, et étaient armés d'arcs et de flèches (1).

J'ai appris avec peine que le Dalziel des Russes (le général Sass) est revenu au quartier général. Les femmes et les enfants peuvent donc s'attendre à voir les hostilités recommencer contre eux.

Au nombre des éléments hétérogènes dont l'armée russe

(1) M. de Marigny entendit raconter cette légende à Pchat.

est composée sont des Tatars de Khazan, qui, naturellement, désertent pour venir trouver leurs coreligionnaires toutes les fois qu'ils en peuvent trouver l'occasion.

Un secret qui nous concerne a tout récemment transpiré. Je crois avoir dit qu'au premier grand congrès tenu à Adughûm une partie des débats fut assez orageuse. M. L*** et moi, apprenant que quelque chose avait été dit contre Daûd Bey (M. Urquhart), nous nous rendîmes immédiatement sur les lieux dans l'intention de confondre son accusateur. Mais il paraît maintenant que c'était sur nous que roulait le débat, en conséquence d'une lettre de Séfîr-Bey autre que celle dans laquelle il demandait pour nous une bonne réception, lettre qu'un drogman congédié par M. Urquhart pour je ne sais quel délit avait obtenu du bey la permission d'écrire en son nom, et à laquelle il lui avait fait apposer son cachet. Cette lettre disait que nous visitions le pays sans autorisation aucune, et qu'en conséquence il fallait nous expulser comme espions de la Russie ; et le débat roulait sur la mise à exécution de cet avis, qu'appuyèrent le prince Pchémaff et quelques autres. Ils rencontrèrent cependant une opposition véhémente dans Chamuz, Mensûr et Ali-Bi, et l'opinion de ceux-ci finit par prévaloir. Il nous a été rapporté aussi que le drogman susdit, immédiatement après son renvoi du service de M. U., s'était rendu à la chancellerie russe. Nous pouvons donc présumer que c'est là que le tour a été imaginé et payé.

Bas Azips, vendredi 2 décembre. — Lundi nous quittâmes le hameau de notre hôte centenaire de Khabl, où une centaine de personnes s'étaient réunies avant notre départ. Presque tous ceux qui avaient des chevaux nous accompagnèrent ; et la scène qui se déroula bientôt, à mesure qu'ils descendaient au galop la pente au haut de laquelle le hameau est perché et se déployaient dans la vallée, proférant leurs cris de guerre et tirant en l'air leurs pistolets, avait pour nous quelque

chose d'excitant en nous offrant l'image d'un combat, — dont nous semblions destinés à éloigner la réalité.

Une heure et quart de marche le long du sommet boisé d'une éminence d'où la vue s'étendait au loin sur la plaine du Kûban, nous conduisit à la pittoresque vallée de l'Azips, dont les hauteurs, vers la source de la rivière, paraissaient revêtues de forêts plus âgées que celles que j'ai rencontrées le plus communément dans ce district, dont la population semble avoir été suffisante pour occuper successivement toutes les parties du pays.

Là aussi nous entrâmes pour la première fois sur le territoire ennemi, c'est-à-dire sur le territoire de ceux qui n'ont pas encore prêté le serment national; on nous avertit en conséquence de toujours nous tenir sur nos gardes, de peur qu'une attaque ne fût tentée contre nous, les principaux apôtres actuels de la réforme. Dans ces circonstances, il me parut quelque peu étrange qu'on nous eût laissés devancer notre armée, — c'est-à-dire un corps d'hommes à pied qui devaient venir de Khabl pour brûler les maisons de ceux qui refuseraient de prêter le serment. Voici pourtant quatre jours que nous sommes ici, et il n'y a encore rien de commencé, ni quant aux mesures civiles, ni quant aux mesures militaires, bien que les discussions n'aient pas fait faute. Les deux hôtes à l'hospitalité desquels nous avons été confiés semblent des hommes très-respectables, et ils nous ont parfaitement traités; quant à l'ennemi, *non inventus est,* car on dit que les hommes ont quitté pour se cacher les hameaux récusants, et qu'ils ont envoyé ce matin à la foire cent charrettes destinées à en rapporter du sel, ce qui ferait croire qu'ils s'attendent à être obligés de renoncer à leur trafic, et qu'ils désirent faire d'avance leurs provisions. Mehmet-Effendi et les autres personnes de notre escorte du Notouhatch sont au désespoir; et cependant Chaban Ghéri, qui doit connaître sa province mieux que personne, paraît avoir toute confiance dans le succès, et dit

que nous devons nous avancer jusqu'à la frontière du Psadùg, tâcher de détacher aussi cette province du commerce avec la Russie, et l'appeler, au nom de leur foi commune, à faire cause commune sous tous les rapports avec ces provinces. Ce chef paraît être un ami zélé de l'indépendance de son pays, et dans les circonstances où la Circassie est maintenant placée il est certainement fort à regretter qu'il n'y ait pas ici un plus grand nombre de ces hommes « nés pour commander, » qui puissent l'aider dans ses louables efforts. Mais, à l'exception de Ghuz Beg, les principaux nobles de cette province, comme je l'ai fait voir, sont perdus pour elle sans retour par suite de leur propre folie.

Au dernier hameau où nous avons fait halte, l'affaire entre Chaban Ghéri et Chamuz a été jugée, et le dernier, qui était présent, condamné à payer trente bœufs pour avoir dépouillé le serviteur de l'autre. On peut donc regarder la querelle comme terminée, et les fils des deux parties ont eu déjà entre eux des rapports d'amitié mieux appropriés à leur âge qu'une haine à mort. Pourtant une autre affaire liée avec celle-ci peut encore venir sur le tapis : c'est celle des présents que l'on fait d'habitude en recevant une femme du rang de la sœur de Chamuz, et qu'Indar-Okù, cousin de ce dernier, persiste, à ce qu'il paraît, à vouloir exiger de Chaban Ghéri pour l'honneur de leur fraternité. Je crois avoir remarqué à d'autres égards qu'Indar-Okù tient surtout aux usages circassiens, au lieu que Kehri-Kù semblerait disposé à introduire quelques usages turks.

Pour la première fois j'ai mangé de la gourde bouillie; j'ai trouvé cela très-bon avec du lait, et assez semblable pour le goût à la patate douce. La douceur et les qualités farineuses de ce légume doivent en faire un aliment éminemment nutritif. Mais les jours de bonne chère sont passés pour quelque temps; depuis quatre jours nous sommes entrés dans le jeûne du Ramazan, que nous avons résolu d'observer avec les Cir-

cassiens, quant à l'heure des repas qui est reculée jusqu'au soir, tant pour éviter de blesser leurs sentiments que pour nous conformer à leurs convenances, car nous serions un fâcheux fardeau partout où nous irions, si les malheureuses femmes avaient à faire de la cuisine pour nous durant le jour et pour leurs compatriotes durant la nuit. Outre cela, notre desserte ne pourrait se passer de main en main aux deux ou trois classes subordonnées, comme cela a toujours lieu, jusqu'à ce qu'il ne reste rien que les tables à remporter à la maison de la famille. Cela se rencontre bien que les jours de la lune où nous sommes soient les plus courts. Dès que le soleil se couche on apporte une demi-douzaine de tables, pour apaiser le plus pressant de notre appétit; un second repas est servi à neuf heures, et un troisième à trois heures du matin. Au surplus ce jeûne de la journée a été pour nous entièrement facultatif; car avant qu'il ne commençât Nassû nous dit : Nous savons par les Turks qui sont venus chez nous que l'on permet à ceux qui voyagent dans un autre pays de suspendre leurs jeûnes; et à combien plus forte raison cette permission ne doit-elle pas vous être donnée, à vous qui avez traversé cinquante pays pour visiter celui-ci? — Si nous avions désiré qu'on fît notre cuisine durant le jour, nous n'avions qu'à parler.

Dans le sermon qui a été prêché aujourd'hui à la mosquée l'auditoire a été préparé aux affaires qui vont se traiter la semaine prochaine, par une exposition de la nature et des obligations du serment, et de la nécessité de punir ceux qui ne le respectent pas.



CHAPITRE XIV.

Prestation du serment. — Particularités de la retraite des Abbats. — Tausch, l'émissaire russe. — Les *tleächs* ou fraternités circassiennes. — Un histoire d'amour.

Khabl, 3 décembre 1837. — Samedi matin je fis une excursion vers les montagnes où j'avais à voir un malade qui m'avait fait demander; ayant été rejoint par Mehmet-Effendi et d'autres de nos amis du Notouhatch, nous nous arrêtâmes en revenant dans un pré situé au front d'une mosquée, où un congrès était sur le point de se tenir. Une trentaine de personnes étaient déjà là, et pareil nombre arriva pendant notre halte. Nous ne restâmes pas longtemps, notre présence n'ayant pas été requise. Nous entendîmes, néanmoins, Chahan Ghéri prononcer une allocution animée, pressant avec force ses compatriotes de prêter sans retard le serment demandé, et déclarant qu'il aimerait mieux verser tout son sang que d'entendre dire de sa province que des Anglais qui étaient venus de si loin pour les aider dans la grande œuvre avaient été obligés de s'en retourner sans avoir rien pu faire. Quelqu'un ayant objecté que des personnes influentes du Notouhatch manquaient à la réunion, et que leur position pourrait devenir dangereuse si les récusants se rassemblaient en force contre eux : — Si nous sommes honnêtes dans nos intentions, répliqua l'enthousiaste Chahan, nous sommes assez ici. Si on avait besoin de plus de monde, ce serait seulement pour brûler les maisons des mal disposés; et s'ils nous font tête, je serai le premier à les charger.

Telle fut l'agréable nouvelle que je portai le matin à mes compatriotes; mais le soir en amena d'autres avec lui d'une nature plus sombre. Après mon départ, beaucoup d'autres personnes étaient arrivées; on appela de nouveau avec ins-

tance leur attention sur le serment, et on leur recommanda de nous traiter avec hospitalité et de nous entourer de plus d'attentions. Des murmures de dissentiment à l'égard du serment se firent d'abord entendre, puis quelques individus, s'échauffant de plus en plus, s'écrièrent : Ces Anglais sont cause qu'on nous oblige au serment, et quiconque les recevra chez lui verra sa mère déshonorée! (c'est une imprécation vulgaire). Malheureusement pour ces mécontents, Mûstafa, un tokav du haut Azips, se trouva présent. Lorsque nous avions logé chez lui la semaine précédente, nous avions tous été frappés d'abord de ses manières brusques, puis de la résolution calme de ses traits, et finalement de son goût pour la plaisanterie. Il nous traita avec une hospitalité libérale et pleine d'empressement, et avant de quitter sa maison, nous reçûmes de lui des marques d'un attachement qui, en cette occasion, se montra avec énergie. A peine ces hommes, peut-être vendus, eurent-ils proféré leurs invectives contre nous, que Mûstafa s'écria : J'ai reçu ces Anglais, et ce sont de vrais amis du pays! et sans autre exorde il tira son sabre et s'élança vers eux. Quelques amis s'interposèrent et lui persuadèrent de remettre son arme au fourreau; mais saisissant une énorme branche de chêne, il tomba sur ceux qu'il avait ainsi admonestés et en étendit trois à terre, d'où on les emporta assez grièvement blessés. D'autres ne tardèrent pas à prendre parti pour ou contre; mais nos amis furent les plus forts, quoique aucun de ceux du Notouhatch s'en fût mêlé. Une chose qui est certainement à l'honneur de ce peuple, c'est que bien que tous fussent armés, comme de coutume, et que la question fût des plus importantes, personne ne fit usage de ses armes. Plusieurs coups de pistolet furent tirés, mais uniquement, je présume, en guise d'excitation.

D'après les dispositions qui venaient d'être montrées à notre égard, Chahan Ghéri déclara que nous ferions de sa maison la nôtre, et que nous y resterions aussi longtemps

qu'il nous plairait. Il envoya immédiatement un messager nous en prévenir, promettant qu'en tous cas nos chevaux (dont la consommation en foin doit être onéreuse pour quelques-uns de ceux qui nous reçoivent) seraient abondamment nourris, et que les choses iraient bien mal s'il ne trouvait pas moyen de nous traiter aussi, bien qu'il craignît que ce ne fût pas en proportion de nos mérites. Charmés de cette invitation cordiale, nous pliâmes immédiatement bagage, n'étant pas fâchés, en outre, de quitter une maison qui semblait littéralement prête à s'écrouler sur nous, et où nous étions contraints de faire chaque nuit de nos pistolets des camarades de lits, ainsi qu'un hôte qui, bien que nous donnant suffisamment à manger, n'avait pour nous ni une parole ni un regard de bon accueil. Un licou de nouvelle invention pour le vol des chevaux, qu'un de nos domestiques vint nous faire voir, nous convainquit en outre que cet hôte devait être opposé tout au moins à la clause du serment qui se rapporte à cet ancien usage.

Notre escorte, au moment du départ, se composait seulement d'Yedig, parent de Chahan Ghéri, et du fils aîné de Chamuz; mais notre course rétrograde ne fut que d'une heure et demie, presque entièrement à travers un bois dans la plaine.

Ce matin dès la pointe du jour nous avons envoyé Osman s'informer de ce qui se passait au congrès, avant de le charger d'aller solliciter quelques-uns de nos amis du Notouhatch de se rendre près de nous. Il vient de revenir, avec l'avis que les affaires prennent maintenant un meilleur aspect, et que l'on a de nouveau l'espoir de réussir par des moyens pacifiques. Seulement il ajoute que Mûstafa était toujours là, monté sur son cheval noir, et tenant à la main, comme supplément à toutes ses armes, un bon bâton destiné à persuader les dissidents et à répondre à quiconque se hasarderait à diffamer les Anglais. — Il faut que le serment soit prêté, et il

le sera! telles sont ses seules paroles. Nous sommes tout à fait disposés à y faire écho, et à prêter notre aide à l'adoption de mesures énergiques, s'il est nécessaire; car on assure que si une fois on venait à bout de ces récusants de l'Azips, il serait comparativement facile d'obtenir le serment du reste de la province, dont seulement quatre rivières ou districts sur neuf se sont montrés mal disposés. Ce à quoi, entre autres choses, nous cherchons à mettre fin, c'est non seulement au trafic illicite, mais encore à la séduction systématiquement organisée par ce traître de noble circassien — dégradé en colonel russe — qui distribue du sel, partie gratuitement, partie à très-bas prix, à ceux qui apportent à ses quartiers du bois et des provisions, et qui sans doute leur verse en même temps le poison de ses insinuations perfides.

4. — Hier au soir à une heure assez avancée Chahan Ghéri arriva de la réunion du serment, accompagné de Mehmet-Effendi et de plusieurs autres personnes; tous étaient en grande exultation, surtout le juge, qui chantait victoire. Nous nous associâmes de bon cœur à leur joie, car les nouvelles qu'ils apportaient nous soulageaient des incertitudes et de l'anxiété auxquelles nous étions livrés depuis quelque temps; nous apprîmes d'eux que le peuple avait enfin fait un pas en avant, et passablement débuté dans la prestation du serment. Cinquante avaient juré dans le cours de la journée, et avaient en même temps confessé les crimes dont ils s'étaient rendus coupables ou qui étaient à leur connaissance. Mehmet-Effendi nous régala de quelques-unes de ces confessions, embrassant des vols de bétail et de chevaux au détriment de leurs compatriotes (principalement du Notouhatch), et des communications avec le général ennemi. Un messager du Notouhatch arriva aussi, avec l'avis que les personnes de cette province qui avaient dû nous accompagner étaient parties pour venir à notre aide.

Comme cette affaire paraît maintenant devoir se terminer

heureusement, il ne sera peut-être pas mal à propos d'en expliquer plus complétement la nature. Son origine date de trente ans environ, et remonte à Kalabat-Okù de la fraternité de Tchûpako, chef dont tout le monde vante en termes de la plus haute admiration l'intégrité, la sagacité, l'énergie et le courage. Cette mesure proposée par lui fit alors de grands progrès ; mais depuis le temps en a affaibli l'effet. La visite de trois jours et les exhortations de M. Urquhart ravivèrent l'entreprise; et je doute fort qu'on pût citer un second exemble d'une semblable influence obtenue sur un peuple par un seul individu, en de telles circonstances et dans un temps si court. Voici la teneur du serment : « Je jure de rester fidèle à mon pays, et de n'avoir de communication ni par trafic ni d'aucune autre manière avec ses ennemis les Russes; de dénoncer ceux qui en auraient, et d'aider à leur condamnation et à leur châtiment; de renoncer entièrement à l'habitude de voler mes compatriotes, d'informer contre ceux qui continueraient de le faire, et d'aider à leur condamnation et à leur châtiment. Je promets en outre de faire pour le passé une confession sans réserve à l'égard de tout acte contraire à ces engagements auquel j'aurais participé ou dont j'aurais eu connaissance. »

M. Urquhart était à Semez et à Hokhoï au mois de juillet 1834, et dès le mois suivant, grâce à l'influence de ses recommandations, on commença à prêter le serment dans cette localité même (le Khabl), sous la direction d'un corps nombreux de chefs du Notouhatch. Le serment fut obtenu de maison en maison jusqu'à Pchat, quelquefois par la force, et non sans que le sang coulât. Depuis lors on ne fit rien de plus, et je crois même que rien ne fut tenté, jusqu'à l'époque de notre arrivée. De même sur la côte du sud, où le vol et les querelles envahissaient le pays, rien de ce genre ne fut fait pour en arrêter les progrès jusqu'à l'arrivée de M*** (Nadir-Bey), époque où tous les districts avoisinants furent requis

d'envoyer des délégués à un congrès qui devait s'y tenir dans la vallée d'Agûïa, où il résidait alors. Un millier de personnes se réunirent ; et durant les trois jours qu'ils restèrent en congrès, toutes les querelles entre leurs fraternités et leurs familles — et quelques-unes remontaient à nombre d'années — furent définitivement réglées. Les députés, dont quelques-uns étaient envoyés par l'Abazak, prêtèrent au nom de leurs districts respectifs un serment assez semblable au fond à celui que prêtent ici les individus. On convint en outre de lever par souscription un fonds sur lequel des récompenses seraient prélevées pour ceux qui découvriraient des trahisons. Les chefs du sud dirent à M*** que sa présence y avait été d'une inestimable utilité en les mettant à même de réaliser cette pércieuse mesure, qui désormais, ajoutèrent-ils, les réunirait tous dans le lien commun d'une fraternité générale.

Ces exemples peuvent servir à prouver le vif désir qu'ont tous les gens bien disposés de ce pays (et ils en forment la grande majorité) d'introduire parmi eux l'ordre et un bon gouvernement, et d'obtenir à cet effet pour leur pays quelque autorité suprême et générale. C'est cela qui les fait se rattacher à nous, qui n'en sommes que l'ombre. Selon ce qu'on nous a rapporté, notre nom a été suspendu comme une verge *in terrorem* sur la tête des récusants ; et ceux-ci devront nécessairement se soumettre, car ils ont contre eux tous leurs compatriotes bien disposés. Kalabat-Okù, le fils du chef de ce nom que j'ai mentionné tout à l'heure, et sur lequel on peut entièrement compter, avait demandé la permission de nous quitter pour quelques jours : il arrive en ce moment de la frontière du Psadûg, rapportant l'agréable nouvelle des bonnes dispositions des habitants de la partie orientale de cette province, qui tous s'empressent de demander qu'on fasse prêter le serment parmi eux, et nous faisant dire que si les gens de ce district s'y refusent, ils viendront brûler leurs maisons. Au surplus, la réussite paraît maintenant assurée ici;

car un si grand nombre de gens ont déjà prêté le serment, que le juge a, dit-on, une maison entièrement remplie d'objets donnés en payement des amendes. Un cas qui nous a été rapporté pourra servir à montrer sous quel jour cette affaire est envisagée par une partie au moins des habitants. Un individu qui avait prêté le serment fut interpellé de déclarer comme les autres de quels crimes il s'était rendu coupable dans ces derniers temps. Il répondit qu'il n'avait à se confesser d'aucun, et on lui permit de se retirer. Le lendemain matin, cependant, on le vit revenir apportant au juge comme offrande de paix cinq ou six mesures de grain et un grand panier de rayons de miel, et déclarant que le diable l'avait épouvanté toute la nuit (je crois plutôt que c'était quelque bon ange) pour la fausseté qu'il avait dite en cachant ses crimes, dont il venait maintenant faire une franche confession. Il en est d'autres, néanmoins, dont la conscience n'est pas si délicate, ou qui du moins hésitent à se lier pour leur conduite à venir; mais ceux-là, Mùstafa ne les perd pas de vue. Brandissant son bâton d'une main, montrant de l'autre le Koran suspendu, et un cercle tracé autour de lui, — nouveau Prospéro, avec son livre magique et sa baguette,—il appelle à lui les mauvais esprits et les adjure d'obéir.

5. — Zepch vient de revenir de sa mission dans le Notouhatch, avec l'avis qu'un certain nombre des anciens de cette province allaient partir immédiatement pour nous rejoindre ici. Le pied de Mensûr, dit-il, est tout à fait guéri, sauf une place de la grandeur du doigt. Depuis vingt ans il ne s'était jamais si bien porté qu'à présent, et il compte être entièrement guéri d'ici à dix jours; aussi son ravissement et sa gratitude sont-ils extrêmes. Si cela est exact, ce sera, à la vérité, une grande satisfaction pour nous, et qui, d'après l'estime universelle que l'on a pour Mensûr, devra nous gagner bien des amis.

Zepch rapporte qu'un combat qui a duré tout un jour a eu

lieu avec les Russes sur les hauteurs qui dominent la vallée d'Anapa, où ils étaient venus couper du bois. Il n'y eut de grandes pertes ni d'un côté ni de l'autre, et la seule chose remarquable est la question d'un interprète qui demandait de la part des Russes pourquoi on venait les interrompre pendant qu'ils abattaient ce bois qu'ils avaient acheté du propriétaire. Le juge, en apprenant cela, dit que si la chose était vraie cet individu pouvait dire ses prières, attendu que ses jours étaient comptés. Cet incident et d'autres encore montrent que les Russes comptent toujours sur une division anti-nationale dans l'état des affaires, division qui s'efface rapidement, je suis charmé de pouvoir le dire. C'est ainsi que lorsqu'ils eurent forcé les Turks de leur céder Anapa et Sûdjûk-Kalèh ils demandèrent aux Circassiens la permission de passer d'Anapa à la seconde de ces deux places pour aller en prendre possession; ce que naturellement les Circassiens refusèrent, ajoutant qu'ils feraient tout ce qui serait en leur pouvoir pour s'y opposer.

Il y a eu un mariage dans ces environs un soir de ces derniers jours. Nos deux jeunes Polonais avaient demandé la permission de s'y rendre, s'attendant à y trouver quelque amusement; mais ils ne tardèrent pas à revenir, annonçant que la danse était défendue à cause du temps de jeûne. Chez les musulmans on est resté attaché à la signification primitive du mot jeûne; depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, tout le monde, à l'exception des malades et des enfants, observe l'abstinence la plus rigoureuse, et ne s'humecte même pas les lèvres d'une goutte d'eau. Mais ceux qui excitent le plus ma compassion et mon intérêt, ce sont les fumeurs — les éternels fumeurs, — quand je les vois suivre des yeux le soir la marche trop lente du soleil, et aussitôt qu'il a disparu sous l'horizon se précipiter vers le feu leur pipe à la main, comme les pèlerins du désert à l'eau d'une fontaine. C'est pitié de voir à cette époque ceux qui portent des montres, car ils ne discontinuent

pas d'en interroger l'aiguille, surtout quand vient le soir.

Mardi 12. — Depuis quelques semaines le temps est en général brumeux et froid, et le vent souffle de l'est. Hier, l'hiver s'est montré d'une manière non équivoque. Il est tombé de la neige toute la journée, et la terre en était couverte à une hauteur de près d'un pied; et vers le soir, un arc blanchâtre qui s'est dessiné au ciel du côté du nord, ainsi que deux nombreuses volées d'oies sauvages, ont annoncé l'approche d'un vent glacial venant de ce point de l'horizon. Ces pronostics n'ont pas été trompeurs; et tel a été l'action de ce vent du nord, qu'une bouteille d'encre placée sous mon oreiller s'y est tout à fait gelée, ainsi que de l'eau qui avait été répandue ce matin sur notre plancher, et cela à quatre pieds d'un feu énorme qui brûle nuit et jour.

Nous trouvant ici au milieu des anciennes possessions des membres de la fraternité d'Abbat, nous avons tâché d'apprendre la vérité sur cet obscur épisode de l'histoire de cette province, — leur expulsion. Mais la tâche est difficile, car il est évident que nombre de tokavs voient dans cet incident un triomphe de leur classe; tandis que ceux des nobles qui nous en ont parlé regardent le traitement qu'on a fait subir aux Abbats comme aussi cruel qu'injuste, et datent de cet événement la perte d'une grande partie de la considération et de l'influence dont ils jouissaient précédemment. Cette fraternité comprend environ huit familles, pour la plupart du rang princier; tous ceux qui la composaient étaient fort riches, et avaient un très-grand nombre d'adhérents et d'esclaves. On reconnaît d'ailleurs qu'ils étaient au nombre des plus braves de leurs compatriotes, et que toujours on les voyait au premier rang dans une bataille.

Une des causes déterminantes de leur exil remonte jusqu'à l'époque de la cession définitive d'Anapa faite aux Russes par les Turks. Immédiatement après cette cession, les Circassiens envoyèrent à la Porte une ambassade composée de

Besni, le plus considérable et le plus influent des Abbats, de Hatukwoï de Ghélendjik, et de Tchorat-Okû Hamûz, tokav dont j'ai déjà parlé. Besni était, dit-on, un homme d'une grande capacité intellectuelle, qui avait pris la haute main dans toutes les affaires de la province, et qui dans la guerre montra toujours une grande conduite et un grand courage, de même que les autres membres de la fraternité. Comme le membre le plus âgé de l'ambassade, et plus encore comme très-supérieur par le rang à Hatukwoï lui-même, la préséance lui revenait de droit, conformément aux usages de son pays, et Hatukwoï ne la lui contesta pas. Hamuz crut cependant devoir en faire le sujet d'une violente querelle, faisant valoir l'égalité musulmane; et oubliant l'amitié intime qui depuis des années existait entre eux, il conçut une haine mortelle contre Besni à cause du droit de préséance que celui-ci avait revendiqué, et en conséquence duquel il avait reçu les principaux présents faits par les Turks à l'occasion de leur mission. L'objet de cette mission était d'obtenir de la Porte aide et appui contre la Russie; et comme elle échoua, Hamuz insinua que ce manque de réussite devait s'attribuer à la manière défavorable dont Besni avait parlé de ses compatriotes dans ses conversations avec les Turks; tandis que Hatukwoï, auquel on en appela, déclara ignorer complétement que ces propos eussent été tenus. La question resta ainsi longtemps dans le doute; mais, il y a quatre ans et demi environ, un frère de Besni s'étant adressé aux autorités russes pour se faire rendre quelques-uns de ses esclaves qui s'étaient enfuis en Russie, et cette demande lui ayant été accordée, il se rendit au jour désigné à la forteresse d'Anapa, où les fugitifs devaient lui être remis. En retour de ce service, on lui demanda d'accueillir dans sa province l'interprète de M. de Marigny (1),

(1) Précédemment un agent politico-mercantile, et maintenant major au service de la Russie. Les Circassiens le connaissaient sous le nom de Carlo.

Tausch, qui devait aller la visiter en compagnie d'une autre personne, d'un officier ingénieur, dit-on. Faiblesse ou trahison, il accéda par malheur à cette singulière requête.

Il conduisit ces deux espions à travers le pays jusqu'à Pchat, et les garda quelques jours dans son hameau. On suppose que ce fut alors que les Russes se fixèrent sur les localités des forts d'Abûn et de Nicolaefski. Les gens du voisinage se levèrent immédiatement en masse pour tirer vengeance du traître. Sa fraternité s'assembla pour le défendre, insistant sur ce point qu'il devait être jugé régulièrement ; et les deux partis se trouvaient dans cette position respective, quand avis fut secrètement transmis aux Abbats que des préparatifs se faisaient pour les cerner et les exterminer. Par suite de cet avis quatre familles s'échappèrent et gagnèrent sur le Kûban l'île où ils sont restés depuis ; deux s'enfuirent dans le Besni, et il fut permis à une autre de rester dans l'Abazak. La femme de Besni, par je ne sais quel accident, tomba entre les mains de Hamuz, devenu l'ennemi mortel de son mari ; en même temps que la plus grande partie des nombreux serfs de la fraternité, de ses troupeaux de bœufs et de ses moutons, devenait la proie de ses adversaires. Besni trouva bientôt moyen d'enlever sa femme à ceux qui l'avaient prise ; et tous deux avaient presque gagné le Kûban, quand ils tombèrent de nouveau entre les mains d'un parti ennemi, qui les ramena prisonniers. Besni demanda alors hautement que l'innocent ne fût pas confondu avec le coupable. Il demanda aussi à être jugé en forme par ses concitoyens, déclarant que si on le trouvait coupable il était prêt à se soumettre à la mort ou à tout autre châtiment. Un juge s'interposa pour lui, ce qui depuis l'a obligé de se retirer en Turquie avec sa famille ; et telle était l'exaspération du peuple, que l'on persista à envelopper Besni dans le crime de son frère, bien qu'au su de tout le monde il fût absent de leur hameau à l'époque où les Russes y avaient été reçus. Mais un tokav d'Abûn-Baschi,

nommé Noghaï, lui sauva la vie ainsi qu'à sa femme en pénétrant secrètement la nuit dans la maison où Hamuz avait confiné ses prisonniers. Noghaï brisa les chaînes de Besni (car son ancien ami l'avait fait enchaîner) et les emmena tous les deux dans le Notouhatch. La plupart des chefs de cette dernière province avec lesquels nous nous sommes entretenus de cette triste affaire condamnent la conduite des gens du Chapsuk. Besni et sa femme trouvèrent protection pendant quelques mois près des chefs du Notouhatch ; mais comme une querelle aurait pu vraisemblablement en résulter entre les deux provinces, les chefs qui les protégeaient les firent passer dans le Psadûg par l'Abazak, et du Psadûg ils regagnèrent l'île où s'étaient enfuis les autres membres de la fraternité.

Nombre de personnes de cette province, et un plus grand nombre encore du Notouhatch, paraissent convaincues de l'injustice qu'il y a à rendre le reste de la fraternité responsable du crime d'un individu; et tous étant obligés de convenir qu'avant ces événements pas une fraternité circassienne n'était tenue en plus haute estime pour le patriotisme et le courage, je ne puis me défendre de penser que l'affaire aurait pu s'arranger sur des bases d'une justice plus impartiale, sans le désir qu'ont pu avoir Hamuz et d'autres de sa classe de voir ces nobles dégradés et expulsés, dans le dessein, apparemment, d'accroître leur propre influence. L'esprit diabolique qui, en partie du moins, a fait agir Hamuz, est prouvé par ce fait qu'il a profité de ce qu'il avait en son pouvoir la femme de Besni pour la violer. Ceci étant regardé comme un affront presque ineffaçable (eu égard à la différence du rang des deux parties), c'est aussi un des griefs les plus sérieux des Abbats; et lors d'un débat qui dans le temps eut lieu dans le Notouhatch sur l'affaire en général, il fut décidé que jusqu'à ce que cet affront fût lavé, il serait dérogatoire à la dignité de ces nobles de revenir parmi leurs compatriotes. Et c'est ainsi qu'une blessure dont

la guérison eût été facile avec un bon traitement appliqué à temps, paraît être maintenant devenue une incurable gangrène politique, qui paraît devoir nécessiter l'amputation complète d'un membre précieux de ce corps social : car le mal que se sont fait depuis les deux partis est tel qu'il faut renoncer à tout espoir d'une réconciliation sincère. De riche qu'il était, Hamuz est maintenant réduit à une condition médiocre par les expéditions dirigées contre ses nombreux troupeaux de bétail et de chevaux. D'autres incursions heureuses ont été faites par les Abbats; et, ce qui est infiniment pis, on dit que quelques-uns d'entre eux se sont mis avec les Russes lors de leur invasion de l'an dernier. De leur côté, les gens de cette province poursuivent les Abbats avec un infatigable acharnement, et combinent en ce moment les moyens d'arriver à leur extermination. Tel est au milieu de la diversité des rapports relatifs à cette affaire, celui qui paraît le plus authentique.

Quinze familles nobles, aussi de haut rang, constituant la fraternité de Djanat, se sont associées avec ces Abbats et habitent la même île. Un prince du même nom est aussi passé avec eux dans ces derniers temps. Cette fraternité, pour un motif que jusqu'à présent je n'ai pu connaître, émigra il y a quelques années de l'ouest du Chapsuk dans le Psadùg; la démarche extrême à laquelle elle s'est déterminée dernièrement semble annoncer qu'elle a aussi des représailles à exercer contre les habitants de cette province. Pourtant il ne faut pas permettre à ces modernes Coriolans de chercher la satisfaction de leurs injures dans la ruine de leur pays.

14. — La prestation du serment marche bien; néanmoins c'est une affaire qui semble devoir exiger plus de temps et de labeur que nous ne l'avions présumé d'abord. Tout le monde, même les serfs, y est astreint à partir de quinze ans; et quiconque a commis un vol a non-seulement à faire restitution, mais encore est frappé d'une amende de 600 piastres (près

de 150 fr.) pour chaque délit. Ces amendes constituent les honoraires du juge et des autres membres de la commission.

Il est aisé de concevoir que ceux qui ont ainsi à rendre gorge, et de plus à payer des amendes, devaient se montrer mal disposés pour la mesure, surtout quand on songe que le préjugé héréditaire du peuple était favorable à un vol adroitement exécuté; pourtant Sûbesch (un des cavaliers de notre escorte), qui arrive de la frontière orientale de la province, confirme ce qu'on nous avait déjà dit, que les habitants de cette partie du pays sont impatients de prêter le serment et de voir ainsi imposer un frein aux mauvais sujets qui peuvent se trouver parmi eux. Il est donc à espérer que lorsqu'on en aura fait de ce vaste territoire particulièrement corrompu, l'œuvre avancera rapidement et avec plus de facilité.

15. — Le terme circassien pour désigner les sociétés ou fraternités est *tleûch*, qui signifie aussi génération, descendance (1). La tradition est que les membres de chaque tleûch descendent tous de la même souche; de sorte qu'on peut les regarder comme autant de familles ou de clans, — avec cette particularité que comme membres de la même famille tous sont regardés comme égaux. Ces membres d'une même fraternité, sortes de cousins germains, non-seulement ne peuvent se marier entre eux, mais leurs serfs même doivent épouser des serfs d'une autre fraternité; et là où plusieurs fraternités, comme cela arrive généralement, entrent dans un lien général, cette loi relative au mariage doit être observée par toutes. Tous ceux qui sont ainsi liés ensemble ont le privilége de se visiter mutuellement sur le pied de frères, ce qui doit avoir, ce me semble, de graves inconvénients, à moins qu'ils ne puissent amener leur imagination à regarder

(1) La phrase d'usage commun, cependant, lorsqu'on aborde un étranger, par exemple, est de lui demander à quelle *achich* ou famille il appartient.

comme de véritables sœurs les femmes de leur fraternité; sans quoi ce privilége de libre entrée dans la maison de la famille doit être la source d'une foule de passions sans espoir, et par suite criminelles. Autrefois un mariage dans la même fraternité était considéré comme inceste, et puni de la noyade; maintenant on n'exige plus qu'une amende de deux cents bœufs, et la restitution de la femme à ses parents. Aussi les infractions à cette loi sont-elles maintenant assez communes.



CHAPITRE XV.

Un homme sans fusil. — Assemblées circassiennes pour les prières. — La *mistress Glass* de Circassie. — Mensûr et ses histoires de guerre. — Les musulmans sont les radicaux de la Circassie.—Les douze provinces confédérées de la Circassie. — Étrange conduite de Chamuz. — Manière dont on émancipe les serfs. — Incertitudes et difficultés. — Histoire et productions du Chapsuk.

Tchikahuz, 21 *décembre* 1837. — Ayant appris, à Khabl où nous étions, que notre malade Mensûr allait beaucoup mieux, il fut décidé que l'un de nous irait le voir pour lui donner quelques derniers conseils au sujet de son pied et de sa santé en général, et en même temps pour le consulter au sujet des affaires publiques, la voix générale le désignant comme le premier homme de ces provinces pour le conseil et l'action. Je partis à cet effet le 15 (vendredi), accompagné de Sûbasch et de trois domestiques. Mais le premier jour notre marche fut lente, car le dégel avait fait de la plaine un vrai marécage. La Khabl avait débordé et couvert les chemins et les sentiers du bois avoisinant ; et en même temps la profondeur évidente et la force de son courant principal nous obligeaient d'en longer les rives, marquées par une double rangée de saules, à la recherche d'un gué que nous indiqua enfin un chasseur dont nous fîmes rencontre.

Cet homme était à pied, armé d'un fusil et suivi de deux chiens. Il était en chasse de lièvres, et il en avait fait lever un ; aussi les eûmes-nous bientôt perdus de vue au milieu des arbres, l'homme criant pour exciter les chiens, et les chiens maintenant leur distance mieux que je m'y serais attendu.

Après trois heures de marche nous mîmes pied à terre à un des hameaux du Bokhundûr, parce que le pays, jusqu'à une distance considérable de chaque côté de l'Abûn, avait été abandonné depuis l'établissement des forts et le passage fré-

quent d'armées russes avec des approvisionnements pour eux, et que si cette rivière ne se trouvait pas guéable, comme on le supposait, nous nous serions trouvés surpris par la nuit avant de pouvoir atteindre une habitation.

Ayant donné deux fusils que j'avais apportés avec moi, et ne m'en étant pas encore procuré un autre, je suis, à ce qu'il paraît, comme le loup de la fable qui avait perdu sa queue, un objet d'étonnement général, étonnement qu'exprima ainsi un jeune garçon au moment où nous descendîmes de cheval : Qu'est-ce que c'est que ça? — un étranger? Mais quelle sorte d'homme est-ce donc? je n'ai jamais vu un homme à cheval sans fusil.

Nous trouvâmes là un mollah de famille noble, que notre hôte avait loué pour dire les prières chez lui pendant la durée du Ramazan. Durant cette époque, partout où loge un mollah tous les hommes du hameau qui font leurs prières se réunissent au coucher du soleil pour les dire avec lui; et à Khabl, dans la vaste pièce que nous occupions, cette scène nous avait une ou deux fois offert un tableau des plus pittoresques. D'un côté était placé un homme tenant une torche de bois de pin. Dans un coin se tenait le vieux mollah debout sur sa natte, isolé des autres et le visage tourné vers la Mekke; derrière lui étaient alignés obliquement deux rangs serrés d'assistants, parmi lesquels un mollah plus jeune remplissait les fonctions de muezzin, chantant en guise de prologue l'appel ordinaire du minaret, auquel succédaient les prières que chantait à son tour le vieux mollah, tous s'agenouillant et se levant quand il s'agenouillait ou se levait.

Le second soir nous descendîmes au hameau d'un riche tokav dans le Godowhaï. Une colline s'élevant sur un des côtés de cette jolie petite vallée me fut désignée comme l'emplacement d'une ancienne forteresse; arrivé au sommet j'en trouvai la surface unie et entourée de ce qui me parut les vestiges d'un mur de pierre.

Mais cette vallée possède un autre objet d'intérêt, plus transitoire, à la vérité, dans la femme de mon hôte, véritable *mistress Glass* de Circassie, dont le renom sous ce rapport était déjà venu jusqu'à moi. Sa pâtisserie, sa soupe et son étuvée le justifièrent amplement, et nous montrèrent en elle une femme digne de cuisiner pour un Parisien. Le goût qui avait présidé à l'ameublement de sa maison des hôtes; la parfaite tenue des vêtements et de l'équipement de son mari (objets qui dépendent totalement ici de l'activité de la femme, celle-ci étant tout à la fois tailleur, cordonnier, chapelier, couturière et brodeuse); et par-dessus tout son renom en gastronomie, me rendirent curieux de savoir quelque chose de son histoire, et j'appris qu'elle avait fait son *éducation* à Anapa.

J'ai trouvé le pied de notre malade Mensûr Bey à peu près comme je l'avais laissé. S'il a éprouvé une rechute après avoir été beaucoup mieux, la faute en est toute à lui; car lors des premières bourrasques d'hiver que nous avons eues il y a dix jours, ayant appris que les juments qu'il avait mises à paître près du Kûban n'y étaient plus, il avait voulu monter à cheval et aller à leur recherche.

Personne ici autre que les plus pauvres ne monte jamais une jument; il suit de là qu'on y attache si peu de valeur, qu'on les laisse vaguer en liberté par troupes dans les bois voisins du Kûban, et y chercher comme elles peuvent leur nourriture et leur sûreté, car il y a aussi des loups dans les bois. Les troupeaux de Mensûr en ont beaucoup souffert dans ces derniers temps et en ont été très-diminués.

Ce fut Mensûr qui remit sur le tapis, il y a trois ans, le serment national. Il manifeste une grande satisfaction de voir qu'on y est revenu, et, tout guerrier qu'il est, il dit que le serment est mille fois préférable à quelque exploit de guerre que ce puisse être, et qu'il assurera le salut du pays pour bien des années à venir. Tant que l'âme sera dans ma bouche,

dit-il, employant la phrase turque, ce pays ne sera jamais cédé à la Russie; quand je serai mort, on pourra faire comme on voudra. Je regarde son énergie, sa franchise et sa fermeté comme tout à fait propres à soutenir sa détermination. Les nombreuses histoires de guerre qu'il a à raconter attestent à la fois et sa bravoure à toute épreuve et sa haine profonde contre les envahisseurs de son pays. — Si l'Angleterre et la Turquie nous abandonnent, nous disait-il, nous brûlerons nos maisons et tout ce que nous possédons, nous couperons la tête de nos femmes et de nos enfants, nous nous retirerons sur les rochers les plus élevés, et là nous nous défendrons jusqu'à ce qu'il ne reste plus un homme debout!

Dans les provinces de l'est, les princes et les hautes classes des nobles exercent encore sur leurs serfs un pouvoir qui va jusqu'au droit de vie et de mort. Ils peuvent aussi les vendre quand ils ont commis quelque crime. Ils président en outre aux jugements publics, et décident des amendes à imposer à ceux qui se rendent coupables de délits; mais la répartition de ces amendes, ainsi que du produit de la vente des coupables comme esclaves par voie de châtiment, est déterminée comme ici. Ils ne prélèvent pas d'impôts sur le peuple. Quelques-uns de ces chefs mettent encore en action un des anciens priviléges de leur ordre, celui de se réunir pour des incursions de pillage, soit dans les provinces adjacentes, soit sur le territoire russe (malgré leur *quasi* paix avec la Russie), le visage masqué pour ne pas être reconnus, et parlant entre eux un langage non compris par d'autres, peut-être un simple *argot*, afin d'empêcher l'intrusion des non initiés (1).

Les fraternités de ces provinces sont à fort peu de chose près sur le même pied d'organisation que celles d'ici.

Dans l'Abazak, le Chapsuk et le Notouhatch, pareil pou-

(1) Voyez à ce sujet Klaproth, *Voyage au Caucase*, I, 381, édit. fr. (*Trad.*)

voir ne fut, dit-on, jamais possédé par les chefs. Pourtant je n'ajoute pas entièrement foi à cette assertion des tokavs, d'autant moins qu'elle n'est pas appuyée du témoignage des nobles d'ici. Il n'est pas douteux, toutefois, quel que soit le pouvoir qu'aient possédé les chefs des deux dernières provinces en particulier, que ce pouvoir ne soit déchu depuis fort longtemps, et que le pacha d'Anapa n'ait beaucoup contribué à en amener la ruine par ses exhortations au peuple d'établir une égalité entière à l'imitation des musulmans turks, et conformément à la déclaration du Koran que tous les hommes sont égaux devant Dieu.

Je trouve ici très-répandue une observance musulmane, conséquence rigoureuse de cet axiome musulman : c'est de donner aux pauvres dans cette saison une portion de ce que l'on possède. Ces dons, qui ne sont pas toujours absolument volontaires, sont recueillis par les mollahs, qui s'en réservent une partie. Qu'ils fassent du reste un honnête emploi, c'est ce que je ne saurais dire ; seulement les donateurs peuvent choisir pour trésoriers ceux des mollahs en qui ils ont le plus de confiance. Quelques personnes aussi imitent encore les Turks en traitant un grand nombre de pauvres durant les nuits du jeûne du Ramazan.

Dans les provinces où les chefs ont conservé leur pouvoir, il y a, *dit-on*, moins de désordres parmi les habitants, qui passent aussi pour être meilleurs musulmans et pour avoir autant en aversion que les provinces même maintenant en état de guerre toute idée de soumission à la Russie.

Après qu'Osman Pacha eut livré Anapa aux Russes et que la Turquie se fut soumise aux conditions qui lui furent dictées par le traité d'Andrinople, — traité qui lui imposa, outre des sacrifices réels de sa part, l'obligation, quant à la Circassie, de céder pour la forme ce qu'elle n'avait jamais possédé, « tout le littoral de la mer Noire, » les Circassiens acquirent la conviction que leur espoir principal, sinon leur

unique espoir, reposait en eux-mêmes et sur leur propre épée. Ils se préparèrent donc à continuer seuls la guerre contre la Russie. A cet effet, Séfir-Bey, le plus distingué de leurs princes, le juge Hadji-Okù Mehmet, et d'autres personnes influentes et de haut rang, partirent pour une tournée dans les provinces. Dans toutes ils furent reçus par une réunion de délégués spéciaux, qui s'engagèrent par serment, au nom de leurs communautés respectives, à se rester fidèles les uns aux autres, et à rejeter toutes les conditions de soumission, quelles qu'elles fussent, que pourrait proposer la Russie, à moins qu'elles ne fussent sanctionnées par une acception générale. En même temps ils investirent le prince et le juge du titre d'ambassadeur pour tâcher de leur procurer une aide du dehors, chargeant spécialement le premier de rester à l'étranger pour la poursuite de cet objet. Il fut particulièrement convenu, je crois, qu'aucun changement ne pourrait être fait aux termes de la convention sans le consentement ou même la présence de Séfir-Bey. Voilà sept ans environ qu'il est absent, et comme rien n'annonce qu'il se dispose à revenir dans les circonstances actuelles (ce qu'on ne peut interpréter par un sentiment de crainte, car tous s'accordent à reconnaître en lui le brave des braves), il peut nous rappeler ce législateur qui fit jurer à ses sujets d'obéir à ses lois jusqu'à son retour, et qui alors quitta son pays pour jamais. Cette ligue, dont Séfir-Bey fut constitué l'ambassadeur, se composait des douze provinces suivantes : le Notouhatch, le Chapsuk, l'Abazak, le Psadûg, le Temigûï, le Hatukwoï, le Makhosch, le Besni, le Bashlibaï, le Teberdèh, le Braki et le Karatchaï (1).

(1) Cette énumération comprend à peu de chose près, outre la partie du littoral de la mer Noire qu'occupe le Notouhatch, tout le pays qui s'étend entre le Kûban et la chaine occidentale du Caucase, depuis le mont Elbrûz, qui en forme le noyau central, jusqu'aux confins de la presqu'île de Taman, où le Kûban vient se perdre par plusieurs bouches dans la

Si l'Angleterre, ou toute autre puissance européenne opposée aux agressions de la Russie, se décidait à élever ici contre elle la meilleure de toutes les barrières, il ne lui en coûterait que peu d'efforts pour rallier à un étendard commun la totalité des populations caucasiennes, grâce à leur communauté d'intérêts, de religion (la Géorgie exceptée, *sous ce rapport seulement*), d'usages et d'habitudes; et les douze provinces que je viens de nommer peuvent être regardées comme un noyau déjà préparé pour l'agrégation des autres.

Dans le Besni, belle province très-fertile et très-populeuse (comme le sont tous les pays situés au nord de la chaîne caucasique), il existe un ancien et grand édifice en pierre, encore habitable et percé de onze portes; cependant la tradition est muette quant à sa destination originaire.

J'ai remporté ici un triomphe des plus satisfaisants sur deux maladies et un docteur circassien, et recueilli en outre la vive gratitude d'une nombreuse et excellente famille, celle de notre hôte Psadjwe Pehémaff, tokav âgé de près de quatre-vingts ans, que j'ai trouvé au lit et dangereusement malade de la fièvre et de la migraine, qui depuis plusieurs mois ne lui avaient presque pas laissé de relâche, tandis qu'un de ses fils, homme d'une physionomie très-intelligente, était tourmenté depuis huit jours d'une violente diarrhée, que paraît lui avoir donnée une dose trop forte d'huile de graine de melon administrée par un docteur circassien. Ceux qui veulent voyager en Orient ne doivent pas perdre de vue qu'on y attend d'eux des connaissances de toute nature, surtout celle de la médecine; et qu'en se munissant d'un petit nombre de remèdes

mer d'Azov et dans la mer Noire. La Kabarda, grande division orientale de la Circassie, est complétement en dehors du bassin du Kûban et entièrement comprise dans celui d'un affluent de la mer Caspienne, le Térek, dont une des deux branches supérieures, la Malka, a sa source dans les contre-forts orientaux de l'Elbrûz, à l'opposite de celle du Kûban.

(*Traduct.*)

les plus simples et les moins hasardeux (on n'oubliera pas le quinine et les lancettes), ainsi que d'instructions sur leur usage et leur application, ils pourront faire beaucoup de bien et se gagner beaucoup d'amis.

Aghsmùg, Noël. — Je viens de passer une couple de jours à Semez, d'où j'ai écrit des lettres que va emporter un des deux bâtiments prêts à mettre à la voile pour la Turquie. L'opportunité de revoir mes amis a été une des raisons qui m'ont déterminé à cette excursion ; mais il m'a aussi paru à propos de faire un détour pour informer le peuple combien la prestation du serment dans le Chapsuk souffrirait probablement du manque d'un nombre suffisant de chefs du Notouhatch pour aider à la mesure. La présence de quelques personnes influentes est indispensable aussi pour la formation d'un congrès chez les Abazaks.

La conduite de Chamuz (l'homme le plus considérable de ces provinces après Mensûr), en s'abstenant jusqu'ici de prendre part à ces opérations importantes, nous paraissait particulièrement inexplicable. Je crains d'avoir découvert la cause principale de cette conduite dans une faiblesse qui paraît avoir envahi l'esprit du vieux chef, et à laquelle a contribué, j'imagine, un excès de sollicitude pour le destin de son pays, disposition d'esprit qui l'empêchait d'approuver entièrement nos démarches près des gens du Chapsuk, bien qu'en même temps il reconnût l'importance infinie de la prestation du serment. Il aurait préféré nous voir revenir à Semez, pour y attendre les nouvelles qui pourraient arriver de Turquie ou d'Angleterre.

Il paraîtrait que les serfs peuvent *prendre* leur liberté. Deux de ceux de Chamuz se sont absentés de son service depuis près d'un an ; et la question n'est pas maintenant de les forcer à revenir, mais de déterminer le montant de la rançon qu'ils doivent payer. La compensation ordinaire est de quarante à soixante bœufs. Six autres de ses serfs ont disparu

dernièrement, et la cause de ces désertions est imputée à notre hôtesse, femme très-habile, mais qui tient un peu de la famille de Xantippe; tandis que Chamuz, quoiqu'au nombre des plus braves de ses concitoyens, aussi bien que des plus sages et des plus éloquents dans les conseils, « ne sait pas être roi chez lui. » Femmes, fils et serviteurs, tous prennent à l'occasion la haute main sur lui.

Un serf qui veut devenir libre de cette manière se réfugie sous la protection d'un tokav, et lui fait échanger avec lui un serment de fraternité. Après cette cérémonie on ne peut contraindre le serf de retourner au service de son maître; mais d'après la loi il doit lui payer une compensation, et à cet effet il faut qu'au préalable il soit parvenu à tirer ce qu'il possède des mains de son maître. Lorsqu'il a ainsi obtenu sa liberté, il est sous la protection de la fraternité de celui dont il s'est procuré la coopération; au lieu que s'il est affranchi par son maître il reste sous la protection de la fraternité de celui-ci.

Je n'oublierai pas de si tôt mon excursion d'aujourd'hui. Dans la matinée, le thermomètre s'était maintenu à 2° et demi seulement au-dessous de zéro (1). Comme je traversais la vallée, j'aperçus à travers les arbres quelque chose qui ressemblait à de larges tourbillons de fumée; mais en atteignant une plaine qui s'étend au pied des hauteurs orientales, je vis que cette prétendue fumée n'était autre chose que d'épais tourbillons de neige, poussés vers nous de ces hauteurs par des rafales d'une telle violence que les chevaux s'écartaient fréquemment du chemin, et que nous avions grand'peine à nous maintenir en selle : c'était avec une bien plus grande difficulté encore, et seulement en battant continuellement mes bras contre ma poitrine, que je parvenais à maintenir dans mes doigts un peu de sensation. On peut bien supposer

(1) Du thermomètre Fahrenheit, répondant à 19° à peu près (au-dessous de 0) du therm. centigrade, et à un peu plus de 14° Réaum., également au-dessous de zéro. (*Trad.*)

que les choses ne s'amendèrent pas beaucoup quand nous parvinmes au sommet des deux lignes de collines élevées qui s'étendent entre Semez d'où nous partions et le vallon où nous sommes, et où, toutefois, une réception empressée et un bon feu eurent bientôt effacé tout souvenir des frimas de notre course.

Khabl, *samedi* 6 *janvier* 1838. — Le 1er je suis revenu ici de mon excursion dans le Notouhatch, excursion qui ne produira, je le crains, aucun résultat utile quant aux motifs qui m'y avaient conduit.

Durant mon séjour à Adughûm nous avons eu deux jours de dégel, suivis immédiatement d'un froid rigoureux, variant d'intensité jusqu'à hier, que le thermomètre s'est maintenu à 16° au-dessous de zéro (1), le plus grand froid que nous ayons encore éprouvé. Ce dégel et le précédent, suivis l'un et l'autre de si fortes gelées, ont fait de la plaine du Kûban une nappe de glace presque non interrompue; de sorte qu'en nous rendant ici il nous a fallu faire de courtes traites pour ne pas trop fatiguer nos chevaux.

A Bochundûr, le 31 décembre, le thermomètre se maintenant à 4° au-dessous de zéro (— 16° Réaum.), par un ciel clair, et de petits flocons de vapeurs gelées façonnés en étoiles à six branches flottant dans l'air, j'observai, un peu après le lever du soleil, une colonne lumineuse de teinte orangée de chaque côté et à peu de distance de son disque, chacune de ces deux colonnes couronnée d'un chapiteau d'une clarté plus vive à la même hauteur que le soleil au-dessus de l'horizon.

Un jour ou deux avant mon arrivée ici, mes compatriotes, qui avaient par occasion visité le théâtre de la prestation du serment pour l'accélérer par leur présence, avaient déterminé

(1) 26,67 centigr.; 21° 1/3 Réaum., l'un et l'autre au-dessous de zéro. (*Trad.*)

l'infatigable et zélé Chaban Ghéri, notre hôte, dans l'intention de gagner du temps pour une affaire non moins importante dont il est aussi question, l'ambassade en Angleterre, à se rendre en mission dans le Psadûg, accompagné d'un de leurs domestiques en qui ils ont le plus confiance, à l'effet d'obtenir des lettres pour l'Angleterre, et, s'il était possible, un envoyé pour cette province. Ils revinrent le 2, avec une histoire de l'état impraticable du pays et du danger de traverser les rivières; mais mon arrivée ayant prouvé la fausseté de leurs allégations, et notre incrédulité s'augmentant encore de leur manque d'assurance, ils finirent par nous confesser franchement ce qui en était, à savoir, qu'ayant rencontré en chemin la commission déléguée pour recevoir le serment, commission composée entre autres de Mehmet-Effendi, d'Ali-Bi et de Nassû, le Démosthène de cette province, on leur avait défendu de poursuivre cette mission, attendu que certain chef du Psadûg, dit le juge, était devenu suspect; et ce dernier avait ajouté (sans doute dans un de ces accès d'emportement auxquels il est sujet) que si nous tentions en ce moment d'ouvrir des communications avec quelqu'une des provinces intérieures, ou de nous y rendre en personne, il nous ferait fusiller! Nous ne nous épouvantâmes pas de cette bravade, que nous regardâmes comme un simple mouvement d'humeur noire chez le juge, qu'ont irrité certains désappointements qu'il a éprouvés, soit dans l'intention qu'il avait d'être choisi lui-même pour faire partie des ambassadeurs en Angleterre, soit par suite de la crainte où il est de voir affaiblir son influence dans ces deux provinces si la direction des affaires importantes à traiter au dehors ne reste pas entre ses mains. Chamuz et Mensûr s'accordant d'ailleurs avec nous sur la convenance de cette mission, nous profitâmes de l'heureuse arrivée du prince de Djanat pour l'engager à s'en charger; ce à quoi il consentit sans peine. Il nous est impossible, après ce qui vient d'arriver, de nous associer avanta-

geusement aux opérations des deux chefs à qui la direction des affaires est remise quant à présent. Nous avons donc résolu de retourner dans le Notouhatch, à l'effet d'en appeler au bon sens de Mensûr, de Chamuz, et des autres membres influents des conseils de cette province. Si nous ne les trouvons pas disposés à seconder nos vues quant aux excursions que notre intention a toujours été de faire autant que possible dans les provinces de l'intérieur, pour en étudier personnellement l'état et les dispositions, Nadir Bey (M***) est décidé à abandonner l'entreprise de l'ambassade en Angleterre et à quitter le pays par la première occasion ; et c'est aussi ce que je ferai, à moins que les lettres que j'ai demandé qu'on m'expédiât de Constantinople ne soient de nature à me faire prolonger mon séjour ici. M. L***, avec une constance que je trouve plus facile d'admirer que d'imiter, se propose en tout état de cause de poursuivre un peu plus longtemps l'entreprise. Demain nous nous remettons en route.

Le lendemain du retour de Chahan Ghéri, mon drogman, que j'avais envoyé avec un autre vers les commissaires, si je puis les nommer ainsi, avec des commissions importantes dont l'avait chargé Mensûr, revint aussi avec un message très-adoucissant — ou qui du moins était destiné à l'être — de la part du juge ; pourtant nous y trouvâmes un nouveau motif de mécontentement, en ce qu'il nous donnait à entendre qu'il avait grandement amplifié les recommandations en notre faveur contenues dans les lettres de Séfir-Bey, lorsqu'il en avait donné lecture aux autres, — voulant dire par là, sans doute, que notre réputation parmi ses concitoyens dépend de lui. Au total, c'est un homme singulier, et dont le caractère, je suis heureux de pouvoir le dire, n'a pas son second ici. Passablement doué de talent, possédant une aptitude naturelle aux affaires et des habitudes acquises d'application qui l'élèvent sous ces deux rapports au-dessus de la plupart de ses compatriotes, il est avec cela inconstant, impérieux, violent et sans

scrupules. Voilà l'homme qui malheureusement a obtenu de la Porte un firman qui le constitue mollah et juge en chef de ces deux provinces, poste en vertu duquel il a obligé par serment tous les juges à suivre ses instructions (1). Dans les masses cela lui donne une influence qui est encore accrue par son savoir et ses voyages à l'étranger, l'un se bornant pourtant à lire et à écrire le turk avec une grande facilité, et les autres à avoir visité Constantinople, Alexandrie, le Kaire et Bagdad.

J'apprends qu'il est d'usage chez les Circassiens, quand quelqu'un meurt dans une famille, que les femmes portent du noir pendant un certain temps. Peut-être peut-on tirer de là une nouvelle preuve de l'ancienne prédominance du christianisme en Circassie; car ceux qui sont devenus rigides musulmans ont répudié cette pratique, comme en opposition avec le Koran.

Le prince de Djanat nous a donné quelques éclaircissements sur les griefs par suite desquels la fraternité de ce nom a quitté son ancien territoire de ce côté du Kûban. Il dit qu'originairement la plus grande partie du nord de Notouhatch appartenait à sa famille et à sa fraternité, et le nord du Chapsuk à la famille de Basti-Kû. A cette époque reculée la famille de Zahn-Okû (celle de Séfir-Bey) était établie dans le Temigûï. Par la suite, un grand nombre de gens de sa fraternité étant morts de la peste, les autres furent graduellement dépouillés de la plus grande partie de leurs anciennes possessions, et refoulés dans la portion de l'Adughûm la plus voisine du Kûban ; et beaucoup de leurs anciens esclaves ayant déserté leurs services sans payer la compensation légale, la fraternité rebutée finit par quitter la province, d'abord pour se porter dans le Psadûg, et finalement sur la rive nord

(1) Cette double qualité est simplement religieuse. L'islamisme combine la loi avec la religion, et le sultan en est le chef.

du Kûban, à l'opposite de l'île occupée par les Abbats, avec lesquels, conséquemment, ils sont maintenant identifiés.

Le mot turk *oghlû* (fils) répond au circassien *okû* ou *kû*, dont l'adjonction aux noms avec lesquels il est très-généralement réuni s'est, dit-on, transmise depuis les temps les plus reculés.

Le prince nous répéta une histoire de la dérivation du mot *Tcherkesse*, histoire probablement fabuleuse, ou du moins mêlée de fables, mais qui cependant a si généralement cours parmi le peuple (Potocki, en 1797, entendit raconter une partie de la légende dans la Kabarda), qu'elle mérite quelque attention. Les Circassiens, les Albaniens et les Kûrdes, dit la légende, descendent de trois frères, princes de l'Arabistan. L'un d'eux ayant éborgné un homme, et cet homme ayant refusé toute autre satisfaction que la loi du talion, l'affaire fut portée devant le kaliph Omar, qui décida que si la partie lésée insistait sur ce point, la loi lui donnait droit d'avoir œil pour œil. En conséquence de cette décision, les trois frères s'enfuirent du pays et vinrent à Kara-Hissa (dans l'Asie Mineure). Là ils reçurent de l'Arabistan un message qui leur apprit qu'ils pouvaient revenir dans leur pays natal, l'homme éborgné ayant consenti à recevoir telle compensation qu'ils voudraient lui offrir. Mais les trois frères avaient alors pris la résolution de chercher fortune ailleurs; et il quittèrent la maison où ils avaient trouvé refuge, chacun d'eux répétant un mot d'où le nom du peuple dont il devint la souche est dérivé.

Ayant dit au prince que je n'avais jamais vu de pommes de terre dans ce pays, il s'écria qu'il y en avait abondamment. En conséquence il m'apporta le lendemain matin des spécimens de ses pommes de terre, qui se trouvèrent être d'excellents artichauts de Jérusalem. Le premier de ces deux légumes paraît être inconnu ici, aussi bien que les navets, les carottes, et nombre d'autres végétaux précieux. De fait, les seuls qui soient généralement cultivés sont le haricot, le po-

tiron, l'oignon, la betterave et le chou. Les deux derniers se conservent dans du sel et se mangent avec du miel.

La valeur d'un bœuf, à ce qu'il paraît d'après le taux de quelques amendes, est à présent d'environ 10 schellings (de 12 à 13 fr.). Le grain est excessivement abondant ; mais en ce moment il est à moins bon compte que dans le Notouhatch. Les sortes principalement cultivées sont le millet, le seigle, l'orge et l'avoine (dans cet ordre de proportion), un peu de maïs et très-peu de froment. Le Chapsuk est considérablement plus grand, plus fertile et plus populeux que le Notouhatch, attendu que les montagnes, surtout à l'est, se reculent de plus en plus vers le sud. D'après la description qu'on en fait, il paraîtrait qu'au nombre des animaux sauvages que recèlent les prairies incultes et en partie couvertes de roseaux voisines du Kûban, il faudrait compter l'élan ; mais l'*apparat* dont on nous entoure, et la difficulté de réunir une escorte convenable, nous empêchent d'aller à la recherche des curiosités naturelles. Nos dispositions à cet égard sont en partie paralysées aussi par la mésinterprétation de tentatives de ce genre qui ont été faites, les Circassiens n'ayant nulle idée d'un amour désintéressé de la science.

Depuis le commencement de ce mois le temps est généralement beau, avec une température variant de 16° au dessus de zéro à 16° au-dessous (1) ; ce dernier froid, comme je l'a dit, est le plus grand que nous ayons encore éprouvé (2).

(1) De 7° 1/10 à 21° 1/3 au-dessous de zéro, au thermomètre Réaum. (*Trad.*)

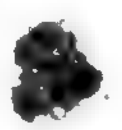
(2) Le 1er janvier, nous trouvant accidentellement privés de thermomètre, nous pensâmes tous que le froid dépassait encore le *maximum* indiqué ici.

CHAPITRE XVI.

Retour à Semez. — Différence de la température à Semez et au nord des montagnes. — Pratique médicale des Circassiens; leurs préjugés. — Mouvements militaires. — Harangue de Mensûr. — Volontaires désappointés. — Nouveaux désappointements.

Psèmaghu, Notouhatch, 11 *janvier* 1838. — Le 7 nous partîmes de Khabl, et nous retournons maintenant à Semez à petites journées à cause de l'état des chemins où la glace rend la marche difficile. A Bochundûr et à Waff, le thermomètre se maintenant à 14 et 15 degrés au-dessous de zéro, (à peu près — 20° Réaum.) et par un ciel presque clair, nous eûmes la vue d'un beau halo lunaire. La première fois un cercle se dessinait autour de la lune, et un second, qui en coupait le centre, se projetait vers le soleil; la seconde, les halos étaient pareils, quoique plus petits, et un cercle plus large enveloppait le tout. Ce parut être un spectacle tout à fait nouveau pour nos Circassiens, qui me demandèrent quel malheur cela présageait. Ayant malheureusement prédit une ou deux des dernières bourrasques, je me suis attiré d'incessantes consultations météorologiques, même sur l'état du temps dans plusieurs mois d'ici.

La maison de Hattow, où nous sommes ici, est la plus commode et la mieux disposée contre le froid que j'aie encore vue dans ce pays. Les fenêtres, entre autres choses, différentes en cela des autres dont nous avons souffert, admettent la lumière sans admettre en même temps un vent glacial, les châssis en étant recouverts en papier. Chez nous autres gens civilisés il arrive trop souvent que le grand air — un de nos meilleurs amis — est repoussé et qu'on le fuit comme notre ennemi le plus à craindre; mais les Circassiens sont dans l'autre extrême et me paraissent vivre avec lui en trop grande familiarité,



Outre les fentes de leurs toitures et de nombreuses ouvertures laissées pour lui dans les murailles, il entre librement, quelque temps qu'il fasse, par la porte et les fenêtres ouvertes, en même temps que l'énorme tuyau de la cheminée détermine un violent courant. Tel est, à peu d'exceptions près, l'état général des maisons des hôtes; il en est même, et chez les hôtes les plus hospitaliers, qu'on laisse dans un tel état de dégradation, que bien des Anglais hésiteraient à y loger leurs chevaux. De cette sorte était celle où j'ai couché à Bochuudûr, le thermomètre à 4° au-dessous de zéro (1). L'extrémité de la chambre, qui communiquait à une écurie en claies d'osier, n'était guère elle-même qu'un clayonnage ouvert, et une large masse de l'argile dont les murs étaient revêtus en guise de plâtre étant tombée derrière la porte, il en résultait, joint à un grand nombre d'autres ouvertures, que le vent se frayait partout un libre passage, et qu'à quelques pieds seulement du feu on n'y trouvait pas un meilleur abri que n'en eût offert le flanc de la colline voisine. A deux ou trois pieds de l'âtre il m'est souvent arrivé, dans ces derniers temps, que l'encre ait gelé dans ma plume pendant que j'étais en train d'écrire.

Semez, samedi 20. — Hier nous sommes rentrés dans nos anciens quartiers (notre domicile, ou plutôt notre prison circassienne, comme mes compagnons nomment la maison que nous occupons ici); nous avons mis à notre voyage près d'une quinzaine en petites journées, tant ceux qui nous accompagnaient ont en général d'attentions pour leurs chevaux, attentions jusqu'à un certain point nécessaires, au reste, aucun cheval n'étant ferré. Jamais il ne viendra à l'idée d'un Circassien qui n'est pas réduit au dernier dénûment de faire à pied un ou deux milles; de sorte que nécessairement leur cheval leur devient aussi précieux que les moyens de locomo-

(1) 20° centigr., ou 15° Réaum., également au-dessous de zéro. (*Trad.*)

tion que leur a donnés la nature, et que l'attachement qu'ils ont pour lui, ainsi que le soin qu'ils en prennent, sont proportionnés au besoin qu'ils s'en sont fait.

Comme la gelée n'a commencé qu'hier seulement à se relâcher un peu, les chemins étaient exécrables, et le passage des hauteurs considérables qui s'élèvent entre la source de la Psébebsi et la vallée de Hokhoï était devenu plus difficile encore que d'ordinaire par les tourbillons de neige et le vent glacé. Le 14, nous allâmes voir Mensûr en passant, et nous trouvâmes son pied décidément en voie de guérison. Nous lui expliquâmes les motifs de notre retour du Chapsuk, et nous lui donnâmes à entendre que nous regardions comme absolument nécessaire pour le bien de la cause générale que l'Abazak et les provinces du Kûban se réunissent au Notouhatch et au Chapsuk pour envoyer des ambassadeurs en Angleterre, lui manifestant en même temps notre détermination de quitter le pays si nos avis à cet égard n'étaient pas écoutés, et qu'on n'adoptât pas immédiatement des mesures actives en conséquence. Il nous demanda du temps pour voir ce qu'il pourrait faire près de ses concitoyens conformément à nos vues ; après quelques difficultés, par lesquelles nous voulions stimuler son activité, nous consentîmes enfin à accorder quinze jours, et nous déclarâmes que si, ce délai expiré, quelques personnes influentes n'étaient pas prêtes à nous accompagner dans l'Abazak, nous nous regarderions, de notre côté, comme dégagés de toute obligation de prendre plus longtemps intérêt aux affaires du pays, et libres de partir par la première occasion qui s'offrirait.

Le lendemain matin, au moment où nous allions quitter la vallée où j'avais passé la nuit chez quelques Arméniens qui y sont sous la protection de Mensûr, un messager de ce chef vint me demander de vouloir bien échanger un beau cheval gris que je montais contre un cheval blanc de piteuse apparence qu'il m'envoyait. Je m'excusai d'accéder à cet échange

intempestif, ajoutant qu'il serait assez tôt pour songer à ce que je voudrais faire du cheval quand le temps serait arrivé pour moi de quitter le pays. Sa conduite en ceci, je l'ai su depuis, fut fortement blâmée par quelques-uns des tokavs; pourtant je suis maintenant porté à l'envisager sous un jour tout autre que celui où je la vis d'abord. Mensûr n'est rien moins que cupide; et me rappelant certains mots qui lui étaient échappés dans nos dernières conversations, la demande qu'il m'a faite du cheval me paraît avoir été principalement inspirée par la pensée que d'autres chefs, qu'il peut regarder avec raison comme moins éminents que lui-même, ont reçu plus que lui de notre libéralité. Au surplus, l'incident peut servir à montrer combien il est difficile ici à des étrangers de maintenir une parfaite mesure dans les présents que l'on fait à des étrangers dont le rang est essentiellement égal, et dont une longue expérience et une observation attentive peuvent seules apprendre à reconnaître quelle estime on fait d'eux dans le pays.

Vers l'extrémité orientale de la vallée d'Anapa on nous montra une source salée. Elle n'était pas gelée, quoique très-légèrement imprégnée. En été, cependant, on dit qu'elle contient beaucoup plus de sel. Elle est située au pied des hauteurs qui forment sur ce point la limite de la vallée. Sur les pierres qui l'entourent je remarquai une teinte ferrugineuse très-foncée.

Semez, 29. — Hier le canon et même la mousqueterie se firent entendre pendant quelque temps, paraissant venir de la côte dans la direction d'Anapa, quoique le vent fût au sud. Il y a nécessairement eu quelque engagement.

Les habitants ailés du Kûban, sachant par instinct que la température de ces régions est plus douce et qu'ils ont plus de chances de trouver par ici des rivières non gelées, affluent en essaims nombreux dans ces environs. Toute la tribu des canards fréquente les eaux courantes de cette vallée, et on

voit sur la baie nombre de paisibles flottilles de cygnes majestueux et d'oies sauvages. Les sangliers et les daims paraissent aussi obligés de s'écarter de leurs demeures habituelles pour trouver quelque nourriture; depuis quelques jours on en voit rôder dans la vallée. On a vu aussi un ou deux loups. Malheureusement les préjugés musulmans nous empêchent de faire un savoureux repas de la chair du sanglier! J'ai appris dernièrement un autre fâcheux interdit de cette religion. Il paraît qu'aucun bon patron musulman ne voudrait mettre sa barque en mer dans l'intervalle compris entre le 24 décembre et le 12 mars environ. — Pourtant, ajouta en mettant la main sur son cœur le jeune mollah turk de Trébisonde qui nous disait cela, un homme dont la conscience est bonne peut passer sur cette injonction. A ce titre ou non, c'est ce que font quelques-uns, mais c'est le petit nombre; et s'il faut en juger d'après la ténacité avec laquelle ils restent en rade durant cette saison, il doit y avoir parmi eux bien peu de consciences pures.

Il y a trois ou quatre jours je fus appelé près d'une personne dangereusement malade à un hameau voisin; c'était une jeune femme, que je trouvai souffrant beaucoup d'une pleurésie. La saignée et d'autres secours appropriés l'ont à peu près tirée d'affaire; je ne rappelle cet incident que pour mentionner les fâcheux préjugés qu'il me fit connaître. Le premier soir je lui trouvai tant de fièvre, que je lui donnai une potion pour lui procurer du sommeil, recommandant en même temps à une vieille femme à physionomie grave qui était près d'elle de veiller soigneusement à ce qu'on ne troublât pas son repos. Pourtant le lendemain soir, quand je demandai comment elle avait dormi, une petite fille qui la veillait en ce moment-là m'assura naïvement qu'on ne l'avait pas laissée dormir, et que quelqu'un était toujours resté près d'elle pour cela! J'avais insisté d'une manière plus particulière sur mes injonctions à cet égard, ayant ouï dire qu'en

traitant les blessés les Circassiens ont grand soin de ne les pas laisser dormir : — de peur, je suppose, qu'ils ne se réveillent pas. Je trouvai aussi ma malade en proie à une soif ardente, quoique j'eusse délayé à dessein sa potion dans une boisson copieuse ; et sa garde m'assura (conformément à une autre notion du pays) qu'on avait eu bien soin de ne pas la laisser boire! En conséquence de ces erreurs fatales j'allai parler au mari, que je voulais avertir du danger où elles mettaient sa femme ; là je me trouvai en face d'un troisième préjugé, Luca m'ayant rappelé que le mari ne pouvait rien savoir de ce qui se passait dans la chambre de sa femme, attendu qu'il était contre toutes les règles d'usage qu'il y entrât tant qu'elle y serait retenue par la maladie, ou qu'il se mêlât en rien de ce qui avait rapport à la manière dont on la traitait, et qu'il serait regardé comme manquant à sa dignité d'homme s'il montrait de l'inquiétude à ce sujet. Cependant, dans le peu qui se passa ensuite entre nous, je vis avec plaisir que la nature reprenait ses droits en dépit de cet absurde préjugé ; car pendant que je parlais du danger que faisaient courir à sa femme les gens dont elle était entourée (par parenthèse, elle était remarquablement belle), des larmes remplissaient ses yeux, et au rire forcé ainsi qu'aux quelques paroles sans suite qui s'ensuivirent, je pus juger combien était violente la lutte intérieure entre ses sentiments et ses fausses idées de dignité.

30. — Nous venons d'apprendre que la canonnade entendue ici dimanche dernier était occasionnée par une sortie des Russes d'Anapa, qui avaient voulu brûler un navire appartenant à Séfir-Bey et qui était ancré à Sûkwa, à 5 milles environ au S. de la forteresse. J'ajoute à regret qu'ils réussirent dans cette entreprise, ainsi qu'à détruire une partie des marchandises emmagasinées à Sûkwa et qui devaient être portées à bord du navire.

Dans une conversation que nous avons eue avec notre

vieux konak Chamuz nous sommes enfin parvenus à lui faire comprendre l'importance d'envoyer immédiatement des ambassadeurs en Angleterre ; il vient même de partir avec Luca pour tâcher de faire partager cette conviction à quelques personnes influentes de cette province.

Ayant, comme je l'ai déjà dit, épuisé toutes les ressources que nous avions apportées avec nous, et décidés à contracter aussi peu d'obligations que possible, nous avons vu avec grand plaisir que même ici l'intégrité générale du caractère anglais suffisait pour nous tirer d'embarras. Quelques marchands turks de l'Asie Mineure ont regarni notre coffre-fort et nous ont offert en outre telles marchandises que nous pourrions souhaiter, acceptant en payement nos traites sur Constantinople. Nous nous sommes ainsi trouvés fort à propos à même de faire de nouveaux présents à Mensûr, ainsi qu'à quelques autres personnes.

Des cotonnades de diverses sortes imprimées ou unies forment le courant principal de ce pays, avec quelques cuirs noirs, jaunes et rouges, et peu de soieries. Le plus insignifiant de nos achats devient une affaire d'État, par les longs débats sur la qualité des marchandises. Cependant la vie n'est pas chère ici. Ainsi, par exemple, dans le moment où nos fonds étaient au plus bas, un Arménien nous apporta d'assez loin, et, nous dit-il, par ordre d'un de nos gens, de la farine de froment, du millet, du *bûghû* (grain dont on fait du pilau) et des haricots, le tout pesant 289 livres. Le plus jeune de mes deux compatriotes (c'était la première fois que nous achetions de pareilles choses) s'écria tout d'abord « nous sommes ruinés ! » mais après voir fait marché et calculé la valeur de notre achat, nous trouvâmes que le tout ne nous revenait qu'à 15 shillings 8 pence (à peu près 20 francs), ou pour mieux dire à 7 sh. et demi ; car les prix de nos cotonnades sont pour le moins de 100 pour 100 au-dessus des prix d'Angleterre.

31. — Mes deux ardents compagnons, qui depuis longtemps aspirent à « tremper leurs épées vierges » dans le sang des envahisseurs de ce pays, et qui depuis longtemps aussi ont à diverses reprises offert de s'associer aux faits d'armes, quels qu'ils fussent, que les Circassiens pourraient entreprendre, ont enfin, après maint désappointement, la perspective prochaine d'une expédition de l'autre côté du Kûban; car Ali-Bí d'Ozerek est venu nous annoncer aujourd'hui qu'en conséquence des dernières sorties de la garnison d'Anapa une expédition au delà du Kûban sur une grande échelle avait été convenue parmi les chefs, et que si nous souhaitions y prendre part il fallait partir immédiatement pour le lieu du rendez-vous général. Nous y allons demain. Je serai attaché au *département médical*, conformément à la demande des anciens et à ma propre détermination de ne pas prendre part aux hostilités.

L'annonce d'Ali-Bí corrobore ce que depuis longtemps nous soupçonnions et ce qu'on nous a aussi rapporté, à savoir, que les Circassiens ont résolu de s'abstenir cette année d'expéditions au delà du Kûban, parce que cette année l'armée d'invasion russe s'est abstenue de dévaster le pays; modération qu'ils semblent rattacher en quelque sorte à la proposition de paix sous la garantie de l'Angleterre qu'ils ont faite au général russe par ordre de Séfir-Bey, en conséquence, dit-il, d'une communication qu'il avait reçue de l'ambassadeur anglais. Cette résolution des Circassiens m'a toujours paru avoir une très-pauvre base, parce que la retraite subite et pacifique des Russes de Ghélendjik semblait devoir s'attribuer à l'incendie qui y avait détruit leurs provisions, beaucoup plus probablement qu'à aucun mouvement de merci ou à un changement de politique. Néanmoins nous ne crûmes pas devoir chercher à les en faire départir, dans le cas où les Russes auraient en effet changé de tactique. Sur quelle garantie se fondait-on pour leur donner l'autre espoir (quant

à l'intervention anglaise)? c'est ce qui reste à prouver.

3 *février*. — Nous sommes partis de nos quartiers de la première nuit, dans la vallée d'Anapa, accompagnés de notre hôte et de plusieurs personnes qui nous avaient rejoints à Semez, le peu de délai ne nous ayant pas permis d'en attendre un beaucoup plus grand nombre qui devaient nous suivre. La journée a été belle, avec un vent doux du sud; et comme nous descendions la pente rapide des hauteurs boisées qui forment la limite méridionale de la vaste plaine de Hokhoï, nous aperçûmes, serpentant à travers les bouquets d'arbres dont elle est parsemée, le premier corps de guerriers en marche pour le rendez-vous général. Nous reconnûmes aisément la place assignée pour ce rendez-vous dès que nous fûmes arrivés dans la plaine, à deux nombreuses réunions dont les rangs serrés occupaient la pente assez douce des collines du nord, outre nombre d'autres corps moins considérables, et vers lesquels des groupes partiels se dirigeaient par tous les sentiers de la vallée. Au moment où nous approchâmes du premier des deux corps les plus nombreux, il nous parut qu'un débat venait de se terminer, car les guerriers qui le composaient quittèrent leurs places et se dirigèrent vers le haut de la colline, quelques-uns à cheval, un plus grand nombre à pied. Au milieu d'eux flottait un grand drapeau que nous sûmes ensuite être celui de Mensûr, qui était là avec ses trois ou quatre cents hommes de Psébebsi. Nous fîmes halte de l'autre côté du ravin près duquel se tenait ce rassemblement général. Nous évaluâmes à environ 1,500 le nombre d'hommes alors réunis. C'était un spectacle à la fois nouveau, pittoresque et propre à remuer l'âme : — une masse de rudes montagnards, hommes et jeunes gens, à cheval et à pied, mêlés sans distinction, les drapeaux de leurs chefs respectifs flottant au-dessus d'eux; — volontaires qui allaient porter la dévastation sur le territoire d'un grand empire, en représailles des terres ravagées de leurs concitoyens.

Au bout d'un moment on nous invita à nous joindre à l'assemblée, et nous fûmes immédiatement accostés par nombre d'anciens amis qui paraissaient charmés de nous rencontrer là. Quelques-uns d'entre eux nous informèrent que l'attente que l'on avait eue de nous y voir avait beaucoup contribué à augmenter le nombre de ceux qui avaient voulu prendre part à l'expédition, le peuple désirant nous prouver qu'il n'était ni sans courage ni sans confiance dans sa cause.

Les premiers compliments étaient à peine échangés, que nous fûmes invités à prendre place sur quelques poignées de paille répandues à terre, et qu'un cercle resserré de curieux se forma autour de nous ; pourtant nous fûmes bientôt délivrés de la gêne que nous causait une telle affluence (gêne à laquelle, au surplus, nous sommes passablement rompus), par l'arrivée de Chamuz, de Mensûr et de Hatukwoï, ainsi que d'autres personnages influents, tous ceux qui pouvaient être regardés comme tels dans cette partie de la province que nous avions parcourue se trouvant là en cette occasion. On fuma alors une ou deux pipes ; puis les chefs se levèrent, et Mensûr commença, du ton d'une conversation calme, un discours qui bientôt s'anima de toute la chaleur de son éloquence énergique, et auquel la masse compacte de guerriers réunis autour de nous prêta la plus religieuse attention. L'objet de ce discours était d'exposer à l'assemblée le dessein et la direction de l'expédition projetée (qui jusque-là n'avait été connue que d'un petit nombre de chefs, de peur qu'on ne fût trahi par des espions), et de donner au peuple des avis sur la manière dont on devait se conduire dans l'exécution de l'entreprise. — Il ne faut pas, leur dit-il, nous attacher au butin, dont la plus grande partie est nécessairement perdue ou détruite pendant la marche ; notre objet doit être d'affaiblir l'ennemi en détruisant ses forts et en nous emparant de ses munitions. Si nous étions assez heureux pour prendre quelques canons, il ne faudrait pas, comme précédemment, les abandonner

comme choses de nul usage ; il faudrait tâcher de les transporter de ce côté du Kûban. Par-dessus toutes choses, il faut vous laisser conduire par les avis de ceux qui ont beaucoup plus d'expérience que la plupart d'entre vous, et obéir à leurs ordres. Nous choisirons pour commandant Chamuz, qui a passé le Kûban plus fréquemment qu'aucun de nous, et vu plus d'expéditions telles que celle-ci. Je ne doute pas que beaucoup d'entre vous ne soient impatients de déployer leur courage devant nos amis les Anglais ici présents ; mais ce ne serait pas, j'en suis certain, une satisfaction pour eux de vous voir verser votre sang inutilement : soyez donc prudents aussi bien que courageux. Un vieillard d'une grande piété a prédit à cette expédition un résultat défavorable, comme lui ayant été révélé par l'observation des astres ; mais bien que de tels hommes soient dignes de tout respect à raison de leur piété et de leur savoir, ce n'est pas toujours sur leurs conseils que nous devons nous diriger. Pourtant n'oublions jamais nos devoirs envers Dieu ; car si nous nous souvenons de lui comme nous le devons, il ne nous oubliera pas et nous protégera. Mettons donc notre confiance en LUI, et marchons en SON nom.

Ce discours — dont il va sans dire que je ne prétends pas reproduire littéralement les phrases — fut suivi de quelques courtes allocutions prononcées par d'autres anciens ; puis les chefs et la plupart des hommes d'un âge mûr nous quittèrent pour dire leurs prières du soir, car sur ces entrefaites le soleil s'était rapproché de l'horizon. Des jeunes gens les remplacèrent autour de nous (et parmi eux il en était bon nombre, les deux fils de Chamuz entre autres, qui n'avaient pas plus de douze à quinze ans, et quelques-uns même étaient plus jeunes), et nous eûmes à répondre du mieux que nous pûmes à de nombreuses demandes de poudre et de balles.

Toute cette portion de la vallée, et même la plus grande partie du reste, est inhabitée, à cause des dévastations que les

Russes y ont commises dans ces derniers temps ; il n'y avait conséquemment d'abris pour personne, sauf ceux que pouvaient fournir de maigres broussailles parmi lesquelles on avait allumé des feux. C'était près d'un de ces feux que nos compatriotes avaient à passer deux longues heures, à l'expiration desquelles ils allaient partir pour leur premier exploit guerrier. Leur ayant abandonné pour leur équipement mon cheval, ma pelisse et mes pistolets, je me séparai d'eux (en échangeant avec eux l'espoir de nous revoir « en ce monde ou dans l'autre ») et j'allai chercher un logement pour la nuit en compagnie du principal chirurgien, que les chefs avaient dissuadé de se joindre à l'expédition, à cause de sa mauvaise santé.

Comme il s'était fait tard avant que nous eussions rencontré quelques maisons, ce fut seulement après avoir éprouvé trois ou quatre refus à d'autres hameaux que nous fûmes enfin accueillis dans celui où nous sommes, le chirurgien, Luca et moi, et où nous avons reçu l'accueil le plus hospitalier.

Semez, samedi 10. — Après avoir, pendant une grande partie de la semaine, attendu impatiemment mes compagnons au hameau où ce qui précède a été écrit et où il était convenu qu'ils me rejoindraient à leur retour du Kûban, je partis pour aller à leur recherche, et je les trouvai à une heure de là en sûreté dans un autre hameau.

Pendant qu'ils étaient bivouaqués sur la colline du rendez-vous, un de mes compatriotes avait vu Mensûr aller vers plusieurs personnes auxquelles il s'adressa, après quoi mainte poignée de main fut échangée entre eux. Il sut ensuite que c'était une réconciliation temporaire de querelles entre fraternités, afin que tous pussent coopérer cordialement à l'expédition projetée. Ils ne quittèrent cette colline avec l'armée que le matin de trois à quatre heures, — et on se dirigea vers le Kûban ; mais, comme on peut le supposer, si peu d'ordre régnait dans leur route à travers les bouquets de chênes qui

y abondent, qu'ils ne tardèrent pas à perdre de vue la bannière de Semez, -- qui était celle du généralissime (c'était un mouchoir attaché à l'extrémité d'une longue perche), et même toute autre bannière. On fit halte à 2 ou 3 milles du fleuve ; et comme il avait été décidé que le passage ne serait pas tenté pendant la nuit, on ne donna l'ordre d'avancer qu'une ou deux heures avant le lever du soleil. Durant toute la nuit l'armée avait reçu de nouveaux renforts, et on dit qu'au moment où on se dirigea vers le fleuve elle se montait à près de 5000 guerriers, tant à cheval qu'à pied. Mais on s'aperçut bientôt que le terrain marécageux qui borde la rive était trop amolli par le dégel pour que l'infanterie pût y passer, et quand la cavalerie atteignit la glace de la rivière on la trouva également impraticable. Mensûr trouva promptement un remède à ces deux inconvénients, dans la construction de ponts de fascines; et l'armée y travaillait activement, quand Chamuz arriva donner l'ordre de ne pas tenter le passage. Sur ces entrefaites, néanmoins, environ 300 hommes (principalement composés de *déhli-khans* ou jeunes gens) étaient déjà sur les premiers ponts et sur la glace rompue ; du nombre de ceux-là étaient mes deux compatriotes et Tûghûz. Celui-ci, en particulier, aidé de quelques autres esprits ardents, s'occupait activement de gagner des recrues pour une moindre expédition, puisqu'on ne jugeait plus devoir continuer la grande. Ce petit corps s'avança alors dans les terres, après s'être réuni et formé sous les hauts arbres qui ornent l'étroite élévation formant la berge du fleuve, et avoir prononcé une courte prière les mains levées vers le ciel. Plusieurs messagers furent dépêchés à mes compatriotes pour les conjurer de revenir; à quoi ils répondirent qu'il était impossible à des Anglais de reculer quand d'autres avançaient. Mais le peu de raison de la tentative devint bientôt tellement évident au petit nombre d'anciens qui s'y étaient associés, qu'on fit halte pour une discussion, laquelle fut cependant presque aussitôt inter-

rompue par l'impétuosité d'un des guerriers de l'Adughûm, qui lança son cheval de toute la vitesse que pouvaient permettre les profonds marécages qui s'étendaient au delà du fleuve. Il fut suivi d'une cinquantaine de déhli-khans et des deux Anglais, le surplus de la troupe restant sur la berge.

Djambolet, un vieux tokav d'une bravoure peu commune qui accompagnait mes compatriotes, leur représenta alors que c'était leur présence qui faisait persévérer les autres dans leur tentative, et que ce serait à eux que l'on attribuerait les conséquences désastreuses qui pourraient en résulter. Cet argument, joint à d'autres considérations que je mentionnerai tout à l'heure, servit à les convaincre de la convenance qu'il y avait pour eux à ne pas exciter les autres par leur présence; et comme l'impraticabilité de la tentative n'était alors devenue que trop palpable, ils tournèrent bride, et revinrent sur leurs pas, — évidemment à la grande mortification de bon nombre de leurs compagnons. Autant que j'ai pu l'apprendre, voici quelles raisons avaient déterminé Chamuz et son conseil des anciens à contremander l'expédition : d'abord, l'affaiblissement de la glace, qui pouvait rendre le passage de la rivière désastreux; en second lieu, le dégel des marécages qui bordent les deux rives du fleuve, qui empêchait la coopération de l'infanterie, sur laquelle on comptait principalement pour couvrir la retraite, laquelle aurait dû alors se diriger sur un point plus en amont, où il eût pu se faire que la glace fût aussi mauvaise, ou même plus. Voilà les raisons principales, et bien suffisantes en apparence, — auxquelles on peut ajouter que supposant le Kûban traversé sans accident par toute la cavalerie, il lui aurait fallu suivre une sorte de chaussée naturelle traversant les marais, et dont l'extrémité était dominée par une éminence sur laquelle était rangé un corps nombreux de Russes avec de l'artillerie, qui aurait pu ainsi labourer leur ligne de la manière la plus destructive.

Le Kûban n'a pas ici plus du quart de la largeur de la Ta-

mise à Westminster (1); mais les roseaux et les marécages s'étendent à un mille ou un mille et demi de chaque côté. A une distance considérable en remontant la rivière forme deux branches, et celle du nord est de beaucoup la plus large.

Cette réunion, autant que je sache, est la plus nombreuse qui ait eu lieu dans cette province depuis un certain temps, et grandes ont été les doléances de ce que l'état défavorable du temps ait empêché une si belle armée d'agir. La mortification des gens de cette province a encore été accrue par la nouvelle d'une excursion qu'ont exécutée avec succès leurs voisins du Chapsuk sous la conduite de Ghuzel Beg, et d'où ils ont rapporté un butin très-considérable; car ce dernier objet, en dépit de l'allocution de Mensùr, aurait bien pu être le stimulant principal d'une grande partie de l'armée du Notoubatch.

Ce corps d'armée, au surplus, ne doit nullement être regardé comme représentant la force effective de la province; car la réunion en a été subite, et on dit — avec raison, nous le croyons — qu'il serait possible d'en former une dix fois aussi nombreuse. Celle-ci, du reste, était déjà regardée par les chefs comme l'étant beaucoup trop pour l'objet spécial que l'on avait en vue, la prise d'assaut de quelques petits forts (lesquels s'étendent le long du sommet d'une colline distante de cinq ou six milles du fleuve, l'espace intermédiaire restant inhabité) et la destruction d'un grand village *russe*. J'appuie sur cette dernière qualification; car ayant demandé à mon compagnon le chirurgien si les Tâtars, qui forment la grande majorité de la population de l'autre rive du fleuve, n'étaient jamais attaqués dans de telles expéditions, il parut presque blessé, et répondit : Ceux qui sont de la même religion que nous jouissent toujours d'une parfaite sécurité.

(1) A peu près la moitié de la largeur de la Seine au Pont-Royal. (*Trad.*)

Le lendemain de cette tentative du passage du Kûban un conseil des chefs se tint sur l'affaire de l'ambassade à Londres; et après nombre de messages échangés entre eux et nous, nous vîmes qu'il était impossible de nous entendre, attendu que nous insistions sur l'exécution immédiate de la mesure, afin que les ambassadeurs pussent arriver en Angleterre pendant la prochaine session du parlement, tandis qu'eux épuisaient toutes les ressources de leur esprit à imaginer des raisons propres à nous convaincre qu'il ne fallait rien faire jusqu'après le Kùrban-Beïram, c'st-à-dire vers le 12 mars, époque à laquelle ils disent que selon toute probabilité ils auront reçu une réponse à leur lettre à Séfir-Bey d'Adughûm.

Cette question de délai était la seule sur laquelle portât ce débat et le désaccord. Présumant comme nous le faisions, d'après une lettre que lord Posonby m'avait fait l'honneur de m'écrire, que cette négociation que l'on disait avoir été ouverte par Sa Seigneurie avec Séfir-Bey n'amènerait probablement que du désappointement et la perte d'un temps précieux, nous fîmes inutilement tout ce qui était en notre pouvoir pendant les deux jours suivants pour tirer les Circassiens de cette fausse voie; et comme il paraît certain que l'attente de ces lettres de Constantinople peut prolonger les choses fort au delà du temps que des affaires importantes d'intérêts privés permettront à Nadir Bey de rester en Circassie, il se voit, bien à contre cœur, obligé de renoncer à l'idée d'emmener les ambassadeurs avec lui.

Pour M. L*** et pour moi, ce manque de réussite auquel nous nous attendions si peu, à l'égard de l'ambassade en Angleterre, est une bien grande mortification; car nous regardions cette mission comme le dédommagement de toutes nos fatigues et de tous nos sacrifices. Nous espérions ardemment que, bien que l'intérêt manifesté par nos compatriotes pour l'indépendance de la Circassie pût s'être assoupi, leur sympa-

thie enfin réveillée pour les longues souffrances de ce peuple héroïque les porterait à lui accorder leur intervention protectrice. Maintenant qu'il nous faut abandonner la pensée de cette ambassade, notre seul espoir est qu'elle soit devenue inutile, grâce à ce qu'auront déjà pu faire en Angleterre pour la cause de la Circassie ceux qui sont à cet égard en avance sur leurs compatriotes, par leur conviction de l'immense importance de cette question pour le bien à venir de la Turquie et de la Perse, et pour l'empire britannique en Asie aussi bien que pour notre influence dans cette partie du monde.



CHAPITRE XVII.

Affaiblissement de la noblesse en Circassie. — Conjectures touchant l'origine des Circassiens. — Serfs, ou *pchills*. — *Thfokwalls*, ou hommes libres. — *Pchés*, ou princes. — *Vorks*, ou nobles. — Départ de Nadir Bey. — Nouvelles agressions russes.

Semez, 1er mars 1838. — M. Klaproth, dans son *Tableau du Caucase*, ne porte le nombre de maisons dans ces deux provinces — nombre dont il croit pouvoir garantir l'exactitude approximative comme relevé de pièces authentiques — qu'à 15,350; ce qui ne donnerait, d'après son calcul de neuf personnes pour deux maisons, que 69,075 habitants. Or, comme on a vu dans mon précédent chapitre que 4 à 5,000 volontaires s'étaient réunis sur un avis donné seulement trois ou quatre jours d'avance, — avis qui n'a certainement pas circulé dans plus d'un tiers de la province de Notonhatch, et seulement sur la limite extrême de celle de Chapsuk, qui est de beaucoup la plus peuplée des deux, — il est permis de mettre en doute l'exactitude des *pièces authentiques* d'où notre auteur a tiré son évaluation des populations caucasiennes (1).

Ici, comme ailleurs, la révolution que l'introduction du commerce a opérée dans la manière de faire la guerre a contribué à en produire une dans les différentes parties de l'échelle sociale. La cotte de mailles, le heaume et l'arc, qui entraient autrefois dans l'armure d'un prince ou d'un noble circassien, alors même que le commun du peuple aurait eu la permission de les porter (et on dit qu'il ne l'avait pas), étaient des objets d'un prix trop élevé pour devenir d'un

(1) On trouvera néanmoins ce tableau de M. Klaproth dans l'*Appendice*, attendu que c'est, à ma connaissance, le seul où soit récapitulé l'ensemble des populations circassiennes.

usage général, attendu que rien de tout cela ne se fabriquait dans le pays. Beaucoup de ces cottes de mailles étaient à l'épreuve du mousquet, et à l'époque où les armes à feu étaient peu usitées un homme brave et robuste devait valoir une armée. La protection d'un tel homme devait donc être recherchée par tous ceux de son voisinage immédiat privés ou du droit ou des moyens de s'armer comme lui. Mais les deux causes que j'ai citées ont contribué à changer tout cela. La cotte de mailles valait depuis 10 jusqu'à 200 bœufs, selon la qualité : on peut l'avoir maintenant pour moins de la moitié de ce qu'elle valait autrefois (attendu qu'elle ne s'est pas trouvée à l'épreuve du canon); on a vu que l'arc était une arme à la fois moins efficace et plus coûteuse que le fusil ou le pistolet, et il n'y a presque pas aujourd'hui de berger de douze ans qui ne possède l'une ou l'autre de ces deux armes modernes. Nombre de tokavs, et même de serfs, sont devenus par le commerce (dont l'exercice est généralement regardé comme dégradant par les deux autres classes) beaucoup plus riches que la plupart des nobles et des princes, et conséquemment en état de se pourvoir des moyens de se protéger eux-mêmes. A ces causes du déclin qu'a éprouvé l'influence de l'aristocratie, il en faut cependant — du moins dans les provinces qui sont le plus sous l'influence turque — ajouter une autre encore plus puissante, à laquelle j'ai fait plus d'une fois allusion : à savoir, l'égalité absolue prêchée par les Turks, comme fondée sur ce principe du Koran que tous les hommes sont égaux devant Dieu. Ce principe, en ce qui touche à l'égale répartition de la justice, personne ne peut le contester; et cependant, préjugé ou non, je ne puis m'empêcher de regretter la marche graduelle d'assimilation qui s'opère maintenant, et qui doit nécessairement effacer tôt ou tard toute trace de ceux en qui la conscience d'une ancienne et pure origine se rattachant à la souche chevaleresque du peuple arabe conservait la tradition de sentiments

plus élevés et de manières plus nobles que ceux qui dominent dans les masses.

Si donc le pays devenait une annexe de la Turquie, ou restait indépendant comme il l'a été jusqu'à présent sous son influence, cette tendance ne pourrait manquer de se développer rapidement, — non, probablement par l'intervention directe du sultan ou de ses pachas, autant que par l'aliment que recevrait cette idée d'égalité déjà fort répandue parmi le peuple. Mais si, d'un autre côté, la Circassie devient une province russe, on verra commencer une autre marche totalement différente : le pouvoir et l'influence des nobles seront ravivés, mais leurs anciennes bases seront détruites, — j'entends le respect du peuple, aussi bien que le droit de naissance d'une ancienne origine; et on y substituera le bon vouloir de l'empereur, en tant que manifesté par le rang militaire qu'il peut conférer. Quelques voyageurs futurs trouveraient probablement dans ce dernier cas le calme empreint de dignité et l'élégance simple qui maintenant caractérisent le noble circassien remplacés par l'arrogance militaire et une imitation gauche des manières européennes. Mais si un tel changement doit survenir dans la condition et les manières du prince et du noble, quel changement devront éprouver les classes inférieures — « auxquelles leurs ancêtres, comme il est dit dans une éloquente adresse de Daûd Bey aux Circassiens, adresse que nous venons de recevoir, ont légué un héritage de liberté de cinq mille ans? » Ceux-là se trouveront, tout à coup et d'une manière irrévocable, privés de ce bienfait inestimable dont ils sont maintenant si fiers; — forcés de combattre pour la Russie contre leurs coreligionnaires et de se conformer à ses tarifs dans leurs échanges commerciaux. Alors ils se verront obligés de donner leurs meilleurs produits contre les mauvaises marchandises sorties de ses manufactures; alors toute vente de leurs articles les plus ordinaires susceptibles de faire concurrence avec ceux du com-

merce russe sera interdite. En un mot elle fera ici ce qu'elle fait en Géorgie et dans les provinces comprises entre celle-ci et la mer Noire : — elle renouvellera la fable du chien et de l'os; car elle n'a encore nuls moyens de développer son commerce, et les étrangers plus avancés qu'elle ne seront pas reçus à trafiquer dans ces provinces sous sa protection, attendu que ces rapports ne feraient que développer la haine invétérée que lui portent les natifs. Tel doit être l'état des choses d'ici à longtemps : — d'autres fruits des desseins de la Russie peuvent se développer accidentellement, si on lui permet de les amener à maturité. Les Turks, et d'autres peuples de l'Orient, dans leurs anciennes traditions, parlent toujours de Constantin comme si la vie de cet empereur de Constantinople avait eu une durée antédiluvienne; il serait plus excusable à eux de parler de Pierre le Grand (qui ne fut grand en rien que je sache, sauf dans son énergie physique) comme étant encore empereur de Russie, car c'est toujours son esprit qui dirige les conseils du cabinet russe et qui amène à maturité les projets qu'il avait conçus, et cela avec une persévérance et une unité de vues vraiment miraculeuses.

A l'égard de l'histoire que j'ai précédemment répétée au sujet de l'origine des Circassiens qu'on ferait remonter aux princes de l'Arabie, j'ai déjà dit que le comte Potocki avait recueilli dans la Kabarda, il y a quarante ans, une tradition semblable au sujet des princes de cette province, dont il a pris la peine de construire sur cette donnée l'arbre généalogique (1). Il me semble qu'il doit y avoir quelque vérité dans

(1) *Voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, I, 155, édit. Klapr. Pallas, avant le comte Potocki, avait déjà dressé un arbre généalogique analogue. (*Voyages dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie, en* 1793 *et* 1794, t. I, p. 428, in-4, trad. franç.) Conf. Klaproth, *Voyage au Caucase et en Géorgie*, I, 343, suiv., et II, 377. — Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, I, 53, et suiv., a, le premier, tenté de jeter les premiers linéaments d'une esquisse de l'histoire des Tcherkesses. (*Trad.*)

une opinion si généralement reçue, et que l'erreur de l'histoire doit être d'attribuer au peuple une origine qui appartient aux princes seulement ; car il n'y a nulle affinité entre les idiomes des deux pays. Et de fait, de grandes difficultés se rencontreront toujours sur la route de quiconque voudra étudier ce peuple sous un point de vue philosophique, à cause du nuage impénétrable qui cache son origine ainsi que son ancienne histoire (c'est souvent la conduite de l'enfant qui donne la meilleure clef de celle de l'homme), obscurité qui ne permet pas de s'expliquer nombre d'anomalies que l'on rencontre dans leurs institutions, leurs usages, leurs préjugés et leurs passions dominantes, en un mot dans leur caractère national. Et cette difficulté sera accompagnée d'une autre presque aussi grande, — celle de s'assurer avec certitude, à travers le langage étranger — étranger de part et d'autre—dans lequel il faut s'entretenir, de la manière de sentir et de penser du peuple ; car ce ne sera pas de si tôt, je présume, que quelqu'un capable de cette étude se trouvera en même temps disposé à rester chez ce peuple assez longtemps pour se rendre complétement maître de sa langue aussi rude que difficile.

Les mêmes observations s'appliquent à toutes les anciennes populations du Caucase, à l'exception des Ossètes et des Géorgiens, les premiers ayant été reconnus avec assez de certitude pour une ancienne colonie mède (1), et les seconds non-seulement ayant toujours été connus dans l'histoire, mais possédant d'anciennes chroniques écrites, bien que quelque peu fabuleuses. Parmi les Lesghis, les Mitzdjéghis, les Adighés, les Azras, etc., notre philosophe sera fréquemment réduit à errer

(1) C'est M. Klaproth qui, le premier, a établi cette descendance médique ou iránienne des Ossètes, sur une double série de déductions historiques et grammaticales (*Voyage au Caucase*, II, 223 et 437). M. Klaproth a repris plus tard cette question dans un mémoire spécial inséré au t. XVI des *Nouv. Ann. des Voyages*, 1822, p. 243. (*Trad.*)

au milieu des conjectures, et souvent il ne sera pas moins en peine d'expliquer l'origine de quelque institution ou de quelque préjugé général, que ne le serait un sauvage pour se rendre compte des ruines gigantesques d'un aqueduc.

L'habitude de regarder le sol comme la propriété de tous doit selon moi être comptée au nombre des faits les plus dignes d'attention dans les institutions des Circassiens. De ce fait on peut aussi inférer qu'à une époque reculée les ancêtres du peuple étaient des nomades errant dans la liberté des plaines, et préférant le soin des troupeaux à l'occupation fixe de l'agriculture, qui, selon toute probabilité, n'a été introduite chez eux qu'à une époque comparativement récente. De même, nous voyons les lois qui se rapportent au payement des amendes pour crimes, ainsi qu'à nombre d'autres transactions d'individu à individu, prendre pour type et mesure commune de payement tant de têtes de bœufs, auxquelles d'autres objets peuvent être substitués d'un commun accord.

Que les serfs soient les descendants de prisonniers faits à la guerre, ou qu'il faille voir en eux les premiers habitants du pays conquis et réduits en esclavage par les autres, c'est ce qu'il m'a été impossible de découvrir. Dans le nord où je suis ils sont fort inférieurs en nombre à la population libre, ce qui semble appuyer la première de ces deux hypothèses; tandis qu'au sud de Vardan c'est le contraire qui a lieu. Dans ce dernier district, la richesse d'un individu s'évalue sur le nombre de serfs qu'il possède; au lieu qu'au nord elle repose sur l'importance des troupeaux de bêtes à laine et de gros bétail. Au total, quant aux districts du nord-ouest, sachant que la population y est de race mélangée et qu'ils furent envahis par les Circassiens de la Kabarda qui avaient longtemps habité la Krimée, je suis conduit à conclure que la race des serfs actuels peut descendre d'une portion conquise des aborigènes. Cette opinion semble recevoir une nouvelle force de cette circonstance que le dialecte qu'on y parle diffère consi-

dérablement de celui de la Kabarda, le siége de la race circassienne pure, et que les serfs sont plus nombreux dans les parties du pays éloignées des cantons plus riches voisins du Kûban, d'où il est probable que les conquérants expulsèrent les occupants antérieurs.

Klaproth a été mal informé en attribuant aux *thfokouatls* la qualité de serfs (1); tous s'accordent sur ce point qu'ils ne l'ont jamais été, bien qu'il soit reconnu que les *pchés* et les *vorks* (les princes et les nobles) avaient jadis plus de pouvoir qu'aujourd'hui, et que chaque race de vorks avait sous elle, et en quelque sorte attachée à son service, une race de thfokouatls. Comme je l'ai déjà dit, il ne reste guère ici d'autre trace de cette ancienne puissance que certains usages de courtoisie. On n'emploie jamais les titres, même en s'adressant au pché; leurs serviteurs eux-mêmes emploient quelquefois en leur parlant le mot *zuichan*, terme d'affection dont un atalik se sert avec son pupille. Dans une assemblée nationale, les descendants des khans prennent place les premiers à terre, puis le pché, après ceux-ci le vork, et en dernier les thfokouatls. Les assistants de rang inférieur restent toujours debout jusqu'à ce que leurs supérieurs leur aient donné l'exemple de s'asseoir.

L'autre jour un homme et une femme désertèrent d'Anapa. Ceux entre les mains de qui ils tombèrent désiraient disposer d'eux séparément ; mais ils représentèrent qu'ils étaient mari et femme, et en conséquence on décida qu'ils ne seraient pas séparés. Quel agréable contraste offre ce traitement que des ennemis des *ghiaours* (2) ont reçu des Circassiens, avec la scène repoussante dont je fus témoin il y a deux ans et demi dans une ville chrétienne, à Charleston, où un brutal mettait en œuvre tout son esprit pour tourner en ridicule les lar-

(1) Le mot circassien qui signifie serf est *pchilt*.

(2) Infidèles. (*Trad.*)

mes et les supplications d'une jeune esclave noire qu'il vendait à l'encan, afin que les assistants enchérissent pour elle à part de la mère, et par suite la portassent à un prix plus élevé!

Vers la fin du mois dernier les Russes du fort d'Abùn firent une sortie, et s'emparèrent de quelques bestiaux. Une telle entreprise de la part de la garnison d'un de ces petits forts est toute nouvelle, et il faut, je crois, qu'elle ait eu pour cause ou le manque de provisions parmi les soldats, ou un excès de confiance des Circassiens du voisinage dans l'abandon de leurs troupeaux. Les garnisons russes des deux nouveaux forts de Pchat et de Tchopsïn sont investis de si près par leurs voisins qu'on peut les qualifier de prisonniers de guerre. Les rivières qui coulent à leurs pieds leur fournissent de l'eau; pour tout le reste, — même pour le bois qu'elles brûlent, — elles dépendent des provisions qui peuvent leur être apportées par mer.

Chamuz, notre actif et vénérable *konak* (1), est parti pour la côte avec notre compatriote (entre Ghélendjik et Pchat), près duquel il se propose de rester jusqu'à ce qu'un vent favorable ait permis au navire sur lequel il part de mettre à la voile. Comme ni M. L*** ni moi n'avons l'ambition de César, ce départ d'un membre de notre triumvirat nous fait éprouver une grande privation : car l'esprit jeune et vif de Nadir Bey avait beaucoup contribué à ranimer la nôtre, qui commençait à fléchir; en même temps que sa libéralité contribuait également à maintenir notre réputation sous ce rapport, nos ressources ayant aussi commencé à baisser lors de son arrivée. Nous avons eu peu de craintes quant à la sécurité de son départ, alors même qu'il s'embarque entre deux forts; car leurs garnisons n'osent pas s'aventurer hors de leurs remparts pour aller brûler le navire, et les bâtiments qui *quittent*

(1) Le mot circassien répondant à ce terme *konak*, pour signifier un hôte, un protecteur, est *bizim*.

la côte ont rarement quelque accident à redouter de la part de la croisière.

Quant au navire de Séfir Bey brûlé dernièrement à Anapa (dont il ne faut pas oublier que la garnison est toujours nombreuse), ce fait n'est explicable que par un concours de circonstances fortuites. Le capitaine turk qui le commandait ne connaissait nullement la côte, et il faisait route directement sur Anapa quand quelques Circassiens lui firent signe du rivage de ne pas aller plus loin. Mais il était déjà arrivé vis-à-vis du glen de la Sûkwa, à 5 milles de la forteresse, et là on eut la hardiesse de haler le bâtiment à la côte et de lui permettre d'y demeurer. Un peu plus au sud il aurait été en parfaite sûreté, à moins qu'une force très-considérable n'eût été employée contre lui, — tant ces forts sont efficaces pour empêcher le commerce !

12. — Un homme de confiance que Nadir Bey avait envoyé à Constantinople, pour en ramener un bâtiment qui vînt le prendre ici, est arrivé hier et m'a rapporté des lettres de la teneur la plus encourageante quant à la protection que le commerce anglais allait sous peu recevoir sur cette côte ; aussi ai-je renoncé à l'idée que je commençais à avoir de retourner à Constantinople à l'effet d'y suivre une correspondance plus facile avec Londres : j'attendrai quelque temps encore ici l'accomplissement des espérances que l'on nous a permis de concevoir. Fasse le ciel que ces espérances se trouvent fondées et qu'elles se réalisent promptement ! car chaque réaction se tourne maintenant de plus en plus contre nous ; et s'il s'en présente encore de nouvelles, notre situation ne peut manquer de devenir bientôt extrêmement embarrassante.

Nadir Bey a mis à la voile le 8 au soir, avec une jolie brise. Il est probable que l'ennemi avait eu connaissance de son projet de départ, car peu auparavant un des bâtiments de la croisière russe s'était approché de l'endroit où le navire turk

était mouillé, dans le dessein, apparemment, de le brûler ou de le détruire d'une manière quelconque. Notre actif compatriote et une troupe nombreuse de Circassiens furent en un moment rangés sur la côte pour la défense du navire; et les Russes, à la vue d'une telle rapidité de dispositions, s'éloignèrent après avoir lancé quelques boulets perdus. Le soir du départ de Nadir Bey il y eut une autre grande réunion des habitants du voisinage; et quand le navire eut levé l'ancre, tous, les mains levées au ciel, unirent leur voix dans une prière commune pour la sûreté de son voyage. Chamuz et d'autres restèrent sur la pente de la colline jusqu'à une heure avancée dans la soirée, observant la direction du vent et prêtant une oreille attentive au moindre bruit du canon qui aurait pu annoncer que la petite barque turque se serait rencontrée avec l'ennemi. Si le vieux Chamuz avait été versé dans la littérature classique, il se serait probablement écrié avec Horace : *Navis quæ tibi creditum debes....*, car, sérieusement, il a déclaré que Nadir Bey lui était aussi cher que son propre fils; et si un enthousiasme pour la cause de ce pays que ni dangers ni privations n'ont pu amortir mérite un tel retour de sentiments de la part des Circassiens, notre compatriote y a pleinement droit.

15. — On sait déjà généralement que nous avons reçu des lettres d'Angleterre; et parmi le grand nombre de personnes venues pour s'informer des nouvelles que ces lettres contiennent, sont Mehmet-Effendi et Ali-Bi d'Ozerek, qui ont principalement contribué à nous écarter du Chapsuk durant l'hiver. Néanmoins le juge repousse avec force la partie personnellement aggravante de l'affaire, aussi bien que toute intention offensante à notre égard. Sa contrition paraît entière; et comme sa santé et ses intérêts ont également souffert, l'une des peines qu'il s'est données pour faire prêter le serment durant ces froids rigoureux, les autres de sa conduite envers nous, qui lui a fait perdre un présent considérable que lui

destinait Nadir Bey, nous avons jugé que le mieux était de lui pardonner, et même d'ajouter à notre pardon un présent pour la peine qu'il a prise de traduire la très-éloquente adresse de Daûd Bey aux Circassiens. Cette adresse, comme on peut le supposer, a causé une grande admiration à tous ceux qui l'ont entendue jusqu'à présent. Chamuz dit qu'elle « est évidemment écrite par un homme d'un grand esprit, et qui est fait pour être roi de n'importe quel pays. »

19. — Un riche tokav du voisinage d'Anapa, qui est presque chaque nuit en surveillance avec d'autres autour de la forteresse, est venu ces jours-ci nous voir en retour d'une visite que nous lui avions faite dernièrement. Il n'y a pas longtemps qu'il fut en mission au fort au sujet de prisonniers; le gouverneur le chargea de nous faire ses compliments, de nous informer qu'il connaissait notre résidence, et qu'il aurait sous peu le plaisir de nous recevoir à sa table, attendu qu'il se proposait de nous envoyer une embarcation à cet effet. Cette courtoisie ne nous fut transmise qu'après le départ de notre ami le tokav. Il l'avait rapportée à part à mon interprète, car il aurait été honteux, dit-il, de s'acquitter devant nous d'un tel message! Il faut cependant convenir que c'est un message fort honnête, et dans lequel se montre l'esprit du nouveau gouverneur.

Il n'y a ici ni tailleurs, ni cordonniers, ni chapeliers, chacun faisant faire toutes les parties de son habillement par les femmes de sa famille. Et de fait, les seuls trafiquants que j'aie vus ou dont j'aie ouï parler sont des ouvriers en argent, qui travaillent à orner des vases, des armuriers, des charrons et quelques tonneliers. Chaque famille bâtit elle-même sa maison ou ses maisons, dont le seul ameublement, outre quelques bancs et quelques escabeaux de fabrique domestique, se compose de coffres, de matelas, de coussins et de couvertures, achetés en Turquie ou faits dans la famille même; de nattes des bords du Kûban, où les roseaux dont elles sont faites abon-

dent; de marmites en fer, de petites tables rondes à trois pieds, et d'un petit nombre d'autres objets. On peut ainsi concevoir sans peine combien en cas de nécessité un déménagement est chose facile.

Un jeune tokav de cette vallée, qui a dernièrement enlevé sa fiancée sans le consentement des parents de la belle ni contrat régulier à l'égard du prix, sera obligé de payer sa possession d'autant plus cher; — à savoir, quatre serfs, dont deux femmes et deux hommes, une cotte de mailles, un sabre et un pistolet avec des ornements en argent, outre des moutons et des bœufs pour une valeur de près de 5,000 fr.; au lieu qu'autrement il n'aurait eu à payer que la moitié environ de ce taux. Dans les deux cas, au surplus, on accorde un temps considérable, souvent plusieurs années, pour effectuer le payement.

Le récit qu'on m'a fait du zèle que déploie notre belle hôtesse pour la conversion de mon jeune et beau Géorgien m'a amusé. Elle lui dit que sa religion n'est que pour ce monde, et qu'il devrait aussi penser au monde à venir, où il peut être apelé de jour en jour, de moment en moment. Mais ne s'en reposant pas entièrement sur cet éloquent appel, elle ajoute que s'il se fait musulman il sera comme leur fils, qu'il vivra avec eux, qu'il aura sa part de leur héritage, et par-dessus tout une jeune et jolie femme! — Que nos belles patronnes des *missionnary societies* y songent.

Nous avons eu hier la visite de la *plèbe* de cette vallée, dont notre longue présence parmi eux a augmenté la présomption, et qui venait demander à Chamuz pourquoi il a renvoyé un Anglais sans les consulter; pourquoi il se disposait à en escorter un autre dans le sud sans leur faire savoir si celui-là aussi était dans l'intention de quitter le pays; pourquoi il donnait communication à des endroits éloignés de nouvelles fraîchement reçues d'Angleterre, et ne les leur communiquait pas à eux; pourquoi, en un mot, il tranchait du noble avec

eux, et avait assez peu d'égard aux relations de bon voisinage pour ne pas les consulter sur des choses d'une telle importance; — le menaçant en outre de leur déplaisir, s'il ne leur montrait pas à l'avenir plus de déférence. Notre vieux *bizim* a sagement traité toute l'affaire avec l'indifférence et le peu de sérieux qu'une telle folie méritait. Quant à la seconde de leurs questions, relative à mon voyage dans le sud, il m'a comparé à un oiseau perché sur son doigt, dont les ailes étaient libres et qui pouvait en user pour prendre son vol vers tel point que bon lui semblerait.

Lors de mon séjour dans le sud, l'an dernier, j'ai fait mention d'une sorte de chambre de députés qui s'était constituée dans cette partie du pays, et j'ai omis jusqu'ici de plus amples explications à cet égard. Douze individus avaient été choisis comme une espèce de gouvernement temporaire, et trois furent désignés pour aller à Constantinople conduire les affaires du pays de concert avec Séfir Bey, conformément aux recommandations de Daûd Bey. Toutes ces sages dispositions, néanmoins, furent suspendues à mon arrivée, qui fut regardée comme les rendant momentanément inutiles. Un seul député — Hasesch — se rendit à Constantinople, et le conseil des douze discontinua ses séances, mes compatriotes et moi étant ultérieurement arrivés à être considérés comme gouverneurs du pays *ad interim !*

Le 9, nous avons appris ici que la Russie avait commencé à agir contre les provinces du Kûban qui depuis sept ou huit ans étaient en paix avec elle; mais avant d'enregistrer un événement d'une telle gravité, j'avais cru devoir en attendre la confirmation ainsi que de plus amples détails. Nous avons maintenant reçu l'un et l'autre, et ceci semble annoncer un système nouveau et plus hardi de la part de la Russie. Sous la date du 21 décembre, j'ai donné l'énumération des provinces qui s'étaient entendues pour choisir Séfir Bey pour leur ambassadeur, et qui avaient pris avec lui l'engagement com-

mun de ne pas se soumettre à la Russie. Celles de ces provinces qui sont situées sur le Kûban à l'est du Chapsuk sont des plaines ou parfaitement unies ou légèrement ondulées, d'une grande richesse et d'une grande beauté ; aisément accessibles aux opérations militaires, et les habitants y étant réunis dans de grands villages, elles sont ainsi dans une condition fort inférieure pour résister à l'ennemi, et elles lui offrent de faciles occasions de remporter des avantages bien plus rapides et bien plus décisifs qu'ils n'en saurait avoir contre les habitants des provinces voisines qui ont des montagnes pour refuge et centre de résistance, et pas de villages. Ces considérations les ont mises dans la nécessité de conclure avec la Russie une convention de paix réciproque; et elles avaient investi Hatukwoï-Okû Djambolet Bey de pleins pouvoirs à cet effet. Autant que nous avons pu l'apprendre, il n'y a eu de leur part nulle violation de ce traité ; et c'est ce que prouve l'incident que j'ai mentionné de quelques individus que les gens de l'Abazak avaient forcés de rendre des bestiaux enlevés sur le territoire russe et auxquels ils faisaient traverser le Psadûg, de peur que ce fait ne fût regardé comme une infraction au contrat par lequel cette dernière province était liée.

Les provinces contre lesquelles on suppose que les mesures actuelles vont être principalement prises sont le Psadûg, le Hatukwoï et le Temigûï. Le général Sass est en ce moment dans le Hatukwoï, — la moins étendue des trois, — où il est entré tout à coup avec des forces considérables, à la grande consternation des habitants, qui ignoraient par quel motif le traité de paix qu'ils avaient accepté était ainsi rompu. Une réunion des chefs et des anciens fut donc convoquée, à l'effet de demander des explications au général russe, à quoi celui-ci répondit froidement que le traité était arrivé à son terme, le chef qui l'avait négocié pour eux étant mort ! — qu'ils devaient à l'avenir se regarder comme sujets russes, fournir des

relevés de population, s'abstenir de tout trafic et de toutes relations avec les Abazaks, etc. Il a aussi nommé un de leurs chefs gouverneur, pour mettre à exécution ces ordres impériaux. Je ne sais pas encore sur qui le choix est tombé; mais il peut s'enorgueillir d'être le premier dont la Russie a essayé la nomination, dans un pays que depuis dix ans elle a présomptueusement inscrit sur ses cartes comme compris dans ses limites, et proclamé devant l'Europe une province de son empire.

Si on osait se laisser aller à un sourire devant de si tristes événements, la conduite de cette puissance à double face serait bien de nature à le provoquer. Vis-à-vis de l'Europe, elle s'efforce de prendre un aspect de justice et de magnanimité; — du côté de l'Asie, son visage trahit la rapacité, la trahison et la cruauté. De nombreux exemples analogues à celui que je viens de rapporter pourraient sans doute être recueillis sur ses frontières reculées, où elle se sent plus indépendante de l'opinion publique de l'Europe, — de cette opinion qu'elle s'efforce si constamment de se concilier, sinon par ses actes, du moins par les commentaires dont elle les accompagne.

On dit que le motif principal qui pousse à obtenir un dénombrement exact de la population de ces provinces du Kùban est de s'assurer aussi approximativement que possible des quantités de sel et d'autres denrées nécessaires à leur consommation, de peur qu'ils ne fassent passer le surplus dans l'Abazak et dans les autres provinces de la montagne. Forcer ces provinces à venir à composition par ce moyen et par un blocus rigoureux de la côte paraît être un des grands objets que la Russie a maintenant en vue.

Mais il est un autre danger auquel il faut pourvoir : c'est que les habitants des provinces dont il s'agit, que l'on regarde généralement comme de fidèles musulmans et de vrais Circassiens, ne soient poussés à des extrémités telles que d'al-

ler chercher un refuge chez leurs voisins les montagnards du sud. A l'effet, on présume, de couper cette retraite aux habitants du Temigûï, Sass fit il y a quelque temps des ouvertures aux gens du Chaghéraï, district montagneux au sud du premier; mais loin de se laisser prendre à ces semblants d'amitié, ceux à qui le général russe s'adressait placèrent immédiatement une garde d'observation sur leur frontière. L'événement prouva qu'ils avaient bien fait; car bientôt après Sass y arriva avec un corps de troupes. Les Russes furent reçus vigoureusement et repoussés avec une grande perte; mais depuis ils ont été plus heureux dans une expédition qu'ils ont tentée sur les bords de la Chagwache dans l'Abazak, où ils ont enlevé par surprise quelques centaines de têtes de bétail, et douze des malheureux pâtres.

Les gens du Psadûg avaient depuis quelque temps prévu l'orage maintenant prêt à fondre sur eux, et ils s'étaient adressés aux habitants de l'Abazak pour demander un refuge dans leurs montagnes, au cas où il leur faudrait abandonner leurs terres. Ce refuge leur avait déjà été promis; et dans l'occasion actuelle la réponse des Abazaks a été aussi généreuse que rassurante. — Notre religion est la même, ont-ils dit aux messagers qu'on leur avait envoyés, et nous devons partager en frères avec vous nos demeures et tout ce que nous possédons. Afin d'encourager plus encore leurs frères à repousser toute soumission à l'ennemi commun, ils ont offert de leur remettre des otages comme garantie de l'accomplissement de cette promesse.



CHAPITRE XVIII.

Voyage au sud. — Ancienne forteresse. — Conduite extraordinaire de Chamuz. — Vin. — Langues parlées sur la côte. — Un congrès dans le sud.

Psid, 29 *mars* 1838. — Je suis parti le 24, en compagnie de Chamuz et de plusieurs autres, pour un voyage à Khissa, voyage que j'ai entrepris dans l'intention, entre autres choses, de faire convoquer un congrès dans le sud, et de lire à l'assemblée la lettre de Daûd Bey.

Je mis pied à terre sur les hauteurs situées entre la baie de Doba et l'entrée de celle de Semez, que les Circassiens nomment Sûgûldjak, afin de comparer la topographie de cette localité avec la copie de la carte de l'amirauté russe donnée dans le *Portfolio*. Je trouvai cette carte à peu près aussi exacte qu'on pouvait l'attendre d'une échelle aussi réduite, et d'après les indications qu'elle fournit il est impossible de confondre la baie de Sûgûldjak avec celle de Doba. Doba, qui est ainsi nommée par les habitants du pays, est cette petite baie, au N.-O. de Ghélendjik, à l'angle S.-E. de laquelle fut construit en 1836 le petit fort que les Russes nomment Alexandrinski. Il est inexact d'appeler cela l'*occupation militaire* de la baie de Sûgûldjak, sur laquelle les Russes élèvent des prétentions; car les canons du fort sont trop éloignés pour empêcher un navire de passer devant la baie la moins grande pour aller gagner l'autre. Or, ne commandant pas les eaux de la baie, où est le droit maritime résultant de l'*occupation militaire?* Il y a plus : jamais un soldat russe ne s'est hasardé à mettre le pied dans le district de Semez (qui s'étend, à partir de Doba, au pourtour de la grande baie); car durant tout le temps que nous avons séjourné dans ce district — et il y a maintenant presque une année entière — il ne s'est pas passé

de jour que nous ne l'ayons parcouru, à cheval ou à pied. Et il faut remarquer encore que tout ce que la Russie — par une friponnerie politique qui n'a pas encore été généralement comprise — s'est fait céder par le sultan se bornait à la localité où s'élevait précédemment le fort appelé Sûdjûk-Kalèh, sur le côté occidental de la baie de Sûgûldjak, et que cette localité est restée totalement inoccupée par les Russes. J'espère donc être encore à même de démontrer publiquement — ce que doit rendre évident un examen attentif des traités existants et de toutes les circonstances qui ont précédé et accompagné la capture — que cette capture du *Vixen* dans la baie de Sûgûldjak a été une *violence sans excuse*, pour laquelle réparation doit être obtenue. Outre la dégradation nationale qu'il y aurait à se soumettre à un tel outrage, on se convaincra que les apologistes de la Russie se sont efforcés d'établir pour elle un droit exclusif sur la localité la plus favorable au commerce que présente toute la côte; car c'est la seule qui offre à la fois un refuge pour une flotte, et une ligne praticable de communications avec les riches vallées du Kûban.

Pendant que je consultais ma carte, un vieillard en guenilles, qui gardait avec plusieurs autres pâtres un nombreux troupeau de moutons et de chèvres, vint me prier de vouloir bien loger chez lui pour la nuit, attendu qu'il était trop tard (il n'était que trois heures de l'après-midi) pour aller plus loin, — ajoutant qu'il tuerait de grand cœur pour nous traiter une couple de moutons, dont il ne manquait pas. Mais je fus obligé de refuser cette invitation hospitalière, attendu que Chamuz avait pris les devants pour aller préparer nos quartiers, et qu'il m'attendait de l'autre côté des hauteurs. En y arrivant j'y trouvai notre konak qui avait ôté sa veste à galons d'argent et qui en avait mis une vieille de couleur grise et sans ornements. La raison que l'on me donna de ce changement fut qu'il était contre l'usage de porter la même veste

plus de quatre mois, et qu'au bout de ce temps il faut l'échanger ou la remplacer par une neuve.

J'ai entendu parler de huit navires turks arrivés cette saison, et dont quatre sont déjà repartis avec leur chargement.

Entre Pchat et Tchopsïn sont deux longues et riches vallées; mais d'une de ces vallées à l'autre la route traverse une telle suite de défilés roides et difficiles, qu'une armée russe à laquelle serait opposé un nombre quatre ou cinq fois moins considérable d'hommes résolus et convenablement postés serait, je crois, dans l'impossibilité de forcer le passage.

Après avoir traversé les deux larges cours d'eau qui forment la rivière de Tchopsïn, une des plus considérables de la partie nord de la côte, nous franchîmes quelques hauteurs à la descente desquelles nous eûmes la vue de la mer au débouché de la petite vallée où nous étions entrés. Après avoir examiné attentivement la partie inférieure de cette vallée, pour voir si j'y pourrais découvrir le semblant de fort que les Russes y ont construit l'an dernier, et n'apercevant rien qui en eût l'apparence, je demandai au domestique de Nadir Bey, qui se trouvait près de moi, où était assis ce fort. — Il est là, me répondit-il; et il était là en effet, à moins d'une demi-portée de canon de l'endroit où nous nous trouvions, entre nous et la mer, à l'extrémité d'une longue faîtière à notre droite, tandis que la base d'une colline que nous avions à gauche nous obligeait d'avancer encore davantage sous le feu des canons avant que nous pussions déboucher dans une autre vallée à l'est de celle-ci. Revenir sur nos pas était aussi périlleux que de continuer d'avancer; je ne dis donc rien et je laissai ma monture garder son pas comme les autres, à l'exception de Chamuz, qui, avec l'œil expérimenté d'un vieux guerrier, vit tout d'abord ce qu'il y avait de mieux à faire, et donnant l'exemple, piqua des deux à travers la vallée pour gagner l'abri qu'une éminence nous offrait de l'autre côté. Il n'était pas venu là depuis que le fort était construit, sans

quoi il aurait choisi, je présume, un chemin moins hasardeux pour son protégé. Le reste de la caravane était entré dans la vallée sans hâter le pas, et je venais de demander à un de mes domestiques de me donner mon télescope (pensant qu'à la distance où nous étions je pourrais examiner le fort à loisir, pour voir à quoi étaient occupés quelques soldats que j'apercevais en dehors des murs, quand un de nos gens se mit à crier : En avant, ils vont faire feu! Il avait à peine achevé qu'une explosion annonça le premier coup, dont le boulet passa au-dessus de la tête de Chamuz ; un second fit jaillir l'eau de la rivière entre nous, et un troisième produisit un superbe *geïser* de boue liquide à la distance de quelques pas, directement entre moi et le fort. Ce dernier coup fit cabrer la plupart de nos chevaux, et nous nous hâtâmes de remonter la vallée, chacun, suivant ses lumières, choisissant le chemin qu'il crut le plus sûr.

Hier la pluie n'a pas discontinué de la journée, et m'a tenu renfermé ; mais le bruit d'une longue canonnade étant venu jusqu'à nous, et, selon le rapport d'un homme venu des hauteurs qui dominent ce hameau, la mousqueterie s'étant aussi fait entendre, je suis parti pour Tchopsïn dès la pointe du jour, et là j'ai su que les Circassiens, en guise de nouvel amusement, avaient imaginé de se poster avec deux pièces de petit calibre sur une hauteur au-dessus du fort, et de là de canonner la garnison.

Aux deux côtés de la vallée, les collines sont passablement hautes et assez escarpées ; et à une portée de canon de sa partie centrale se trouve un relèvement de terrain qui se prolonge presque jusqu'à la mer : — c'est à l'extrémité de cette ligne d'élévations qu'est bâti le fort. Les remparts sont en terre et d'une étendue considérable ; c'est un carré long qui occupe toute la largeur de la butte. Des bastions sont construits au centre et aux angles de chacune des quatre murailles. Mais la hauteur de la faîtière sur la partie extrême de

laquelle le fort est construit augmente à mesure qu'on s'éloigne de la mer, de manière à finir par le commander entièrement ; et comme le sol est ondulé et entrecoupé de ravins, des groupes de Circassiens s'étaient postés là où ils s'étaient trouvés abrités des canons du fort, jusqu'à demi-portée de mousquet. Là ils étaient aux aguets, épiant chaque Russe qui pouvait se montrer aux embrasures, en même temps que nombre d'autres, sans s'inquiéter s'ils s'exposaient, parcouraient l'espace uni et découvert qui entoure le fort, à portée de fusil comme les autres. Aussi durant tout le temps que je fus sur le terrain, la fusillade ne discontinua pas des nombreuses meurtrières pratiquées au haut des murailles, en même temps que les décharges tonnantes du canon ou des bombes étaient dirigées contre d'autres groupes plus éloignés, chaque fois que débouchant d'un accident de terrain qui les avait protégés ils traversaient un espace découvert pour en gagner un autre. Je crois que l'espoir des Circassiens était que leurs canons, tout petits qu'ils étaient, forceraient les Russes à sortir de leur fort et à venir les combattre dans la vallée ; mais comme je ne vis nulle chance que cela arrivât je ne tardai pas à quitter la place, pleinement convaincu, néanmoins, de la facilité avec laquelle on pourrait enlever le fort par surprise pendant la nuit ou forcer les Russes de l'abandonner, aussi bien que celui de Pchat que des hauteurs commandent aussi de chaque côté, — si les Circassiens l'entreprenaient sérieusement, et qu'ils possédassent une petite partie du matériel nécessaire. Pas un soldat de la garnison n'ose sortir même pour faire du bois — qui leur est apporté par mer, — ni s'aventurer au delà de demi-portée de canon pour de l'eau ; et il en sera de même, je le crois, des garnisons de tous les autres forts que l'on pourra construire sur quelque point que ce soit, sauf dans les vallées voisines du Kûban.

Dans ce siége de Tchopsïn, les accidents ont dû être, je présume, peu nombreux du côté des Russes ; car ils parais-

saient éviter de s'exposer. De notre côté il y en a eu naturellement un assez bon nombre. Un homme a eu la mâchoire emportée, un noble a été tué, et le second fils de Zazi-Okû (à la famille duquel appartiennent les pièces de campagne) a été blessé aux deux jambes par un éclat de bombe.

J'ai trouvé de grandes variétés de nuances, selon les localités, dans la religion et dans les usages, sur lesquels la première a partout une telle influence. Autour d'Anapa, à un rayon considérable, ainsi que le long du Kûban, où trafiquaient principalement les anciens habitants turks de la forteresse, leur influence et leur exemple ont eu pour effet d'étendre la suprématie et d'épurer la foi musulmane; au lieu que depuis Ghélendjik jusqu'aux environs de Waïa, et à quelque distance dans les terres, elle est mêlée d'une forte teinte d'observances chrétiennes. Le carême, Pâques (avec ses œufs rouges) et le carnaval ont laissé des traces dans les rites grossiers pratiqués aux époques respectives où tombait chacune de ces solennités. Dans la vallée de Tchopsïn nous rencontrâmes un corps nombreux d'hommes et de jeunes gens, à cheval et à pied, partant pour une de ces célébrations. Depuis Waïa jusqu'à Sûtcha, où les Turks ont toujours eu un commerce assez actif, le mahométisme redevient dominant, et sur cette partie de la côte on peut citer des cas où dans les mariages il a triomphé de la distinction des rangs, à laquelle on est si fermement attaché partout ailleurs. C'est ainsi qu'un riche tokav de Chimtoatch a épousé la fille d'un pché ou prince. L'ancienne habitude de boire du vin subsiste néanmoins chez une grande partie des habitants de ces quartiers, et je présume qu'elle y régnera longtemps encore, malgré les prescriptions contraires du Koran, — les habitudes étant plus fortes que les préceptes. Au sud de Sûtcha on retrouve de nouveau des traces de christianisme; tandis qu'en avançant vers les hautes montagnes de l'intérieur, bon nombre d'habitants paraissent, dit-on, étrangers à toute espèce de religion.

Nedjagub, 31 *mars*. — Nous nous sommes arrêtés ici de bonne heure aujourd'hui ; nous voulions faire marché pour un grand bateau russe qui se trouve ici près sur la grève, et sur lequel notre bagage et quelques-uns de nous peuvent être transportés à Khissa. Ce bateau a été enlevé de l'arrière d'un bâtiment de transport mouillé à Ghélendjik, par un jeune Circassien de quinze ans qui pour cela traversa pendant la nuit la baie à la nage et à lui seul emmena le bateau.

Nibû, 1er *avril*. — Hier nous traversâmes près de leurs embouchures la Chapsékwa, la Néghipsékwa et la Tû ; ce sont, de même que la Nibû, de faibles cours d'eau, assez profonds, néanmoins, pour recevoir de petits bâtiments turks de 20 à 30 tonneaux, dont on garnit les mâts de branchages pour les faire ressembler à des arbres, et qui se trouvent ainsi à peu près complétement à l'abri de toute découverte de la part des croiseurs russes. De toutes ces rivières, Tû est celle qui a le meilleur mouillage près de la côte.

Les anciens penchants des habitants du pays ne sont pas encore tout à fait déracinés; il y a quatre mois qu'un navire turk a été pillé par les voisins de celui chez qui logeait le capitaine, sous prétexte qu'ils étaient en querelle avec le konak. On enleva ainsi du bâtiment pour une valeur de trente bourses de marchandises, environ 3,700 fr. Le patron est ici en ce moment, et il espère obtenir le remboursement de la presque totalité de sa perte. Chamuz a consacré à cette affaire la plus grande partie de la nuit ; il avait convoqué les personnes influentes, et il leur a dit que les maisons de tous ceux qui avaient pris part au pillage seraient brûlées si restitution n'était pas faite.

A Pchat les noyers commencent, et en avançant au sud on en voit dans toutes les vallées ; il y en a beaucoup dans ce joli petit vallon. On fait ici avec des noix une fort bonne sauce que l'on emploie avec la viande bouillie ou dans les étuvées, et qui pourrait aller très-bien avec le poisson.

A propos de poisson, je puis rapporter qu'hier, pendant que nous longions la côte, quelques-uns de nos gens ayant fait entrer leurs chevaux dans la mer se trouvèrent au milieu d'une immense quantité de poissons de la taille de grandes morues; un grand chien de mer était aussi étendu sur la grève. Toute cette côte est, dit-on, très-poissonneuse, ce qui formerait une grande ressource pour les habitants, s'ils pouvaient s'adonner à la pêche avec sécurité; le poisson serait surtout, séché ou salé, un excellent article d'exportation pour Constantinople, car les habitants eux-mêmes paraissent peu portés à en user pour leur propre consommation.

Chepse, 2 *avril*. — Les rivières ou cours d'eau notables que nous avons passés près de leur embouchure, à partir du Nibû, sont l'Agûïa et la Toapse. La première est presque à la latitude où le major Rennel place son *Achaia vetus*, et le nom même d'Agûïa paraît avoir subi beaucoup moins d'altération que n'en occasionnent d'ordinaire un tel laps de temps et la grande différence qui existe entre l'idiome grec et le circassien. Tout en contemplant cette belle vallée, et les arbres majestueux qui la parent, et son enceinte pittoresque de montagnes boisées, je ne pouvais me défendre de regretter que quelques gracieuses constructions grecques ne s'y offrissent pas aux regards, pour contraster avec les beautés plus grandioses de la nature. Mais on n'y voit aucun vestige de constructions de cette nature, et autant que j'ai pu l'apprendre, on n'y trouve rien qui s'y rapporte. On dit qu'une forteresse a existé sur une des hauteurs latérales de la vallée; mais les ruines mêmes en ont disparu (1). La profondeur de l'eau près de la côte en cet endroit permettrait à des navires d'un tirant considérable de venir y trafiquer.

Sous ce rapport, néanmoins, Toapse a encore de plus grands

(1) Toute cette côte fut autrefois couverte de forteresses, et cela bien antérieurement à la domination génoise, à laquelle la tradition locale les rattache indistinctement. — *Voyez* Dubois de Montpéreux, *Voy. aut. du Cauc.*, I, 194. (*Trad.*)

avantages, car les frégates russes s'y sont approchées de terre à portée de fusil; on y dit le mouillage excellent, et la baie y forme un enfoncement considérable entre deux hauts promontoires. De plus, les environs sont riches et populeux, la distance de l'Abazak n'est que de 8 ou 9 heures, la vallée est spacieuse et fertile, et le cours d'eau qui la coupe est au nombre des plus considérables de la côte. Mais, hélas! malheureusement pour Toapse les Russes ont ouï parler des avantages qu'offre ce point, et il m'a été rapporté aujourd'hui, par une personne qui dit tenir ses renseignements d'eux-mêmes, que leur intention est d'y avoir un dock avec un chantier de constructions maritimes, auquel les hauteurs environnantes paraissent devoir fournir des bois en abondance, outre ceux qu'on peut faire venir de l'intérieur par le flottage dans la saison convenable, les montagnes de l'est étant revêtues d'arbres d'une croissance magnifique. Jusqu'à présent, néanmoins, et je suis heureux de le dire, ils sont si éloignés encore de la réalisation de leur projet, que malgré tout leur canon et leurs vaisseaux ils furent dernièrement repoussés dans une tentative qu'ils avaient faite pour brûler un petit navire turk que l'on avait halé sur la grève. Sur la partie la plus haute de la côte les Circassiens avaient construit un parapet en clayonnage rempli de terre; tant que dura le bombardement ils s'y tinrent abrités en sûreté dans une tranchée que le parapet protégeait, et quand les chaloupes approchèrent ils dirigèrent sur elles un feu si meurtrier que l'ennemi fut contraint de se retirer. On pense, toutefois, qu'une attaque sur une plus grande échelle sera tentée sur ce point à l'effet d'y élever un fort, attendu que la place est très-fréquentée par les navires turks. J'en ai trouvé deux récemment arrivés, abrités derrière une partie élevée des bords de la rivière, leurs mâts ornés de branches d'arbres comme de coutume. Au surplus, le fort qu'on pourrait construire ici serait commandé à portée de canon par un terrain plus élevé.

Tous les Turks et les Circassiens arrivés depuis peu parlent d'une inexplicable disparition de Séfir Bey, et cette nouvelle a causé autant de découragement que son retour à Constantinople et ses rapports avec l'ambassadeur britannique avaient fait naître d'espoir. Que ces alternatives sont pénibles!

La Chepse n'est en ce moment qu'un faible cours d'eau ; mais ses ravages d'hiver ont transformé en un lit pierreux la plus grande partie du fond de sa vallée. De chaque côté, néanmoins, il y a quelques grandes et riches prairies, et beaucoup de culture. Nous avons remonté la vallée pendant une heure, jusqu'au grand et populeux hameau de *Tchukh* Kérim Ghéri (1), où une spacieuse maison des hôtes et un excellent feu nous ont eu bientôt fait oublier six heures de marche pénible sur la grève, — le seul chemin existant avec des détours de temps à autre sur les hauteurs, — par des bourrasques d'un vent froid et une pluie continuelle.

Tout ce que la route nous permet d'apercevoir de l'intérieur du pays me convainc de plus en plus combien est difficile la tâche que se sont donnée les Russes en voulant le conquérir. Cette vallée, par exemple, se rétrécit bientôt au point de ne plus offrir que le canal même du torrent entre les rochers, que dominent et qu'enserrent étroitement des hauteurs abruptes de toutes les formes et de l'aspect le plus âpre. Tout le pays que j'ai parcouru offre le même caractère général. J'ai entendu affirmer par mainte et mainte personne que si les habitants étaient seulement approvisionnés de sel ils pourraient tenir les Russes en échec pour un demi-siècle ; et je le crois aisément, car la question se réduit à une règle de trois : si les Russes, avec des moyens tels que ceux qu'ils ont employés, ont eu besoin de onze années pour conquérir le

(1) Quand quelqu'un est mentionné d'une manière spéciale, les Circassiens font généralement précéder son nom de celui de sa fraternité. En de tels cas, nous écrirons en *italique* le nom de la fraternité.

pays jusqu'à Tchopsïn (supposant cette conquête réellement faite, ce qui n'est nullement le cas), combien leur en faudra-t-il pour conquérir le reste de la Circassie, et en particulier l'intérieur du pays, où ses vaisseaux ne peuvent lui être d'aucun secours?

Sûkûkh, 4 *avril*. — Ce matin vers les 8 heures 1/2 nous sommes partis de Chepse, et toujours longeant la grève, nous sommes arrivés au bout d'environ deux heures à l'étroite vallée de la Makupse, où un retranchement pratiqué sur la côte nous indiqua l'endroit que fréquentent les navires turks et les dispositions prises pour leur défense. Quatre autres heures de marche nous conduisirent à la rivière de Waïa, après en avoir passé quelques autres moins importantes : la Waïa est large et rapide, et assez fréquentée par les bâtiments turks. Ce que j'avais pris l'an dernier, d'une certaine distance en mer, et dans l'ignorance où j'étais alors de tous les cours d'eau de cette côte, pour un delta de rivière, je me suis assuré que c'était seulement une étendue de terrain plat, le seul de ce genre que j'aie vu sur la côte, d'environ 2 milles de long sur un demi-mille de large, adossé à des collines qui vont en augmentant d'élévation jusqu'à une certaine distance de la mer où elles deviennent fort hautes, — 2 à 3,000 pieds. Cette riche étendue de terrain plat a été partagée entre diverses cultures, parmi lesquelles celle du maïs ou blé de Turquie paraît avoir dominé; il semblait aussi avoir porté des vignes. Nombre de très-beaux arbres — principalement des noyers — s'y élèvent çà et là, et tous sont festonnés d'énormes guirlandes de vignes, dont mes compatriotes trouvèrent l'an dernier le fruit excellent. Non loin de la rivière, sur une éminence, sont des vestiges de fortifications assez étendues, que selon l'usage on qualifie de génoises. Les ruines sont maintenant presque de niveau avec le sol, et toutes sont couvertes d'herbe. Dans l'enceinte que comprend leur circuit je vis un grand trône en pierre avec son marchepied, mais

du travail le plus grossier, si ce n'est pas l'action du temps qui l'a réduit en cet état.

Dans une étendue d'une heure ou deux nord et sud de Waïa, les hauteurs sont presque dénuées d'arbres et ont un aspect aride et pierreux ; il y a néanmoins des places cultivées d'une étendue assez considérable, et presque jusqu'à leur sommet.

A Waïa j'ai vu le premier et unique exemple que j'eusse encore rencontré en Circassie d'un homme ivre; c'était le chef, qui est très-âgé et qui a récemment perdu sa femme, événement qu'on dit avoir affecté sa raison.

Après avoir quitté la plage pour chercher un logement où passer la nuit, nous eûmes à errer pendant quelque temps au milieu des forêts de ces hauteurs, toutes les personnes de mon escorte étant étrangères à ce canton, à l'exception de Chamuz, qui nous avait quittés pour chercher un logement séparé. Enfin nous arrivâmes à un hameau où l'on put nous recevoir, celui de deux tokavs hospitaliers, *Dèghe* Osman et Omar. Quand nous y arrivâmes le soleil était couché depuis quelque temps; pourtant nous y fûmes les bienvenus, et en un moment tout fut prêt pour nous y bien traiter. J'étais très-satisfait de notre marche de la journée, qui m'avait offert les vues les plus pittoresques d'une partie de la côte si riche et d'un aspect si romantique. Les collines sont hautes, de formes variées et parfaitement boisées; et dans les creux ou sur les plateaux de leurs pentes on voit perchés de nombreux hameaux, dont les maisons blanchies, encadrées d'arbres fruitiers et accompagnées de pièces de gazon d'un beau vert, faisaient un agréable contraste avec la teinte sombre du paysage environnant. Le parfait entretien des nombreuses plantations funéraires — beaucoup de tombes étant parées d'arbrisseaux — me frappa particulièrement, comme témoignage de sentiments humains chez les habitants du voisinage.

Mais ces parties montueuses présentent un autre objet d'un

intérêt très-différent dans les hautes murailles en grande partie ruinées d'une ancienne forteresse suspendue sur l'escarpement de la côte, et à laquelle, comme d'ordinaire, on donne le nom de forteresse génoise. Dans ce cas, pourtant, il se peut que cette qualification soit exacte, l'œuvre de destruction ne faisant que de commencer.

Les rhododendrons, dont les bois ici sont pleins, commencent à entrer en floraison et à parfumer l'air de leurs exhalaisons.

Mon jeune Polonais, qui jusqu'à présent n'avait vécu que chez les musulmans plus rigides du nord, a été on ne peut plus ravi ce soir d'avoir à souper du vin blanc très passable, dont notre hôte lui versait un grand verre toutes les deux ou trois bouchées.

Khissa, 5. — Ce matin, quatre heures de marche à cheval le long de la plage nous ont conduits à cette pittoresque vallée, aussi riche que populeuse. A peu près à mi-chemin nous avons coupé la vallée beaucoup plus grande de Sûbesch et traversé sa large et rapide rivière; mais les détails dans lesquels je suis entré précédemment sur cette partie de la côte me dispensent de la fastidieuse répétition des épithètes et des descriptions.

Après quelques petites difficultés j'obtins de mon escorte de s'écarter un peu du chemin à Sûkûkh, afin de pouvoir examiner à loisir les ruines de la forteresse, que je trouvai très-considérables. Du côté de la mer le rocher est tout à fait à pic. Les trois autres côtés du carré-long que présente l'emplacement, dont l'aire peut être de quatre à cinq acres anglaises (1), sont entourés d'une muraille solidement construite en pierre et en chaux, de 4 à 5 pieds d'épaisseur, et depuis 12 ou 15 jusqu'à 20 de hauteur, — selon les mouvements du terrain, — avec des tours et des arcs-boutants aux deux an-

(1) A peu près 2 hectares carrés. (*Trad.*)

gles qui regardent les terres. A l'angle N.-O., vers la mer, un espace d'environ un quart d'acre est entouré d'une muraille en dehors du mur principal. Sur le côté nord, *en dedans* de la muraille d'enceinte de cet enclos secondaire, est une masse de ruines de forme oblongue, et *dans* le mur du côté occidental on voit la base carrée de ce qui paraît avoir été une tour ou donjon en maçonnerie très-solide. J'ai pensé que le plus petit des deux enclos avait pu être la citadelle, et le plus grand le marché.

Si ces restes sont ceux du fort d'une factorerie génoise — ainsi que cela paraît très-probable,—ce grand établissement, ainsi que d'autres encore sur la côte, prouve l'importance que cette république entreprenante attachait au commerce de ce pays, commerce qui doit nécessairement avoir été alors — quant aux exportations — ce qu'il est encore aujourd'hui, ou plutôt ce qu'il pourrait être.

Mais ce marché est maintenant devenu un vignoble très-pittoresque, où, de plus, une abondante récolte de maïs me parut avoir été faite l'an dernier, et où les labours de cette année étaient déjà commencés.

Je suis logé ici dans le hameau d'un hadji très-respecté, qui est allé pour la seconde fois en pèlerinage à la Mekke et qui a emmené sa femme avec lui, — ce qui prouve jusqu'à un certain point que, contrairement à un préjugé assez commun parmi nous, les musulmans comptent pour quelque chose l'âme des femmes. Une mosquée construite par le hadji se trouve dans le même enclos que la maison des hôtes, et le hameau est en outre orné de deux magnifiques saules pleureurs, les premiers que j'aie remarqués.

9. — Hier je suis venu au hameau de Hassan Bey où je suis en ce moment, et qui est à deux ou trois milles de Khissa dans les terres. Hassan Bey, comme je l'ai déjà dit, fait avec la Turquie un commerce qui occupe deux ou trois navires à lui; c'est une des personnes les plus riches de cette partie du pays,

où sa famille, originaire de Constantinople, est établie depuis environ cent cinquante ans. Hafiz Pacha est son frère aîné, et deux autres de ses frères occupent de hautes positions militaires au service turk. La dernière fois que Hassan fut en Turquie ses frères le pressèrent fortement d'entrer comme eux dans l'armée turque, où on lui promettait un grade élevé et un avancement rapide ; mais ces offres brillantes ne purent l'emporter sur son amour de la vie circassienne et de sa liberté native. Il y a mêlé cependant beaucoup plus de recherche et de douceurs qu'elle n'en comporte, — du moins dans cette partie du pays. C'est ce dont nous avons eu constamment des exemples. Ainsi du thé et d'excellente crème (de buffle) sont servis chez lui matin et soir, et après qu'un noble et moi nous eûmes dîné, il passa quatre mortelles heures à table avec ses autres convives, au milieu de copieuses libations de vin et de liqueurs fortes, dans la distribution desquels les Ganymèdes — un Russe affreux de laideur et deux jeunes Circassiens — emploient leurs regards les plus séducteurs pour engager les buveurs moins intrépides à ne pas rester en arrière des autres.

Lors de ma précédente visite dans cette partie du pays, je n'avais nulle idée de la quantité de vignes qu'on y trouve. J'en vois maintenant dans toutes les vallées autant que j'en avais remarqué ces jours derniers dans quelques-unes ; et en plusieurs endroits j'en ai rencontré de nouvellement établies. On avait planté de jeunes arbres, ou on en avait laissé un certain nombre sur pied en éclaircissant un terrain précédemment boisé, ayant soin d'émonder les branches inférieures, pour servir de support aux jeunes vignes plantées à leur pied. Tout le pays environnant est un pays de bocages et montueux, qui plus est, — offrant dans toutes les directions de petites hauteurs coniques ou de diverses formes, qui le rendraient impénétrable à la grosse artillerie. La population paraît être aussi nombreuse que le comportent des moyens d'a-

limentation bornés ; car avant d'être arrivé chez Hassan Bey ce fut avec peine que je pus me procurer du grain pour nos chevaux, même à des prix très-élevés par comparaison avec ceux du nord, et le seul dont je pus avoir fut du millet, le moins bon de tous.

Mais je m'étonne presque d'avoir la patience de m'arrêter sur des choses comparativement insignifiantes, quand j'ai l'esprit préoccupé d'un objet d'un bien plus grand intérêt. Chamuz, notre ancien konak, en faveur de qui je me suis si souvent prononcé, Chamuz a déclaré, en présence d'une douzaine de personnes, qu'il me regardait comme un espion — comme un espion ! — qu'il déchirerait les lettres que je pourrais écrire à l'avenir, et que si je ne voulais pas revenir avec lui à Semez immédiatement, ainsi qu'il le désirait, il m'y remmènerait de force ! La seule cause qu'il assigna à de tels soupçons fut de me voir tant écrire, et la visite que j'avais faite à la forteresse ruinée de Sûkûkh ; tandis que tout ce que nous avons fait (car je présume que mes deux compatriotes sont classés avec moi, ou tout au moins M. L***), tout ce que nous avons souffert, pour ne rien dire de tout ce que nous avons donné, semble oublié en un moment. Hassan Bey s'est élevé avec force contre cet étrange propos de Chamuz, ainsi que plusieurs autres personnes présentes, et ils ont supplié mon interprète de ne pas me répéter ce qui s'était dit (en circassien) ; mais j'avais *vu*, et cela suffisait. Chamuz dit ses prières un moment après, et sortit sans que je lui eusse adressé une parole. Le lendemain matin je lui dis ce que je pensais de sa conduite de la veille ; à quoi il répondit très-tranquillement : Ce qui est fait est fait ; puis alléguant la difficulté de se procurer ici de quoi nourrir son cheval, et après m'avoir demandé si je voulais ou non m'en retourner avec lui, ce que j'ai refusé, il est parti.

Hassan Bey et d'autres se sont efforcés de me persuader de ne pas prendre cette affaire au sérieux, — le premier di-

sant qu'il croit l'esprit de Chamuz un peu affaibli. Reste à voir, quand je retournerai dans le nord, ce que d'autres en penseront. La fuite, lors même qu'elle serait possible, serait une condamnation du nom anglais et de la cause circassienne ; et vouloir chercher un refuge permanent dans le sud, ce serait confirmer en quelque sorte les soupçons ainsi répandus contre moi, et rendre la situation de M. L*** à Semez fort embarrassante. Je ne vois donc d'autre parti à prendre que de retourner moi-même à Semez dès que j'aurai terminé ce qui m'amène ici, et là de faire face à mes accusateurs, quels qu'ils puissent être.

11. — Le pays de la vigne commence effectivement à Waïa, et de là s'étend le long de la côte en descendant au sud ; toutefois, il est limité au voisinage même de la côte. Je ne doute pas, néanmoins, qu'elle ne pût être avantageusement propagée le long de la côte vers le nord, ainsi que dans les vallées voisines du Kûban, puisque les Russes l'ont introduite avec succès au delà de ce fleuve. Les habitants de ces environs, en cultivant la terre, ont fréquemment trouvé d'anciennes jarres de poterie remplies de vin ; mais ils ne se sont jamais harsardés à en goûter le contenu.

Je trouve ici, au sujet de l'ancienne forteresse de Sûkûkh, une tradition pareille à celle qui régnait à l'égard de l'ancienne tombe de Semez : à savoir, que quelques personnes ayant tenté de creuser dans l'espoir de trouver le trésor qu'on y suppose enterré sous la garde d'un esprit, elles furent effrayées par des bruits surhumains, par une irruption de serpents sortis des entrailles de la terre, etc. Combien l'amour du merveilleux parait être naturel en nous!

Sûtcha, 16. — J'apprends que le nom circassien de cette vallée (ou district arrosé par la rivière) est Sasche, et que ce sont les Turks seulement qui la nomment Sûtcha. De même, le nom circassien de Mamaï est Psékha ; de Sûbesch, Chakhe ; de l'une des rivières de Khissa, Bû ; de Vardan, Leûp. Ce

n'est que lentement et par degrés que l'on peut arriver à recueillir sur les faits de ce genre des notions un peu exactes, — surtout dans des circonstances telles que celles où je me trouve ; car je me suis aperçu, mais trop tard, que mes questions sur des objets de cette nature étaient devenues un des fondements des accusations élevées contre moi par Chamuz.

Il y a aussi une distinction de nom entre les habitants des trois ou quatre vallées voisines et ceux du pays dont la limite septentrionale est un peu plus au sud : — les premiers se nomment *Abazas*, et les autres *Azras* (1). Le dialecte de ces

(1) C'est la première fois que le nom d'*Azra* est mentionné par un voyageur ; ce nom n'a été connu ni de Guldenstœdt, ni de Pallas, ni de Reineggs, ni même de Klaproth, non plus que de M. Dubois de Montpéreux. Tous désignent uniformément sous le nom d'Abazes ou Abkhases (*Abkhassi* est l'orthographe géorgienne) la totalité du pays qui borde la mer Noire depuis les confins de la Mingrélie jusqu'à ceux des Adighès ou Tcherkesses proprement dits ; mais les indications de M. Bell sont trop précises et trop positives pour que les notions incomplètes de ses prédécesseurs puissent prévaloir contre les siennes. Seul entre tous, d'ailleurs, il a eu l'inestimable avantage de voir et de parcourir l'intérieur du pays, où n'avait pénétré aucun des voyageurs que j'ai nommés. Les renseignements qu'ils nous avaient donnés sur cette partie du Caucase occidental n'avaient donc été recueillis que de seconde main par des intermédiaires trop souvent infidèles. Dans une autre partie de sa relation (*infrà*, ch. XXI), M. Bell marque ainsi les limites respectives des trois idiomes distincts parlés entre la Mingrélie et le Kûban : l'*azra*, de la frontière mingrélienne au Hamisch (qui débouche dans la mer Noire entre Ardler et Sûtcha) ; l'*abaza*, entre la Hamisch et la Bû ou rivière de Khissa ; l'*adighé*, depuis la Bû, en remontant au nord jusqu'aux bouches du Kûban. Cette dernière division forme ce qu'on nomme le Notouhatch. L'adighé se parle aussi au nord du Caucase entre cette chaîne, le Kûban et le Terek, depuis les bouches du premier de ces deux fleuves à l'ouest jusqu'à l'extrémité de la Kabarda à l'est, où l'idiome adighé ou tcherkesse vient confiner aux langues ossète et mitzdjéghi.

Il faudra donc remplacer à l'avenir par le nom générique d'*Azra* celui d'Abaza ou Abkhasie qu'on avait toujours employé jusqu'à présent, et ne voir dans ce dernier nom d'Abaza, au moins dans l'état actuel des choses, qu'une appellation d'une application très-restreinte sur la côte orientale de

derniers paraît être généralement compris ici, aussi bien que celui des Adighès (ou Circassiens) du Notouhatch, du Chapsuk

la mer Noire, puisque le district où M. Bell le confine, entre la Hamisch et la Bû, n'a guère sur la côte qu'un développement de six à sept lieues.

Cependant des difficultés se présentent : les *Abasci*, dont l'identité avec les Abazes ou peuple de l'Abaza est hors de doute, figurent uniformément dans les auteurs anciens, notamment dans Arrien, sur la partie de la côte immédiatement en contact au nord-ouest avec les *Apsilæ*, lesquels occupaient la côte actuelle de la Mingrélie, au nord du Phase, et les Abazes ont toujours été mentionnés, tant par les historiens du moyen âge que par les chroniqueurs géorgiens, comme un peuple nombreux et redoutable ; d'un autre côté, nous voyons une des principales divisions de la nation tcherkesse, au nord du Caucase, porter le nom d'*Abazak*, identique, sauf une transposition d'aspiration, avec la forme que les Géorgiens donnent au mot Abaze (Abkhassi). Ces Abazaks du nord du Caucase, les Abazas compris entre la Bû et la Hamisch, et les Azras, s'étendant entre les Abazas et la Mingrélie, doivent-ils être regardés comme formant un seul et même peuple ou, plus exactement, comme trois subdivisions plus ou moins anciennes d'une seule et même souche? Le nom d'*Azra,* inconnu jusqu'à présent, est-il réellement ancien ou n'est-il qu'une appellation moderne substituée à celle d'Abaza, celle-ci se trouvant ainsi refoulée sur la côte dans un coin du pays? S'il en est ainsi, d'où vient ce nom d'Azra nouvellement introduit? Ce sont là autant de problèmes ethnologiques et historiques que l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas de résoudre. Il est fâcheux que M. Bell n'ait pas dirigé sur ce point des investigations plus précises.

Lorsqu'on jette les yeux sur la carte et que l'on voit ces trois corps de populations montagnardes, les Abasaks, les Abazas et les Azras, en contact immédiat entre eux, et occupant les deux pentes opposées du Caucase occidental à partir de l'Elbrûz et des sources du Kûban à l'est, on est, en effet, fortement porté à les considérer comme appartenant à une seule et même souche originaire, dans laquelle il faudrait voir la race aborigène (ou, si l'on veut, la plus ancienne occupante) de cette partie de l'isthme caucasique, race distincte, quoique sœur, des Adighès ou Tcherkesses, qui seraient venus occuper à une époque très-ancienne les plaines basses et comparativement unies qu'arrosent les nombreux affluents du Terek et du Kûban. Je dis que les Azras et les Adighès forment deux races sœurs : c'est qu'en effet on ne trouve pas entre elles de traits différentiels assez profondément distincts pour que l'on soit fondé à les rapporter à deux

et de l'Abazak ; et on emploie indifféremment l'un ou l'autre des trois idiomes totalement différents de ces peuples, selon

souches primordiales différentes. Au physique, les caractères de la conformation sont à peu près les mêmes et rattachent également les deux races à la classe des peuples à cheveux bruns à laquelle on a souvent donné le nom de race caucasienne; sous le rapport des idiomes, les observateurs les plus compétents, tout en signalant de grandes différences entre l'adighè et l'abaza, ont cependant cru y reconnaître un fonds commun. Guldenstœdt, à qui l'on doit sous ce rapport les notions les plus étendues, regarde les deux langues *comme deux filles d'une même mère*, et bien que Pallas ait pensé que cette expression allait trop loin, Klaproth trouve également *quelque ressemblance entre les idiomes des deux peuples*.

Au surplus, c'est un fait dont l'étude ethnographique des races humaines offre cent exemples, que les différences, même radicales, de deux idiomes n'impliquent pas nécessairement la différence *primordiale* des peuples ou des tribus qui les parlent, non plus que de l'analogie de l'idiome de deux peuples on n'est en droit de conclure *à priori* et *nécessairement* l'identité d'origine ou de *souche* de ces deux peuples. La formation primitive des langues humaines, aussi bien que les lois qui ont présidé à la séparation des dialectes, à leurs altérations, à leurs mélanges, à l'inégalité de leurs développements, sont autant de phénomènes qui échappent partout à l'observation directe, et dont l'étude philosophique du langage humain ne permet guère que de constater les résultats. Cette remarque est surtout vraie quand on l'applique aux races montagnardes, et en particulier aux peuples de la région caucasique. Les tribus, d'abord isolées pendant un temps plus ou moins long dans les gorges profondes où s'étaient établies les premières familles, se seront ensuite étendues et propagées, puis refoulées, pénétrées, mêlées, confondues ou déplacées; d'autres populations de souches différentes seront venues, soit du nord-est, soit du sud-est, soit même du sud, se superposer à ces tribus que, par comparaison du moins, on peut appeler indigènes; il y aura eu de nouveaux mélanges, de nouvelles incorporations, de nouveaux déplacements; les traits physiques auront subi des altérations et les idiomes plus encore. Après tant de mouvements et de chocs partiels qui peuvent se comparer aux agitations silencieuses des vagues de l'Océan, après tant de causes sans traces historiques d'altérations et de confusion, peut-on s'étonner des obscurités, des incertitudes, des inextricables embarras qu'ont rencontrés ceux qui ont tenté de classer d'une manière régulière les innombrables tribus de l'isthme caucasien? Néanmoins, au-dessus de ces incertitudes

qu'il arrive qu'un congrès se trouve composé de délégués du sud ou du nord; car la confédération de cette partie de la

de détail, un certain nombre de faits homogènes se détachent et permettent de grouper du moins les masses. C'est sous ce point de vue, pour me résumer après ces longues considérations où le sujet m'a entraîné, que je crois pouvoir attribuer toute la partie occidentale de l'isthme caucasien à une seule et même race, qu'avec Guldenstœdt et Klaproth on peut nommer *abaza-tcherkesse*, et qui comprend deux groupes distincts, les Abazas ou Azras, occupant depuis les temps les plus reculés les deux versants de tout le Caucase occidental à partir du massif central de l'Elbrùz, et les Tcherkesses ou Adighès, dont les tribus, plus adonnées à la vie nomade, se sont fréquemment déplacées, et qui s'étendent au nord de la chaîne, non-seulement sur toute la partie gauche du bassin du Kûban, mais encore sur les parties supérieures de celui du Terek et sur une portion de la côte de la mer Noire au nord des Azras.

Klaproth, dans son recueil des langues du Caucase (à la suite de son *Voyage au Caucase*, édition française, t. II), a donné un double vocabulaire assez étendu de la langue tcherkesse et de la langue abaze; ces deux vocabulaires, résultat combiné des recherches de M. Klaproth et de celles de ses prédécesseurs, notamment de Guldenstœdt et de Pallas, s'accordent en général avec le vocabulaire comparé que M. Bell a placé dans son *Appendice* (ci-après, à la fin du IIe vol.), et on y voit, entre la plupart des mots des deux langues, de grandes dissemblances auxquelles s'appliquent les observations exposées dans cette note. Une remarque est essentielle à faire dans la comparaison des vocabulaires de M. Bell avec ceux de Klaproth : c'est que le vocabulaire abaze de ce dernier est désigné dans le tableau de M. Bell sous le titre de « langue azra, parlée depuis la Mingrélie jusqu'au Hamisch; » et que la colonne qui porte, dans le même tableau, le titre de « langue abaza, parlée du Hamisch à Vardan, » offre le premier spécimen qui jusqu'à présent ait été fourni aux linguistes d'un troisième idiome ou dialecte, que parlent les Abazas proprement dits et qui diffère pour le moins autant du tcherkesse d'un côté et de l'azra (l'abaze de Klaproth) de l'autre, que ceux-ci diffèrent entre eux. Un beau champ de recherches est ouvert au voyageur qui, muni des connaissances préliminaires indispensables, voudra se dévouer à l'exploration de la chaîne caucasique occidentale et de ses deux versants, depuis l'Elbrùz jusque vers les sources de la Sûbasch et de la Toapse, et faire pour les hautes vallées des Abasaks d'un côté, et de l'autre pour celles des Abazas proprement dits et des Azras, ce qu'aura fait M. Bell pour le Notouhatch, le Chapsuk et le Psadûg. De toutes les parties de l'isthme, celle que je viens d'indiquer sera

côte s'étend de la passe de Gaghra (qu'elle a même dépassée dans ces derniers temps) jusqu'à Toapse (1).

Un prince azra (que les Russes ont je ne dirai pas honoré, mais dégradé du titre de général) a donné avis que l'armée d'invasion était déjà arrivée à Sûkûm Kaléh, et qu'elle s'embarquera immédiatement après la pâque russe; et que comme sa destination sera nécessairement Sûtcha, Mamaï ou Khissa, ses compatriotes doivent ou abandonner leurs propriétés ou faire d'autres préparatifs. Il ajoute qu'il a été appelé à fournir des auxiliaires, et déplore la nécessité où il va être d'obéir, — se trouvant entièrement au pouvoir des Russes.

Les habitants de ces environs (ce sont plusieurs Turks qui me l'ont dit) sont très-honnêtes et tout à fait dignes de confiance; on n'a pas mémoire qu'un marchand ou des marchandises aient reçu d'eux quelque avanie.

17. — Hier et aujourd'hui les personnages principaux de ces environs se sont réunis en congrès au sujet de la lettre de Daûd Bey; mais la réunion d'aujourd'hui a été la principale, Ali Achmet Bey s'y trouvant, ainsi que plusieurs mollahs et autres chefs. On a allégué comme excuse de ne pas s'être réuni en plus grand nombre le danger imminent où tous se trouvent par suite de l'attaque dont on est menacé de la part des Russes, et la nécessité qui en résulte pour eux de faire passer leurs familles et ce qu'ils possèdent à une plus grande distance de la côte, et d'en compléter les moyens de défense dans

sans contredit une des plus fécondes en observations absolument neuves.
(Traduct.)

(1) Les trois races qui viennent d'être mentionnées (on trouvera dans l'*Appendice* des échantillons de leurs idiomes) sont maintenant en partie mêlées ensemble, — spécialement sur leurs frontières, — tant à l'égard de leurs résidences que sous le rapport de leurs fraternités. Il semble néanmoins qu'on puisse déterminer ainsi qu'il suit leurs premiers territoires : Les Azras, de la frontière mingrélienne au Hamisch; les Abazas, du Hamisch au Leûp ou Vardan, et les Adıghès de cette dernière rivière au Kûban.

le plus bref délai possible. Le congrès s'est tenu sur une pelouse, et des messagers allaient et venaient de là à la maison que j'occupe. Le premier message eut pour objet d'exprimer l'admiration du congrès pour l'adresse, et d'y répondre que l'union générale et l'établissement d'un gouvernement régulier étaient certainement choses fort nécessaires; que si le peuple avait pu les accomplir lui-même il n'aurait pas été dans la nécessité de rechercher une aide extérieure; mais que dans la situation actuelle des affaires il n'était pas en leur pouvoir d'essayer quelque changement que ce fût, outre qu'il y avait lieu de croire qu'un chef élu parmi eux n'obtiendrait ni le respect ni l'autorité suffisants. — « Il faut qu'un chef nous soit envoyé, ajoutaient-ils, soit d'Angleterre, soit de Turquie, et alors on s'empressera d'exécuter tout ce qu'il ordonnera. » Le second message avait pour but d'obtenir des renseignements précis sur ce que l'on pouvait pour le moment attendre de l'Angleterre; à quoi je répondis que la côte n'était pas regardée comme appartenant à la Russie, et conséquemment qu'on la regardait comme ouverte au commerce anglais; que le but actuel et les intentions de leurs amis en Angleterre étaient de commencer ces relations de commerce aussitôt que possible, et que les bâtiments dont j'avais parlé comme devant probablement arriver bientôt en étaient le premier essai; que tout ce dont je pouvais les assurer pour le moment était que si un autre navire anglais était pris par les Russes ailleurs que dans la baie de Sûgûldjak (et j'ajoutai que je croyais la question encore indécise quant à cette localité-là même), le gouvernement anglais interviendrait pour demander restitution, et que l'effet de cette intervention serait de rendre le commerce entièrement libre. A cela ils répondirent que cette perspective était tout ce qu'ils souhaitaient actuellement, et que si seulement ils pouvaient être fournis de sel et des autres choses de première nécessité qu'il leur fallait tirer du dehors, je pourrais assurer Daûd Bey et mes concitoyens

que jamais ils ne deviendraient sujets de la Russie. — Car en effet, continuaient-ils, comme le dit cette lettre avec vérité, nous ne manquons pas de montagnes; et nous nous y retirerons momentanément pour nous y défendre, si nous sommes hors d'état de garder possession de la côte. Mais si les Russes réussissent à faire ce à quoi ils sont, dit-on, décidés, — à élever des forts sur tous les points principaux que fréquentent les bâtiments turks, — et si les vaisseaux anglais n'arrivent pas dans le courant de cette année ou de l'année prochaine, notre situation deviendra véritablement déplorable.

Je reçus ensuite les plus fortes assurances que le commerce anglais trouverait, sur toute la partie de la côte dont ils pouvaient répondre, c'est-à-dire depuis Arduwhatch jusqu'à Chakhe (1), le même encouragement que celui des marchands turks, lesquels n'y avaient jamais éprouvé aucun sujet de plainte. — Et comme dernier mot, fut-il ajouté, soyez bien certain que si une fois ce commerce s'établit, nous n'entrerons jamais dans aucune composition avec les Russes, et que nous continuerons de lutter contre eux tant qu'un seul de nous existera.

Avant que le congrès ne se séparât, on y annonça que j'avais choisi ici Hassan Bey pour konak, et pour agent en tout ce qui pourrait nécessiter l'intervention d'un aide; sur quoi il me fut attesté par tous que je pouvais entièrement compter sur son intégrité et ses connaissances. Pour plus ample assurance, quatre des principaux personnages présents mirent leur main dans la sienne comme témoignage public qu'ils s'engageaient à lui donner leur aide toutes les fois qu'il en pourrait avoir besoin pour protéger ce qui m'appartenait.

J'ai été traité de la manière la plus hospitalière par un mar-

(1) La confédération, comme je l'ai montré, s'étend beaucoup plus loin tant au nord qu'au sud ; mais on peut présumer que les membres de ce congrès désiraient attirer le commerce anglais dans leur propre voisinage, qui est, du reste, le plus important.

chand turk dont la famille réside ici depuis longtemps, et dont le sang, à en juger par les particularités de sa conformation et de son caractère, doit, si je ne me trompe, avoir été notablement mêlé de sang circassien. A voir sa démarche et la manière dont il porte la tête, on le prendrait pour un nouveau Murat, né pour commander une charge de cavalerie. Oh ! que les despotes ne peuvent-ils voir à quel point ils dégradent l'œuvre de la nature !

FIN DU TOME PREMIER.



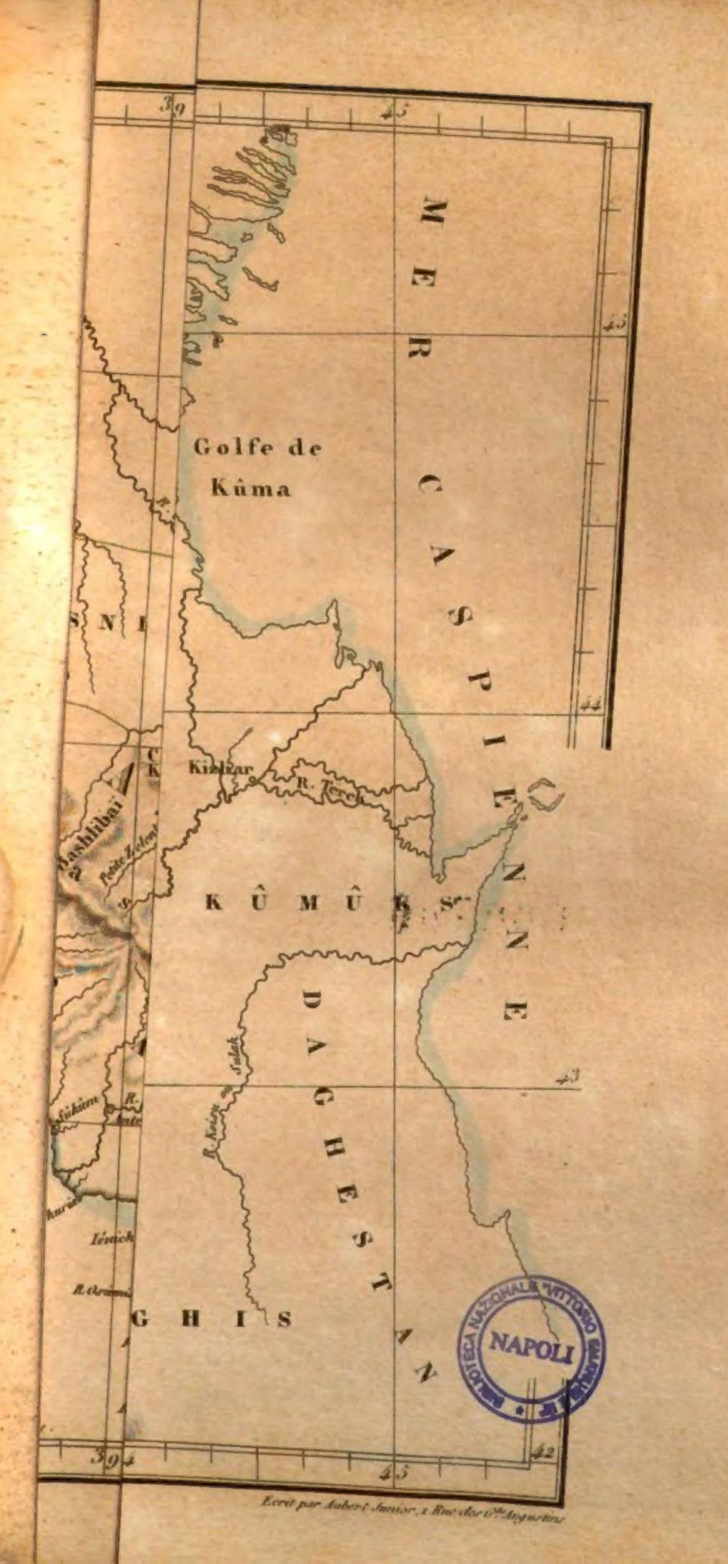

MER CASPIENNE
Golfe de Kûma
Kizlar
R. Terek
KÛMÛKS
DAGHESTAN
GHIS
Salak
Bashlibai
Ecrit par Aubert Junior, 1 Rue des Gds Augustins

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.